



HAL
open science

There is an alternative. Expériences de la pensée radicale et de l'agir pragmatique au Pays Basque Nord

Txomin Poveda

► To cite this version:

Txomin Poveda. There is an alternative. Expériences de la pensée radicale et de l'agir pragmatique au Pays Basque Nord. Sociologie. Université de Pau et des Pays de l'Adour (UPPA), 2020. Français. NNT : 2020PAUU1120 . tel-03904821

HAL Id: tel-03904821

<https://univ-pau.hal.science/tel-03904821v1>

Submitted on 17 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

UNIVERSITÉ DE PAU ET DES PAYS DE L'ADOUR
École doctorale 481 - Sciences Sociales et Humanités

Thèse présentée et soutenue le 21 décembre 2020
par **Txomin POVEDA**

pour obtenir le grade de docteur
de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour
Spécialité : **Sociologie**

**THERE IS AN ALTERNATIVE
EXPÉRIENCES DE LA PENSÉE RADICALE
ET DE L'AGIR PRAGMATIQUE
AU PAYS BASQUE NORD**

DIRECTEUR

Francis JAURÉGUIBERRY

Professeur des universités, Université de Pau et des Pays de l'Adour

MEMBRES DU JURY

- | | |
|-------------------------|---|
| Bruno FRÈRE | Professeur à l'Université de Liège, Chercheur au Fonds National de la Recherche Scientifique |
| Xabier ITÇAINA | Directeur de recherche CNRS au Centre Émile Durkheim, Université de Bordeaux |
| Geoffrey PLEYERS | Professeur à l'Université Catholique de Louvain, Chercheur au Fonds National de la Recherche Scientifique |
| Sandrine RUI | Maître de conférences à l'Université de Bordeaux, Chercheure au Centre Émile Durkheim |



UNIVERSITÉ DE PAU ET DES PAYS DE L'ADOUR
École doctorale 481 – Sciences Sociales et Humanités

Thèse présentée et soutenue le 21 décembre 2020
par **Txomin POVEDA**

pour obtenir le grade de docteur
de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour
Spécialité : Sociologie

**THERE IS AN ALTERNATIVE
EXPÉRIENCES DE LA PENSÉE RADICALE
ET DE L'AGIR PRAGMATIQUE
AU PAYS BASQUE NORD**

DIRECTEUR

Francis JAURÉGUIBERRY

Professeur des universités, Université de Pau et des Pays de l'Adour

MEMBRES DU JURY

Bruno FRÈRE

Professeur à l'Université de Liège, Chercheur au Fonds National de la Recherche Scientifique

Xabier ITÇAINA

Directeur de recherche CNRS au Centre Émile Durkheim, Université de Bordeaux

Geoffrey PLEYERS

Professeur à l'Université Catholique de Louvain, Chercheur au Fonds National de la Recherche Scientifique

Sandrine RUI

Maître de conférences à l'Université de Bordeaux, Chercheure au Centre Émile Durkheim

RÉSUMÉ

Depuis quelques années, nous assistons à la multiplication d'initiatives alternatives qui construisent « ici » et « maintenant » des solutions locales à des revendications citoyennes dans les interstices des démocraties libérales renvoyant ainsi dos à dos les discours décrétant la fin des engagements militants et la désormais célèbre formule de Margaret Thatcher « *There is no alternative.* ». Face aux blocages des formes de mobilisations politiques classiques, ce type d'expériences se développe partout dans le monde, et tout particulièrement au Pays Basque Nord où l'on constate un engouement significatif. Cette thèse vise ainsi à comprendre, à partir du cas du Pays Basque Nord, les raisons pour lesquelles des individus s'engagent dans la création d'organisations alternatives.

L'enquête de terrain repose sur une intervention sociologique menée en trois phases comptant cinq groupes d'une dizaine de dirigeants et fondateurs d'organisations alternatives du territoire, réunis régulièrement tous les quinze jours durant trois à cinq mois, lors de séances d'une heure trente à plus de cinq heures. En complément, plusieurs entretiens d'approfondissement portent l'enquête de terrain à près de cent heures de collecte et mille pages de transcriptions. À partir de témoignages sur les expériences vécues, l'accompagnement des acteurs dans l'autoanalyse de leurs pratiques a permis de dégager des propositions explicatives modélisant des logiques d'actions transversales à la diversité organisationnelle, générationnelle et géographique des participants. Cette sociologie des pratiques militantes alternatives porte tout particulièrement sur la genèse des engagements, les représentations des formes de militantisme, la perception du champ des possibles, l'expérience du recours à la construction d'alternatives, mais aussi les dynamiques de normalisation que les organisations provoquent à mesure qu'elles produisent un mouvement social.

MOTS CLÉS

Alternatives

Sociologie des mouvements sociaux

Pays Basque

Intervention sociologique

Sociologie politique

Sociologie du militantisme

LABURPENA

Azken urte hauetan, demokrazia liberalen zirrikituetan, herri aldarrikapenentzako aterabide lokalak “hemen” eta “orain” eraikitzen dituzten iniziatiba alternatiboak biderkatu dira. Tendentzia honek zalantzan jartzen ditu bai engainamendu militanteen bukaera dekretatzen dituzten diskurtsoak, bai eta Margaret Thatcher-ek asmatutako “*There is no alternative.*” formula famatua ere. Praktika militante klasikoen oztopoen aitzinean, esperientzia mota hauek mundu osoan zehar garatzen ari dira, Ipar Euskal Herria kasu nabarmenatariko bat izanik. Bertan, praktika hauek jasotako arrakasta adierazgarria da. Ipar Euskal Herria adibidetzat harturik, tesi honen xedea, alternatiben eraikuntzan engaiatzen diren indibiduen arazoak ulertzea da.

Inkesta interbentzio soziologiko baten bitartez eginga izan da. Lurraldeko erakunde alternatiboen zuzendariz eta sortzaileez osatutako bost talde eratu dira. Taldeak bi astetik behin bildu dira, hiru-bost hilabetez. Bilkurek ordu bat eta bost ordu arteko iraupena izan dute. Horrez gain, elkarrizketa sakon batzuk gehitu dira. Orotara, kasik ehun orduko eta mila transkripzio-orrialdeko inkesta eratu da. Esperientzia testigantzetatik abiatuta, eragileak haien praktika propioen autoanalisira bultzatu dira. Horri esker, parte hartzaileen erakunde, belaunaldi eta lurralde-jatorri aniztasunetik at, zorbait azalpen proposatu dira ekintza-logika transbertsalak modelizatuz. Zehazki, praktika militante alternatiboaren soziologia honetan, engainamenduen sortzea, militantismo mota ezberdinen errepresentazioa, aukera-eremuen pertzepzioa eta alternatiben eraikuntzak dakarren esperientzia aztertu dira. Mugimendu soziala eragiten duten heinean, erakunde alternatiboek sortzen dituzten normalizazio dinamikak ere ikertu dira.

HITZ GAKOAK

Alternatibak

Gizarte mugimenduen soziologia

Euskal Herria

Interbentzio soziologikoa

Soziologia politikoa

Militantismoaren soziologia

RESUMEN

Desde algunos años, asistimos a la multiplicación de iniciativas alternativas que construyen “aquí” y “ahora”, entre los intersticios de las democracias liberales, soluciones locales a las reivindicaciones ciudadanas. Este fenómeno cuestiona todos los discursos que decretan el fin de los compromisos militantes y la famosa fórmula de Margaret Thatcher “*There is no alternative.*”. Frente al bloqueo de las formas de movilización políticas clásicas, este tipo de experiencias se están desarrollando en todo el mundo, y particularmente en el País Vasco Norte, en el cual constatamos un éxito significativo. A partir del caso del País Vasco Norte, esta tesis doctoral tiene por objetivo comprender las razones por las cuales los individuos se comprometen a crear organizaciones alternativas.

La investigación de campo consiste en una intervención sociológica llevada a cabo en tres fases, con cinco grupos de una decena de dirigentes y fundadores de organizaciones alternativas del territorio. Estos grupos fueron reunidos regularmente, cada dos semanas, durante tres a cinco meses, en sesiones de una hasta más de cinco horas. Además, se realizaron algunas entrevistas de profundización adicionales. Resultaron cerca de cien horas de colecta y mil hojas de transcripciones. Partiendo de testimonios sobre sus experiencias, el acompañamiento de los actores en el autoanálisis de sus propias prácticas ha permitido desarrollar propuestas explicativas que modelizan lógicas de acción transversales a la diversidad organizativa, generacional y geográfica de los participantes. Esta sociología de prácticas militantes alternativas se centra particularmente en la génesis de los compromisos, las representaciones de formas de militancia, la percepción del campo de posibilidades, la experiencia del recurso a la construcción de alternativas, pero también investiga las dinámicas de normalización que las organizaciones provocan a medida que producen un movimiento social.

PALABRAS-CLAVE

Alternativas

Sociología de los movimientos sociales

País Vasco

Intervención sociológica

Sociología política

Sociología del militancia

SUMMARY

These last years, we observe a multiplication of alternative initiatives that create “here” and “now” local solutions to citizen claims in the interstices of liberal democracies. This phenomenon challenges all the discourses that declare the end of militant commitment as well as the famous formula of Margaret Thatcher “There is no alternative.” Due to the blockage of the classical forms of activism, this type of experience is growing up all around the world, being particularly successful in the Northern Basque Country. This thesis aims to understand, by studying the case of the Northern Basque Country, the motivations of individuals for creating alternative organisations.

The field research is based on a sociological intervention that was performed in three phases. Five groups of around ten leaders and founders of alternative organizations of the territory were created. These groups were regularly gathered, every two weeks, during three to five months, in meeting sessions of one to five hours. In addition, some supplementary in-depth interviews raise the field research near to a hundred hours of collect and a thousand pages of transcriptions. Supporting actors in the self-analysis of their own practices, based on their testimonies, allowed us to elaborate explanatory proposals. The study reached to model transversal logic of action despite the organizational, generational and geographical difference of participants. This sociology of practices in alternative activism particularly deals with commitment genesis, representations of activism forms, perception of the field of possibilities, experience of resort to building alternatives, and also explains the dynamics of the normalization that alternative organizations cause as they produce social movement.

KEYWORDS

Alternatives

Sociology of social movements

Basque Country

Sociological intervention

Political sociology

Sociology of activism

REMERCIEMENTS

Mes premiers remerciements s'adressent mon directeur de thèse, Francis Jauréguiberry. Sa rencontre fut déterminante dans ma découverte de la sociologie et dans le prolongement de mes recherches sur les alternatives qui me passionnent tant. Je lui témoigne toute ma reconnaissance pour m'avoir permis d'aiguiser mon regard sur les phénomènes sociaux, mais aussi pour son accompagnement, sa disponibilité et ses encouragements au cours de ces longues années. Je remercie également les membres du jury de me faire l'honneur de considérer ce travail.

Cette recherche n'aurait pas pu être réalisée sans la mobilisation des participants à l'intervention sociologique. Je leur témoigne toute ma gratitude pour avoir répondu favorablement à mes sollicitations et pour avoir dédié à cette étude une si grande implication durant ces mois passés ensemble.

J'adresse également tous mes remerciements aux coéquipières sans lesquelles cette recherche n'aurait pu être possible : à Matilde Fois-Duclerc pour son appui à la conduite du quatrième groupe ; à Julianie Urrutigaray pour son sens aiguisé des dynamiques de groupe et son soutien sans faille durant toutes ces années ; et enfin à Lauréna Haurat pour son aide immense dans les différentes étapes de ce travail, pour avoir partagé mon enthousiasme et pour tous ses encouragements. *Milesker.*

Ces années passées à explorer les organisations alternatives ont été nourries de rencontres et d'échanges avec des militants et des chercheurs qui m'ont grandement aiguillé dans cette étude. Je souhaite tout particulièrement remercier celles et ceux qui m'ont ouvert les pans de l'histoire des mobilisations du territoire et les portes des organisations : Xabier Harlouchet, Marie-Claire Sallaberry, Ellande Dunuy-Pétre, Jean-Louis Harignordoquy, Peio Etcheverry-Ainchart, Igor Ahedo, Pascal Mulet et les membres du cinquième groupe d'enquête. Leur rôle dans la réalisation de cette recherche fut déterminant. Je les remercie pour l'intérêt qu'ils ont exprimé et pour avoir appuyé mes sollicitations. *Milesker.*

En cette fin de doctorat, j'ai également une pensée pour toutes les personnes qui ont accompagné mon parcours universitaire. Je remercie les collègues du département de sociologie de l'UPPA et particulièrement Philippe Tizon pour sa bienveillance, sa générosité et son accueil. J'adresse mes remerciements aux camarades doctorants de l'ED481 pour leurs conseils, à l'équipe organisatrice des Anthro-Pau-Logiques, à Milo Villain pour les bienfaits de sa résonance et à Maite Lagrenade pour m'avoir invité à prendre part à son intervention sociologique.

À ma famille, aux amis et à Nerea qui ont supporté ma présence et compris mes absences. *Milesker* Katixa et Arnaud pour le soutien et l'accueil. *Milesker* aita pour le long travail de relecture et l'écoute compréhensive. *Milesker Orhi laguntzarentzat.* *Milesker* Julien pour l'écoute et la perspicacité.

Enfin, j'exprime toute ma gratitude à la chaire CRISALIDH pour le soutien financier déterminant à l'enquête de terrain, à la société d'études basques Eusko Ikaskuntza pour l'aide logistique et à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour pour l'attribution d'une allocation doctorale.

*Il est des époques où, parce que l'ordre se disloque,
ne laissant subsister que ses contraintes vidées de sens,
le réalisme ne consiste plus à vouloir gérer ce qui existe,
mais à imaginer, anticiper, amorcer les transformations fondamentales
dont la possibilité est inscrite dans les mutations en cours.*

André Gorz, *Les chemins du paradis*, 1983¹

¹ André Gorz, *Les chemins du paradis: l'agonie du capital*, Paris, Editions Galilée, 1983, 272 p.

LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS

AEK : Alfabetatze Euskalduntze Koordinakundea
AFOG : Association pour la FORMation à la Gestion
ALDEA : Agence de Liaison pour le Développement des Entreprises Alternatives
AMBES : Association pour la création d'une Monnaie locale, Basque, Écologique et Solidaire
ANV-COP21 : Action Non-Violente – COP21
APFPB : Association des Producteurs Fermiers du Pays Basque
BLE : Biharko Lurraren Elkartea
CAPB : Communauté d'Agglomération Pays Basque
CCFD : Comité Catholique contre la Faim et pour le Développement
CDJA : Centre Départemental des Jeunes Agriculteurs
CIVAM : Centres d'Initiative pour Valoriser l'Agriculture et le Milieu rural
CLEFE : Club Local d'Épargne pour les Femmes qui Entreprennent
CLEJ : Comité Local d'Épargne pour les Jeunes
CLPB : Coopérative Laitière du Pays Basque
CNSTP : Confédération Nationale des Syndicats de Travailleurs Paysans
EHLG : Euskal Herriko Laborantza Ganbara
EHZ : Euskal Herria Zuzenean
ELA : Eusko Langileen Alkartasuna
ELB : Euskal herriko Laborarien Batasuna
ESS : Économie Sociale et Solidaire
ETA : Euskadi Ta Askatasuna
FDSEA : Fédération Départementale des Syndicats d'Exploitants Agricoles
FNAB : Fédération Nationale d'Agriculture Biologique
FNSEA : Fédération Nationale des Syndicats d'Exploitants Agricoles
GFAM : Groupement Foncier Agricole Mutuel
JAC : Jeunesse Agricole Catholique
JEC : Jeunesse Etudiante Chrétienne
JOC : Jeunesse Ouvrière Chrétienne
LAB : Langile Abertzaleen Batzordeak
MLC : Monnaie Locale Complémentaire
MRA : Manu Robles-Arangiz
MRJC : Mouvement Rural de Jeunesse Chrétienne
PAC : Politique Agricole Commune
SAFER : Société d'Aménagement Foncier et d'Établissement Rural
SAH : Système d'Action Historique
SCIC : Société Coopérative d'Intérêt Collectif
SCOP : Société Coopérative Ouvrière de Production
SEI : Systèmes d'Équipement pour l'Informatique
SEL : Système d'Échange Local
SOP : Structure des Opportunités Politiques

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	13
PREMIÈRE PARTIE	19
CHAPITRE 1 : Les organisations alternatives au Pays Basque Nord	19
1.1. Définition des alternatives.....	19
1.2. Présentation du Pays Basque Nord.....	23
1.3. Les racines du recours à la construction d’alternatives au Pays Basque Nord	26
CHAPITRE 2 : Les alternatives : une modalité de transformation sociale.....	53
2.1. La sociologie de l’action	57
2.2. Penser le sens des transformations sociales	62
2.3. Le Pays Basque Nord : un territoire propice à la création d’alternatives.....	72
2.4. Les mutations de l’engagement.....	75
2.5. La matrice des modalités de transformation sociale	87
CHAPITRE 3 : Enquêter les pratiques militantes alternatives	95
3.1. Problématique et hypothèses	95
3.2. L’intervention sociologique : une méthode d’étude des mouvements sociaux.....	99
3.3. Présentation des participants à l’intervention sociologique	129
3.4. Difficultés et limites	134
SECONDE PARTIE	137
CHAPITRE 4 : Genèse des engagements alternatifs	139
4.1. L’expérience des tensions normatives entre visions et rapports au monde.....	140
4.2. Socialisations primaires, socialisations politiques et entrée dans l’engagement	148
CHAPITRE 5 : Devenir sujet.....	165
5.1. Représentation des formes d’engagement.....	167
5.2. Les fondements de l’action militante	181
5.3. Carences institutionnelles et besoins sociaux.....	184
5.4. Fin de l’espérance et sécularisation des eschatologies militantes	190
5.5. La permanence d’un militantisme téléologique	192
CHAPITRE 6 : Le choix du recours à la construction d’alternatives	195
6.1. Le facteur territorial dans le recours à la construction d’alternatives	196

6.2. La perception du champ des possibles	209
6.3. La pluralité modale de l'action militante	215
6.4. De l'orthodoxie à l'orthopraxie	224
CHAPITRE 7 : L'expérience du militantisme alternatif.....	231
7.1. Les contraintes de l'action concrète et immédiate	231
7.2. Les profils types d'orthopraxie militante	237
7.3. Conscience et pratique : les deux stratégies de transformations des individus	243
7.4. Un militantisme radical et pragmatique	248
7.5. Vers des stratégies panoptiques et multimodales	256
CHAPITRE 8 : Transformation sociale et devenir des organisations.....	269
8.1. Transformation sociale et dynamique de normalisation	271
8.2. Transformation sociale et transformation des organisations.....	277
8.3. Discussion : L'institutionnalisation des organisations alternatives.....	284
CONCLUSION	289
BIBLIOGRAPHIE	299
TABLE DES ANNEXES	309
TABLE DES TABLEAUX.....	381
TABLE DES ILLUSTRATIONS	381
TABLE DES MATIÈRES	383

INTRODUCTION

La société industrielle, rythmée par les conflits portés par la classe ouvrière en quête d'un nouvel ordre social, a progressivement laissé place à une organisation donnant l'hégémonie à une économie financière immédiate, nomade et dématérialisée. Ce basculement, dont la chute du mur de Berlin a été l'acte final, s'est imposé comme l'unique modèle d'organisation économique permettant à Margaret Thatcher de déclarer : « *There is no alternative* ». Les rêves et utopies d'un monde nouveau s'effacèrent alors pour laisser les auteurs postmodernes décrire la fin des « grands discours », la perte de sens², d'une société qualifiée de « liquide »³, de « vide »⁴ ; voire même la fin de l'Histoire⁵.

Le point de départ de la réflexion relative aux mobilisations alternatives provient du constat de l'impasse des deux canaux traditionnels dans la stratégie politique d'émancipation sociale. D'un côté, la voie révolutionnaire rupturiste n'est plus envisagée comme un recours faisable ni souhaitable. L'avènement de la société post-industrielle et de la critique artiste a eu pour corollaire l'effondrement du mouvement ouvrier rapidement suivi par celui du mur de Berlin. Les militants en attente d'un hypothétique Grand Soir se raréfient. L'exigence d'une organisation verticale disciplinée et les coûts de ce type d'implications dissuadent. La proposition visant à faire du passé table rase et connaître des lendemains qui chantent l'hymne de la dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie recule.

Parallèlement, et bénéficiant de cette défection, la stratégie réformiste qui vise une transformation de la société par les institutions devient le référentiel de l'action militante. Cependant, les possibilités de changement avec ce recours sont extrêmement limitées dans la mesure où elles doivent composer avec un cadre institutionnel justement chargé de maintenir le Système d'Action Historique⁶ dominant. La logique verticale descendante « *top down* » nécessite un niveau de confiance et d'adhésion de la part de la population envers l'autorité politique d'autant plus important que les réformes envisagées sont radicales. Or, nous vivons depuis plusieurs décennies dans une société caractérisée par cette crise de la confiance dans les institutions⁷ et dans les mécanismes de la démocratie représentative. Même les tentatives réformistes les plus radicales, portées par des organisations issues de mobilisations sociales

² Zaki Laïdi, *Un monde privé de sens*, Paris, Fayard, 1994, 333 p.

³ Zygmunt Bauman, *La vie liquide*, Paris, Fayard, 2013, 266 p.

⁴ Yves Barel, *La société du vide*, Paris, Seuil, 1984, 267 p.

⁵ Francis Fukuyama, *The end of history and the last man*, New York, Free Press, 1992, 418 p.

⁶ Alain Touraine, *Production de la société*, Paris, Seuil, 1973, 543 p.

⁷ François Dubet, *Le déclin de l'institution*, Paris, Seuil, 2002, 419p.

protestataires telles que Podemos ou Syriza ont été happées par la loi d'airain de l'oligarchie⁸ en se heurtant aux cadres institutionnels étriqués inhibant les possibilités de changements. Aussi, les formations politiques progressistes ne sont pas parvenues à résister aux injonctions d'un monde en mouvement vers la globalisation libérale. À l'intersection des deux stratégies, les mobilisations protestataires furent saisies par les réformistes comme des espaces d'expression revendicatifs ; et par les révolutionnaires comme les marchepieds du Grand Soir. Cette complémentarité a plusieurs fois été fructueuse. Mais l'extinction de l'optique révolutionnaire et l'apaisement de la menace insurrectionnelle des mobilisations sociales ont progressivement conduit à une inflexibilité des positions des représentants des pouvoirs publics. Les organisations revendicatives aboutissent aujourd'hui à une régression considérable de leur potentiel de changement social. Depuis plusieurs décennies, en se reportant sur l'opposition comme dénominateur commun, les mobilisations sociales qualifiées de « protestataires » se limitent à revendiquer la conservation des acquis dans une logique strictement contestataire. Le blocage des actions productrices de transformations sociales déclenche des crises stratégiques. La critique s'amplifie entre les acteurs mobilisés, mais surtout à l'encontre des mécaniques de domination. Les analyses radicales dénonçant ces situations sont nombreuses. Elles nourrissent en retour un renouvellement des propositions idéologiques qui tentent d'esquisser des finalités totales et désirables. Mais même ces propositions positives ne parviennent pas à produire le passage effectif de la conscientisation à l'action militante. Elles font éclater un constat imparable : la conscience ne suffit pas.

Dans ce contexte, la question que posait Vladimir Ilitch Oulianov, « Lénine » semble toujours autant d'actualité : Que faire ?⁹ Ou plutôt « Comment faire » ? Comment faire advenir la transformation sociale émancipatrice dans un contexte caractérisé par l'épuisement stratégique des organisations militantes ? Car c'est essentiellement la définition d'une stratégie opérationnelle de transformation sociale et l'offre d'une pratique militante pour la concrétiser qui font défaut.

Toutefois, malgré les discours majoritairement fatalistes décrivant la déliquescence des capacités individuelles et collectives à la mobilisation, nous assistons à un accroissement significatif d'initiatives qui réinventent de nouveaux modèles dans la lignée de l'adage de Jacques Ellul « penser global, agir local ». Cette tendance est particulièrement prononcée au Pays Basque Nord où l'on constate une concentration particulière d'expériences dans de

⁸ Robert Michels, *Les partis politiques, Essai sur les tendances oligarchiques des démocrates*, Paris, Flammarion, 1914, p.23-24

⁹ Vladimir Ilitch Lénine, *Que faire ?*, Montreuil-sous-Bois, Éditions Science Marxiste, 2004, 303 p.

nombreux secteurs : écoles associatives, monnaie locale complémentaire, chambre d'agriculture alternative, dispositifs de financements populaires, etc.

Ces initiatives citoyennes prenant la forme d'organisations qui proposent « ici et maintenant » d'apporter des solutions pérennes aux carences du modèle hégémonique néo-libéral. Elles peuvent constituer un élément de réponse à la question précédente. Ces mobilisations que nous qualifions, à la suite de leurs promoteurs, d'« alternatives » se caractérisent avant tout par un répertoire d'action¹⁰ collective résolument constructif. Elles se détachent des répertoires d'actions contestataires classiques largement décrits par les auteurs de la *contentious politics*¹¹ en ce qu'elles visent à créer la solution d'un besoin identifié grâce à des organisations pérennes. Ces organisations alternatives sont sectorielles et localisées. En conséquence, leur potentiel de transformation sociale interroge. Incarnent-elles d'illusoire espaces d'autonomie, irrémédiablement condamnées à leur intégration dans un ordre global à l'horizon indépassable ? Est-ce la lame cherchant à inciser une société liquide ? Mais alors pourquoi ces initiatives rencontrent-elles un si grand succès ? Et pourquoi des individus s'y engagent-ils si ardemment ? Qu'est-ce que ce phénomène sociologique révèle des capacités des individus contemporains à se saisir de la production des sociétés ?

Certes, cette participation aux actions alternatives ne s'exprime pas de façon éclatante, et c'est là tout son intérêt, car elle va modestement prendre corps, localement, dans les plis du social, dans les actions ordinaires et quotidiennes des individus. Ce désir de syncrétisme entre valeurs et pratiques aspirant à limiter les tensions et contradictions au quotidien témoigne du travail que les individus initient en vue de mettre en cohérence les logiques d'actions de leur expérience sociale¹². Aussi, là où certains observent un désengagement militant qui clorait tout espoir d'amélioration au sein de nos sociétés, les individus offrent la démonstration qu'ils réinvestissent largement l'action de transformation sociale. Ces organisations alternatives sont particulièrement intéressantes au regard de l'interrogation de départ dans la mesure où elles permettent de concrétiser un « mouvement *du* social » en érigeant de véritables institutions qui viennent jaloner le quotidien des individus et qui s'écartent du Système d'Action Historique¹³ dominant.

¹⁰ Olivier Fillieule, « Tombeau pour Charles Tilly. Répertoires, performances et stratégies d'action » dans *Penser les mouvements sociaux*, Paris, La Découverte, 2010, p. 77-99.

¹¹ Charles Tilly et Sidney Tarrow, *Politique(s) du conflit: de la grève à la révolution*, traduit par Rachel Bouyssou, Paris, Presses de Sciences Po, 2008, 402 p ; Doug McAdam, Sidney Tarrow et Charles Tilly, « Pour une cartographie de la politique contestataire », *Politix*, 1998, vol. 11, n° 41, p. 7-32.

¹² François Dubet, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Éditions du Seuil, 1994, 273 p.

¹³ A. Touraine, *Production de la société*, op. cit.

Nous sommes donc en présence d'initiatives dont l'objet est croisé par de multiples aspects. À la fois organisations économiques et mobilisations collectives, elles tendent aussi à assurer un rôle instituant les transformations de pratiques qu'elles promeuvent. Aussi, ces pratiques peuvent être appréhendées sous de nombreux angles. Cette recherche doctorale a été l'occasion de scruter de nombreux aspects du phénomène et de leur expression au Pays Basque Nord. Il y aurait tant à dire au sujet de ces pratiques alternatives : les contextes politiques et sociaux de leur genèse, leurs relations avec les mobilisations sociales au Pays Basque, les réseaux qu'elles tissent sur le territoire entre elles ou avec leurs semblables hors du Pays Basque Nord, leurs imprégnations idéologiques, les comparaisons avec d'autres territoires... Les études à leur endroit se multiplient ces dernières années à mesure que le phénomène se donne à voir. Pour notre part, nous avons cherché à observer ce qu'il y a de « mouvement social » dans ces formes d'actions collectives. Au vu des similarités existantes entre les différentes organisations et de la composition de leurs fondateurs, provenant de plus en plus grandement de l'espace des mouvements sociaux¹⁴, nous avons plus précisément cherché à appréhender les logiques d'action transversales qui prévalaient à la construction et à l'expérience de ce type de pratiques chez les militants qui y ont recours.

La première partie de ce travail débute par la présentation de l'espace des organisations alternatives du Pays Basque Nord. Parmi la profusion d'expériences du territoire, nous présentons les organisations principales, regroupées par grands secteurs, en prenant le soin d'exposer la genèse et la filiation de chacun d'entre eux.

Le second chapitre relève alors les caractéristiques communes aux différentes expériences qui fondent la spécificité de ce mode d'action collective. Il mobilise les différents auteurs et examine les cadres d'analyses qui permettent d'émettre des propositions explicatives du recours à la construction d'alternative. Ces hypothèses ont motivé la réalisation d'une enquête de terrain à l'aide d'une intervention sociologique dont les modalités d'application sont détaillées dans le troisième chapitre.

La seconde partie est consacrée aux résultats de l'enquête. Le quatrième chapitre détaille les mécaniques à l'œuvre dans la genèse des engagements. Il repart des trajectoires de vie des participants à l'intervention sociologique pour sonder les motivations qui les conduisent à s'investir dans la transformation de leurs conditions de vie. Le chapitre cinq examine les rapports que les participants entretiennent avec les différentes formes d'engagements militants. Il expose les différents critères nécessaires à transformer les motivations initiales, les « bonnes

¹⁴ Lilian Mathieu, *L'espace des mouvements sociaux*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2012, 285 p.

raisons »¹⁵ de s'engager, en un militantisme effectif qui place les individus dans un rôle particulier de producteur du social. Le chapitre six analyse les raisons pour lesquelles les participants ont choisi de recourir à la construction d'alternatives parmi les différentes modalités de transformations possibles. Le septième chapitre détaille plus largement les logiques à l'œuvre dans l'expérience du militantisme par ce type de pratiques alternatives qui génèrent irrémédiablement de multiples tensions. Enfin, le huitième chapitre présente les dynamiques de transformations que les organisations alternatives provoquent et subissent en retour, au cours du déploiement de leur action. Enfin, nous concluons ce travail en relevant les principaux résultats qui font apparaître, au travers du recours à la construction d'alternatives, la résurgence d'un militantisme transformateur, producteur de mouvement social qui repose sur des capacités originales d'articulation de logiques paradoxales.

¹⁵ Raymond Boudon, *Raison, bonnes raisons*, 1re éd., Paris, Presses universitaires de France, 2003, 183 p.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1 : Les organisations alternatives au Pays Basque Nord

*Askatasunaren hegal azpian
kabia egiten ohituak gare !
Ibiltzen aspaldi ikasia dugu
otsoak eskutik hartu gabe !¹⁶*

Telesforo Monzón, « Lepoan Hartu Ta Segi Aurrera »¹⁷

Ce chapitre a vocation à donner un aperçu des organisations alternatives au Pays Basque Nord. L'objectif n'est pas de faire une monographie exhaustive du phénomène sociologique, mais d'en donner des éléments de présentation permettant de relever les caractéristiques remarquables. Pour ce faire, nous présenterons une cartographie des organisations alternatives au Pays Basque Nord regroupées par grands secteurs dont nous retracerons la principale genèse historique.

Mais avant d'aborder la présentation de ces organisations alternatives, il nous faut au préalable préciser ce que nous désignons par la notion d'« alternative » d'une part, et donner quelques éléments de contextualisation relatifs au territoire d'étude d'autre part.

1.1. Définition des alternatives

Le terme « alternatif » ou « alternative » peut s'employer à titre d'adjectif (quelque chose d'alternatif) ou de nom substantif (une alternative à quelque chose). Nous emploierons indifféremment les deux formules par les termes « organisation alternative » et « alternative »¹⁸.

¹⁶ Trad. « Nous sommes habitués à faire notre nid sous l'aile de la liberté ! Il y a longtemps que nous avons appris à marcher sans que le loup nous prenne par la main ! »

¹⁷ Chanson interprétée par Pantxoa Carrere et Peio Ospital, chanteurs populaires du Pays Basque Nord.

¹⁸ Nous adoptons l'usage que nous avons remarqué et ayant cours sur le territoire auprès des membres des organisations, observateurs ou encore journalistes. C'est également l'usage privilégié par les participants à l'enquête, hormis GT, du quatrième groupe, qui distingue clairement la formule adjectivale et nominale en prenant comme exemple les formulations suivantes : « un marché alternatif » ou une « alternative au marché ».

En langue française, la notion revêt deux significations¹⁹. La première, synonyme d'alternance, renvoie à une « *succession de deux choses, de deux états, de deux propositions le plus souvent opposées et qui reviennent tour à tour* »²⁰. La seconde, synonyme de dilemme, désigne une situation dans laquelle un choix s'impose entre deux propositions. Dans un supplément à la définition, le dictionnaire Littré insiste opportunément sur le fait qu'une alternative désigne l'option en elle-même et non l'une des deux propositions :

*On dit quelquefois choisir entre deux alternatives, prendre la première, la seconde alternative ; cela est mauvais. Il n'y a jamais qu'une alternative composée de deux éléments entre lesquels il faut se décider. Poussés à bout, attaqués dans nos derniers retranchements, s'il ne reste qu'un parti à prendre, il n'y a pas d'alternative.*²¹

La notion d'« alternative » dont il sera question dans ce travail de recherche ne désigne pas une succession d'états éphémères remplacés par leur inverse ni la situation d'incertitude entre deux possibilités. Nous privilégions davantage l'acception anglaise du terme « *alternative* »²² qui désigne, selon le dictionnaire Collins²³, l'une des deux options du dilemme. Cette dernière acception est tout indiquée pour nommer le phénomène sociologique dont il est question. En effet, des individus s'emploient à créer les conditions d'autres issues, d'autres modèles sociaux. De ce fait, l'acception que nous privilégions des alternatives est plutôt à saisir au sens d'« alternatif ».

Les alternatives que nous avons observées se caractérisent par leur réponse pratique, leur solution concrète à des aspirations et besoins matériels. Il ne s'agit pas de constructions abstraites, théoriques ou symboliques, mais de propositions de conduites sociales, de pratiques de vie, qui remplissent des besoins sociaux ordinaires. Il peut s'agir d'une autre façon de s'alimenter, de s'informer, de travailler, d'épargner, de se loger, de se déplacer, de consommer, d'éduquer ou encore de se cultiver. Les alternatives peuvent en effet prendre corps dans une étendue de secteurs immense, car ces propositions de pratiques s'élèvent là où naît l'insatisfaction d'un besoin social, là où les carences des pouvoirs publics et du libre marché ne laissent précisément pas d'*autre alternative* que de les construire soi-même.

¹⁹ À l'instar de « révolution » qui renvoie tout aussi bien au processus et au résultat d'une rupture sociale, technologique ou politique, qu'au mouvement circulaire plus couramment employé dans les sciences exactes où elle désigne un mouvement qui tourne en rond.

²⁰ CNRTL, « Alternative », <https://www.cnrtl.fr/definition/alternative> (consulté le 31/08/2020)

²¹ « Alternative », Supplément au dictionnaire, Littré, <https://www.littre.org/definition/alternative> (consulté le 31/08/2020)

²² Acception à laquelle le titre même de la thèse (*There is an alternative*) fait référence.

²³ « *One of the things, propositions, or courses of action that can be chosen* », COLLINS, « Alternative », <https://www.collinsdictionary.com/dictionary/english/alternative>, consulté le 18/10/2020.

De ce fait, les alternatives (ou organisations alternatives) sont avant tout des mobilisations dont la manifestation de l'action revient à créer la *solution à une revendication* proposant une *pratique, ici et maintenant*, sans attendre ni le Grand Soir, ni le volontarisme des représentants politiques. Cette définition est finalement très proche de la façon avec laquelle Philippe Corcuff qualifie l'émancipation :

*L'émancipation peut être entendue aujourd'hui comme la perspective, en jeu dès l'ici et maintenant sans attendre d'hypothétiques « lendemains qui chantent », d'une sortie des dominations à travers la construction d'une autonomie individuelle et collective dans un horizon postcapitaliste.*²⁴

Si l'on devait s'en tenir à la nature et à la fonction qu'elles remplissent, nous pourrions qualifier ces initiatives d'*organisations populaires de transformations sociales interstitielles*. Une telle appellation, démesurément longue et équivoque, nécessite des développements fournis dans cette thèse, mais nous nous limiterons à l'usage du simple terme « alternative ».

Les organisations alternatives ont une gouvernance que nous qualifierions de *majoritairement* populaire. La direction de ces organisations est majoritairement assurée par des citoyens directement concernés par les problématiques que cherchent à résorber les missions de l'organisation (consommateurs, producteurs, parents d'élèves...) de sorte que l'on puisse les qualifier d'*organisations autogérées*.

Nous insistons sur le terme « majoritairement », car il existe de nombreuses organisations dont les directions fonctionnent sous une forme de *gouvernance partagée* avec une diversité d'acteurs non seulement ayant un rapport diversifié aux enjeux de l'organisation (où l'on va rencontrer les consommateurs aux côtés de producteurs), mais également par leurs statuts (où vont siéger des représentants de personnes morales qu'il s'agisse d'autres organisations alternatives, de partenaires publics ou privés). Cette dernière caractéristique a d'ailleurs tendance à progresser. Les organisations nouvellement créées sont généralement composées d'une multitude de collègues (usagers, salariés, partenaires, collectivités et autres)²⁵ qui permettent d'intégrer le maximum d'acteurs ayant un rapport avec la problématique visée tout étant particulièrement vigilant à ce que la direction reste *majoritairement* citoyenne.

Les organisations alternatives ont un autre critère de distinction remarquable. Il consiste à proposer des modifications de pratiques de vie adressées à des segments larges de la population

²⁴ Philippe Corcuff, *Enjeux libertaires pour le XXIe siècle par un anarchiste néophyte*, Paris, Éditions du monde libertaire, 2015, p. 5.

²⁵ C'est par exemple le cas d'Euskal Moneta, d'Enargia, EHLG, Trebatu, mais aussi d'organisations ayant procédé à un renouvellement de leur fonctionnement comme Seaska ou Herrikoa.

pour provoquer des changements généralisés. Ces organisations sont donc des collectifs d'individus qui n'ont pas d'autre caractéristique commune que la pratique alternative. Ce ne sont pas des communautés segmentées ni des collectifs de défense et de promotion d'identités sociales spécifiques. Les préoccupations pour réussir à attirer la population la plus nombreuse et diversifiée possible sont de ce fait omniprésentes.

De même, la qualité des relations entre les membres est de type symétrique. Parce qu'elles visent une transformation immédiate des pratiques, l'enjeu des organisations alternatives n'est pas de mener un travail de construction identitaire d'un sujet historique qui serait appelé postérieurement à jouer un rôle émancipateur. Elles s'écartent en cela des modalités de transformation avant-gardistes. De même, elles n'ont pas vocation à porter une aide spécifique à un public particulièrement meurtri par les dominations. Il ne s'agit donc pas d'une démarche solidariste, mais plutôt d'une forme d'autoémancipation provenant de l'autogestion sectorielle d'un besoin réel.

De ce fait, les organisations alternatives se distinguent de certaines démarches collectives/communautaires de l'économie sociale et certaines démarches asymétriques (mais à vocation égalitariste) de l'économie solidaire. Les organisations alternatives sont incluses dans l'étendue recouverte par l'appellation Économie Sociale et Solidaire. Mais à l'inverse, toutes les initiatives de l'ESS ne sont pas assimilables à des organisations alternatives pour ces deux caractéristiques : la vocation de transformation généralisée et les relations symétriques des participants.

Les organisations alternatives sont identifiables par la dimension locale de leur action à des échelles géographiques permettant un contrôle citoyen. Ce niveau « local » se décline de façon opérationnelle sur des territoires de vie constituant l'emprise spatiale sur laquelle sont projetées les identités sociales²⁶.

Les organisations qui fonctionnent avec un modèle fédéral sont nombreuses. On y trouve entre autres Seaska, la fédération des écoles immersives en langue basque ; les épiceries coopératives et participatives au sein de l'InterKoop Pays Basque ou encore les Associations pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne (AMAP) au sein de l'Inter-AMAP Pays Basque. Ce modèle fédéral est plus engageant que la simple mise en réseau dans le sens où ce sont les fédérations qui vont constituer la représentation médiatique et politique des membres fédérés, assurer les négociations avec les autorités publiques, ainsi que la gestion d'un certain nombre

²⁶ Les organisations alternatives sont généralement associées à la dimension locale, à la proximité. Il existe cependant des organisations à des échelles territoriales plus importantes. C'est notamment le cas d'Enercoop ou de la Nef (Nouvelle Economie Fraternelle) qui ont cours à l'échelle de l'État français.

de ressources collectives mutualisées qu'il s'agisse de biens matériels (financements publics, fournisseurs...) comme des ressources immatérielles (compétences tactiques, connaissances pratiques, pédagogiques...).

Pour les autres organisations alternatives, la gestion s'étend à l'échelle de l'ensemble du Pays Basque Nord, soit parce que la mission appelle à un exercice centralisé et étendu à la totalité du territoire, soit pour des motifs de seuils critiques d'existence possible qui ne permettent pas d'envisager leur application à des échelles plus réduites. C'est notamment le cas du fonds capital-risque *Herrikoa*, de l'association gestionnaire de la Monnaie Locale Complémentaire *Euskal Moneta*, du fournisseur d'électricité renouvelable *Enargia* ou encore de l'organisation de développement agricole *Euskal Herriko Laborantza Ganbara*²⁷.

C'est en cela que l'échelle territoriale de prédilection pour une gouvernance plus localisée et participative n'échappe pas aux principes empiriques de l'économie géographique. La volonté d'une gouvernance plus localisée se heurte à la nécessité de seuils critiques. Mais l'inverse est tout aussi vrai, et les seuils critiques génèrent une critique des seuils, dont l'échelle territoriale est une des caractéristiques de cette volonté d'une gouvernance de proximité. S'il ne suffit pas de vouloir une échelle de proximité pour que cela fonctionne, pour autant, le respect de cette volonté de proximité est également un critère de viabilité des expériences.

1.2. Présentation du Pays Basque Nord

Le Pays Basque Nord est un territoire administrativement inclus au sein du département Pyrénées-Atlantiques et situé à l'extrême sud-ouest de la métropole française. Il est bordé au sud par les crêtes pyrénéennes, fixant les limites étatiques entre la République française et le Royaume d'Espagne. À l'ouest, il plonge dans l'Océan Atlantique et dispose ainsi d'une surface littorale concentrant la majorité des 306 770 habitants²⁸.

C'est une entité territoriale à l'emprise administrative et culturelle multiple. D'une part, il est inclus au sein de l'État français, et par ordre décroissant, au sein de la Région Nouvelle Aquitaine et du Département Pyrénées-Atlantiques. D'autre part, ce territoire compose le versant nord d'un ensemble historique : *Euskal Herria* (le Pays Basque). Le Pays Basque est un territoire comptant sept provinces historiques. Les trois provinces situées au nord des Pyrénées, et incluses dans le périmètre de l'État français composent *Iparralde*²⁹ ou le Pays

²⁷ Nous présentons ces organisations dans la suite de ce chapitre.

²⁸ GAINDEGIA, INSEE (Population municipale), 2019. Les données de la population municipale de 2020 indiquent 309 673 habitants (sources identiques), mais restent des données provisoires selon la méthodologie de l'INSEE.

²⁹ « *Iparralde* » étymologiquement composé d'« *Ipar* » (Nord) et « *aldea* » (partie, côté, versant) ; étant donc entendu qu'il s'agit de la partie Nord d'un ensemble plus vaste qu'est le Pays Basque.

Basque Nord³⁰ : notre terrain d'étude (en gris clair dans la carte de situation ci-dessous). Les quatre autres provinces composant le Pays Basque Sud (*Hegoalde*) sont administrativement incluses dans le Royaume d'Espagne et réparties en deux régions autonomes. La province historique de la Haute-Navarre compose à elle seule la Communauté Forale de Navarre. Les trois provinces historiques de la Biscaye, le Guipuscoa et l'Alava sont réunies au sein de la Communauté Autonome d'Euskadi.

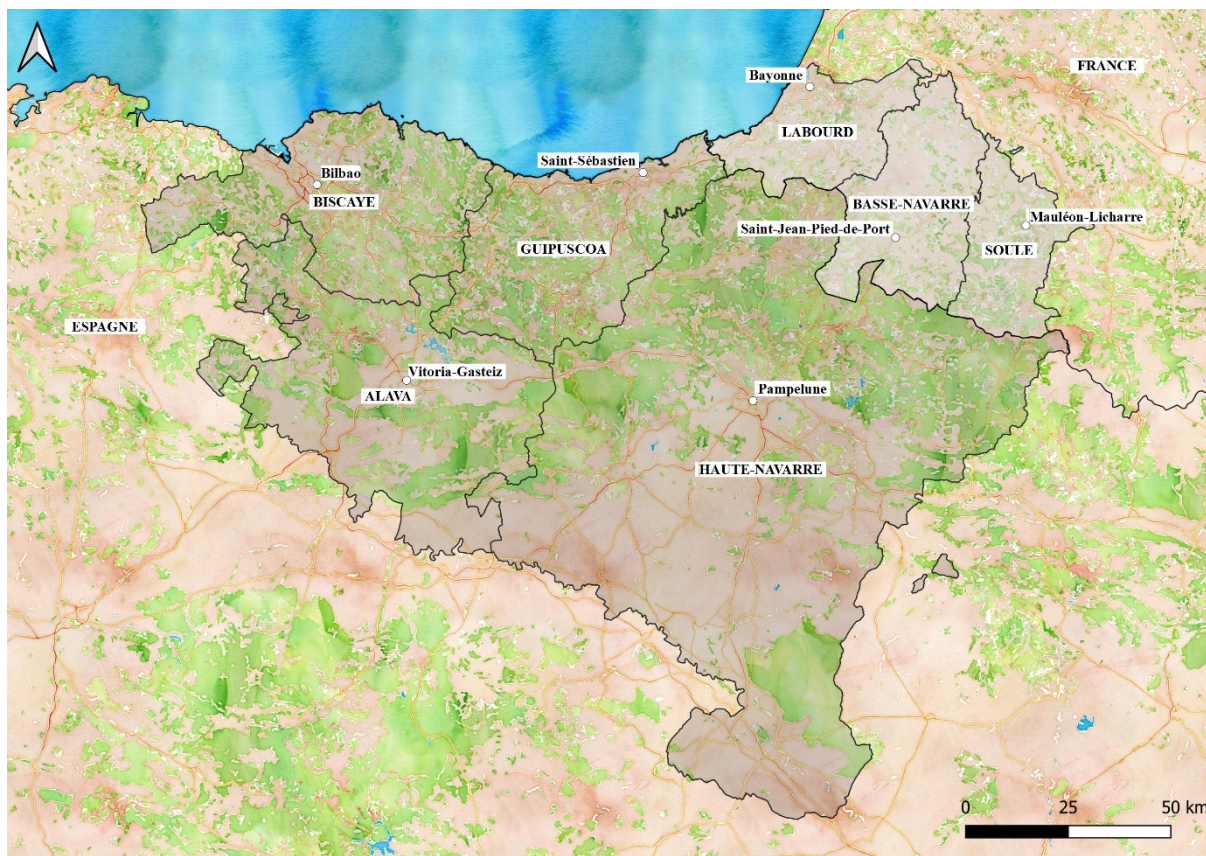


ILLUSTRATION 1 : CARTE DU PAYS BASQUE PAR PROVINCES HISTORIQUES

Réalisation : Txomin Poveda, septembre 2020 avec QGIS 3.12.3

GAINDEGIA – EUSKAL GEO, *Herrialdeak, Herri elkargoak, Euskal Herria* ; European Commission, Eurostat (ESTAT), GISCO, *Countries 2020 – Administrative Units – Dataset* ; Map tiles by Stamen Design, under CC BY 3.0. Data by OpenStreetMap, under CC BY SA

Les deux parties du Pays Basque séparées par la frontière étatique composent un ensemble culturel et linguistique puisant ses racines dans des origines séculières. La langue basque

³⁰ Par « Pays Basque Nord », nous faisons référence à la partie du Pays Basque située au Nord des Pyrénées et de la frontière France-Espagne qui est parfois nommée « Pays Basque français », « Pays Basque continental », « Pays Basque de France » ou parfois tout simplement « Pays Basque ». Nous choisissons ici la terminologie « Pays Basque Nord » simplement parce qu'elle est la plus usitée par les enquêtés et acteurs de terrain rencontrés tout au long de cette étude mais aussi parce qu'il s'agit de la traduction la plus proche de la terminologie basque « *Iparraldea* ».

(*euskara*)³¹ en est un marqueur. La maîtrise linguistique et l'utilisation sociale de cette langue sont toutefois variables. Les années d'interdiction de la langue basque au Pays Basque Sud sous le régime de Francisco Franco et la politique d'assimilation linguistique au Pays Basque Nord ont considérablement affaibli sa présence.

L'évolution démographique du territoire due au solde migratoire positif sur la province du Labourd éloigne de plus en plus la réalité du Pays Basque Nord de l'image d'une communauté culturelle séculière. En plus d'être un espace frontalier entre deux États, c'est un point de passage clef entre la péninsule ibérique et le reste de l'Europe Occidentale. Cette situation le place au cœur des flux culturels, politiques et économiques globaux. Contrairement à l'imaginaire populaire d'un isomorphisme culturel, les pratiques culturelles et linguistiques ont considérablement évolué au contact des autres marqueurs culturels. La spécificité du Pays Basque réside dans le fait que les pratiques de vie autochtones ont intégré et adapté ces éléments d'influence sans basculer dans la substitution et l'assimilation culturelle.

Cette mécanique d'adaptation est particulièrement visible dans le champ des pratiques artistiques, notamment musicales, où les instruments et styles musicaux occidentaux ont été adoptés par des artistes du Pays Basque en vue de produire des contenus en langue basque ou traitant de problématiques locales. Chaque « mouvement culturel » global a trouvé une résonance particulière au Pays Basque comme le folk basque à l'époque de l'émergence de la *protest song*, mais aussi le rock radical basque³² à partir des années 1980.

Loin de l'image d'Épinal d'un cadre culturel intact, le Pays Basque Nord connaît une hybridation culturelle ancienne et prononcée. La particularité du Pays Basque ne réside pas dans la présence d'une culture locale ou d'une langue dont les racines restent inconnues. Toute communauté humaine peut se prévaloir de marqueurs culturels spécifiques. L'histoire de l'humanité connaît également plusieurs isolats linguistiques. Ce qui rend le Pays Basque si spécifique, c'est le *maintien* de ces caractéristiques au travers des siècles. C'est d'autant plus remarquable pour un territoire situé sur le continent européen qui n'est ni une péninsule, ni une île, mais au contraire, un point de passage central.

Avant de rentrer dans la présentation des organisations alternatives, il nous semble nécessaire de donner quelques repères statistiques qui permettent de mieux apprécier le poids que ces initiatives ont sur la réalité sociale du Pays Basque Nord. En effet, les éléments quantitatifs que

³¹ Le nom officiel de la langue basque, en langue basque, est l'*euskara*. Les locuteurs bascophones sont dénommés *euskaldun*, de la contraction du nom « *euskara* » et du suffixe « -dun » qui signifie « celui qui possède la langue basque ».

³² Peio Etcheverry-Ainchart et Colette Larraburu, *Euskal rock'n'roll: histoire du rock basque*, Biarritz, Atlantica, 2001, 330 p.

nous livrerons sont à saisir avec prudence. Si les organisations alternatives ne comptent en effet que quelques milliers voire quelques centaines d'adhérents, sociétaires ou utilisateurs et ne totalisent qu'une part restreinte des 306 770 habitants du territoire, l'application des mêmes pourcentages à d'autres ensembles de référence renseigne immédiatement sur la portée extrêmement forte de ces expériences.

À titre de comparaison, la France compte près de 67 millions d'habitants, soit une population 218 fois plus importante que celle du territoire d'étude. Prenons l'exemple du salon de l'agriculture « Lurrama, La ferme Pays Basque » organisé à Biarritz par Euskal Herriko Laborantza Ganbara. Avec le concours de 600 bénévoles, ce salon entièrement dédié à l'agriculture paysanne, qui ne dure pourtant que trois jours, a réuni 20 000 visiteurs pour sa 14^e édition en 2019³³. Si l'on applique un coefficient multiplicateur de 218, toutes choses égales par ailleurs, cela donnerait... 4 360 000 visiteurs. Les opérations mathématiques de ce type sont évidemment à prendre avec précautions, mais elles permettent immédiatement de voir et de mettre en perspective la vivacité du tissu alternatif au Pays Basque Nord. Et ce d'autant plus lorsque l'on observe que le salon international de l'agriculture de Paris, pourtant organisé sur 9 jours et avec la présence des tendances majoritaires du secteur agricole, a réuni 633 213 visiteurs pour sa 56^e édition en 2019³⁴.

1.3. Les racines du recours à la construction d'alternatives au Pays Basque Nord

Les organisations alternatives présentes au Pays Basque Nord sont nombreuses. Le succès de ces expériences et la densité présente sur le territoire génèrent un intérêt croissant chez les chercheurs et observateurs locaux qui contribuent par des publications à augmenter la connaissance des organisations, des facteurs de ce phénomène et des conditions historiques dans lesquelles elles se déploient.

La documentation est particulièrement fournie. La plupart des organisations publient elles-mêmes des bulletins internes, des lettres d'informations voire des revues périodiques. La presse locale foisonne d'articles rendant compte de leur activité, de leur évolution historique, de portraits d'adhérents ou encore d'interviews de dirigeants. Les organisations emblématiques disposent même d'ouvrages tant leur histoire constitue une pièce de l'Histoire du territoire.

³³ Source : Mediabask, https://www.naiz.eus/eu/mediateca/image_gallery/lurrama-a-l-heure-du-bilan (consulté le 01/09/2020). Cet effectif peut aller jusqu'à 25 000 selon les années.

³⁴ Source ; Salon international de l'Agriculture, <https://www.salon-agriculture.com/Le-salon/L-histoire-du-Salon> (consulté le 01/09/2020)

1.3.1. La galaxie linguistique et culturelle

La galaxie linguistique et culturelle trouve ses origines dans le combat pour la reconnaissance de la spécificité ethno-linguistique du Pays Basque³⁵. Les résistances menées pour la prise en compte et la protection de la langue basque remontent à plusieurs siècles dans un Etat se voulant universaliste, mais dont le « roman national » dissimule mal l'ethnocide par l'assimilation culturelle dont un des vecteurs fut l'institution scolaire. Dans un contexte de déperdition de la langue basque, les revendications du mouvement abertzale³⁶ pour relancer l'apprentissage sont nombreuses, mais ne percent pas. Le « modernisme » culturel, par lequel la réussite sociale ne peut intervenir par les vecteurs culturels vernaculaires, va imprégner les habitants du territoire au point où ils renieront eux-mêmes la transmission de leur langue maternelle auprès de leurs propres enfants, créant un schisme filial d'ampleur³⁷. Le risque est alors important de voir la langue basque disparaître en une à deux générations. Au Pays Basque Sud, la politique d'assimilation culturelle au régime franquiste est également menée méthodiquement.

C'est dans ce contexte qu'à la fin des années 1960, Argitxu Noblia³⁸ entreprend une expérimentation scolaire qui deviendra par la suite une des plus importantes organisations alternatives du Pays Basque Nord : Seaska³⁹. Son emploi d'anesthésiste à l'hôpital de Bayonne nécessite de trouver un précepteur particulièrement tôt pour ses enfants. Avec son conjoint basco-phon, elle constate le recul de la langue basque dans les communes littorales où elle réside. Elle décide donc d'embaucher Libe Goñi et sollicite plusieurs parents partageant l'attachement à la langue basque pour initier la première école d'enseignement immersif en langue basque à son domicile ; la première ikastola. Rapidement, le local devient trop exigü. L'expérience se déplace à Bayonne, puis Biarritz pour finalement s'installer dans une salle communale à Arcangues. L'initiative nécessitera très tôt la création d'une association pour assurer la gestion administrative et financière. Elle prend pour objet de « Promouvoir l'éducation et la culture basque chez les enfants. » Inspirée par les pédagogies alternatives, l'association se développe très rapidement et ouvre de nouvelles classes dans plusieurs communes.

³⁵ Pour plus d'informations, se reporter aux ouvrages suivants Michel Oronos (ed.), *Le mouvement culturel basque, 1951-2001: 1 Ikas, Pizkundera, Euskal Konfederazioa*, Donostia, Elkar, 2002, vol.1, 190 p ; Jakes Bortayrou et al. (eds.), *Le mouvement culturel basque, 1951-2001: 2 Filière bilingues, Seaska, AEK*, Donostia, Elkar, 2005, vol.2, 361 p.

³⁶ Le mouvement abertzale est la tendance revendiquant la souveraineté politique de la nation basque.

³⁷ Francis Jauréguiberry, « The Basque Language in the French State » dans Gloria Totoricagüena et Iñigo Urrutia (eds.), *The legal status of the basque language today*, Donostia, Eusko Ikaskuntza, 2008, p. 221-241.

³⁸ Argitxu Noblia, « Points de vue sur les ikastola », *Revista punto y hora de Euskal Herria*, 30 juillet 1982, vol. 274. Dont le grand-père fut un des fondateurs du Musée Basque de Bayonne et de la Société Médicale du Pays Basque.

³⁹ Maialen Garat et Xan Aire, *Seaska: 40 urte euskararen alde*, Baiona, Elkar, 2009, 239 p. Trad. « le berceau »

Plus de cinquante ans plus tard, Seaska est aujourd'hui une fédération de 37 établissements scolaires, dont quatre collèges et un lycée avec plus de 4000 élèves et 400 emplois. Elle est elle-même intégrée au sein du réseau des ikastola à l'échelle du Pays Basque, mais également au sein d'Eskolim, le réseau des écoles immersives en langues minorisées à l'échelle étatique. Au cours de son développement, la structure a connu de nombreux obstacles de la part des autorités administratives. Les premières années ont notamment vu des actions de blocages, des manifestations extrêmement régulières, mais aussi des grèves de la faim des parents d'élèves. En parallèle au répertoire d'action protestataire, les parents ont littéralement construit ces écoles, en organisant des chantiers participatifs.

À l'instar des principales organisations alternatives, les membres ont construit un certain nombre de commissions internes voire de structures périphériques⁴⁰ à Seaska pour l'accompagner au niveau de ses besoins financiers (Herri Urrats, Seaskaren Lagunak) ou techniques (Egoitza, Seaska Pro) mais aussi en complément de sa mission d'enseignement (Integrazio Batzordea, Uda Leku...) et dont le lien est plus ou moins ténue.

La seconde organisation emblématique de la promotion linguistique est Alfabetatze Euskalduntze Koordinakundea (AEK). AEK est une structure qui s'étend sur l'ensemble du Pays Basque. Son antenne au nord fut créée en 1980. Elle œuvre dans le champ de la formation à la langue basque initialement sous la forme de « cours du soir ». Son développement a été fulgurant en quarante années d'exercice. L'association compte 18 centres de formation pour adultes, et plusieurs internats pour des sessions intensives de formation en immersion.

Pour appuyer ses ressources financières et œuvrer à sa promotion, AEK organise la célèbre Korrika⁴¹, une course bisannuelle en relais sur plus de 2000 kilomètres parcourant l'ensemble du Pays Basque durant 11 jours et 10 nuits sans interruption⁴². Les organisateurs estiment qu'il y aurait 10 000 coureurs sur les étapes du Pays Basque Nord. Cette course constitue un événement marquant pour les habitants qui organisent en parallèle de nombreuses manifestations culturelles en simultané. La Korrika est également suivie par les membres de la

⁴⁰ Il faut également compter sur l'intégration d'activités pédagogiques complémentaires ou d'événements culturels avec Xiba (qui propose des animations avec des jeux traditionnels), Bertsu Eskola (enseignement de la pratique du bertsu – chant traditionnel improvisé), Glisseguna (journée d'animations autour des sports de glisse organisée par Seaska)... Plus généralement, les parents d'élèves jouent un rôle d'animation et de diffusion culturelle particulièrement soutenu.

⁴¹ Trad. « la course ».

⁴² Chaque kilomètre fait l'objet d'une vente aux particuliers, collectivités, associations ou entreprises. L'association vend également plusieurs milliers de dossards aux coureurs.

diaspora basque⁴³ dans le monde qui organisent à leur tour des courses au sein des principales capitales. Par ailleurs, elle a servi d'inspiration à l'organisation de courses similaires dans les territoires aux langues minorisées comme en Galice, en Catalogne, en Bretagne, en Irlande mais aussi plus récemment en Occitanie⁴⁴.

Aux côtés des organisations alternatives qui œuvrent au développement de la langue basque se place un immense tissu d'organisations. Celles-ci visent plus largement le développement de la culture basque. Cet ensemble peut être subdivisé en plusieurs branches. On y trouve notamment un secteur animé par des jeunes au sein d'associations socioculturelles qu'ils animent par des principes autogestionnaires comme le festival EHZ⁴⁵, l'organisation de festivités et d'activités culturelles comme Basaizea ou encore les assemblées de jeunes des gaztetxe.

Les gaztetxe sont des lieux autogérés par des assemblées de jeunes organisant différentes manifestations socioculturelles à l'échelle de leur village ou de leur quartier. On retrouve ce type d'assemblées sur l'ensemble du Pays Basque Nord et Sud mais également dans d'autres territoires, notamment en Italie et Catalogne sous l'appellation de Centres Sociaux Autogérés ou Centres Sociaux Autogérés Occupés. L'occupation est en effet une des modalités d'obtention du lieu autogéré bien qu'au Pays Basque Nord elle se réduise aujourd'hui essentiellement à une forme d'action revendicative en vue de son attribution négociée avec les pouvoirs publics.

La dimension subversive et la tendance autonome des collectifs sont aujourd'hui moins exprimées et l'on assiste à un processus d'institutionnalisation des lieux où les accords avec les pouvoirs publics encadrent parfois assez rigoureusement les locaux municipaux (partage avec d'autres publics, limitation du nombre d'événements, etc.).

La portée subversive des représentations symboliques des Gaztetxe a considérablement diminué. Elle témoigne d'un relâchement de la tension politique contextuelle qui tenait les assemblées de jeunes en prise avec le rythme des luttes sociales. Le nombre de soirées de

⁴³ Les différentes épreuves économiques traversant l'histoire du Pays Basque ont conduit à plusieurs vagues d'émigration, notamment en direction de l'Amérique latine. A ce jour, tout résidant extérieur au territoire et ayant des origines basques compose cette « diaspora basque ». Elle est symboliquement considérée comme la huitième province du Pays Basque. Selon les critères que l'on utilise dans la relation filiale aux origines basques, cette diaspora est estimée entre quatre et dix-huit millions de personnes ; soit, une population plus importante que celle du Pays Basque.

⁴⁴ Dont une partie du parcours passe par certaines communes du Pays Basque Nord dont l'agglomération bayonnaise, historiquement imprégnée de la culture gasconne qui a largement reculé.

⁴⁵ Euskal Herria Zuzenean est une association organisation le festival éponyme dont la première édition fut organisée en 1996. Les éditions les plus fréquentées rassemblèrent plusieurs dizaines de milliers de personnes. L'objectif de ce festival visait entre autres à créer « une porte d'entrée » dans l'engagement citoyen pour la jeunesse qui héritait des premières organisations alternatives créées par leurs aînés. Il s'agissait également de créer des relations entre jeunes des espaces ruraux et urbains.

soutiens auparavant employées à la diffusion de la propagande et au financement solidaire des caisses militantes s'est considérablement amenuisé au profit d'actions parfois occupationnelles. Cette évolution renvoie également à la baisse des tensions internes aux assemblées des jeunes où avait cours un clivage régulier. Il opposait les visions attribuées aux fonctions de ces lieux, partagées entre l'incarnation d'un outil périphérique satellitaire aux mouvements politiques de jeunes ou l'incarnation de lieux autonomes refusant l'instrumentalisation pour développer leurs propres lignes revendicatives, voire pour se dégager de toute fonction politique.

Force est de constater que les modifications contextuelles ont plutôt favorisé la dernière approche. Le désinvestissement des organisations politiques dans ces lieux suite aux réorientations stratégiques⁴⁶ des organisations politiques mais aussi les logiques visant à attirer d'autres publics et la nécessaire collaboration avec les pouvoirs publics pour l'obtention d'une utilisation pérenne des locaux aboutit à une diminution du caractère subversif.

Loin de constater une faiblesse des secteurs autonomes, les militants qui cherchaient avant tout un modèle de vie alternative ont réinvesti l'occupation d'habitats abandonnés avec la vocation d'y faire un lieu de vie communautaire⁴⁷.

Le secteur de la galaxie linguistique et culturelle est également composé de nombreuses organisations œuvrant dans le secteur médiatique. On ne compte plus les journaux (Berria, Iparraldeko Hitza, Mediabask, Gara...), les revues (Enbata, Ekaitza...), maisons d'édition (Elkarlanean, Gatuzain, Maiatz...) les radios associatives et participatives⁴⁸, créées par la volonté de promouvoir la langue basque ou la diffusion d'informations locales. C'est également

⁴⁶ Réorientations qui ont également eu pour effet de désinvestir les lieux de sociabilités tels que les Herriko Taberna, bars populaires, dont le retrait n'est compréhensible qu'en incluant les nombreuses actions policières et judiciaires dont ils furent l'objet. Au Pays Basque Sud, cette pression s'est notamment traduite par les fermetures, arrestations des administrateurs et les différents procès liés à la doctrine *Todo es ETA* ; pression qui perdure aujourd'hui notamment avec l'interdiction d'afficher les portraits des exilés et prisonniers politiques basques. Le Pays Basque Nord a également connu une période importante de son histoire politique récente en lien avec les Herriko Taberna et l'affaire dite du Kalaka, bar situé à Saint Jean Pied de Port où au matin du 24 septembre 2007, 200 gendarmes ont procédé à la fermeture du commerce et l'arrestation de plusieurs citoyens dont cinq seront incarcérés durant une année, période qui verra la tentative de suicide d'un d'entre eux, puis placés sous contrôle judiciaire pendant plus de dix ans sans qu'aucun procès n'ait lieu. L'événement a entraîné une vague de soutien important avec des réunions d'informations fréquentées, une manifestation dans la commune le 27 septembre 2010 réunissant 1500 personnes entraînant également des arrestations à répétition durant toute l'année y compris sur les autres Herriko Taberna : Xilko à Bayonne, Tana à Ciboure, Kanttu à Hendaye.

⁴⁷ On constate plutôt cette tendance au Pays Basque Sud où les expériences sont particulièrement significatives et atteignent parfois même l'échelle de quartiers urbains ou de villages abandonnés. L'importance de ces expériences en vient même à susciter l'intérêt des organisations politiques conventionnelles qui viennent apporter leur soutien lors de menaces d'expulsions comme ce fut le cas à Errekaleor, quartier situé à la périphérie de Gasteiz qui comprend environ 120 personnes, une boulangerie, des équipements culturels et sportifs (salle de spectacle, Gaztetxe, salle de répétition, bibliothèque), une école, des terrains potagers, etc.

⁴⁸ On compte de nombreuses radios en langue basque qu'elles soient hertziennes telles que Gure Irratia, Xiberoko Botza, Antxeta Irratia, Irulegiko Irratia, Amikuzeko irratia ou sur des supports web telles que Radiokultura, Info7 ou plus récemment Naiz Irratia.

le cas dans le champ de la recherche où l'on compte plusieurs organisations (UEU⁴⁹, Eusko Ikaskuntza, UPPB⁵⁰...) mais aussi toutes les associations locales qui pallient les carences du développement de l'enseignement supérieur et de la recherche au Pays Basque Nord.

1.3.2. La galaxie du développement économique territorial

Le Pays Basque Nord compte de nombreuses organisations alternatives œuvrant au développement économique local. Ces organisations sont dédiées à la création d'emplois locaux suivant le principe du « vivre et travailler au pays ». La galaxie comprend différentes initiatives de financements populaires, des organismes d'appui à la création d'entreprises locales ou encore un secteur coopératif dynamique.

La volonté d'un développement économique local trouve ses racines dans le contexte des années 1960. À l'instar de nombreux territoires, les activités industrielles du Pays Basque Nord s'effondrent. Au sortir de la guerre, le territoire n'est pas épargné par les effets de la concurrence économique mondiale. Les fabriques de chaussures en Soule et à l'intérieur du Labourd ferment. Le secteur métallurgique de la côte littorale s'épuise. Les bateaux de pêche du sud du Labourd disparaissent et les industries de conserverie ferment.

La jeunesse quitte le territoire pour gagner les grandes métropoles alors qu'une partie intègre l'armée française dans la guerre d'indépendance algérienne. À l'instar des territoires situés à l'extrême périphérie de la capitale, le commissariat au plan destine le Pays Basque Nord à n'incarner qu'une destination de villégiature par l'intermédiaire de la Mission Interministérielle d'Aménagement de la Côte Aquitaine (MIACA).

C'est au cœur de ce contexte de déliquescence économique qu'une poignée de jeunes diplômés décident à leur retour de fonder en 1963 le premier collectif abertzale du Pays Basque Nord : Enbata⁵¹. Les membres d'Enbata vont se lancer dans un travail de plaidoyer intense pour tenter de diffuser leurs idées au sein d'une société acquise au gaullisme. Les premiers scrutins électoraux furent particulièrement éprouvants. Malgré les efforts consentis, les résultats ne dépassent guère quelques pourcents.

⁴⁹ Udako Euskal Unibertsitatea.

⁵⁰ Université Populaire du Pays Basque.

⁵¹ « Enbata » est le nom basque de la galerne (vent froid provenant du nord-ouest). Le nom du collectif provient du périodique éponyme publié à partir de 1960 qui continue de paraître sous la forme d'un mensuel. L'histoire de ce collectif est amplement documentée. Voir notamment Jon Etcheverry-Ainchart et Peio Etcheverry-Ainchart, *Le mouvement Enbata: à la source de l'abertzalisme du Nord*, Baiona, Elkar, 2013, 309 p ; Fondation Manu Robles-Arangiz (ed.), *Duela 50 urte: Enbata iparraldeko abertzaletasunaren iturria*, Baiona, Manu Robles-Arangiz Institutua; Eusko Ikaskuntza, 2014, 59 p.

De là émerge la branche qualifiée d'« économiste »⁵². Elle regroupe les militants déçus des expériences électorales, tels que Patxi Noblia⁵³, qui se détournent des actions de conscientisation visant au changement politique pour privilégier les actions de transformation concrète par le développement économique local. Cette tendance porte au sein d'Enbata les sensibilités autogestionnaires qui émergent en France au début des années 1970.

Les mobilisations de mai 1968 ont instillé des désirs de renversements révolutionnaires, une radicalisation idéologique et une politisation massive de la jeunesse. Toutefois, les manifestations de soutien au gouvernement et le rétablissement de l'ordre par des négociations qui ont signé l'échec d'un épisode proto-révolutionnaire, ont également donné lieu à des revirements stratégiques dans les milieux militants. Le blocage manifeste d'un changement politique général sera interprété par certains comme une injonction à l'élévation du niveau de radicalité dans les discours et dans les actions. Pour d'autres, elle va susciter une désertion du champ politique pour fonder des communautés de vie. Pour d'autres encore, elle va susciter un revirement stratégique pour privilégier des avancées modestes mais concrètes et progressives. C'est dans ce cadre qu'émergent les aspirations à l'autogestion portée des organisations telles que la CFDT, le Parti Socialiste Unifié⁵⁴ ou le CERES⁵⁵. Au Pays Basque Nord, les aspirations à l'autogestion résonnent avec un écho que le désir de souveraineté politique amplifie. Les idées de l'autogestion pénètrent les milieux militants abertzale avec force. Le PSU entretiendra des relations étroites avec les luttes du Pays Basque Nord⁵⁶. S'il exista une section PSU au Pays Basque Nord, c'est essentiellement la tendance « économiste » d'Enbata qui va incarner ce tournant autogestionnaire. Dans un article consacré à cette thématique le collectif déclare :

« L'autogestion n'est pas possible d'emblée. Nous l'envisageons par étapes, dans une stratégie globale, dans l'action convergente, sinon conjuguée, des organisations politiques, syndicales et culturelles qui tendent à faire craquer les vieilles structures sclérosées par de nouvelles, plus adaptées au peuple basque de notre temps »⁵⁷.

⁵² L'appellation est partiellement trompeuse, le collectif n'étant pas uniquement focalisé sur l'action de développement économique bien qu'il s'agisse d'un de ses axes d'intervention. Ses détracteurs lui reprochèrent de ce fait d'être située à « droite » de l'échiquier politique.

⁵³ Patxi Noblia fondera le groupe Sokoia en 1971 qui est aujourd'hui une des entreprises leader du mobilier professionnel avec 260 salariés et un chiffre d'affaire de plus de 46 millions d'euros en 2019.

⁵⁴ Jean-Claude Gillet, *Mai 68 et le PSU: la pensée, l'action et la représentation de Mai 68 dans le Parti socialiste unifié*, Paris, Bruno Leprince, 2017, 280 p. Nous avons pu nous entretenir avec l'auteur de l'ouvrage qui nous a renseigné précieusement sur les relations entretenues entre le PSU et les organisations politiques du Pays Basque Nord.

⁵⁵ Le Centre d'Etudes, de Recherches et d'Education Socialiste est un courant du Parti Socialiste français

⁵⁶ Jean-Claude Gillet, *Le Parti socialiste unifié dans la lutte du peuple basque pour son émancipation nationale et sociale (1960-1990)*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant, 2019, 279 p.

⁵⁷ Enbata, « Vers l'autogestion d'Euskadi par les basques », n°136, 30 octobre 1969, p.2

Pour Enbata, l'autogestion est donc un processus, une stratégie gradualiste, impliquant l'intervention de plusieurs formes d'actions et de secteurs. Deux ans plus tard, le collectif réaffirme qu'Enbata « *déduit une stratégie de l'autogestion qui nécessite que l'on mène de pair les luttes politiques et syndicales, les conquêtes sociales et les réalisations concrètes* »⁵⁸.

Au début des années 1970, les fondateurs du collectif se font également rapidement dépasser par une nouvelle génération de jeunes catalysés par le tournant socialiste de 1968, le passage à la lutte armée de l'ETA et les luttes de libérations nationales tiers-mondistes. Le premier et unique collectif abertzale agrège alors différentes tendances. Au bord de l'implosion, Enbata sera finalement dissoute par décret le 30 janvier 1974⁵⁹. Plusieurs branches se dégagent de l'organisation pour fonder les principales composantes du mouvement abertzale qui continuent de dresser en filigrane des traits distinctifs encore visibles aujourd'hui.

Accompagnée des leaders d'Enbata, la tendance « économiste » va organiser des assises visant à faire l'état des lieux de la situation politique, économique et culturelle dans ce contexte de blocage des idées abertzale par la voie des urnes. De là sera fondée en janvier 1979 une des organisations les moins connues et pourtant des plus influentes du panorama politique du territoire : Izan⁶⁰.

Izan est définie par ses propres membres comme un « collectif abertzale autogestionnaire ». Ses missions sont regroupées autour de cinq axes.

- Un premier axe vise l'obtention d'avancées institutionnelles. Elles comprennent principalement la création d'un département à l'échelle du Pays Basque Nord⁶¹. Grâce au travail de réseau, cette revendication figurera à la 51^{ème} proposition du programme de François Mitterrand lors de l'élection présidentielle de 1981⁶². Un comité d'accompagnement de la revendication sera créé : Hitza Hitz⁶³.

⁵⁸ Enbata, « Idéologie du mouvement Enbata », 1971

⁵⁹ En application de la loi du 10 janvier 1936 sur « les groupes de combat et milices privées » en même temps que les deux branches du Front de Libération de la Bretagne et du Front patriotique corse de libération.

⁶⁰ Trad. « être ». Nous avons réalisé un entretien exploratoire avec Jean Louis Harignordoquy, salarié de l'organisation. Ce fut par la même occasion le premier « permanent » d'une organisation politique abertzale au Pays Basque Nord. Nous avons également pu nous entretenir avec plusieurs de ses anciens membres. Les archives de l'organisation, et notamment la publication Izan Hitzak, ont été mises à disposition en 2019 sur le site <https://izantaldea.blogspot.com/>

⁶¹ La création d'un département Pays Basque est une revendication historique portée par les représentants de Etats généraux dès la création de la République française deux siècles auparavant.

⁶² La revendication ne fut jamais mise à application. Elle fit l'objet de transposition vers des dispositifs d'appui au développement de structures para-institutionnelles locales.

⁶³ « Hitza Hitz » est un dicton basque populaire visant à rappeler à l'émetteur d'une promesse son devoir d'accomplir la parole donnée.

- Un second axe vise à renforcer la présence des forces abertzale à l'échelle communale. Il s'agira de la démarche Herritarki investissant pour la première fois des candidats abertzale au sein des conseils municipaux.
- Un troisième axe vise le développement culturel en regroupant les acteurs du secteur autour d'une fédération Ereileak.
- Un quatrième axe vise à développer les relations entre les Basques du Sud et du Nord par le biais de jumelages entre communes. L'initiative parviendra notamment au jumelage entre Bayonne et Pampelune⁶⁴.
- Enfin, le dernier axe vise le développement économique local avec un objectif ambitieux : créer 1500 emplois en cinq ans.

Ce dernier axe est le plus emblématique du collectif Izan. C'est également celui qui perdure encore aujourd'hui, les autres revendications ayant été transformées ou obtenues. Le Plan 1500 emplois repose sur un constat essentiel. L'essentiel de l'épargne des habitants du Pays Basque Nord est affecté à des projets situés hors du territoire. Les militants d'Izan vont alors proposer la création d'Herrikoa⁶⁵, une société de capital-risque réunissant cette épargne pour l'affecter à des créations d'entreprises locales. En quelques mois, 700 actionnaires sont réunis. Au bout des quatre ans, la société compte plus de 1500 actionnaires et 5 millions de francs dépassant les objectifs initiaux. Mais les créations d'emplois nets sont plus modestes (484 en 1984). Herrikoa a connu un développement constant dans les années suivantes. Elle est aujourd'hui une référence en finance locale avec ses 4950 actionnaires⁶⁶ (majoritairement des particuliers). Depuis sa création, la société a investi plus de 17 millions d'euros en prise de capital au sein de 359 entreprises. Elle affichait ainsi une contribution à la création ou au maintien de 3604 emplois.

Ce dernier axe du développement économique local, porté par le collectif Izan, ne se limite pas qu'au Plan 1500 emplois. Comme pour les autres axes, il fera l'objet d'une association dédiée : Hemen. L'association de développement économique créée en 1979 va notamment contribuer au développement des Clubs Locaux d'Épargne pour les Femmes qui Entreprennent (CLEFE). Un CLEFE est un regroupement de personnes qui épargnent un certain montant sur une durée

⁶⁴ Depuis, plusieurs jumelages ont vu le jour entre différentes communes comme Ayherre et Antzuola, Saint-Jean-Pied-de-Port et Altsasu ou encore Urrugne et Segura. Mais ils sont plus le fait d'initiatives spontanées. Ils prennent corps dans des rencontres annuelles, autour de festivités où les expressions culturelles croisent parfois des moments plus « officiels » de rencontres entre des élus et acteurs de la société civile comme lors des rencontres « Iparra-Hegoa » entre Urrugne et Segura.

⁶⁵ Trad. « Du Pays ». Nous avons pu réaliser un entretien exploratoire au sujet d'Herrikoa avec Marie Claire Sallaberry, directrice de la société et ancienne membre du collectif Izan.

⁶⁶ Source : Herrikoa. Données de 2019.

définie. Une fois le capital commun constitué, il sera mis à disposition⁶⁷ de femmes porteuses de projets de création ou de développement d'une activité entrepreneuriale. L'initiative provient d'une rencontre avec une anthropologue appartenant au Réseau d'Accompagnement des Créations et Initiatives avec une Nouvelle Épargne de Solidarité (RACINES)⁶⁸. De 1997 à 2013, le Pays Basque Nord a connu une trentaine de CLEFE réunissant 605 épargnants pour un total de 238 404 euros. En 2019, Hemen recensait 10 CLEFE en activité soutenant 65 entreprises avec un bilan de 125 emplois créés.

Ce type de club local d'épargne existe également en direction des jeunes : les Comités Locaux d'Épargne pour les Jeunes (CLEJ). Deux associations de développement économique rural autogérées par des jeunes (Euskaldun Gazteria en Basse-Navarre et Azia en Soule) ont connu des succès significatifs avec ce type de projets. Azia s'est particulièrement distinguée pour la réussite du dispositif CLEJ. Partant du constat d'une inadéquation dans le marché de l'emploi contraignant les jeunes diplômés à quitter la Soule alors que les entreprises manquent de main-d'œuvre, l'association met en place un premier CLEJ en 2000. Il parvient à collecter 17 000 euros provenant de 93 épargnants. En 2016, le septième CLEJ réunit 247 personnes pour un total de 46 000 euros⁶⁹.

1.3.3. La galaxie de l'agriculture paysanne

L'origine de la galaxie des organisations qui œuvrent au développement d'une agriculture paysanne au Pays Basque Nord remonte à la fin des années 1960. Le contexte est caractérisé par l'accélération de la « modernisation » des pratiques agricole où l'enjeu est de produire plus et à moindre coût. Cette logique va s'abattre douloureusement sur le tissu agricole du Pays Basque Nord, structurellement mal adapté à cette mutation par ses terrains de montagne accidentés et ses petites exploitations fermières. Cette réalité concerne tout particulièrement la filière ovin-lait qui reste aujourd'hui l'activité de la moitié des exploitations du territoire. L'évolution est néanmoins menée à marche forcée par le monopole des tenants de la modernisation qui contrôlent les différentes structures du secteur⁷⁰ et alimentent des collusions fortes où les conseils d'administration sont parfois identiques entre les organisations professionnelles, les instances publiques, les organismes bancaires, etc.

⁶⁷ Sous forme de prêt qui va constituer un apport à présenter aux agences de financement orthodoxes.

⁶⁸ XT

⁶⁹ Nous avons réalisé un entretien avec l'animateur de la structure qui témoignait de l'essor inattendu du dispositif. Le succès est si important que l'association atteint le plafond d'épargnants qu'elle avait fixé à l'origine suite à la demande des banques environnantes anticipant une source de concurrence.

⁷⁰ Le syndicat unique (FDSEA), sa branche jeune (CDJA), la coopérative laitière du Sud-Ouest, les fédérations de producteurs, le Crédit Agricole, etc.

Cette mutation entraîne la disparition des laiteries de village qui sont absorbées dans la coopérative laitière du sud-ouest. C'est également une période où n'existe pas de valorisation par la transformation en fromages locaux. L'écrasante majorité du lait de brebis du Pays Basque Nord collectée par la coopérative est envoyé en Aveyron – où une appellation d'origine a été obtenue – pour être transformé en Roquefort. La production locale joue un rôle d'appoint des producteurs aveyronnais, d'ailleurs mieux rémunérés.

Le basculement se produit en 1972. Alors que la production aveyronnaise est en augmentation, les laiteries industrielles du Pays Basque Nord ferment brusquement et closent la campagne de collecte prématurément sans rémunérer les exploitants qui se trouvent dans la difficulté de payer les pacages. C'est alors le déclenchement d'une première mobilisation impulsée par une poignée de jeunes membres d'Euskaldun Gazteria, antenne locale du Mouvement Rural de la Jeunesse Chrétienne. Accompagnés de Jean Pitrau⁷¹, ils vont organiser un rassemblement à Saint-Jean-Pied-de-Port un jour de marché appuyé par le biais de l'annonce du crieur à la sortie de la messe. Le rassemblement réunissant 120 personnes va obtenir gain de cause. C'est alors un moment de basculement dans la compréhension des capacités et des effets de mobilisations qui donneront les prémisses d'engagements syndicaux en même temps que sont initiées les premières constructions d'alternatives en faveur d'une agriculture paysanne.

Les personnes actives lors de cet épisode vont alors débiter un engagement en intégrant les organisations agricoles qui détiennent le monopole de l'organisation de la filière. Ils adhèrent au CDJA-FDSEA, réclament des élections spécifiques aux structures des filières pour les distinguer des conseils d'administration des autres organisations, et obtiennent ainsi une poignée d'élus. Ce groupe moteur parviendra progressivement à obtenir la majorité au sein de la filière ovine suite à un second épisode de mobilisation réclamant un plan d'aide spécifique en réponse à une épidémie d'agalaxie et qui obtiendra de nouveau satisfaction après une manifestation à Bayonne.

Ces combats prennent corps dans un monde rural en pleine effervescence qui va influencer durablement les paysans du Pays Basque Nord et donner lieu à la création de multiples combats et expériences alternatives par la suite. Les fermes les plus reculées sont alors des lieux où se croisent paysans, militants marxistes établis, insoumis au service militaire, mais aussi réfugiés politiques basques.

Les réseaux catholiques entrent également en mutation. La Doctrine sociale de l'Église émerge suite au concile Vatican II convoqué par Jean XXIII; pape rattaché à l'ordre franciscain. Les

⁷¹ Aguxtin Errotabehere, *Jean Pitrau: la révolte des montagnards*, 3^e éd., Baiona, Elkar, 2011, 181 p.

congrégations de franciscains sont alors particulièrement implantées au Pays Basque. Au Nord, elles animent notamment les réseaux catholiques de Saint Palais et entretiennent une grande influence sur les jeunes adhérents du Mouvement Rural de la Jeunesse Catholique, berceau des mobilisations paysannes. Au Pays Basque Sud où l'économie est dominée par les activités industrielles, elles sont en prise avec le milieu ouvrier, qui donnera naissance sous l'impulsion du prêtre José María Arizmendiarieta à la création du plus grand groupe coopératif du monde⁷². Les milieux catholiques voient également l'arrivée progressive de la théologie de la libération portée par des prêtres d'Amérique latine. Tous ces événements sont autant d'ingrédients venant accompagner le tournant de la jeunesse rurale. L'Action Catholique et ses différentes branches dédiées à la jeunesse (JAC et JACF, JOC et JOCF, JEC et JECF) entrent dans une intervention directe des transformations sociales. L'espérance fait place à l'action sur le réel. La méthode « voir-juger-agir » établie par Joseph Cardijn et consacrée par l'encyclique *Mater et Magistra* de Jean XXIII⁷³ se diffuse et s'applique.

Les jeunes paysans du Pays Basque Nord entrent alors dans une redéfinition identitaire. On assiste à l'émergence d'un renouvellement de la pensée sous l'impulsion des thèses de Bernard Lambert avec son ouvrage *Les paysans dans la lutte des classes*⁷⁴. Fils de métayers, militant de la JAC, puis du PSU, il fondera la CNSTP puis la Confédération Paysanne et diffuse l'idée que l'industrialisation de l'agriculture provoque un changement de taille pour les paysans modestes. Distincts des propriétaires terriens placés dans la hiérarchie communale aux côtés des notables, ils deviennent des « paysans-travailleurs », véritables parties prenantes de la lutte des classes. L'investissement intense de ces jeunes agriculteurs au sein de la FNSEA et des différentes instances professionnelles sera très dynamique. Mais les dissensions que crée l'émergence d'une telle tendance les plongent rapidement dans une situation de blocage. Ils créent alors le « groupe des quarante » qui tiendra plusieurs réunions en marge du syndicat unique et dont le rôle des femmes fut déterminant⁷⁵. En 1982, ces paysans décidèrent alors de créer leur propre

⁷² Jacques Prades, « L'énigme de Mondragon : comprendre le sens de l'expérience », *RECMA*, 2005, n° 296, p. 100-115.

⁷³ Jean XXIII, *Mater et magistra*, Rome, Libreria Editrice Vaticana, 1961, p. 41.

⁷⁴ Bernard Lambert, *Les paysans dans la lutte des classes*, Paris, Seuil, 1970, 191 p.

⁷⁵ L'entretien exploratoire que nous avons pu réaliser avec un des acteurs de premier plan de cet épisode, et dont l'anonymat est de tenue étant également participant à l'enquête de terrain a insisté à plusieurs reprises, à titre de « reconnaissance de l'Histoire » que la création d'ELB est attribuable au rôle que les femmes ont tenu au sein de ce « groupe des quarante ». Ayant établi qu'ils allaient procéder à la création du syndicat, au dernier moment, quatre à cinq hommes se ravisent pensant que le moment n'est pas encore venu. En revanche, la douzaine de femmes est unanime. Après les nombreuses hésitations des hommes qui prolongent sans cesse les échéances, les femmes, qui ont travaillé l'hypothèse en invitant une personne membre du CNSTP, posent un ultimatum et annoncent qu'elles sont prêtes à créer le syndicat. Elles font alors basculer le groupe des quarante, impulsent la création du syndicat ELB et, par-là, l'histoire des luttes paysannes et du panorama du Pays Basque Nord.

syndicat : Euskal herriko Laborarien Batasuna (ELB). Une partie des membres intégrera rapidement la coordination nationale du CNSTP⁷⁶.

Or, les paysans sont confrontés à une double difficulté. Premièrement leur ligne idéologique naissante se déploie dans un monde paysan dans lequel le monopole de la FNSEA est tant intériorisé qu'il ne se questionne pas. Par ailleurs, les instances agricoles sont organisées à l'échelle du département. Or, la population des agriculteurs du Pays Basque Nord est minoritaire dans cet ensemble plus large. Ils poursuivirent le combat en revendiquant la création d'une Chambre d'Agriculture spécifique au Pays Basque Nord. Mais, minorisés politiquement et numériquement, les paysans ne s'arrêtent pourtant pas face au blocage du front syndical et ils s'investirent dans la construction d'alternatives.

La première initiative alternative issue de cette effervescence concerne l'achat de foncier agricole en vue de l'installation de jeunes ayant dû laisser la ferme familiale à d'autres membres de fratrie. Ce type de situations entraînait l'exil économique de la jeunesse rurale vers les Amériques ou les principales métropoles françaises, dont Bordeaux ou Paris, pour exercer des emplois peu qualifiés. Animés par l'intention de « Vivre et travailler au pays », les paysans créent en 1979 le Groupement Foncier Agricole Mutuel (GFAM) Lurra⁷⁷ constatant les carences des missions de la SAFER⁷⁸. Dotés de l'outil, ils vont procéder aux premiers achats de fermes.

En parallèle, les jeunes agriculteurs commencent à s'organiser localement pour briser la situation monopolistique concernant les productions laitières. Ils identifient d'autres débouchés avec d'autres industriels, et lancèrent la création de coopératives laitières sur le territoire et débutèrent l'organisation de la transformation en fromage jusqu'alors réservé à la consommation familiale issue des estives et des surplus non collectés par les laiteries. Ils recréent une filière technique entière nécessitant des compétences dont ils se dotent avec l'AFOG. Ils parviennent alors à obtenir les premières Appellations d'Origine Contrôlées donnant une solution durable aux problématiques liées à la non-reconnaissance des spécificités du Pays Basque Nord dans le secteur agricole.

En complément des transformations par les coopératives d'affinage, ils créent l'APFPB⁷⁹ pour regrouper les producteurs fermiers qui procèdent à la transformation directement à leur ferme.

⁷⁶ Les paysans basques participeront à la transformation du CNSTP en Confédération Paysanne et auront pendant plusieurs décennies un de leur camarades au secrétariat général du syndicat. Ces relations leur permirent l'appui régulier et appuyé des personnalités telles que José Bové qui soutinrent les combats menés par les agriculteurs, puis, par effets d'entraînement, les différentes luttes menées sur le territoire.

⁷⁷ Trad. « la terre »

⁷⁸ Société d'Aménagement Foncier et d'Etablissement Rural

⁷⁹ Association des Producteurs Fermiers du Pays Basque (APFPB)

À partir de ce collectif naîtra le label Idoki⁸⁰. La spécificité de ce label créée en 1992 est d'avoir un cahier des charges particulièrement élevé car il ne se contente pas de régler les aspects liés à la provenance, le mode de culture et la transformation des produits. Il impose également une part importante du mode de vente qui doit être directe ; mais surtout de taille d'exploitation agricole. Les paysans sous ce label ne peuvent ainsi dépasser certains seuils de taille de cheptels, de volume de production et même de nombre de salariés. L'idée revient essentiellement à préserver une agriculture fermière en limitant la croissance des exploitations. Au fil des ans, le label Idoki est devenu une référence.

En 1991, forte de plusieurs coopératives et associations, le secteur crée la fédération Arrapitz qui va regrouper les différentes structures. Deux ans après, un collectif d'agriculteurs souhaitant également intégrer les exigences de l'agriculture biologique crée Biharko Lurraren Elkartea (BLE). L'association qui accompagne la conversion des paysans vers des productions biologiques ne compte pas moins de 236 producteurs. Elle est par ailleurs incluse dans de multiples réseaux tout à la fois avec les agriculteurs biologiques du Pays Basque Sud au sein d'EHKOlektiboa, mais aussi à l'échelle étatique que ce soit au niveau technique et logistique avec le CIVAM⁸¹ ou politique avec la FNAB⁸². Elle est aussi incluse dans les réseaux agricoles du Pays Basque Nord au sein de la fédération Arrapitz.

⁸⁰ « Idoki » est un terme utilisé dans le jeu de *mus* (jeu de cartes très répandu dans tout le Pays Basque mais aussi dans le nord de l'Espagne sous des modalités quelque peu différentes) qui s'emploie lorsque les joueurs signifient à leur adversaire « pari tenu ».

⁸¹ Les Centres d'Initiatives pour Valoriser l'Agriculture et le Milieu rural (CIVAM) composent un réseau d'associations dont les professionnels appuient le développement agricole vers l'agroécologie.

⁸² La Fédération Nationale d'Agriculture Biologique est un réseau œuvrant à la promotion de l'agriculture biologique par des actions de plaidoyer auprès des responsables politiques et des acteurs du secteur agricole.

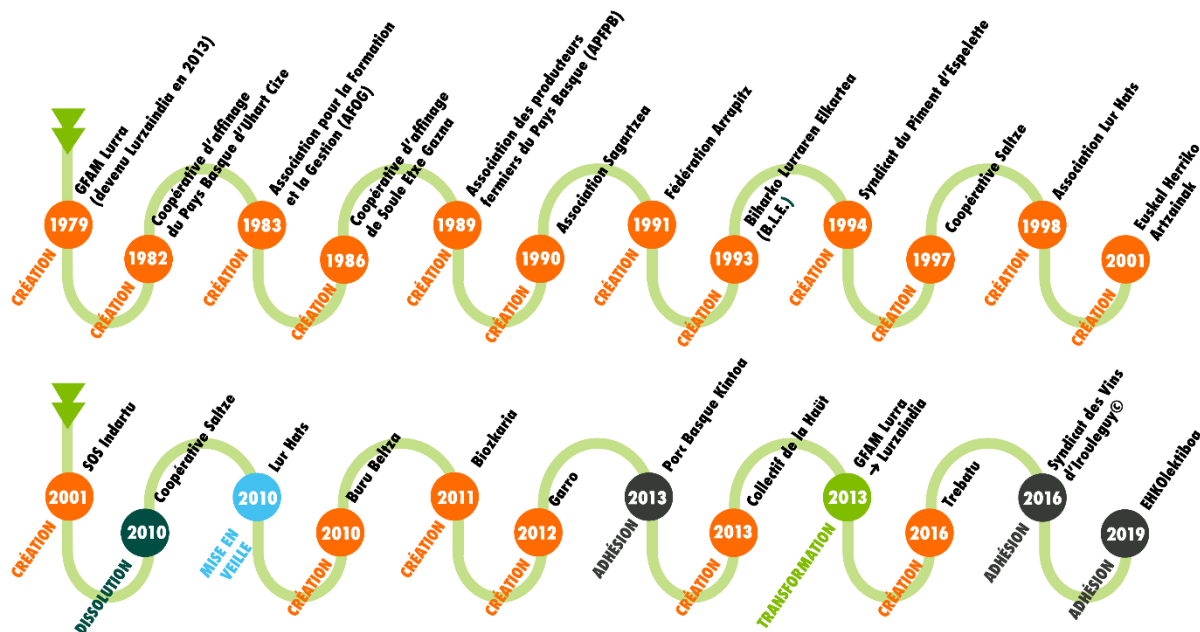


ILLUSTRATION 2 : LIGNE DE TEMPS DES ORGANISATIONS ADHERENTES A LA FEDERATION ARRAPITZ

Source : Fédération Arrapitz⁸³

La fédération qui regroupe aujourd'hui 17 structures va ainsi permettre d'incuber de nouvelles initiatives ou fédérer des démarches spontanées de paysans qui, sous l'action du secteur durant plusieurs décennies, vont enrichir progressivement le champ agricole du Pays Basque Nord. Les années qui suivent vont voir la création de nombreuses coopératives, d'association de producteurs selon les types de productions, de promotion de races et espèces locales, l'obtention de plusieurs appellations d'origine... Un collectif d'aide aux agriculteurs isolés (SOS Indartu) sera même créé. Ces années ne furent pas uniquement jalonnées de succès paisibles. Ces expériences sont plutôt la face « positive », généralement située au verso de l'histoire plus manifeste des luttes paysannes qui comptèrent de nombreuses actions de blocages, de manifestations, des affrontements réels avec les services administratifs aussi bien sur le plan technique et politique que sur le plan physique qui conduisirent à plusieurs arrestations, au fichage des militants et à plusieurs procès retentissants.

Sur le front syndical, les agriculteurs ne parviennent toujours pas à aboutir à des transformations satisfaisantes. Les blocages politiques s'intensifient. À l'image de la d'ELB qui, 23 ans plus tôt se dissociait de la FDSEA, les paysans vont de nouveau procéder à une dissociation créatrice, mais de la Chambre d'Agriculture cette fois. En 2005, les paysans créent une nouvelle

⁸³ Extrait du site de l'association https://www.arrapitz.eus/wp-content/uploads/2019/06/timeline_Horiz.png, consulté le 07/10/2020.

structure : Euskal Herriko Laborantza Ganbara⁸⁴. Cette nouvelle structure déclenche une réaction répressive de la part des autorités administratives qui tentera plusieurs procès, en vain⁸⁵.

1.3.4. La galaxie alterlocaliste

En plus des galaxies que nous avons précédemment évoquées et dont le regroupement est clairement identifiable par le critère de la thématique qui les rassemble (agriculture paysanne, langue basque ou développement économique local), il existe un pôle d'organisations intervenant dans une assez large diversité de secteurs, mais qui compose malgré tout un ensemble pour deux motifs. Le premier est qu'au-delà de la diversité sectorielle, on peut retracer une inclination programmatique commune autour de ce que nous nommons l'alterlocalisme. Le second motif, qui est complémentaire au premier, est que hormis quelques exceptions, toutes ces organisations ont été incubées ou ont des liens très étroits avec l'antenne locale de la Fondation Manu Robles-Arangiz située à Bayonne.

La fondation Manu Robles Arangiz est un institut créé par le plus important syndicat du Pays Basque Sud : Eusko Langileen Alkartasuna⁸⁶ (ELA). À la fin des années 1990, ELA envisage d'étendre son action sur le Pays Basque Nord. La présence de LAB, syndicat abertzale déjà présent depuis quelques années, conduit plutôt les militants du nord qu'ELA rencontre à envisager une implantation par le biais de sa fondation. En 2004 un local est ouvert. Il fera office de centre d'appui des mouvements sociaux en proposant matériel, lieu de réunion et surtout des formations théoriques et pratiques des activités militantes. De là naîtront de nombreuses organisations militantes marquant le paysage du Pays Basque Nord et dont le champ d'influence dépasse largement le territoire : Bizi !, Alternatiba, ANV-COP21. Les militants gravitant autour de la fondation MRA ont également pu s'appuyer sur des réseaux provenant d'autres secteurs pour contribuer à la création d'organisations alternatives de premier plan telles qu'Euskal Moneta, Txirind'Ola, Lurrama ou encore Enargia.

Ils s'appuient sur un « logiciel » commun, des méthodes et des conceptions du militantisme que leurs principaux animateurs ont pu extraire de leurs expériences antérieures au sein des

⁸⁴ Maritxu Lopepe et Rémi Rivière, *EHLG pièces à convictions*, Donostia, Elkar, 2010, 151 p.

⁸⁵ Euskal Herriko Laborantza Ganbara, *Le livre noir du harcèlement de EHLG par les pouvoirs publics et l'administration*, Bayonne, 2010, 680 p.

⁸⁶ En 2017, l'organisation comptait près de 99000 adhérents. Syndicat majoritaire et partenaire de premier plan en vue des négociations, il incarne à la fois un double rôle d'acteur contestataire par des luttes particulièrement longues menées grâce à une caisse de grève solidaire importante. C'est également une organisation syndicale qui a connu de fortes mutations au cours des décennies par l'intégration de nouvelles sensibilités programmatiques très tôt (féminismes, écologie, ...) précisément grâce au travail de renouvellement mené par sa fondation qui fait office de « R&D » de la structure. ELA tient en quelque sorte le rôle équivalent à la CFDT des années 1980 (ou celui que lui prêtaient les observateurs des mutations des sociétés industrielles).

différentes organisations abertzale, de l'organisation d'événements culturels comme EHZ, des actions de désobéissance civile au sein de *Démocratie pour le Pays Basque* (DEMO)⁸⁷ et qu'ils revendiquent comme étant explicitement « radical et pragmatique ». La formulation la plus claire de ce logiciel peut se trouver au sein de l'ouvrage que l'association Bizi ! a édité à l'occasion de ses dix années d'existence⁸⁸. L'association précise ainsi :

Le « logiciel » Bizi ! se fonde sur 7 grandes caractéristiques : le lien entre le défi climatique et la justice sociale, celui entre le global et le local, la synthèse entre le radicalisme et le pragmatisme, la complémentarité entre le travail de dénonciation et celui de proposition, le renouvellement de l'action et de la communication militante et une vision très spécifique du fonctionnement et de l'organisation⁸⁹

Ce logiciel est détaillé plus méthodiquement par la suite autour de six éléments fondamentaux :

Les 6 piliers sur lesquels nous voulons articuler et lier en permanence notre action sont :

- 1. le diagnostic, la critique et les résistances*
- 2. l'élaboration de propositions concrètes*
- 3. la lutte pour des alternatives collectives, locales et possibles dès aujourd'hui*
- 4. la modification des comportements individuels et la pédagogie de la pratique*
- 5. la formation interne et externe*
- 6. la participation à la réflexion et à la mobilisation internationale⁹⁰*

Les différentes organisations regroupées dans cette tendance sont généralement qualifiées d'altermondialistes en ce qu'elles s'appuient sur l'idée de « penser global et agir local » en référence à la pensée de Jacques Ellul qu'ATTAC reprinted à titre de slogan. Nous y voyons toutefois des traits distinctifs fondamentaux dans les visées stratégiques de transformation sociale.

Prenant souvent pour point d'appui un positionnement écologiste dans sa diversité. Il s'agit avant tout d'une orientation de défense et protection des conditions au développement de la vie humaine, qu'il s'agisse de préservation des écosystèmes, de protection animale, de luttes environnementales au fondement social, etc. L'orientation programmatique vise ainsi

⁸⁷ DEMO, *Demokrazia Euskal Herriarentzat: Démocratie pour le Pays basque*, Baiona, Gatzuzain, 2002, 330 p.

⁸⁸ Bizi!, *Beti Bizi! Climat d'urgence*, Baiona, Bizi!, 2019, 304 p.

⁸⁹ Nous avons observé cette vision « très spécifique » lors d'observations participantes dans différents événements. Elle repose essentiellement sur un sens aiguisé de la rigueur, de la détermination et de la recherche d'efficacité, tout en étant attentive à la bienveillance dans les relations humaines ; contrairement aux logiciels, tout aussi rigoristes, mais autoritaires que l'on peut retrouver dans de nombreuses organisations militantes particulièrement hiérarchisées.

⁹⁰ Bizi!, *Beti Bizi! Climat d'urgence*, *op. cit.*, p. 26-27.

principalement à défendre des conditions de vie humaine plutôt que la protection de la « planète » comme il peut être parfois interprété à tort. Mais la proposition programmatique s'articule avec une stratégie d'action locale déclinée principalement à l'échelle du Pays Basque Nord.

Il se distingue ainsi des organisations altermondialistes dont la filiation programmatique est évidente mais dont la transcription stratégique diffère sur l'échelle par laquelle les dénouements sont envisagés. Les organisations altermondialistes privilégient en effet les échelles supra-locales qu'il s'agisse d'États ou d'instances internationales dans la résolution des problématiques environnementales. Contrairement à l'adage d'Ellul, que beaucoup des organisations reprennent pourtant, elles se déclinent plutôt sous la formule « penser global, agir étatique » ou « penser global, agir international ». Même lorsqu'elles déploient des actions spatialement situées, il s'agit généralement plus d'un point d'appui, visant à augmenter le rapport de force pour des dénouements supérieurs, que d'une action se projetant dans un avenir territorialisé. On rencontre évidemment des actions où plusieurs modèles se rencontrent telles que les mobilisations de défense de lieux de vie comme ce fut le cas au Larzac ou plus récemment à Notre-Dame-des-Landes où se rencontraient des populations locales et des militants qui venaient en appui finissant par s'y établir durablement.

Aussi, la vision globale d'un *alter*-mondialisme se conjugue avec le désir d'un autre modèle de vie à l'échelle locale : un alter-localisme. Ces militants, généralement jeunes et récemment installés au Pays Basque Nord, mobilisent les deux modèles d'actions. Leur activisme local est à la fois orienté vers des transformations immédiates et locales ; et à la fois au service d'objectifs supra-territoriaux. Leurs actions peuvent mobiliser consécutivement ou simultanément ces deux aspects. Il est toutefois opportun de distinguer ces deux activistes aux cadres stratégiques distincts.

Les éléments protohistoriques permettant de tirer une filiation d'un mouvement alterlocaliste renvoient à la montée de la sensibilité altermondialiste qui trouve une expression forte au Pays Basque Nord au milieu des années 2000. C'est ce que nous nommerons « le moment altermondialiste ». Il se traduit par la constitution d'antennes locales de mouvements à l'échelle internationale comme la tenue de Forums Sociaux locaux, la résurgence des problématiques Nord-Sud qui vont former une sorte de réminiscence d'un tiers-mondisme ayant connu une expression particulière dans le mouvement de libération nationale basque. Ce moment altermondialiste se traduit dans le champ des initiatives citoyennes par l'expansion du commerce équitable, de l'éthique de consommation alimentaire mais aussi dans le cadre vestimentaire. Parmi les organisations emblématiques de ce moment, on peut citer

Afrikakolore⁹¹, l'Aspal⁹², Artisans du Monde, Gatudenda⁹³, Han eta Hemen⁹⁴, Terres Océanes⁹⁵ à Bayonne, l'Ethiket'bus⁹⁶, Epicethic, Ekilibre⁹⁷ ou encore Amalur⁹⁸. Ce moment altermondialiste qui prend la forme d'actions de solidarité avec des peuples du monde se conjugue plus généralement avec un moment de l'économie solidaire qui porte une attention particulière aux relations de solidarités locales comme on a pu le voir avec les boutiques mixant à la fois des produits issus du commerce équitable et de l'agriculture paysanne locale et/ou biologique.

Ce moment altermondialiste apparaît après une vague de l'économie solidaire sous la forme de RERS, de SEL, mais aussi toutes les associations qui, dans les pays du Nord, œuvrent à une meilleure reconnaissance des minorités politiques et sociales comme les associations de solidarité avec les migrants, les associations de défense des droits des femmes (Planning familial), les associations de solidarité avec les publics démunis (Restos du cœur, Table du soir de Bayonne...). Ce sont des associations dans lesquelles on retrouve un impératif d'action directe aux problèmes rencontrés. Dans un cas comme dans l'autre, on retrouve une forme de solidarité qui se trace sur une relation qui n'est pas horizontale en ce que les publics mobilisés sont généralement dans une relation dissymétrique par rapport aux publics soutenus, souvent dans une impossibilité de s'extraire des situations par une autoémancipation.

C'est au cœur de ce moment altermondialiste que naît la première association du Pays Basque Nord se revendiquant clairement d'une stratégie de transformation sociale par le biais de construction d'alternative : Alternatiba⁹⁹. Il s'agit ici de la « première » Alternatiba créée en mai 2003 à Macaye et dont l'activité s'est peu à peu affaïssée vers la fin des années 2000. Cette expérience est donc bien antérieure à la seconde association Alternatiba, organisatrice des tours

⁹¹ Commerce de textiles équitables en relation avec la ville de Sadio au Sénégal

⁹² Association de Solidarité avec les Peuples d'Amérique Latine, dont la section locale a été active dans le secteur du commerce équitable.

⁹³ Librairie de la maison d'édition associative Gatuzain.

⁹⁴ Epicerie de commerce équitable et de produits alimentaires biologique ou issus de l'agriculture paysanne

⁹⁵ Magasin de commerce équitable.

⁹⁶ Epicerie éthique itinérante dans un bus londonien.

⁹⁷ Boutique de produits issus du commerce équitable à Bayonne

⁹⁸ Boutique de commerce équitable, agriculture locale et biologique à Ispoure

⁹⁹ Lors de l'étape exploratoire de cette recherche, nous nous sommes entretenus avec deux membres de cette organisation. Nous avons notamment pu rencontrer un des principaux animateurs avec qui nous avons fait un entretien d'une heure et demi. Il nous a alors confié temporairement une partie des archives de l'association dont les numéros de la revue que le collectif éditait. Par ailleurs, l'enquête de terrain que nous avons réalisée par la suite comprend un des anciens membres actifs de l'association dans l'échantillon.

et villages des alternatives dont le premier eut lieu à Bayonne en 2010¹⁰⁰ et qui a connu une ampleur importante dépassant largement le cadre du Pays Basque Nord.

Au-delà du nom identique, ces deux associations ont des objectifs communs. Elles visent à impulser des transformations sociales par le biais des organisations alternatives. En revanche, il est possible d'observer une distinction sur la base de leurs activités. La première s'attelait principalement à la création de nouvelles pratiques alternatives là où la seconde se donne pour objectif de faire la promotion des organisations alternatives existantes¹⁰¹. Certains membres de la « première » Alternatiba ont également participé à l'organisation des villages des alternatives de Bayonne en 2010.

Les outils que l'association Alternatiba a légués sont massivement entrés dans la culture populaire alors qu'assez paradoxalement, son existence – à l'instar du collectif abertzale autogestionnaire Izan – a été oubliée. Pourtant, cette association, composée d'une poignée de jeunes de moins de 25 ans extrêmement dynamiques est à l'origine de nombreuses transformations de pratiques sociales très répandues au Pays Basque Nord telles que l'utilisation de verres réutilisables ou la consommation de cola « basque ».

Totalement imprégnés par une pensée altermondialiste, ces jeunes vont créer l'association suite au déclenchement de la guerre d'Irak dont le *casus belli* invoqué par les États-Unis est considéré comme un faux argument au service d'une intention impérialiste. Devant l'incapacité à arrêter un conflit initié par la première puissance mondiale, ces jeunes vont malgré tout se réunir pour trouver une forme d'intervention à plus de 4000 kilomètres de là. En tout juste quelques mois, ils observent l'échec des rassemblements manifestant la réprobation de ce conflit. La lecture du *Discours de la servitude volontaire* leur inspira alors la volonté de cesser d'alimenter, depuis le Pays Basque Nord, et depuis leurs pratiques de vies quotidiennes, les piliers du « colosse » états-uniens en suivant la recommandation d'Étienne de la Boétie :

¹⁰⁰ On attribue généralement l'organisation du premier « village Alternatiba » à celui qui s'est tenu les 5 et 6 octobre 2013 à Bayonne. Mais l'association Bizi ! avait déjà organisé un premier village également à Bayonne le dimanche 10 octobre 2010 (soit le 10-10-10) de 10h du matin à 10h du soir. La réussite de cet événement malgré les conditions météorologiques a convaincu l'association Bizi ! de reproduire l'événement. Elle lui a par la suite donné la portée internationale que l'on lui connaît aujourd'hui. Voir <https://bizimugi.eu/le-101010-a-bayonne-baionan-101010>

¹⁰¹ C'est la raison pour laquelle nous considérons que la seconde Alternatiba, n'est pas en elle-même une alternative au sens où nous le définissons ici. L'association utilise en fait un répertoire d'action assez classique de plaider en faveur du changement des comportements individuels; ce qui n'enlève en rien son intérêt, car sa mission est tout à fait complémentaire et absolument capitale dans la perspective du développement des organisations promues. Nous avons pu discuter de cette affirmation avec des militants de la section locale mais aussi avec l'équipe de direction de cette organisation qui ont bien confirmé cela.

*Soyez résolus à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne vous demande pas de le pousser, de l'ébranler, mais seulement de ne plus le soutenir, et vous le verrez, tel un grand colosse dont on a brisé la base, fondre sous son poids et se rompre.*¹⁰²

Pour ce faire, ils vont choisir un des symboles de l'impérialisme américain, un produit dont l'expansion est telle qu'il est présent jusque dans les recoins du Pays Basque Nord : le Coca-Cola. La campagne de boycott se solde pourtant par un échec tant le produit ainsi ramifié dans la quotidienneté est devenu indispensable. Ces jeunes qui n'ont alors tout juste que 20 ans font alors un revirement stratégique. Si les jeunes du Pays Basque Nord ne peuvent se séparer du cola, qu'à cela ne tienne, ils créeront leur propre cola : Euskal Herriko Kola Alternatiboa¹⁰³. Ne souhaitant pas uniquement faire « ici » mais également « autrement », à base de sucre équitable, les jeunes se lancent dans l'expérimentation de la limonaderie. Et l'expérience fonctionne. Après avoir écoulé 50 000 litres¹⁰⁴, une coopérative est créée : Alterka. La coopérative développera par la suite d'autres boissons : le Xuka (limonade), Juka (jus d'orange) et Pika (équivalent au Kas).

Mais l'association ne s'arrête pas là. Au-delà de la participation aux événements locaux comme le Forum Social du Pays Basque ou l'organisation du premier marché équitable régulier¹⁰⁵, l'association va progressivement développer son activité en fonctionnant par groupes autonomes focalisés sur des projets de créations d'alternatives concrètes. Un des projets phares d'Alternatiba se rapportant directement aux problématiques de la guerre d'Irak et de la sensibilité écologiste concerne la production de biocarburants. Inspirés par l'exemple lozérien de « Roule ma fleur », le projet initialement intitulé *Landare erregaiak*¹⁰⁶ fera l'objet de plusieurs essais expérimentaux. Les faibles ressources de l'association ne lui permettant pas d'aller plus en avant, c'est finalement EHLG qui reprit le dossier. Par ailleurs, ayant recours à un autre répertoire d'action, l'association interpellera les élus locaux pour faire adopter un amendement sur la reconnaissance légale de l'Huile Végétale Pure comme biocarburant dont la production et l'utilisation à cette époque était illégale en France¹⁰⁷.

¹⁰² Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, 1ère édition 1576., Paris, Mille et une nuits, 1995, 63 p. Cet extrait est inséré dans la revue de l'association *Alternatibaz*, n°7, mars-avril 2005.

¹⁰³ Trad. « Le cola alternatif du Pays Basque ».

¹⁰⁴ Le JPB, « Le tournesol ferait l'affaire », *JPB*, 11.08.2005

¹⁰⁵ Le JPB, « Le premier marché équitable de France et de Navarre à Bayonne », *JPB*, 10.05.2006

¹⁰⁶ Trad. Littéralement « Carburants végétaux ». Le projet prit ensuite les noms d'*EkiLore* (trad. Tournesol) ou *Ekiondo*. Un des premiers argumentaires de l'association est disponible dans l'article du Journal du Pays Basque « 6 tonnes sur 14 kilomètres en deux heures... Puis retour » disponible à l'adresse suivante : <http://www.lejpb.com/idatzia/20050802/art124780.php> (consulté le 27.07.2020)

¹⁰⁷ Malgré l'adoption d'une directive européenne en ce sens deux ans auparavant (8 mai 2003).

Mais le projet le plus emblématique reste assurément celui du Baso Berri, ce verre en plastique dur à base de matériaux recyclés, consigné et réutilisable après nettoyage dont l'usage s'est répandu à tous les événements populaires sur le territoire et qui est aujourd'hui devenu entièrement normalisé. Les verres seront floqués avec le slogan de l'association : « *Un autre monde est possible ? Construisons-le !* » suivi d'une image de colibri. L'association édite également une revue *Alternatibaz* visant à la diffusion des expériences présentes sur d'autres territoires et dont l'objectif est de traiter de « *tout ce qui existe comme alternatives concrètes dans le monde. L'objectif est de promouvoir les pratiques respectueuses de l'humain et de la nature* »¹⁰⁸. Elle y présente son imprégnation des sensibilités portées par l'émergence du mouvement colibri, alors tout juste naissant :

*[...] nous avons le plaisir de vous présenter le nouveau de l'association : le colibri, qui symbolise l'action que nous menons depuis maintenant 3 ans. Alternatiba n'est qu'une petite association du Pays Basque Nord, et nous sommes bien conscients de la portée minime de notre travail ; nous n'avons d'ailleurs pas d'autres prétentions que de faire « notre part ». Mais elle est un colibri parmi d'autres, et elle espère bien faire des petits. Peut-être même qu'un jour les éléphants participeront à cette lutte contre le feu qui ravage notre maison...*¹⁰⁹

Mais elle est aussi imprégnée des sensibilités locales et en prise avec les événements politiques du Pays Basque. Dans un de ses numéros, l'association rapporte ainsi les propos de Philippe Bidart, leader emblématique d'Iparretarrak :

*Si, en prison, dans les pires conditions, il est indispensable d'inventer de nouvelles alternatives pour résister et demeurer debout, il est toujours aussi important, à l'extérieur, en liberté, et tout particulièrement au Pays Basque, d'inventer de nouvelles formes de pratiques alternatives afin de poursuivre jour après jour la construction d'une nouvelle société plus solidaire. L'imagination au pouvoir !!*¹¹⁰

En plus de la revue, l'association organise un événement de présentation des alternatives du Pays Basque Nord, en invitant des représentants d'expériences : Munduari So¹¹¹. L'événement

¹⁰⁸ La revue traite de nombreux sujets : production d'électricité renouvelable par des panneaux solaires, les cuiseurs solaires, les logiciels libres, l'utilisation de biocarburants, les éditions associatives, magasins de commerce équitable ou de produits issus de l'agriculture biologique, le tourisme équitable, les consommations énergétiques des logements, les SCOP, le Forum Social Mondial, ...

¹⁰⁹ Alternatiba, « Edito », *Alternatibaz. Praktika alternatiboen aldizkaria. Journal des pratiques alternatives*, janvier 2006, n° 15, p. 3.

¹¹⁰ Filipe Bidart, « Quelles sont les pratiques alternatives en prison? », *Alternatibaz. Praktika alternatiboen aldizkaria. Journal des pratiques alternatives*, avril 2005, n° 7, p. 12.

¹¹¹ Trad. « Au regard du monde ».

festif et informatif constitue d'une certaine manière l'« ancêtre » des villages des alternatives organisés par la seconde Alternatiba.

Alternatiba cessera progressivement son activité. Les différentes expérimentations que ces jeunes menèrent sont toujours présentes et conduites par des structures dédiées. Elle jeta les premières bases d'une action de développement des alternatives dans le champ des pratiques de vies quotidiennes plurisectorielles. La galaxie alterlocaliste compte plusieurs organisations de taille faisant référence dans leur domaine. L'exemple paradigmatique est Euskal Moneta.

Euskal Moneta est l'association qui gère la circulation de l'Eusko, la Monnaie Locale Complémentaire (MLC) qui a cours au Pays Basque Nord. Le projet provient à l'origine d'une rencontre que les militants Bizi ! avaient réalisée avec les porteurs d'une Monnaie Locale Complémentaire à Cancon, dans le Lot-et-Garonne, à l'occasion d'un contre-sommet à la conférence sur le changement climatique organisé par l'ONU à Cancún, au Mexique. À leur retour, les militants étudient la possibilité de créer leur propre monnaie locale, à l'échelle du Pays Basque. L'avancement du projet a donné lieu à la création d'une association de préfiguration, l'AMBES¹¹², dont le comité de pilotage va intégrer des personnes dépassant la sphère écologiste pour tendre vers les associations de défense de la langue basque ou encore les réseaux de promotion de l'agriculture paysanne.

Le « logiciel » militant, radical et pragmatique et les expériences militantes conduiront à l'adoption de plusieurs dispositifs techniques représentatifs de cette démarche. Un de ces éléments fut la dimension participative. L'association de préfiguration va notamment recourir à une consultation populaire pour l'adoption du nom de la monnaie locale au cours de laquelle 2000 personnes ont participé. Elle met également en place un dispositif de reversement de 3 % des sommes converties par les particuliers d'euros à eusko à une association de leur choix, visant à entraîner les réseaux associatifs déjà existants dans le projet. Elle va également mettre en place un dispositif d'agrément des prestataires sur la base de critères prédéfinis correspondant à la charte de l'association (pratiques écologiques, utilisation de la langue basque, origine des fournisseurs, part des produits locaux et biologiques...). Or, c'est probablement sur ce point que l'association exprime probablement le mieux un logiciel radical et pragmatique dans ses orientations. Car, contrairement à de nombreuses associations du même type qui vont statuer sur l'agrément en fonction des critères observables sur le moment, l'AMBES décide de proposer un système d'engagement à l'amélioration. Une fois défini des critères non négociables (comme le refus de franchisés et de la grande distribution), elle va

¹¹² Association pour la création d'une Monnaie locale, Basque, Ecologique et Solidaire

proposer des « défis » de transformation des prestataires, quel que soit le niveau de leurs pratiques au moment de la demande, qui seront évalués et accompagnés au cours d'un cycle de plusieurs années. Autrement dit, au lieu de définir les critères de pratiques idéales, relevant du souverain Bien, l'association a privilégié une démarche de transformation gradualiste démarrant de la prise en compte des contraintes existantes pour tendre vers une amélioration. Bien que les résultats de ce dispositif aient été probants¹¹³, le système est tombé en désuétude et Euskal Moneta a plutôt porté ses efforts sur le développement de l'utilisation de la monnaie sur un autre exemple de l'emploi du logiciel radical et pragmatique : la monnaie numérique¹¹⁴. L'association de préfiguration avait déjà décidé de s'écarter de l'image quelque peu fétichisée d'une monnaie locale orthodoxe par l'abandon de l'idée de fonte¹¹⁵. Elle poursuivra cet écart qu'elle réalise sans sourciller en proposant, en complément du support papier, un dispositif numérique¹¹⁶.

La monnaie locale lancée en 2013 obtiendra en quelques mois plusieurs milliers d'adhérents. Rapidement, elle devient la première Monnaie Locale Complémentaire de France, puis d'Europe. Au début de l'année 2020, Euskal Moneta compte autour de 3800 adhérents avec plus de 1,5 million d'eusko en circulation¹¹⁷ avec une progression de l'ordre de 41 % sur l'année 2018-2019¹¹⁸. On compte également 1543 comptes et près de 1000 prestataires, qu'il s'agisse d'entreprises ou d'associations. Il faut également noter que depuis que l'association a ouvert l'adhésion aux collectivités, 22 municipalités¹¹⁹ ainsi que la communauté d'agglomération ont intégré l'association.

¹¹³ L'association a par exemple permis de développer la signalétique bilingue des commerces avec une ampleur fulgurante ou produit de nouvelles relations commerciales.

¹¹⁴ Nicolas Piriou, *Le passage au numérique d'une monnaie locale complémentaire. L'exemple de l'Eusko, monnaie locale du Pays Basque*, Mémoire de master de sociologie, Université de Pau et des Pays de l'Adour, Pau, 2018, 136 p.

¹¹⁵ Sur la dimension théorique et pratique de l'idée de fonte monétaire, voir l'article de Jérôme Blanc, « Silvio Gesell, socialiste proudhonien et réformateur monétaire », Paris, Centre Auguste et Léon Walras, 2001. Le système de la fonte monétaire a été appliqué par les premiers porteurs de monnaie locale complémentaires. L'aspect théorique de la proposition est particulièrement séduisant, mais la dimension opérationnelle s'avère empiriquement assez lourde et finalement peu intéressante aussi bien au fonctionnel que sur la portée réelle de transformation du dispositif. L'AMBES avait initialement intégré le dispositif de fonte à l'Eusko. Mais après avoir réalisé un très grand nombre de réunions publiques visant à promouvoir et à tester les hypothèses du projet en amont du lancement, l'association a décidé d'écarter ce système.

¹¹⁶ Comprenant un compte en ligne qui est approvisionné par transfert depuis les comptes bancaires euros ou des dépôts d'espèces en euros auprès de bureaux de changes, mais aussi des cartes de paiements pour les particuliers, des terminaux de paiements pour les prestataires... Le dispositif a d'ailleurs été renouvelé avec la création d'une application facilitant plus encore l'utilisation de la monnaie locale.

¹¹⁷ Donc d'équivalents euros, étant une monnaie à parité eusko-euro. Les deux tiers sont en monnaie numérique.

¹¹⁸ À la fin 2018, l'association comptait plus d'un million d'eusko en circulation (412000 en billets et 685000 sur les comptes numériques) avec une progression de 46 % par rapport à l'année précédente.

¹¹⁹ Sur les 159 communes du Pays Basque Nord.

Une autre association emblématique de la galaxie alterlocaliste est Txirrind'Ola. Créée en 2011, Txirrind'Ola¹²⁰ est également une initiative incubée par les militants de Bizi ! et de la fondation Manu Robles-Arangiz. Son action se déploie essentiellement autour de son atelier-vélo participatif qui consiste à récupérer, réparer et vendre des vélos mais aussi de l'aide à la réparation pour les particuliers. Elle possède actuellement le plus important atelier vélo de France en termes de surface mais également en termes d'adhérents avec 1200 personnes en 2016. L'association organise des formations au déplacement en vélo, notamment pour les enfants. Elle fait également du plaidoyer auprès des élus en participant à la conception de l'aménagement de pistes cyclables, le cas échéant, par leur interpellation par voie de presse ou en soutenant les manifestations festives et originales de type vélorution¹²¹. Ses principaux animateurs sont ainsi en relation étroite avec les collectifs locaux visant à promouvoir l'utilisation de mode de déplacements doux en ayant de la sorte une palette élargie de répertoires d'action. Txirrind'Ola est membre de plusieurs réseaux des ateliers vélos francophones tels que l'Heureux Cyclage qui compte 120 ateliers vélos.

Les initiatives alternatives sont présentes depuis de nombreuses années sur le territoire. Elles connaissent néanmoins un développement particulièrement prononcé ces dernières années. Au niveau quantitatif, on observe un afflux de plus en plus prononcé d'adhérents, utilisateurs, sociétaires... au sein des organisations existantes, ce qui pose de nombreux enjeux organisationnels dans la gestion de la croissance des expériences. Mais, cela relève surtout que nous sommes en présence d'un véritable phénomène social. Il se passe quelque chose. Les comportements des individus mutent et se dirigent vers de nouvelles pratiques. Ce développement quantitatif se traduit consécutivement par une augmentation de création de nouvelles organisations alternatives entraînant de la sorte, un développement qualitatif, avec un investissement de nouveaux champs d'intervention, de nouvelles offres de participation, de pratiques de vies... Là aussi, il se passe quelque chose ; mais au niveau des modes d'engagements et surtout des stratégies de transformations sociales de la part des militants.

Car, en effet, notre observation du panorama militant au Pays Basque Nord nous a permis de voir que l'essentiel des individus s'investissant dans la fondation ou le développement d'alternatives est précisément composé de ceux qui étaient quelques années auparavant, ou

¹²⁰ Nous avons réalisé un entretien avec la présidente de l'organisation qui n'a finalement pu participer à l'enquête de terrain.

¹²¹ Une vélorution est une manifestation mobile ayant pour effet de ralentir le trafic automobile, de type « opération escargot » mais en vélo.

parfois sont encore simultanément dans les organes de direction des mouvements politiques ou sociaux.

Mises bout à bout, toutes ces structures qui ont été forgées par une intention transformatrice dans les interstices de l'armature institutionnelle officielle et lucrative représentent un poids immense. Leurs activités concernent plusieurs centaines d'emplois et touchent des milliers de personnes qui, quotidiennement, conduisent leurs expériences de vie au travers de ces cadres alternatifs. Les études à leur endroit se multiplient mais l'analyse des effets socioéconomiques de ces organisations reste encore à explorer. Toutefois, une évaluation de leurs effets devrait également prendre en compte ceux induits auprès des organisations avec lesquelles elles rivalisent dans l'attraction des pratiques individuelles. De fait, l'effet que produit la création de Seaska par exemple ne peut être uniquement mesuré par les seuls éléments quantitatifs qui se rapportent à la structure. À cela, il faudrait y ajouter également les effets d'entraînement qu'elle produit auprès des systèmes scolaires confessionnels et de l'Éducation nationale dont la demande ne cesse de muter vers une présence renforcée de l'enseignement en langue basque. De même cet argument peut être mobilisé auprès du secteur agricole, dont les produits paysans, biologiques ou locaux sont intégrés par les structures concurrentes. Parce qu'elles ne sont pas nécessairement perçues par une perspective transversale, mais plutôt sectorielle ou à l'échelle organisationnelle, le regard que nous portons généralement sur ces expériences est généralement décevant et occulte un élément important : ces expériences ont des éléments similaires qui, au-delà de leur diversité, semblent faire apparaître un logiciel commun de transformation sociale interstitielle.

CHAPITRE 2 : Les alternatives : une modalité de transformation sociale

L'effervescence de la construction d'alternatives au Pays Basque Nord interroge. Les premières recherches exploratoires par le biais d'entretiens auprès de personnes ressources ont rapidement révélé que les acteurs ne faisaient référence à aucun cadre préétabli ; ni de théorique académique ni de visée idéologique. Ces constructions d'alternatives relèvent bien plus d'une expérimentation dont les acteurs sont toutefois en mesure de fournir quelques modélisations. Or, la régularité des comportements visant à recourir à ce type de pratique « ici et maintenant » par les militants et l'engouement que cela suscite auprès des publics renseigne sur l'existence d'un phénomène sociologique. Là aussi, il se passe quelque chose ; mais au niveau des modes d'engagements et surtout des stratégies de transformations sociales de la part des militants. Cette régularité appelle à l'identification des ressorts, des mécanismes permettant d'expliquer pourquoi les individus agissent de telle sorte.

Les travaux de Bruno Frère ont fait apparaître la présence d'une multiplicité des logiques dans le recours à la construction d'expériences solidaires¹²². Il définit quatre « topiques » que sont la créativité, la convivialité, l'autogestion et l'activisme. L'action solidaire se place à la croisée de ces justifications. Chacune de ces polarités peut faire l'objet d'une « extrapolation » faisant dériver les expériences créées vers une sortie du champ de l'économie solidaire. La créativité peut dévier vers le capitalisme ; la convivialité vers la philanthropie ou la charité ; l'autogestion vers la bureaucratie et l'activisme vers la gauche radicale. Nous avons constaté la présence de ces différentes topiques, et certaines formes d'extrapolation, dans les organisations alternatives du Pays Basque Nord.

Mais cette observation a surtout permis de voir que l'essentiel des individus s'investissant actuellement dans la fondation ou le développement d'alternatives est précisément composé de ceux qui étaient quelques années auparavant, ou parfois sont encore simultanément dans les organes de direction des mouvements politiques ou sociaux. Cela semble indiquer que les organisations alternatives sont investies par une justification activiste, de transformation sociale. Bruno Frère a notamment retracé les filiations de l'économie solidaire avec l'économie sociale et les intentions militantes qui prévalaient à l'émergence de ces deux phénomènes¹²³.

¹²² Bruno Frère, « De la matérialisation de quelques concepts phénoménologiques. Quand sociologie et philosophie s'échangent mots et regards », *SociologieS*, 7 mars 2016, p. 16.

¹²³ Bruno Frère, *L'économie sociale et solidaire à l'épreuve de la pratique: contribution à une grammaire sociologique des dispositifs argumentaires*, Thèse de doctorat de sociologie, Institut des Sciences Humaines et Sociales de l'Université de Liège; Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Paris, Liège; Paris, 2006, 671 p ; Bruno Frère, *Le nouvel esprit solidaire*, Paris, Desclée de Brouwer, 2009, 432 p.

L'Économie Sociale et Solidaire constitue un champ particulièrement vaste, aux contours faiblement marqués. Ses origines remontent pourtant aux stratégies de transformation associationnistes du milieu du XIX^e siècle. Jean François Draperi rappelle l'existence de trois phases de constitution du champ de l'économie sociale :

Dans la première se succèdent ainsi l'utopie de ce que H. Desroche a nommé micro-république communautaire et la fondation d'associations coopératives de production et de sociétés de secours mutuelles (XIX^e siècle) ; la seconde articule l'utopie d'une république coopérative, selon le terme de C. Gide, et l'essor des coopératives de consommation et d'associations d'usagers (fin du XIX^e et première moitié du XX^e) ; la troisième voit naître l'utopie d'une méso-république, celle du développement local, et la fondation d'associations et de coopératives multisociétaires que nous connaissons aujourd'hui (de la décolonisation à aujourd'hui)¹²⁴.

Ces phases reposent toutes sur une intention utopique, matérialisée par des expériences concrètes ayant par la suite connu une mécanique d'institutionnalisation.

Les organisations alternatives sont incluses dans ce vaste champ de l'Économie Sociale et Solidaire. Mais les dynamiques d'institutionnalisation de ce champ et l'apparition de nouvelles organisations aux ambitions clairement activistes par des militants politiques interroge. Serions-nous face à une « nouvelle vague » de l'Économie Sociale et Solidaire ? Sommes-nous face à une forme de résurgence de l'associationnisme¹²⁵ de type proudhonien ? Qu'est-ce que ce renouvellement des pratiques militantes dit des modalités de transformations de nos sociétés ? La littérature scientifique dispose de nombreux travaux portant sur l'ESS d'une part et sur les mouvements sociaux d'autre part. Les relations entre ces deux phénomènes restent largement à analyser et surtout la façon avec laquelle des acteurs des mobilisations sociales se saisissent de la forme ESS pour impulser une transformation sociale effective. Notre travail vise à explorer comment la construction d'organisation de l'ESS peut être une stratégie militante au service de la production de la société au même titre que les stratégies politiques classiques telles que la voie électorale, les manifestations populaires et autres formes de pression citoyenne. Nous cherchons plus précisément à repérer les relations entre pratiques militantes qui conduisent des individus à se saisir de ces formes d'action.

¹²⁴ Jean-François Draperi, *Comprendre l'économie sociale fondements et enjeux*, 2^e éd., Paris, Dunod, 2014, p. 83.

¹²⁵ Jean-Louis Laville et al. (eds.), *Mouvements sociaux et économie solidaire*, Paris, Desclée de Brouwer, 2017, p. 454.

Nous inscrivons en cela notre démarche de recherche en prolongement de l'invitation d'Elisabetta Bucolo, Jean-Louis Laville, et Geoffrey Pleyers d'étudier les croisements entre mouvements sociaux et économie solidaire¹²⁶. Ces auteurs établissent les carences des cadres théoriques portant sur l'ESS et les Mouvements sociaux entravant les possibilités de penser leurs intersections. Or, ils constatent précisément une évolution des pratiques des acteurs tendant à établir cette jonction. Citant les travaux de Geoffrey Pleyers, ils précisent qu'émergent des espaces d'expériences « *suffisamment distincts de la société capitaliste qui permettent aux acteurs de vivre selon leurs propres normes, d'exprimer leur subjectivité, de construire des relations sociales conviviales et d'expérimenter des alternatives à la société dominante* »¹²⁷.

Les auteurs en appellent ainsi à établir une « sociologie des émergences » qui « *entend étudier les potentiels de ces pratiques plutôt que condamner leurs insuffisances.* »¹²⁸ Les auteurs prolongent cette invitation en arguant qu'« *Un "autre monde" n'advient pas par un "Grand Soir", mais est déjà présent dans une multiplicité d'expérimentations, certes fragiles, mais qui sont à la fois utopiques et réalistes.* »¹²⁹

La littérature scientifique portant sur les mouvements sociaux ou l'engagement est largement fournie. La plupart des disciplines en sciences humaines et sociales y portent un intérêt certain. Mais c'est en sociologie et en sciences politiques que les modèles d'analyses des mouvements sociaux sont le plus largement fournis. On y distingue plusieurs courants, plusieurs « écoles » que l'on pourrait regrouper en trois principaux ensembles. Le modèle explicatif le plus mobilisé est celui de la *contentious politics*. Ce courant anglo-saxon fondé par Tarrow¹³⁰, Tilly¹³¹ et McAdam¹³² repose sur trois angles fondamentaux. L'angle de la « mobilisation des ressources » porte sur la dimension organisationnelle des « entreprises de mobilisation » et, la façon avec laquelle les collectifs vont constituer et mobiliser des « ressources » pour parvenir à leurs objectifs. Le second angle de « Structure des Opportunités Politiques » (SOP) s'intéresse aux

¹²⁶ Jean-Louis Laville et al., « Introduction » dans *Mouvements sociaux et économie solidaire*, Paris, Desclée de Brouwer, 2017, p. 17-31.

¹²⁷ Geoffrey Pleyers, *Alter-globalization: becoming actors in the global age*, Cambridge, Polity Press, 2010, 272 p.

¹²⁸ J.-L. Laville et al., « Introduction », art cit, p. 20.

¹²⁹ *Ibid.*

¹³⁰ Sidney Tarrow, *Power in movement: social movements and contentious politics*, Rev. & Updated 3rd ed., Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 2011, 328 p ; Sidney Tarrow, « Charles Tilly and the Practice of Contentious Politics: From France to England [Not quite] Back Again », *Histoire@Politique, Politique, culture et société*, 2010, vol. 1, n° 10, p. 8.

¹³¹ Charles Tilly, *La France contestée : de 1600 à nos jours*, Paris, A. Fayard, 1986, 622 p ; Charles Tilly, « Western State-Making and Theories of Political Transformation » dans *The Formation of National States in Western Europe*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1975, p. 601-638 ; C. Tilly et S. Tarrow, *Politique(s) du conflit*, *op. cit.*

¹³² D. McAdam, S. Tarrow et C. Tilly, « Pour une cartographie de la politique contestataire », art cit ; Doug McAdam, *Freedom Summer*, New York, Oxford University Press, 1990, 333 p.

facteurs structurels et à l'environnement institutionnel dans lesquels les mobilisations se déploient. Le troisième angle de « *frame analysis* »¹³³ va analyser la construction des cadres discursifs des mobilisations.

Le second courant d'analyse des mouvements sociaux est celui de l'école « française » des mouvements sociaux dont l'origine peut se situer autour du Groupe d'Etudes et de Recherches sur les Mutations du Militantisme (GERMM) à partir du milieu des années 1990. Sans réfuter le programme de recherche de la *contentious politics*, ce groupe de chercheurs réuni autour d'Olivier Fillieule, Erik Agrikoliansky et Nonna Mayer va plutôt l'implémenter au prisme d'un héritage de la sociologie critique. Il aborde les mouvements sociaux par des méthodes qualitatives dont un des angles forts est l'approche individuelle des engagements¹³⁴. Cette école « française » des mouvements sociaux s'est solidement installée dans le panorama académique suite au déclin du troisième courant d'analyse: la sociologie des mouvements sociaux fondée par Alain Touraine¹³⁵.

Les cadres d'analyses des mouvements sociaux précédemment présentés sont tout indiqués pour étudier les mécaniques des mobilisations sociales, des engagements et de bon nombre de leurs aspects opérationnels. Malgré le morcellement des programmes de recherche, ces deux courants d'analyses des mouvements sociaux aboutissent à une juxtaposition itérative de tout un appareillage conceptuel permettant d'étudier de nombreux aspects de mobilisations et du militantisme. En revanche, ils ne renseignent et ne proposent pas de cadre de pensée d'un élément absolument fondamental qui a trait à la relation entre l'action des individus et la production de la société.

Derrière l'intérêt d'étudier les aspects pratiques des mobilisations, répondant aux questions « pour quoi » (en faveur de quelles inclinations programmatiques) ; « pourquoi » (selon quels ressorts explicatifs) ; mais aussi « comment » (avec quelles modalités opérationnelles) ; ce qui est essentiel dans l'étude des mouvements sociaux, c'est de comprendre si elles incarnent un moteur des transformations sociales. Elles ne peuvent être détachées de ce rôle de conduite des changements. C'est là tout leur intérêt scientifique et social. Or, la sociologie des mouvements sociaux s'est grandement détournée de l'observation de cette relation entre mobilisation des acteurs et production sociale pour ne s'en tenir parfois qu'à la description de leur dimension

¹³³ Robert D. Benford et David A. Snow, « Processus de cadrage et mouvements sociaux : présentation et bilan », *Politix*, 2012, vol. 99, n° 3, p. 217-255 ; Erving Goffman, *Frame analysis: an essay on the organization of experience*, Northeastern University Press ed., Boston, Northeastern University Press, 1986, 586 p.

¹³⁴ Olivier Fillieule, « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel. Post scriptum », *Revue française de science politique*, 2001, vol. 51, n° 1-2, p. 199-215.

¹³⁵ Alain Touraine, *Sociologie de l'action*, Paris, Editions du Seuil, 1965, 507 p ; A. Touraine, *Production de la société*, op. cit.

événementielle, sans en questionner ce qu'Alain Touraine nomme le « niveau d'historicité » projeté dans ces mobilisations concrètes. Elisabetta Bucolo, Jean-Louis Laville et Geoffrey Pleyers rappellent à ce titre que :

*Toutes ces recherches apportent évidemment des éléments utiles et importants à la compréhension des acteurs, mais elles conduisent souvent à perdre de vue le lien étroit entre les mouvements sociaux et les transformations des sociétés. Elles induisent un réductionnisme organisationnel en se spécialisant sur les enjeux internes des mouvements et de leurs membres, au détriment de leur portée générale.*¹³⁶

À rebours des courants rivés sur la dimension protestataire des mobilisations sociales, les auteurs précisent que « *Les citoyens et militants des mouvements sociaux passent en général bien moins de temps à protester qu'à mettre en place des alternatives.* »¹³⁷.

Bien qu'il soit tombé en désuétude, le programme de recherche d'Alain Touraine est donc tout particulièrement indiqué dans le cadre de l'étude des pratiques militantes alternatives. La motivation initiale de cette étude repose sur l'étude des possibilités qu'ont les individus des sociétés contemporaines de faire advenir les transformations sociales. Nous interrogeons ici cette possibilité par le biais de la construction d'alternatives. L'enjeu est de déterminer si ces pratiques sont orientées vers la préhension et la transformation de ce qu'Alain Touraine nomme le Système d'Action Historique¹³⁸ ; concept clef de la sociologie de l'action.

2.1. La sociologie de l'action

Un des grands intérêts de la sociologie de l'action est qu'elle propose une offre théorique complète permettant de relier les différents niveaux d'organisation de la société, de penser le « système », au travers de ce qu'Alain Touraine nomme le Système d'Action Historique (SAH). Cette conception décline les différentes échelles de projection de l'action des acteurs mobilisés au travers de trois niveaux (le niveau de l'historicité, le niveau du système institutionnel et le niveau de l'organisation sociale) allant de la plus haute sphère du contrôle des sociétés jusqu'aux ramifications les plus ordinaires de la vie sociale. Cette articulation peut être représentée à l'aide de l'illustration ci-dessous. Nous détaillons par la suite les différentes composantes de ce cadre théorique.

¹³⁶ J.-L. Laville et al., « Introduction », art cit, p. 14.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 14-15.

¹³⁸ A. Touraine, *Production de la société*, op. cit.

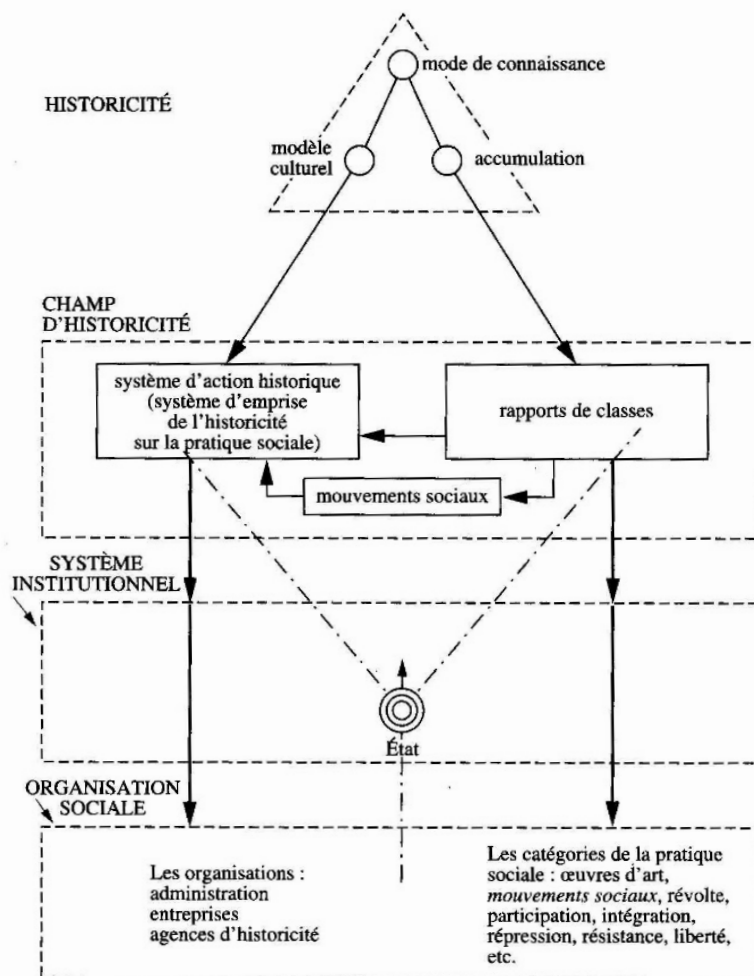


ILLUSTRATION 3 : SCHEMA DU SYSTEME D'ACTION HISTORIQUE

Source : Jean-Pierre Durand et Robert Weil, *Sociologie contemporaine*, p. 153¹³⁹

L'Historicité renvoie au niveau le plus élevé de la conduite des sociétés. L'idée centrale d'Alain Touraine est qu'il existe un travail des sociétés sur elles-mêmes en vue de leur production à côté d'un travail en vue de leur reproduction. Les sociétés œuvrent au pilotage de leur avenir, à partir d'une connaissance réflexive sur elles-mêmes, en extrayant une partie des ressources de la production et en les dirigeant vers une modification de l'organisation sociale, selon un modèle culturel donné.

Le modèle culturel va renvoyer au choix de destination de la transformation sociale. Il définit le type de société souhaité, ses cadres normatifs, les rapports interpersonnels... Il conditionne aussi le mode de direction de la société. Il va présider tous les arbitrages à réaliser dans la transformation sociale : de la motivation du départ, à l'organisation du déplacement, en passant par tous les réajustements en cours de route à l'organisation finale, la destination.

¹³⁹ Jean-Pierre Durand et Robert Weil (eds.), *Sociologie contemporaine*, Paris, Vigot, 1989, p. 153.

Le mode d'accumulation va conditionner les ressources disponibles et allouées à la transformation et par là, les destinations et durées nécessaires à la transition y menant. Le mode d'accumulation renvoie ainsi directement à la production de ressources et l'affectation d'une partie de la plus-value du travail productif vers le travail des sociétés sur elles-mêmes.

Le mode de connaissance désigne les capacités réflexives des sociétés. La production des sociétés est directement conditionnée par le niveau de connaissance qu'elles ont sur elles-mêmes. Ce mode renvoie à tout l'appareillage permettant de prendre connaissance des conditions de la transformation sociale : lieu de départ (de la situation dont il faut s'extraire), des directions possibles, souhaitables, mais aussi, en cours de déplacement, des conditions du trajet, de la mesure des trajectoires, et éventuellement de l'apparition d'autres horizons plus souhaitables.

Le niveau du système institutionnel va concerner les cadres instituants, au sens strictement sociologique du terme. Il interprète le niveau de l'historicité en cadres législatifs, réglementaires et normatifs. Il est incarné par un appareillage institutionnel, au premier chef duquel on compte l'État et les hautes administrations, mais aussi les institutions internationales de régulation économique ou encore l'Église. Ces appareils sont chargés de la définition et de la mise en application des principes auprès du niveau organisationnel.

Le niveau de l'organisation sociale va concerner toutes les organisations administratives, les agents économiques chargés de la mise en application des cadres normatifs, de leur traduction concrète par des dispositifs encadrant les conduites des individus. Il va s'agir des entreprises, écoles, hôpitaux ou paroisses. C'est le niveau le plus fin du Système d'Action Historique traduisant les orientations culturelles de l'Historicité¹⁴⁰.

Pour Alain Touraine, les classes sociales sont en lutte pour le contrôle ou l'orientation de l'Historicité. Elles ne se définissent pas par des caractéristiques socioéconomiques propres mais bien au regard du projet de transformation historique. Il distingue les classes supérieures et les classes populaires avec pour chacune, des subdivisions, et des systèmes de relations entre elles qu'Alain Touraine nomme la *double dialectique des classes sociales*.

¹⁴⁰ Dans la polysémie du concept d'institution, Alain Touraine adopte une acception maximaliste où les institutions ont pour fonction d'établir des cadres à partir des orientations de l'Historicité ; et les organisations de les appliquer. De ce fait, les paroisses, entreprises ou école sont les organisations traduisant les directives normatives d'institutions telles que l'Église, le FMI, le Ministère de l'Économie, la BCE ou encore le Ministère de l'Éducation nationale.

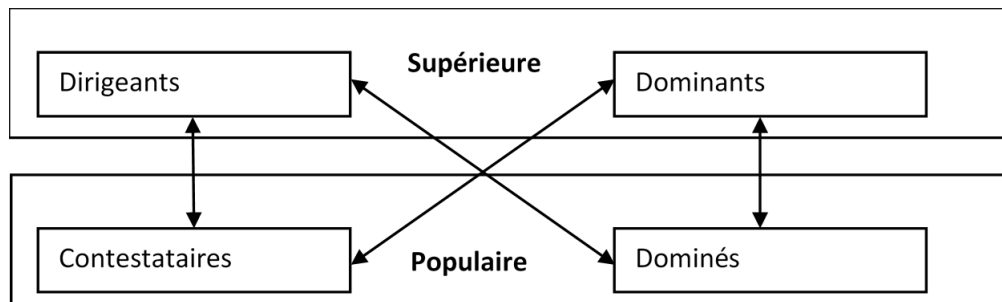


ILLUSTRATION 4 : LA DOUBLE DIALECTIQUE DES CLASSES SOCIALES

Les classes supérieures sont composées des classes dominantes et des classes dirigeantes. La distinction entre les deux est effectuée par le fait que les premiers sont en situation de domination avec une volonté de maintien de cette position, de *reproduction* ; alors que les seconds vont être dans une posture de transformation, de *production*.

Les classes populaires sont composées des classes dominées et des classes contestataires¹⁴¹. Les classes dominées vont aborder une attitude hostile aux changements des classes dirigeantes, en privilégiant l'immobilisme face aux reculs possibles des transformations sociales. C'est une posture de *réaction*. Enfin la classe contestataire est caractérisée par sa volonté de transformation sociale. C'est une posture d'*action*. La classe contestataire va tenter d'orienter la direction de l'historicité, des transformations entreprises par les classes dirigeantes. Placées en tension avec les classes dominantes, les classes contestataires, avec l'appui des classes dominées, peuvent finalement déboucher sur la constitution d'un mouvement social au sens du concept d'Alain Touraine.

2.1.1. Définition des concepts clefs

Dans la mesure où nous abordons les mobilisations des acteurs au prisme de leur portée transformatrice, pour poursuivre la démonstration, il nous faut revenir sur quelques distinctions fondamentales que nous réalisons au niveau sémantique. La terminologie de « mouvement social » est déjà soumise à de larges controverses¹⁴². Mais en sociologie des mouvements sociaux, lorsque l'on emploie le qualificatif de « mouvement social » pour toute expression de mobilisations, à quel « mouvement » fait-on référence si ce n'est la « mise en mouvement » des acteurs ? Or, l'usage du terme « mouvement social » ne devrait-il pas plutôt être réservé aux situations où il y a changement, déplacement, et donc « mouvement *du* social » ? Ne devrait-on

¹⁴¹ Que nous nommerions plus volontiers « classes protestataires » puisqu'il s'agit bien d'un mouvement de proposition transformation plutôt que de contestation des changements, qui serait plutôt réservé aux « classes dominées ».

¹⁴² Erik Neveu, *Sociologie des mouvements sociaux*, 5^e éd., Paris, La Découverte, 2011, 127 p. Malgré les nombreuses tentatives, il n'existe pas de consensus scientifique sur la définition de l'objet « mouvement social. Plusieurs critères sont employés pour le définir au gré des recherches ; qu'il s'agisse du but poursuivi, du type d'acteur mobilisé, des conséquences de l'action collective ou encore des modes d'actions.

pas plutôt penser le « mouvement social » comme le moment où les acteurs mobilisés sont en prise avec les transformations de la société, où ils instillent des changements normatifs réels auprès de leurs contemporains ?

C'est en tout cas l'inclination que nous avons privilégiée partant du principe que les acteurs sociaux ont recours à des mobilisations, des pratiques diverses dont l'enjeu reste la production de transformations sociales en direction des cadres normatifs culturels qu'ils souhaitent voir advenir et au travers desquels ils souhaitent, en tant qu'individus émancipés, éprouver le monde. Aussi, nous appliquons une distinction entre les actions qui vont désigner les formes d'actualisations opérationnelles des conduites sociales ; des mobilisations qui vont désigner les moments où les collectifs organisés (y compris les organisations de fait) vont mobiliser leurs ressources. L'usage du terme « mouvement » sera compris comme un ensemble d'organisations, d'actions, de séquences de mobilisations tendues vers un objectif de transformation sociale en fonction d'une inclination programmatique. En revanche, l'usage du terme de « mouvement social » sera réservé aux situations où il y a « mouvement du social ». Enfin, nous aborderons également la notion de « modalité de transformation sociale ».

Une modalité de transformation sociale est un canal, une voie pour faire aboutir le changement social. L'idée de cette notion est de permettre de penser l'articulation qui va de l'action opérationnelle des acteurs à la production d'une transformation. Une grève, une pétition, une présentation aux élections est une forme de mobilisation des acteurs. En revanche ces mêmes mobilisations d'acteurs peuvent aboutir à des transformations par différentes modalités. Pour reprendre le cas d'une présentation électorale, cette mobilisation peut se traduire par une victoire électorale qui donnera une possibilité de traduire le changement social par l'exercice du pouvoir par les acteurs. Cette présentation aux élections peut tout aussi bien se solder par un échec de la prise des postes décisionnels, mais en revanche provoquer un changement social directement sur les comportements individuels exercés par le travail idéologique mené durant la campagne électorale. Il se peut également que les adversaires victorieux perçoivent la nécessité de prendre en compte stratégiquement une partie des revendications programmatiques des candidats vaincus, voire qu'elles donnent lieu à des négociations. En somme, les actions concrètes et les mobilisations observables sont des moyens qui doivent passer par des modalités de transformation sociale pour pouvoir provoquer le changement. Or, ces modalités ne révèlent pas toutes le même potentiel selon les contextes que les acteurs sociaux semblent, intuitivement saisir, et dans lesquels ils vont s'investir avec plus ou moins de ferveur. Si nous reprenons l'analogie de « canaux » de transformation sociale, ceux-ci sont plus ou moins ouverts selon les contextes et permettent l'engouffrement d'intensités différentes en direction du changement

social. Ce chapitre esquisse les possibilités de penser la construction d'alternatives comme modalité de transformation sociale et fait état des logiques militantes qui seraient à l'œuvre dans l'investissement de ce type de recours comme pratique militante.

2.2. Penser le sens des transformations sociales

L'existence de précédents et de filiations historiques nourrit la raison pour laquelle, la préconisation de Lilian Mathieu¹⁴³, consistant à se garder de voir du nouveau dans le nouveau est également à appliquer au sein du champ des alternatives. Nous considérerons en ce sens qu'il s'agit bien plus d'une résurgence que d'une innovation. Or, la présence de ces constructions théoriques, mais aussi pratiques préalables à l'expansion que l'on connaît aujourd'hui n'enlève en rien l'intérêt de leur étude. Bien au contraire, si ce type de pratiques existait auparavant, plus vif encore est l'intérêt de comprendre les conditions spécifiques à leur résurgence. Pour ce faire, nous allons nous intéresser à plusieurs éléments explicatifs : la transformation des structures contextuelles et les mutations de l'individu contemporain.

La littérature scientifique sur les effets d'émergence, de déclin et de résurgence des mouvements sociaux est particulièrement fournie au sein des tenants de la *contentious politics*. C'est en ce sens que Verta Taylor¹⁴⁴ développe l'idée d'*abeyance structure*¹⁴⁵ dans une forme d'actualisation du modèle de la Structure des Opportunités Politiques. Or, la résurgence de la pensée et de l'action de transformation sociale par le développement et la création de nouvelles organisations alternatives ne nous semblent pas échapper à la mécanique que Florence Johsua¹⁴⁶ décrit à partir des travaux de Verta Taylor. Aussi avons-nous entrepris d'observer plus précisément la Structure des Opportunités Politiques dans laquelle tient lieu la résurgence de ces expériences pour aboutir à la formulation d'hypothèses structuralistes.

L'épuisement des formes de transformations sociales « classiques » ne doit pas uniquement se comprendre selon les forces et faiblesses intrinsèques des organisations qui les portent. Comme nous l'avons vu précédemment, ces formes ont la particularité de concevoir une transformation sociale au travers de la prise des pouvoirs publics en saisissant le champ politique et institutionnel comme intermédiaire. Il est donc nécessaire d'observer comment les mutations contemporaines ont affecté les sphères de pouvoir convoitées par les acteurs sociaux,

¹⁴³ Lilian Mathieu, « Un militantisme qui n'a de nouveau que le nom », *Résister au quotidien ?*, 2013, p. 223 à 240.

¹⁴⁴ Verta Taylor, « Social Movement Continuity: The Women's Movement in Abeyance », *American Sociological Review*, 1989, vol. 54, n° 5, p. 761-775.

¹⁴⁵ La notion d'*abeyance* fut traduite par Olivier Fillieule comme « mise en veille » dans Olivier Fillieule (ed.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, p. 761.

¹⁴⁶ Florence Johsua, « Abeyance structure » dans *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009, p. 17-23.

permettant d'expliquer le tarissement de ces recours et, plus largement, une désaffection¹⁴⁷ pour le champ politico-institutionnel. Cela aboutit à une situation dans laquelle les individus tendent à privilégier des modalités qui ne prennent pas le champ politique comme intermédiaire à la transformation sociale. Pour ce faire, nous allons proposer une forme de représentation de l'articulation entre le champ politique et le tissu social qui nécessite au préalable de revenir sur ces notions dont on va questionner le sens communément admis.

Le *social* fera référence au tissu d'acteurs, individuels et collectifs, du champ de l'actualisation concrète de leurs comportements et actions. Le *politique*, quant à lui, va désigner la sphère spécifique qui a été instituée par convention sociale comme étant chargée de la direction du social. Il fonctionne par délégation d'un certain nombre de pouvoirs tenants aux individus et collectifs sociaux autour de formes de représentations politiques intervenant généralement, dans les démocraties libérales, par un processus électoral. Il va s'agir d'un *champ*, au sens bourdieusien¹⁴⁸, dont l'étendue des compétences et les règles de fonctionnement¹⁴⁹ sont multiples, parfois explicites, parfois implicites et qui va codifier socialement les jeux d'entrée, de sortie et de stratification des acteurs du milieu politique.

2.2.1. La transformation politique

Le champ politique est probablement encore plus soumis que les autres champs à la construction d'enjeux de positions internes. Il offre régulièrement le spectacle d'une mobilisation des ressources sans autre motivation apparente que l'élévation des positions des acteurs en son sein. Il donne ainsi l'impression qu'il fonctionne « en vase clos ». Pourtant, dans la mesure où il s'agit de la sphère conventionnellement instituée comme directrice du social, l'activité politique ne saurait être une stricte « fin en soi ». La nature même du champ politique est d'incarner un *moyen* d'action sur les activités sociales réelles, de produire un changement normatif concret sur les comportements des agents sociaux. La transformation politique est donc avant tout un mode de transformation sociale, mais dont la particularité est de faire intervenir une étape intermédiaire passant par le champ politique.

Étant entendu que la transformation politique est un moyen intermédiaire à la transformation sociale, elle nécessite un déroulement en deux temps : un premier temps de « montée » à partir du tissu social consistant à faire entrer les projections de transformation sociale dans le champ

¹⁴⁷ On fait bien ici référence à une désaffection et non un désintérêt.

¹⁴⁸ Pierre Bourdieu, *La distinction: critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, 670 p.

¹⁴⁹ Ces règles de fonctionnement ont principalement été établies à l'instauration progressive des États par les bourgeoisies nationales, sur lesquelles sont venues se sédimer les réajustements issus des rapports sociaux de luttes qui en donnent aujourd'hui une cristallisation en même temps qu'elles renseignent sur l'état actuel de la tension sociale.

politique ; et un second temps de « descente » qui vise à faire appliquer en retour les politiques publiques opérationnelles dans une logique *top down* sur le tissu social. Cette relation entre les deux sphères peut être illustrée sous la forme d'une pyramide dont la base représenterait le tissu social et le sommet renverrait au pouvoir politique. À partir de cette représentation, nous tâcherons de repérer les différentes relations entre ces deux entités.

La première relation est celle visant à atteindre le champ politique. Nous distinguerons ici trois types de possibilités d'accès qui renvoient aux formes classiquement employées.

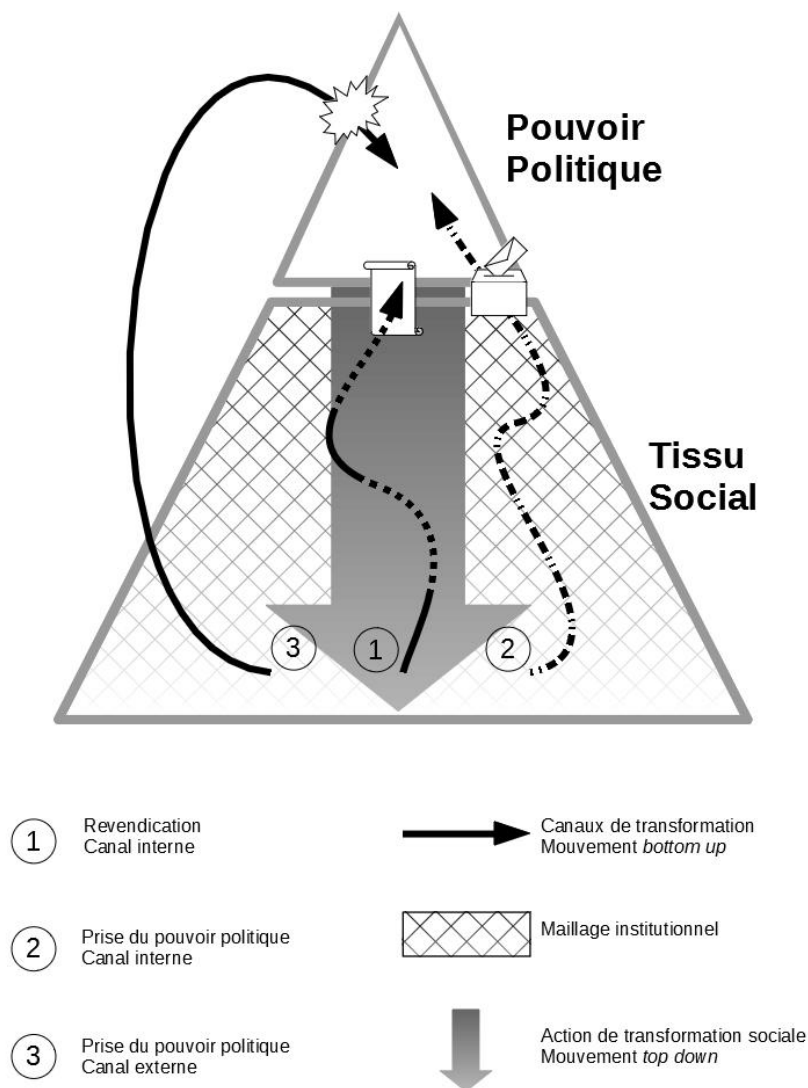


ILLUSTRATION 5 : REPRESENTATION PYRAMIDALE DES CANAUX DE TRANSFORMATIONS POLITIQUES

Note de lecture : Les différentes flèches noires représentent les canaux classiques avec lesquels les aspirations de transformation sociale parviennent à intégrer le champ politique depuis le tissu social. En retour, elles trouvent une application traduite par le biais de dispositifs politiques et appliqués par le maillage institutionnel qui jalonne le tissu social. Plus on s'éloigne de la direction du pouvoir politique, plus on descend dans le tissu social, et plus la pénétration des directives est ténue et le maillage institutionnel clairsemé.

Ces trois formes peuvent également être vues dans un enchaînement, une progression régulièrement constatée d'une mobilisation dont la modalité d'accès au champ politique se déplacerait de l'une à l'autre en fonction de l'échec précédemment rencontré. Le cheminement ordinaire d'une revendication, si elle n'est pas satisfaite au cours des étapes de mobilisations, parcourt généralement ces formes de façon à démarrer par une problématique sectorielle, parfois localisée, mais surtout concrète, pour progressivement tendre vers une généralisation idéologique et une remise en question des cadres et fonctionnements institutionnels. Cette évolution peut évidemment être conçue dans un autre ordre selon les contextes politico-institutionnels, les moments d'« accélération de l'histoire » où s'emballent les effets conjoints des opportunités contextuelles et des mobilisations sociales. Par ailleurs, certains acteurs adoptent des cheminements inverses démarrant par des aspirations de transformations globales et cherchant des points de fixations permettant de matérialiser les luttes en même temps qu'elles visent à entraîner des masses dans une élévation des revendications à l'échelle systémique, qu'il soit volontairement provoqué par un groupe d'activistes ou issu d'une spontanéité ensuite canalisée et organisée par des activistes¹⁵⁰.

Un problème social concret émerge et fait l'objet d'une transformation en revendication qui est portée par une organisation collective. Cette revendication est adressée aux décideurs politiques en vue de la satisfaction des griefs émis. Cette forme emploie les canaux internes dans la mesure où elle cherche un débouché par le biais de la structuration politique existante. C'est la voie des mobilisations sociales. Pour ce faire, les acteurs sociaux ont recours aux différents répertoires d'actions collectives¹⁵¹ de pression citoyenne qu'il s'agisse de manifestations, de pétitions, de lobbying, de blocages, de grèves, d'action spectaculaires, etc. Ces répertoires d'actions se diversifient grandement depuis les dernières décennies¹⁵². Notons que les acteurs mobilisés peuvent également procéder à l'interpellation d'entités politiques supérieures pour qu'elles intercèdent en leur faveur.

Mais, dans le cas où elle échouerait ou n'aboutirait pas à une entière satisfaction, soit la revendication s'éteint ou se met en sommeil (selon la mécanique d'abeyance structure¹⁵³), soit elle se transforme pour être intégrée dans un autre canal. À cette étape, le canal généralement priorisé est celui visant la substitution des représentants politiques. La logique consiste à

¹⁵⁰ La façon de canaliser et d'organiser les luttes concrètes, telles que les tactiques adoptées par les maos-spontanéistes, constitue toujours une stratégie militante pour de nombreux groupes qui revendiquent pourtant l'anti-institutionnalisation et de l'anti-autoritarisme des organisations mus par une volonté de cohérence entre les moyens employés et les fins poursuivies dont l'horizontalité constitue un des piliers.

¹⁵¹ C. Tilly, *La France conteste*, *op. cit.*

¹⁵² O. Fillieule, « 4. Tombeau pour Charles Tilly », art cit.

¹⁵³ F. Johsua, « Abeyance structure », art cit.

prendre les pouvoirs publics à la place des dirigeants actuels en vue de la réalisation, par soi, de la revendication précédemment conçue. C'est le canal politico-institutionnel. Au sein des démocraties libérales, ce remplacement des dirigeants politiques prend généralement forme au travers du processus électoral. Dans certains cas, ce remplacement peut également intervenir par des nominations à des postes décisionnels, correspondant à des tactiques d'entrisme. La revendication initiale est alors transformée pour correspondre aux règles spécifiques au champ politique et à la séquence particulière du processus électoral. Elle peut être atténuée ou dissoute dans des programmes électoraux aux spectres thématiques plus vastes. Il s'agit également d'un canal interne. Les acteurs mobilisés se conforment aux fonctionnements juridiques qui règlementent le processus de remplacement des dirigeants.

En cas d'échec à ces tentatives visant à la satisfaction des revendications par le biais des canaux internes, la mobilisation des acteurs peut se traduire par une volonté de prise des pouvoirs publics par les canaux externes. Il va alors s'agir de se départir des règlements et voies officielles pour procéder au remplacement des décideurs. C'est la voie révolutionnaire¹⁵⁴.

Chacun de ces canaux fait l'objet de jeux d'acteurs, de rapports de forces, de mobilisations de ressources qui leur sont spécifiques. Or, une des hypothèses structurelles que nous proposons pour expliquer le recours à la construction d'alternatives consiste à affirmer que ces différents canaux de montée vers le champ politique (revendication, politico-institutionnel ou révolutionnaire) sont de plus en plus bloqués, et qu'ils le sont simultanément, obstruant les possibilités de transposer les mobilisations d'acteurs d'un canal à l'autre parmi ces trois voies. Cette configuration crée des conditions de pression sociale particulièrement forte. Les problématiques sociales émergentes qui ne trouvent pas de possibilité de traduction par l'intégration politique viennent se sédimenter sur les aspirations idéologiques historiques. Les possibilités de « décompression » que produisait l'intégration d'une partie des aspirations sociales grâce aux victoires partielles de mobilisations sociales ou aux alternances politiques se sont tariées. Cette situation nourrit la frustration des publics mobilisés, alimente le désespoir et, en reprenant les travaux d'Henry Laborit, peut expliquer le recours à des formes de luttes qui bien qu'inefficaces, permettent d'éviter « l'inhibition de l'action », sans lesquelles les individus

¹⁵⁴ Notons que le processus révolutionnaire ne fait pas nécessairement l'objet de l'usage de la violence politique que ce soit de la part des décideurs politiques ou des acteurs mobilisés ; les deux étant intrinsèquement corrélés. Il existe peu de cas d'épisodes révolutionnaires sans violences, où les décideurs politiques n'useraient pas des moyens de coercition maximaux avant leur remplacement. Mais on peut régulièrement observer des moments de substitution des responsables politiques par des canaux externes sans violence corporelle même s'ils sont plus le fait de groupes militaires au sein de régimes autoritaires dont l'armement a une fonction dissuasive (ou persuasive) que d'acteurs sociaux engagés dans un processus révolutionnaire.

s'exposeraient à la croissance de maladies psychosomatiques¹⁵⁵. Il est alors nécessaire de mieux décrypter les raisons pour lesquelles ces modes de transformations sont partiellement obstrués. L'option révolutionnaire est très largement abandonnée par les militants des démocraties libérales depuis plusieurs décennies. Les conditions de réalisations d'un renversement révolutionnaire sont largement bloquées et entraînent un affaiblissement des organisations militantes révolutionnaires. Mais ce canal implique un ensemble de conséquences allant bien au-delà de l'accomplissement du seul « moment révolutionnaire ».

Au sein des démocraties libérales, le canal révolutionnaire est le fait d'une minorité (sans quoi les revendications auraient abouti par les autres canaux). La prise de pouvoir par ce biais implique donc que la majorité de la population soit dans une attitude hostile qui s'étend bien au-delà du moment du renversement. Cela signifie surtout que la transformation sociale initialement souhaitée ne peut en rien être confondue avec la seule prise du pouvoir. Avec ce canal, la minorité d'acteurs mobilisés est donc intrinsèquement confrontée à une majorité non consentante qui implique l'établissement d'une phase transitionnelle, ainsi dénommée dans le vocable marxiste-léniniste la « dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie ». Ce n'est qu'à cet instant que prend forme la transformation sociale réelle (qui ne serait pas déjà obtenue dans le cours du processus révolutionnaire). Or, au-delà de la menace constante de mouvements contre-révolutionnaires qui pourrait interrompre à tout moment le processus de transition, rien ne garantit l'obtention de moyens permettant de mener à bien cette transition. Car bien qu'ayant renversé les dirigeants politiques précédents, la coopération de l'ensemble de l'appareil opérationnel totalement indispensable à l'exercice du pouvoir, le maillage institutionnel, reste largement à acquérir ou également à substituer. À l'impopularité de la démarche et des mesures de transformation sociale mais aussi aux carences de moyens opérationnels, viennent s'ajouter les contraintes liées à l'hostilité diplomatique dans un contexte socioéconomique d'interdépendances à l'échelle globale. Aussi, la faisabilité et la pérennité des transformations sociales établies par un processus révolutionnaire sont conditionnées par leur diffusion au sein des entités politiques et économiques dont dépendent les sociétés dirigées par les acteurs révolutionnaires. C'est cette tâche de diffusion du processus révolutionnaire que Lev Davidovitch Bronstein « Trotski » nommait la *Révolution Permanente*¹⁵⁶.

En bref, la transformation sociale qui serait menée par le biais d'une prise des pouvoirs publics par le canal révolutionnaire, et tout particulièrement au sein des démocraties libérales, nécessite des ressources colossales, mais surtout une temporalité extrêmement étalée de l'ordre de

¹⁵⁵ Henri Laborit, *Eloge de la fuite*, Paris, Gallimard, 1985, 186 p.

¹⁵⁶ Leon Trotsky, *La révolution permanente (1928-1931)*, Paris, Gallimard, 1964, 384 p.

plusieurs décennies, voire sur plusieurs générations pour aboutir à un changement normatif complet.

2.2.2. Globalisation et devenir des stratégies de contrôle des pouvoirs publics

La présence d'une étape intermédiaire implique une contrainte de taille en comparaison avec une transformation sociale directe, appliquée par les acteurs protestataires directement sur les structures et comportements des agents sociaux. Cette contrainte se mesure en ressources et en temps nécessaire à investir pour concrétiser une revendication depuis sa conception jusqu'à son intériorisation normative par les individus. Les étapes de ce processus sont nombreuses et passent entre autres par la conception d'un problème public, les mobilisations de pression citoyenne appliquant des rapports de force avec leurs adversaires, la transformation en argument de campagne électorale visant à substituer les décideurs (le cas échéant), l'intégration au sein du champ politique, la traduction en politique publique, pour parvenir à l'application qui sera éventuellement accompagnée de mesures coercitives a posteriori. Au final, une revendication de changement social nécessite souvent plusieurs décennies avant de déboucher sur sa réalisation, si elle n'est pas abandonnée, altérée ou modifiée au cours de ce processus ; sachant également qu'une fois mise en place, sa pérennité est un enjeu de chaque instant.

La présence d'une étape intermédiaire constitue pour les stratégies de transformations « classiques » une contrainte. Pour autant, elle comporte également des opportunités sans quoi les acteurs ne s'y engageraient pas. En effet, pourquoi faire le détour par le champ politique pour faire une transformation sociale là où l'on pourrait envisager une transformation sociale directe, « horizontale » ?

L'obtention du pouvoir politique permet d'obtenir une augmentation considérable des ressources nécessaires à la mise en place des transformations souhaitées. Ces ressources relèvent autant d'aspects pratiques (logistique, financière, humaine, de connaissances techniques) que des formes de coercition permettant de soumettre et de faire adopter un changement réel de comportements. Cela permet une généralisation des transformations allant bien au-delà des personnes qui leur sont idéologiquement favorables précisément parce qu'elles ont accepté le mode de désignation du groupe victorieux. Concrètement, cela permet surtout de limiter le taux de rébellion lors de la conception des mesures et de transgression lors de leur application et donc de limiter les ressources nécessaires à leur application effective. Or, ces intérêts de la prise des pouvoirs publics sont de moins en moins valides.

Les modes de désignation de la démocratie représentative sont battus en brèche. Les taux d'abstention aux scrutins électoraux affaiblissent la légitimité du personnel politique. Les

directives politiques sont régulièrement contestées, et tout particulièrement dans le champ de l'aménagement ou des domaines relatifs à la sphère privée. Le libéralisme économique et politique a considérablement effrité la puissance publique. Du reste, aux côtés d'un affaiblissement de la puissance symbolique, les ressources matérielles des pouvoirs publics sont également atrophiées.

Au moment où l'obtention des pouvoirs publics nécessite une augmentation des ressources à investir ; paradoxalement, l'intérêt de cette prise des pouvoirs publics recule. Il en résulte une désertion partielle du champ politique mais surtout un réinvestissement des possibilités de changements sociaux par d'autres canaux.

Cette représentation des modes de transformation par les canaux politiques permet surtout de mettre en perspectives les possibilités de transformations sociales, dont la construction d'alternatives. Il s'agirait alors d'appliquer des changements par les acteurs sociaux, directement sur le tissu social, sans avoir recours à l'intermédiaire du contrôle des pouvoirs publics. L'enjeu est de taille, car pour reprendre John Holloway, il s'agit bien de « changer le monde sans prendre le pouvoir »¹⁵⁷. Observant les mobilisations dans différents pays et notamment les mobilisations zapatistes, John Holloway voit une véritable possibilité d'engager des mutations dans les interstices des systèmes politiques et institutionnels existants au travers de ce qu'il nomme des « brèches ». Celles-ci peuvent se situer à toute échelle, tout niveau de l'armature politique. Pour sa part, Erik Olin Wright voit dans les organisations alternatives des « utopies réelles ». Il a consacré sa carrière à l'étude des classes sociales et des inégalités pour finalement analyser le potentiel transformateur de ces initiatives. Il en propose la définition de la façon suivante :

Au lieu de domestiquer le capitalisme en imposant une réforme par le haut ou de briser le capitalisme par le biais d'une rupture révolutionnaire, l'idée centrale consiste à éroder le capitalisme en construisant des alternatives émancipatrices dans les espaces et les fissures des économies capitalistes en luttant pour défendre et étendre de tels espaces. Les utopies réelles sont des institutions, des relations et des pratiques qui peuvent être construites ici et maintenant, qui préfigurent un monde idéal et qui nous aident à atteindre cet objectif post-capitaliste.¹⁵⁸

¹⁵⁷ John Holloway, *Changer le monde sans prendre le pouvoir : le sens de la révolution aujourd'hui*, Paris; Montréal, Éditions Syllepse ; Lux éditeur, 2007, 313 p.

¹⁵⁸ Erik Olin Wright, *Utopies réelles*, Paris, La Découverte, 2017, p. 9. Les travaux d'Erik Olin Wright s'appuient entre autres sur les expériences coopératives du Pays Basque Sud auxquelles il consacre une section dans cet ouvrage.

Ce type de modalités comporte en revanche des inconvénients. Dans la mesure où elles ne vont pas acquérir d'autorité politique, elles sont privées de moyens coercitifs et reposent ainsi essentiellement sur le consentement des publics. Elles sont intrinsèquement contraintes dans leur application à une donne fondamentale : acquérir l'adhésion des individus à la transformation de leurs propres pratiques sociales. Pour Erik Olin Wright, les conditions de réussite de ces organisations doivent donc tenir compte de trois critères : la désirabilité, la viabilité et la faisabilité¹⁵⁹.

La sociologie des mouvements sociaux emploie usuellement le cadre théorique de la Structure des Opportunités Politiques pour expliquer l'essor d'une mobilisation. Ce cadre provient du courant de la *contentious politics*. Il vise à établir des facteurs contextuels influant sur la réussite ou l'échec d'un cycle de mobilisation à partir d'une construction combinant des critères durables (armature institutionnelle, culture politique, stabilité des régimes, etc.) et ponctuels (modèle d'exercice du pouvoir, coloration politique, etc.). Selon les auteurs, plusieurs variables sont identifiées¹⁶⁰. La proposition la plus répandue est celle de Sydney Tarrow¹⁶¹. Il décompose les quatre éléments suivants : la division entre élites détenant les pouvoirs, la présence d'alliés influents, le niveau de stabilité des alignements politiques et le degré d'ouverture de l'accès au système politique. C'est ce dernier élément qui nous intéresse particulièrement.

La façon avec laquelle nous appréhendons le prisme de la Structure des Opportunités Politiques tient compte des observations que Lilian Mathieu¹⁶² a apportées à leur égard. Mais c'est essentiellement la perception de ces critères par les acteurs, et ce que cette perception produit comme effet sur les mobilisations qu'ils déploient qui est un véritable facteur explicatif.

Lilian Mathieu invite ainsi à « *une appréhension davantage situationnelle et dynamique des phénomènes contestataires que ne peut le faire la simple juxtaposition de l'objectivisme de la structure des opportunités politique et du subjectivisme cognitiviste de la frame analysis* ». ¹⁶³

Dans le prolongement de Lilian Mathieu, l'hypothèse qui nous anime consiste bien à penser que c'est la *perception* par les acteurs de l'ouverture et la fermeture de cette Structure des Opportunités Politiques qui va influencer sur la façon avec laquelle les individus vont recourir aux différentes pratiques de mobilisations.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 46.

¹⁶⁰ Olivier Fillieule et Lilian Mathieu, « Structure des opportunités politiques » dans *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009, p. 530-540.

¹⁶¹ S. Tarrow, *Power in movement*, *op. cit.*

¹⁶² Lilian Mathieu, « Des mouvements sociaux à la politique contestataire: les voies tâtonnantes d'un renouvellement de perspective », *Revue française de sociologie*, 2004, vol. 45, n° 3, p. 561-580.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 567.

Cette explication par la perception des opportunités politique implique des acteurs qu'ils fassent reposer leurs engagements militants sur des logiques instrumentales, des calculs stratégiques. Or, le militantisme fait intervenir d'autres logiques que la seule action rationnelle en finalité. Les pratiques militantes classiques, comme la prise des pouvoirs politiques, offrent une dimension symbolique, une portée émotionnelle, dépassant les considérations rationnelles orientées vers les transformations sociales. En effet, on peut observer la façon avec laquelle la prise du pouvoir politique peut satisfaire des aspirations identitaires, de reconnaissance sociale, des formes de rétributions symboliques qui peuvent à elles seules fournir les motivations à l'action pour certains militants.

La volonté apparente de recourir à la prise des pouvoirs publics, et donc à l'insertion d'une étape intermédiaire dans la transformation sociale, peut également provenir d'autres formes d'explications que celles puisant dans le registre de la théorie du choix rationnel, ou selon la typologie de Max Weber, dans l'action rationnelle en finalité¹⁶⁴. De fait, le militantisme est une activité permettant de satisfaire de nombreux besoins sociaux allant bien au-delà de sa vocation première de transformation sociale, et que l'on situerait en poursuivant la typologie wébérienne dans le registre des actions rationnelles en valeurs, des actions émotionnelles y compris des actions traditionnelles. On pourrait même observer la façon avec laquelle les logiques d'ordre émotionnelles, identitaires, de reconnaissance sociale, ou encore de défense des intérêts matériels sont régulièrement à la genèse de mobilisations sociales.

La présence de ce moyen intermédiaire à la transformation sociale est source de contraintes car elle suppose de réaliser une « montée » vers le champ politique puis une « descente » articulée avec le tissu social. Or, les transformations contemporaines ont considérablement affecté la bonne articulation des deux sphères, ce qui conduit à constater un coût croissant lié à la contraction des mécaniques « de montée » dans le champ politique, accompagné d'un affaiblissement du gain de la « descente » provenant de l'effritement de la puissance publique. Bien qu'il continue de revêtir une valeur certaine, l'intérêt stratégique du recours à la transformation sociale par l'intermédiaire du champ politique décline nettement.

¹⁶⁴ Max Weber, *Economie et Société*, 1ère éd. 1922., Paris, Plon, 1971.

2.3. Le Pays Basque Nord : un territoire propice à la création d'alternatives

Le Pays Basque Nord est, comme nous l'avons vu, un territoire au dynamisme politique particulièrement fort¹⁶⁵. Cette spécificité interroge bon nombre d'observateurs et d'acteurs des mouvements sociaux. Elle est parfois hâtivement attribuée à une autre spécificité : la présence de la langue et de la culture basques, ou plus généralement, les éléments ethnoculturels basques. Elle est également parfois attribuée à l'héritage d'une tension politique liée à la lutte armée. Mais ces explications se heurtent rapidement à un constat sans appel : les militants au Pays Basque Nord ne sont pas, tant s'en faut, tous bascophones. Par ailleurs, bon nombre de militants participant aux différentes luttes voire même directement celles en faveur d'une reconnaissance linguistique et identitaire ne sont pas originaires du Pays Basque Nord. Du reste, ce n'est pas une originalité historique, car même les plus fervents militants qui ont porté la lutte basque, y compris au Pays Basque Sud, n'étaient pas bascophones.

Comme le souligne Xabier Itçaina¹⁶⁶, ces éléments jouent un rôle explicatif de l'intensité générale des mobilisations. Mais ils ne peuvent expliquer la forme qu'elles prennent. De fait, quelques comparaisons avec d'autres territoires permettent d'observer que la présence d'une minorisation linguistique n'entraîne pas mécaniquement un activisme par la construction d'alternatives.

À l'exception de quelques nuances idiomatiques et culturelles hyperlocalisées, les marqueurs ethnoculturels et identitaires du Pays Basque Nord sont également présents au Pays Basque Sud. Dans cette dernière, le recours à la construction d'alternatives est très faible, proportionnellement à sa population. Le répertoire d'action collective des acteurs protestataires est davantage dirigé vers le contrôle institutionnel. Une des caractéristiques du Pays Basque Sud est d'avoir une structuration institutionnelle dense et aux compétences élevées. C'est particulièrement le cas de la Communauté Autonome d'Euskadi. La présence d'institutions permet de canaliser les désirs de transformations sociales au travers des systèmes politiques. Or, c'est là que se situe probablement une des clefs d'explication structurelle du non-recours à la construction d'alternatives.

Parallèlement, la principale caractéristique du Pays Basque Sud est d'avoir vu ses initiatives citoyennes totalement bloquées lors des années de dictature franquiste suite au coup d'Etat

¹⁶⁵ Pour avoir une radiographie d'ensemble du dynamisme politique et social au Pays Basque Nord, nous invitons à se reporter aux travaux d'Igor Ahedo, et notamment aux deux tomes suivants : Igor Ahedo, *El viaje de la identidad y el nacionalismo vasco en Iparralde (1789-2005) : volumen I*, Gasteiz, Eusko Jaurlaritzaren Argitalpen Zerbitzu Nagusia, 2006, vol.1, 297 p ; Igor Ahedo, *El viaje de la identidad y el nacionalismo vasco en Iparralde (1789-2005) : volumen II*, Gasteiz, Eusko Jaurlaritzaren Argitalpen Zerbitzu Nagusia, 2006, vol.2, 610 p.

¹⁶⁶ Xabier Itçaina, *Les virtuoses de l'identité: religion et politique en Pays Basque*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, 353 p.

militaire en 1936. Dans ces conditions, la construction d'alternatives est totalement compromise. La transformation du régime à partir du milieu des années 1970 a finalement fait éclore de nombreuses dynamiques politiques et syndicales. Mais elle a surtout fait émerger un large tissu d'organisations populaires comme le souligne Raul Zelik¹⁶⁷ (associations culturelles et linguistiques, radios associatives, locaux autogérés ...). Mais le recours aux alternatives en tant que stratégie militante reste plus timoré au Pays Basque Sud. Car, en plus d'une explication par l'attraction des forces militantes vers le champ politique, il faut prendre en considération le niveau de répression exercée sur le tissu des organisations alternatives même dans les décennies suivant la fin de la dictature. La doctrine judiciaire du « *Todo es ETA* » par laquelle les magistrats espagnols voyaient dans ce tissu d'initiatives, des structures d'appui à la lutte armée, a conduit à l'arrestation, la torture et l'incarcération de nombreux militants de dizaines d'organisations (bars associatifs, fondations, cours de langue basque, journaux...) par des « macro-procès ».

Le Pays Basque Nord est un territoire particulièrement indiqué pour l'analyse des effets de blocages des modalités classiques. Il fut longtemps caractérisé par une minorisation politique, au sens où l'insuffisante structuration institutionnelle plaçait d'office les aspirations locales à se heurter à des impossibilités d'aboutir. La présence d'une lutte de libération nationale reposant sur une minorisation politique des spécificités ethnoculturelles permet aux observateurs de mieux voir les effets d'une carence institutionnelle. L'élément de minorisation ethnoculturelle peut expliquer le fondement des luttes, mais pas la forme qu'elles prennent. Ce n'est donc pas la présence d'une spécificité ou d'une altérité culturelle et linguistique qui explique une inclination idiosyncrasique au recours à la construction d'alternatives, mais bien plutôt le blocage des modalités de transformations classiques. La minorisation politique appelle à trouver des solutions alternatives pour faire avancer les projets défendus. À titre d'exemple, nous avons pu observer comment les échecs électoraux qu'ont connus les collectifs tels qu'Enbata¹⁶⁸ dans le champ politique et ELB¹⁶⁹ dans le milieu syndical agricole se sont traduits ensuite par des initiatives visant à concrétiser une part des revendications par la construction d'alternatives. Or, les transformations des institutions politiques dans les jeux de subsidiarité d'une globalisation accélérée¹⁷⁰ conduisent de plus en plus de territoires (tels que les villes en

¹⁶⁷ Raul Zelik, *La izquierda abertzale acertó*, Tafalla, Navarra, Txalaparta, 2017, 127 p.

¹⁶⁸ J. Etcheverry-Ainchart et P. Etcheverry-Ainchart, *Le mouvement Enbata*, op. cit.

¹⁶⁹ Martine Sistiague, *E.L.B. Ipar Euskal Herriko laborarien oihartzuna*, Baiona, Gatuzain, 1999, 265 p.

¹⁷⁰ Ulrich Beck, *Pouvoir et contre-pouvoir à l'ère de la mondialisation*, Paris, Aubier, 2003, 561 p.

transition, les tendances au municipalisme libertaire¹⁷¹) à être entraînés dans des dynamiques similaires.

Cet espace constitue aujourd'hui un ensemble de ressources facilitant la création de nouvelles initiatives par des formes d'incubation, de mutualisation de moyens, de relations entre directions, par de la communication étendue auprès des adhérents des structures jumelées, etc. D'autre part, l'hypothèse que nous émettions est que la constitution de ce que l'on commence à nommer un « écosystème alternatif », dans le prolongement des travaux initiés par Julien Milanesi¹⁷², va structurer la vision du champ des actions possibles en constituant un ensemble de ressources symboliques, d'imaginaires d'actions, qui viennent s'apposer aux côtés des ressources matérielles et logistiques évoquées précédemment et qui constituent autant d'exemples faisant la démonstration empirique, la confirmation en actes qu'une « autre voie est possible »¹⁷³.

Cet espace, ou écosystème, des organisations alternatives nous apparaît se structurer par des relations filiales, où certaines structures « mères » jouent le rôle d'incubateur relevant des relations interdépendantes avec plusieurs organisations « satellitaires » et assurant la direction politique d'un ensemble que l'on nommera « galaxie ». Ces galaxies sont ainsi formées autour d'un centre politique assurant la direction de l'ensemble, mais dont il faut parfois noter l'absence d'une identification claire, car non incarné par une organisation précise.

La construction sociohistorique dont le territoire a été le témoin, par les dynamiques internes spécifiques, mais également par les événements globaux qui l'ont traversé, aboutit à la consolidation d'un champ particulièrement dense dont la dimension relativement autonome et à la fois interdépendante des autres modes d'actions politiques permet de revisiter la notion d'« espace des mouvements sociaux » proposé par Lilian Mathieu¹⁷⁴.

La définition de cet espace, comme pour toutes les tentatives de définition de périmètres au sein de toutes ces initiatives, se heurte à la complexité de l'élaboration de critères précis et opérationnels. Pour notre part, nous intéressent essentiellement à leur projection de transformation sociale, il nous est immédiatement apparu complexe d'établir des critères de discriminations stricts depuis le point de vue d'un observateur externe, sur la base

¹⁷¹ Vincent Gerber, Floréal Romero et Murray Bookchin, *Murray Bookchin : pour une écologie sociale et radicale*, Le Pré-Saint-Gervais, Passager clandestin, 2014, 91 p.

¹⁷² Que nous avons rencontré à plusieurs reprises au cours de ses travaux portant sur « L'Eusko et l'écosystème alternatif du Pays Basque ».

¹⁷³ L'exemplarité de ces organisations dont il s'agit ici se distingue de celle, individuelle, qui sera traitée plus tard dans les travaux relatifs à l'enquête de terrain.

¹⁷⁴ L. Mathieu, *L'espace des mouvements sociaux*, *op. cit.*

d'informations publiques sans s'en référer aux aspirations de transformation sociale des promoteurs et adhérents.

2.4. Les mutations de l'engagement

2.4.1. Subjectivation et critique stratégiques

Aux côtés des facteurs d'ordre structurels pouvant potentiellement expliquer la résurgence d'un militantisme par la construction d'alternatives, nous pouvons également identifier des facteurs liés aux mutations des individus, de leurs logiques comportementales, de leurs aspirations, qui auraient ainsi des incidences sur le rapport entretenu avec le militantisme mais aussi sur la façon de le pratiquer.

En nous inscrivant dans une perspective sociologique constructiviste¹⁷⁵, nous envisageons ainsi que les contraintes contextuelles et les actions des individus contemporains interagissent dans un sens où la structuration contextuelle des possibles est à la fois le produit, producteur des actions militantes des individus.

Le pluralisme des individus nécessite dès lors des outils heuristiques permettant de saisir la pluralité de ces actions où l'on envisage que la modestie apparente des actions pratiques s'accompagne tout à la fois d'ambition de transformations plus élevées. Aussi, aux côtés d'une *sociologie plurielle* des comportements politiques¹⁷⁶, l'étude de ce type de pratique nécessite une sociologie des comportements politiques pluriels.

Le champ d'études des mobilisations sociales se trouve rapidement confronté à une double complexité dans l'élaboration des cadres d'analyses imputable à la pluralité intrinsèque des individus contemporains mais également à la pluralité des motivations possibles dans le cadre de mobilisations.

Croisant les logiques matérielles et symboliques, la pluralité des individus s'exprime dans une amplification de la diversité possible des explanans qui ne peut se saisir uniquement ni par le prisme de la théorie du choix rationnel¹⁷⁷ (ou *Rational Choice Theory*) ni par une approche structuraliste. Nombreux sont les cas qui reposent sur des modalités désintéressées des acteurs dans la mobilisation, et d'autre part, l'engagement des individus ne peut être compris comme

¹⁷⁵ Philippe Corcuff, *Les nouvelles sociologies: entre le collectif et l'individuel*, 3^e éd., Paris, Armand Colin, 2011, 128 p ; Vincent Gayon et Benjamin Lemoine, « Constructivisme » dans *Dictionnaire d'économie politique*, Paris, Presses de Sciences Po, 2018, p. 97-111 ; Peter Berger et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986, 288 p.

¹⁷⁶ Olivier Fillieule et al., *Sociologie plurielle des comportements politiques : je vote, tu contestes, elle cherche...*, Paris, Presses de Sciences Po, 2017, 398 p.

¹⁷⁷ Raymond Boudon, « Théorie du choix rationnel ou individualisme méthodologique ? », *Revue du MAUSS*, 2004, vol. 24, n° 2, p. 281-309.

la stricte actualisation des comportements suggérés par une position sociale au sein d'une structure dans la mesure où l'action collective vise très souvent précisément à ébranler ces cristallisations sociales.

C'est en somme ce que nous indique Erik Neveu :

Toute sociologie des mouvements sociaux est confrontée à une variété de situations dans lesquelles tantôt la dimension du calcul d'avantages matériels est observable, tantôt dominant des motivations plus désintéressées. Il est possible de se cantonner à une explication économique, soit en attribuant à d'autres disciplines (psychologie) les cas qui résistent au modèle, soit en les faisant entrer de force dans le modèle en appelant « incitations sélectives » les dimensions identitaires ou symboliques. Il est plus fécond de rechercher une théorie de l'action attentive à la diversité des mobilisations et donc assez plastique pour la prendre en compte.¹⁷⁸

Les modèles de pluralisme explicatifs les plus significatifs en sociologie sont proposés par Bernard Lahire, Luc Boltanski et Laurent Thévenot, et enfin François Dubet. Dans son ouvrage *L'Homme pluriel*¹⁷⁹, Bernard Lahire propose un modèle que l'on résume généralement par commodité pédagogique à l'actualisation, ou à la proposition d'une version plurielle, des conceptions de Pierre Bourdieu. La thèse centrale de l'auteur consiste à étudier la genèse de la pluralité des individus et à observer que l'absence d'unité du social contribue à une multiplicité de socialisations produisant des aptitudes variées chez les individus modernes. Pour leur part, dans leur célèbre ouvrage *Les économies de la grandeur*¹⁸⁰, Luc Boltanski et Laurent Thévenot proposent une sociologie pragmatique des épreuves de justification dont la thèse centrale repose sur l'idée que les individus sont en capacité de puiser dans des registres et des grammaires de justification pluriels. Enfin François Dubet propose lui, une sociologie de l'expérience¹⁸¹ basée sur les tensions entre logiques d'action chez les individus. Cette dernière conception est naturellement mieux indiquée pour tenter de comprendre la façon avec laquelle les militants se meuvent à l'aide de logiques militants a priori pluriels.

2.4.2. La sociologie de l'expérience

En ce sens, le modèle de la sociologie de l'expérience proposé par François Dubet nous semble offrir une portée heuristique plus opportune pour la compréhension des activités plurielles des

¹⁷⁸ E. Neveu, *Sociologie des mouvements sociaux*, op. cit., p. 83.

¹⁷⁹ Bernard Lahire, *L'homme pluriel: les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998, 271 p.

¹⁸⁰ Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *De la justification : les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991, 496 p.

¹⁸¹ F. Dubet, *Sociologie de l'expérience*, op. cit.

individus contemporains. Cette nécessité de saisir la complexité et la diversité synchronique et diachronique des individus se fonde sur l'explosion, la plasticité et la péremption des cadres normatifs qui structuraient auparavant les trajectoires et actions. Là où le sens des actions découlait de positions et d'identités sociales durables qui ne se questionnaient plus par une inscription normative stable, les individus contemporains doivent être les propres créateurs du sens injecté dans leurs actions. L'explosion des identités collectives les place dans des situations où le choix individuel, bien que ne reposant ni sur un libre arbitre total ni sur un horizon des possibles illimité, vient fonder le pivot des trajectoires de vie. Les individus sont ainsi investis de la fonction de producteurs de sens, impliquant un « travail » sur soi dont la complexité est d'autant plus renforcée qu'il ne s'impose pas de lui-même. La création de ce sens, qui ne se déploie ni dans une structuration figée, ni dans un néant social (donc ni un « tout » préétabli, ni un « rien » vierge de toute construction sociale) nécessite au contraire des aptitudes de composition entre la diversité des configurations situationnelles qui charge les individus de l'autopoïèse de soi, en même temps qu'elle les hisse au rang de démiurges du monde social. L'expérience évoquée par François Dubet renvoie à deux conceptions complémentaires. D'une part, avec une acception proche du sens communément utilisé, elle désigne la façon d'éprouver le monde social par des expériences de vies. D'autre part, elle est érigée en concept clef d'une mécanique sociologique selon laquelle il définit l'expérience comme :

[...] une combinaison de logiques d'action, logiques qui lient l'acteur à chacune des dimensions d'un système. L'acteur est tenu d'articuler des logiques d'action différentes, et c'est la dynamique engendrée par cette activité qui constitue la subjectivité de l'acteur et sa réflexivité¹⁸²

François Dubet présente trois logiques fondamentales de l'expérience : la logique d'intégration, la logique stratégique et la logique de subjectivation. Là où les modèles explicatifs de la sociologie classiques tentent de saisir les conduites sociales au prisme d'une logique centrale exclusive, la force heuristique de François Dubet repose sur l'idée que les actions des individus sont placées en tension entre différentes logiques.

La logique d'intégration renvoie à la logique par laquelle les conduites des individus vont correspondre aux attentes normatives des structures sociales dans lesquelles ils sont insérés. La logique stratégique est l'aptitude comportementale des individus à optimiser les ressources investies dans les actions. Par opposition aux deux autres logiques, la subjectivation renvoie aux conduites dépassant – ou parfois « luttant contre » – les cadres normatifs de leurs

¹⁸² *Ibid.*, p. 105.

appartenances collectives et dépassant les considérations d'optimisations des ressources par un calcul gain-coûts. La logique désigne donc, à la fois, le processus de dépassement par lequel les individus inscrivent leur rapport au monde en tant que sujet de leurs propres vies et des transformations historiques par des actions reposant sur des valeurs universelles. La notion de sujet est ainsi définie par Francis Jauréguiberry comme :

*[...] la capacité pour un individu de se regarder de l'extérieur et de concevoir sa vie non seulement comme déterminée par son héritage et par son insertion dans un système d'interdépendance et d'assignation, mais aussi comme le produit de sa réflexivité et de sa liberté individuelle.*¹⁸³

La radicalisation de la modernité n'a pas fait disparaître les besoins d'appartenance, d'identité et d'existence sociale des individus au sein d'entités collectives. Ce qui change en revanche, c'est que la capacité intégratrice des individus au sein d'entités collectives, des organisations et institutions, n'est plus une donnée mécanique à un moment de progression inédit de l'individuation.

À l'inverse, cela suppose des individus qu'ils réalisent un véritable travail de construction identitaire dont la tâche est d'autant plus épineuse qu'il n'en existe pas de guide. De même, cela exige des entités collectives qu'elles poursuivent elles-mêmes un véritable travail d'attraction des individus.

Au-delà des valeurs incarnant les buts poursuivis par les actions, le militantisme est aussi une activité définissant un rapport existentiel à soi et au monde. Être militant, être sujet des transformations historiques, est une façon d'être à soi et une façon d'être au monde ; un mode d'existence procurant une élévation des individus par l'action créatrice qu'ils produisent sur le monde.

L'érosion de la prégnance des appartenances collectives rebattant la centralité, l'allégeance des individus aux organisations politiques permet de jouer pleinement les compétences des individus modernes de *critique utilitariste des stratégies militantes traditionnelles*. Le militantisme ne peut plus se dérouler sur de strictes logiques relevant d'une inscription filiale, des formes de reproduction mécaniques des schèmes transmis. Dans le contexte d'une radicalisation de la modernité initiée dès les années 1970, la jeunesse mue par une critique artiste¹⁸⁴ et un désir d'émancipation se dresse en rupture vis-à-vis des générations précédentes.

¹⁸³ Francis Jauréguiberry, « L'individu hypermoderne face aux big data », *Sociologie et sociétés*, 2017, vol. 49, n° 2, p. 47.

¹⁸⁴ Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999, 848 p.

Ce phénomène s'observera également dans le champ militant, où s'exprimeront dans toutes leurs forces les conduites de « défection » (*exit*) et de « prise de parole » (*voice*) identifiées par Albert Hirschman¹⁸⁵. En suivant le cadre explicatif proposé par François Dubet, nous proposons que l'érosion des appartenances collectives, relevant de la logique d'*intégration*, entraîne un investissement accru des logiques de *subjectivation* et des logiques *stratégiques*.

Dans le champ militant, la distanciation des logiques d'appartenance (des identités militantes antérieures, des dogmatismes ou d'un militantisme identitaire) que produit l'explosion des identités sociales entraîne une exacerbation de la logique stratégique et à la logique de subjectivation. D'aucuns voient alors dans les aptitudes comportementales des individus, le versant pessimiste de cette exacerbation. Il va s'agir des situations où les individus, mus par leurs aspirations à l'émancipation individuelle, la distanciation des carcans et déterminismes sociaux, vont puiser dans des logiques de rationalité instrumentale, poussant la logique stratégique à outrance dans l'utilitarisme calculateur au service des doctrines individualistes et égoïstes.

Pour autant, l'exacerbation de ces deux logiques n'entraîne pas aussi mécaniquement et surtout, pas uniquement, une traduction individualiste. L'exacerbation combinée des logiques stratégiques et de subjectivation va également permettre de nourrir un autre versant : celui d'un militantisme émancipateur réinvestissant les causes collectives par une rationalité stratégique renforcée.

Jacques Ion opérera une modification sémantique à l'endroit des deux figures du militantisme qu'il identifie dans son ouvrage *La fin des militants*¹⁸⁶. Évoquant un engagement total et un engagement distancié qu'il illustre avec l'image du post-it, il procède ensuite à une modification visant à les nommer respectivement engagement affilié et engagement affranchi faisant du critère d'adhésion un des éléments discriminants les plus clairs.

Lilian Mathieu¹⁸⁷ estime que cette distinction n'est finalement que peu valide, les deux modèles proposés ayant été observés antérieurement. Pour notre part, nous appréhendons cette distinction avec grand intérêt en comprenant qu'il y a évidemment une sédimentation et une juxtaposition des modèles d'engagements mais dont l'évolution de chacun d'eux renseigne des mutations des façons d'agir dans la transformation sociale bien qu'ils ne se substituent pas entièrement.

¹⁸⁵ Albert O. Hirschman, *Exit, voice, and loyalty: responses to decline in firms, organizations, and states*, Cambridge, Mass, Harvard University Press, 1970, 162 p.

¹⁸⁶ Jacques Ion, *La fin des militants?*, Paris, Editions de l'Atelier; Editions Ouvrières, 1997, 124 p.

¹⁸⁷ L. Mathieu, « Un militantisme qui n'a de nouveau que le nom », art cit.

2.4.3. Un militantisme radical et pragmatique ?

Recourir à la construction d'alternatives interroge. L'action « ici et maintenant » semble à la fois entrer en tension avec les désirs d'un « ailleurs », les constructions idéologiques de sociétés idéales, d'utopies que l'on retrouve généralement dans l'espace militant. Comment pourrait-on penser alors un militantisme qui puisse combiner ces deux exigences d'une action immédiate mais œuvrant à la fois aux « lendemains qui chantent » ?

Suite à de nombreuses recherches sur les mutations de l'engagement, Jacques Ion a observé l'émergence (ou la résurgence) d'un autre type d'engagement. Il le situe d'une part dans un contexte d'effondrement des grands récits qui stimulait les aspirations et dessinait des promesses d'horizons émancipateurs facilitant les engagements militants et, d'autre part, la fragilisation des identités individuelles et collectives¹⁸⁸.

Au creux de cette configuration qui voit tout de même le maintien des structures militantes classiques (partis et syndicats), Jacques Ion observe un engagement reposant sur des modes d'action à « la visée pragmatique » recherchant des « résultats concrets »¹⁸⁹. Il leur prête ainsi une double caractéristique. Premièrement, dans la lignée de l'adage de Jean de la Fontaine « *Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras* »¹⁹⁰, et des résultats parce que les perceptions d'un potentiel avenir meilleur sont incertaines alors que les menaces qui planent sont perçues comme tangibles ; elles témoignent d'une logique d'action focalisée sur le présent et l'immédiateté. Deuxièmement, même en s'inscrivant dans un présentisme, il souligne que ces mobilisations sont innervées de valeurs et aiguillées par les orientations idéologiques. De ce fait, Jacques Ion nomme cette forme d'engagement : l'*idéologie pragmatique*.

*[...] les engagements cherchent à agir directement sur le cours des choses sans attendre la promesse de lendemains qui chantent. Si les idéaux n'ont point disparu, si les visées de transformation sociale subsistent, pour autant, il s'agit d'abord et principalement d'agir, ici et maintenant. Les utopies subsistent, elles sont cependant comme mises en réserve ; mais les valeurs qu'elles portent inspirent les actes concrets du quotidien. C'est ce qu'on peut appeler un idéalisme pragmatique.*¹⁹¹

Jacques Ion observe ainsi une mutation des engagements en direction d'actions concrètes réalisées « ici » et « maintenant ». Toutefois, Jacques Ion voit dans ces engagements une

¹⁸⁸ Jacques Ion, « Quand se transforment les modes d'engagement dans l'espace public », *Débats Jeunesses*, 2005, vol. 16, n° 1, p. 24.

¹⁸⁹ *Ibid.*

¹⁹⁰ Jean de La Fontaine, « Le Petit Poisson et le Pêcheur », *Fables de La Fontaine*, livre V, 1668

¹⁹¹ J. Ion, « Quand se transforment les modes d'engagement dans l'espace public », art cit, p. 25-26.

priorisation de l'action sur les visées de transformation sociale, une « mise en réserve des utopies ». Or, il nous semble que c'est là une des configurations possibles de l'action concrète. Notre observation du panorama militant ces dernières années nous enjoint à confirmer ces déclarations de Jacques Ion. Nous avons effectivement pu observer que bon nombre d'individus, notamment les jeunes mais pas uniquement, s'engagent prioritairement, et parfois avec une grande intensité, dans le sens d'une action concrète, immédiate (mais par ailleurs souvent temporaire) sans nécessairement y rechercher une projection de transformation sociale. C'est tout particulièrement le cas des personnes adhérentes aux organisations alternatives, usagers, sociétaires...

Finalement la proposition d'idéalisme pragmatique ne recouvre pas entièrement les mutations des engagements constatés autour des aspirations à l'action concrète immédiate. En revanche, la proposition théorique que nous pouvons émettre pour tenter de mieux les distinguer repose sur la façon avec laquelle les individus vont concevoir des propositions de pratiques selon qu'elles associent ou dissocient les fins et les moyens.

De fait, nous avons pu observer ces dernières années l'émergence de mobilisations en rupture avec les cadres militants précédents et dont la similarité, indépendamment des thématiques programmatiques qu'elles recouvrent et des formes qu'elles prennent, repose essentiellement sur le fait que les individus souhaitent une association, une fusion entre les fins poursuivies et les moyens employés. Dit autrement, il s'agit d'une aspiration, face à la perception que « demain est annulé » de rabattre les finalités à l'immédiateté de l'action, et donc à les confondre dans les moyens. Pour Elisabetta Bucolo, Jean-Louis Laville et Geoffrey Pleyers, « *Partout, la cohérence entre les valeurs et les pratiques devient fondamentale pour un nombre croissant d'activistes. L'engagement devient préfiguratif.* »¹⁹²

Ce type de proposition a une force d'attraction tout évidente pour des individus tiraillés par un travail incessant de composition entre des tensions plurielles, fuyant l'incohérence et l'écartement – ou l'écartèlement – entre des désirs d'ailleurs et l'expérience d'un monde repoussant. Les promesses d'avènement d'un paradis étant épuisées, et n'apercevant aucun commencement face à la finitude, ne reste alors plus qu'à la recherche du souverain Bien, de paradis terrestres.

La présence de l'idéalisme aux côtés d'une aptitude pragmatiste de l'action est un préalable à penser l'action transformatrice. Mais, le fait que les individus soient mus par la volonté d'associer idéalisme et pragmatisme dans l'action militante ne suffit pas à elle seule pour en

¹⁹² J.-L. Laville et al., « Introduction », art cit, p. 15.

faire une stratégie de transformation sociale. Cette volonté peut en effet se limiter à une application présentiste, dans les carences du modèle hégémonique, à porter une assistance palliative aux souffrances du monde sans motiver sa transformation profonde. La stimulation de la participation associative peut de ce fait se dérouler sur un plan d'action caritative, humanitaire, sociale, visant à résoudre les conséquences du conflit social, bien plus qu'à s'atteler au conflit lui-même. La simple existence conjointe de valeurs accompagnant l'action, où les utopies seraient « mises en réserve », n'est finalement pas éloignée de la simple éthique dans les conduites de vie.

La construction d'alternatives suppose que les individus qui y ont recours aient une double compétence. D'une part, dans la mesure où on l'assimile à une pratique militante, elle comporte un mouvement de radicalité, s'appuyant sur des valeurs et une aspiration à la transformation vers un idéal émancipateur. D'autre part, parce qu'elle est une mise en pratique « ici » et « maintenant », et qu'elle vise des changements massifs, elle est confrontée à la nécessité de s'adapter aux contraintes existantes du réel et d'ainsi avoir une compétence pragmatique.

Si l'on comprend aisément la nécessité et la présence d'une compétence de projection radicale dans l'action militante, le pragmatisme est sans doute plus inhabituel notamment parce que l'usage commun l'assimile précisément à l'antithèse de la radicalité, comme synonyme de « modération ».

Or, dans le champ des sciences sociales, le pragmatisme revêt une tout autre dimension. Il désigne deux courants philosophiques et sociologiques. Le courant philosophique est représenté par Charles Sanders Peirce, William James et John Dewey. La philosophie pragmatique consiste à établir une théorie de la vérité à partir des conséquences pratiques des actions selon laquelle ce qui est vrai est ce qui est utile, ce qui fonctionne. Il existe également une sociologie pragmatique dont on attribue la parenté à Luc Boltanski suite aux travaux qu'il a conduits avec Laurent Thévenot autour des ouvrages consacrés aux économies de la grandeur¹⁹³. Par la suite, la sociologie pragmatique a été enrichie d'une diversité d'objets de recherche et une multiplication de méthodes dont les contours furent mieux tracés à l'aide d'un article fondateur¹⁹⁴ puis un ouvrage de synthèse¹⁹⁵. Paradoxalement, ce programme de recherche est une « sociologie pragmatique » et non une sociologie *du* pragmatisme. Il s'agit d'un prisme méthodologique, une façon d'observer les conduites sociales mais elle ne prend pas pour objet

¹⁹³ Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *Les économies de la grandeur*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, 361 p ; L. Boltanski et L. Thévenot, *De la justification, op. cit.*

¹⁹⁴ Yannick Barthe et al., « Sociologie pragmatique : mode d'emploi », *Politix*, 2013, vol. 103, n° 3, p. 175-204.

¹⁹⁵ Cyril Lemieux, *La sociologie pragmatique*, Paris, La Découverte, 2018, 128 p.

d'étude le pragmatisme des logiques d'action. Plusieurs études relatives aux activités militantes ont été conduites par des chercheurs de ce courant¹⁹⁶. Or, seuls les travaux d'Irène Pereira¹⁹⁷ ont employé la méthodologie de la sociologie pragmatique pour étudier le pragmatisme des actions militantes aux côtés d'une polarité radicale.

Communément, la radicalité et le pragmatisme sont envisagés comme des compétences exclusives où la présence de l'une rend incompatible la présence de l'autre. Cette dualité antagonique prend généralement la forme de critiques adressées mutuellement par les individus s'identifiant à l'une des deux polarités. Les individus s'identifiant comme « pragmatiques » et se réclamant d'une action réaliste, raisonnée ou mesurée ; perçoivent généralement les « radicaux » comme de « doux rêveurs », des « utopistes », « hors-sol ». À l'inverse, les individus s'identifiant comme « radicaux » et se réclamant d'une pureté et de la cohérence aux valeurs, perçoivent les « pragmatiques » comme des « modérés », parfois même des « sociaux-traitres ».

Or, dans le cas des pratiques militantes alternatives, ces deux compétences semblent tout à la fois contraires, mais nécessaires dans leur complémentarité.

L'absence de pragmatisme peut conduire à la construction d'organisations dont le niveau de vertu sera égal à celle de l'ardeur pour y accéder. L'offre de transformation des pratiques est à ce point élevée qu'elle dissuade la majorité des publics y compris une part des personnes qui peuvent pourtant leur témoigner une sympathie idéologique.

L'absence de radicalité, de son côté, conduit à la construction d'organisations dont le niveau de subversivité est à ce point modeste et succinct qu'elles entrent rapidement deux cas de figure. Au mieux, elles produisent une normalisation léthargique où le maintien de l'organisation et de ses activités est une fin en soi. N'ayant plus de projection transformatrice ni d'objectif de dépassement, les moyens affectés visent le renouvellement des activités qui, à leur tour, ont pour fonction de générer le renouvellement des moyens et ainsi de suite.

Au pire, les organisations, privées de polarisation radicale projetée vers des objectifs dépassant l'action présentiste, se perdent dans une volatilité des orientations selon les effets d'opportunités les plaçant dans une posture vulnérable à la domestication par les adversaires.

¹⁹⁶ Fabrizio Cantelli et Marta Roca I. Escoda, *Sensibilités pragmatiques: enquêter sur l'action publique*, Bruxelles, Peter Lang, 2009, 450 p ; Lilian Mathieu, « Rapport au politique, dimensions cognitives et perspectives pragmatiques dans l'analyse des mouvements sociaux », *Revue française de science politique*, 2002, vol. 52, n° 1, p. 75-100 ; Bruno Frère, « Tous entrepreneurs ? Essai de sociologie pragmatique des topiques alternatives » dans Fabrizio Cantelli et al. (eds.), *Sensibilités pragmatiques: enquêter sur l'action publique*, Bruxelles, Peter Lang, 2009, p. 18.

¹⁹⁷ Irène Pereira, *Un nouvel esprit contestataire: La grammaire pragmatiste du syndicalisme d'action directe libertaire*, Thèse de doctorat de Sociologie, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), Paris, 2009, 767 p ; Irène Pereira, *Peut-on être radical et pragmatique?*, Paris, Textuel, 2009, 141 p.

Constatant que les deux polarités sont tout à la fois nécessaires et opposées, la radicalité et le pragmatisme pourraient bien plutôt être pensés dans une relation dialectique traçant un continuum entre ces deux polarités. L'enjeu serait alors d'observer une position d'équilibration des contraires que Philippe Corcuff¹⁹⁸ attribue à Pierre Joseph Proudhon. Les individus, placés dans des tensions paradoxales seraient alors dans des formes d'injonctions d'articuler des polarités tout à la fois opposées mais complémentaires. Dans ce type de complexe, l'identification d'une position d'équilibre revient à adopter la vision aristotélicienne selon laquelle la vertu est au milieu (*in medio stat virtus*). L'enjeu serait alors d'identifier et se placer à la médiété, au *juste milieu* qu'Aristote présente comme source de vertu permettant d'atteindre le bonheur.

*Ainsi donc la vertu morale est une moyenne, dont nous avons précisé les conditions : elle est un milieu entre deux défauts, l'un par excès, l'autre par manque ; sa nature provient du fait qu'elle vise à l'équilibre aussi bien dans les passions que dans les actions. [...] En chaque cas atteindre le juste milieu ne va pas sans peine [...] il est à la portée de n'importe qui de se mettre en colère, aussi bien que de distribuer de l'argent et de faire des largesses. Par contre, savoir à qui il faut donner, combien, quand, pour quelle fin et de quelle manière, voilà qui n'est pas à la portée de tout le monde et qui est difficile.*¹⁹⁹

Ainsi, si ces deux polarités sont à la fois nécessaires mais opposées, plutôt qu'une dualité antagonique, il faudrait y voir une tension dialectique. L'enjeu central reviendrait alors à trouver un point d'équilibre, un placement du curseur, dans le continuum entre ces deux polarités.

2.4.4. La stratégie de transformation gradualiste

Un logiciel militant en préhension avec les contraintes de réalisation et, conservant à la fois, une projection de transformation vers un horizon idéal, nécessite l'articulation des deux polarités radicales et pragmatiques.

Les travaux d'Irène Pereira ont notamment montré la présence de cette grammaire radicale et pragmatique au sein des formes de luttes syndicales²⁰⁰. Elle montre tout particulièrement la nécessité de ce type de logiciel pour des démarches stratégiques gradualistes. Elle s'appuie notamment sur la stratégie de transformation sociale établie par Pierre Joseph Proudhon en

¹⁹⁸ Philippe Corcuff, *Où est passée la critique sociale? Penser le global au croisement des savoirs*, Paris, La Découverte, 2012, 320 p ; Philippe Corcuff, « Antinomies et analogies comme outils transversaux en sociologie : en partant de Proudhon et de Passeron », *SociologieS*, 2 novembre 2015.

¹⁹⁹ Aristote, *Ethique de Nicomaque*, traduit par Jean Voilquin, Paris, Garnier, 1961, liv. II ; chapitre IX.

²⁰⁰ I. Pereira, *Un nouvel esprit contestataire: La grammaire pragmatiste du syndicalisme d'action directe libertaire*, op. cit.

établissant une comparaison avec les autres grands penseurs du mouvement ouvrier du milieu du XIXe siècle²⁰¹. La ligne stratégique qu'il propose trouve de nombreuses similarités avec les pratiques militantes alternatives. Révulsé par l'effusion de sang produite par la Commune, Pierre Joseph Proudhon, qui fut par ailleurs député à l'Assemblée nationale, envisage une stratégie de transformation non violente, fédéraliste, se déployant depuis des expériences autogestionnaires situées dans le champ économique pour graduellement parvenir à une société anarchiste.

La stratégie de transformation gradualiste nécessite de ce fait l'articulation conjointe d'un pragmatisme et d'une radicalité. Le pragmatisme viserait ainsi à prendre les conditions de l'existant pour point de départ de la transformation. La radicalité, quant à elle, consisterait à maintenir le cap d'un horizon émancipateur tout au long de la progression pour atteindre l'idéal désiré. Nous avons vu que la relation entre les polarités radicales et pragmatiques peut être appréhendée sous différentes possibilités. Elle peut être envisagée comme une relation antagonique ou comme une tension dialectique. Mais, au vu des propositions de transformation graduelle, depuis l'existant vers un horizon, peut-on également penser que ces polarités s'articulent sous la forme d'une progression depuis la nécessité du pragmatisme à l'origine des combats jusqu'à la radicalité de leur aboutissement ? Le pragmatisme est-il un moyen qui permette d'atteindre les fins radicales ? Les militants qui mobilisent ces logiciens à la fois pragmatiques et radicaux cheminent-ils depuis le pragmatisme du point de départ à la radicalité de la situation finale ?

La question de l'articulation entre les notions de radicalité et de pragmatisme se pose éminemment au sujet des organisations alternatives. Dès lors que l'on considère que ces organisations puisent dans un registre militant, de transformation sociale, se pose la question de la radicalité, et plus précisément du niveau de radicalité. Le pragmatisme, lui, s'impose intrinsèquement puisqu'il s'agit d'avoir recours à la construction concrète de solutions adaptées à la situation matérielle et idéologique des contextes dans lesquels elles se déploient. C'est-à-dire que d'un côté, on s'interroge sur la volonté de transformation émancipatrice, le caractère transformateur, voire subversif de la volonté prévalant la création de ces organisations.

D'un autre côté, il s'agit de voir que les organisations alternatives, sont intrinsèquement condamnées à des autolimitations, à la modestie d'une action locale, sectorielle, qui doit *faire* avec les contraintes existantes. Le recours à la construction d'alternatives procède-t-il d'une volonté de transformation radicale ? D'une volonté d'action pragmatique ? Cela procède-t-il

²⁰¹ Irène Pereira, *Les grammaires de la contestation. Un guide de la gauche radicale*, Paris, La Découverte, 2010, 238 p.

des deux et si oui, comment et à quels niveaux ? Que deviennent ces volontés lorsqu'elles sont confrontées à des contraintes réelles, provenant de la concrétisation de ces aspirations ? Lorsqu'elles rencontrent des obstacles politiques, idéologiques, matériels ? Et lorsqu'elles évoluent, se développent ?

C'est toutes ces questions qui placent la tension radicalité-pragmatisme au cœur de nos préoccupations. Les aspirations au changement rupturiste, révolutionnaire, semblent pouvoir se permettre d'écarter ces considérations, en se focalisant sur l'offre d'une perspective de changement radical. D'autres organisations encore, telles celles tendant à « limiter » les dégâts humains des dominations, sans questionner leurs origines, semblent également pouvoir se permettre de faire l'économie d'une polarité radicale. Mais au sein des alternatives, leurs caractéristiques mêmes impliquent de s'intéresser de très près à cette relation avec la radicalité et le pragmatisme.

Nous avons vu que la construction d'alternatives est une forme de mobilisation limitée qui prend corps dans des conditions contraintes. Ces organisations sont par ailleurs sectorielles et localisées. Leur action transformatrice sur l'existant est bien observable, mais leur potentiel à atteindre plus tard des horizons émancipateurs en dépassant leur action immédiate interroge. Cela supposerait de la part des militants qui les animent de motiver leur action par un logiciel militant combinant radicalité et pragmatisme. Ils devraient témoigner de stratégies de transformation sociale qui démarrent depuis une éthique pragmatiste adaptée aux contraintes de l'action immédiate, et qui tendent à la fois, peu à peu vers un « mieux » pour atteindre la totalité d'un idéal radical.

La thèse que nous proposons consiste donc à affirmer que le militantisme par la construction d'alternatives constitue une forme résurgente des mouvements sociaux. Cela suppose que les acteurs qui s'en saisissent témoignent d'une aspiration à la transformation sociale élevée, orientée vers l'historicité. Or, l'impératif d'action concrète, directe, de la construction d'alternative, nous enjoint à penser que les militants de ces organisations appuient leur action sur cette double logique de radicalité et de pragmatisme.

Soit il s'agit d'une action palliative simple visant à satisfaire des besoins sociaux immédiats sans projection de transformation historique et que les organisations alternatives viennent s'opposer sur les fonctionnements sociaux dominants en même temps qu'ils en constituent les états. Soit il s'agit d'organisations mues par une stratégie d'action immédiate tendue vers des finalités élevées dont la concrétisation intervient par une progression graduelle.

2.5. La matrice des modalités de transformation sociale

Nous avons proposé un cadre explicatif relatif aux canaux de transformation politique permettant de les distinguer, d'observer leurs fonctionnements, leurs blocages éventuels et de décrire les mécaniques de transfert entre eux. Nous avons émis l'hypothèse que le blocage de ces canaux de transformation par l'intermédiaire du champ politique constitue une explication d'ordre structurelle favorisant le recours aux canaux de transformations sociales directes. Nous avons également pu observer les différentes logiques présentes dans les formes renouvelées d'engagements et notamment celle articulant la radicalité et le pragmatisme.

Mais, ces deux affirmations se heurtent à l'absence de relations entre elles. Comment expliquer et penser le recours simultané à la construction d'alternatives et à un logiciel d'action militante combinant radicalité et pragmatisme ? Plus généralement, y a-t-il un lien clair entre les logiques d'action stratégiques et les modalités de transformation sociale ?

Nos recherches visant à identifier un modèle explicatif permettant d'établir ce lien et positionner les pratiques de construction d'alternatives furent infructueuses. Jusqu'au moment où, à la lecture de la thèse de doctorat de Bruno Frère²⁰², au détour d'une page, nous trouvions le point de départ de ce que nous nommons désormais la *matrice des modalités de transformation sociales*.

Au cours de ce travail de recherche, Bruno Frère détaille les évolutions des organisations de l'économie solidaire. Dans le chapitre 4, il montre tout particulièrement les déplacements de registres qu'a connu l'ALDEA²⁰³ et appose à la fin de cette section, l'illustration de synthèse suivante :

²⁰² B. Frère, *L'économie sociale et solidaire à l'épreuve de la pratique: contribution à une grammaire sociologique des dispositifs argumentaires*, op. cit.

²⁰³ L'Agence de Liaison pour le Développement des Entreprises Alternatives (ALDEA)

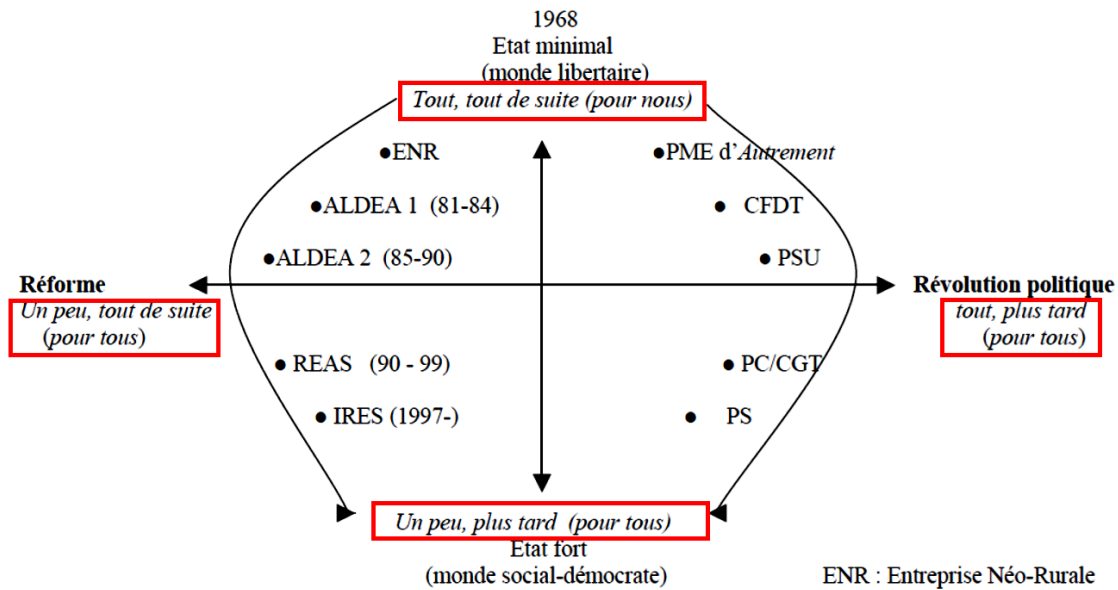


ILLUSTRATION 6 : ILLUSTRATION ISSUE DE LA THESE DE BRUNO FRERE

Cette illustration nous a alors immédiatement interpellés et a eu une portée heuristique particulièrement forte pour plusieurs raisons. La première est qu’il s’agit d’une cartographie dans laquelle sont distribuées, à la fois les organisations de l’économie solidaire, et les organisations politiques partisans orthodoxes. On peut dès lors penser que les axes établis permettent de distribuer les différentes formes de mobilisations d’acteurs, quels qu’en soient les statuts ou les modalités d’actions pratiques.

Le plan est construit par le croisement de deux axes. L’axe horizontal dresse un continuum dialectique entre une logique de réforme et une logique de révolution politique. Aussi, les organisations de l’économie solidaire sont-elles placées dans la polarité « réforme » alors que les organisations politiques sont placées du côté de la « révolution politique ». L’axe vertical est composé de deux sous-facteurs. D’une part, il renvoie au niveau d’interventionnisme étatique, et d’autre part, il comprend une progression temporelle.

Or, ce sont moins les axes et les polarités de cette illustration qui ont retenu notre attention que les critères de leur construction. En effet, Bruno Frère détaille six sous-logiques d’action stratégique pour chacune des polarités : tout, un peu, tout de suite, plus tard, pour nous et pour tous (encadrées en rouge). On peut immédiatement y voir la possibilité de dresser trois facteurs et d’établir une autre représentation de ce plan factoriel à l’aide de ces logiques d’action.

Les éléments « tout » et « un peu » vont constituer un continuum dialectique qui renvoie au niveau de projection de transformation sociale souhaitée par les acteurs. Il va ainsi incarner

l'axe de la totalité²⁰⁴ comportant à ses polarités le « tout » et à l'opposé le « peu ». À cet axe, il devient alors possible de superposer les autres dialectiques précédemment identifiées concernant le niveau de transformation sociale projeté par les acteurs. De ce fait, aux côtés du « tout », peut être placé l'« idéal » comme conception finale de l'action visant à l'obtention du « bien » par une éthique d'action « radicale ». À l'inverse, le « peu » correspondra à une logique visant à obtenir le « réalisable » et le « mieux » grâce à une éthique d'action « pragmatique ». De même, les éléments « tout de suite » et « plus tard » vont constituer un axe dialectique relatif à la temporalité projetée des transformations sociales²⁰⁵. Or, ce continuum est intrinsèquement lié au sens des transformations sociales que nous avons détaillées précédemment (transformation politique et transformation sociale). De fait, les modalités de transformations sociales intervenant par l'intermédiaire de l'intégration au sein du champ politique et s'appliquant en retour, par une logique verticale *top down* au sein de l'ensemble du tissu social, impliquent une durée importante. À l'inverse, les modalités visant l'application de transformations directes, par une logique *bottom up*, depuis, et en direction, du corps social nécessitent un laps de temps bien moins conséquent. De ce fait, ce second axe confond temporalité et sens des transformations sociales. Le croisement de ces deux axes permet de construire une représentation graphique sous forme de plan factoriel que nous plaçons ci-dessous.

²⁰⁴ Par précaution, il nous semble nécessaire de préciser ici que cette gradation ne pourrait trouver de référentiel absolu. Toute tentative de situer de façon opérationnelle le niveau de revendications des acteurs doit absolument tenir compte des référentiels individuels pour lesquels une même revendication est projetée à des niveaux différents. Il n'en demeure pas moins que prise dans son versant théorique, cette mécanique de tensions dialectiques peut faire l'objet d'une généralisation chez les différents acteurs. Par ailleurs, le concept de totalité que nous réemployons ici ne fait pas référence à une totalité unifiante. L'absence de totalité centrale n'empêche toutefois pas de concevoir et de penser des totalités sectorielles et déclinables dans des niveaux graduels.

²⁰⁵ De nouveau, par précaution, ce continuum déclinant graduellement le temps projeté pour la réalisation des transformations ne peut être compris comme résultant de la seule volonté des acteurs sociaux mobilisés. Il est assez évident que tout acteur souhaiterait que les transformations sociales soient réalisées « tout de suite », le plus promptement possible. Ce continuum doit être compris comme le niveau de temps nécessaire à la concrétisation réelle des transformations sociales projetées en tenant compte de l'ensemble des contraintes de réalisations qu'elles peuvent rencontrer (culturelles, idéologiques, matérielles, politiques...).

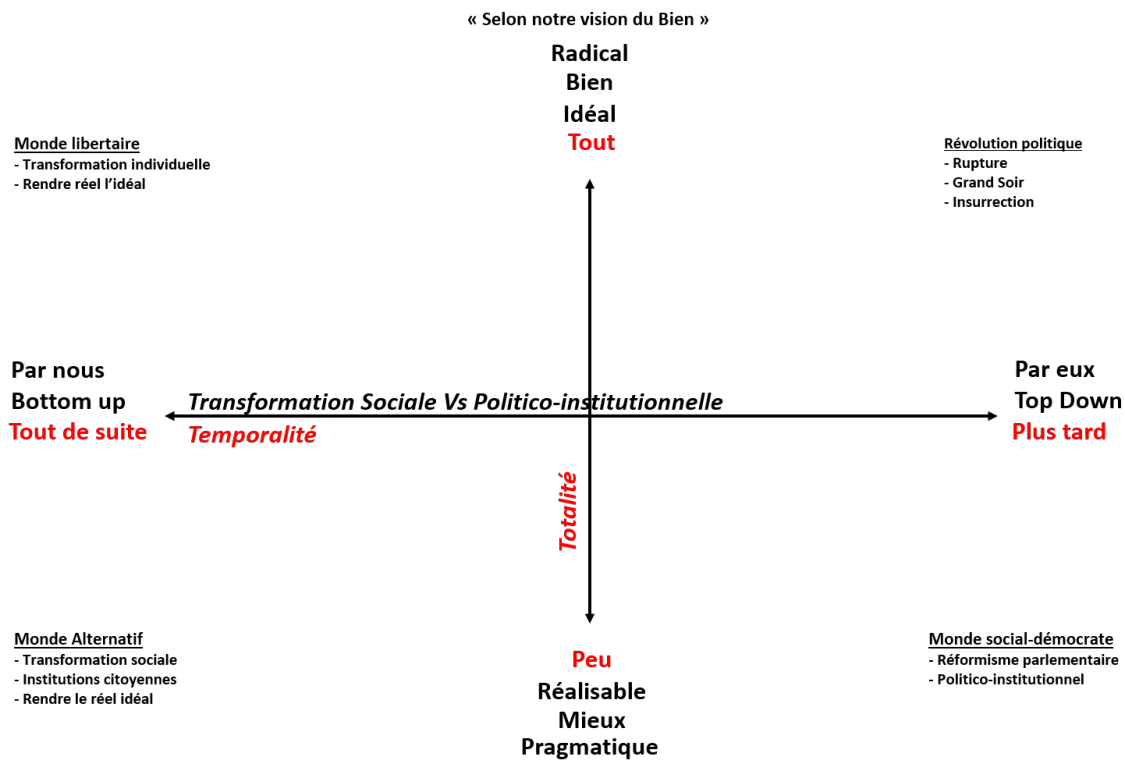


ILLUSTRATION 7 : MATRICE DES MODALITES DE TRANSFORMATION SOCIALE

Le croisement de ces axes permet de mettre en lumière des espaces idéaux typiques de sorte que la combinaison des polarités de ces dialectiques corresponde aux logiques animant les modalités historiques de transformation sociale.

En haut à droite de l'illustration, au croisement de l'idée du « tout », de « l'idéal », du « bien », du « radical » et du « plus tard », « par le haut », « par eux », se trouve le pôle de la révolution politique, entendue comme mode d'accès rupturiste au pouvoir politique visant à l'application d'un « tout », « idéal » convenu par un collectif restreint mais nécessitant, à la fois, une traduction concrète au sein du tissu social, d'une adhésion populaire. C'est le canal de la révolution telle qu'entendue classiquement et historiquement conduite dans les luttes d'émancipation sociale et des luttes d'émancipation nationales depuis l'extérieur de l'armature politico-institutionnelle avec l'optique d'en saisir le contrôle.

En bas à droite de l'illustration, au croisement de l'idée du « peu », du « réalisable », du « mieux », du « pragmatique » et du « plus tard », « par le haut », « par eux », se trouve le pôle du réformisme parlementaire ou politico-institutionnel qui consiste à penser la transformation sociale à partir de l'intérieur de la structuration institutionnelle existante et de ses règles de fonctionnement. Cette modalité se traduit concrètement sous la forme d'organisations politiques de pression citoyenne, par des mobilisations politiques classiques ou, au sein des régimes démocratiques, par la participation aux processus électoraux.

En haut à gauche de l'illustration, au croisement de l'idée du « tout », de « l'idéal », du « bien », du « radical » et du « tout de suite », « par le bas », « par nous », se trouve le pôle du monde libertaire ou de la révolution individuelle ou communautaire qui consiste à mettre en place une transformation des pratiques en conformité totale avec un idéal radical sans attendre un niveau d'adhésion populaire large ni une initiative des pouvoirs publics. Elle se traduit concrètement par des pratiques individuelles en quête de cohérence, parfois d'exemplarité (de mode alimentaire, de mode d'habitat, de mode de déplacement...) mais également par la constitution de communautés partageant une définition identique du « bien ».

Enfin, en bas à gauche de l'illustration, au croisement de l'idée du « peu », du « réalisable », du « mieux », du « pragmatique » et du « tout de suite », « par le bas », « par nous », se trouve le pôle alternatif, de transformation sociale interstitielle. Il consiste à produire une transformation sociale par une modification de pratiques accessibles au plus grand nombre dans les interstices du système institutionnel existant.

Chaque modalité comporte des relations concurrentielles avec les adversaires qui vont, pour leur part, œuvrer au blocage des acteurs mobilisés ou au succès de leurs propres orientations programmatiques. Ces relations constituent des rapports de forces prenant des formes opérationnelles d'actions spécifiques où les acteurs mobilisés vont s'incarner au travers d'entités correspondant aux modalités.

Ainsi, la modalité de la révolution politique comprend une opposition des forces coercitives (police, corps militaires, milices...) supposant généralement la création de forces militaires clandestines par les acteurs mobilisés. Au niveau de la modalité du réformisme parlementaire, les adversaires sont incarnés par les forces politiques partisans concurrentes dans la compétition électorale, les groupes de pression agissant par lobbying et plus rarement les entrepreneurs de mobilisations adverses visant à influencer les décideurs politiques. Les adversaires des acteurs mobilisés au sein de la modalité de révolution individuelle et communautaire sont plus diffus, moins incarnés, car le rapport de force est plutôt mené par le biais de luttes culturelles visant à attirer les pratiques sociales des individus dans le sens programmatique défendu par les acteurs en compétition. Il va donc s'agir aussi bien de tous les types de propagandes idéologiques, de promotion de modèles culturels, d'orientations axiologiques des représentations du monde par les entrepreneurs d'opinion en vue d'orienter les normes sociales ; que le recours aux appareils de conception et d'application coercitive des normes juridiques. Enfin, au sein de la modalité de transformation sociale alternative, les relations aux adversaires se déroulent sous la forme de luttes de structuration des intérêts matériels visant à transformer des pratiques de vie. Il va s'agir du versant matérialiste des luttes

culturelles où l'enjeu consiste essentiellement à construire des dispositifs facilitant les mutations des conduites sociales réelles en direction des orientations programmatiques des acteurs. Dans ce rapport concurrentiel, les adversaires prennent la forme d'entités politico-administratives, mais aussi avec les agents de l'économie marchande.

De fait, ces luttes de pratiques conduites dans le champ des organisations alternatives, permettent de mettre en exergue le fait que l'essence du pouvoir économique ne se limite pas qu'à la production et à la distribution du capital issu de la production de richesses constituant le « nerf de la guerre », mais qu'il joue un rôle de cadrage normatif des conduites sociales de premier plan. Les organisations alternatives ont à ce titre la particularité de venir établir un jeu concurrentiel sur ces deux volets : d'une part elles viennent capter les ressources sociales qui seraient autrement dirigées vers les acteurs marchands, en même temps qu'elles permettent de jalonner d'autres cadres normatifs ancrés dans la quotidienneté des individus. Elles permettent de véritablement, au sens de Karl Polanyi, de réencastrer²⁰⁶ le pouvoir des relations économiques des individus dans le sens d'une orientation programmatique en produisant un rapport de force simultanément appliqué au champ économique et au champ politique.

Certains types d'actions se situent à l'intervalle de modalités dont le placement intermédiaire peut même parfois constituer une condition de leur réussite. C'est le cas par exemple des mobilisations politiques de pression citoyenne (manifestations, grèves, actions de désobéissance civile massive, actions spectaculaires de *happening*, campagnes de pétitions...) qui se placent au croisement de la révolution politique et du réformisme parlementaire. Les différentes actions de pressions citoyennes peuvent être tout à la fois assimilées, par leurs participants au début du « Grand Soir », comme à l'augmentation du rapport de force ordinaire en vue de négociations ultérieures avec le champ politico-institutionnel²⁰⁷. Du reste, les négociations ont d'autant plus de chances d'être favorables que la menace insurrectionnaliste est crédible et, inversement, la mobilisation a d'autant plus de chances d'aboutir à un débouché proto-révolutionnaire que les négociations sont infructueuses. De ce fait, les mobilisations de pression citoyenne qui sont communément interprétées comme l'expression opérationnelle paradigmatique des mouvements sociaux n'ont pas une fonction de transformation sociale directe. Il s'agit de mobilisations de ressources dont la fonction même est d'incarner un moyen

²⁰⁶ Karl Polanyi, *The great transformation: the political and economic origins of our time*, 2^e éd., Boston, Beacon Press, 2001, 317 p.

²⁰⁷ De ce fait, il est nécessaire de préciser que les mobilisations de pressions citoyennes, généralement interprétées comme l'expression par excellence des mouvements sociaux, sont des mobilisations de ressources

intermédiaire qui nécessite inéluctablement une traduction au travers d'une des modalités pour atteindre la satisfaction de l'objet de la mobilisation.

Cette matrice permet de penser les modalités employables par un même mouvement social au travers des différentes déclinaisons stratégiques. Plus encore, elle permet de placer les tendances idéologiques, organisations et mêmes auteurs fondateurs dans chacune des modalités. Pour exemple, on peut observer comment le mouvement ouvrier, mouvement social central des sociétés industrielles a pris différentes formes d'orientations stratégiques entrant dans ces différentes modalités.

Cette matrice des modalités de transformations sociales n'est valable que pour les acteurs qui envisagent une production sociale, et ce, quelles qu'en soient les orientations programmatiques. Les logiques des acteurs visant la conservation des acquis, le maintien du statu quo dans les rapports de force avec les adversaires, soit la reproduction sociale, ne peuvent être intégrées dans cette représentation. Pour le dire en termes tourainiens, en reprenant la double dialectique des classes sociales, cela ne concerne que les protestataires et les dirigeants et écarte de fait les dominés et les dominants.

Les différentes tentatives d'explications à l'aide de cadres théoriques existants ou que nous avons conçus amènent ainsi à proposer l'hypothèse suivante, de type structuraliste, liée aux mutations contextuelles.

L'altérité ethnoculturelle, les spécificités territoriales et matérielles présentes au Pays Basque Nord n'ont pas connu de cadre politico-institutionnel adéquat qui puisse les traduire par des politiques publiques adaptées. Cela a entraîné le déclenchement de luttes revendicatives qui ont pris différentes expressions opérationnelles (revendication politique, traduction électorale, lutte armée...) visant la prise en compte des spécificités par les institutions existantes, et les cas échéants, par la traduction des revendications en demandes de création d'outils institutionnels à l'échelle du territoire.

Ces luttes ont permis des avancées partielles, mais l'insatisfaction de la totalité des revendications a entraîné des renouvellements tactiques dans le contenu revendicatif qui simultanément connut l'intégration de nouvelles problématiques. Elle a également impliqué une redéfinition des pratiques militantes entraînant la traduction de ces revendications dans d'autres formes d'expression permettant d'avancer plus rapidement, plus efficacement.

De là émerge le logiciel militant radical et pragmatique visant à impulser une transformation sociale, ici et maintenant, dont la construction d'alternative est une des possibilités. Cela a permis de créer un tissu organisationnel pourvoyeur des ressources, une culture militante

renouvelée ou encore des référentiels possibilistes facilitant la construction d'une matrice territoriale, d'un régime territorial²⁰⁸ du recours à la construction d'alternatives.

L'accentuation des blocages politico-institutionnels provenant d'une contraction des opportunités de prise des pouvoirs publics et de leur application transformatrice entraîne un épuisement des modalités de transformation par les canaux politiques classiques. Les mutations sociales causées par la radicalisation de la modernité ont produit un renouvellement des modes d'engagements qui tendent à une recherche de pragmatisme aux côtés d'une radicalité ou d'un idéalisme. Ces conditions structurelles favorisent les dispositions au recours à la construction d'alternatives un peu partout dans le monde, et dont on constate une expression particulièrement accentuée sur le Pays Basque Nord, territoire disposant de conditions préalables pour le déploiement de ce type de pratiques.

²⁰⁸ Xabier Itçaina, « Les régimes territoriaux de l'économie sociale et solidaire : le cas du Pays Basque français », *Géographie, économie, société*, 2010, vol. 12, n° 1, p. 71-87.

CHAPITRE 3 : Enquêter les pratiques militantes alternatives

3.1. Problématique et hypothèses

3.1.1. Rappel de la problématique

La démarche de cette recherche prend sa racine dans un double constat. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le premier est issu de l'observation du blocage des modalités de transformations classiques, par l'intermédiaire de la prise des pouvoirs publics. Cette observation conduit à s'interroger sur les possibilités qu'ont les acteurs sociaux de faire advenir la transformation sociale dans ce moment historique spécifique de blocage des modes de production sociale jusqu'alors efficaces. Serions-nous alors entrés dans un moment de fin de l'Histoire où il n'y aurait plus d'alternative que d'accepter, et plus largement, d'envisager que l'histoire de l'humanité soit arrivée à la fin de la production des sociétés par l'action que les individus y mènent ? Serions-nous, en conséquence, face à la fin du militantisme ? Non pas de toute forme de mobilisation des acteurs face à ce constat ; mais bien face à la fin d'un militantisme entraînant un mouvement *du* social, et à sa suite, une production sociale ?

Le second constat provient parallèlement de l'engouement en direction des organisations alternatives. Partout dans le monde, ces initiatives sectorielles et localisées entreprennent une exploration de nouveaux champs d'action des individus sur le réel ; non plus à partir des chemins conventionnellement tracés par les canons de l'action politique, mais par l'expérimentation de nouvelles voies de refonte des engagements. Ce second constat appelle une interrogation présidant cette recherche et qui pourrait être résumée par la question suivante : qu'est-ce que la résurgence du recours à la construction d'alternatives comme pratique militante dit de la capacité de production des sociétés par les acteurs sociaux ?

Cette exploration de nouveaux cadres d'action intervient de façon morcelée au niveau des secteurs et des emprises territoriales. Si l'on peut constater diverses tentatives de mutualisation et de mise en réseaux, nos recherches exploratoires ont néanmoins révélé que toutes ces organisations se déploient de façon éparse, sans référence stratégique commune et sans unité organisationnelle. Chaque initiative révèle des caractéristiques qui lui sont spécifiques provenant d'une problématique propre au sein d'un contexte historique, géographique et politique précis. Pourtant, au vu des similarités observées dans les différentes organisations alternatives présentes au Pays Basque Nord, des points de convergences semblent se dessiner. Ces éléments transversaux ne portent pas sur des objets directement observables comme leurs secteurs thématiques, leurs formes organisationnelles ou encore les types de publics qu'elles

concernent. Les lignes transversales semblent plutôt se dissimuler dans les plis des expériences sociales des acteurs sociaux, dans les logiques d'actions qui prévalent à la création de ces organisations.

3.1.2. Hypothèses de recherche

Notre hypothèse centrale soutient qu'il existe une logique d'action transversale aux militants de ces organisations qui permet d'expliquer le recours à la construction d'alternatives. Cette logique d'action transversale provient d'une expérience sociale commune au-delà de la diversité des organisations et de la singularité des trajectoires des militants. Cette hypothèse comprend deux sous-hypothèses complémentaires.

Premièrement, nous soutenons une sous-hypothèse de type constructiviste. Celle-ci affirme que les militants procèdent à la création d'alternatives par une perception du blocage des modalités de transformation orthodoxes visant la prise des pouvoirs publics. Devant l'impuissance des formes de militantisme classiques à faire advenir la transformation sociale, ces militants n'auraient pas d'autre alternative... que de construire des alternatives. Le transfert des stratégies militantes entre les différentes modalités s'opèrerait donc dans un « champ des possibles », en fonction de l'ouverture et de la fermeture des opportunités contextuelles.

Dans le cas du Pays Basque Nord, cette sous-hypothèse constructiviste devrait émerger par l'évocation de la carence institutionnelle comme un des leviers de création des expériences locales. Enfin, la structuration progressive d'un « écosystème » alternatif local grâce à la juxtaposition des expériences antérieures, devrait également apparaître comme élément contextuel facilitant l'ouverture des horizons possibles de ce type de recours pour les activistes. En prolongement de cette sous-hypothèse de type constructiviste, nous soutenons une seconde sous-hypothèse se rapportant aux mutations sociologiques des individus. La radicalisation de la modernité²⁰⁹ a précipité le processus d'individuation et d'émancipation des déterminismes, entraînant simultanément une distension des appartenances collectives et une désagrégation des identités sociales traditionnelles. Ces mutations sociologiques ont affaibli l'importance de la logique d'intégration dans les expériences sociales, au profit d'une exacerbation des logiques stratégiques et de subjectivation. Ces mutations sociologiques n'ont pas épargné les milieux militants. Elles ont fait émerger une critique utilitariste des stratégies militantes aboutissant à une distanciation des modalités d'actions des organisations militantes classiques et à une

²⁰⁹ Nous employons la notion de « radicalisation de la modernité » indifféremment de celle de « seconde modernité » ou de celle d'« hypermodernité ». Danilo Martuccelli, *Sociologies de la modernité: l'itinéraire du XXe siècle*, Paris, Gallimard, 1999, 709 p ; Anthony Giddens, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994, 192 p ; Nicole Aubert (ed.), *L'individu hypermoderne*, Toulouse, Érès, 2004, 319 p.

mutation des modes d'engagements. Le militantisme n'est plus basé sur la fidélité organisationnelle, la totalité et la pérennité. Il est davantage orienté vers la recherche d'une utilité immédiate de l'action, un désir de jonction des fins poursuivies dans les moyens employés et un alignement entre valeurs et pratiques.

Notre seconde sous-hypothèse invite donc à penser que ce désir d'alignement et de cohérence motive les individus à recourir à la construction d'alternatives. En prolongement, nous affirmons que les militants qui dirigent ces organisations ont une perception aiguisée des mécaniques sociologiques et interprètent ces désirs comme des besoins sociaux. Ils proposent des offres d'engagements à cette demande sociale au travers une transformation accessible des pratiques de vie qui contribue à atteindre la cohérence individuelle désirée.

Ces deux sous-hypothèses affirment que les alternatives s'adaptent aux contextes structurels et sociaux dans lesquelles elles se déploient. Elles sont appréhendées comme un des *possibles* « ici et maintenant » mû par un désir de transformation sociale. Or, ce même désir de transformation sociale, qui n'aurait pas abouti autrement, dresse en creux des heurts entre le « possible » et le « désirable » et invite à penser que la logique de construction d'alternatives repose intrinsèquement sur une tension entre pragmatisme et radicalité. Mieux, notre hypothèse consiste à penser que c'est au nom de la radicalité des transformations désirées que les militants abordent un pragmatisme de l'action bien qu'elle soit modeste, sectorielle et locale. Cela supposerait la permanence ou le retour d'un militantisme stratégique, téléologique, qui dissocierait à l'inverse les *moyens* employables selon les contextes et les *finalités* désirées pour un temps ultérieur.

Ces hypothèses nécessitent une vérification empirique par le biais d'une enquête de terrain. Pour procéder à leur validation, il est nécessaire d'identifier des indicateurs, des éléments dont la présence sur le terrain permettra d'établir la véracité des hypothèses. Au vu des affirmations que nous avançons, nous avons établi plusieurs indicateurs.

Tout d'abord, puisque nous avançons que la construction d'alternatives est une modalité de transformation sociale, cela suppose que les individus identifient leur démarche à une forme de militantisme, d'engagement avec la vocation d'impulser des changements sociaux. Les mutations des formes de militantisme évoquées précédemment entraînent des rapports feutrés et tortueux à l'affiliation organisationnelle. Ces complexes d'étiquetage peuvent contraindre l'expression explicite d'une forme d'engagement ou de militantisme. Aussi, les indicateurs devront bien plus relever des caractéristiques des engagements militants, et notamment de la projection d'une volonté de transformation des sociétés dépassant le cadre de l'organisation alternative.

D'autre part, parce que nous pensons que ce type de militantisme est un recours contraint par le contexte, il est nécessaire de repérer si ces contraintes sont un facteur déterminant dans le choix du recours à la construction d'alternatives. La vérification de cette affirmation implique de saisir les représentations que les acteurs ont du contexte, des types de pratiques possibles, d'inviter à établir des comparaisons, de retracer les étapes successives qui ont généré la construction des organisations en repérant les justifications des choix réalisés.

3.1.3. Démarche de recherche

Nous nous inscrivons ainsi dans une tradition sociologique affirmant que les individus sont à la fois les produits et les producteurs des structures sociales ; que leur capacité de préhension du monde se comprend à la lumière de leur appréhension du monde. De ce fait, si ces hypothèses sont valides, elles doivent apparaître comme facteur chez les individus, sous forme de représentations des opportunités contextuelles, de perception des champs des possibles.

À côté de ces propositions réalisées en amont de l'enquête de terrain, et qui renvoient à une démarche de recherche de type hypothético-déductif, nous avons souhaité laisser l'opportunité de découvertes inattendues, au moment de la collecte. Les motivations des individus à recourir à la construction d'alternatives peuvent en effet échapper totalement aux propositions que nous avons élaborées et dont on attend une présence. À partir des témoignages concrets des participants, la tâche revient à identifier les thématiques récurrentes, apparaissant spontanément. Ce n'est qu'après avoir procédé à une montée en analyse avec les participants et validé avec eux les modélisations explicatives qu'intervient le moment d'évaluer la correspondance entre la production de l'enquête de terrain et les cadres établis a priori. C'est la raison pour laquelle, nous avons choisi de réaliser une enquête de terrain par intervention sociologique, comportant plusieurs phases de collecte réunissant plusieurs groupes de militants, membres des directions des organisations alternatives.

Avant chaque phase de terrain, nous avons procédé à une mise à l'écart des schèmes explicatifs conçus. Cette opération de « table rase » fut en quelque sorte notre *rupture épistémologique*. Cela dit, dès qu'apparaissaient spontanément suffisamment d'éléments identifiés lors des précédents groupes, établissant une redondance, nous nous autorisions alors à introduire ces cadres explicatifs pour évaluer leur correspondance avec les participants. Cette étape a pu parfois faire l'objet de résistances en ce qu'il s'agissait d'une irruption de cadres plus ou moins complets dont la conception, pas à pas, n'était pas réalisée avec les participants des groupes en cours, mais avec leurs prédécesseurs.

Nous nous sommes plusieurs fois interrogés sur le fait que cette démarche comporte un risque et qu'il puisse s'agir d'une imposition d'hypothèses. Mais nous avons systématiquement précisé aux participants qu'il s'agissait bien de propositions, d'hypothèses, et que si elles furent précédemment adoptées, ils avaient toute la légitimité pour les invalider ou les amender. Pour ce faire, la seule condition était de présenter des expériences empiriques et de s'appuyer sur des éléments tangibles réunissant la validation des autres participants du groupe. De la sorte, nous avons suivi une démarche scientifique garantissant la réfutabilité des hypothèses conformément aux préconisations de Karl Popper²¹⁰.

Par ailleurs, le déroulement effectif de l'intervention sociologique a dissipé ces craintes. À quelques exceptions près, les participants se sont en effet pleinement saisis des cadres proposés et ne se sont pas censurés face à la proposition de réfutation qui leur était offerte. Ce choix de présenter les cadres précédemment validés a entraîné des incidences qui ont plutôt troublé le rythme du processus d'analyse que la nature scientifique de la démarche. Mais il a ainsi permis d'accélérer considérablement le déroulement des séances, d'approfondir les résultats précédents et d'ouvrir de nouveaux axes d'étude²¹¹.

Les enquêtes en sciences sociales n'échappent pas à la loi des rendements décroissants. Et au vu de l'investissement considérable, mais tout à la fois limité, d'une telle méthode de collecte, l'enjeu essentiel consistait à ne pas s'arrêter à la simple constatation d'une redondance et d'orienter au maximum le temps de collecte disponible pour creuser davantage les champs de découvertes potentielles particulièrement vastes.

3.2. L'intervention sociologique : une méthode d'étude des mouvements sociaux

L'utilisation de l'intervention sociologique s'est rapidement révélée comme l'option méthodologique la plus pertinente pour l'étude des logiques d'action mobilisées par les acteurs ayant recours à la construction d'alternatives au Pays Basque Nord. Cette méthode, élaborée spécifiquement par Alain Touraine pour l'étude des mouvements sociaux émergents, repose essentiellement sur une interrogation, commune ici à l'étude des pratiques militantes alternatives : « *qu'y a-t-il de mouvement social dans cette action ?* »²¹².

Dès lors, la démarche de recherche a nécessité une formation méthodologique en vue de l'utilisation de cette méthode de collecte. Cette formation s'est appuyée sur différents supports. D'une part, elle a consisté en une recherche bibliographique de toute publication théorique et

²¹⁰ Karl Popper, *La Logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, 1973, 480 p.

²¹¹ Pour obtenir un aperçu des réfutations, des bifurcations et des approfondissements des analyses, se reporter à l'illustration présentant la généalogie analytique placée dans les annexes.

²¹² Alain Touraine, *La voix et le regard*, Paris, Editions du Seuil, 1978, p. 187.

pratique de la méthode. Bien qu'assez faiblement utilisée, l'intervention sociologique peut néanmoins compter sur un nombre non négligeable de contenus dont, les publications originelles d'Alain Touraine, mais aussi les présentations de la méthode et de son renouvellement par les chercheurs qui l'ont pratiquée. Nous comptons aussi l'ouvrage réalisé par Sandrine Rui et Olivier Cousin, spécifiquement dédié à l'intervention sociologique, retraçant les évolutions historiques et les adaptations apportées aussi bien d'un point de vue théorique que pratique.

D'autre part, nous avons prolongé cette recherche méthodologique sur des contenus audiovisuels, dont l'enregistrement vidéo de la conférence que Francis Jauréguiberry²¹³ a donnée à ce sujet. Nous avons aussi bénéficié de conseils méthodologiques prodigués par Francis Jauréguiberry²¹⁴ et Sandrine Rui lors d'entretiens dédiés. Enfin, nous avons pu observer et nous essayer à la méthode de l'intervention sociologique en participant à la recherche doctorale de Maite Lagrenade portant sur les logiques d'action des parents scolarisant leurs enfants dans les filières en langue basque au Pays Basque Nord²¹⁵.

²¹³ Francis Jauréguiberry, « L'intervention sociologique », Université du Québec à Montréal, Laboratoire sur la communication et le numérique (LabCMO), 2009. Le visionnage est disponible à l'adresse : <http://www.revue-sociologique.org/Francis-Jaureguiberry>.

²¹⁴ Qui nous a partagé son expérience et ses recommandations sur le renouvellement méthodologique d'une intervention sociologique pratiquée sur l'étude des usages du téléphone portable. Francis Jauréguiberry, *Les branchés du portable. Sociologie des usages*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003, 195 p. voir notamment l'annexe méthodologique p.186-189.

²¹⁵ Maite Lagrenade, *Langue basque, identités et territoire. Logiques d'action et mobilisations collectives autour de la scolarisation en Basque*, Thèse de doctorat de Sociologie, Université de Pau et des Pays de l'Adour, Bayonne, 2018, 362 p. Notre participation se résume modestement à seconder Maite Lagrenade, également accompagnée d'un troisième chercheur, dans le suivi d'un groupe et à l'aide dans l'analyse interprétative des propos des participants.

3.2.1. Présentation de l'intervention sociologique

*Les hommes font leur histoire ;
création culturelle et conflits sociaux produisent la vie sociale
et au cœur de la société brûle le feu des mouvements sociaux.*

Alain Touraine, *La voix et le regard*, 1978²¹⁶

L'intervention sociologique est une méthode de recherche créée par Alain Touraine pour l'étude des mouvements sociaux qu'il présente dans *La voix et le regard*²¹⁷ en 1978 en prolongement d'un programme de recherche qu'il établit quelques années auparavant dans *Production de la société*²¹⁸ : la sociologie de l'action. Parti d'un regard économiste sur l'organisation de la production industrielle, il va progressivement s'intéresser à la classe ouvrière et finalement créer une « école » d'analyse des mouvements sociaux qui fera date et marquera durablement les sociologues des mouvements sociaux dans une période de déclin du mouvement ouvrier à l'aube des sociétés postindustrielles. À partir des années 1970, les sociétés voient en effet l'irruption de nouveaux acteurs et revendications sociales autour des luttes antinucléaires, les luttes étudiantes, les luttes féministes ou encore les luttes régionalistes, que les chercheurs nommeront Nouveaux Mouvements Sociaux.

L'hypothèse centrale soutenue par Alain Touraine consiste à penser que le mouvement ouvrier qui tenait le rôle de mouvement social central au sein des sociétés industrielles sera remplacé par un nouveau mouvement social central dans les sociétés postindustrielles dont les germes sont à identifier parmi ces Nouveaux Mouvements Sociaux. De ce fait, l'enjeu revient à étudier la correspondance entre les mobilisations en cours et les caractéristiques préétablies d'un mouvement social, voire à contribuer à son édification à l'aide d'une méthode : l'intervention sociologique. Pour Alain Touraine, l'intervention sociologique est ainsi indissociable de la sociologie de l'action :

La méthode et sa mise en œuvre technique ne sont pas séparables d'une démarche analytique : elles sont la pratique d'une théorie. Elles n'auraient pas été conçues sans

²¹⁶ A. Touraine, *La voix et le regard*, op. cit., p. 9.

²¹⁷ A. Touraine, *La voix et le regard*, op. cit.

²¹⁸ A. Touraine, *Production de la société*, op. cit.

*celle-ci ; elles sont l'action d'une sociologie qui est elle-même une sociologie de l'action.*²¹⁹

Munis d'un cadre théorique et d'une méthode dédiée, les chercheurs regroupés autour d'Alain Touraine au sein du Centre d'Analyse et d'Intervention Sociologiques (CADIS) s'affaireront à l'étude des mobilisations émergentes en débutant, en même temps que la production de la méthode par l'étude des luttes étudiantes²²⁰, puis les combats antinucléaires²²¹, les luttes régionalistes²²² mais aussi, sortant du nationalisme méthodologique, les mouvements sociaux polonais²²³.

Or, après plusieurs années consacrées à ce programme de recherche, Alain Touraine, entouré de son équipe, conclut à l'invalidation de son hypothèse. La pluralité divergente des acteurs mobilisés et surtout, l'absence d'une projection historique centrale, orientée vers une totalité unifiante, ne permettent plus d'entrevoir l'édification d'un mouvement social central.

Ces intenses années d'analyse sociologique ont toutefois permis de produire des schèmes explicatifs d'une grande portée heuristique, dont une partie imprègne les propositions des chercheurs de cette école des mouvements sociaux. L'héritage théorique de la sociologie de l'action perdure, mais a déporté son regard vers d'autres objets, en s'adaptant aux enjeux contemporains. Ainsi en est-il de l'observation de la pluralité des individus que la radicalisation de la modernité a produite. La « production » dans les sociétés d'individus pluriels ne peut ainsi plus être seulement attribuable à la dialectique de conflits opposant des classes sociales établies. En revanche, la sociologie de l'action trouve un renouvellement de son programme au travers de l'étude des capacités des individus à se saisir de la marche du monde et distordre les cadres qui, réciproquement, structurent leurs conduites sociales.

Malgré ce revirement du programme de la sociologie de l'action, l'intervention sociologique continue d'être employée à titre de méthode de collecte pour l'analyse d'autres phénomènes sociaux. Sandrine Rui et Olivier Cousin constatent qu'en conséquence, la méthode a connu de nombreuses adaptations par les chercheurs qui s'en saisissent selon leur objet d'étude. Mais, pour Sandrine Rui et Olivier Cousin :

[...] la méthode ne s'est ni appauvrie ni allégée, parce que les principes restent en grande partie les mêmes : basés sur l'intervention des sociologues, sur la tentative de

²¹⁹ A. Touraine, *La voix et le regard*, op. cit., p. 187.

²²⁰ Alain Touraine et al., *Lutte étudiante*, Paris, Seuil, 1978, 374 p.

²²¹ Alain Touraine et al., *La prophétie anti-nucléaire*, Paris, Seuil, 1980, 373 p.

²²² Alain Touraine et al. (eds.), *Le Pays contre l'Etat: luttes occitanes*, Paris, Éditions du Seuil, 1981, 318 p.

²²³ Alain Touraine et al., *Solidarité*, Paris, Fayard, 1982, 309 p.

*reconstruire les rapports sociaux et sur l'idée que les acteurs sont capables de rendre compte de leur action. En ce sens, elle reste une méthode, c'est-à-dire la mise en œuvre d'une théorie cherchant à établir le lien entre des acteurs et leurs actions et à comprendre comment les acteurs interprètent le monde social et comment ils parviennent à y intervenir.*²²⁴

Or, dans le cas de cette étude doctorale portant sur la construction d'alternatives à titre de pratiques militantes, la méthode de l'intervention sociologique puise à la fois dans l'inspiration originelle d'Alain Touraine, car il s'agit bien d'observer la projection que les militants donnent à leurs actions ; mais tout en prenant en compte les aménagements méthodologiques qui ont été introduits.

Ayant au préalable établi les critères de définition du concept de « mouvement social », pour Alain Touraine, la tâche revient donc à repérer la présence d'éléments permettant de déterminer ce qu'il y a de « mouvement social ». Pour cela, Touraine propose d'analyser les trois éléments caractéristiques d'un mouvement social²²⁵ : le principe d'identité (I), le principe d'opposition (O) et le principe de totalité (T).

Il va ainsi tenter de recréer *in vitro* les conflits traversant les mobilisations en cours en constituant des groupes de militants, régulièrement réunis dans des séances animées par plusieurs chercheurs dont le rôle est de faciliter le déclenchement de réflexivité des participants et ainsi procéder à l'analyse de l'autoanalyse des acteurs.

Le principe d'identité est obtenu par la création d'une dynamique de groupe dans laquelle les chercheurs vont observer les rapports entre participants et la façon avec laquelle ils projettent une identité au mouvement. Le principe d'opposition est obtenu lors des séances ouvertes, en invitant des intervenants qui vont incarner les adversaires et susciter la recréation des rapports conflictuels historiques (la relation I-O). Enfin, le principe de totalité est obtenu dans le rapport des participants aux enjeux de leurs luttes (relation I-T).

Contrairement à d'autres méthodes d'enquêtes en sciences sociales s'appuyant sur la collecte par des groupes pour en étudier le fonctionnement collectif, comme le présente François Dubet, pour l'intervention sociologique :

L'analyse n'est pas centrée sur le groupe comme tel. Le groupe est l'instrument d'analyse d'une lutte et n'en est nullement l'objet [...]. Une telle définition éloigne de toute

²²⁴ Olivier Cousin et Sandrine Rui, *L'intervention sociologique. Histoire(s) et actualités d'une méthode*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 58.

²²⁵ A. Touraine, *La voix et le regard*, op. cit., p. 185-186.

*« expérience » de groupe, de tout travail de groupe centré sur lui-même et ses interactions, comme résultats de processus psychologiques.*²²⁶

L'intervention sociologique nécessite de la part des chercheurs qu'ils remplissent deux fonctions qui sont généralement attribuées à deux rôles, l'interprète et l'analyste, qu'Alain Touraine nommait respectivement l'agitateur et le secrétaire²²⁷.

L'interprète a une fonction d'animation du groupe. Pour Alain Touraine, il *« aide l'auto-analyse, renforce le groupe, organise et anime les confrontations avec les interlocuteurs, explicite les débats du groupe »*²²⁸. François Dubet et Michel Wieviorka décrivent plus en détail les rôles de l'interprète :

*Sans être en empathie, il cherche à mettre de l'ordre dans leurs discours, dans les prises de position et les représentations produites par le groupe, à comprendre ce qui se dit. [...] L'interprète doit faciliter les prises de parole, inciter les membres du groupe à s'exprimer et à faire part de leur point de vue, de leur sentiment et de leur expérience, tout en veillant à ce que cette spontanéité ne se transforme en discussion de café du commerce, où les propos se juxtaposent sans aucun souci de cohérence. Mais il n'est pas qu'un simple animateur. Comme son nom le suggère, il interprète au sens où il intervient auprès du groupe afin de le conduire vers l'analyse de son action et de sa situation. Plus la recherche avance plus il joue sur ces deux registres, celui de supporter et celui d'entraîneur devant conduire progressivement le groupe à l'analyse.*²²⁹

Par ailleurs, cette fonction d'animation implique une position particulière de la part de l'interprète étant chargé de constituer, de consolider, le groupe notamment lors des premières séances, il est situé plus proche du groupe. Les participants doivent s'y identifier, se sentir en confiance pour mieux libérer leurs discours sans pour autant être perçu comme un acteur de la population étudiée par les participants. Aussi, pour François Dubet et Michel Wieviorka : *« L'interprète est du côté du discours et de la subjectivité des individus, il se détache de la position du soupçon qui doit être celle du chercheur »*²³⁰.

Après avoir repositionné les enjeux de l'étude lors des premières séances, l'analyste se tient à distance bien qu'il ne soit pas totalement effacé. C'est essentiellement l'interprète qui

²²⁶ F. Dubet, « Les critères de validation dans l'intervention sociologique », *La méthode de l'intervention sociologique*, Paris, CADIS/EHESS, 1984.

²²⁷ A. Touraine, *La voix et le regard*, op. cit., p. 187.

²²⁸ *Ibid.*

²²⁹ O. Cousin et S. Rui, *L'intervention sociologique. Histoire(s) et actualités d'une méthode*, op. cit., p. 26-27.

²³⁰ Dubet et Wieviorka, « Touraine and the Method of Sociological Intervention », J. Clark, M. Diani, *Alain Touraine*, London, Falmer Press, 1996.

intervient. Progressivement avec la possibilité de constituer un cadre d'analyse, l'analyste prend plus de place. Sandrine Rui et Olivier Cousin présentent le rôle de l'analyste et de son articulation avec l'interprète sous la forme d'une image particulièrement expressive :

Pour reprendre une image souvent employée : si l'interprète pousse le groupe, l'analyste, lui, le tire vers l'analyse de son auto-analyse. Plus distant, plus en retrait [...] Il tire le groupe vers une lecture d'ensemble de sa situation et de son expérience à partir du travail fourni tout au long des séances. [...] À la différence de l'interprète, qui se place du côté du groupe et entretient avec ce dernier des relations plutôt chaleureuses, l'analyste se situe dans une relation d'extériorité, interrogeant le groupe de manière critique et opte pour une attitude plus froide et distante. Au fur et à mesure qu'avance la recherche, que le groupe accueille et discute avec les interlocuteurs, l'analyste tente d'élaborer des hypothèses de travail et les lui soumet.²³¹

Pour autant, Sandrine Rui et Olivier Cousin font néanmoins remarquer que la séparation des rôles et des fonctions n'est pas aussi figée dans la pratique. Les transferts au gré de la dynamique des séances et de l'avancement du groupe sont plus poreux. Les chercheurs peuvent endosser différents rôles selon le déroulement des séances.

Pour assurer la conduite de l'intervention sociologique, il nous fallait alors composer un collectif de chercheurs permettant d'avoir un binôme de sociologues et, idéalement, une personne supplémentaire chargée du secrétariat.

La composition de cette équipe nécessitait néanmoins plusieurs conditions : une maîtrise de la méthode de l'intervention sociologique ; l'adoption d'un regard sociologique permis par une formation aux sciences sociales (tout particulièrement en sociologie et en sciences politiques) ; une connaissance des dynamiques sociales du territoire (histoire sociale et politique contemporaine, configurations, évolutions, organisations faisant partie de l'objet d'étude, participants, etc.) mais aussi, plus simplement, un intérêt pour le projet et une grande disponibilité pour s'impliquer dans cette recherche.

Cette équipe de recherche s'est formée autour de jeunes femmes diplômées en sociologie, animation socioculturelle ou en sciences politiques rencontrées lors de notre parcours doctoral ou par des contacts antécédents. Une partie d'entre elles étaient en préparation d'un projet de doctorat portant sur des sujets connexes comprenant en partie le Pays Basque Nord comme terrain d'étude (mobilisations sociales alternatives, militantisme radical, participation citoyenne ...). Par ailleurs, certaines exerçaient en tant que journalistes dans un média local qui leur

²³¹ O. Cousin et S. Rui, *L'intervention sociologique. Histoire(s) et actualités d'une méthode*, op. cit., p. 27.

donnait une connaissance fine des organisations, acteurs et dynamiques présents sur le territoire. Pour finir, plusieurs d'entre elles étaient basophones ou en cours d'apprentissage lors de la réalisation du terrain.

Par ailleurs, l'équipe de sociologues a été complétée par la présence d'une personne formée aux techniques d'animation chargée de l'observation des dynamiques de groupe lors des séances. Néanmoins, au vu de l'implication nécessaire au suivi complet d'un groupe, plusieurs membres de l'équipe constituée n'ont finalement pas pu participer aux séances d'intervention sociologiques. Leur participation a plutôt consisté à un appui ponctuel, par des échanges sur l'évolution du déroulement de l'enquête, des compléments d'information sur les participants et des commentaires sur les résultats.

Toutes ces conditions ont permis de constituer l'équipe de chercheurs adéquate pour la réalisation de ce terrain. Notre première tâche fut alors de compiler des supports de formation à l'intervention sociologique sur la base des lectures, de documents audiovisuels et des échanges que nous avons collectés, de produire des synthèses et d'organiser des réunions méthodologiques. À la demande des coéquipières, nous leur avons également transmis un extrait de transcription d'une séance²³² et organisé une rencontre avec Francis Jauréguiberry. Cette séquence a également compris une formation à l'utilisation d'un protocole de chiffrement des données informatiques que nous avons préparé dans le cas où les participants auraient souhaité un niveau de sécurité et de confidentialité renforcé, ce qui ne fut pas le cas. La formation préalable à l'intervention sociologique s'est terminée lors de la première séance du premier groupe où l'ensemble de l'équipe de chercheurs assistera à cette séance. Par la suite, lorsque l'équipe a procédé à une répartition des transcriptions des séances au cours de la phase II, nous avons également organisé une réunion de formation à la manipulation du logiciel de transcription Sonal.

Tous ces temps avaient essentiellement pour fonction d'« armer » méthodologiquement l'équipe de chercheurs tout en sachant que nous disposions d'une faible expérience de l'intervention sociologique et que l'utilisation dans ce cadre relèverait, ce qui fut le cas, d'une expérimentation permanente jusqu'à son aboutissement.

Pour Sandrine Rui et Olivier Cousin, l'intérêt du travail collectif dépasse largement la seule animation des séances. La mise en collectif permet d'obtenir des retours contradictoires avec les coéquipières, de tester les hypothèses interprétatives, d'échanger sur les orientations à

²³² Provenant de l'intervention sociologique conduite par Maite Lagrenade qui nous a accordé son aimable autorisation.

prendre. Les temps collectifs ont ainsi débuté dès la conception de l'intervention sociologique, la préparation des séances, les moments de conception des groupes mais aussi lors des analyses des séances, des « temps forts » d'analyse avant les séances de restitution ainsi que lors des débriefings précédant et suivant immédiatement les séances. À partir de la phase II, les coéquipières ont également pu prendre en charge une partie des transcriptions à réaliser²³³.

La définition des rôles des membres de l'équipe de chercheurs a évolué à mesure que nous éprouvions la méthode. Nous avons suivi les recommandations méthodologiques concernant la répartition des rôles d'analyste et d'interprète en remarquant immédiatement des difficultés d'application dans la mesure où nous étions identifiés comme porteur du cadre d'étude (généralement attribué à l'analyste) mais avons également réalisé la prise de contact (généralement attribué à l'interprète).

La première phase a permis de faire apparaître qu'une distinction trop floue des rôles, suivant l'idée qu'il y ait une incarnation successive des deux rôles pour chacun des deux sociologues, aboutissait à une unipolarisation sur notre position avec une confusion des rôles ne garantissant pas l'application réelle des deux rôles. La répartition des rôles de l'équipe de chercheurs s'est donc stabilisée sur trois rôles : l'animatrice, l'analyste et l'observatrice.

L'animatrice se charge de l'animation générale de la séance comprenant la présentation de la trame de la séance, le lancement des questions, les relances appuyées sur des exemples ou des verbatims. Elle se charge de distribuer les prises de parole, de faciliter l'expression des participants, elle exprime une bienveillance à la réception des propos, encourage à leur développement. Assurer la présidence des séances suppose d'inviter et introduire l'expression de l'analyste.

Le rôle de l'analyste est quant à lui d'expliquer les enjeux de l'étude en début de phase puis de pousser le groupe à un travail d'autoanalyse. Il est relativement effacé lors des premières séances en intervenant progressivement à mesure de la progression du groupe. Il peut intervenir de façon ponctuelle pour recadrer les discussions au regard de l'objectif de l'étude, il peut venir en complément et en soutien aux relances de l'animatrice sur des questions plus directement rattachées à des analyses en cours d'élaboration, enfin lorsque les questions ou thématiques provoquent des blocages et incompréhensions, il interrompt le déroulement et expose les justifications au regard de l'étude. Si l'animatrice est chargée du lancement des discussions sur

²³³ Nous estimons que les temps de travail en équipe ont représenté au total un peu plus de 300 heures qui viennent s'ajouter au temps des séances (72 heures). On voit immédiatement que l'intérêt d'une situation collective a essentiellement trait à la préparation et le traitement de ce matériau plutôt qu'aux seuls moments de la collecte. Pour les coéquipières, si l'on ajoute le partage de certaines transcriptions, on voit aussitôt que la participation à ce type de recherche sollicite un temps considérable.

la base de la trame de séance, l'analyste est chargé de leur orientation vers les enjeux de l'étude en provoquant régulièrement un dépassement de la trame. Finalement le rôle de la secrétaire de séances, chargée de noter les prises de paroles facilitant le travail de transcription (notamment pour les premières séances), dessinant le plan de table et réalisant le suivi de la gestion du temps s'est rapidement déplacé vers l'analyse des dynamiques de groupe, travail extrêmement précieux.

D'un point de vue pratique, l'analyste et l'animatrice sont placés de façon à ce qu'ils puissent communiquer aisément, y compris non verbalement. L'observatrice est placée à côté d'un des deux sociologues pour communiquer la gestion du temps. L'idée est d'éviter au maximum la création d'un « bloc » de chercheurs face aux participants et de se placer au contraire au sein des participants et de le marquer visuellement dans le placement notamment lors des premières séances.

3.2.2. Déroulement des séances

L'intervention sociologique se déroule autour de plusieurs séquences alternant des séances dites « ouvertes » où les chercheurs vont collecter le matériau à partir duquel ils vont bâtir leurs hypothèses ; et des séances dites « fermées » dans lesquelles sont discutées ces hypothèses.

Les séances fermées permettent de marquer une pause réflexive. Elles accordent la priorité à l'analyse par la mise à distance de ce que le groupe a produit jusqu'alors. Les sociologues y présentent leurs premières hypothèses, commencent à élaborer des raisonnements et les soumettent, en direct, au groupe afin qu'ils soient commentés et discutés. Les hypothèses présentées au groupe engendrent de l'intelligibilité, elles l'éclairent sur la situation, sur le sens et sa capacité d'action. Elles rendent compte de son expérience et tentent d'ordonner les différentes dimensions de l'action. Elles mettent aussi en lumière les diverses dimensions du système social en replaçant ainsi le groupe dans des rapports sociaux. Les hypothèses, tout au long de la recherche, sont triturées et malmenées, déconstruites par le groupe et par les sociologues eux-mêmes en écho aux réactions du groupe.²³⁴

Le déroulement de l'enquête de terrain a été découpé en trois phases. La première phase de juillet à novembre 2017 avec les deux premiers groupes (G1 et G2), la seconde phase de mai à août 2018 avec les deux groupes suivants (G3 et G4), et enfin la troisième phase avec le dernier groupe (G5) de février à avril 2019.

²³⁴ O. Cousin et S. Rui, *L'intervention sociologique. Histoire(s) et actualités d'une méthode*, op. cit., p. 50-51.

TABLEAU 1 : TABLEAU DE SYNTHÈSE DES GROUPES DE L'INTERVENTION SOCIOLOGIQUE

Groupes	Nombre de participants des groupes	Nombre de séances	Durée totale	Pages totales	Entretiens individuels	Schémas d'analyses produits	Participations cumulées.
Groupe 1	10	7	15h05	233	-	7	50
Groupe 2	8	8	15h45	202*	-	13	44
Groupe 3	10	6	14h35	274	4h31	15	48
Groupe 4	10	6	14h06	155*	10h31	11	45
Groupe 5	5	3	12h43	138*	13h59	17	14
TOTAL	43	30	72h14	1002	29h01	63	201

* les dernières séances de ces trois groupes (qui représentent 12h22 d'enregistrement) n'ont pas été transcrites pour des raisons pratiques ne le rendant pas absolument nécessaire pour la poursuite de l'étude. Ces séances ont néanmoins été réécoutées plusieurs fois de façon à intégrer les éléments invoqués lors des préparations des phases suivantes. Les participations cumulées sont intégrées pour permettre d'observer le niveau de participation aux différents groupes que ne permet pas la seule indication de l'effectif.

Comme le montre le graphique suivant, l'amplitude totale des phases d'intervention est de 9 mois et demi auquel il faudrait également comprendre en amont le temps de prise de contact et en aval, des réunions de bilans, d'analyse et de préparation des phases suivantes qui occupent l'essentiel du temps intermédiaire.

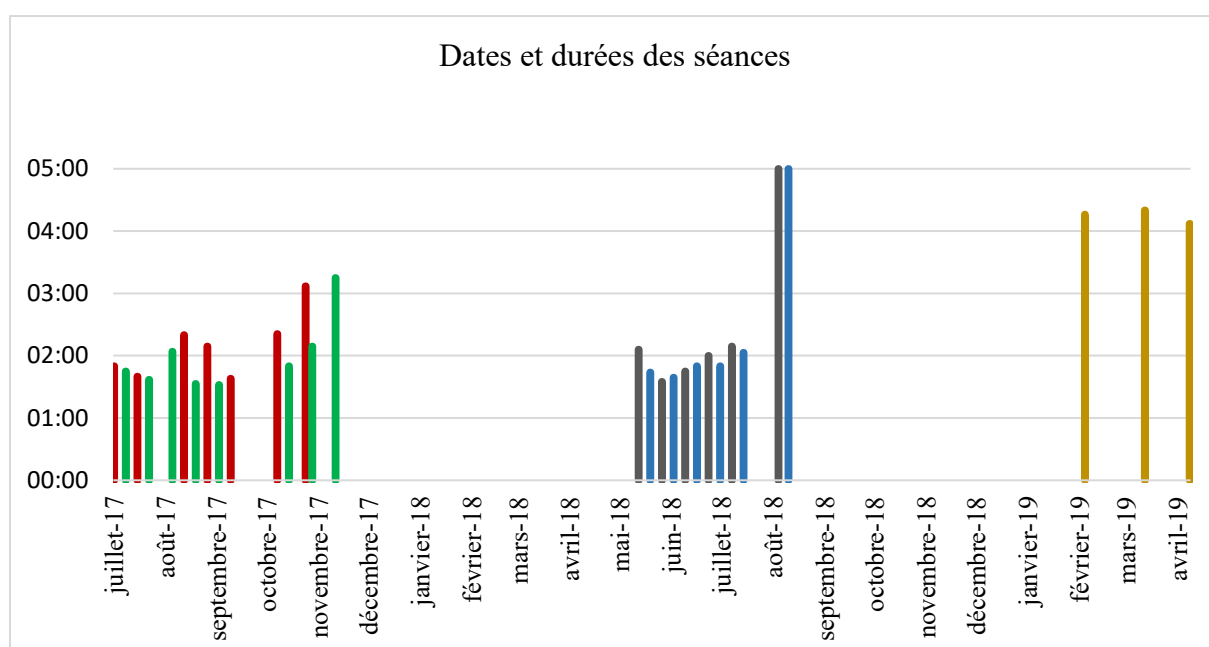


ILLUSTRATION 8 : REPARTITION DES SEANCES DE L'INTERVENTION SOCIOLOGIQUE

Note de lecture : Ce graphique présente la distribution de chaque séance de l'intervention sociologique. Chaque couleur est associée à un groupe : le premier groupe en rouge, le second en vert, le troisième en noir, le quatrième en bleu et le dernier groupe en jaune. La hauteur des barres représente la durée de chaque séance.

La première phase se distingue des suivantes en ce qu'elle fut une exploration, jalonnée de découvertes réalisées conjointement avec les participants. Il y eut quelque chose tenant de la satisfaction de la découverte, du tâtonnement et de l'exploration collective. La teneur de la modération se voulait assez lâche, avec une ouverture possible sur bon nombre de sujets. La phase avait vocation à « défricher » la situation et nécessitait donc d'explorer les marges, les sujets annexes pour mieux repérer les éléments centraux. Cette première phase était appréhendée de façon totalement inductive, en tâchant d'écarter les préconceptions des hypothèses, tentatives d'explication. Nous l'avons abordée à l'aide d'une feuille de route dont les étapes étaient de nature méthodologique et non thématique.

Dès la première phase, la dynamique a porté les groupes à se réunir au nombre de fois maximal et à régulièrement faire durer les séances aux deux heures. Parallèlement, le contenu collecté et la nécessité d'augmenter le temps d'analyse ont entraîné des contraintes où la dynamique impliquait autrement plus de temps de travail alors que nous étions à la fois contraints par l'impératif des tâches de transcription. Cette tension a conduit à tenter de réduire la durée des séances, de mieux diriger le programme de séance et à devoir décaler les séances de fin en créant un temps libéré, entièrement dédié aux analyses.

Les troisièmes et quatrièmes groupes de la seconde phase ont également démarré sur un contenu particulièrement fourni dès le départ qui s'est traduit par une explosion du temps de la première séance malgré les résolutions d'amélioration qui avaient été actées. Nous en avons conclu que nous avions de fortes probabilités d'atteindre rapidement une redondance avec les résultats obtenus lors de la phase précédente. Parallèlement, la richesse et la rapidité d'émergence de certains éléments laissaient percevoir un potentiel certain d'approfondissement des conclusions précédentes qui nécessitait toutefois de consacrer un temps d'analyse considérablement plus important qu'auparavant.

Pour tenter de nous affranchir de cette loi des rendements décroissants, nous avons de nouveau sollicité la chaire CRISALIDH de façon à obtenir un financement supplémentaire affecté à l'externalisation d'une partie des transcriptions des séances en vue d'augmenter le temps nécessaire à la conduite des analyses de cette phase II.

Nous avons pu envisager une nouvelle augmentation de la durée des séances (d'une heure et demie à deux heures) tout en bénéficiant de suffisamment de temps d'analyse et de préparation. Le fait de démarrer chaque groupe en invitant les participants à explorer leurs propres expériences fondatrices a immédiatement instauré une dynamique réflexive autour d'une autoanalyse des facteurs explicatifs de la genèse et des formes des engagements. Cet exercice

fut d'autant plus efficace qu'il pouvait prendre appui sur les témoignages des autres participants pour procéder à un décentrement et à une objectivation des vécus personnels.

Nous avons immédiatement remarqué que l'aisance de cet exercice était différemment appréhendée selon les situations des participants. Les jeunes participants, et ceux ayant récemment connu des changements biographiques majeurs ont témoigné plus de difficulté que les personnes ayant une certaine stabilité et continuité des expériences de vie, y compris dans les activités militantes, et pour lesquelles il s'agissait en quelque sorte de « l'âge des bilans », selon la formule employée par PIR (Groupe 4)²³⁵.

Nous avons constaté une inégalité dans la maîtrise des compétences de réflexivité. Certains participants ont montré un recul important sur leurs actions avec une facilité de les présenter et les confronter à celles des autres participants. D'autres en revanche, réalisaient directement *in vivo* l'exercice de réflexivité où la progression d'autoanalyse d'une séance à l'autre était remarquable. Il en résulte un décalage de rythmes nécessitant bien souvent de traiter les mêmes thématiques sur plusieurs séances.

Nous avons pu assister, séance après séance, à la production même de cette réflexivité avec ses incertitudes, ses hésitations, ses difficultés à adopter simultanément une double posture d'acteur et d'analyste nécessitant un décentrement visant à s'observer soi-même, sa genèse, sa trajectoire, ses actions. Cependant, la production d'une justification rationnelle des expériences suppose au préalable d'objectiver les vécus, y compris sensibles, donc littéralement de les transformer en objet, pour procéder à leur autoanalyse par les acteurs. Cette nécessité a suscité des résistances, voire des refus, pour certains participants qui, dans les moments où les liens de causalité permettant d'expliquer les actions à partir de trajectoires n'étaient pas clairement établis, s'en remettaient à l'invocation de l'inconscient comme déterminant qui serait tout à la fois inexplicable et relevant d'une caractéristique intrinsèquement « humaine ». Notre démarche de recherche des logiques rationnelles des individus par l'impulsion d'une réflexivité a donc parfois été interprétée comme un impératif à la désincarnation de la dimension humaine faisant l'objet de débats fondamentaux sur lesquels pouvaient également se greffer d'autres types d'objections et de résistances comme le recours à l'illustration des mécaniques sociologiques par des schémas et la dénonciation de la posture académique.

²³⁵ Mentionné dans un courrier d'autoanalyse de sa propre position au regard de la dynamique du groupe. Après chaque séance de son groupe, PIR rédigeait spontanément les réflexions que ces séances provoquaient chez lui, puis nous les faisait parvenir. Ces réflexions portaient autant sur des pans de l'histoire des mobilisations locales, que sur son propre parcours ou encore sur les dynamiques du groupe.

Immédiatement après les séances démarrait un travail de transcription de l'ensemble des prises de paroles. Mot pour mot. Cette tâche fut particulièrement conséquente. Après le nettoyage et le traitement des fichiers audios s'ensuivait la transcription à proprement parler. L'encodage des bandes-son était accompagné d'une recherche des termes spécifiques et de l'élaboration de la première étape d'analyse sur des notes de brouillon. Puis venait le temps de la mise en page et de la correction réalisée à l'aide de deux logiciels distincts. Lorsque les délais le permettaient, l'observatrice réalisait également une relecture pour une correction manuelle. Nous pouvions alors procéder à l'impression puis l'envoi du document sous deux formats. Une version numérique était envoyée à l'ensemble des membres du groupe avec la convocation de la réunion suivante, parfois accompagnée de quelques recommandations. Une seconde version imprimée était envoyée à l'adresse postale des membres des groupes. Cet envoi des transcriptions fait partie des dispositifs entraînant la réflexivité nécessaire à l'autoanalyse des individus. Nous avons donc insisté pour que chacun des membres reçoive la version imprimée. Mais nous avons reçu un certain nombre de refus : de la part des participants familiarisés aux supports numériques, ceux ayant la possibilité d'imprimer par eux-mêmes le document transmis numériquement et ceux qui invoquaient précisément une volonté de cohérence avec leurs principes en limitant l'utilisation de papier²³⁶.

Le travail de transcription des séances est absolument central puisqu'il constitue le matériau de base sur lequel est déployée la quasi-totalité des analyses mais aussi parce qu'il constitue un des dispositifs techniques indispensables au déclenchement de la réflexivité des participants. Par ailleurs, la quantité de travail considérable que nécessite la réalisation des transcriptions entraîne en elle-même une organisation stricte du déroulement des séances.

3.2.3. Une méthode d'analyse spécifique

François Dubet explique que les chercheurs qui étaient à l'origine « *au service du groupe, en deviennent le centre ; ce sont leurs idées qui sont débattues et discutées.* »²³⁷

²³⁶ Les manifestations de positions éthiques furent plusieurs fois manifestées au sujet de l'organisation même de l'enquête comme ce fut cas concernant la quasi-inutilisation de la langue basque, le lieu de réunion situé à l'extrémité du territoire dans l'espace urbain concentré, le type de produits alimentaires du pot de réception, etc. Ces manifestations ont parfois été le support de déclenchement de discussions entre participants dont la teneur était particulièrement intéressante et éclairait directement les analyses en cours, notamment au regard de l'articulation de dialectiques qui sont exposées plus loin. En réalité, ce furent les seuls moments où l'on a pu observer *in vivo* les positions des participants sur un enjeu commun parce qu'au fond, ces éléments organisationnels, aussi anecdotiques qu'ils semblent être, constituaient plus que des détails, puisqu'ils renvoyaient à des débats sur les modes d'organisation de collectifs d'individus qui n'avaient pas d'autre enjeu central identifié ni de socle identitaire groupal que ceux provoqués par l'étude même.

²³⁷ F. Dubet, « Acteurs sociaux et sociologues. Le cas de l'intervention sociologique », *Séminaire CADIS*, Paris, 5-9 décembre, 1988.

*Il est important de comprendre, dans l'organisation même de l'intervention sociologique, que ce que l'analyste propose provient du travail réalisé avec les acteurs au sein même des séances. [...] L'analyste ne propose pas un modèle préconstruit, ou une théorie générale venant rendre compte de ce que vivent les individus engagés dans la recherche. Il n'explique pas une situation ou le sens d'un engagement à partir d'un modèle théorique puisé dans le catalogue général de la sociologie. Il construit avec le groupe un cadre d'interprétation, puisqu'il le lui soumet, puisqu'il en discute.*²³⁸

Aussi, pour les auteurs, « [...] les hypothèses ne sont jamais acceptées telles quelles. »²³⁹. Elles sont nécessairement réajustées, amendées, contestées et remodifiées sur la base de désaccords entre les participants et l'équipe de sociologues. La méthode invite donc à une analyse itérative, placée sous le contrôle permanent des propres acteurs sociaux :

*L'intervention sociologique doit être comprise comme un mouvement itératif pris dans une spirale. Chaque séance produit de nouvelles connaissances, sur la base notamment des rencontres avec les interlocuteurs, tout en s'alimentant des séances précédentes. Les groupes ne cessent de revenir sur ce qu'ils ont produit précédemment, à la demande des chercheurs. Selon un va-et-vient permanent, ils interviennent pour demander des précisions, pour explorer un aspect évoqué, pour tenter de faire le lien entre ce qui est dit, pour éclairer un point à l'aune de l'avancement de la réflexion. C'est ici que les sociologues naviguent entre le rôle d'interprète et celui d'analyste.*²⁴⁰

Ce processus itératif s'appuie également sur l'introduction d'éléments extérieurs aux seules réflexions produites par les groupes. Les chercheurs peuvent introduire des éléments puisés dans la littérature scientifique, des documents d'archives.

Dans le cas de cette recherche, le recours à des supports extérieurs fut assez faible. Il n'y eut véritablement que dans le premier groupe que nous avons diffusé deux textes associés à des thématiques de discussion très précises – et du reste connexes – relatives à la perception partiellement essentialiste des facteurs ethnoculturels dans l'explication de l'intensité de l'activisme au Pays Basque Nord et à l'influence de ce que nous avons nommé le « désespoir de l'action » dans les motivations à l'engagement des participants. Ces deux textes étaient un extrait de *L'existentialisme est un humanisme* de Jean-Paul Sartre²⁴¹ et un entretien²⁴² de

²³⁸ O. Cousin et S. Rui, *L'intervention sociologique. Histoire(s) et actualités d'une méthode*, op. cit., p. 27-28.

²³⁹ O. Cousin et S. Rui, *L'intervention sociologique. Histoire(s) et actualités d'une méthode*, op. cit.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 49.

²⁴¹ Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, 1996, p. 46-51.

²⁴² Thomas Pierre et Maite Ithurbide, « Thomas Pierre. Anthropologue », *Euskonews*, 22 octobre 2010, n° 551.

Thomas Pierre, anthropologue dont les travaux universitaires portent sur la relation entre les revendications institutionnelles et les caractéristiques ethnoculturelles au Pays Basque Nord²⁴³. Les chercheurs peuvent également faire appel à des intervenants extérieurs au groupe incarnant généralement l'image d'adversaires. Mais il peut aussi s'agir à l'inverse d'alliés et de « *représentants d'autres niveaux d'action du mouvement lui-même, soit des dirigeants, soit au contraire avec des participants de base* »²⁴⁴. Toutefois, le recours à des intervenants extérieurs s'est amenuisé au cours des années²⁴⁵. L'efficacité de leur intervention dans l'émergence d'éléments d'identification qui était initialement recherchée est particulièrement mise à mal avec l'effritement des appartenances collectives et la pluralisation des individus.

Pour cette recherche, aucun intervenant extérieur ne fut invité. La raison en est simple. Dans la mesure où nous ne visons pas l'élaboration de groupes « groupes-figures » homogènes, la diversité des participants initialement recherchée, a assuré une stimulation des échanges et un décentrement suffisamment riche pour consécutivement enclencher une réflexivité nécessaire au travail d'autoanalyse.

Même dans les moments nécessitant le plus de décentrement (lors de la comparaison des pratiques militantes), l'intérêt d'intervenants aurait été peu élevé, car au-delà de la diversité des profils au sein des groupes, les participants pris individuellement, ont révélé une grande diversité de positions, une variété de recours à des pratiques militantes qui n'ont pu être révélées que lors des échanges avec les autres participants. Dès lors, que l'on constate l'absence d'uniformité dans les groupes mais surtout dans les profils d'individus, l'appel à des intervenants extérieurs prend le risque de ne pas être d'un grand secours. En revanche, là où nous avons pleinement employé des éléments extérieurs, ce fut avec l'introduction des éléments des groupes fonctionnant antérieurement ou simultanément.

Sandrine Rui et Olivier Cousin font observer que la méthode d'analyse doit dégager les logiques communes à la diversité des participants : « *L'enjeu de l'intervention sociologique est de dégager les différentes dimensions de l'action et d'en séparer les différentes logiques.* »²⁴⁶

Suivant l'hypothèse selon laquelle il existe une logique transversale à la diversité des expériences individuelles de ces pratiques alternatives, nous souhaitons produire une progression analytique constante. En partant des témoignages pratiques des expériences des

²⁴³ Thomas Pierre, *Controverses institutionnelles en Pays Basque de France. Usages politiques et déconstructions des préjugés socioculturels*, Paris, L'Harmattan, 2010, 303 p ; Thomas Pierre, *Les revendications institutionnelles contemporaines en Pays Basque de France. Représentations du monde basque et discours politiques*, Thèse de doctorat en Anthropologie sociale et Ethnologie, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2007.

²⁴⁴ A. Touraine, *La voix et le regard*, op. cit., p. 185.

²⁴⁵ F. Jauréguiberry, *Les branchés du portable. Sociologie des usages*, op. cit., p. 188.

²⁴⁶ O. Cousin et S. Rui, *L'intervention sociologique. Histoire(s) et actualités d'une méthode*, op. cit., p. 49.

participants, nous avons tenté d'esquisser les contours de ces logiques communes, séance après séance, groupe après groupe et phase après phase. Pour ce faire, nous avons tenté de faire correspondre les *étapes* d'analyses se rapportant au déroulement d'un groupe et les *niveaux* d'analyse générale de l'intervention sociologique. La progression des groupes devait en effet conjointement accompagner l'avancement de l'analyse générale de l'intervention sociologique sous peine de ne s'en tenir qu'à la répétition, groupe après groupe, d'éléments redondants.

Avant toute analyse interprétative, il était indispensable de saisir l'intentionnalité des propos en identifiant les conditions de production et d'énonciation de ces discours. C'est à ce titre que nous souhaitons absolument que les participants procèdent avant tout à la présentation de leurs parcours. Cette étape nous a permis de comprendre « pourquoi est dit, ce qui est dit ? », de saisir la genèse de visions du monde et les référentiels culturels des participants. Tous ces éléments ont été essentiels pour comprendre comment les discours sont situés dans la perception des personnes énonciatrices. De la même façon, nous avons également tenu compte des conditions d'énonciation en observant systématiquement les moments d'échanges qui précèdent les propos, distinguant leur portée selon qu'ils étaient totalement inédits, s'ils s'inséraient dans une intensité émotionnelle particulière donnant un relief singulier, ou encore à la suite d'un échange, d'une question dont une partie des termes sont repris. Par la suite, l'analyse des contenus se déroulait en suivant quatre niveaux.

Dans un premier niveau, nous identifions les thématiques centrales exprimées par des redondances dans les différents témoignages. Les thématiques pouvaient aussi surgir spontanément par un vif intérêt des participants sur des points d'accroches particuliers faisant alors subitement débat. Ces thématiques repérées lors de l'analyse des séances constituaient ensuite l'ossature de la trame pour les séances suivantes.

Le second niveau d'analyse consistait à repérer les positions idéales typiques de ces thématiques. En creusant ces sujets, les participants relevaient des positions ou des éléments de discours permettant d'esquisser des profils types s'extrayant de la particularité des cas exposés. Lorsqu'ils faisaient l'objet d'oppositions, nous construisions des dialectiques simplifiées accompagnées d'une illustration schématique.

Après avoir identifié les thématiques centrales et repéré les polarités idéales typiques pour chacune d'elles, nous avons remarqué des régularités de positions des participants sur des thématiques clairement distinctes. Les participants aux positions opposées sur une thématique précise s'opposaient également sur une seconde, puis une troisième, et ainsi de suite. Le troisième niveau d'analyse a donc consisté à comprendre ces corrélations inattendues. Elle a donné lieu à un affinement descriptif des profils types. Mais elle a surtout recherché les relations

causales, les mécaniques sociologiques et les lois sociales potentielles. Nous avons donc proposé des hypothèses croisant les différentes dialectiques. La discussion de ces hypothèses a donné lieu à une activité analytique très intense. Chaque semaine nécessitait l'élaboration de nouvelles propositions avec de nouvelles illustrations à soumettre aux participants. Ils les discutaient ardemment, à l'aide de nouveaux témoignages d'expérience visant à confirmer ou infirmer ces hypothèses, relançant de nouveau le processus analytique. Progressivement, le va-et-vient permit de valider des corrélations simples entre dialectiques. Nous parvenions peu à peu à constituer un ensemble de mécaniques, sous la forme de schémas consolidés. Ils constituaient la « mémoire » des analyses des groupes.

Au gré de l'avancement de l'ensemble de l'intervention sociologique, ces mécaniques se sont complexifiées. Aux relations observées, les participants ajoutaient un nouvel élément, puis autre et ainsi de suite cherchant à dépasser le réductionnisme des différentes modélisations et idéaux types. Même les illustrations en deux dimensions limitèrent les possibilités d'inclure la multiplicité des propositions des participants²⁴⁷. Au cœur de cette dynamique analytique, nous voyions toutefois apparaître des axes communs aux différents schémas. Le quatrième et dernier niveau d'analyse fut donc celui visant à assembler les différentes mécaniques et schémas. Elle visait à ébaucher un modèle intégré et une cohérence d'ensemble des analyses.

²⁴⁷ À la fin de l'intervention sociologique, plusieurs propositions explicatives furent donc soumises sous la forme de maquettes, en trois dimensions.

La correspondance entre les différentes *étapes* et *niveaux* d'analyse est représentée dans le tableau synthétique suivant :

TABLEAU 2 : ÉTAPES DE PROGRESSION DES GROUPES DE L'INTERVENTION SOCIOLOGIQUE

		Dynamique des participants	Dynamique des chercheurs
1	Démarrage des groupes	Présentation des individus et de leurs trajectoires de vies	Identification des matrices culturelles, des profils
2	Collecte des matériaux de préparation à l'analyse	Témoignage des expériences organisationnelles, premières analyses et autoanalyses	Identification des thématiques et des positions
3	Autoanalyse des acteurs	Formulation d'analyses sur les thématiques proposées par les chercheurs	Repérage des positions convergentes et divergentes, constructions des idéaux types, des dialectiques, des mécaniques composées et esquisse des modélisations générales
4	Fusion des cadres interprétatifs	Discussion des modélisations proposées	Tentative de résorption des écarts entre l'autoanalyse des acteurs et l'analyse des chercheurs

Pour Sandrine Rui et Olivier Cousin, une des originalités de l'intervention sociologique tient au fait qu'« [...] *il est peu fréquent que les chercheurs soumettent aux acteurs avec qui ils ont travaillé leur raisonnement. À la différence des entretiens classiques, individuels ou collectifs, les chercheurs ne recueillent pas seulement des données qu'ils interprètent seuls et de leur côté.* »²⁴⁸

Les auteurs présentent précisément qu'à l'origine, la conversion n'est pas envisagée comme une tentative de « convertir » mais que la conversion est une séquence particulière du déroulement où les participants adoptent un regard sociologique sur les hypothèses présentées par les chercheurs.

[...] la conversion consiste à placer le groupe face à l'écart qui existe entre son action et l'hypothèse centrale du mouvement social. [...] La conversion est donc une discussion sociologique entre les chercheurs et le groupe autour des hypothèses présentées par les sociologues. L'enjeu, au regard des mouvements sociaux, n'est pas de présenter une

²⁴⁸ O. Cousin et S. Rui, *L'intervention sociologique. Histoire(s) et actualités d'une méthode*, op. cit., p. 52.

*photographie, de dire au groupe « voilà qui vous êtes ou ce que vous faites », mais de comprendre en quoi il est porteur d'un mouvement social et ce qu'il contient de mouvement. Il s'agit de réfléchir aux conditions qui peuvent l'amener à devenir mouvement social.*²⁴⁹

De nombreuses interprétations erronées de cette étape ont été faites par les détracteurs de la méthode de l'intervention sociologique. Les critiques adressées ont vu dans la conversion l'élément révélant la démarche interventionniste et condescendante de sociologues visant à *convertir* les participants à une conception préétablie par leurs soins de ce qu'est un mouvement social, la façon de les concevoir et de les conduire.

Pourtant, Alain Touraine précise dans son ouvrage de présentation de la méthode que la conversion renvoie au moment où les participants du groupe *convertissent* leur posture d'acteur pour adopter un regard sociologique sur leurs propres pratiques. C'est l'étape de passage du groupe « figure »²⁵⁰ au groupe d'analystes. La conversion est donc un moment d'inflexion indispensable de l'intervention sociologique. Elle conditionne la tenue de l'autoanalyse des acteurs et donc la production des résultats de l'enquête. Ce sont ces autoanalyses qui feront par la suite l'objet d'une mesure de l'écart avec la conception théorique d'un mouvement social (selon les acceptions d'Alain Touraine). Même si la distinction peut sembler mince, surtout dans le cours de la pratique concrète, il s'agit bien de convertir les postures des enquêtés et non leurs opinions.

Sandrine Rui et Olivier Cousin observent que le renouvellement de la méthode a conservé cette séquence cruciale de la discussion des hypothèses des chercheurs par les propres acteurs des phénomènes sociaux. Mais elle est plutôt abordée sous la forme d'une restitution :

*La restitution relève d'une approche plus compréhensive et cognitiviste. Elle prétend éclairer et donner du sens à l'expérience vécue par les acteurs en leur donnant la possibilité de discuter ce que les sociologues proposent. Elle impose aux chercheurs des règles de clarté et de compréhension, afin que les groupes puissent s'emparer des interprétations qui leur sont proposées et en débattre. La restitution consiste donc à tester des hypothèses.*²⁵¹

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 53.

²⁵⁰ Pour Alain Touraine, les groupes de l'intervention sociologique vont incarner différentes postures au gré de la dynamique. Le « groupe figure » correspond au moment où le collectif de participants reflète le rôle d'acteur historique, il « figure » le mouvement.

²⁵¹ O. Cousin et S. Rui, *L'intervention sociologique. Histoire(s) et actualités d'une méthode*, op. cit., p. 54.

Les chercheurs exposent l'interprétation qu'ils font du matériau produit par le groupe généralement sous la forme d'une représentation graphique (schéma, tableau, etc.) et qui constitue la base de la discussion qui peut ensuite être modifiée par les participants eux-mêmes. Elle doit replacer l'analyse de l'expérience singulière du groupe et des expériences individuelles distinctes dans un cadre plus général ayant trait au fonctionnement, à la production de la société. Il y a donc trois niveaux dans la restitution : « *au regard du raisonnement général d'ensemble, par rapport au groupe, et enfin, pour chaque participant* »²⁵².

Sandrine Rui et Olivier Cousin mettent également en garde sur l'effet de séduction ou d'imposition (ou la recherche de cet effet) sur les participants ayant pour vocation de tirer profit du statut du chercheur et d'une éventuelle autorité scientifique pour faire accepter les hypothèses telles quelles par les participants. Les auteurs en viennent même à proposer l'inverse. Aussi, la validation des hypothèses ne peut être effectuée que par les participants du groupe.

*On peut même aller jusqu'à dire qu'une restitution ne donnant lieu à aucune discussion, où les acteurs acquiesceraient sans broncher et d'un commun accord au raisonnement proposé par les sociologues, invaliderait plus probablement les hypothèses car elle soulignerait surtout la fatigue et la lassitude du groupe pressé d'en finir. Le « succès » résulte donc de la capacité des groupes à entrer dans un débat en s'appropriant les hypothèses pour les discuter, et non pas d'une approbation de la part d'un groupe.*²⁵³

Ce qui diffère entre la conception initiale de l'intervention sociologique et la façon dont on l'a appliquée repose surtout sur la façon et le moment de mesure de l'écart entre les hypothèses et les observations issues des travaux avec les participants. Dans notre cas, les hypothèses préalablement construites ont été mises à l'écart tout au long de la recherche de terrain. L'idée consistait plus simplement à dire que si les réflexions élaborées émergeaient au sein des groupes, nous pourrions alors soumettre ces hypothèses à la validation des enquêtés.

Par ailleurs, suivant les prescriptions méthodologiques, le protocole d'enquête a inclus un point d'inflexion visant à faire basculer le déroulement des séances depuis la collecte de témoignages vers l'autoanalyse des acteurs. Nous avons néanmoins rencontré plusieurs difficultés lors du premier moment d'inflexion, avec le premier groupe, ce qui nous a conduits à réviser immédiatement cette étape vers une forme de conversion progressive. Ce réajustement consistait à synchroniser les rythmes d'analyse des participants avec celui de l'équipe de

²⁵² *Ibid.*, p. 55.

²⁵³ *Ibid.*, p. 57.

chercheurs. Séance après séance, nous avons « testé » progressivement les hypothèses interprétatives, même mineures, pour tendre vers une complexification progressive. Ce revirement méthodologique d'urgence a immédiatement montré tout son intérêt. Nous avons donc conservé cette « conversion progressive et continue » jusqu'à l'issue de l'enquête.

3.2.4. Les aménagements de la méthode

L'illustration des hypothèses par des schémas préparés lors des réunions d'équipe et redessinées en séance a été une constante dans l'ensemble des groupes. Elle permettait d'accompagner nos propositions avec une illustration simple donnant immédiatement à voir les dialectiques et tensions. La schématisation a permis de faciliter l'appropriation des analyses par les participants et la discussion des hypothèses sur la base d'une objection sur le sens d'un axe, sur la forme de courbes, ou encore sur les termes des polarités. Certains participants ont ainsi pu, feutre en main, proposer des modifications aux hypothèses que nous proposons, voire formuler leurs propres hypothèses interprétatives à l'ensemble du groupe. Toutefois, si la schématisation a pleinement rempli sa mission facilitatrice, elle a également pu constituer un point de crispation pour plusieurs raisons.

Le premier motif renvoie à la façon avec laquelle se construisent les représentations mentales des participants qui ont pu produire des différences dans l'aisance de préhension des mécaniques abstraites par l'illustration, certains préférant la médiation de textes ou d'explications orales.

Le second motif renvoie à la limite intrinsèque des schémas, dessin figé sur un plan à deux dimensions, qui a nécessité d'user de détournements réclamés par les participants pour y inclure des perspectives dynamiques dans le temps et l'espace. Cette schématisation a finalement touché ses limites pour arriver, à la fin de l'intervention sociologique, à des représentations en trois dimensions à l'aide de maquettes et de figurines.

La schématisation n'a pas été la simple illustration des résultats. Elle a guidé le processus analytique en constituant la mémoire illustrée des analyses des groupes. Elle a cristallisé peu à peu les résultats de l'autoanalyse des participants sur des schémas faisant office de palimpsestes. En un regard, elle permettait de rendre compte de l'état des analyses et a grandement facilité notre travail mais aussi celui des participants lorsqu'ils étaient invités à poursuivre les travaux des groupes précédents. En simplifiant des mécaniques sociologiques complexes, cette schématisation a offert les conditions d'élévation des analyses.

3.2.5. Une démarche méthodologique engagée

Pour Alain Touraine, cette méthode sociologique a ceci d'interventionniste qu'elle cherche à « *porter l'action à son plus haut niveau d'historicité* »²⁵⁴. Il souligne ainsi que l'intervention sociologique « *s'adresse à des militants de mouvements sociaux et a pour objectif d'élever leur capacité d'action historique, donc la force et le niveau de leurs luttes* »²⁵⁵.

Sandrine Rui et Olivier Cousin, confient toutefois que « *contrairement aux ambitions de la méthode, l'intervention sociologique a plutôt œuvré dans le sens d'un désenchantement de l'action.* »²⁵⁶ Les transformations que la méthode devait initialement générer furent limitées. La diversification des objets étudiés par l'intervention sociologique et les renouvellements méthodologiques qui furent apportés conduisent les auteurs à affirmer la permanence de l'interventionnisme mais il est désormais d'ordre méthodologique.

*Les sociologues interviennent parce qu'ils posent des questions, ils demandent des explications, ils s'étonnent, ils contestent parfois. Ils interviennent sur la base des séances précédentes, lorsqu'ils pointent des contradictions et des revirements, quand ils sentent que le groupe esquive la rencontre ou quand l'interlocuteur fuit la confrontation. Ils interviennent surtout parce qu'ils proposent au groupe des hypothèses, des bribes d'interprétation, parfois d'explication, parce qu'ils soumettent au groupe une lecture sociologique de leur action et de leur situation. Ils s'engagent.*²⁵⁷

Malgré tout, la méthodologie de l'intervention sociologique, et plus généralement les participations diverses aux organisations ou événements et les questionnements qui ont présidé l'élaboration de cette recherche doctorale peuvent aisément être assimilables à un travail de recherche qualifié d'« engagé ». Suivant la tradition académique, et les invitations à la *rupture épistémologique*, on peut estimer que cette proximité avec l'objet d'étude, mais aussi la dimension d'« intervention » en compromet la portée scientifique. Pour autant, nous abordons cette question avec une autre approche²⁵⁸, suivant les recommandations d'autres chercheurs²⁵⁹. L'idée selon laquelle le sociologue doit se présenter vierge de toute préconception, avec une forme de détachement par rapport à son objet de recherche nous semble à la fois illusoire parce qu'irréalisable dans la mesure où nous sommes insérés dans les « plis du social » et par

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 54.

²⁵⁵ A. Touraine, *La voix et le regard*, op. cit., p. 188.

²⁵⁶ O. Cousin et S. Rui, *L'intervention sociologique. Histoire(s) et actualités d'une méthode*, op. cit., p. 56.

²⁵⁷ *Ibid.*, p. 50.

²⁵⁸ Ce fut la première tâche entreprise au démarrage de cette étude, qui a conduit à une longue documentation sur les différentes approches défendues par certaines figures de la discipline telles que Pierre Bourdieu et Max Weber mais également les controverses à ce sujet, dont les contributions de Philippe Corcuff et Nathalie Heinich.

²⁵⁹ Lilian Mathieu, « Sociologie des engagements ou sociologie engagée ? », *SociologieS*, 2 novembre 2015.

conséquent, cela nous semble également prendre le risque scientifiquement nuisible de détourner le regard, de s'inscrire dans un déni occultant les prismes axiologiques des chercheurs. Finalement, il s'agit plus d'un travail de dissimulation que d'un travail de distanciation.

À l'inverse, il nous semble nécessaire de prendre au sérieux les rapports entretenus avec l'objet d'étude, non pas pour les effacer, mais pour les connaître, pour repérer les points d'accord et de désaccords avec les propos des participants, et pourvoir, à partir de ce travail de distanciation, de réflexivité, les restituer pleinement.

La formation de notre propre position permet d'éviter la déformation de celle des autres. Plus généralement, se révéler à soi ses propres orientations, comprendre d'où l'on regarde le social permet de mieux comprendre d'où les individus le regardent, comment ils le perçoivent et ce qu'ils en font. À l'inverse, la dissimulation des positions des chercheurs sous une couche prétendument objective aboutit en réalité à la simulation d'une neutralité qui, comme nous l'avons formulé ailleurs, provient plutôt d'une volonté de *neutralisation* que de *neutralité* axiologique²⁶⁰.

Du reste, la méthode de l'intervention sociologique, sans dissimuler ses prétentions à l'appui des acteurs sociaux, contient intrinsèquement des gages de non-distorsion de la réalité sociologique, en commençant par le fait que la validation des hypothèses repose sur l'accord des participants. Ce type de procédé immunise plus grandement les études des interprétations axiologiques des sociologues.

Ajoutons également que nous avons systématiquement pris le soin de préciser aux participants la double nature de cette position. Tout en témoignant un grand intérêt et une sympathie pour les organisations alternatives, nous avons clairement précisé que l'ambition était aussi bien de faire des apports d'ordre académique qu'au niveau du champ de la pratique réelle des acteurs.

3.2.6. La présentation des trajectoires

Parmi les aménagements que nous avons adoptés à l'intervention sociologique se trouve une place particulièrement importante accordée à l'exposition et à l'analyse des trajectoires de vie en séance de groupe. Cette part est non négligeable dans le poids des groupes, pouvant représenter jusqu'à un tiers des séances conduites. Ce choix procède d'un double objectif. Conformément à l'esprit des démarches inductives, il s'agissait de démarrer les séances par le

²⁶⁰ Dominique Cunchinabe et Txomin Poveda, « Introduction » dans *Regarder, écouter, s'engager ! Ah Bé Té ! 2èmes rencontres Anthro-Pau-Logiques*, Pau, Presses de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2018, p. 11-15.

début et donc littéralement par le début de la genèse sociale des individus et de leurs engagements. D'autre part, l'enjeu était d'obtenir une connaissance fine des participants qui aille bien au-delà des caractéristiques objectives (comme l'âge, l'origine géographique ou l'affiliation organisationnelle) pour saisir les cadres de représentation construits à partir des enchaînements d'expériences socialisatrices. Ces informations nous permettent de mieux comprendre par la suite les positions des participants lors des étapes d'analyse de leurs propres pratiques, mais aussi celles des autres membres du groupe. Une connaissance antérieure de dynamiques de groupe nous avait ainsi conduits à voir plusieurs niveaux dans l'élaboration d'une position :

- La position exprimée qui se traduit par un accord ou un désaccord concernant une proposition précise.
- L'appareillage argumentatif circonscrivant la position. Il est composé de l'ensemble des arguments, des justifications permettant de tenir légitimement et rationnellement ladite position. Cet appareillage renvoie, à toute la construction conceptuelle élaborée par Luc Boltanski et Laurent Thévenot dans *De la justification. Les Économies de la grandeur*²⁶¹ lorsqu'ils évoquent les épreuves de justification.
- À cela, il faut rajouter les parcours de vie, les trajectoires permettant de comprendre le processus de construction des cadres référentiels pour les étapes citées précédemment. Autrement dit, pour saisir une opinion ou une position, il faut aussi bien en comprendre les logiques que comprendre la construction du logiciel. Cette compréhension des parcours permet de saisir la genèse du berceau qui accueille ensuite l'articulation argumentative d'une position.

Donner des éléments de réponse à la question « qu'est-ce qui explique que telle personne ait telle position ? » a plusieurs vertus. Sur le plan sociologique, elle permet de ne pas substantialiser les individus à leurs positions, et d'éclairer la façon avec laquelle les conduites réellement observées sont plus ou moins manifestement le produit d'expériences en prises avec les constructions sociales.

D'autre part, cet élément est particulièrement important à collecter en vue de favoriser une ambiance propice à l'autoanalyse dans la dynamique de groupes présents dans l'intervention sociologique. En effet, avec cette méthodologie, les désaccords sont nombreux et nécessaires. Cela dit, nous avons couramment remarqué qu'à la suite de la présentation des parcours de vie, les participants comprennent les positionnements différents des leurs, et qu'au lieu d'ouvrir des

²⁶¹ L. Boltanski et L. Thévenot, *De la justification, op. cit.*

conflits voyant s'affronter les positions, ils proposent à leurs détracteurs des propositions expliquant ces divergences sur la base des spécificités observées lors de l'exposition des trajectoires de vie. C'est donc une étape nécessaire pour contribuer à la transformation des postures des participants visant à tendre vers un regard compréhensif, sociologique, sans pour autant produire un effacement des divergences.

La conduite d'entretiens préalables à la création des groupes est conseillée. Ces entretiens ont pour but de prendre connaissance des profils des participants, pour mieux élaborer la composition des groupes mais aussi pour disposer de matériau de base qui peut ensuite servir d'appui lors de relances ou d'interventions dans les séances de groupe. Ces entretiens sont généralement brefs, et s'ils sont enregistrés, ils ne font pas l'objet d'une transcription *in extenso*. Leur cadrage est généralement vaste. Il s'agit de connaître dans l'ensemble les caractéristiques générales des personnes (profession, origine géographique ...) et d'aborder la thématique de recherche par des questions très ouvertes.

L'avantage de ces entretiens est qu'il permet aux chercheurs d'avoir une solide connaissance des participants aux groupes. Cela leur permet de passer plus rapidement à la phase de proposition d'hypothèses. Mais, à l'inverse, le désavantage est qu'il de consacrer un temps important à la passation de ces entretiens en amont des séances. Surtout, ces éléments préalables portant sur les trajectoires de vies ne sont connus que des chercheurs. En effet, les participants sont privés des éléments se rapportant aux trajectoires de vie des autres membres de leur groupe. Or, cette connaissance est absolument indispensable pour mener le travail d'analyse sociologique qui leur est proposé. Le partage de toutes les informations à l'ensemble des membres du groupe est d'autant plus important qu'il ne vise pas leur propre individualité, mais bien les logiques collectives transversales au groupe.

Les seuls entretiens de présentation en amont qui ont été réalisés furent avec les membres du dernier groupe étant par ailleurs des personnes ressources, en « têtes de réseaux ». Lorsque nous les avons sollicités pour nous aiguiller dans l'échantillonnage et nous appuyer dans la prise de contact, nous avons saisi l'occasion pour réaliser des entretiens approfondis sur leurs trajectoires d'engagements, sur l'histoire de leurs organisations, collecter leurs hypothèses expliquant l'engouement des alternatives. Il s'agissait de profiter de ces échanges pour également poursuivre la collecte exploratoire. Ces entretiens avec les personnes ressources du territoire (dont toutes n'intégreront finalement pas ce cinquième groupe) ont été réalisés bien en amont de la tenue de la dernière phase où ils furent appelés à constituer un groupe. Aussi, lors des premières séances, nous leur avons demandé de bien vouloir présenter de nouveau leurs parcours, mais à l'ensemble des membres du groupe.

Hormis avec ces personnes ressources qui intégreront le dernier groupe, nous avons choisi de ne pas réaliser d'entretiens approfondis en amont de façon à créer le moins de dissymétrie possible dans la détention d'informations et inciter à ce que la présentation des parcours soit collectivement réalisée. Nous avons évidemment échangé avec les participants lors des prises de contact lors desquelles nous avons pu obtenir quelques informations mais ce fut du fait des personnes contactées.

En revanche, lorsque les personnes contactées nous ont indiqué leur intérêt pour l'étude sans avoir la possibilité de participer à l'intervention sociologique, nous avons saisi l'occasion pour réaliser des entretiens individuels. Les entretiens individuels avec les personnes non participantes qui ont eu lieu avant l'intervention sociologique se sont déroulés sous la forme classique d'entretiens qualitatifs. En revanche ce type d'entretiens situés pendant l'intervention sociologique, et donc entre deux phases, ont permis d'éprouver les modèles validés par les participants aux groupes précédents. Il s'agissait de recréer un condensé des trajectoires d'engagements puis d'aborder les choix et les expériences du recours à la construction d'alternatives. Après avoir présenté ces éléments, il s'agissait d'introduire les modélisations construites pour voir si, en « un coup d'œil », la réception de ces propositions explicatives semble valide pour des personnes n'ayant pas participé à leur élaboration. Il ne s'agissait donc pas tant de « compléter » la collecte de données que de tester la portée heuristique ou l'intelligibilité des analyses que nous avons dégagées. Nous avons plus généralement saisi le maximum d'opportunités de diffuser et d'éprouver les modèles identifiés à divers publics militants lors de communications ou d'ateliers de formations.

Enfin, pendant l'intervention sociologique, et tout particulièrement avant les séances de restitution, nous avons réalisé plusieurs entretiens d'approfondissement avec les participants. Ces entretiens étaient systématiques avec les personnes ne pouvant assister aux dernières séances, mais aussi celles n'ayant pas participé aux avant-dernières séances et dont les apports pour « boucler » les hypothèses étaient nécessaires. Nous avons notamment réalisé une longue série d'entretiens approfondis avec les membres du dernier groupe. Les contraintes de l'enquête imposaient une dernière phase de trois séances avec un unique groupe. Malgré la durée de quatre heures pour les deux premières séances, nous n'avons pu recueillir les analyses des participants à nos propositions explicatives. Nous avons donc mené 14 heures d'entretiens individuels avec les cinq membres de ce groupe avant d'aborder la dernière séance.

Pour résumer, nous avons ainsi réalisé plusieurs types d'entretiens selon les besoins de déroulement de l'étude :

- des entretiens exploratoires sur la thématique,
- des entretiens exploratoires relatifs à la méthodologie de l'intervention sociologique,
- des entretiens en amont de l'enquête de terrain avec les personnes ressources,
- des entretiens en amont de l'intervention sociologique avec les participants,
- des entretiens entre les phases d'intervention sociologique avec certaines personnes contactées non disponibles,
- des entretiens d'approfondissement pendant l'intervention sociologique précédant généralement la dernière séance,
- des entretiens à l'issue avec certains participants n'ayant pu participer aux dernières séances.

Lors de la préparation des temps forts d'analyse préalables aux séances de restitution, nous avons réalisé des traitements quantitatifs des données textuelles. L'opération avait pour objectif d'observer l'ensemble du corpus pour vérifier si des éléments d'analyse quantitative émergeaient d'une telle manipulation.

Nous avons produit plusieurs représentations, dont des nuages de mots, des analyses factorielles des Correspondances²⁶², des Classifications Hiérarchiques Descendantes et des Analyses de similitudes à l'aide du logiciel IRaMutTeQ. Ces opérations ont été réalisées pour l'ensemble du corpus mais également à l'échelle de chaque participant des quatre premiers groupes.

Les graphiques ont été étudiés par l'équipe de chercheurs lors des temps forts. Cette observation a eu pour effet d'obtenir une vue d'ensemble des propos permettant de resituer les récurrences, les groupes lexicaux et donnant des groupements qui ont été le support de discussions d'ordre descriptives. Cela permit une remise en perspective générale des éléments relevés par l'analyse qualitative et d'embrasser en un regard le poids quantitatif des propos.

À ce titre, nous avons jugé opportun et ludique de présenter sous forme de jeu les nuages de mots par participants en guise d'introduction des séances de restitution. Ce temps fut fortement apprécié des participants, certains réclamant l'envoi de ces illustrations²⁶³.

²⁶² Pour mieux illustrer l'intérêt de ce type de traitement, nous plaçons un exemple d'Analyse Factorielle des Correspondances sur la base des propos du troisième groupe qui fut statistiquement particulièrement significative.

²⁶³ Il fut même évoqué l'intérêt de les transformer en support d'exposition, ou de les sérigraphier sur des t-shirts. Il faut à cet égard noter la dimension austère de ces représentations factorielles et la nécessité de consacrer un temps important à la description de la méthode de réalisation de façon à ce que la représentation soit claire.

Certaines des analyses de l'ensemble des propos du groupe furent présentées lorsqu'elles révélaient des taux de significativité particulièrement important. L'idée était de présenter un support déclenchant éventuellement de nouvelles réactions et de nouveaux commentaires. Mais il s'agissait aussi de procéder à une présentation et une restitution du matériau collecté à partir des propos des participants et dont nous concédions la propriété. Les commentaires de ces illustrations produisirent finalement peu de prolongement des analyses en cours et se limitaient plutôt à une description. Nous avons donc choisi de ne pas poursuivre ces traitements lors du cinquième groupe.

3.2.7. La composition des groupes

La distinction fondamentale entre l'application de notre intervention sociologique et celle présentée par Alain Touraine provient de notre volonté de ne pas envisager l'intervention comme un protocole tentant de recréer *in vitro* un conflit historique. Cette distinction amène à ne pas considérer les groupes étudiés comme des groupes-figures des conflits historiques. À l'inverse, nous avons cherché à créer un temps de pause, un moment d'arrêt, pour que les acteurs observent mieux leurs trajectoires et pratiques militantes.

Par ailleurs, les mutations contemporaines liées au déclin des identités collectives appellent à adopter des lectures du social qui relèvent plutôt d'une sociologie de l'individu²⁶⁴ que d'une sociologie des collectifs mobilisés. Cette réorientation cherche à comprendre spécifiquement le rôle de l'individu dans la production de la société. Elle se conforme aux préconisations qu'Alain Touraine adressa à la suite de ses travaux sur les nouveaux mouvements sociaux²⁶⁵, mais aussi à celles des sociologues qui s'inscrivent dans la filiation tourainienne²⁶⁶.

En ce sens, notre méthodologie s'écarte d'un des trois principes fondateurs de l'intervention sociologique telle que conçue à l'origine et qui porte précisément sur la vision collective d'acteur historique du groupe enquêté :

Le premier est que l'action collective doit être saisie directement, c'est-à-dire comme action d'une collectivité ou d'un groupe placé en relation avec des partenaires ou adversaires sociaux dans un cadre historique déterminé. L'enquête individuelle ou même

²⁶⁴ Danilo Martuccelli et François de Singly, *Les sociologies de l'individu*, Paris, Armand Colin, 2009, 128 p ; Federico Tarragoni, *Sociologies de l'individu*, Paris, La Découverte, 2018, 128 p.

²⁶⁵ Alain Touraine, *Le retour de l'acteur: essai de sociologie*, Paris, Fayard, 1984, 349 p.

²⁶⁶ Geoffrey Pleyers et Brieg Capitaine, *Mouvements sociaux: quand le sujet devient acteur*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2016, 288 p ; Michel Wieviorka, « Le retour du sujet », *Journal français de psychiatrie*, 2007, vol. 28, n° 1, p. 43 ; Michel Wieviorka et François Dubet, *Penser le sujet, autour d'Alain Touraine*, Paris, Fayard, 1995, 633 p ; Francis Jauréguiberry, *Sociologie des Technologies de l'Information et de la Communication : des objets aux sujets*, Habilitation à diriger des recherches, Université de Pau et des Pays de l'Adour, Pau, 2001, 152 p.

*de groupe doit être remplacée par l'étude de collectifs militants, d'acteurs collectifs qui sont non seulement étudiés dans leur action collective, mais qui acceptent de participer à l'étude en tant que militants et parce que la recherche leur semble utile du point de vue même de leur action militante.*²⁶⁷

Nous avons invité des personnes à participer en tant que membres d'organisations collectives étant parties prenantes d'une aventure commune. Mais précisément parce que cette expérience collective n'est pas soluble dans leurs expériences individuelles, nous avons expressément rappelé aux participants que nous ne les considérons pas comme porte-paroles des organisations. Il nous semblait, et nous en avons obtenu confirmation, que les acteurs, y compris dans des niveaux de direction les plus hauts pendant des durées prolongées, voire même fondateurs, sont placés dans l'obligation de « composer » au sein de collectifs dont l'action ne peut être comprise uniquement par leur intermédiaire.

Nous avons donc plutôt cherché à réaliser une sociologie des individus, et de leur représentation de l'action des organisations ; plutôt qu'une sociologie des organisations au travers des représentations partielles des individus qui en sont membres.

La première adaptation à la conception de l'intervention sociologique proposée par Alain Touraine provient de notre choix d'obtenir une grande diversité de profil au sein des groupes réunis. De fait, l'hypothèse consistant à penser qu'il existe une logique commune au recours à la construction d'alternative, indépendamment des secteurs d'intervention, nécessitait une confrontation, un croisement, entre des individus relevant de différents secteurs. Nous pensions alors que si nous avions constitué des groupes homogènes, les discussions porteraient davantage sur des enjeux spécifiques aux secteurs et organisations et tendraient moins à l'identification de transversalités.

L'identité des groupes s'est forgée par ces moments à l'intensité émotionnelle particulièrement palpable où de nombreux participants ont évoqué la profondeur des vécus de discriminations, de déracinements géographiques, de souffrances et combats contre des pathologies psychologiques, de relations déchirantes à l'autorité parentale par la domination paternelle sur les enfants et épouses ; mais aussi, toujours dans la lignée des engagements militants, leur incarcération, celle de membres de leur entourage ou encore le décès de proches.

Aux côtés de la solennité de ces propos poignants, les groupes se sont aussi amplement composés dans les moments de joie, d'évocation de souvenirs heureux de rencontres avec des

²⁶⁷ Alain Touraine, « Théorie et pratique d'une sociologie de l'action », *Sociologie et sociétés*, 1978, vol. 10, n° 2, p. 185.

personnes décisives, des bribes des conversations et événements provoquant des basculements dans l'engagement, d'anecdotes humoristiques, de moments victorieux.

Ces discussions ont fait apparaître de très nombreux points d'identification entre les participants autour d'expériences communes ou de vécus semblables, bien qu'intrinsèquement singuliers. Les incertitudes, les questionnements partagés ont rapidement fait converger des personnes aux profils hétérogènes et émerger les grandes thématiques constitutives du travail d'autoanalyse des groupes en même temps que s'instaurait un climat d'écoute attentive préservé des appréciations normatives.

3.3. Présentation des participants à l'intervention sociologique

Les travaux universitaires que nous avons réalisés antérieurement ont porté sur les personnes adhérentes aux organisations alternatives et adoptant une modification de leurs pratiques de vie. Nous avons notamment mené une recherche sur les utilisateurs de la Monnaie Locale Complémentaire du Pays Basque Nord : l'Eusko. L'enjeu était de repérer les raisons pour lesquelles les individus transforment leurs pratiques et adhèrent à ces organisations alternatives. Ces travaux n'ont donc pas éclairé les logiques qui animent les dirigeants des initiatives alternatives.

L'objet de cette recherche doctorale porte sur le recours à la construction d'alternatives au titre de pratique militante. Elle porte essentiellement sur les choix réalisés par les individus, au cours de leurs trajectoires d'engagements les menant à ce type de pratiques. Mais elle s'intéresse à la fois aux expériences que ce type de pratique suscite. C'est la raison pour laquelle l'échantillonnage a ciblé les personnes fondatrices ou membres des directions stratégiques d'organisations alternatives. Les personnes ayant participé à l'intervention sociologique sont présentées dans le tableau synthétique ci-dessous :

TABLEAU 3 : TABLEAU DE SYNTHÈSE DES PARTICIPANTS A L'INTERVENTION SOCIOLOGIQUE

Initial es	Profession (au moment de l'enquête)	Sexe	Âge	Lieux de vie	Principale affiliation alternative	Affiliations alternatives secondaires et autres implications militantes
Groupe 1	AB	F	40 à 49 ans	Pôle Urbain	Euskal Moneta	GARA
	PO	M	30 à 39 ans	Intérieur du Labourd	EHLG	Euskal Irratiak ; élu municipal
	BE	M	50 à 59 ans	Soutle	Etxalde	Éducation populaire
	FL	M	50 à 59 ans	Pôle Urbain	Otsokop ; InterKoop Pays Basque	Graines de Liberté
	PE	F	30 à 39 ans	Basse-Navarre	SELgarrekin	Bizi ! ; Txirind'Ola ; Gratuiterie
	SZ	M	50 à 59 ans	Intérieur du Labourd	Herri Urrats	Élu à la CCI ; élu municipal
	BC	M	moins de 30 ans	Basse-Navarre	Euskal Irratiak ; Basaizea	Éducation populaire
	RD	M	30 à 39 ans	Pôle Urbain	Euskal Moneta ; Terra Arte	Bizi !
	VP	M	60 à 69 ans	Intérieur du Labourd	Cinéma associatif Atalante	CADE ; Collectif de Locataires en HLM
	LB	M	moins de 30 ans	Soutle	EHLG ; Azia	
Groupe 2	JPM	M	50 à 59 ans	Pôle Urbain	Inter-AMAP Pays Basque	Collectif Social Web
	MG	F	70 ans et plus	Intérieur du Labourd	La Nef	Emazteek diote ; secteur sanitaire et social
	PD	M	50 à 59 ans	Pôle Urbain	SCIC Habitat Éco Action	Écoconstruction
	PH	M	30 à 39 ans	Basse-Navarre	SCIC Sugarai	Hergarai Bizi

Groupe	Initial es	Profession (au moment de l'enquête)	Sexe	Âge	Lieux de vie	Principale affiliation alternative	Affiliations alternatives secondaires et autres implications militantes
Groupe 2 (suite)	PI	Salarié d'une structure associative du milieu agricole	M	moins de 30 ans	Intérieur du Labourd	EHLG ; Zizpa Gaztetxea	Artiste bertulari
	XO	Directeur financier d'une SCOP	M	50 à 59 ans	Intérieur du Labourd	SCOP Loreki	Groupe politique municipal
	CBS	Gérante de chambre d'hôte	F	40 à 49 ans	Basse-Navarre	Seaska	Har'Eman
	PB	Gérant de SCOP dans le secteur de la formation	M	60 à 69 ans	Pôle Urbain	SCOP Atelier Lan Berri ; Herrikoa	Harrera
Groupe 3	ND	Informaticien au sein d'une coopérative	M	30 à 39 ans	Pôle Urbain	SCOP Les Développements Durables	Euskalug ; EHZ ; Bizi ! ; Alternatiba
	XCH	Informaticien	M	30 à 39 ans	Intérieur du Labourd	Euskal Moneta ; EHLG	Élu municipal
	XT	Retraîtée de l'éducation nationale	F	60 à 69 ans	Intérieur du Labourd	Hemen ; Seaska	CLEFE ; Han eta Hemen
	IB	Paysan	M	40 à 49 ans	Basse-Navarre	Lurrama ; EHLG	Gazteriak ; Euskaldun Gazteria ; EHZ
	JM	Enseignant	M	40 à 49 ans	Basse-Navarre	Seaska	
	AC	Paysan retraité	M	70 ans et plus	Intérieur du Labourd	GFAM Lurra	APFPB
	XC	Directeur d'une SCIC dans le secteur audiovisuel	M	40 à 49 ans	Intérieur du Labourd	SCIC Aldudarrak Bideo	EHZ
	MCE	Secrétaire ; ancienne paysanne	F	50 à 59 ans	Pôle Urbain	Lurzaindia	Élue municipale
	PG	Étudiante	F	moins de 30 ans	Pôle Urbain	EHZ	Seaska ; militante culturelle

Groupe	Initial es	Profession (au moment de l'enquête)	Se xe	Âge	Lieux de vie	Principale affiliation alternative	Affiliations alternatives secondaires et autres implications militantes
Groupe 3 (suite)	MHI	Paysan	M	50 à 59 ans	Intérieur du Labourd	EHLG	Confédération Paysanne ; ELB et groupe politique municipal
	GL	Salariée d'une structure associative ; ancienne salariée de coopérative	F	50 à 59 ans	Pôle Urbain	Euskal Moneta ; SEI	Le Journal du Pays Basque
Groupe 4	IG	Employé de la fonction publique territoriale	M	40 à 49 ans	Pôle Urbain	Euskal Moneta	Bizi !
	GT	Enseignant	M	40 à 49 ans	Basse- Navarre	Bizi Toki	Seaska ; activisme politique
	IE	Salarié d'une structure associative du milieu agricole	M	50 à 59 ans	Intérieur du Labourd	EHLG	
	MH	Artisane esthéticienne	F	50 à 59 ans	Pôle Urbain	AEK	Seaska
	SR	Médiatrice culturelle ; ancienne salariée de structures associatives	F	30 à 39 ans	Pôle Urbain	Divers	Alternatiba ; Bizi !
	PIR	Paysan	M	70 ans et plus	Basse- Navarre	EHLG	Action solidaire ; épicerie sociale
	FLB	Salariée d'une structure associative dans le développement économique local	F	moins de 30 ans	Soule	Azia	ODACE, APFPB
	IT	Enseignant	M	30 à 39 ans	Pôle Urbain	Seaska	EHZ ; Gaztetxe ; Gure Esku Dago
	IC	Formatrice	F	40 à 49 ans	Pôle Urbain	Inter-AMAP Pays Basque	
	JH	Salariée d'une entreprise agricole	F	moins de 30 ans	Soule	Azia ; EHLG	
Groupe 5	MB	Paysan retraité	M	60 à 69 ans	Basse- Navarre	EHLG	ELB ; BATERA ; ...
	PIN	Artiste	M	40 à 49 ans	Basse- Navarre	Seaska	CDPB ; milieu artistique

Groupes	Initials	Profession (au moment de l'enquête)	Sexe	Âge	Lieux de vie	Principale affiliation alternative	Affiliations alternatives secondaires et autres implications militantes
Groupe 5 (suite)	PAB	Directeur d'une entreprise dans le secteur de l'énergie	M	30 à 39 ans	Intérieur du Labourd	Enargia ; I-Ener ; Euskal Moneta ; Herrikoa ; Seaskaren Lagunak	
	TE	Formateur et salarié d'une fondation	M	50 à 59 ans	Pôle Urbain	Euskal Moneta ; EHLLG	EHZ ; Bizi ! ; EHLLG ; Lurrama ; Alternatiba ; Txirriind'Ola...
	XL	Enseignant et salarié d'une organisation politique	M	40 à 49 ans	Basse-Navarre	Seaska ; Euskal Moneta	EHBAI ; secteur coopératif ; activisme politique

3.4. Difficultés et limites

Sandrine Rui et Olivier Cousin font remarquer que « *L'intervention sociologique comporte des aspects "psychodramatiques"* »²⁶⁸. Cet avertissement est valable pour la relation entre chercheurs où il est nécessaire qu'ils emboîtent une même direction. Ils ne peuvent être eux-mêmes divisés quant aux orientations qu'ils placent dans la conduite des groupes. La remarque concerne aussi la dynamique de groupe entre les participants. Les cas de tensions entre participants font partie intégrante de la méthode. Elles aboutissent parfois à des conflits ouverts entre participants qui peuvent alors quitter la recherche. Mais cela peut également conduire à l'éclatement du groupe lorsque ces tensions sont généralisées. Du reste, ces tensions et même l'éclatement des groupes peuvent être accompagnés par les chercheurs si l'intérêt scientifique les rend opportuns.

Mais elle concerne surtout les relations entre chercheurs et participants. Si les chercheurs perçoivent les participants au regard du rôle historique qu'ils prennent, les participants perçoivent réciproquement les chercheurs au filtre de leur identité sociale. Le rapport qu'entretiennent les participants à la recherche et au milieu académique peut être source de tensions²⁶⁹. Malgré quelques rares cas, la proposition de rencontre au sein d'un cadre académique, détenant des enjeux extérieurs au champ des acteurs sociaux, a été perçue comme une opportunité positive. L'objet académique a instauré une atmosphère propice à la discussion et à la rencontre, autrement peu probable, voire impossible, entre ces acteurs militants.

Nous avons noté la diversité des réactions à la réception de nos propositions d'hypothèses qui pouvait parfois déclencher un fort engouement partageant notre sentiment de satisfaction de découverte. Parfois cette réception était source d'opposition, de choc, faisant émerger les écarts interprétatifs avec nos propositions d'analyses conformément aux ambitions méthodologiques de procéder à des tests de résistance des hypothèses (que l'on nommait alors le moment de « crash test »). Nous insistions systématiquement sur la nécessité de fonder toutes les objections sur des éléments d'expériences concrètes de façon à bien respecter l'exercice d'une théorisation à partir de la pratique sociale et éviter la dérive d'une controverse d'interprétation de points de vue, d'une discussion stratosphérique, abstraite, « hors sol » comme se plaisaient à le mentionner les acteurs eux-mêmes.

Nous incitions même ce type d'oppositions, bénéfiques à l'émergence de nouveaux contenus et à la compréhension des limites des modèles proposés pour tendre vers leur amélioration.

²⁶⁸ O. Cousin et S. Rui, *L'intervention sociologique. Histoire(s) et actualités d'une méthode*, op. cit., p. 33.

²⁶⁹ Dans le cas de notre recherche, cet élément joua un rôle manifeste dans le refus d'un participant contacté et rencontré. Sociologue de formation et ayant connaissance de la méthode, il déclina notre proposition pour ce motif.

Suivant les remarques méthodologiques de Sandrine Rui et Olivier Cousin, nous souhaitions absolument éviter que l'étude des hypothèses ne suscite aucun commentaire et qu'elle aboutisse à une acceptation expéditive. Nous soutenions plutôt l'idée que plus l'examen des propositions était critique et fréquent, et plus il y avait de probabilité que le résidu soit valide.

Néanmoins il y eut également des moments où les hypothèses formulées ont été accueillies avec scepticisme voire par l'indifférence. Ces cas furent rares mais ils méritent tout de même d'être évoqués. Ils sont partie intégrante d'un processus de recherche sociologique avec ses moments exaltants comme ses revers.

Certaines hypothèses ont été perçues comme relevant de controverses d'interprétation du champ académique, plus qu'à une préoccupation des acteurs dans la conduite et l'autoanalyse de leurs actions. Les participants nous ont plusieurs fois interpellés sur la portée opérationnelle des analyses discutées en séance. Si certaines hypothèses présentées ont pu revêtir une portée heuristique, les mêmes éléments pouvaient faire l'objet d'indifférence par d'autres participants. Les résistances de certains participants ont parfois emporté la dynamique de groupe vers des blocages. Ils furent toutefois rares. Ils ne se produisirent que dans deux séances²⁷⁰ sur les trente que compte l'intervention sociologique.

Ces résistances traduisaient un refus de transformer la dynamique de témoignages d'expériences vers une autoanalyse des logiques. Elles ont pris pour point d'appui la schématisation qui réduisait nécessairement la richesse des témoignages et la complexité des trajectoires de vies. Le passage vers l'analyse retirait irrémédiablement la chaleur des échanges entre participants et feutraient la dimension humaine des expériences de vie. L'intervention sociologique était placée face au risque que ces groupes n'incarnent que des cercles de parole. La dynamique de groupe devait muter pour entrer en conformité avec les exigences sociologiques. Les participants étaient enjoins à repérer des régularités, dresser des archétypes, modéliser ou encore schématiser. Ces réticences faisaient finalement poindre les difficultés de la « conversion » au sens établie par Alain Touraine.

Nous avons observé un véritable engouement et un besoin affirmé des participants de reproduire des temps d'échanges d'expériences sur les trajectoires de vie de militants, les types de pratiques utilisées, les expériences antérieures ou encore les enjeux et les problématiques concrètes auxquels les militants sont confrontés. Nous avons également vécu cette séquence d'échanges avec intérêt, mais il nous fallait malgré tout provoquer une progression pour rester

²⁷⁰ Il s'agit des séances de restitution avec le premier et le quatrième groupe.

conformes aux objectifs fondamentaux de l'enquête et produire une théorisation des pratiques de construction d'alternatives.

C'est la raison pour laquelle nous avons procédé à des points d'inflexion dans le déroulement des séances en rappelant les objectifs initiaux, les questions envoyées dans le dépliant de présentation ou par la présentation des schémas d'analyse issus des groupes précédents pour impulser le passage vers l'autoanalyse. Par ailleurs, soutenant l'idée que nous allions mieux discerner les frontières du sens collectif à partir d'une expression franche de la diversité des logiques individuelles idiosyncrasiques pour en cerner le résidu commun, plutôt qu'à partir d'un consensus mou, il nous fallait faciliter les divergences d'appréciation. L'expression de ces désaccords devait toutefois se dérouler dans un cadre non conflictuel pour éviter l'explosion des groupes comme ce peut être le cas dans d'autres enquêtes par intervention sociologique.

Durant la totalité de l'enquête, nous n'avons observé aucun conflit ouvert entre les participants malgré la grande diversité d'opinions qui a pu être affirmée. Cette observation nous invite à penser que la proposition précédente a fonctionné. Nous avons assisté à des échanges où les participants venaient en aide à l'autoanalyse d'autres membres, formulaient des hypothèses explicatives à leur égard et s'appuyaient sur les éléments issus de la présentation de leurs trajectoires de vie.

SECONDE PARTIE

Pour comprendre le recours à la construction d'alternatives au Pays Basque Nord, nous avons décidé d'analyser les façons avec lesquelles les participants arrivaient à ce type d'engagements. Pour ce faire, nous avons débuté les séances de chaque groupe par l'exposé des trajectoires de vie des participants. Il s'agissait de saisir quelles sont les origines de ces engagements et les trajectoires qui mènent à la construction d'alternatives. L'enjeu était de répondre à la question suivante : comment en vient-on à recourir à la construction d'alternatives ? Qu'est-ce qui explique que des individus s'engagent de cette manière ?

Ces séquences avaient un objectif double. D'une part, cela visait à mieux connaître les participants et aller bien au-delà d'une simple présentation factuelle (appartenances organisationnelles, caractéristiques socioprofessionnelles...). D'autre part, ces présentations détaillées visaient à identifier tout facteur permettant d'expliquer l'engagement des individus et tout particulièrement les facteurs éventuellement prédisposant le recours à la construction d'alternatives.

De la sorte, nous avons pu remplir ces deux objectifs en collectant de nombreux témoignages entrant dans le détail et la connaissance fine des participants : modèles de socialisations primaires et rapports familiaux, parcours professionnels, rapports aux territoires, expériences de vies marquantes, représentations du monde... Autant d'éléments qui ont été capitaux pour la compréhension des trajectoires, des raisons et représentations du militantisme.

Le chapitre quatre rend compte des origines des engagements. Il met particulièrement en exergue l'influence des cadres socialisateurs des individus dans la génération d'un rapport spécifique entre les expériences de vies décrites et les aspirations à la transformation du réel. Il tente de mieux éclairer la façon avec laquelle les cadres socialisateurs construisent des rapports au monde et créent des jeux de tensions normatives, qui par la suite, structurent la réception du monde lorsque les individus éprouvent des expériences de vies. L'enjeu est de relever comment cette mécanique se solde, pour les enquêtés, par une volonté de transformation du réel.

Ce chapitre débute donc par l'exposé des moments, parfois diffus, parfois manifestes, de tensions normatives. Par la suite, nous présenterons les différentes configurations de filiation et de distanciation des enquêtés vis-à-vis de leurs modèles parentaux. Nous mettrons alors en lumière l'incidence de ces cadres socialisateurs sur l'engagement dans les épreuves expérientielles d'altérité précédemment décrites.

CHAPITRE 4 : Genèse des engagements alternatifs

Nous avons constaté que les engagements des participants sont le produit de tensions normatives, c'est-à-dire une confrontation entre les modèles de vie et les expériences vécues ; entre les visions du monde et le rapport réel à ce monde. À ce titre, nous avons d'une part creusé plus en détail les façons avec lesquelles ces modèles de vie se fondent, qui ne sont autres que la façon avec laquelle les individus sont socialisés et amenés au monde, selon un référentiel normatif donné ; et d'autre part, nous avons cherché à mieux saisir les expériences de confrontation au réel, ces moments où naissent des « chocs » normatifs, des décalages, des expériences d'altérité. De fait, pour les individus qui n'auraient jamais connu de décalage entre leurs attentes et leurs expériences de vie, socialisés dans des matrices culturelles correspondantes aux standards normatifs, n'étant confrontés à aucune problématique matérielle ; au fond quelles raisons auraient ces individus à s'engager ?

Ces décalages sont appréhendés différemment par les enquêtés selon que leurs matrices culturelles transmises par l'environnement social primaire soient en conformité avec leurs engagements actuels ou, au contraire, qu'elles soient situées dans le modèle social duquel ils souhaitent s'écarter. Cette distinction s'opère selon que leur socialisation primaire soit leur socialisation politique ou à l'inverse qu'elle s'effectue hors du cadre familial, parfois même à son encontre.

La distinction entre ces deux modes d'accès à l'engagement s'est ressentie dans la teneur des propos, le vocabulaire employé, mais aussi la façon avec laquelle les participants se représentent leur propre engagement, s'il est qualifié de « naturel » ou de « vraie démarche ». Surtout, nous avons remarqué que ces modes d'accès influent très directement sur la forme que prend ensuite l'engagement en distinguant deux types de visées de construction d'alternatives. Or, les participants nous ont fait remonter l'impératif de complexifier les modèles interprétatifs que nous présentions à titre d'hypothèses en faisant émerger toutes les possibilités de mobilités d'une génération à l'autre, d'un modèle à l'autre, d'une logique à l'autre, mais aussi en faisant apparaître ces distinctions non pas sous forme de typologies monolithiques mais plutôt sous la forme de tensions dialectiques. C'est alors que les acteurs ont pu décliner toute la palette des interstices de ces tensions, mais aussi la possibilité d'une combinaison plurielle de logiques et d'une attention portée à la diversité et à la complémentarité des formes d'action.

Malgré la pluralité et la complexité de ces configurations, nous avons néanmoins pu remarquer des éléments communs, unanimes, au premier chef duquel se trouve la volonté de réduire les

tensions normatives précédemment évoquées en tentant d'aligner au mieux les valeurs et pratiques *dans* et *à partir de* l'action sur le monde.

4.1. L'expérience des tensions normatives entre visions et rapports au monde

Les premières séances de présentation des participants ont eu pour objet de dévoiler les parcours de vies qui ont mené à l'engagement avec ses continuités, ses ruptures, et ses moments de basculement fondateurs. Derrière la profusion de témoignages sur la diversité des modèles parentaux, les récits d'enfance, les trajectoires d'études et les emplois, nous avons constaté la régularité d'un élément qui ne s'imposait pas immédiatement lui-même à l'entendement. Il s'agit de décalages, de tensions entre les valeurs défendues et les pratiques de vies concrètes qui s'expriment par des expériences d'altérité situées dans l'intervalle d'une normalité désirée et d'une normalité subie.

Ces décalages peuvent s'exprimer dans l'ensemble des moments de vie et porter sur de nombreux objets, y compris les plus ordinaires, les plus ramifiés dans la quotidienneté des participants. Il peut s'agir de questions aussi inattendues que la taille ou le poids, révélant ainsi un rapport d'altérité aux injonctions normatives portant sur les corps. Mais il peut aussi s'agir d'objets plus manifestement en lien avec les engagements comme la maîtrise de la langue basque, le rapport aux territoires, le rapport à l'environnement ou encore les attentes liées aux carrières professionnelles. Le lien causal au déclenchement d'engagements ne s'impose donc pas avec évidence, surtout lorsque l'on observe que ces engagements ont généralement bifurqué plusieurs fois pour se porter, bien des années après, sur des objets revendicatifs éloignés de ces facteurs originels.

Or, si nous souhaitons remonter les filiations du recours à la construction d'alternatives, il n'en demeure pas moins nécessaire de s'intéresser aux causes initiales de l'entrée dans l'engagement des participants ; puis aux bifurcations qui ont permis d'aboutir à notre objet de recherche. Ces motifs initiaux peuvent parfois paraître éloignés de motifs politiques mais sont systématiquement l'expression de décalages qui placent les individus dans un rapport au monde dont les fondations se trouvent dans une expérience de la minorisation et de l'altérité.

TE, membre du dernier groupe, affirme que c'est son cas. Il témoigne de la non-transmission de la langue basque au sein de sa famille pourtant bascophone. Son expérience militante l'a conduit à côtoyer des centaines de militants. Pour lui, les militants n'ayant pas de « prédisposition familiale », soit ne provenant pas de familles militantes, ont souvent des « pas de côté ». Il témoigne avoir partagé ces observations avec un ami et conduit un rapide sondage auprès d'une dizaine de militants dont il souligne l'absence de valeur scientifique.

On a souvent discuté avec un ami de qu'est-ce qui fait qu'on devient militant ? Quand, en tout cas, on n'a aucune prédisposition familiale, etc. [...] On n'a pas fait d'étude statistique. Mais en voyant autour de nous, en s'amusant à poser la question, on s'apercevait que les gens qui étaient très militants avaient souvent eu des pas de côté, petits. Mais parce qu'ils avaient tel toc, tel handicap, tel truc qui les isolait un peu [...] on avait fait un petit échantillon autour de nous et moi c'était mon cas. [...] Je n'ai pas appris à parler le basque alors que tout mon milieu familial parlait en basque. Du coup, il y a eu une espèce de décalage où je ne comprenais rien à ce qui se disait autour de moi dans les repas de famille, etc. Il y a eu d'autres trucs comme ça, qui correspondaient à cette théorie du fait que les militants sont prédestinés par des choses dans leur enfance. Les militants je veux dire, ceux qui vraiment, ceux que tu vois en tant qu'animateur de campagne et de structure. [...] On s'est amusé à le faire auprès de dix personnes donc ça n'a aucune valeur scientifique. Mais en tout cas, chez moi ça correspondait. (TE, G5S1, p. 9)

Ce constat d'un décalage fondateur lors de l'enfance proposé par TE sera rejoint par PIN, président emblématique de la fédération des écoles immersives en langue basque, lors de la même séance où il témoigne d'un besoin de reconnaissance provenant de sa différence de taille lors du collège :

J'ai toujours eu des problèmes de croissance. J'étais le plus petit... (à TE) Donc tu vois, le côté à part. J'étais le plus petit de l'école. En troisième, j'avais la taille des sixièmes. Et chez moi c'est clair, il y a un besoin de reconnaissance. (PIN, G5S1, p. 14)

La proposition aussi explicite intervint spontanément lors du dernier groupe après que nous ayons effectivement constaté une très grande régularité de témoignages de ce type « décalages » au cours des groupes précédents. Néanmoins, nous avons pu relever des régularités dans les objets sources de décalages dont le support semblait plus proche des raisons d'engagements militants : l'environnement territorial, les expériences professionnelles et le modèle de vie transmis par les parents.

4.1.1. Rapports aux territoires et mobilités géographiques

Le rapport au territoire est un des éléments fondamentaux sources de décalages. Il peut être saisi de différentes manières selon que les individus soient originaires du Pays Basque Nord ou qu'ils s'y soient installés par la suite. Dans le premier cas, ces décalages font suite à des injonctions à la mobilité géographique liées aux activités professionnelles ou aux formations

supérieures. Le Pays Basque Nord est un territoire dont l'offre d'enseignement supérieur est particulièrement faible proportionnellement à sa population. De nombreux jeunes font alors le choix de poursuivre leur cursus dans les principales agglomérations environnantes y compris pour ceux qui ont un attachement particulièrement fort au territoire. Ces mobilités sont généralement sources de rapport à l'altérité non seulement culturelle et linguistique, mais aussi dans le rapport à l'environnement territorial. À la suite de l'obtention de leurs diplômes, ces mêmes jeunes sont régulièrement soumis à des dilemmes. L'exercice de leurs compétences professionnelles peut impliquer un détachement du territoire pour de nombreuses années. Certains participants ont privilégié le développement de leur carrière professionnelle au détriment de leur attachement territorial au Pays Basque Nord. Ils ont largement insisté sur le schisme que cela a entraîné pour eux.

À l'inverse, les participants privilégiant une installation sur le territoire sont souvent confrontés à l'absence de débouchés professionnels. Plusieurs participants ont ainsi évoqué la nécessité d'exercer des emplois peu stimulants, voire contraires à leurs aspirations, les plaçant dans un conflit d'éthique constant.

Aussi, nombreux sont les participants qui ont trouvé dans les organisations alternatives un moyen d'exercer des activités professionnelles porteuses de sens tout en résidant au Pays Basque Nord. C'est dans l'écart de ce décalage que se fondent les volontés de création d'organisations alternatives. L'application du leitmotiv « Vivre et travailler au pays » n'est pas si évidente, notamment pour les participants qui dans les années 1980 ont fondé les premières organisations allant dans ce sens. L'actualité du slogan est intacte pour les jeunes du panel d'enquêtés.

Mais la plus claire expression de tensions normatives liées à l'expérience territoriale se trouve chez les personnes qui se sont installées au Pays Basque Nord et qui y trouvent une forme de concrétisation de modèles de vie désirés. Pour ces participants, le territoire incarne bien plus qu'un simple espace géographique. Il va être le support des aspirations de vie, incarner les modes de rapports humains et à l'environnement naturel. Le territoire est vu comme un espace de concrétisation des orientations idéologiques et des orientations culturelles. SR, participante du quatrième groupe, témoigne ainsi d'expériences de tensions normatives, au sein desquelles est inclus un rapport spécifique aux territoires. Militante écologiste originaire de l'arrière-pays niçois, SR a déménagé plus de neuf fois avant de s'installer en région parisienne avec ses parents et finalement venir s'établir durablement au Pays Basque Nord.

J'ai passé mes premières années de vie dans un endroit plein de nature et je pense que ça m'a vraiment éduquée à quelque chose. Après, on est parti à Paris. [...] Je me souviens là, j'ai déménagé plus de neuf fois jusqu'à mes 18 ans. Ça a fait de moi quelqu'un qui n'était plus du Sud-Est. À chaque fois qu'on y retournait [...], je voyais un territoire transformé par toute la pensée capitaliste ; impacté par la politique de ségrégation des personnes ou de la transformation du territoire avec la nature qui devenait béton. Je ne m'y reconnaissais plus. Et en même temps, j'ai rencontré Paris avec pas mal de violence [...] Alors que j'étais dans l'arrière-pays niçois [...] à une échelle humaine où l'on était dans un village ; là, je me suis retrouvée en banlieue parisienne avec vraiment une autre échelle, une autre façon de ne pas vivre sa nature, dans tous les sens du terme. J'ai eu des problèmes de poids à cet âge-là. Et du coup, ça m'a aussi fait rencontrer d'une façon particulière ce qu'est la norme. Comment elle vit chez les autres ? Et qu'est-ce que c'est que de se sentir à côté de la norme ? Je pense que ça a vraiment impacté mon parcours [...] Quand je suis arrivée ici, ça a pris un peu de temps, mais en fait, j'ai vu toute la façon dont j'aurais aimé vivre mon territoire. C'est à dire du sens, des gens reliés à leur culture, à leur histoire. Ça m'a parlé, mais tellement, que j'ai voulu rencontrer ce territoire partout, ses aspects et je m'y suis attachée. [...] j'approche la langue timidement parce que pour moi, c'est un gros investissement que je n'arrive pas à planifier dans mon emploi du temps, mais petit à petit... Ma fille est à l'ikastola et, assez naturellement, j'ai trouvé ici une façon d'exprimer une part de ma personnalité. [...] Et ici j'ai trouvé un endroit dans lequel je pouvais exprimer mon militantisme dans des structures. (SR, G4S1, p. 18)

XT, membre du troisième groupe fonctionnant en parallèle au groupe de SR, est étonnamment également une femme originaire de l'arrière-pays niçois. De même, son témoignage exprime la façon avec laquelle elle perçoit une correspondance entre ses aspirations idéologiques et les possibilités d'engagement au sein du Pays Basque Nord.

On a décidé de vivre au Pays Basque ici. Et au point de vue idéologie, donc en 1968, j'étais très proche du PSU. [...] et j'ai toujours gardé les mêmes idées. C'est-à-dire que je trouve que le PSU avait des idées essentielles, l'autogestion, la relocalisation, faire le maximum de chose à la base, etc. Et donc quand je suis arrivée ici, je me suis dit « Mais c'est merveilleux ici. C'est les travaux pratiques. » S'il y a un endroit où on pouvait mettre en pratique tout ça, c'était bien là. C'était extraordinaire. Donc j'ai toujours eu

l'impression d'avoir eu une chance extraordinaire d'avoir connu le Pays Basque parce que là, c'était vraiment les travaux pratiques de l'autogestion. (XT, G3S1, p. 11)

XT a participé à de nombreuses organisations dans différents secteurs. Enseignante en économie, elle a participé à l'éclosion des initiatives de financements populaires comme les CLEFE au sein de l'association Hemen. Elle scolarise ses enfants dans les écoles immersives en langue basque lors des premières années de Seaska. Elle a fait partie des premiers parents d'élèves qui dédiaient toutes leurs fins de semaines à la construction des ikastola, par des manifestations revendicatives hebdomadaires, mais aussi littéralement, truelles en main.

Pour sa part, ND (membre du troisième groupe) est né en région parisienne. Après s'être installé au Pays Basque Nord où il milite au sein de nombreux collectifs (dont la première association Alternatiba), il partit voyager durant cinq ans en Amérique latine. Il témoigne de la façon avec laquelle le Pays Basque Nord offre des possibilités d'engagement, facteurs d'empowerment²⁷¹, de capacité à avoir une prégnance sur le réel. C'est ce « sentiment de possibilité », source d'accomplissement, qui a conduit cet informaticien à revenir après chacun de ses voyages, et malgré des opportunités d'installation sérieuses en Amérique latine.

Il y avait quelque chose qui m'attirait dans la vie au Pays Basque. À chaque fois que j'ai voyagé, j'ai trouvé plein de choses mais il y avait cette émulsion justement et un sentiment de possibilité de changement de... qui m'attirait à revenir. (ND, G3S1, p. 26)

La façon d'appréhender le territoire comprend ainsi une double composante pour les personnes venues s'y installer durablement. D'une part, à leurs yeux, il donne à vivre un espace de pratiques sociales incarnant le réceptacle de leurs désirs de normalité par la matérialisation des aspirations de modes de vies et de contenus idéologiques. D'autre part, le territoire est vécu comme une opportunité de prégnance et d'action sur le réel.

4.1.2. Expériences professionnelles et tensions normatives

Les expériences professionnelles sont régulièrement évoquées comme sources de tensions. Placés dans un régime de contraintes, les participants ont fait remarquer que le milieu professionnel était un espace de tensions entre leurs valeurs et les pratiques professionnelles qui leur sont imposées. Mais les activités professionnelles limitent aussi les implications militantes que ce soit au niveau du temps disponible ou parce que les postures peuvent être contradictoires faisant naître des tensions sur la possibilité de visibiliser ces engagements.

²⁷¹ Marie-Hélène Bacqué et Carole Biewener, *L'empowerment, une pratique émancipatrice?*, Paris, La Découverte, 2015, 175 p.

D'autres participants, en revanche, ont clairement décidé de faire de leur activité professionnelle une activité militante dans une volonté de cohérence généralisée à l'ensemble des pratiques de vie. Néanmoins, ces activités professionnelles étant tout à la fois des formes d'engagements, elles ne sont pas exemptes d'enjeux, notamment d'équilibration des postures. Les tensions relatives au milieu professionnel prennent généralement naissance dès les années de formation. C'est entre autres le cas de PAB qui fit un master dans les métiers de la banque. Ses parents, militants notamment au sein de l'association de développement économique Hemen, lui ont transmis une sensibilité d'engagement par une compétence entrepreneuriale qu'il exerce dans le champ de la finance locale. PAB est à l'initiative de plusieurs expériences de financements populaires comme Seaskaren Lagunak. Il a exercé professionnellement au sein d'Herrikoa qui le mit à disposition d'Euskal Moneta, l'association porteuse de la Monnaie Locale Complémentaire du Pays Basque Nord. Il s'est ensuite investi dans le secteur de l'énergie en participant à la fondation d'I-Ener²⁷² puis d'Enargia²⁷³.

Au sein de ce master, j'étais le seul qui était dans un organisme non bancaire parce que j'étais à Herrikoa en tant qu'alternant. Et on va dire que plus les mois passaient et plus j'étais un peu différent des autres. On avait les autres qui étaient dans les milieux bancaires, qui étaient très formatés. (PAB, G5S1, p. 7)

C'est également le cas d'IE (G4) qui mentionne cette tension liée à l'activité professionnelle plutôt que l'altérité territoriale ; lui qui est pourtant né à Bayonne de parents militants fuyant le franquisme qui ont ensuite dû quitter le Pays Basque Nord déclarant que « *le franquisme a été remplacé par la police française, on va dire, et donc on s'est retrouvés expulsés... Donc j'ai grandi à Bordeaux* ». (IE, G4S1, p. 13)

²⁷² I-Ener est une société de production d'électricité renouvelable dont le capital fut constitué par une levée de fonds populaire. L'initiative fut créée dans un contexte de tensions diplomatiques entre la France et la Russie mettant en lumière la dépendance énergétique des habitants du Pays Basque Nord aux hydrocarbures de l'Europe de l'Est. Selon la société, 99 % de l'énergie consommée sur le territoire est importée. En plus de défendre la volonté d'une énergie renouvelable, l'ambition est de contribuer à la souveraineté énergétique locale. En 2020, la société au capital populaire de 32 000 € compte 495 actionnaires et 15 centrales photovoltaïques produisant 450 000 kWh par an.

²⁷³ Enargia est un fournisseur d'électricité renouvelable sous statut de société coopérative créée en octobre 2018, quelques années après I-Ener. Elle est l'équivalent local d'Enercoop avec laquelle elle entretient des relations étroites. Elle est aussi en relation avec son équivalent au Pays Basque Sud : Goiener. Les fondateurs d'Enargia ont saisi la fin du monopole de l'EDF et la privatisation de la vente d'énergie comme une opportunité de créer une initiative citoyenne locale. Après une période de conception et d'obtention des différents agréments pendant laquelle elle réunit 372 coopérateurs et 1100 préinscriptions aux futures offres, la coopérative ouvre ses services de vente d'électricité renouvelable en juillet 2019. En octobre 2020, soit en l'espace d'une seule année et trois mois, la société a doublé ces effectifs avec 649 sociétaires et 2091 contrats particuliers et professionnels.

Il se trouve que, dans mon parcours, je me suis retrouvé à bosser dans des structures auxquelles je n'adhérais pas. Donc je sais ce que c'est que travailler pour une chambre d'agriculture, pour [une coopérative de l'industrie agroalimentaire]. Donc je me suis échappé. Et là, c'est l'histoire de convictions : « Je travaille pour qui ? Est-ce que je suis en phase avec mon boulot et avec ce que je pense ? » [...]J'ai une caractéristique qui est de devenir salarié d'un truc pour lequel je me sens aussi militant. Avec toutes les complications que ça fait sur le temps qu'on y passe. (IE, G4S1, p. 13)

On retrouve également le cas de GL qui a également comme spécificité de développer une bonne part de ses engagements au travers de ses emplois successifs. Cette caractéristique provient d'un refus de se conformer aux injonctions sociales et familiales d'intégration au sein des administrations et entreprises publiques de type SNCF, PTT... Elle montre comment se combinent tout à la fois des tensions professionnelles avec la question de l'ancrage territorial.

J'ai été mutée sur Pau et là je me suis sentie, dans ces bureaux, devenir poussiéreuse, avec un travail qui ne me correspondait pas, sans pour autant savoir ce que j'avais envie de faire si ce n'est de revenir en Soule puisque j'avais commencé mon ancrage là-bas. Parce que jusqu'à présent c'était le lycée d'Oloron, la fac à Pau. C'était ce circuit-là qui était classique. (GL, G3S1, p. 30)

Pour une partie des participants, ces expériences de décalages proviennent des formations. C'est le cas de RD et de PB qui ont, tous deux, fait des études supérieures dans l'ingénierie pour le premier et la finance pour le second. Comme pour GL, RD exprime à travers son témoignage le refus de se voir priver du contrôle de sa trajectoire de vie.

J'étais plutôt sur une formation en école d'ingénieur et en fait sur la dernière année, je n'étais pas très à l'aise parce que je sentais qu'on était un peu mis sur les rails pour être un produit pour les multinationales. Donc je vivais très mal le fait d'avoir été un peu objectivé... Ce n'est peut-être pas le bon terme mais vous comprenez ce que je veux dire. [...]Je n'étais pas dans mon élément. J'ai eu la chance professionnellement de pouvoir sortir de la voie que l'on m'avait tracée et de partir dans le service public. (RD, G1S1, p 3-4)

Il y a une volonté manifeste de remettre en correspondance les valeurs y compris dans le champ professionnel qui s'est traduite ici par un emploi dans le service public. Par la suite, RD expliquera qu'il vit avec difficulté le fait de ne pouvoir s'afficher publiquement comme militant, ce qui l'amène à exposer la dualité de cette situation :

Donc j'ai passé comme ça quelques années à penser plein de choses et à ne pas les vivre, ou rarement, au quotidien. Ou les vivre, disons de façon un peu cachée. (RD, GIS1, p. 4)

Cette tension personnelle, dissimulée, viendra se résorber avec l'implication au sein d'une association contre la LGV et la découverte du tout premier Alternatiba à Bayonne le 10/10/2010, où l'événement provoque chez RD une forme de révélation, du fait qu'il n'était pas isolé dans ses convictions. Il a ainsi exprimé le fait qu'il se « retrouvait » au sein des alternatives présentées ce jour-là :

Je me suis vraiment retrouvé dans tous les endroits où je passais à l'occasion de cet Alternatiba là. (RD, GIS1, p. 4)

Cet événement fut aussi marquant pour PE, membre du même groupe, qui a fourni des explications similaires.

JPM membre du second groupe est dans le même cas que ND, membre du troisième. Leurs similarités sont assez frappantes. Tous deux exercent comme informaticiens, participent à des organisations hors cadre professionnel en rapport avec le secteur de l'informatique. Assez curieusement, ils sont tous deux impliqués dans des démarches de soutien à l'agriculture paysanne, le premier comme dirigeants de l'Inter-AMAP Pays Basque, le second en allant parfois aider les paysans de son AMAP sur son temps libre.

Alors moi, je précise que j'ai beaucoup de chance, justement, de par le boulot que je fais actuellement, qui me laisse du temps finalement, pour faire le reste. Je ne pense pas que j'aurais la même activité associative si j'avais un autre travail. Ce que j'ai vécu 10 ans auparavant, en tant qu'indépendant, où là, j'étais tellement investi dans mon boulot, que je n'avais pas beaucoup de temps justement à consacrer au reste. Je pense que l'aspect quand même professionnel est important là-dedans. (JPM, G2S1, p. 9)

On a également le cas de PB qui, ayant fait des études supérieures, a longtemps connu une tension entre les options professionnelles correspondant à ses études et ses valeurs ; à commencer par son intention de s'installer au Pays Basque Nord pour y vivre et y travailler.

J'ai fait Sup de Co à Bordeaux. Malgré la pression culturelle ou l'injonction sociale d'un diplômé de Sup de Co, le fait de revenir ici était clair pour moi. C'était non discutable. [...] sur place, j'étais un peu mû par des choses que j'ai entendues dans la bouche de PH. Je partage le fait de dire « J'ai eu la chance de faire des études, je me dois de renvoyer ça à mon territoire, à mon pays ». J'ai eu une période où, en étant ici, j'ai essayé de reprendre le chemin normal d'un Sup de Co tout en continuant à avoir des

engagements à droite et à gauche. Donc là j'ai été assureur et j'ai été banquier. Comme j'ai arrêté volontairement, je n'irai pas en enfer mais au purgatoire. (PB, G2SI, p. 13-14)

Cet exemple d'application ou de mise en correspondance des activités professionnelles avec une éthique de vie se retrouve également chez BE qui a démarré ses engagements au sein d'associations de développement de l'agriculture paysanne lors de son objection de conscience.

Après il a fallu que je gagne ma vie. Je me suis lancé un petit peu dans les affaires. Je ne suis pas de caractère à fonctionner dans une organisation très carrée donc il fallait que je travaille à mon compte. J'ai travaillé dans deux secteurs totalement à l'encontre de ce que je faisais jusqu'à présent. J'étais agent d'assurance pendant quatre ans avec une formation dans la finance à Paris. J'ai découvert ce monde-là. Je me suis fait mettre dehors et je suis devenu agent immobilier pendant 18 ans. En devenant agent immobilier, j'ai découvert un autre aspect. Ce n'était pas la finance mais enfin c'est très proche, c'est toute la problématique immobilière donc campagnarde, paysanne ou urbaine. Voilà, tout un monde. Ça m'a permis petit à petit de mûrir des choses... (BE, G1SI, p. 8)

4.2. Socialisations primaires, socialisations politiques et entrée dans l'engagement

Mais la source de tensions normatives la plus régulièrement observée se rapporte à la transmission du modèle de vie familiale. Certains participants ont connu une socialisation politique au sein de leur milieu de socialisation primaire. Le jeu de tension altérité-normalité à la source des engagements que nous avons constatés prend une autre forme bien qu'étant présent. Nous avons pu constater qu'une large partie des engagements étaient le fruit du vécu d'un décalage, d'une tension entre les valeurs portées par les participants et les expériences de vie réelles.

La relation avec le milieu de socialisation, bien qu'étant unique pour chaque individu, a permis d'identifier deux types de configurations idéales typiques : la distanciation et la filiation. Ces modèles renvoient à des cadres théoriques classiques en sociologie. Ils ont connu des développements dans la suite de notre recherche avec des niveaux d'approfondissements sur plusieurs thèmes connexes. Nous avons notamment fait apparaître des corrélations particulièrement stimulantes avec plusieurs hypothèses proposées, invalidées, remodifiées pour finalement s'intégrer dans des modèles bien plus composites qu'à l'origine²⁷⁴.

²⁷⁴ Nous présentons ces éléments au sein du septième chapitre.

4.2.1. Distanciation et rupture

La première configuration est celle de la distanciation du modèle culturel de l'environnement social primaire. Elle s'opère par un vécu de l'altérité, une disjonction normative, entre le cadre familial non militant et des sources contradictoires puisées dans des lectures, des événements, et des rencontres ; les trois allant souvent ensemble. Elle va conduire à la constitution d'une socialisation politique à mesure que s'opère une socialisation secondaire²⁷⁵.

Nous avons repéré une régularité de certains éléments énoncés par les participants relevant de cette configuration. Le plus curieux fut l'emploi répété de la première personne dans les sujets et pronoms qui décrivaient la genèse des engagements tel que « je me suis construit ». L'indicateur le plus clair fut néanmoins la description de moments précis de basculement, des événements bouleversant la linéarité des trajectoires, qui interpelle, déclenche réflexions et entraîne des bifurcations chez les participants. Nous avons également pu remarquer que s'ensuivait généralement l'expression d'une radicalité appuyée par la récurrence de l'idée de « prise de conscience » qui résonnait comme le corollaire d'une « prise de distance » du modèle familial. Nous retrouvons à ce titre, la volonté de s'écarter d'un milieu originel dont les pratiques de vie sont assimilées à celle du courant dominant, du « mainstream » et plus tard renommé par l'idée de « centre de gravité » suite à la gêne du jugement normatif.

Cette distanciation sera vécue et exprimée lors des séances comme relevant d'une « opposition », parfois d'une « rupture » avec le modèle de vie parental. Cette opposition est très exceptionnellement vécue sous forme de conflit ouvert. Nous n'avons relevé qu'un seul cas où la précocité de cette distanciation semblait être déterminante. Dans tous les cas, les participants relevant de ce type de configuration affirment ne pas avoir de rupture physique et entretiennent leurs relations familiales. L'objet du conflit semble uniquement dirigé sur le modèle culturel plutôt que sur des conflits personnalisés.

[MG] : Je voudrais préciser quelque chose quand JPM a parlé, c'est aussi valable pour moi. Dans notre construction [...] Je pense aussi que je me suis construite comme ça, « contre ».

[JPM] : En opposition tu veux dire ? À quelque chose ?

[MG] : Oui, alors que ça n'a pas été conscient. Et effectivement, j'ai dit au départ que mon père était flic, un père absent, très individualiste. [...] C'est des années après que l'ai conscientisé. Alors ce n'était pas contre lui. C'était contre sa façon d'être. Pas contre la personne mais sa façon d'être. (G2S1, p. 22)

²⁷⁵ Muriel Darmon, *La socialisation*, 3^e éd., Paris, Armand Colin, 2017, 128 p.

De ce fait, l'engagement est évoqué comme une « vraie démarche » de la part de JPM (G2S1, p. 9). MG évoque elle un « vrai choix » dans la scolarisation de ses enfants en ikastola (MG, G2S1, p. 7). Nous avons même observé un cas avec JPM qui reconnaît une reproduction du modèle professionnel en ayant une rupture avec le modèle de vie qu'il cite expressément :

Là, j'ai repris un modèle classico-classique en terme sociologique, je pense. Il y a [...] un moment donné dans ma vie où je ne peux pas dire que j'ai brillé par mes études. Je n'ai pas eu envie de m'émanciper grâce à mes études parce que je n'ai certainement pas pris conscience à ce moment-là que ça aurait pu être un catalyseur qui aurait pu me permettre de prendre d'autres orientations professionnelles. J'ai suivi une voie qui était assez facile pour moi. Mon père avait une entreprise et dans ma tête, je m'étais dit « je vais bosser avec lui, ce sera tranquille... ». Donc j'ai fait de l'informatique. C'est vrai que je ne me suis pas opposé à ça. Ça, je le reconnais. Mais, en sous-jacent, c'était vraiment une opposition par contre, ferme, en termes de modèle de choix de vie. (JPM, G2S2, p. 17)

Un des exemples de ces « choix de vie » fait référence à l'implication de JPM dans des aventures collectives, dont la création d'une association visant à réduire la fracture numérique dans les quartiers populaires de Bayonne.

La conflictualité ouverte n'est pas nécessairement présente pour que s'exprime un désaccord, une rupture dans la distanciation aux modèles familiaux comme c'est le cas pour JPM.

Quand je dis que mes parents n'étaient pas du tout militants, ils n'étaient pas du tout là-dedans. Mais par contre, ils n'ont jamais fermé la porte non plus à ce que je voulais faire. (JPM, G2S1, p. 10)

LB présente également un modèle de distanciation du modèle familial. Il est issu d'une famille aisée, d'entrepreneurs souletins ayant prospéré dans l'industrie de la chaussure et du textile avant qu'elle ne s'affaisse. Une partie de sa famille élargie est également impliquée sur la scène politique locale. LB affirme ainsi que les membres de sa famille sont certes engagés, mais « dans un univers très différent de ce que je connais aujourd'hui ». Contrairement à son frère qui se situe dans une logique de reproduction en s'impliquant dans les activités économiques familiales et la municipalité de son village, LB s'en distancie sans pour autant attribuer sa position à une contre-réaction au modèle familial. Il précise ainsi :

Contrairement à ce que tu disais tout à l'heure, je ne pense pas m'être construit en réaction avec le monde dans lequel mes parents... On se fritte assez souvent sur la

politique et tout ça parce qu'on n'est pas sur la même longueur d'onde forcément. Mais ça ne brouille pas pour autant nos relations. On s'entend très bien entre nous. On en discute souvent en famille même si on n'a pas les mêmes idées. À côté de ça, je pense qu'ils sont assez sensibles à ce que je fais. Voilà, aujourd'hui, le fait de travailler sur l'agriculture paysanne et tout ça... Non, ils sont assez sensibles à ça, d'accord avec ce que je fais et contents pour moi, ça, c'est clair. (LB, GIS3, p. 28)

LB attribue donc plutôt sa distanciation à un enchaînement de circonstances et d'expériences professionnelles qui l'ont conduit à se sensibiliser progressivement et à évoluer de milieu.

Comment je me suis retrouvé dans ce monde un peu différent ? Je ne peux pas trop l'expliquer. C'est mon parcours, je pense, qui fait que... Peut-être que si je n'avais pas été animateur d'Azia, après je n'aurais pas été à Laborantza Ganbara. Je serais dans un univers totalement différent. (LB, GIS3, p. 28)

Il reviendra un peu plus loin en confirmant plus clairement l'hypothèse d'une socialisation politique qui tient plus à des « passerelles » entre structures du tissu alternatif qui dessinent ce cheminement progressif sans produire de distanciation ou rupture critique du modèle familial.

Si je n'avais pas eu le poste à Azia, je me serais retrouvé dans quelque chose de totalement différent, dans le prive ou quoi. [...] je serais loin des missions de Laborantza Ganbara. Moi je le lie vraiment à mon parcours. Et pour le coup, à mon parcours professionnel. Oui, je pense que c'est plus lié à mon parcours qu'à mon environnement familial. (LB, GIS3, p. 29)

Les lectures, rencontres et événements sont les trois éléments le plus régulièrement relevés dans la mécanique de socialisation politique pour les personnes qui sont situées dans un profil de distanciation au modèle familial. Nous avons ainsi pu relever plusieurs indicateurs clefs de ce type de profil qui ont été manifestes au sein des différents groupes. Parmi ces indicateurs nous pouvons citer un moment précis de basculement ou encore une correspondance de la « prise de distance » au modèle familial et la « prise de conscience » politique. Ces « prises de distance » n'étaient pas rapportées par les participants à titre de distanciation physique ou affective. Il s'agit bien d'une « prise de distance » liée à un conflit, une divergence relative aux modèles de vie transmis et qui ne veulent pas être reproduits.

JPM évoque la présence d'un « déclic », à 43 ans, lié à des rencontres dans le milieu catholique autour du scoutisme (où il rencontra d'ailleurs PD, membre du même groupe), puis dans des

groupes d'animations liturgiques, au contact de prêtres dont les discussions théologiques et philosophiques ont été constitutives des changements de JPM.

Alors, déjà, je précise que je n'ai pas du tout une famille militante. [...] Et ça leur a très bien convenu de fonctionner comme ça. [...] Je n'ai pas du tout cette transmission comme l'a expliqué PH. Et j'attribue moi, par contre, mon parcours à énormément de rencontres que j'ai pu faire autour de moi. (JPM, G2S1, p. 10)

Cette socialisation secondaire a contribué à une forme de disposition, par une proximité des secteurs militants mais qui n'ont pas directement donné lieu à un engagement actif qui n'interviendra qu'après un « déclic ». JPM évoque ainsi plutôt une forme de « militantisme passif ».

J'ai eu une espèce de déclic à 43 ans si on peut dire. Tout ce qui s'est passé avant, il y a ce que l'on appelle du militantisme passif ou alors un état d'esprit qui fait que j'étais très proche de plein de choses mais sans forcément être un engagement marqué. (JPM, G2S1, p. 9)

Ce déclic interviendra lors d'un temps de rencontre, un groupe de réflexion avec des amis, où lui est présenté le concept des AMAP qui l'a fortement interpellé.

Et puis, tout bêtement, il y a quelqu'un qui parle des AMAP. [...] Et ça m'a interpellé. [...] Là, il y a eu un déclic. Donc ce déclic, c'était il y a 10 ans. Et là, j'ai dit « Ça, c'est chouette comme idée ». Ça m'a donné envie de découvrir et voilà. Déclic. Déclic autour... voilà autour d'une table comme ça. (JPM, G2S1, p. 10)

JPM en vient ainsi à déclarer qu'il s'est construit grâce à ces rencontres plutôt que par la relation parentale.

Je considère mon père, sans être méchant ni péjoratif, mais il a une structure individualiste et très égoïste. Il est très introspectif. J'ai discuté pas mal avec lui, mais ce n'est pas grâce à lui que je me suis construit. Ça, c'est sûr. Ce n'est pas grâce à mes parents que je me suis construit. C'est vraiment grâce à l'extérieur. Mais ils m'ont laissé l'opportunité d'avoir ce regard et ces relations extérieures. (JPM, G2S1, p. 12)

Comme nous l'avons vu avec JPM mais aussi PD qui ont tous deux été scouts, les organisations catholiques ont été très régulièrement citées comme creusets des engagements. Ces premiers moments de vie collective extraits des milieux familiaux sont l'occasion pour de nombreux participants de rencontrer des matrices normatives notamment animées par des figures locales

du catholicisme social, par ailleurs sympathisants des combats culturels. Pour sa part, MCE évoque la rencontre avec Mattin Carrere²⁷⁶, dont la rencontre a suscité une forme de socialisation secondaire disposant à ses engagements futurs.

J'ai été élevée dans une éducation catho traditionnelle comme on peut trouver à l'époque Eskual Herrian²⁷⁷. Par contre, je suis d'Arbonne et j'ai eu la chance de rencontrer, à l'adolescence, un prêtre. Je dis une chance parce qu'il m'a permis de regarder des choses sous un aspect différent que celui que l'on nous montrait dans ma famille. (MCE, G3S1, p. 14)

Les évocations d'événements sont un des marqueurs révélant une socialisation politique tardive, disjointe de la socialisation primaire. La possibilité de mentionner un événement précis renseigne un basculement de modèle de vie. Il s'agit d'un moment de « prise de conscience ». Ces événements sont souvent révélateurs d'un point d'inflexion où la socialisation politique auparavant diffuse et dissimulée par des tensions internes se donne à voir et à vivre. La « prise de conscience » n'est pas évoquée comme un retournement des convictions politiques mais comme une irruption dans la conscience des décalages qui sommeillaient inconsciemment dans les expériences de vie antérieures. Le cas le plus emblématique de cette mécanique est sans doute celui de PE qui rejoint le modèle de révélation sur le même événement que RD, lors du tout premier village Alternatiba à Bayonne.

Pendant très longtemps j'ai senti que je marchais à côté de moi, que j'étais un peu en décalé, un peu en incohérence. Le fait d'aller travailler huit à dix heures par jour dans un monde où tout va vite et tout se défonce. Enfin voilà, quand je rentrais à la maison j'avais vraiment une impression de ne pas être « bien avec moi-même ». En 2010, j'ai eu comme RD une belle journée humide remplie de belles rencontres qui m'a fait dire « Waow je ne suis pas toute seule à vivre comme ça un peu désynchronisée ». (PE, G1S1, p. 12)

L'évocation de la sortie d'une forme d'isolement, de solitude est un élément récurrent qui permet aux individus de s'insérer dans des collectifs et de ne pas avoir le sentiment de déviance. Ce qui est rejoint par le témoignage de MCE au sujet de son adhésion à ELB.

Ça faisait du bien aussi parce que [dans la commune], on est assez seuls au niveau de l'élevage agricole, en tout cas dans la philosophie que l'on avait nous, de l'agriculture.

²⁷⁶ Ce même Mattin Carrère est également évoqué par XC, membre du troisième groupe.

²⁷⁷ Trad « au Pays Basque ».

Et donc de se retrouver dans ces réunions syndicales, ça permettait d'échanger... Quand il y a des difficultés sur l'exploitation, de se rendre compte que l'on n'est pas les seuls à les avoir. (MCE, G3S1, p. 15)

D'autres rencontres semblent plus déterminantes dans le type d'engagement poursuivi par la suite. C'est également une rencontre qui fait basculer PG dans le milieu culturel. PG est née de parents franciliens, non bascophones, installés au Pays Basque Nord où elle grandit. Son champ d'action privilégié est le milieu culturel qu'elle attribue de fait à la rencontre avec un de ses professeurs de basque au lycée.

J'ai appris l'euskara en bilingue²⁷⁸. Je me suis donc battue (Rires). Et j'ai surtout fait le choix de ne pas aller [dans un lycée de la côte basque] mais [dans un lycée de l'intérieur] où j'ai rencontré Antton Luku²⁷⁹ qui m'a appris beaucoup de choses sur la culture basque. Et je pense que c'est lui qui a, un peu, influencé mon parcours... énormément, je pense, au niveau de l'euskara et de la culture basque en général. Donc à ce moment-là, je peux dire que je suis devenue euskaldun²⁸⁰ au lycée puisque mes amis aussi parlaient euskara. (PG, G3S1, p. 32)

Nous avons également collecté plusieurs témoignages de basculements dans le militantisme auprès de personnes qui évoquent le service militaire obligatoire comme élément déclencheur. Cette obligation s'est traduite pour certains par une période d'objection de conscience. Pour d'autres, la transformation du service militaire en coopération, parfois au sein d'associations locales, leur a permis une socialisation politique. Pour d'autres encore ayant effectué cette période obligatoire, elle donne lieu à un déclenchement de l'engagement à l'issue de la période d'appel.

Nous avons ainsi recueilli le témoignage de SZ qui ne provient pas d'une famille militante et qui explique ce basculement qui s'est opéré lors de l'appel, mais tout à la fois accompagné de rencontres qui lui permettent ce déclenchement.

²⁷⁸ La filière d'enseignement « bilingue » est un type de scolarité à parité horaire en basque et en français dispensé dans les établissements publics et confessionnels du premier degré au lycée. Il n'est pas rare que le volume horaire dispensé en basque soit toutefois bien inférieur. Le faible contact linguistique que propose cette filière rend la maîtrise de la langue basque particulièrement ardue pour les jeunes, tels que PG, n'ayant pas bénéficié d'une transmission familiale. On constate néanmoins une tendance de plus en plus marquée d'évolution des filières d'enseignement publiques et confessionnelles en direction d'un enseignement de la langue basque en immersion ; modèle historiquement proposé par les ikastola.

²⁷⁹ Atton Luku est enseignant retraité du lycée de Navarre. Il est également un acteur culturel de premier plan au Pays Basque Nord, étant un des rares écrivains de pièces de théâtre en langue basque.

²⁸⁰ Trad. « Bascophone ».

Personne dans ma famille n'est militant... à part moi évidemment. Personne. Sur les cinq frères et sœurs, il n'y a que moi. Mes parents n'en parlaient pas du tout. Au contraire, plusieurs fois j'ai entendu « Laisse tomber la politique, ça ne te regarde pas, c'est fait pour d'autres ». [...] Donc ce n'est pas dans le tissu familial que j'ai trouvé le militantisme, ça, c'est certain. J'ai beau chercher dans la famille, la grande famille on va dire... Personne. [...] Alors, qu'est-ce qui a fait que je sois militant ? Je ne sais pas. Ce qui est sûr, c'est que j'ai démarré ma vie militante au moment où je suis parti à l'armée. Ça, c'est sûr. Donc c'est sûrement une opposition par rapport à l'armée. Mais comme j'avais dit, j'avais rencontré des gens à ce moment-là. (SZ, GIS3, p. 24)

Mais aussi le cas de PD qui présente l'expérience de l'injonction à participer au service militaire comme un des éléments déclencheurs de ses engagements.

Je continue sur les événements un peu déclencheurs de l'aspect... alors militant, je ne me sens pas forcément militant. J'expliquerais peut-être pourquoi après, mais en tout cas de certains engagements, notamment un peu alternatifs. Le premier c'est le service militaire. J'ai été objecteur de conscience. Objecteur de conscience, non pas pour trouver une planque mais parce que c'était inconcevable pour moi de porter une arme. C'était lié à la non-violence. Avoir un fusil dans les mains, c'était complètement inconcevable pour moi. J'ai choisi d'être objecteur pour ces raisons-là. Ça a été un point important parce que ça a été réfléchi, et puis j'ai pas mal échangé, j'ai rencontré d'autres objecteurs. Ce n'était pas juste une décision comme ça, à la va-vite. Et c'est assez fondateur pour moi. (PD, G2S4, p. 6)

4.2.2. Filiation et reproduction

Nous avons précédemment observé les mécaniques d'engagement dans des situations où la socialisation politique et la socialisation primaire sont distinctes. Dans d'autres cas, les participants ont témoigné d'une relation filiale et d'une reproduction des engagements de leur entourage familial. La socialisation politique et la socialisation primaire sont confondues. Cette configuration ne dispense pas de confrontations normatives. Dans ce type de cas, c'est le milieu de socialisation lui-même qui est placé en situation d'altérité avec le cadre normatif dominant. Cette configuration place les individus dans un autre rapport à l'altérité et à l'engagement militant. Il peut faciliter l'entrée dans le militantisme. Mais, comme les participants l'ont maintes fois démontré, ces configurations n'entraînent pas mécaniquement un engagement des enfants. La prédisposition à l'engagement ne suffit pas pour observer des implications effectives. Nous avons identifié quelques cas paradigmatiques de ce type de relation filiale à

l'engagement, dont PH, membre du second groupe, qui fait immédiatement référence à l'influence de l'engagement de ses parents dans sa trajectoire :

C'est assez compliqué pour moi de me placer parce que j'ai l'impression d'en être au tout début en fait. Je suis un peu encore au début de ma vie donc j'ai assez de mal à avoir ce recul nécessaire. Ce que je peux dire quand même, c'est que je pense qu'il y a une grosse-grosse part d'héritage. Je suis né dans une famille avec un père paysan qui a, toute sa vie, milité pour une autre forme d'agriculture, paysanne, durable et écologique. Et d'une mère qui est enseignante [...] Et qui a toujours essayé, par sa façon d'enseigner mais aussi, au travers de tous ses engagements, de faire d'autres choses et de participer activement à la vie du territoire dans lequel on se trouve. (PH, G2S1, p 7-8)

Il faut préciser ici que le père de PH fut un militant de premier plan au Pays Basque Nord pour une agriculture paysanne. Lors de la séance suivante, il précisera plus particulièrement l'importance de la figure de sa mère qui, tout en ayant une activité professionnelle prenante et la nécessité d'élever trois enfants, arrive à concilier des engagements hors de son cadre professionnel. Son père ayant eu une implication toute sa vie plus spécifiquement dans son secteur d'activité, cette dimension est particulièrement évocatrice pour PH, directeur administratif et financier :

La question de l'héritage, je continue à être persuadé que c'est quelque chose qui est fondamental pour moi et qui m'a construit et continue d'ailleurs de me construire. [...] Et ça, c'est quelque chose qui a été fondamental pour moi. C'est de voir que malgré son travail d'enseignant qui est très prenant, malgré la gestion de la vie de famille [...]. Malgré toutes ces contraintes-là, elle a quand même su consacrer son temps pour les autres. Et ça, dans le modèle familial dans lequel moi j'ai grandi, c'est quelque chose de très important et je le redis encore une fois, c'est fondamental. Ça m'a construit. (PH, G2S2, p. 18-19)

C'est notamment lors de ces déclarations que nous avons remarqué la formulation passive « m'a construit », soulignant également dans la construction verbale le fait que le sujet de l'action de construction identitaire n'est pas la personne énonciatrice. PH incarne le mieux l'idéal type de la filiation-transmission, ce qu'il nous confirmera lors de la présentation d'un schéma synthétisant ce thème après avoir sollicité lui-même son entourage pour valider cette analyse :

[PH] : Après, il faut savoir que moi j'ai quand même posé la question à ma mère. Comme j'identifiais moi, visiblement, le cas le plus clair dans l'héritage et dans la reproduction,

je me suis dit « Mais quand même, est-ce qu'il n'y a pas quelque chose à côté qui a fait que ? ». Et comme je n'arrivais pas à le trouver tout seul, j'ai posé la question à mon entourage proche et à ma mère en particulier. Bon, personne n'a su... Enfin, je n'ai toujours pas trouvé. [...] Donc visiblement, ça reste très clair.

[Txomin] : Ils t'ont confirmé que tu es là-bas ? (montre l'idéal type de la reproduction sur le schéma)

[PH] : C'est ça. (G2S6, p. 14-15)

Un autre cas emblématique de cette relation où la socialisation politique est confondue avec la socialisation primaire est celui d'IB dont le père est une figure du syndicalisme agricole. Or, MB est précisément un participant à l'étude, membre du dernier groupe. Nous avons volontairement constitué des groupes comprenant des membres de la même famille pour mieux observer les effets de ces socialisations. IB déclare sans détour l'influence de son milieu familial dans ses engagements.

En me remémorisant un petit peu pourquoi, comment et par où j'arrive ici, je dirais qu'au démarrage, il y a le cocon familial ou l'ambiance familiale qui est très importante. Mine de rien, ça m'a quand même assez forgé ou au moins façonné pour me retrouver dans la voie que j'ai choisie. Je suis fils de parents militants, syndicalistes, engagés, abertzale. Bon, vous les connaissez, ce sont des gens qui sont impliqués. À l'époque, c'étaient aussi peut-être des gens un peu précurseurs ou du moins qui assumaient des idées différentes, des positions différentes et puis habitués à aller peut-être à contre-courant ou penser différemment. Je pense que ça, ça m'a plu et ça m'a un peu forgé aussi. Ça a aussi forgé ma personnalité, humblement, il me semble. Donc après, les enfants, nous avons reproduit aussi ce que l'on voyait. C'est comme ça que du coup, moi aussi, je suis rentré un peu dans cette voie du militantisme [...] Je pense qu'il y a un bagage familial-là qui porte. Ça a été mon cas. Mes parents m'ont certainement guidé mais je me suis retrouvé un petit dans les mêmes canaux que mes parents. (IB, G3S1, p. 12-13)

Dès sa première prise de parole visant à présenter son parcours, IB souligne l'influence du positionnement familial dans son engagement qui s'est déployé au sein de structures par lesquelles son père fut également membre. IB qualifie son environnement de socialisation primaire comme « différent » et « à contre-courant ».

On a également le cas de ND qui témoigne de l'influence de ses parents dans son entrée dans le militantisme qu'il approfondit à l'aide de lectures. Son témoignage comporte également cette mention à un agent extérieur verbalisé par un « ça m'a ».

Je ne suis pas originaire d'ici. Je suis de la région parisienne et je vais repartir de mes parents qui étaient militants associatifs. J'étais dans cette culture-là, contrairement à toi (à XC) où moi je voyais tous les soirs des réunions. Moi j'étais là, je devais aller me coucher et je voyais en bas qu'ils étaient en train de parler en réunion. J'ai été construit et influencé par ça. Je voyais qu'il y avait ce truc. Et après, adolescent, j'ai commencé à lire un petit peu ce que je trouvais autour de moi. D'autant plus que, quand je me suis retrouvé vers 18 ans à aller travailler à Paris et donc à avoir 1 h 30 dans les transports, j'ai découvert la lecture. Et donc, qu'est-ce que je me suis mis à lire ? Des trucs militants. Donc ça m'a formé comme ça. (ND, G3S1, p. 22)

On a également l'exemple de PO pour qui la relation filiale s'établit plutôt avec son grand-père avec qui il a eu l'opportunité de partager de nombreux moments qui l'ont marqué.

Le vécu d'une relation filiale n'est pas nécessairement exempt de toute confrontation normative comme l'explique BC qui revient sur son parcours à la troisième séance de son groupe. BC explique qu'il a évolué dans une « bulle » durant son enfance. Ses parents bascophones sont engagés dans leurs professions respectives au sein d'une coopérative de producteurs et d'une association de formation. Ils sont également actifs au sein d'une association que BC qualifie de « culturelo politique ou politico-culturelle », mais aussi dans le groupe de danse. Ce sont des associations dans lesquelles BC est adhérent depuis son enfance. Ses parents font également partie des premiers parents d'élèves de l'ikastola où ils scolarisent BC qui est ainsi en immersion linguistique et culturelle dans tous les milieux qu'il côtoie. Cette période s'achève lors de sa scolarité au lycée public le plus proche. Cette expérience produira un « choc » avec le cadre normatif qu'il a toujours connu.

Mes premiers engagements associatifs, maintenant que j'y ai repensé un peu, ils datent de l'époque où je suis rentré au lycée. Jusqu'en troisième, j'ai fait ma scolarité dans les ikastola. Je viens d'une famille qui est bascophone à 95 %. [...] Je suis allé au lycée de la république [...] c'est là que j'ai eu un choc linguistique quelque part. C'est-à-dire que moi qui vivais en grande partie en basque... En français aussi un peu. Je ne vis pas dans une bulle. Mais quand même un peu. C'est à partir de là que j'ai commencé à rentrer dans les associations de mon village. Mes parents sont en grande partie responsables de cette bulle, cette bulle linguistique et culturelle en m'ayant mis à l'ikastola, en étant dans les débuts de l'ikastola à Ossès et en m'ayant éduqué le fait que je fais partie d'une communauté, d'un peuple qui s'étend sur sept provinces, sur... Bon, c'est une famille abertzale. [...] Et eux ont eu plusieurs engagements aussi. [...] Pendant très longtemps,

mon père a été président et professeur du groupe de danse [...] c'était ça la transmission de la danse basque. Il a aussi fait partie de l'association Basaizea de laquelle je suis membre. Donc la continuité... je ne fais pas de dessin. (BC, GIS3, p. 25-26)

BC affirme que c'est à partir du vécu de cette confrontation qu'il s'engage activement dans les associations et qu'il se place non seulement dans une continuité au niveau du modèle culturel, mais également une continuité de la posture militante au sein de ces structures. Il explique que l'expérience de ce « choc » était souhaitée.

Je me rendais compte aussi qu'à côté de cette bulle dont je parlais [...] il y avait une partie des gens de mon village, des gens que j'avais pu croiser au caté à l'époque. Je ne les voyais pas. Ils vivaient dans un monde un peu parallèle au mien. Je voulais aussi aller un peu [...] me confronter entre guillemets, pas à la réalité, mais à une société plus représentative de ce que l'on peut croiser chez nous. Et bien le choc il a marché. Et après, j'ai commencé dans les associations [du village] avec le triptyque groupe de danse, comité des fêtes et Basaizea où beaucoup de mes amis, de gens de ma génération, sont passés. On a tous fait ça. (BC, GIS3, p. 27)

BC reconnaît une forme de reproduction, de continuité mécanique, au sein de structures à l'image des autres jeunes de sa génération. Il parle ainsi de « triptyque » d'associations. Malgré tout, la création d'une « bulle » normative, en l'occurrence linguistique et culturelle, n'exempte pas les générations qui y sont socialisées de vivre des expériences d'altérité qui peuvent produire des formes d'engagements actifs au-delà d'une simple réception des codes culturels transmis.

Enfin, nous avons pu observer avec les participants comment leur action de transformation sociale impactait également un changement normatif des membres de leurs familles en retour. C'est ce qu'exprime par exemple FL dans ce témoignage :

Maintenant je me suis construit, moi, ma propre pensée et je crois qu'elle tient la route. Donc du coup, j'arrive à embarquer mes parents. Ça, c'est ma petite fierté, de les amener dans des terrains où ils n'allaient jamais. (FL, GIS3, p. 9)

Cet effet rétroactif de socialisation politique secondaire tardif, exercé par certains des participants sur le milieu de socialisation primaire a été mentionné plusieurs fois. Mais nous n'avons pas approfondi outre mesure cet aspect n'étant pas d'ordre explicatif des engagements mais plutôt de leurs effets.

4.2.3. La socialisation politique diffuse

S'agissant d'idéaux types, il a été particulièrement nécessaire de rappeler l'existence de positions intermédiaires en ce que plusieurs participants ne s'identifiaient pas à un des deux cas, notamment lorsque les socialisations politiques étaient diffuses, hors du cadre familial et pour autant sans opposition claire de celle-ci.

Nous avons recueilli de nombreux témoignages de transmission des capacités de distanciation avec approbation ou non-opposition de la part des membres des familles. La place des expériences de socialisation politique est particulièrement centrale dans la posture de distanciation. Nous avons pu voir l'importance de l'ensemble des structures, espaces et moments de socialisation qui en constitue des fragments, des germes semés et cultivés qui se révèlent parfois des décennies après. Nous avons notamment pu constater que ces espaces de socialisation politique diffuse relèvent de réseaux et cadres idéologiques en perte de souffle ces dernières décennies. Aussi nous ne pouvons que nous interroger sur le devenir ou l'identification des structures qui remplissent aujourd'hui le rôle de « fabrique des militants ». Quelles sont les structures d'éducation populaire qui contribuent à la distillation de cadres idéologiques novateurs ? Quelles sont les organisations qui accompagnent les individus vivant de véritables déchirements dans ces expériences de heurts de leurs cadres normatifs avec le réel ? Les organisations alternatives que nous étudions incarnent-elles ces espaces ? Pour quel type de public ? Produisent-elles les effets identiques ? Ou sommes-nous définitivement dans des sociétés d'exacerbation de la construction des individus par eux-mêmes, de « self-made-men » ? Sommes-nous face à un fonctionnement social qui prive toute possibilité d'envisager des formes de socialisations politiques à partir de cadres collectifs puisant dans des orientations programmatiques d'un monde désiré par des agents socialisateurs ?

C'est précisément autour de ces questions que se sont étendus les propos des participants concernant le regard porté sur la jeunesse, et tout particulièrement sur leur capacité de reproduction des engagements au sein de leur propre noyau familial.

Le rôle de la famille comme agent de socialisation politique ne s'impose pas comme une évidence pour de nombreux participants. La différence de contexte qui complique la lecture des engagements des parents, l'absence d'engagement des membres de la fratrie sont autant d'éléments qui ont plutôt donné lieu à des profils de distanciation non conflictuelle au modèle familial.

Un des cas exprimant le mieux la mécanique de socialisation politique diffuse est celui d'IG, membre du quatrième groupe qui attribue largement son engagement dans la continuité au modèle parental. Il décrit avec précision les contacts avec tout un entourage issu des

engagements de ses parents membres du Parti Socialiste Unifié, du CCFD²⁸¹ ou de l'ASTI²⁸², IG affirme s'inscrire dans une continuité des engagements familiaux.

On a baigné là-dedans. C'est-à-dire que les soirées, il y en avait certaines, c'était les réunions à la maison, les copains du PSU ou de l'ASTI qui venaient nous dire « Bonne nuit » quand on était au lit. C'était dans la journée, des fois, des invitations à partager le thé avec les femmes qui étaient à l'atelier d'alphabétisation où ma mère travaillait. C'était les familles portugaises avec lesquelles il y avait les jeux avec le coq, les jeux de quilles et tout ça. Enfin on a été baigné là-dedans. Donc c'est pour ça que moi je m'inscris complètement dans cette continuité-là. (IG, G4S2, p. 8)

Cette expérience va constituer chez lui un corpus de sensibilité internationaliste qui s'accorde avec une sensibilité « abertzalisante » qu'il attribue également à des contacts avec des familles de prisonniers politiques basques.

Et étant en région parisienne, à deux pas de Fleury-Mérogis, on a accueilli à la maison des gens qui venaient visiter des preso²⁸³. Donc tout ça, en rencontrant aussi des gamins de ces parents qui étaient en prison, je pense que ça a dû concourir à ce que je suis devenu aujourd'hui. (IG, G4S2, p. 8)

Mais parallèlement, IG expose la façon avec laquelle ces expériences n'ont pas immédiatement connu une traduction par des engagements directs, mais ont plutôt constitué des éléments d'une socialisation politique diffuse préalable au basculement dans l'activisme.

Quand j'ai été au Pays Basque, particulièrement pendant les fêtes, ça m'est arrivé de tourner autour du Petit [Bayonne]²⁸⁴, au Patxoki²⁸⁵, mais sans rentrer vraiment dedans. Donc j'ai été au premier festival EHZ, mais voilà, plus en tant que spectateur et

²⁸¹ Le Comité Catholique contre la Faim et pour le Développement, créé en 1961 et devenu « CCFD-Terre Solidaire » est une association de solidarité internationale luttant contre la faim dans le monde.

²⁸² Associations de Solidarités avec Tou-te-s les Immigrés.

²⁸³ Le terme basque « preso » fait référence aux prisonniers politiques basques.

²⁸⁴ Le « Petit Bayonne » est un quartier du centre historique séparé du reste de la commune par deux rivières (la Nive et l'Adour). Il s'agit d'un quartier populaire concentrant bon nombre d'associations, de revues politiques, de syndicats ou encore de partis. La vie culturelle et festive y est particulièrement animée. Il s'agit d'un quartier populaire mais aussi particulièrement fréquenté par la jeunesse dû à la présence de l'antenne universitaire et de quelques groupes scolaires.

²⁸⁵ Le Patxoki est un bar associatif créé par le collectif Patxa au milieu des années 1980. Ce collectif, proche des tendances libertaires et autonomes a constitué en quelque sorte la première assemblée autogestionnaire de jeunes du Pays Basque Nord. Par la même occasion, le collectif Patxa fut une des premières organisations de jeunes qui a produit de nombreux leaders des organisations politiques du territoire. À propos de l'organisation Patxa, se reporter à l'ouvrage d'Eneko Bidegain, *Patxa : besta bai, borroka ere bai*, Larresoro, Gatzuzain, 2010, 262 p. Trente ans après, le local continue d'être un des hauts lieux festifs et militants de la ville.

en tant qu'éponge qui capte plein de vibrations et après on mélange tout ça. (IG, G4S2, p. 8)

La modification des contextes est également évoquée comme facteur d'une relation filiale mixte qui se manifeste le mieux dans les propos de BE.

J'ai conscience que je suis un héritier de gens qui ont pris des engagements qui sont différents, parce que les temps sont différents. [...] Ça, c'est l'histoire familiale. Donc en opposition souvent en interne, parce que les époques changent. On ne milite pas aujourd'hui pour la même chose que militaient nos parents, pas forcément. Des fois oui, des fois non. (BE, G1S3, p. 13-14)

Il parvient ainsi à retracer des similarités d'engagements ou de pratiques de vies avec des aïeuls, ainsi que l'implication de sa mère, militante à la JAC et la JOC. Mais se détache tout à la fois d'une reproduction en ce qu'il opère « l'inversement d'un mouvement » qu'il décline sur le plan du modèle agricole et de l'apprentissage de la langue basque. Son père a activement contribué au développement de la « modernisation » de l'agriculture en période d'après-guerre. La transmission familiale de la langue basque s'interrompt alors qu'il a 5 ans :

Un jour, on vient nous expliquer à la maison qu'il ne faut plus parler en basque puisqu'on est les seuls à parler basque au village. [...] Donc à partir de ce jour-là, on passe du basque au français. Et mon père intègre bien que la réussite en fait, elle passerait aussi par le français. (BE, G1S3, p. 14)

Il souligne les tensions qu'il peut y avoir parfois dans la modernisation, l'actualisation des orientations prises. La manifestation d'une mixité des profils se manifeste probablement le mieux chez FLB qui le présente même en comparaison aux modèles suivis par ses sœurs.

C'est vrai que j'ai toujours vu mes grandes sœurs travailler sur l'exploitation. Donc moi aussi j'ai donné un coup de main comme les autres. J'ai vu les grandes, certaines, s'investir au comité des fêtes. Il y avait une des trois que ça n'intéressait pas du tout. Elle, elle voulait faire des études. Elle voulait vraiment se sortir de ce milieu paysan qui la pesait beaucoup à l'école. Alors que les deux autres non. L'une voulait reprendre l'exploitation, la troisième s'en fichait. Et en fait, moi j'avais un peu envie des deux, de compiler les deux. (FLB, G4S1, p. 17)

Elle poursuit l'explication de la compilation des deux modèles par leur traduction concrète au sein d'organisations. D'un côté la filiation manifestée par l'utilisation d'une double négation

dans le témoignage; et de l'autre une modification qui tend à dépasser le modèle de reproduction.

Je ne me voyais pas, ne pas aller au comité des fêtes. Pour moi c'était une évidence. Je dansais au village, je chantais au village, voilà, j'étais au comité des fêtes. Mais j'avais aussi envie de faire des études. Donc après le bac, je suis partie faire des études et c'est là aussi que j'ai trouvé un peu les limites d'un engagement au comité des fêtes où je me disais « Finalement, on fait des choses. Mais pourquoi ? Est-ce qu'on fait ça juste parce que ça existe depuis 15 ans et que finalement, on fait ce que les autres ont fait ? » Et c'est là que je suis rentrée à Azia. (FLB, G4S1, p. 17)

Ceux dont les facteurs de tension sont extérieurs au rapport au modèle familial, comme PE dont le père était bénévole, engagé dans des associations sportives, mais qu'elle ne qualifie pas de militant :

Je pense que je suis arrivée au militantisme ni en contradiction ni naturellement. C'est un peu un entre-deux, je pense. C'est juste parce que j'étais à une période de ma vie où j'étais super en colère et super frustrée. Et c'était ma manière un peu d'évacuer, de compenser, sur plein de choses. (PE, G1S3, p. 12)

Par contre, elle précise que ça l'est devenu à mesure que son engagement s'est intégré dans son mode de vie, ce qu'elle précise en comparaison avec les implications de sa sœur.

Non par contre elle est comme moi, elle est bénévole. Peut-être moins au niveau du timing et de ce qu'elle donne de son temps dans sa vie. Le rapport est peut-être moins fort. Parce que ça rentrait, pour moi comme une partie intégrante de ma vie et effectivement, ça relève du naturel maintenant. (PE, G1S3, p. 12)

Dans l'ordre de la transmission des capacités plus que l'engagement lui-même, lorsque les parents ne sont pas militants, on retrouve le témoignage de XC :

Au niveau du démarrage, c'est drôle parce que je ne suis pas d'une famille militante. [...] ma famille proche, mes parents [...] ne sont pas militants [...] d'une culture militante. Je ne les ai jamais vus partir faire une réunion ou quoi que ce soit. Donc, à un moment donné [...] d'où vient le truc ancré en moi qui fait partie de la logique collective et de faire... ? [...] Ça, il y a un mystère. Donc là, il y a quelque chose qui est, selon moi, culturellement transmis, au-delà d'une simple transmission familiale. Parce que, en tous cas, je l'ai vécu et je le subis parce que je me suis retrouvé très vite dans des implications. (XC, G3S1, p. 19)

XC, comme PB, fait partie des quelques participants qui ont déclaré avoir vécu une socialisation politique diffuse, au contact de personnes dont ils découvrent l'influence sur leurs trajectoires a posteriori. XC vit une socialisation politique auprès de son entourage familial élargi, et entre autres au contact d'un oncle chanteur et qui vivait au même domicile.

Par contre, dans la famille élargie, la militance basque, toute la question de la lutte armée, les réfugiés, est très présente. Il y avait un oncle chanteur XX²⁸⁶ qui vivait dans la même maison que moi et dont j'ai découvert la célébrité et le parcours plus tard. Donc ça, c'est après, vers 18-20 ans à la prise de conscience politique. (XC, G3S1, p. 20)

Pour XC, la « prise de conscience » s'accompagne également de l'injonction d'un autre oncle, le même curé militant cité par MCE comme décisif dans son parcours.

Un jour mon oncle XX vient, me dépose sur la table un chèque de 933 francs. « Qu'est-ce que c'est ça ? ». Il me dit « Ça, c'est le tarif de deux semaines d'ikastaldi²⁸⁷ intensifs à AEK et il faut que tu le fasses, c'est tout ». (XC, G3S1, p. 20)

Cette injonction qui a permis à XC de réapprendre le basque perdu depuis quelques années auparavant va également lui permettre de réaliser des rencontres avec d'autres militants, également en apprentissage de la maîtrise de la langue basque.

Je ne comprenais plus le basque. Je l'avais parlé jusqu'à six ans [...] mais je l'avais complètement oublié et je ne comprenais plus rien. [...] Donc on a vécu en immersion pendant deux semaines. Une immersion à la suite de laquelle, quand je suis sorti, pendant 2/3 jours, je n'arrivais pas à parler français. Je n'arrivais plus à parler français. Donc il y avait quelque chose qui s'était débloqué. Et dans le même temps, ce fut une rencontre avec un monde politique [...] autour de la lutte basque. (XC, G3S1, p. 20)

On voit ici clairement la façon avec laquelle les personnes de l'environnement social ont joué le rôle d'agents de socialisation politique qui ouvrent de nouveaux horizons pour l'enclenchement d'une socialisation secondaire en correspondance avec des fondements politiques.

²⁸⁶ Il s'agit d'un chanteur populaire clairement « engagé ».

²⁸⁷ Trad. « stage ». Les ikastaldi sont des sessions de formation intensives à la langue basque où les participants sont placés en immersion linguistique. Ces sessions sont destinées aux adultes qui ne peuvent assister régulièrement à des enseignements du soir ou qui cherchent un perfectionnement. XC a tant et si bien appris la langue basque qu'il est devenu par la suite directeur d'un média participatif en langue basque.

CHAPITRE 5 : Devenir sujet

Qu'ils soient hérités d'une socialisation primaire, ou construits a posteriori, par une socialisation politique secondaire, ces cadres normatifs entrent en décalage avec les expériences de vie. Ce sont ces décalages qui sont à la source de la mise en mouvement des enquêtés. Toutefois, s'ils en constituent le socle, ces vécus expérientiels d'altérité ne peuvent à eux seuls expliquer l'adoption d'une posture militante. L'expérience de décalages normatifs n'a en effet rien d'exceptionnel pour nombre d'individus contemporains. Face à ces situations, seule une minorité d'entre eux adopte une attitude proactive, de transformation sociale. Si l'existence de ces décalages et leur vécu expérientiel sont nécessaires et constituent un prérequis pour déployer des engagements, pour autant, cela ne suffit donc pas pour entrer pleinement dans une posture militante. Il ne suffit pas d'avoir de *bonnes raisons*²⁸⁸ de s'engager pour le faire. De même, la seule constatation ou « prise de conscience » d'un dysfonctionnement n'aboutit pas mécaniquement à une implication effective en quête de la résolution du problème identifié, et y compris lorsqu'il concerne directement les individus et qu'il fait l'objet d'une tension morale forte. Notre expérience de la sociologie et les différentes observations que nous avons réalisées montrent à l'inverse que la « conscience » ne suffit pas. L'étincelle que peut produire la « prise de conscience » nécessite un foyer et un combustible pour que brûle la passion des engagements militants. Elle nécessite une pratique.

C'est la raison pour laquelle l'étude des engagements nécessite un regard approfondi sur la perception de ces pratiques. Les obstacles qui peuvent entraver la traduction de frustrations²⁸⁹ ou de motivations initiales en engagement sont nombreux et de natures variées. S'agissant éminemment de conduites sociales réelles, les pratiques militantes ne peuvent faire l'économie de contraintes matérielles.

C'est en cela par exemple que FL, membre du premier groupe, n'ayant aucune « prédisposition familiale » a connu un engagement progressif qu'il décrit en trois étapes « voir, vouloir et pouvoir ». Le déclenchement de son processus de conscientisation a été le visionnage d'un film. Mais l'effet de ce visionnage se déploie sur une expérience du territoire jalonné d'initiatives déjà existantes. Cette conjonction de facteurs aboutira finalement six ans plus tard par une traduction en action militante.

²⁸⁸ R. Boudon, *Raison, bonnes raisons, op. cit.*

²⁸⁹ Philippe Corcuff, « Frustrations relatives » dans Olivier Fillieule, Lilian Mathieu et Cécile Péchu (eds.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009, p. 242-248.

Il y a eu déjà beaucoup d'action. Le fait d'être un peu sensibilisé comme je l'ai été en 2008 par un film sur l'écologie, sur l'univers du bio, de la santé, tout ça ; et en même temps, le fait de vivre ici... Ce que je veux dire, c'est que ma vision des choses sur mon territoire est liée à ce qui a déjà existé au préalable. [...] Donc pour moi, cette histoire de passage à l'action s'est faite parce que ça a été lent et long. Je suis réellement passé à l'action en fin 2014. Donc de 2008 à 2014, ça fait six ans. (FL, G1S5, p. 4)

Les engagements militants sont parfois abordés au prisme de l'irrationalité ou parfois sous l'angle d'une stricte rationalité en valeurs. Les motifs et logiques des engagements sont en effet multiples. Mais notre objet de recherche nous enjoint plutôt à rechercher la part stratégique, tendue vers des objectifs de transformation animant les participants. Nous y voyions donc plutôt une forme de rationalité en finalité comportant à la fois des rétributions individuelles²⁹⁰ (y compris de rétributions symboliques) et des objectifs d'ordre téléologiques, de transformation sociale. Mais les engagements ont également, en reprenant le cadre de la sociologie de l'expérience, une part de subjectivation qui établit un rapport des militants au monde et à l'injonction à l'action transformatrice.

De fait, l'engagement à visée de transformation sociale implique une véritable évolution de *posture* chez les individus qui comprend plusieurs critères. D'une part, cela suppose d'entretenir un rapport spécifique à certains impératifs d'action qui renvoient à la façon avec laquelle les individus perçoivent et intériorisent des injonctions à agir sur le cours du monde en incarnant un rôle de sujet historique. Mais pour que ces « appels » à l'action ne restent pas muets, ils doivent d'autre part être accompagnés de conceptions ouvertes et possibilistes des mutations sociales. Enfin, cela renvoie à des optiques philosophiques, et à certains égards, presque théologiques, sur le sens de l'Histoire et de la place des actions humaines.

Enfin, pour déboucher sur des engagements réels, les individus doivent également entretenir un rapport favorable avec la pratique concrète qui s'offre à eux. Il s'agit ici principalement des représentations des individus vis-à-vis des modèles d'engagements, et tout particulièrement de la question du rapport aux coûts de ce dernier. En effet, l'engagement, par sa définition même, suppose d'y investir un certain nombre de ressources dont la quantité, mais surtout la perception de l'utilité, est absolument déterminante.

Nous aborderons ces éléments dans ce chapitre au regard de la spécificité des engagements par le biais des organisations alternatives. L'intervention sociologique nous a effectivement permis

²⁹⁰ Daniel Gaxie, « Économie des partis et rétributions du militantisme », *Revue française de science politique*, 1977, vol. 27, n° 1, p. 123-154 ; O. Fillieule (ed.), *Le désengagement militant*, *op. cit.*, p. 17-45.

de collecter et d'initier des discussions fines avec les enquêtés qui allaient au-delà des éléments d'ordre de présentation générale des engagements.

5.1. Représentation des formes d'engagement

Les premières séances ont donné lieu à des discussions relatives aux engagements. Il s'agissait de questionner le rapport des participants aux différentes pratiques militantes qu'ils ont pu expérimenter pour mieux éclairer le choix du recours à la construction d'alternatives. L'évocation de ces raisons a permis de relever une évaluation des différentes formes d'engagements qui renseignent un refus des modèles militants antérieurs. Ce refus s'est notamment manifesté au travers de la terminologie employée par les participants pour décrire leurs engagements.

5.1.1. Nommer les engagements

Ces premières discussions visant à éclairer le rapport des participants à l'engagement ont immédiatement produit un constat d'évolution et de critique des catégories du militantisme des décennies précédentes. Cette évolution se traduit notamment par un malaise autour de la notion de « militantisme » qui a suscité dès le départ des difficultés, ne serait-ce que pour nommer les participants en tant que « militants alternatifs ».

L'analyse des modèles d'engagements fut d'autant plus opportune qu'elle était conjointement nourrie par des militants de longue expérience ayant éprouvé différentes séquences et différents modèles, mais aussi par des participants plus jeunes ayant initié leurs engagements dans des contextes politiques récents. Nous avons ainsi assisté à l'analyse des facteurs de changements proposés par TE (G5) ou encore VP (G1).

Moi, autrefois quand j'étais militant Mao, j'avais un point de vue : la grande révolution prolétarienne. Je plaisante un peu mais on s'inscrivait là-dessus. Aujourd'hui, on est au milieu de l'océan. Il y a des courants dans tous les sens. Tous les courants, on ne les comprend pas bien et on navigue à la godille, au mieux. Mais l'objectif c'est qu'à un moment donné la marée soit assez forte pour faire rompre les digues. (VP, G1S2, p. 17)

À cela s'ajoutaient des critiques sur l'appellation même avec des récusations de l'étymologie « militaire » contenue dans le terme, préférant les termes de « bénévole » (pour SR, PE, FLB...); mais aussi l'ensemble des mécaniques qui lui sont attribuées notamment dans la représentation d'une absence de jugements critiques (GT, PB, XO) produisant des formes d'actions basées sur des conceptions théoriques jugées hors-sol (PIR, JH...). Lors d'une séance,

PE exposera son refus du terme après avoir recherché sa définition exacte à l'aide d'un dictionnaire :

Je reviens sur la notion de « militant ». Je ne m'y retrouve pas du tout. Je recherchais l'étymologie de « militant » : militaire, être soldat, faire son service militaire, rapport à l'église qui combat ou qui lutte. Oui, moi je n'ai pas du tout grandi dans la lutte. Ça a plutôt été dans la joie et l'entraide. (PE, GIS3, p. 11)

Si l'ensemble des participants s'accordent sur la nécessité d'évolution des formes d'engagements en correspondance avec les évolutions contextuelles, certains ont tout de même senti le besoin de ne pas proscrire et déchoir la validité et les apports des modes d'engagements antérieurs en soulignant les résultats positifs actuels aux modes de militantismes passés.

C'est là où la notion de militantisme elle rentre parce que quand tu as affaire à un mur, tu n'as pas trop le choix. Alors, certes, tu peux te dire c'est alternatif, tu peux contourner le mur mais il y a des moments où on ne peut pas le contourner. Il faut rentrer dedans. (SZ, GIS2, p. 8)

C'est pour ça que je dis qu'à l'époque, il fallait que l'on rentre dans le mur. Maintenant, la preuve en est qu'on commence à être élus un peu partout. On a changé de méthode. Mais je pense qu'à une période, il le fallait. (SZ, GIS2, p. 13)

Cette intervention de SZ a en retour fait émerger chez PE une comparaison révélatrice des mutations des engagements, sous l'impulsion d'une question de la coéquipière visant à établir un parallèle avec ces deux positions. SZ en vient à s'accorder avec PE au sujet du déplacement des postures militantes.

[Lauréna] : PE, est-ce que tu es d'accord avec SZ quand il dit qu'être militant c'est quand on explose le mur et que l'on fait une alternative si on le contourne ?

[PE] : J'y mets de la nuance. Si j'avais à définir et à étiqueter la militance, effectivement c'est dans la force, le côté qui vient des tripes, le côté feu. [...] Une force un peu masculine. [...] Depuis quelques années, je ne pouvais plus me définir dans ça, parce que j'ai voulu arrêter de lutter ; d'être « contre ». [...] À titre personnel, je me suis adoucie sur les choses qui, au départ, me révoltaient. Ça me mettait la hargne. Et donc c'est pour ça que ça me faisait avancer. C'était vraiment le côté feu, charbonneux où « il faut aller au charbon ». Petit à petit, j'ai cheminé personnellement de manière beaucoup plus douce. [...] Pendant de nombreux mois, je me suis un peu extraite de [l'association] et de sa dynamique. Je me voyais plus comme une bénévole dans tout ce que je faisais. Parce

que j'avais repris un peu la définition de bénévole et pour moi, « bénévole », c'était vouloir le bien. [...] Là, au fur et à mesure des discussions et des témoignages, en fait je me rends juste compte que ce n'est pas moi qui vois le militantisme différemment mais que c'est vraiment le militantisme qui bascule. On est sur un point d'équilibre, il me semble. Dans ma vie personnelle, j'ai vraiment senti les deux militances. Ce truc un peu force là, « On va aller défoncer des murs » et puis, le côté de « Non, j'en ai marre de défoncer des murs ». [...] Je pense qu'il faut aller en défoncer encore quelques-uns mais moi je vois que je préfère construire ma maison « à côté » du mur, ou « contre » le mur. Et je sens vraiment un point de bascule sur ça. Et peut-être même au niveau des générations.

[SZ] : Oui, oui. C'est évident. [...] À un moment donné, effectivement, il a fallu défoncer les murs. Maintenant, c'est peut-être les reconstruire que l'on est en train de faire.

Nous avons constaté à de nombreuses reprises ce refus d'un militantisme d'opposition, d'une attitude « contre ». Les participants souhaitent bien davantage adopter une attitude « pour », un militantisme positif et constructif. Or, les organisations alternatives sont littéralement des propositions constructives. Plusieurs participants ont néanmoins souligné la nécessité d'une articulation entre les deux options, où la construction positive est à la fois une forme d'opposition, de contestation, mais ne se traduisant pas par l'incarnation d'un rassemblement des mécontents. La construction d'alternatives vient donc proposer une troisième voie, celle de l'*aposition*. Refusant d'être « contre tout », et suivant la formule de Sacha Guitry, ces militants viennent « contre, tout contre » pour venir *apposer* et étayer la construction de solutions alternatives dans les interstices d'un système institutionnel en déclin.

Par la suite, nous avons remarqué la récurrence d'utilisation du terme « militance » à la place du terme de « militantisme » et tout particulièrement lors du quatrième groupe. L'analyse à ce propos fut alors plus longuement menée avec la coéquipière accompagnant ce groupe. Après plusieurs lectures et échanges à ce propos, nous observions que l'idée de militance s'inscrit dans ce refus doctrinal qui s'exprime par la différence de suffixe qui transforme une activité dynamique intrinsèque aux dynamiques (militantisme, engagement, implication, participation, etc.) en un objet inerte.

Le cas de FLB, jeune souletine impliquée dans les associations de jeunes pour le développement rural, est également assez évocateur du trouble qu'il y a dans la compréhension du terme de « militant » où elle témoigne avoir un « axe d'engagement très fort » et tout à la fois ne pas savoir s'identifier clairement comme militante.

Donc l'association s'était créée aussi avec le but d'essayer de garder les jeunes sur le territoire avec le leitmotiv de vivre et travailler en Soule. Donc là j'ai trouvé un axe d'engagement très fort. En fait, je ne sais pas si je me sens militante. Mais moi, ma raison de vivre, c'est de me dire que je vais vivre dans un petit village avec des voisins. (FLB, G4S1, p. 17)

On pourrait imaginer que cette non-identification s'explique par la modestie apparente des objectifs affichés de « vivre avec des voisins ». Or, la proposition dissimule en réalité une ambition de transformation sociale extrêmement profonde en ce qu'elle bouscule l'ordre économique et social, de concentration des richesses sur les espaces urbains, questionne les modèles de vie, le rapport entre les besoins territoriaux et le désir des publics dans leurs choix de mobilités, d'études, d'activités professionnelles, etc. Au fond, l'idée de « vivre avec des voisins », au sein d'un petit village souletin constitue en fait un vrai défi de transformation sociale en ce début de XXI^e siècle qui s'apparente à l'idée du « vivre, travailler et décider au Pays » des années 1970 et encore fortement présent de nos jours.

Comme le souligne VP, les situations contextuelles sont déterminantes pour la constitution et l'incarnation d'une posture militante, mais aussi pour la forme qu'elle prend par la suite :

[VP] : Le militantisme, je crois que c'est d'abord une éthique de vie. Je veux dire qu'au départ, l'histoire de l'humanité, elle a évolué par des luttes, des luttes et encore des luttes qui ont fait que ça existe. Après, il y a des époques différentes. Moi, avec mon âge, l'époque de la Résistance, le poids de la Seconde Guerre mondiale, l'antifascisme, ont pu me structurer et faire de moi un militant qui se dit « le sens de ma vie, c'est d'être utile pour que la roue de l'histoire elle continue d'avancer » ; non pas comme un héros légendaire mais comme une petite fourmi rouge. Comme ont fait des milliards d'êtres humains. C'est ça le sens du militantisme.

[BE] : Rouge.

[FL] : Rouge.

[PE] : Un peu quand même. Un peu de rouge.

[VP] : Rouge oui, rouge ! (Rires) Voilà. Des fois, verte... (VP, GIS2, p. 8-9)

Pour VP, le militantisme n'est pas seulement défini par un rapport aux objectifs revendicatifs. Il ne s'agit pas uniquement d'une activité annexe. C'est avant tout une « éthique de vie » encadrée qui caractérise son existence et son rapport au monde en tant que sujet des transformations sociales, à partir d'actions modestes mais tout à la fois inscrites dans l'histoire de l'humanité.

Je le pose comme ça le militantisme. Il y a une colonne vertébrale qui est « Quelle est ma place dans le laps de temps minuscule de mon existence ? » Et dans ce laps de temps minuscule à l'échelle de l'humanité, je fais mon possible. Pas au-delà de ce qui est possible. Mais je fais mon possible et quand je disparaîtrais j'aurais fait mon possible. J'apporte ma pierre. (VP, GIS2, p. 10)

Ce rapport existentiel se base sur l'utilité sociale, la contribution à l'avancement progressiste d'une histoire globale de l'humanité. Nous avons pu remarquer que plusieurs participants font référence à cette projection longue dans l'histoire qui dépasse l'action présente. Elle renseigne d'une approche du militantisme qui n'est pas situé dans un présentisme confondant fins et moyens. Les moyens employés « ici et maintenant » sont projetés dans une temporalité longue. Cette projection questionne plus largement la conception du sens de l'Histoire des sociétés et surtout de la préhension des individus sur cette « marche du monde ». Contrairement aux discours sur la « fin de l'Histoire », ces militants n'ont jamais mentionné de « finitude », ni à leurs luttes ni au cheminement des sociétés. Les effets de l'action sont parfois projetés tellement lointainement qu'il fait resurgir, notamment chez les plus âgés, un engagement à la teneur sacrificielle, figure de don aux générations futures. C'est le cas de VP qui témoigne de façon la plus emblématique de cette logique. Son engagement, basé sur l'utilité à une Histoire globale de l'humanité le conduisant, par ailleurs, en fonction des contextes à des adaptations des formes effectives que prend ce militantisme.

À partir de là, moi j'accepte ce qu'apporte chaque époque dans la forme. Et après, j'essaie d'être le plus lucide à chaque instant. Qu'est-ce qui caractérise la société aujourd'hui ? Qu'est-ce qui est la meilleure façon d'être utile ? La meilleure façon d'être utile en mai 1968 n'est pas la même façon qu'être utile aujourd'hui. Et je cherche les formes. Et à semer le plus possible. Après, je pense que la récolte je ne la verrai pas, d'autres ne la verront pas. En fait il y a toujours des récoltes à venir. Personne ne verra la récolte suivante. Je le vois comme ça. (VP, GIS2, p. 10)

Pour XC cette projection vers le futur, s'expliquerait par la profondeur historique de laquelle elle provient. Plus le combat est enraciné dans le passé, plus il peut se projeter vers l'avenir en donnant une intensité toute particulière à l'action présente. Au détour de sa démonstration, il explique la rémanence des luttes au Pays Basque Nord par cette caractéristique d'une filiation séculière.

Ici, au Pays Basque, dans cette logique d'identité, on se projette très loin dans le passé. Avec surtout cette histoire de la langue [...] on va se projeter dans le passé, très lointain.

En fait, ça a amené une logique où l'on se donne la mission d'amener le futur au moins aussi loin que le passé qu'on connaît. Si je suis dans un truc dans lequel je fais partie d'un maillon d'une chaîne qui a 5 000 ans d'histoire, et si je suis conscient de ça, je projette mon futur à la même échelle. Donc mon présent, il n'a pas du tout la même intensité. Plus c'est loin, et comme là c'est très loin pour le Pays Basque, et plus mon intensité au présent est forte [...] Et ça peut rejoindre les questions de transmission. C'est-à-dire qu'à un moment, je suis lié au passé d'une association qui a 10 ans. Et bien je prends les rênes de cette association et je la pousse 10 ans plus loin. Ça va, je peux mesurer et puis j'ai fait mon parcours. Je peux me comparer, je peux avancer. Là, je fais partie d'une société qui me pousse à 5 000 ans donc là, je vais faire mon petit travail de maillon pour avancer. (XC, G3S5, p. 24-25)

Comme nous l'avons évoqué précédemment, avec le témoignage de VP, la façon d'être « utile » à l'humanité évolue en fonction des contextes. Pour lui, cela souligne la nécessité d'accepter les changements de pratiques militantes notamment auprès des nouvelles générations dont il observe les mutations avec bienveillance.

Ton époque (à SZ), mon époque, nous a structurés dans la forme de notre militantisme. Il y a la télé qui est passée là-dessus, il y a aujourd'hui internet, et il y a une distillation d'un individualisme important qui fait que nos enfants ne sont pas comme nous. [...] Mes enfants, quand ils ont une grève dans le secteur où ils sont, ils y plongent à fond mais ce ne sont pas des militants de tous les jours. Mais moi j'étais comme ça à 17 ans. À 17 ans, je voulais être à l'équipe première du BO²⁹¹ quand je jouais au rugby. [...] Après, il y a des époques qui sont différentes. Aujourd'hui, nous avons des jeunes qui s'investissent dans ce que tu appelles (à FL) des alternatives... [...] Je trouve normal que les jeunes d'aujourd'hui, dans la société où ils vivent, n'aient pas le style de militantisme sacrificiel comme on l'a fait. C'était un peu délirant... C'est normal qu'ils aient cette distance. Mais je suis sûr qu'il y aura des époques, parce que les choses vont s'aggraver, au niveau climatique et social où la jeunesse d'aujourd'hui va trouver des chemins. Il y a des systèmes de balancier. Nous on a peut-être été trop loin dans le balancier sacrificiel. Eux, ils vont peut-être un peu loin dans l'individualisme mais moi j'observe que sur des causes, ils reviennent très vite. Donc j'ai une totale confiance sur ce qui se passe. (VP, GIS2, p. 9)

²⁹¹ L'équipe de rugby du Biarritz Olympique

Ce témoignage souligne essentiellement une visée matérialiste des formes d'engagements. Selon ce témoignage de VP, c'est le rapport à la matérialité des problématiques en fonction des moments historiques qui inviterait à observer non seulement le type de revendications, mais aussi le niveau d'intensité des mobilisations, et surtout la forme qu'elles prennent. La résurgence de la modalité de transformation sociale alternative serait donc un produit de l'histoire des rapports à la matérialité. Mais à l'inverse, il souligne les possibilités de revirements stratégiques dans les futurs contextes. Les évolutions à venir pourraient appeler au réinvestissement d'autres formes d'action que celle de la construction d'alternatives. Le témoignage de TE, membre du dernier groupe rejoint ces observations. TE a plusieurs fois revendiqué un regard matérialiste selon lequel c'est l'expérience de la réalité qui va structurer les imaginaires, les champs des possibles, les types de revendications et les formes de pratiques militantes concrètes. Ce rapport à la réalité est si prégnant que les rencontres et les événements provoquent parfois des hasards biographiques inattendus totalement déterminants dans les trajectoires militantes ultérieures. Pour lui, la pratique concrète offerte est donc centrale dans le déclenchement effectif des engagements et de leur forme opérationnelle.

La matérialité vient structurer les problématiques auxquelles les organisations alternatives tentent d'apporter des solutions matérielles, concrètes. Or, TE observe que les mutations sociologiques contemporaines qui s'expriment particulièrement chez les jeunes ont provoqué une recherche d'utilité concrète et immédiate de l'action. Il voit une recherche de préhension de la matérialité. Il met ainsi en correspondance des facteurs structurels d'adéquation entre la demande l'offre et la demande d'engagement au travers des pratiques militantes alternatives.

Moi je crois d'abord qu'il y a une forte volonté d'engagement. On dit que les jeunes ne veulent pas s'engager, eh bien non. Moi je remarque de plus en plus de gens qui quittent des boulots très bien payés mais qui n'ont plus de sens pour eux, pour aller vers des [emplois au faible] niveau de salaire, mais qui ont du sens et avec notamment des aspects manuels. Il y a un vrai truc qui est en train de se passer en ce moment dans la société. La jeunesse, elle a autant envie d'engagement, voire plus qu'avant. Mais d'après moi, la condition sine qua non pour beaucoup [...] c'est « Il me faut un résultat concret, immédiat ». C'est-à-dire « Je suis prêt à bouger mais je dois voir le résultat concrètement ». Batailler pour la révolution, ou l'indépendance, ou le renforcement de notre rapport de force global, ça a pu activer des générations ; et nous, sans doute. Mais eux non, c'est « Clac, je fais un truc et je vois le résultat tout de suite ». Ça, c'est favorable aux alternatives. Alors, ça dépend lesquelles parce qu'il y a des alternatives où tu vois le

résultat tout de suite et il y en a où il faut bosser pendant des années pour produire un résultat. Mais ce n'est pas uniquement favorable aux alternatives, c'est bon pour tous les ressorts de solidarité et l'humanitaire. C'est pour ça que les luttes antirépressives marchent quand il y a des preso. Tu es immédiatement efficace, tu es utile. Collecter des fonds, aider les parents à aller les visiter, organiser les transports, faire des fêtes de soutien, etc. C'est ce qui se passe aujourd'hui avec l'aide aux migrants. Un jeune il se sent immédiatement utile. Il agit, il sauve une personne ou il l'aide à se nourrir ou à se vêtir. C'est immédiat, tu le vois. Tu vois le résultat de ton action. Et ça, c'est très fort.
(TE, G5S1, p. 43-44)

Pour MG la présence d'un objectif, d'un débouché est immanente dans la qualification du terme « militant » :

Je ne sais pas si on dit militante. Moi j'ai toujours participé à des choses. Après oui le militantisme, c'est parce que je n'ai participé qu'à des choses dont les objectifs me paraissaient intéressants socialement... et avec un débouché. (MG, G2S1, p. 7)

On a également une confusion du terme « militant » en fonction du statut de salarié. C'est le cas de LB qui ne se considère pas militant, car ses implications sont sous statut de salarié de structures militantes dans lesquelles il côtoie des personnes qui investissent leur temps libre dans ces structures. PO souligne à ce titre le fait que le qualificatif est moins important que l'action.

Qu'est-ce qui a pu faire que je m'investisse ; que ce soit du militantisme ou pas, parce que j'ai tendance à ne pas m'arrêter sur les mots parce que je pense que les mots c'est juste des étiquettes et que c'est ce qui... c'est les actes qui sont peut-être plus importants.
(PO, G1S3, p. 16)

La combinaison de ces formes est sans doute mieux résumée dans la prise de parole de PO ci-dessous. Pour PO, l'engagement naît de problématiques concrètes, des situations matérielles provoquant des sentiments d'injustices appellent en retour une réaction. Mais à ces motifs se greffent des conditions de motivations à l'engagement qui puisent à la fois dans le registre de l'obligation et celui de l'envie.

Et donc, la militance c'est une réaction. Il y a tout un tas d'organismes qui sont autour de la table aujourd'hui parce qu'il y a des dirigeants avec une politique globale qui n'est pas juste. Si cette politique elle était équitable et juste, il y a plein de mouvements ici qui n'auraient pas lieu d'être. Le problème c'est qu'elle ne l'est pas. Tu parlais de Yalta tout

à l'heure (à VP). Il y a des aberrations, il y a des incohérences à tous les niveaux, au niveau agricole, au niveau social, des grosses injustices. Donc on est obligés d'être militants et de réagir mais c'est parce que l'on a envie de réagir. (PO, GIS3, p. 19)

Or, bien qu'il soit exprimé sous l'angle du « désir », cette réponse volontaire à une obligation nous a semblé être précisément l'ingrédient d'un sentiment de « devoir ». Pour XO (G2), le statut de Société Coopérative de Production qu'il qualifie d'« orthodoxe » et dont il souligne tout particulièrement les caractéristiques (notamment les réserves impartageables) fait des personnes qui y exercent professionnellement des « militants ».

5.1.2. Les implications de l'engagement

Les rétributions, qu'elles soient d'ordres symboliques ou matériels, prennent une configuration spécifique dans le cas d'une offre d'engagement alternatif. L'offre de participation des alternatives prend une force particulièrement importante du côté des rétributions symboliques. En donnant la possibilité de produire des alignements entre valeurs et pratiques, elles contribuent à offrir une rétribution symbolique forte²⁹².

Au niveau des rétributions matérielles en revanche, s'il est clairement exclu d'y rechercher un objectif d'enrichissement égocentrique, l'offre d'engagement n'en donne pas moins des formes intéressées qui sont inaliénables. Autrement dit, pour que l'offre d'engagement au sein des alternatives puisse fonctionner au mieux, elles doivent parvenir à rivaliser avec les autres formes de pratiques possibles dans un rapport d'intérêt, et donc y compris intérêts matériels. Si l'agriculture paysanne ne présentait aucun avantage en comparaison avec l'agriculture conventionnelle, il n'y aurait aucune raison pour que les militants l'aient relancée. Si elle ne présentait aucun intérêt, elle ne connaîtrait pas l'engouement que l'on peut constater à son endroit ces dernières années.

Il faut rappeler ici que la présence même aux séances fut parfois comparée à des engagements pour des personnes ayant déjà peu de disponibilités par l'implication qu'elles observent au niveau de leurs engagements dans les organisations alternatives. C'est d'ailleurs le motif de refus le plus fréquent que nous avons rencontré lors de la phase d'échantillonnage.

C'est évidemment, un lourd investissement qui se fait un peu au détriment de la famille.

Il faut quand même le dire. Heureusement que ma compagne m'a laissé faire et me

²⁹² On peut également adopter la formulation inverse : cette possibilité d'alignement permet d'éviter les coûts liés aux tensions que créerait autrement la situation d'une incohérence.

soutenait. Sinon je ne vois pas comment on aurait pu faire parce qu'à cette époque-là, moi, j'y passais pratiquement deux jours par semaine. (SZ, GIS1, p. 6)

On a donc une double source de rétribution. Les organisations alternatives répondent à des besoins effectifs des individus qui les créent. Elles apportent intrinsèquement une forme de rétribution matérielle avec l'accès aux biens et services proposés. Mais là ne se situe probablement pas l'essentiel. Le principal intérêt de cette implication pour les participants est la rétribution positive d'ordre symbolique issue de la limitation de la tension entre valeurs et pratiques. L'implication militante est également abordée selon l'angle du plaisir, de l'envie, du désir d'action. Ce sont autant d'éléments mentionnant les formes d'accomplissement au travers de l'action ; du sentiment de préhension sur le réel. Tout cela s'accompagne de sociabilités au sein de collectifs de pairs, offrant des inscriptions identitaires.

À l'inverse, l'engagement militant implique un certain nombre de coûts relevés par les participants. Le niveau d'implication nécessaire pour l'animation des organisations est très variable selon les modèles, les fonctions et les degrés de professionnalisation des structures. À titre d'exemple, la fédération des ikastola, Seaska, est probablement l'organisation alternative du Pays Basque Nord ayant le plus grand nombre de salariés (plusieurs centaines). Pourtant, la scolarisation des enfants dans ces associations nécessite une grande implication des parents dans l'animation linguistique extrascolaire, la gestion des locaux, l'obtention de financements... Cette implication fait du reste partie du modèle. L'équipe dirigeante de la fédération des ikastola est tout particulièrement attachée à ce dynamisme. Certaines des tâches comme l'enseignement ou la gestion administrative quotidienne sont professionnalisées depuis plusieurs décennies mais la limitation des ressources de l'association et les choix de leur affectation prioritairement sur des objectifs de développement plutôt que de substitution des engagements par des emplois, place les parents d'élèves dans l'obligation de s'impliquer fortement.

Mais, au-delà du statut d'utilisateur ou adhérent, c'est essentiellement les fonctions de direction ou de création des structures qui nécessite un engagement extrêmement prenant. Plusieurs des participants ont relevé que ces fonctions impliquaient une dimension sacrificielle dont une des manifestations est l'indisponibilité pour les proches, dont les conjoints et les enfants. Les participants témoignent du fait que la compréhension des conjoints est essentielle bien que parfois difficile. Le fait de se sentir soutenu permet d'envisager une plus grande implication. Les implications militantes peuvent entraîner des tensions au sein des couples qui font office de « garde-fous » permettant de limiter les implications lorsque le militantisme prend une

fonction de plaisirs égocentriques comme le souligne PO dont la compagne est également fortement engagée. En revanche, à d'autres moments, ces tensions font l'objet d'obstacles à l'engagement et ce sont donc les relations conjugales qui s'arrêtent plutôt que les engagements comme ce fut le cas pour PIN²⁹³.

SZ, membre de la direction d'Herri Urrats, a assisté aux conséquences des engagements des membres de Seaska. Il décrit avec force les nombreux divorces mais plus généralement les incidences sur le cercle familial de ces engagements intenses :

Les membres ont pratiquement tous divorcé. C'est assez hallucinant de voir ça. Et ce n'est pas pour rien ; parce qu'à cette époque-là, c'était des réunions trois à quatre fois par semaine, le soir donc tard la nuit et très souvent des manifs le samedi pour finir. Donc l'engagement de ces gens-là il a été énorme. Et au détriment de leurs familles. Moi j'ai vu des enfants qui n'ont pas connu ou le père ou la mère. C'est quand même grave. Bon. C'est une des conséquences du militantisme. (SZ, GIS4, p. 7)

Plusieurs participants ont relevé les reproches ou les souffrances de leurs enfants liés à leur absence. Plusieurs participants mesurent les coûts de leurs engagements à la lumière de la culpabilité provoquée par ce choix répondant prioritairement à l'appel du devoir militant qu'au devoir parental. Certains établissent un lien direct entre les conséquences de ce choix et le faible engagement de leurs enfants. D'autres, comme VP, observent un changement de posture de leurs enfants, plusieurs décennies après qui vont reconnaître, parfois avec fierté le combat de leurs parents :

Vers treize ans, ma fille m'a reproché d'être parti en prison et de ne pas avoir pensé à eux. Mais bon, nos enfants ils auraient aussi pu me reprocher dans vingt ans de n'avoir rien fait pour la défense de l'environnement avec le réchauffement climatique. Et je crois qu'aujourd'hui, maintenant qu'ils sont un peu plus adultes, ils ont une reconnaissance sur le travail que l'on a fait. (VP, GIS4, p. 11)

La place qu'occupe l'engagement dans la relation filiale est particulièrement problématique. Nous avons parfois pu observer une réelle difficulté à discuter de ces engagements avec les enfants. Certains sont manifestement rétifs à une exposition des enfants à des problématiques militantes comme XL. On a notamment le cas de VP qui, revenant d'une manifestation contre

²⁹³ Là aussi, Seaska a plusieurs fois été cité en exemple. Le nombre de militants qui ont divorcé au cours de leur engagement au sein de la direction est particulièrement significatif.

les extraditions de prisonniers politiques basques vers l'Espagne, rapporte les propos de son petit-fils :

D'abord il m'a dit « Papi ils vont le renvoyer aussi ? » Je voyais que ça le travaillait, et donc toujours dans la voiture il me dit « Bon, on n'est pas communistes et juifs au moins nous ? » (VP, GIS4, p. 11)

L'engagement militant implique des tensions avec les activités professionnelles de plusieurs ordres. Une partie du temps libre y est alloué au détriment d'autres activités, dont les temps de sociabilités familiales que nous avons vu précédemment. Mais il peut arriver que ces implications soient si prenantes qu'elles en viennent à concurrencer les temps professionnels de ces militants comme ce fut le cas de SZ.

Je passais beaucoup de temps dans l'organisation. Je parle de journées parce que les soirées je n'en parle pas. Des journées entières que je prenais sur mon boulot évidemment. Oui, ce que j'ai oublié de dire c'est que je suis artisan. J'ai trois ouvriers donc il faut quand même faire tourner la boîte aussi. Par moments c'était assez compliqué. Mais bon, je l'ai fait. (SZ, GIS1, p. 6)

La majorité de ces participants à l'intervention sociologique relève de catégories socioprofessionnelles conciliables avec des engagements élevés : chefs d'entreprises, artisans, artistes, paysans, enseignants ou encore gérant de coopératives²⁹⁴. Ces professions leur permettent de moduler leur temps du travail. Les seuls participants au statut d'employé, placés sous une hiérarchie, sont précisément les salariés des organisations alternatives. Nous avons vu que les activités professionnelles peuvent être à la source de tensions normatives lorsqu'elles sont menées au sein d'entreprises marchandes ou de collectivités publiques. Mais elles sont aussi source de tensions dans la possibilité de se consacrer aux activités militantes.

PO (G1) a par exemple témoigné d'une situation où il exprima son désaccord avec la collectivité territoriale qui l'employait. Ce désaccord portait sur une décision concernant un autre service que celui dans lequel il exerçait. Ce différend a précipité son départ précédemment acté puisqu'il reprenait la ferme familiale. Cette difficulté a été confirmée par RD, agent de la fonction publique, qui souligne le fait que s'afficher en tant que militant est délicat et contredire les actions de son employeur quasi impossible. C'est aussi accepter les possibles blocages dans l'évolution des carrières ce qui fait partie des coûts de l'engagement militant. C'est aussi pour

²⁹⁴ Pour obtenir le détail des activités professionnelles de chaque participant, se reporter au tableau de synthèse placé dans le troisième chapitre.

ce motif que la compagne de FL (G1), agente territoriale, a par exemple mis son nom de « jeune fille » lors de la création d'une association. Pour autant, RD accepte les sanctions négatives liées à cet engagement expliquant qu'il a préalablement évacué les possibilités d'avancement de carrière. Par ailleurs, les tensions survenues dans son expérience sont pour lui trop importantes pour rester dans une posture inactive.

C'est vrai que j'étais un peu dans cette optique-là pendant longtemps. J'étais très discret par rapport à mon système de pensée, mon système de valeurs. Au bout d'un moment, la distorsion était trop forte. J'ai eu besoin de m'engager, de m'afficher. [...] C'est sûr qu'après avoir fait ça, je n'avais plus d'aspiration en interne dans ma collectivité. Je me prive aussi d'un éventuel parcours professionnel mais sur lequel j'avais fait le choix de faire une croix. Il ne m'intéressait pas. Pour moi c'était plus important de participer à des démarches militantes quitte à m'afficher. (RD, GIS4, p. 9)

De ce fait, certains participants choisissent d'exercer leur emploi au sein d'organisations alternatives. Cette posture de militant tout à la fois salarié questionne nombre de participants. Une partie des participants établissent un cloisonnement par lequel ils peinent à pleinement considérer le statut de « permanent », salarié d'une organisation alternative, notamment associative comme relevant d'une activité militante. Cette observation peut être effectuée aussi bien auprès de salariés eux-mêmes que de participants déployant leurs implications au sein de structures ayant des salariés.

À l'inverse, certains participants voient plutôt une confusion des rôles en considérant l'emploi dans des organisations alternatives comme preuve de l'engagement. À l'instar d'IT (G4) qui affirma avoir plus choisi la structure que le métier, on peut noter qu'ici aussi PI semble plutôt avoir fait le choix d'une cohérence éthique professionnelle que d'une adhésion à l'activité.

J'ai eu mon premier emploi à Euskal Herriko Laborantza Ganbara. C'est vrai que ça a été un choix. J'ai été séduit par l'éthique, dans le sens du travail que je mène. Je me retrouve un peu dans les valeurs que porte cette structure-là même si l'agriculture n'était pas mon sujet de prédilection. C'est quelque chose que je suis, aujourd'hui encore, en train de découvrir ; et je pense que je découvrirai jusqu'à la fin de ma vie. Ça, c'est sûr. Mais, je ne me sens pas militant à Euskal Herriko Laborantza Ganbara même si des fois, c'est vrai que ça demande une implication plus forte, un effort un peu plus fort. Il faut y laisser quelques forces sur certains projets. Mais les militants, ce sont les paysans. Les paysans qui créent ces structures et qui sont là soit en tant qu'élus, soit en suivant les travaux de Laborantza Ganbara. Ce sont eux les militants. (PI, G2S3, p. 21)

Il poursuit sur son positionnement au regard de l'appellation de « militant » en affirmant ne pas être « militant ». Il réserve ce qualificatif aux paysans, fondateurs, dirigeants, de la structure en qualité de bénévoles. Il rejoint à ce titre la même posture que LB, également salarié d'EHLG (membre du premier groupe).

Les positions de ces deux participants, similaires sur cette caractéristique, ont donné lieu à des discussions identiques au sein des deux groupes qui fonctionnaient simultanément. Exercer professionnellement au sein d'EHLG, mais plus généralement au sein de structures alternatives est considéré comme allant au-delà d'un statut de salarié ordinaire, notamment en ce que cela nécessite régulièrement de dépasser le volume horaire de travail. Cette implication est parfois mesurée au travers des non-choix. Les participants de leurs groupes estimaient que ces deux jeunes auraient probablement eu des développements de carrières plus intéressants au niveau économique s'ils avaient exercé au sein de structures de l'économie marchande. Ces deux facteurs constituent une forme de « privation » d'intérêts matériels, une « mise en gage » qui permet pour la majorité des participants de leur reconnaître un caractère « militant ». Il n'en demeure pas moins que ni l'un ni l'autre ne s'autorise à se désigner sous ce qualificatif, en invoquant le niveau d'implication bénévole qu'ils observent auprès des paysans.

Au-delà de certains seuils de développement, les implications nécessitent une élévation qui ne soit pas uniquement quantitative, mais aussi qualitative. Les tâches se spécialisent, et réclament une technicité élevée. Aux côtés de salariés, ce sont également les militants, bénévoles, qui doivent acquérir des compétences professionnelles. Lors de la première séance de son groupe, SZ déclare qu'au-delà d'un seuil d'implication et de développement de l'association, son engagement avait « dépassé le cadre militant à un moment donné ». (SZ, G1S1, p. 6). Nous lui avons alors demandé de développer. Car si l'élévation de l'implication « dépasse le cadre militant », vers quoi ce dépassement mène-t-il ?

Mon expérience par rapport à Herri Urrats me l'a démontré. Il y a un mois et demi, j'ai été voir le film de Bizi !²⁹⁵ et le film me l'a prouvé encore plus. Je veux dire qu'à un moment donné, si tu veux être efficace [...], je ne vais pas dire à 100 %, mais il faut y être dedans au moins à 70 %. À un moment donné, moi je sais qu'au niveau d'Herri Urrats, à 2-3 personnes on s'est entre guillemets professionnalisés. (SZ, G1S2, p. 13)

²⁹⁵ Le film dont SZ fait référence est « Irrintzina – le cri de la génération climat ». Le film documentaire retrace un pan important de l'association Bizi ! avec la participation au contre-sommet de Paris, la création d'Alternatiba et ANV-COP21. Le film met en lumière les techniques d'organisation de l'association, le « logiciel Bizi ! ».

Il faut rappeler ici que SZ a connu la période de croissance fulgurante de l'événement. Il confiait que lorsqu'il a rejoint l'organisation, 8000 personnes se rendaient à la manifestation festive et que trois à quatre années plus tard, elle attirait 30 000 à 40 000 personnes²⁹⁶.

Aux côtés de la défense d'une vision d'un militantisme qui puise dans des compétences professionnelles. Nous avons pu constater une préoccupation permanente dans la relation avec les salariés des organisations (le cas échéant). Les participants ont relevé les possibilités de tensions entre les postures, mais aussi les statuts des dirigeants bénévoles et des salariés. Nous avons régulièrement pu collecter la réprimande adressée aux salariés des organisations alternatives, la représentation de leur faible niveau d'engagement.

5.2. Les fondements de l'action militante

5.2.1. Nature, besoin et devoir

Assez curieusement, nous avons relevé de très nombreux cas d'utilisation de termes tels qu'« instinctif », « évident », mais surtout « naturel » pour décrire les engagements. Ce dernier fut de loin le plus utilisé de ces termes comme dans le cas d'IT qui ne l'utilisera pas moins de six fois lors de sa présentation.

Moi je ne sais pas si je suis militant. Je ne me suis jamais considéré comme militant. Moi, j'ai toujours fait les choses, je ne sais pas, naturellement. [...] j'ai naturellement intégré le comité des fêtes. [...] Alors, est-ce que c'est du militantisme ? Oui et non. Enfin pour moi c'est naturel. [...] Ce n'est pas forcément une alternative mais c'est quelque chose qui m'était naturel, donc c'est important. [...] Et après, naturellement, c'est EHZ²⁹⁷. [...] c'est plus naturellement que par militantisme... [...] aujourd'hui, mon militantisme, c'est l'euskara. [...] Et cette année, j'ai pris la direction du lycée. Comme ça aussi. Enfin c'est un peu arrivé comme ça, sans trop le vouloir. [...] Je suis fils de paysan. C'est pareil, je ne sais pas si mes parents sont militants. Moi je pense qu'ils m'ont plus inculqué une façon de vivre ; que si on veut changer les choses, c'est plus par le travail au jour le jour. Fils de paysan c'est important je pense, dans mon parcours. (IT, G4S1, p. 16)

Assez curieusement, IT n'identifie pas clairement ces activités à du « militantisme » mais plutôt à une démarche « naturelle ». Il faut pourtant souligner ici qu'IT fut président du comité des fêtes, membre du Gaztetxe et professeur de danse basque au sein de son village ; membre du

²⁹⁶ SZ a précisé que, si l'association a connu des affluences exceptionnelles de 70 000 personnes, cette fête des ikastola attire généralement 45 000 à 50 000 personnes – ce qui en fait malgré tout une des plus grandes kermesses scolaires au monde.

²⁹⁷ Pour rappel, Euskal Herria Zuzenean est l'association de jeunes qui organise le festival éponyme.

Conseil d'Administration d'Euskal Herria Zuzenean, professeur et directeur d'établissement à Seaska. Il précise d'ailleurs à ce propos de ce dernier engagement « *J'ai fait le choix, plus de Seaska que de l'enseignement* » (IT, G4S1, p. 16). Mais IT est également investi dans le champ des droits civiques, porte-parole de Gure Esku Dago²⁹⁸ au Pays Basque Nord.

Pour faire court. Moi je dirais que, le militantisme, je suis tombé dedans quand j'étais petit. J'avais des parents militants au PSU. Je suis issu d'une famille plutôt chrétienne de gauche. Donc engagée dans la solidarité internationale avec le CCFD et ce genre d'organismes. Donc, je dirais quelque part, que je n'ai pas trop de mérite parce que comparé à des copains qui parfois sont issus de familles de droite et qui font le pas de tout bousculer... Bon, moi, je n'ai pas ce mérite-là. Donc c'est naturellement que j'ai cheminé dans mes engagements qui ont été multiples et variés. (IG, G4S1, p. 12)

À l'image de ces nombreux cas, il semble y avoir une application de ce que Jacques Ion avait constaté auprès de deux anciens responsables départementaux d'une confédération syndicale²⁹⁹, à savoir une non-reconnaissance du qualificatif de « militant » pour ces formes d'engagements. Alors que nous sommes clairement en présence de personnes témoignant d'engagements qui n'ont pas à rougir en comparaison avec les implications des décennies précédentes, et qui en sont parfois le simple prolongement, comment se fait-il que bon nombre des participants, tout particulièrement les plus jeunes d'entre eux, ne se qualifient pas militants ?

L'explication est en fait plus à chercher dans l'évolution des représentations du terme auprès des personnes qui ne s'en réclament pas que dans l'évolution des formes d'engagements. Le fait que l'action militante renvoie aux pratiques de vie donne une représentation d'intégration du militantisme dans la vie comme pour BE :

Pour moi, les militants, si je les vois de l'extérieur, je vois des gens qui se battent pour une cause, qui consacrent beaucoup de temps à ça, avec beaucoup de détermination, qui ont comme une espèce de focale très concentrée. C'est comme si le reste autour n'existait pas. [...] Enfin, sur le thème du « militant », je ne me considère pas forcément militant. C'est plutôt ma vie qui est comme ça. Je le vois comme... nos vies. C'est pour ça que l'idée d'être militant, vue de l'extérieur, j'imagine le militant de gauche qui est en train de distribuer les tracts la nuit ou le jour. [...] De l'intérieur, je vois tout simplement ma vie ou nos vies. C'est à dire c'est effectivement des vies un peu, ou très, décalées par

²⁹⁸ Gure Esku Dago est un mouvement citoyen transpartisan organisant des mobilisations de masse en faveur du « droit de décider » au Pays Basque. Il s'est distingué par l'organisation d'une chaîne humaine le 8 juin 2014 allant de Durango à Pampelune (123 km) grâce à la participation de 150 000 personnes.

²⁹⁹ J. Ion, *La fin des militants?*, op. cit., p. 11-12.

rapport à la société de consommation, par rapport aux repères d'aujourd'hui, par rapport à la réussite individuelle, la réussite sociale, le besoin de posséder. Je pense que ça fait partie de nous et de nos vies. (BE, G1S2, p. 6)

On note aussi des cas où ces formes d'incarnation d'un rapport au monde en tant que personne active, participative, comme chez MG ou chez PH qui va jusqu'à dire : « *on a une âme, je pense, de militant [...] ça fait partie de notre personnalité* » (PH, G2S1, p. 8-9)

Soulevé par MHI, comme première intervention, après la présentation de JM, qui a essentiellement décliné des engagements dans les associations sportives malgré des engagements clairs :

J'ai envie de dire qu'il y a des endroits où c'est tellement naturel de militer qu'en fait ici, on ne sait même pas le reconnaître. (MHI, G3S1, p. 18)

L'idée qu'il y aurait une dimension essentielle, intériorisée, de l'attitude militante est également soulignée par BE qui la met en tension avec celle d'un militantisme « militaire ».

C'est nos fonctionnements à nous et pas forcément militants ; parce que dans militant, il y a militaire. Et ce n'est pas militaire. Ça vient plutôt de là, de l'intérieur. C'est-à-dire que ce ne sont pas des recommandations qui viennent de l'extérieur. (BE, G1S2, p. 4)

Nous ne pouvons donc que rejoindre Jacques Ion³⁰⁰ dans l'affirmation selon laquelle c'est moins le militantisme qui disparaît que la façon avec laquelle il est appliqué³⁰¹. Nous remarquons ainsi que la non-reconnaissance du qualificatif de « militant » est ici directement liée au type d'engagement. Les organisations alternatives proposant des formes de vie concrètes, il en résulte une plus grande difficulté à les objectiver sous la forme d'actions militantes. En revanche, lorsqu'il s'agit d'implications dépassant le cadre des pratiques de vie ordinaire et qui sont manifestement chronophages, ces implications apparaissent comme relevant du militantisme.

Pour certains, la socialisation primaire, réalisée au travers des organisations alternatives constitue une matrice sociologique objectivant ces engagements. Ils sont alors perçus comme normaux ou classiques. Aux côtés de l'influence de l'épaisseur et de la continuité des expériences de vie, la façon même avec laquelle les participants se représentent l'engagement a fortement impacté les conditions de cette réflexivité. Pour les personnes qualifiant leurs

³⁰⁰ J. Ion, *La fin des militants?*, op. cit.

³⁰¹ Jacques Ion, *Militer aujourd'hui*, Paris, Autrement, 2005, 138 p ; Jacques Ion, *S'engager dans une société d'individus*, Paris, Armand Colin, 2012, 220 p ; Jacques Ion (ed.), *L'engagement au pluriel*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2001, 228 p.

engagements de « naturels », et les choix d'orientation d'« instinctifs », tendant plus à puiser dans les logiques émotionnelles, cette objectivation fut plus difficile que pour les personnes témoignant d'engagements intentionnels, relevant de logiques stratégiques ou ayant l'habitude de la formulation des justifications de leurs actions au travers de publications ou de communication auprès des médias et membres de leurs organisations.

5.3. Carences institutionnelles et besoins sociaux

Dans d'autres cas, les participants ont fait référence à l'identification d'une carence, d'un besoin. Ces carences sont précisément à la source des engagements, constituant également une forme de décalage entre les expériences de vie réelles et celles issues de leurs conceptions normatives.

Le constat de ce décalage a pu être exprimé par les participants au sujet de nombreuses problématiques. On a ainsi l'expression de la part de JH (G4) ou de PH (G2), tous deux jeunes membres de comités des fêtes de leur village qui constatent les limites du champ d'action de ce type d'organisation. Ils témoignent de leur volonté de contribuer au développement économique de leur commune ou vallée, ce que ne permet pas un comité des fêtes, d'où l'intégration ou la création de structure de développement local.

L'expression d'un manque est précisément fondatrice des expériences militantes par le biais d'organisations alternatives d'où la création d'un besoin³⁰².

Pour PB, la création de la coopérative d'accompagnement à l'entrepreneuriat provient d'une réflexion associant un diagnostic de l'existant et des besoins, des carences, qui est stimulée par une sensibilité affirmée pour le développement local.

De quels outils doit-on doter le mouvement abertzale ou le monde local pour que l'on ait un vrai poids sur le développement local ? On avait bien sûr Herrikoa, on avait aussi Hemen qui est le creuset, la mère de tout en fait, historiquement. Donc venait l'idée que Herrikoa c'étaient les finances, Hemen c'était les réseaux. Et ce qui manquait peut-être là, c'était un outil méthodologique d'accompagnement de projets. (PB, G2S1, p. 14)

La notion du manque, de la carence, de l'émergence du besoin est très largement revenue dans les différents groupes. PI l'exprime très directement lorsqu'il fait référence à sa participation à la création de la Gazte Asanblada qui s'est finalement soldée par l'obtention d'un local pour la création du Gaztetxe.

³⁰² Selon le CNRTL le besoin désigne la « situation de manque ou prise de conscience d'un manque » ; CNRTL, « Besoin », consulté le 21.08.2020 (<https://www.cnrtl.fr/definition/besoin>)

On avait cette envie-là de voir des choses culturelles basques à Bayonne. C'est des choses qui nous manquaient. On sentait qu'il y avait des besoins ou des choses que l'on voulait voir dans nos vies de tous les jours. Des choses que l'on trouvait certainement dans d'autres villages en Hegoalde³⁰³ ou en Iparralde mais qui n'existaient pas à Bayonne. C'est un peu cette prise de conscience, et le fait que certains membres du Gaztetxe ont toujours été mis dans ce bain-là [...] à s'engager dans des problématiques diverses, certaines très vieilles liées au Pays Basque ou à notre nation. Mais c'est un peu ça. C'est ce besoin-là ou ce manque-là qui a fait que l'on a voulu bouger quelque chose, créer des choses, sans même savoir si on allait y arriver ou que l'on allait déboucher là-dessus.
(PI, G2S3, p. 22)

Le témoignage de PI nous montre bien que les éléments prédisposant à ce type d'engagements ; qu'il s'agisse d'une conscience, d'une sensibilité aux questions de minorisation culturelle ou d'une pratique d'engagement préalable ne suffisent pas à produire l'engagement alternatif. Le facteur « besoin » ou « carence » est ici prépondérant pour expliquer comment peut se déployer un engagement sur les dispositions précédemment évoquées. Ceci étant dit, cette forme particulière d'engagement, par la construction d'alternatives, trouve son fondement dans la mention spécifiquement faite aux « *choses que l'on voulait voir dans nos vies de tous les jours* » qui engendrent une forme d'engagement à vocation durable et quotidienne.

L'élément relatif au « besoin » est également invoqué par XT lorsqu'elle évoque le fait que les producteurs locaux arrivent à écouler leurs productions sans nécessiter l'intervention du magasin de commerce équitable auquel elle a participé et qui s'arrête après 10 années d'existence.

J'ai participé à un magasin de commerce équitable où on voulait à la fois promouvoir les petits producteurs locaux. Mais ça, il y en a moins besoin maintenant parce que les maraichers trouvent sans problème des débouchés. Ils n'ont pas de soucis pour écouler leurs productions. (XT, G3S1, p. 12)

En parallèle à la réponse aux besoins qui relèveraient d'une imposition de la réalité, par l'existence d'une carence ; on a également la manifestation d'une volonté d'autonomie, d'autogestion par la réponse directe aux besoins. C'est de cette façon que ND justifie l'aide qu'il apporte au paysan de l'AMAP dans laquelle il est adhérent. Il explique parvenir à dégager

³⁰³ Pour rappel le nom « Hegoalde » se rapporte au Pays Basque Sud et « Iparralde » au Pays Basque Nord.

du temps pour pouvoir directement à une partie de ses besoins sans recourir à des échanges monétaires intermédiaires.

À chaque fois, la logique c'était de trouver quelque chose pour répondre à mes besoins le plus directement possible. Donc de ne pas avoir à travailler pour gagner de l'argent pour me payer des choses. Non, essayer d'avoir le lien direct. (ND, G3S1, p. 26)

ND est cofondateur d'une SCOP dans le secteur informatique proposant des services liés à l'utilisation de logiciels libres. ND explique que la société coopérative fonctionne suffisamment bien pour permettre, lorsque les objectifs convenus collectivement sont atteints, de diminuer parfois le temps de travail des coopérateurs. Au lieu de travailler davantage pour augmenter son pouvoir d'achat ; ND préfère plutôt plafonner ses revenus et dégager du temps libéré pour puiser dans son pouvoir d'agir et l'augmenter en satisfaisant ses besoins de façon autonome.

FL, fondateur d'un supermarché coopératif et participatif, « confesse » dès la première séance qu'il poursuit un but qu'il qualifie d'« égoïste » et que nous avons plutôt interprété comme relevant d'un *besoin* en l'occurrence individuel qu'il cherche à « prendre en main ». Ces besoins individuels sont doubles. Ils correspondent à des impératifs matériels, de besoins d'alimentation ou encore d'accompagnements médico-sociaux. Mais ce sont également des besoins d'action autonome, mus par un désir de s'extraire de l'assujettissement des instances existantes pour tendre vers une maîtrise des cadres dans lesquels les participants évoluent en tant que sujet.

Quand je lance une association, c'est d'abord égoïstement. C'est pour moi, parce que je suis touché de près par le problème. Je suis militant pour moi-même d'abord avant de l'être pour les autres. Ça démarre comme ça en tout cas pour moi. [...] Avec une volonté de m'alimenter différemment, de comprendre, de voir et de prendre les choses en main à ce niveau-là. (FL, G1S1, p. 7)

FL précise bien que ces initiatives qu'il impulse sont ensuite saisies par des collectifs auxquels il délègue ensuite la direction. Il puise également dans le registre du « devoir » par la nécessité de « répondre au besoin » :

Je milite aussi avec Graines de Liberté. Je suis devenu président de l'association. Elle porte un projet d'agriculture urbaine avec une ferme urbaine pilote, pédagogique, productive et participative. Là, différemment, je ne l'ai pas fait de manière égoïste. Au départ en tout cas. Je suis devenu président de cette association parce que, c'est pareil que toi (s'adresse à RD) personne ne voulait être président. Il y avait un souci, donc il fallait répondre au besoin. (FL, G1S1, p. 7)

RD a en effet également témoigné d'un moment de basculement dans l'engagement lié à un impératif situationnel. Il va prendre la présidence d'un collectif d'habitants situés sur le tracé du projet ferroviaire de Ligne à Grande Vitesse³⁰⁴ avant de poursuivre sur les pratiques alternatives. Émotionnellement engagé sur l'objet revendicatif et placé devant la nécessité inattendue de désigner un président, RD a proposé sa candidature.

Il y a une dynamique qui s'est créée. Et la présidente d'alors a lâché pour des raisons personnelles. Là je sentais qu'il y avait une dynamique de voisinage, de plusieurs personnes que je connaissais, c'était mon quartier d'enfance qui risquait de tomber. Du coup j'ai osé faire le pas de me mettre en avant parce que je trouvais que c'était vraiment trop dommage que cette dynamique-là tombe à l'eau. J'ai eu le malheur entre guillemets de prendre un peu la parole sur une petite réunion et on m'a dit « Mais tu ne veux pas devenir président ? » Donc là je n'y avais pas du tout pensé et donc j'ai dit « Oui pourquoi pas ». (RD, GIS1, p. 4)

L'engagement est souvent rapporté à la dimension événementielle du basculement. Or, de nombreux participants ont qualifié et détaillé ce moment de basculement comme étant quasiment le produit du hasard, d'une coïncidence surprenante. Ces explications rejoignent les observations de TE sur les « hasards » biographiques, ces moments de co-incidence. Si nous nous sommes opposés à l'explication du hasard comme déterminant de l'engagement, nous avons toutefois pu remarquer une véritable régularité de coïncidences – au sens strict d'une rencontre contingente – entre le besoin d'un engagement d'une part et le sentiment du devoir d'engagement d'autre part.

L'engagement des participants se déclenche moins par la *volonté* d'engagement – qui renvoie généralement à la notion de désir – qu'à la *nécessité*. Cette nécessité et les besoins relevés à la source des implications des participants font émerger un facteur central du basculement dans le militantisme. On constate ainsi en filigrane les reliefs d'un déterminisme matérialiste. Pour la plupart des témoignages émis, ce sont les expériences de confrontation à la réalité et aux problématiques concrètes qui stimulent l'entrée dans l'engagement. Un des témoignages particulièrement éclairants à ce propos fut celui d'AC, membre du troisième groupe qui a vécu les premiers moments des luttes paysannes. Lors d'une séance, il revient sur les fondements de ces initiatives et explique que le développement de la transformation du lait en fromage fermier

³⁰⁴ Les luttes contre la création d'une Ligne à Grande Vitesse traversant le Pays Basque ont donné lieu aux manifestations les plus importantes de ces dernières années au Pays Basque Nord. Cette opposition fut également présente au Sud. Sur cette dernière, voir Ander Audikana, « La fin d'une époque ? La controverse autour du projet de ligne à grande vitesse au pays basque », *Sud-Ouest européen*, n° 40, p. 13-25.

provient d'une étude sociologique. L'enquête visait à quantifier la répartition du travail entre les membres du couple. La quantification minutieuse des tâches a surtout permis de chiffrer empiriquement la rentabilité des activités de transformation en fromage et de la comparer avec la seule vente du lait à des groupes industriels. AC explique ainsi que c'est essentiellement la matérialité des situations et des problématiques qui motive la nécessité de concrétiser des solutions transformant la réalité.

Par ailleurs, la *nécessité* invoquée fait émerger tout un champ lexical se rapportant au devoir qui sera employé pour décrire les moments de basculement dans l'engagement.

C'est notamment le cas de FL qui revenant sur l'idée d'un enchaînement progressif vers l'engagement fait état d'un désir de subjectivation, de participation à la transformation. Lors de la troisième séance de son groupe, FL présente ainsi son refus d'accepter l'idée de « déléguer » son rôle de coproducteur du social qui est pourtant de mise au sein de son milieu de socialisation primaire.

Là moi j'ai découvert cette capacité à faire bouger les choses par une forme de militantisme. Après avoir vécu dans ma famille ce côté « Et bien c'est comme ça, on ne peut rien y faire, on vote et puis on délègue à je ne sais pas qui, à n'importe qui le fait de faire à sa place les choses. » Je me suis dit « eh bien non ». (FL, GIS3, p. 9)

Deux séances plus tard, il vient préciser la façon avec laquelle il s'est saisi de cette capacité d'action.

Si je peux me permettre, parce que ce que j'avais abordé « voir, vouloir, pouvoir ». Pour moi, tout vient de l'histoire d'un constat, c'est que l'on délègue, que l'on est dans un système où on délègue tout aux autres. La santé, c'est délégué maintenant, totalement. Se nourrir, on le délègue à d'autres. Tous les grands domaines de la vie, on les a délégués. Et donc pour moi il s'est passé cette prise de conscience que je pouvais me réapproprier les choses. Je pouvais le faire moi-même. Si je ne le fais pas, personne ne va le faire. En gros. [...] Mais l'idée, pour mettre les choses en place, c'est de prendre contact avec des gens qui, eux, me permettent d'y arriver. Ce n'est pas moi tout seul mais, je veux dire, il faut que moi je le fasse, que je sois le vecteur qui va permettre aux choses de changer. (FL, GIS5, p. 6)

FL fait largement état d'une intériorisation du devoir d'action sur le réel en incarnant le rôle de sujet actif. L'idée de la délégation des mutations sociales constitue un des facteurs de son engagement. Mais la notion de devoir est parfois enchevêtrée dans des conceptions multiples.

Dans ce mélange d'éléments se rapportant à la fois au registre de l'envie, de la volonté et d'autre part au registre de l'obligation, le devoir se manifeste essentiellement autour du verbe « falloir ». Chez de nombreux participants, cette injonction intériorisée à l'action se croise avec une notion d'envie, d'où la difficulté de démêler les ressorts fondamentaux des engagements. Ce type d'intrication est notamment visible chez les personnes dont l'engagement fut particulièrement intense pendant de nombreuses années comme pour SZ :

J'ai bossé des journées, des nuits entières. Je l'ai fait parce que j'ai envie de le faire, parce que je sens qu'il faut le faire et puis c'est tout. (SZ, G1S3, p. 25)

Ce sentiment de devoir agir est également évoqué par l'angle de la possession de compétences qui constitue une injonction à l'action d'autant plus forte que les participants perçoivent l'utilité de leur participation potentielle.

Et puis, il y a un dernier sentiment, que j'ai encore plus de mal à analyser. C'est le sentiment de devoir être utile. J'ai eu la chance de pouvoir faire des études qui m'ont amené à un niveau d'études supérieures. J'ai deux masters. Un master en management et un master dans le monde de la finance. Et quelque part, j'ai ce sentiment-là de devoir utiliser mes compétences pour le territoire dans lequel je vis pour faire un petit peu avancer le schmilblick. (PH, G2S1, p. 7-8)

Un des éléments qui nous a particulièrement interpellés est la façon avec laquelle on constate des désengagements, ou à minima des affaiblissements d'implication, non pas parce qu'il y aurait un abandon du combat, bien au contraire. Nous avons constaté que le recul de l'implication s'accompagne tout à la fois d'un recul du besoin. Pour certains, ce recul est également un recul individuel, l'expression d'une modestie, d'une humilité qui s'écarte des formes d'imposition personnelle pour « passer le flambeau » dès lors que les structures sont lancées. C'est le cas de MCE qui quitte la présidence après s'être assurée que la phase de lancement de la structure était consolidée.

Ce qui m'a gêné, c'est que [...]comme beaucoup, c'est un travail collectif; et quand on est amené à intervenir dans la presse, on rattache la structure à la personne. Au bout d'un moment, ça m'a pesé. Je n'avais pas envie que Lurzaindia ce soit MCE. Donc [...] au bout de presque 24 mois, quand j'ai vu que ça marchait, que les phases administratives un peu lourdes étaient faites, j'ai souhaité passer le flambeau. (MCE, G3S1, p. 16)

Mais c'est également, et assez curieusement, le cas d'AC qui fut un des fondateurs emblématiques de Lurzaindia, précisément la structure dont MCE a pris la présidence. L'idée

que le capitaine quitte le navire lorsque le rythme de croisière est atteint nous est apparue suffisamment significative pour le mentionner d'autant qu'il renvoie à l'idée d'un acquittement, d'une libération des obligations d'engagements mus par le devoir, une façon de solder la « mise en gage ». On retrouve en cela une certaine application de la récupération de ce qui est *gagé*, essentiellement du temps, de la disponibilité, qui peut être mobilisé sur d'autres champs personnels, familiaux, mais également sur de nouveaux combats qui donnent lieu à de nouveaux engagements. C'est le cas de MCE qui se consacre aujourd'hui plus grandement à son rôle de grand-mère ; mais également au groupe politique municipal de son village.

Plus globalement, ces cas de « désengagements » fournissent quelque part la démonstration réciproque du constat selon lequel les individus font reposer leurs engagements sur une forte imprégnation du sentiment de devoir. Dès lors que le besoin n'est plus présent, qu'il ne « faut plus » ou que cela nécessite une implication moindre, nombre de participants font preuve d'une extinction du sentiment de devoir³⁰⁵.

5.4. Fin de l'espérance et sécularisation des eschatologies militantes

Plusieurs participants ont fait état de motivations à l'engagement par le prisme d'une *volonté* d'action, face aux besoins, aux carences de l'existant. Mais à cela s'ajoute la perception d'une *injonction* à l'action. Les manifestations d'expressions reposant sur le sentiment du devoir font écho, plus largement à une certaine perception du champ des possibles, des transformations historiques, et du rôle qu'ils détiennent dans ce processus. Nous avons observé comment un des leviers d'engagements renvoyait à l'absence d'espoir que les situations décrites s'améliorent autrement que par l'action qu'ils pourraient y mener. C'est la raison pour laquelle par exemple, PB exprime l'idée que « *si ce n'était pas nous qui faisons telle action, qui allait la faire à notre place ?* » (PB, G2S2, p. 5) ou FL « *Si je ne le fais pas, personne ne va le faire.* » Il y eut énormément d'utilisation du verbe « falloir » lorsqu'il s'agissait de rendre compte des justifications des engagements.

Cette conception faisait immédiatement référence aux conceptions existentialistes de l'action décrites par Jean-Paul Sartre³⁰⁶. C'est bien l'absence de certitude sur le fait qu'advindraient des solutions sans action sur le réel qui pousse les participants à s'engager en faisant référence à cet impératif du devoir.

³⁰⁵ Au moment de l'enquête, tous les participants à l'intervention sociologique étaient impliqués dans des engagements militants. Nous n'avons donc pas de recul pour déterminer catégoriquement si cette extinction du sentiment de devoir peut aboutir à la fin des engagements. Comme nous le précisons ici, cette extinction peut néanmoins s'accompagner d'un déplacement des implications vers d'autres combats, d'autres formes de militantismes.

³⁰⁶ J.-P. Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, op. cit.

Nous avons plus largement remarqué la façon avec laquelle le lexique employé faisait référence ce que nous avons nommé dans un premier temps le « désespoir de l'action ». Après plusieurs échanges avec les participants, nous l'avons plutôt abordé sous l'angle du non-espoir.

Finalement, après plusieurs temps d'analyse, nous sommes revenus sur cette conception du non-espoir de l'action. Plusieurs lectures ont en effet permis d'observer qu'il ne s'agissait pas tant de la fin de l'espoir de l'action que celle de l'espérance.

J'ai été élevée dans une famille pas du tout catholique mais qui nous a envoyés au catéchisme. Et la dernière année de mon catéchisme, un prêtre que j'aimais beaucoup [...] il me dit, mais très sérieusement, « Mais Dieu c'est toi. Ne va pas chercher ailleurs. Voilà, c'est toi qui te fais ta vie ». Et j'avoue que de temps en temps, ça me revient ça. [...] Donc j'ai décidé, depuis très longtemps, que c'était moi qui menais ma barque. (MG, G2S1, p. 6)

On retrouve également BE qui définit sa position, son rapport au monde comme étant constamment situé dans une position « entre » ; entre deux frères, mais surtout dans une fonction d'agent qui le situe dans une « action d'exécution, définie par une autorité ou une personne publique ou privée dont elle relève »³⁰⁷.

C'est que moi je suis le second, donc on est trois frères, je suis le second, je suis souvent « entre ». Donc j'ai été agent de développement. [...] Après j'ai été agent aussi, d'assurance et après j'ai été agent, immobilier. Tout ça, en fait c'est agent. Agent ça veut dire que l'on est toujours « entre ». On ne porte pas... enfin on porte, on anime, mais on n'est pas, on n'« est » pas la chose. (BE, G1S3, p. 16)

En faisant abstraction de l'origine spiritualiste, les mouvements religieux ont opéré à l'image d'authentiques mouvements sociaux. Ils bénéficient d'organisations hiérarchisées que l'on nomme église avec ses ministres, corps exécutifs, etc. Ils sont traversés par de nombreux conflits interprétatifs des textes fondateurs donnant lieu à la création de congrégations ; mais surtout proposent et actualisent des conduites sociales, de véritables modèles culturels.

Les mouvements religieux ne se bornent pas à des questions de croyance. Ils viennent essentiellement proposer des conduites sociales réelles dont la spécificité au regard des mouvements sociaux est qu'elles se fondent sur des éléments métasociaux et métaphysiques, d'ordres spirituels, et dont la force réside dans les interprétations sur le dépassement des fins (fin de vie, fin des temps) permettant de lutter contre les angoisses de vide.

³⁰⁷ CNRTL, « Agent », <https://www.cnrtl.fr/definition/agent> (le 13.08.2019)

5.5. La permanence d'un militantisme téléologique

La permanence des logiciels militants implique une actualisation des pratiques avec les mutations du contexte dans lequel elles se déploient. Le changement de pratiques militantes peut au fond être le résultat d'un changement contextuel. Cela signifierait de la sorte que derrière le changement de pratiques observables peut se dissimuler la permanence d'une ligne stratégique ou d'un logiciel qui prend simplement différentes expressions d'un même contenu. Or, à l'inverse, derrière le maintien d'une même pratique dans un moment de changement contextuel, peut se dissimuler la modification des logiciels des militants qui viennent remplir des fonctions différentes.

Cela ne signifie pas qu'elles n'aient plus de fonction sociale, mais plutôt que ces fonctions ne relèvent plus de la même logique. Poussée à l'extrême, cette mécanique conduit à observer des manifestations dont l'apparence revendicative, au contenu politique, dissimule en réalité des besoins identitaires, relationnels, de sociabilités accompagnées de l'impératif d'une existence sociale, d'une forme de visibilité stimulés par des jeux d'identité/opposition.

Quand bien même les modèles de militantisme se seraient déplacés vers des formes moins sacrificielles, l'engagement continue à se fonder sur une « mise en gage », une séparation temporaire d'éléments de satisfaction. L'engagement reste donc une forme de privation mais ce qui distingue probablement mieux les formes récentes d'engagements est que la promesse de production de rétribution positive, issue de l'investissement militant, est ici ramenée à une immédiateté. Les rétributions doivent être les plus rapides et palpables possibles ce qui est pourvoyeur de sens, dans la réduction de la tension entre désir et vécu ; mais qui permet également de jauger directement, d'évaluer l'efficacité de l'investissement dans un engagement.

Ce qui nous renvoie à une lecture gain/coûts des formes d'engagements contemporains dont le cadre est assez peu courant dans le vocabulaire des participants mais qui ont pourtant une action qui y renvoie (organisation d'éléments positifs, de mise en exergue de l'efficacité, la recherche d'objectifs atteignables, l'organisation d'actions parfois avec l'unique objectif de travailler la satisfaction des adhérents...). Si le militantisme, l'action politique bénévole, renvoie généralement à des formes d'actions désintéressées, nous faisons plutôt le constat inverse qui se rapporte plus originellement aux théoriciens des mouvements sociaux, comme le célèbre paradoxe de Mancur Olson³⁰⁸. Nous affirmons que le militantisme, bien qu'étant perçu comme

³⁰⁸ Mancur Olson, *Logique de l'action collective*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 2011, 214 p.

désintéressé, ne fait pas l'économie d'un calcul gain/coût dès lors que l'on y comprend l'ensemble des rétributions symboliques décrites par Daniel Gaxie³⁰⁹.

Par ailleurs, les transformations sociales d'un individu moderne ne renseignent pas plus une rationalisation que lors des sociétés industrielles. Le rapport à l'intéressement des formes d'actions militantes n'est ni nouveau ni même contradictoire puisque l'objet même de l'engagement est d'atteindre des formes de bonheur social, une égalité des conditions matérielles, d'obtenir des conditions de vies dignes ou encore d'augmenter les formes de pouvoirs des publics minorisés.

³⁰⁹ D. Gaxie, « Économie des partis et rétributions du militantisme », art cit.

CHAPITRE 6 : Le choix du recours à la construction d'alternatives

Les participants que nous avons réunis lors de l'intervention sociologique auraient tous très bien pu observer la poursuite de leurs objectifs au travers de nombreuses autres pratiques que celle de la construction d'alternatives. Ils auraient pu s'engager par les canaux exclusifs du travail politique. Ils auraient pu établir des lignes stratégiques visant à la satisfaction de leurs revendications par les circuits *orthodoxes* de la mise sur agenda d'un problème public³¹⁰. Ils auraient pu organiser des interpellations des représentants politiques par des manifestations, des pétitions ou encore par des actions de blocage. Ils auraient également pu tenter d'intégrer les instances décisionnelles, à défaut de pouvoirs y influencer par l'extérieur, en se présentant aux différents scrutins électoraux, au sein des instances politiques mais aussi des conseils d'administration des autorités administratives. Et ils auraient même pu, comme cela fut le cas durant de nombreuses décennies au Pays Basque Nord, suite à l'épuisement de ces formes d'action, recourir à la lutte armée.

Au fond, les alternatives – entendues au sens littéral – ne manquent donc pas pour ceux souhaitant s'investir dans une transformation de l'ordre du monde. Mais les participants interrogés ont choisi de provoquer la transformation sociale par un autre recours, ou pour être exact *également* par cet autre recours : la construction d'organisations alternatives.

S'il peut être source de gratifications, l'engagement implique à la fois une *mise en gage*, un renoncement à d'autres sources de satisfactions pour des militants malgré tout, et probablement malgré eux, insérés dans une société de l'hédonisme triomphant. Le militantisme est sacrifice, s'il est un don ; mais il est investissement s'il procure en retour la réalisation des individus, qui est précisément conditionnée par celle des objectifs militants.

On ne saurait donc appréhender le recours à la construction d'alternatives comme un simple hasard où les individus, piochant dans le répertoire d'actions disponibles, pour mener à bien leurs luttes extrairaient l'option de la construction d'alternatives. À l'inverse, le recours à cette modalité procède d'un choix précis reposant sur une évaluation du champ des possibles, à l'aune du souhaitable, tant en termes de visée de transformation que des moyens d'y parvenir. Ce chapitre présente ces motifs sur lesquels les participants à l'intervention sociologique étayaient leur recours à la construction d'organisations alternatives.

³¹⁰ Jacques Lagroye, Bastien François et Frédéric Sawicki, *Sociologie politique*, 6^e éd., Paris, Presses de Sciences Po; Dalloz, 2012, 624 p.

6.1. Le facteur territorial dans le recours à la construction d'alternatives

6.1.1. Les spécificités territoriales

Le Pays Basque Nord est un territoire où l'on constate un engouement particulièrement significatif d'expériences alternatives. Une des façons les plus opportunes pour comprendre, les leviers du recours à la construction de ces organisations reviendrait à repérer ce qu'il y a de spécifique sur ce territoire puis à observer si ces éléments particuliers ont un lien causal explicatif sur le phénomène. Les participants à l'intervention sociologique se sont saisis de cette interrogation avec enthousiasme. Pour nombre d'entre eux qui ne sont pas natifs du territoire mais aussi ceux qui sont régulièrement menés à observer les dynamiques de mobilisations ailleurs, l'intensité des mobilisations ne fait aucun doute. Elle les interpelle même vivement comme le fait remarquer MHI, membre d'une instance militante agricole à l'échelle étatique.

Mais cette réflexion, au-delà de thèse, elle m'intéresse aussi parce que forcément là, je rencontre des militants de toute la France. Et je confirme qu'ils sont partout en panne d'initiatives [...] Des fois, ce n'est même pas la peine de dire « Chez moi » parce qu'ils répondent « Non, toi, tais-toi. Ce n'est pas la peine, parce que ce que vous faites là n'est pas possible ailleurs ». Donc c'est vrai qu'il y a un sentiment d'impuissance dans beaucoup de lieux, même s'il se fait plein de choses très chouettes, mal valorisées. (MHI, G3S1, p. 19)

La remarque de MHI est partagée par XC. La coopérative qu'il dirige fait également partie d'un réseau d'acteurs de l'audiovisuel participatif à l'échelle étatique.

Je rejoins MHI dans le fait de dire [...] qu'ici on fait des choses sans s'en rendre compte. C'est quand même le très haut niveau. D'un autre côté [...] il y a des choses construites ailleurs, qui se passent dans des cités d'Amiens, dans des cités de Marseille, sur le plateau de Millevaches ou en Bretagne, et qui nous permettent de les intégrer, digérer, de les réadapter. Et pour reciter XT, par contre, ici il y a un peu un côté magique qui fait que quand on met en œuvre, ça sort de terre, il y a des choses qui se passent. (XC, G3S1, p. 22)

À la demande des participants, la dynamique de l'intervention sociologique a donc comporté des séquences dédiées à l'analyse de cette thématique. L'étude des facteurs explicatifs d'une intensité particulière au recours à la construction d'alternatives n'avait pas pour vocation de trouver une explication absolue. L'intérêt d'analyser ces facteurs avec les acteurs de ce phénomène, revient plutôt à observer les facteurs qu'ils identifient et l'influence qu'ils leur

attribuent au regard de leurs propres expériences. De ce fait, cela éclaire bien plus leurs représentations du contexte et des facteurs de leurs propres logiques d'action que cela n'éclairerait une explication totale.

Toutefois, lors des discussions, les participants ont abordé le thème avec un angle plus large que celui du strict recours à la construction d'alternatives. Leurs observations les mènent à constater que la distinction quantitative des dynamiques de mobilisations au Pays Basque Nord ne concerne pas uniquement les organisations alternatives. Les autres formes de mobilisations montrent également des intensités plus importantes, rapportées à la proportion du territoire. Aussi, les participants ont d'abord cherché des explications plus générales portant sur des éléments extrinsèques aux pratiques militantes.

Une des grandes caractéristiques du Pays Basque Nord relève de la présence de marqueurs ethnoculturels basques. Aussi, quelques rares participants ont vu, dans la langue basque, des éléments renseignant une culturalité spécifique. L'idée consiste à expliquer que le rapport au monde, réalisé au prisme de ces marqueurs culturels, modifie le champ des perceptions et des actions des individus. Concrètement, l'argument suggère que la langue basque est en quelque sorte auréolée d'une façon idiosyncrasique d'observer le monde et de s'y mouvoir. Cela renvoie plus généralement aux hypothèses consistant à penser que la culture, la langue ou encore l'identité basque déterminent des aptitudes culturelles au militantisme en réifiant certaines aptitudes comportementales, certains traits de caractère.

Mais cette proposition émise par un participant n'eut pas la force heuristique nécessaire pour résister à un fait : une part non négligeable des militants du Pays Basque Nord, y compris des participants à l'étude, ne peuvent revendiquer la possession de marqueurs ethnoculturels et surtout de la maîtrise linguistique.

À l'inverse, nombreuses sont les prises de position visant à rappeler les similarités avec d'autres territoires. S'appuyant parfois sur des expériences antérieures comme point référentiel, les participants excluent une pensée détachée des interférences avec l'Histoire globale de l'humanité. Au contraire, ils ont très fréquemment replacé la façon avec laquelle les processus sociaux, les événements, ont marqué différemment les territoires et conduit aujourd'hui à diagnostiquer des inclinations différentes au Pays Basque Nord.

Aussi, face à l'impossibilité d'expliquer l'influence de la possession de marqueurs ethnoculturels dans la dynamique militant au Pays Basque Nord, la proposition s'est déplacée vers l'identité territoriale.

Dans cette part d'héritage, j'inclus aussi une notion qui est primordiale pour moi. C'est notre identité. On est nés au Pays Basque. On est basques et je pense que je n'aurais pas fait ce que j'ai fait, ou ce que je suis en train de faire, si j'étais né ailleurs. Ça, ce n'est pas quelque chose que j'ai choisi mais c'est une grosse part de ma personnalité et je reste persuadé que c'est aussi ça qui me pousse à faire ce que je suis en train de faire actuellement. (PH, G2S1, p. 8)

Tout en étant partagée par de nombreux participants, la dimension identitaire basque ne constitue pas pour autant un facteur unanime. À l'inverse de PH, certaines personnes n'expliquent pas leur engagement par l'influence de l'identité basque. Il s'agit de personnes qui, n'étant pas originaires du Pays Basque Nord, entretiennent un rapport au territoire différent. Ce n'est pas que ce rapport identitaire n'existe pas. L'appartenance territoriale n'étant pas préétablie, ce rapport est davantage « en cours de construction » au travers de l'action qu'ils y conduisent. Le territoire est une projection spatiale où sont matérialisées les aspirations idéologiques, notamment les sensibilités pour le « local ». Ces participants vont alors faire l'expérience d'une fusion des logiques d'intégration et de subjectivation au travers de laquelle le « désir d'identité »³¹¹ est satisfait. Nous avons constaté une articulation par laquelle les visions cosmopolitiques³¹² viennent s'enraciner dans le territoire et, à l'inverse, comment les participants originaires du Pays Basque Nord revendiquent une ouverture cosmopolitique vers l'extérieur en référence aux expériences des autres territoires et aux dynamiques globales³¹³ avec lesquels ils sont en prise.

Nos recherches nous ont conduits à observer comment l'identité basque est construite au travers de ce processus d'action transformatrice du territoire. Pour les participants qui en sont originaires, l'identité basque ne fait l'objet d'aucune ambiguïté. Elle est consciente et revendiquée avec fierté, procédant d'un retournement de stigmaté³¹⁴ au même titre que l'usage de la langue basque³¹⁵. Pour les personnes venant s'y installer, en revanche, l'identification est plus délicate. Il y a souvent un malaise à revendiquer une identification « basque ». Pour autant,

³¹¹ Francis Jauréguiberry, « Désir d'identité et revendication institutionnelle en Pays Basque français », *Iura vasconiae*, 2010, n° 7, p. 161–173.

³¹² Ulrich Beck et Michel Wieviorka, « La cosmopolitisation du monde », *Socio. La nouvelle revue des sciences sociales*, 25 avril 2015, n° 4, p. 179-195 ; U. Beck, *Pouvoir et contre-pouvoir à l'ère de la mondialisation*, op. cit.

³¹³ Arjun Appadurai, *Géographie de la colère la violence à l'âge de la globalisation*, Paris, Payot, 2009, 207 p ; Arjun Appadurai, *Condition de l'homme global*, Paris, Payot, 2013, 432 p.

³¹⁴ Erving Goffman, *Stigmaté: les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Editions de Minuit, 1975, 176 p ; Howard Becker, *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, 1ère éd. 1963., Paris, Métailié, 1985, 249 p.

³¹⁵ Francis Jauréguiberry, « La langue basque en France : du stigmaté au désir », 2008, p. 20.

nous avons pu remarquer plusieurs témoignages de personnes déclarant « approcher » cette identité ; parfois « sentir devenir » basques.

D'autres encore, comme JPM se réfèrent à des motivations ne reposant pas sur le facteur d'une identité basque, bien qu'il en soit originaire.

Mais il est évident que j'aime agir là où je suis. Il se trouve que ma vie s'est faite ici, que j'aime mon pays, mon territoire. Je n'imaginai pas me dire « Tiens, ce que j'ai envie de faire, je vais aller le faire ailleurs ». J'avais envie de le faire ici. Mais si j'avais été ailleurs, je pense que j'aurais fait la même chose. [...] Donc pour moi oui, c'est important. J'allais dire, de façon très péjorative, que ça fait partie des meubles. (JPM, G2S1, p. 18)

L'identité basque est, pour certains, un levier d'action voire même un motif du déclenchement de leurs engagements. Pour d'autres en revanche, l'existence préalable d'un attachement au territoire n'est pas une condition de leur engagement. Ils trouvent en revanche dans le territoire, le support sur lequel peut se déployer leur désir d'appartenance, leur désir d'identité³¹⁶ dans un processus de radicalisation de la modernité en même temps qu'il constitue une source de réalisation des aspirations idéologiques. Identité et territoire interagissent donc au prisme de l'action.

Nous avons également pu entretenir des échanges concernant la projection spatiale de cette action. Car, en fonction des logiques sur lesquelles les participants font reposer leurs actions, l'échelle territoriale d'action est différente. Aussi avons-nous entrepris de visualiser les différentes emprises évoquées en fonction de ces logiques avec les membres du second groupe. Nous avons ainsi pu littéralement délimiter les périmètres de la projection spatiale de l'action à l'aide d'une carte représentant le bassin du golfe de Gascogne.

En nous appuyant sur le cadre de la sociologie de l'expérience de François Dubet, nous avons ainsi pu observer que la logique d'intégration est essentiellement mobilisée sous l'angle d'une appartenance identitaire basque, projetée dans une spatialité à l'échelle « nationale », c'est-à-dire des sept provinces historiques situées au nord comme au sud du Pays Basque. Mais les participants pouvaient simultanément s'appuyer sur des logiques stratégiques, visant à optimiser les ressources engagées dans l'action, où les contraintes sociales, juridiques, économiques, dessinent un périmètre d'action à l'échelle d'ensembles territoriaux consacrés comme le Pays Basque Nord (dont l'obtention d'un statut administratif est récente), le département Pyrénées-Atlantiques, ou le bassin aggloméré comprenant le sud des Landes.

³¹⁶ F. Jauréguiberry, « Désir d'identité et revendication institutionnelle en Pays Basque français », art cit.

Enfin, pour les participants faisant reposer leurs actions sur la logique de subjectivation, sur des valeurs transversales dont la figure du « local » est un des éléments, l'échelle d'action renvoie à un rayon défini par un degré de proximité de l'environnement de vie.

Ces logiques types sont parfois juxtaposées, mobilisées consécutivement et selon les organisations, les enjeux des actions, les participants peuvent témoigner d'une projection spatiale de leur action sur différents ensembles géographiques. Mais l'échelle du Pays Basque Nord offre aux participants un espace géographique, qui incarne à la fois l'interstice des différentes logiques d'action dans lesquelles ils sont soumis de dégager une cohérence. À la fois support d'expression ou de création identitaire, point d'appui des réalisations de soi et des aspirations idéologiques, le Pays Basque Nord offre aussi un panel de ressources stratégiques faisant de cet ensemble un espace de référence.

La présence d'initiatives précédentes constitue un vrai capital territorial mentionné par les acteurs comme des leviers d'action. Certaines initiatives qui ont perdu leur centralité ou l'utilité de leurs fonctions peuvent être réinvesties après une période de déclin ou d'échec supposé. De fait, la mécanique de mise en veille est vérifiable lorsque l'on retrace des filiations sur plusieurs décennies entre organisations alternatives. Certaines expériences ou organisations peuvent être témoins d'un déclin, voire d'une disparition prochaine. Pour autant, lorsque l'on observe les filiations historiques des organisations alternatives interrogées, on peut observer des liens plus ou moins directs. La disparition ou le déclin d'une organisation alternative, d'une expérience, ne signifie pas alors l'échec du combat. Elle signifie bien plus un problème de fonction où la proposition de l'organisation est inadéquate avec les besoins du moment. Ces expériences antérieures constituent cependant un certain nombre de ressources sur lesquelles les nouvelles expériences peuvent s'appuyer.

On a donc la confirmation d'un régime territorial³¹⁷ pour les initiatives locales au Pays Basque Nord en même temps que ce capital territorial est témoin lui-même de la mécanique de la « mise en veille »³¹⁸ des mobilisations.

On retrouve ainsi le témoignage de MCE au sujet de la création de Lurzaindia³¹⁹ qui s'est confrontée à des difficultés, liées à des impératifs de financements de départ, surmontées grâce à la transmission du GFAM. Cette transmission s'est faite avec l'aide des acteurs du GFAM. Le témoignage de cette passation a d'ailleurs été apporté en présence d'un des fondateurs, AC également membre du troisième groupe d'enquête.

³¹⁷ X. Itçaina, « Les régimes territoriaux de l'économie sociale et solidaire », art cit.

³¹⁸ F. Johsua, « Abeyance structure », art cit.

³¹⁹ Lurzaindia est la structure créée en 2013 qui a pris la suite du GFAM Lurra créée en 1979.

On était parti pour la création de Lurzaindia. Et puis on s'est vite rendu compte que ça allait être compliqué parce qu'il fallait mettre déjà près de 30 000 € pour commencer à créer la structure. Donc on se disait « [...] Si on doit commencer à lever les fonds déjà pour la créer... » Et puis c'est vrai qu'il y avait le GFAM Lurra qui existait depuis 30 ans. [...] Le GFAM ne pouvait plus s'agrandir. Il était arrivé au bout. [...] Et donc s'est posée la question de la transformation du GFAM Lurra en Lurzaindia. Là, par contre, on partait sur quelque chose qui existait déjà depuis 30 ans, qui était connu, reconnu, qui avait fait ses preuves, qui avait déjà acquis du foncier mais qui n'avait pas la capacité d'acheter les maisons. Donc, voilà, il fallait dépoussiérer le GFAM, lui donner une nouvelle ampleur. (MCE, G3S1, p. 16)

On a également le cas de l'exemple soulevé par MHI concernant un réseau de vente à domicile qui précède le système des AMAP et qu'il justifie de la façon suivante :

On a choisi à ce moment-là, avant les AMAP, de livrer à domicile puisqu'on ne pensait pas qu'un jour, des consommateurs payeraient d'avance des paniers dont on leur imposerait le contenu. Donc on propose quelque chose de beaucoup plus confortable. (MHI, G3S1, p. 19)

Ce qui révèle également la façon avec laquelle il peut y avoir des évolutions de situation dans le sens d'une contrainte supportée par le tissu social.

Ce type d'intrications révèle un véritable tissu qui se déploie de façon horizontale, entre organisations du territoire, en complément de réseaux verticaux avec les fédérations étatiques³²⁰. Ces relations entre organisations alternatives du Pays Basque Nord sont particulièrement denses. Elles sont catalysées par l'adhésion simultanée des individus à plusieurs de ces organisations alternatives proposant chacune, dans leur secteur d'intervention, une réponse aux besoins rencontrés. Les organisations alternatives ont donc très régulièrement des adhérents communs. Mais au-delà, certaines de ces organisations adhèrent à d'autres en tant que personnes morales. Il peut s'agir d'une démarche de soutien symbolique. Dans d'autres cas, le soutien est va jusqu'à l'appui financier ou logistique. Mais ces relations peuvent aussi donner lieu à l'intégration des membres d'autres organisations directement dans les instances

³²⁰ Ici la « verticalité » ou « horizontalité » ne désigne pas la portée autoritariste qu'il peut y avoir dans des formes de gouvernance, mais se rapportent plus à la question de l'échelle territoriale d'action. Les réseaux horizontaux vont caractériser les relations qui s'établissent au sein d'un espace défini, un territoire, ou la juxtaposition de définitions territoriales, mais qui s'inscrivent dans une proximité. Les réseaux verticaux vont désigner les relations organisationnelles extraterritoriales qui vont se déployer à des échelles d'action étatiques ou supraétatiques. Il peut s'agir d'unions, de fédérations, ou d'autres types de structures selon le rapport qu'elles entretiennent à la subsidiarité.

de direction. La présence aussi récurrente de ce type de relations nous fait toutefois penser qu'elle met à jour probablement plus qu'un simple soutien immédiat à l'action déployée.

Cette spécificité se fonde sur deux facteurs: l'échelle territoriale d'action qui va consister à penser les transformations à l'échelle du Pays Basque Nord et le logiciel d'action pragmatique qui va saisir la portée stratégique de ces relations inter-organisationnelles.

Il y a des compétences de captation des ressources extérieures qui sont ensuite adaptées et dont l'utilisation est maximisée. Par la suite, il y a des formes d'échanges, de « retours », notamment au travers d'investissements dans la diffusion des exemples, de participation à l'animation des réseaux³²¹.

Mais la présence de ressources territoriales n'implique pas nécessairement leur préhension. Il n'y a a priori aucune évidence à la création d'une organisation lorsque l'on constate que certaines initiatives ne se développent pas, ou pas plus significativement que dans les autres territoires. PIR, membre du quatrième groupe, a ainsi pertinemment rappelé que la création d'alternatives au Pays Basque Nord ne peut être perçue avec angélisme s'appuyant sur plusieurs cas d'initiatives qui n'ont pas fonctionné ou perduré.

On retrouve des formes d'adaptations dans le temps, de reprise d'outils existants. De nombreux participants ont souligné le fait que les alternatives ne sont pas nécessairement des créations, qu'elles trouvaient des formes existantes *avant* et *ailleurs*, mais relèvent plutôt d'une forme d'inspiration-adaptation.

PIR (G4), paysan retraité qui témoigne d'une expérience militante longue et très diversifiée, rappelle ainsi l'antériorité des AMAP comme le système de distribution de paniers paysans dont MHI (G3) fut un des fondateurs. PIR évoque également les « essais » d'un journal associatif qui a laissé place aux radios associatives, au moment où les conditions techniques mais surtout juridiques ont permis l'avènement des « radios libres ». Dans le champ du développement économique local, il remémore également l'éclosion des expériences coopératives, par des militants stimulés par la floraison des initiatives au Pays Basque Sud.

IE, salarié d'EHLG, rejoint la remarque faite par PIR arguant que les organisations proviennent d'une filiation longue provenant de plusieurs siècles sur « la volonté des gens d'ici d'avoir leurs propres outils » (IE, G4S1, p. 23) mais aussi, provenant de séquences de mobilisations plus contemporaines. Il s'appuie pour cela sur l'exemple d'EHLG qui, selon lui, ne peut se

³²¹ L'exemple le plus emblématique en la matière reste celui de l'Eusko. La Monnaie Locale Complémentaire du Pays Basque Nord est un exemple importé, puis adapté aux réalités du territoire. En quelques mois après le lancement, l'initiative surpassait ses modèles. Elle est aujourd'hui devenue une référence et accompagne à son tour les porteurs de nouveaux projets.

comprendre si l'on pense que c'est « une histoire d'il y a 15 ans ». Pour IE, la création d'une alternative telle qu'EHLG ne peut être dissociée des séquences de mobilisations qui l'ont précédée.

L'antériorité des expériences alternatives peut parfois être assimilée à des périodes bien plus reculées qui portent la représentation de certains participants à y voir une forme de sécularité en filiation avec des modèles de fonctionnements relevant des sociétés traditionnelles. Cette perception porte la construction d'alternatives dans un rapport au progressisme tout particulier puisqu'il s'agit, pour certains, de refaire ce qui a été défait, de remettre en place des pratiques sociales qui sont à la fois associées au passé mais identifiées comme nécessaires pour affronter les problématiques contemporaines. C'est notamment le cas de l'agroécologie face au modèle du productivisme agricole ; de l'apprentissage de la langue basque pour obtenir des ancrages identitaires ouvrant au cosmopolitisme, du recyclage et réemploi pour aborder une sobriété matérielle et énergétique, etc. Ce type de correspondances réclamant une filiation séculière a souvent été mentionné par les participants.

C'est le cas de BE qui y voit plus explicitement une forme de conservation des conduites sociales échappant en partie au modernisme, à l'assimilation culturelle et aux fonctionnements politiques hiérarchiques des démocraties libérales. S'appuyant sur l'exemple de la gestion collective des biens communs, BE soutient que les alternatives adoptent, dans la forme, les standards organisationnels actuels, mais renvoient à des contenus séculaires.

Aujourd'hui, les alternatives s'expriment avec les outils de ces gens, du politis. Elles deviennent visibles pour eux. Mais elles existaient déjà. [...] Cette notion de « commun » est une notion « moderne » aujourd'hui pour les gens issus du politis mais elle est en fait millénaire. Il a donc fallu attendre au moins deux siècles pour qu'ils commencent à envisager que ça pourrait exister. Alors bientôt ils vont réaliser que ça existait déjà. (BE, GIS5, p. 3)

6.1.2. De l'« ailleurs » et « avant » à l'« ici et maintenant »

Aux ressources endogènes capitalisées et sédimentées sur le territoire, s'ajoutent les ressources extérieures. Les participants ont régulièrement mentionné des ressources liées à des emprises territoriales diversifiées. Les ressources financières et logistiques sont des éléments de justification de la mise en réseau avec les expériences similaires du Pays Basque Sud. À l'échelle étatique, ces réseaux prennent une forme instrumentale correspondant aux enjeux politiques de cet ensemble. En plus des ressources précédemment citées, les participants voient dans l'intégration de réseaux étatiques la possibilité d'accéder plus facilement à une

reconnaissance politique, juridique et médiatique profitable pour l'action locale. Ces réseaux leur permettent également de s'appuyer sur une expertise, puiser dans des exemples et augmenter le capital de connaissance.

Mais on a également des formes d'adaptations d'outils existants sur d'autres territoires qui s'accompagnent d'une volonté, et d'efforts de développement, d'essaimage au sein des autres territoires. C'est notamment l'objectif du magazine Alternatibaz précisé par ND.

L'idée du magazine Alternatibaz était de voir les projets alternatifs qui se faisaient autre part et d'en parler ici pour imaginer si l'on pourrait faire la même chose. Et, inversement, c'était d'essayer de parler des projets alternatifs qu'il y avait ici pour les faire connaître.
(ND, G3S1, p. 24)

La notion de développement local, de recherche d'autonomie, d'autogestion locale, pousse également à créer des « sections locales » adaptées, de structures qui existent ailleurs dans l'hexagone. À l'exclusion des initiatives uniques comme EHLG, ou de celles fondées depuis des expériences qui se sont diffusées depuis le Pays Basque Nord, la quasi-totalité des organisations présentes sur le territoire trouve leur équivalent ailleurs. Ces organisations vont parfois jusqu'à incarner la déclinaison locale d'un dispositif para-institutionnel. Mais une de leurs spécificités est de s'adapter au contexte local au point de prendre un sigle différent, généralement en langue basque. Nous avons remarqué chez les participants une volonté affirmée de souveraineté locale de leurs expériences, y compris à l'égard des réseaux alternatifs dans lesquels ils sont inclus et participent de bon gré. La volonté de maîtrise et d'autogestion les enjoint à faire partie de fédérations d'entités autonomes plutôt que d'unions qui s'imposeraient sur les territoires sans adaptation. Du reste, la prise en compte des spécificités locales devient une des conditions de réussite des expériences. C'est la remarque que PB (groupe 1) témoignait avoir adressée à FL (groupe 2) dans le cadre de ses activités professionnelles au sein d'une SCOP d'accompagnement à l'entrepreneuriat local. FL souhaitait en effet implanter l'exemple d'un supermarché coopératif et participatif observé à Paris (La Louve), lui-même inspiré d'une initiative de Brooklyn (la Park Slope Food Coop). Il a lui-même témoigné des conseils de PB d'adapter l'idée aux réalités socioéconomiques du territoire, et notamment de s'appuyer sur les ressources territoriales de l'« écosystème » alternatif. Pour eux, comme pour la plupart des participants, cette nécessité d'adaptation est un des facteurs explicatifs de l'échec de certaines tentatives sur le territoire. Ils ont vivement récusé les tentatives d'implantation « hors-sol » de certaines expériences envers lesquelles ils peuvent malgré tout exprimer une adhésion idéologique. C'est une des raisons pour lesquelles les

participants que nous avons réunis ont témoigné de la nécessité de créer parfois des entités localisées, indépendantes des réseaux et des exemples dont elles peuvent être issues. De même, et suivant une volonté d'action de transformation à l'échelle territoriale, nous avons pu voir des réticences à créer des entités qui ne feraient office que de succursale locale d'une union étatique au service d'une stratégie de changement depuis des échelles géographiques supérieures. C'est entre autres le cas d'Enargia ou encore de Lurzaindia qui possèdent des équivalents à l'échelle étatique, et en l'espèce, Enercoop et Terre de Liens. MCE témoigne de cette réticence pour privilégier une stratégie d'action transformatrice à l'échelle du territoire :

Moi, ça me posait vraiment un problème que l'on fasse, nous, du travail local, collectif, pour ramasser de l'argent qui serait centralisé à Paris. Ça, pour moi, ce n'était juste pas possible. Donc on s'est dit « Pourquoi on ne créerait pas notre Terre de Liens au Pays Basque ? » (MCE, G3S1, p. 16)

Cette volonté de maîtrise de l'ensemble des actions, porteur de sens pour les acteurs n'empêche pas, tant s'en faut d'établir des relations étroites avec les expériences similaires implantées dans d'autres territoires. Pour prendre un exemple qui reste dans le secteur agricole, on note la volonté de Lurrama, l'association organisatrice du salon de l'agriculture paysanne, d'inviter tous les ans un territoire de France. Mais les initiatives locales s'engagent plus largement à l'animation de ces réseaux en participants parfois aux organes de direction de ces fédérations ou en organisant au Pays Basque Nord des « rencontres » (des ateliers vélos participatifs en 2018, de l'audiovisuel participatif en 2014, des Monnaies Locales Complémentaires en 2015...).

Nous constatons donc que ces initiatives sont loin d'une vision de fermeture, d'idiosyncrasie territoriale qui ferait du Pays Basque un espace extrait des dynamiques globales qui l'entourent, dans une illusion de « préservation » ou de fonctionnement endogène coupé des dynamiques des autres territoires. XL (G5) comme PO (G1) rappellent pertinemment la situation géographique du Pays Basque Nord ; territoire placé dans un carrefour parcouru par de nombreuses influences au cours de son histoire. C'est aussi le cas de TE (G5) qui voit dans cette capacité de renouvellement des fondements culturels, les conditions de leur maintien même.

La construction d'alternatives au Pays Basque Nord résulte de l'addition de multiples facteurs. La spécificité du territoire a fait l'objet de nombreux échanges. Lors d'une séance, le quatrième groupe a pu avoir une discussion prolongée à ce propos qui synthétise la quasi-totalité des différents éléments que nous avons pu identifier avec les participants. Nous proposons de voir

ci-dessous ces différents éléments et comment ils peuvent émerger au cours d'une séance d'intervention sociologique.

COMMENTAIRES	VERBATIMS
<p>GT initie la discussion relative aux facteurs explicatifs de l'engouement particulièrement significatif d'alternatives sur le territoire.</p> <p>Pour GT, le facteur déterminant est imputable à l'oppression nationale et la lutte d'émancipation qui en découle, mettant « en mouvement » des pans dépassant le cadre de cette lutte.</p>	<p>[GT] : <i>Moi juste je voudrais ajouter. Il me semble qu'on n'a pas trop souligné la chose lorsque l'on a réfléchi sur « Quelle est la raison de tout ce foisonnement d'alternatives au Pays Basque ? » Je ne me rappelle pas, dans ce que j'ai relu, si on l'a mentionné. Mais je pense qu'il y a, justement pour reprendre tes propos, une très grande pathologie qui est sans doute un peu à l'origine de tout ça, c'est la pathologie du centralisme français qui opprime notre nation. Et je pense que cette oppression nationale est un des facteurs très importants de tout le foisonnement alternatif qu'il va y avoir, aussi en dehors de la question nationale et culturelle. Je pense que l'oppression nationale du peuple basque est un facteur de radicalité, est un facteur de prise de conscience, est un facteur de mise en mouvement collectif face à une individualisation de cette société. Tout ça, je pense que ça fait partie des raisons de ce foisonnement d'alternatives au Pays Basque ; non seulement sur le plan culturel et identitaire, mais sur tous les autres sujets, que ce soit social, écologique... (Silence)</i></p> <p>[Mathilde] : <i>D'autres réactions ?</i></p> <p>[PIR] : <i>Oui, attends...</i></p>
<p>IE contraste la proposition de GT, en établissant une comparaison avec le Pays Basque Sud, pourtant brasier de luttes nationales et doté de ressources importantes mais dont la présence d'alternatives est proportionnellement bien faible.</p> <p>Pour IE, c'est donc en premier lieu le faible degré de structuration institutionnelle qui explique le recours à la construction d'alternatives.</p> <p>Ce qui le conduit à soulever une réserve feutrée sur le devenir des alternatives suite à la création de la CAPB.</p>	<p>[IE] : <i>Pour réagir, un peu, à ce que tu dis GT, je pense qu'il y a de ça. Mais au Pays Basque Nord, en particulier, il y a le fait de ne pas avoir d'institutions ou d'outils qu'on peut voir ailleurs, comme au Pays Basque Sud. Je pense que ces dernières années, tout le foisonnement qu'il y a au Pays Basque Nord, c'est lié à un manque : le manque assumé par un certain nombre de gens. On a besoin de nos outils. On ne les a pas et ils ne veulent pas nous les donner : on les fait. Bon, c'est très vrai au niveau agricole, mais je suis sûr que c'est aussi le cas au niveau économique, au niveau euskalgintza³²² et tout ça. Toute l'histoire de ces 40-50 dernières années ici, elle est très liée à ça. Je discute un peu avec les gens du Pays Basque Sud. Ils sont nantis, eux, de ce point de vue. Depuis 40 ans, ils ont des institutions, ils ont de l'argent, ils peuvent faire des lois. Enfin ils font ce qu'ils font et on peut être très critique avec ça aussi. Ils ne comprennent pas ce qu'il se passe ici. Je pense que là, ils ont beaucoup de mal à saisir : « Comment vous faites pour faire autant de choses ? Nous ce n'est pas possible ». C'est un petit peu ça. Moi je leur dis toujours « Tout ce qui s'est fait au Pays Basque Nord, s'est fait sans moyen législatif, et sans argent comme vous avez, vous ». Alors, je ne sais pas, mais il y a une nouvelle institution³²³, qui vient de se créer ici... Qu'est-ce que ça va être dans 30 ans ? Je ne le sais pas. Mais je pense qu'il y a un facteur d'explication qui est lié à ça : il y a un manque, les gens ont été capables ici de s'organiser « pour ». Dans plein d'endroits ailleurs, ils n'ont pas été capables de s'organiser « pour ». Là, je pense que la</i></p>

³²² L'euskalgintza est le nom basque donné à toute la sphère œuvrant au développement de la langue basque. Le terme est issu d'une contraction entre « euskara » (la langue basque) et le suffixe « -gintza » qui désigne l'idée d'une construction. Ce suffixe est décliné sur un ensemble de secteurs comme *kulturgintza* ou encore *herrigintza* qui désignent respectivement les initiatives de développements culturels et populaires.

³²³ IE fait référence à la création de la Communauté d'Agglomération Pays Basque ; première entité administrative à l'échelle du Pays Basque Nord créée le 1^{er} janvier 2017.

Tout en soutenant l'idée que la question nationale soit un des éléments déterminants.

En rappelant qu'elle n'est pas née sur le territoire, IC réfute l'affirmation d'IE pour qui, si elle n'est pas prépondérante, la question identitaire reste un facteur explicatif. IC relève d'autres motivations tout en s'accordant avec GT sur le fait qu'elles dérivent de luttes originellement fondées sur des motivations nationales.

PIR fait remarquer que la construction d'alternatives n'est pas l'apanage de territoires aux identités nationales minorisées et synthétise donc l'échange en proposant de le considérer simplement comme un des facteurs explicatifs.

IT, directeur d'établissement scolaire à Seaska, rejoint le facteur explicatif des engagements par la carence d'outils institutionnels proposé par IE et relève la menace paradoxale d'un déclin des engagements précisément par la présence d'organisations alternatives. Bien qu'extrêmement stimulante, cette proposition de causalité ne porte pas sur le lien des engagements vers les organisations alternatives, mais l'inverse. L'intervention d'un membre de l'équipe de chercheurs propose aux participants de suivre la trame planifiée.

question de l'identité, de ce que tu disais (à GT), elle a vraiment un facteur d'explication très important aussi, mais je pense que le manque de ces institutions, de ces outils de gouvernance officielle, a vraiment contribué à ce foisonnement.

[IC] : Et pour autant...

[Txomin] : Il y avait PIR qui voulait dire quelque chose...

[PIR] : Non, non, non. (Fait signe à IC de parler.)

[IC] : Et pour autant, pour moi qui ne suis pas née ici et qui n'ai pas été nourrie, ni par cette oppression, ni par cette conscience, moi j'y ai vu une méthodologie de réflexion. Quand j'ai observé comment ça se passait, ce n'est pas le facteur basque qui m'a fait m'engager. C'est de me dire « Mais en fait, on peut vivre la vie en société, on peut la construire autrement ». Et j'ai vraiment été très longtemps, et je le suis à mon avis encore, en décalage par rapport à ce que peut être ta motivation (à GT) ou ton explication de dire « Ça s'est passé comme ça ». Moi je ne mets pas du tout en cause ce que tu dis, mais je dis que ça a d'autres effets qui ont créé d'autres actions et qui n'ont pas trouvé leur racine dans l'explication que tu donnes. Et donc on recapitalise sur autre chose derrière.

[Mathilde] : PIR, peut-être, ou... ?

[PIR] : Oui, je voudrais aller dans son sens (IC), parce que l'élément identitaire c'est sans doute un élément ; mais un élément parmi d'autres. Ce n'est pas nécessairement l'élément principal. Quand on écoute, par exemple France Inter à 12 h 30, il y a un animateur, qui présente un certain nombre d'initiatives présentes dans les départements. C'est très intéressant. Mais dans tous ces départements, il n'y a pas nécessairement le problème identitaire, et il y a des choses aussi intéressantes qu'ici qui se font ailleurs. Donc oui, ici, l'identité c'est un élément, un « plus » peut-être, mais ça ne veut pas dire que c'est l'élément principal ».

[IT] : Oui, moi je voulais juste revenir sur IE et GT. Bon, moi je suis d'accord en partie. Il y a eu un manque qu'il faut compenser, donc on s'organise pour compenser ce manque-là. Mais par contre, pour le futur, j'ai justement l'impression qu'au niveau du Pays Basque et de ces revendications, il y a une certaine normalisation, avec une institution qui vient de se créer, avec Laborantza Ganbara qui est maintenant normalisée et qui est acceptée par la majorité même des politiques ou Seaska qui est acceptée. Donc pour les années futures, j'ai une crainte par rapport à cette normalisation, si elle n'amène pas une perte d'alternative, de militantisme et une difficulté à actionner aussi les nouvelles générations, parce qu'ils n'ont pas connu, peut-être, le manque d'il y a quelques années. C'est une crainte.

[Mathilde] : Ça fait partie des thèmes que l'on avait prévu de soulever dans la séance d'aujourd'hui parce qu'à la fin de la dernière séance, IC, tu avais voulu qu'on le note.

[IC] : Tout à fait.

[Mathilde] : Alors, si vous voulez, on va peut-être poursuivre. Il y avait d'autres personnes qui voulaient réagir. On reviendra un peu plus tard sur cette question de la normalisation si ça vous va. (Approbation générale)

Reprenant l'affirmation de PIR sur la présence d'alternatives sur d'autres territoires que le Pays Basque Nord, IG fait observer le morcellement dont elles font preuve. Dès lors, il voit une double dimension au facteur d'identité territoriale. Selon lui, elle occupe à la fois la fonction de socle duquel se déploient les engagements mais aussi la fonction de lien entre les différentes organisations.

IC, pour sa part, fait remarquer que les organisations alternatives trouvent pourtant dans les valeurs de l'ESS un socle transversal, un arrimage commun.

IG précise alors la distinction qu'il opère entre « socle » et « lien ». Or, pour lui, l'existence de liens entre organisations faisant « corps » au Pays Basque Nord est un facteur explicatif de leur réussite.

L'intervention de FLB relève qu'au-delà des dimensions identitaires territorialisées, d'autres éléments d'ordre universels – comme les enjeux climatiques – peuvent constituer ce facteur de lien entre organisations d'un même territoire.

Or, pour GT, ces tendances universelles viennent s'apposer sur un territoire dont la dimension identitaire les exprime avec

[IG] : C'est directement en lien avec ce qui vient de se dire. Je pense qu'effectivement, il y a une composante forte liée à l'identité du Pays Basque. (À PIR) Dans les « Carnets de campagne », l'émission que tu citais, il y a des choses très intéressantes. Mais lorsque j'écoute cette émission, ça donne quand même l'impression que les choses sont un peu décousues. C'est-à-dire qu'on a des ingrédients ici, là, là-bas, et on ne retrouve pas un facteur qui fait liant, qui fait le ciment de toutes ces bonnes initiatives. L'analyse que j'en fais, c'est que l'identité basque, la culture basque, la langue, fait lien. C'est-à-dire que c'est le dénominateur. Alors peut-être pas le dénominateur commun, mais en tout cas, c'est un socle sur lequel beaucoup de nos initiatives se reposent. C'est ce qui permet de faire percoler, comme ça, des gens qui sont plutôt sur l'aspect culturel, et qui, petit à petit, percolent vers les considérations écologiques, ou ensuite sur du social. Je crois que ça, ça facilite aussi beaucoup les choses. Ça ne fait pas tout, mais ça facilite beaucoup.

[PIR] : Je suis d'accord.

[IC] : Pour autant, je ne suis pas tout à fait d'accord avec toi.

[IG] : Tu as le droit.

[IC] : Parce que je pense que les valeurs de l'Économie Sociale et Solidaire sont un socle complètement transversal à tout ce que tu entends dans « Carnets de campagne ». Ce sont les fondamentaux de toutes ces initiatives et de tout ce qui est « développement », les logiques de développement rural assises sur l'économie sociale... Pour moi c'est le liant. C'est ce que je pense.

[IG] : Oui, mais enfin, moi je fais une distinction entre le socle et le liant. C'est-à-dire qu'on peut avoir une juxtaposition de plein de très bonnes initiatives qui sont toutes posées sur un même socle, mais qui ne font pas forcément corps toutes ensemble (IC approuve). Et ici, je trouve qu'au Pays Basque, on l'observe quand on est bénévole à Lurrama, quand on bataille sur Alternatiba ou dans d'autres choses ; on voit bien que cet aspect basque est présent. Et d'ailleurs, tu en parlais la dernière fois, c'est un peu ce qui nous est renvoyé parfois, c'est « Oui, ici ça marche parce que c'est le Pays Basque ».

[IC] : Oui, oui, je n'avais pas saisi l'interpénétration dont tu voulais parler.

[FLB] : Après, pour rejoindre IC, je pense qu'il y a aussi d'autres territoires, sans avoir une identité aussi forte qu'au Pays Basque, qui ont des initiatives qui collent bien entre elles parce qu'ils sont sur une organisation collective de « vivre mieux » et de répondre aux enjeux de la société qui est en train de s'effondrer parce que les risques écologiques ils sont indépendants de toute identité ou de tout territoire. C'est quelque chose d'universel, et les gens y répondent aussi collectivement. Donc je pense que c'est aussi indépendant d'une identité.

[GT] : Moi je reprendrais juste la question d'une autre manière. On peut poser la question : « Au Pays Basque, est-ce que la dynamique d'Économie Sociale et Solidaire existante aurait été la même s'il n'y avait pas eu la problématique identitaire ? » Moi je pense que non. Elle aurait été moindre. Alors ça ne veut pas dire qu'il n'y en aurait

une forme et une intensité particulières.

IE vient renchérir en exprimant son impression d'une grande intensité d'expériences.

Finalement, SR, installée au Pays Basque Nord depuis une dizaine d'années, puise dans ses expériences militantes au sein d'autres territoires pour confirmer les impressions des participants sur l'intensité des expériences militantes au sein du territoire. En revanche, son intervention puise dans un registre différent pour venir cibler un facteur non évoqué jusqu'alors : le logiciel militant.

pas eu, mais je pense qu'elle aurait été moindre, que ça aurait été différent. (Approbation générale) C'est ça, c'est tout.

[IE] : Sans avoir fait d'étude, moi j'ai l'impression que la densité de mouvements et d'initiatives qu'il y a ici est sans commune mesure supérieure à ce qu'on peut voir sur d'autres territoires de cette taille ou de ce type de population. C'est l'impression que j'ai.

[Mathilde] : SR, tu voulais dire quelque chose ?

[SR] : Oui. En commentaire et réaction à tout ça, moi ce que j'ai comme impression, comme IC, en venant de l'extérieur et en étant sur ce territoire depuis un peu plus de dix ans ; c'est que c'est au niveau du volume, effectivement, que ça change. Partout ailleurs où je suis allée, les individus ont ce même sentiment d'oppression de leur vie. Mais par contre, ils n'ont pas le pragmatisme et la méthodologie, la « façon de faire » pour arriver à réaliser collectivement des envies individuelles. J'ai pu assister à des réunions infinissables où ça n'aboutissait pas, où les énergies individuelles se mettaient autour de la table et n'aboutissaient pas à un projet collectif. Ici, au Pays Basque, il y a une méthodologie, parce qu'il y a dû y avoir, par la force des choses, le besoin de s'organiser. Pour moi, c'est vraiment ça, ce que l'Histoire a permis de faire ici. C'est-à-dire qu'il a fallu se construire des écoles, il a fallu... Il a fallu. Donc pour moi, le pragmatisme vient de l'Histoire et a fait le volume. Mais individuellement, l'élan, je crois qu'il est juste humain. [...]

6.2. La perception du champ des possibles

Pour faire émerger les raisons du recours à la construction de ce type de pratiques militantes, nous avons pu collecter les éléments affirmatifs, résultants de la question « Pourquoi comme cela ? » Mais pour aller plus loin encore, nous avons régulièrement demandé « Pourquoi pas avec d'autres pratiques ? » en fournissant des exemples desdites pratiques. L'idée de provoquer une comparaison entre les types de pratiques militantes consistait essentiellement à collecter les éléments de non-choix des autres types de recours. Les choix des actions individuelles se comprennent autant par leur versant intentionnel, de projection consciente rationalisée, que par leur versant « négatif » résultant d'une répulsion d'autres options moins intéressantes, moins stratégiques. Or, certains de ces non-choix sont peu ou pas conscientisés tant ils sont *de facto* inopportuns. Leur identification nécessite dès lors une méthodologie réflexive et interventionniste. L'enjeu méthodologique était d'observer si émergeaient alors des éléments permettant de vérifier la validité de notre hypothèse, selon laquelle le recours à la construction d'alternative s'explique par un mouvement de repli stratégique face au blocage des modalités de transformations politiques.

Or, cette discussion comparative a immédiatement fait émerger des éléments particulièrement stimulants qui se rapportaient directement aux facteurs établis de la matrice des modalités de

transformation sociale. Ce fut ainsi le cas avec le second groupe lors de la quatrième séance, à partir de laquelle nous démarrerons les réflexions relatives aux choix et aux expériences du recours à la construction d'alternatives dont nous reproduisons un extrait des échanges collectifs.

COMMENTAIRES

Après avoir rappelé la démarche de recherche et restitué l'avancement, nous introduisons le sujet de réflexion.

PD, fondateur d'une SCIC d'écoconstruction répond en présentant les raisons du choix de création de l'organisation alternative.

Nous adoptons une posture interventionniste d'analyse directe visant à pousser à la réflexivité (en montrant que les autres pratiques militantes peuvent également être collectives) et explicitons notre question à l'aide d'exemples.

Cette intervention permet alors de faire émerger les raisons des choix et non-choix qui portent principalement sur un facteur concret/idée et plus succinctement sur le facteur de la rapidité.

VERBATIMS

[Txomin] : [...] Maintenant, on passe à la deuxième phase. La question qui m'intéresse au plus haut point, c'est de savoir pourquoi vous vous mobilisez, mais comme ça. Pourquoi vous vous mobilisez avec cette façon particulière ? On aurait très bien pu imaginer [...] de passer par des canaux plus orthodoxes ; transformer ces objectifs, ces besoins ou ces finalités en revendications. Et ces revendications-là, les adresser aux décideurs politiques par des mobilisations classiques ; plus ou moins modérées, plus ou moins dures. Ou alors, se présenter directement aux élections pour obtenir le contrôle des pouvoirs publics et concrétiser ces revendications-là. Ça, c'est des canaux plus classiques. Mais vous n'êtes pas passés par ces canaux-là. Donc ma question c'est pourquoi vous avez choisi de vous mobiliser comme ça ? Ce qui m'intéresse aussi, en miroir, c'est pourquoi vous avez choisi de ne pas vous engager dans des mobilisations plus classiques. La réponse à l'une des deux questions va pouvoir enrichir l'autre.

[PD] : Je peux commencer sur la première. Pour la création de la coopérative Habitat Éco-Action, c'est lié à mes différentes expériences personnelles et professionnelles où je me suis rendu compte que le collectif est plus fort que la somme des individus. Pour mener à bien ce projet qui m'intéressait, j'avais envie qu'il y ait une notion de collectif, vraiment fondamentale. La forme coopérative [...] m'a parue adaptée. C'est pour cette raison-là que je suis parti là-dedans plutôt que de créer une société d'écoconstruction dans laquelle il y aurait des maîtres d'œuvre, des architectes et des charpentiers. Ça aurait pu être le cas. Mais là, la forme coopérative me paraissait essentielle par rapport à mes différentes expériences.

[Txomin] : Dans ce que tu dis, ce que j'entends – et je vais fonctionner comme ça sur cette séance – c'est plutôt pour que ta vie professionnelle soit engagée que pour une question collective. Parce que pour faire avancer la thématique de l'écoconstruction, tu aurais pu te dire: «j'aurais pu monter un groupe de lobbyistes sur les politiques» ou «j'aurais pu rentrer dans un parti politique» ou «j'aurais pu organiser une manifestation» et... tu as créé une coopérative.

[PD] : Oui. Je reprends ce qui a été dit la dernière fois. Pour moi il faut du concret. Ça a été dit plusieurs fois. Il faut qu'il y ait du concret avec des choses qui se voient, rapidement. Autrement, les grandes idées... L'engagement politique, je n'y suis pas, parce que je trouve que c'est beaucoup de brassage d'idées et qu'il y a assez peu de concret. Donc je n'ai jamais voulu m'engager là-dedans. Ça, c'est clair.

[Txomin] : D'accord. Quelqu'un veut réagir ?

<p>PH, également administrateur d'une SCIC, va particulièrement insister sur la dimension temporelle des transformations en précisant que face au caractère immédiat des alternatives, les modalités classiques sont plus lentes.</p>	<p><i>[PH] : Moi je vais donner exactement la même définition que ce qui vient d'être dit et je vais rajouter un peu. Tu l'as dit (à PD), tu as dit « rapidement ». Moi, c'est ça qui m'intéresse. C'est l'immédiateté de l'action. L'engagement dans un canal plus classique donc dans un parti politique ou dans un courant politique, ça va mettre beaucoup de temps. On va dépenser beaucoup d'énergie sans, au final, avoir la certitude du résultat. Là, en créant une structure au niveau collectif et en ayant une activité très rapidement ; on a une immédiateté et un sens concret, avec un résultat qui vient assez vite.</i></p>
---	---

On peut voir que PH utilise très directement un registre d'évaluation stratégique des modalités selon les investissements en énergie en fonction des modalités qu'ils requièrent. Mais pour lui, comme pour de nombreux participants, un des critères essentiels du recours à une action pratique revient à la vitesse, la temporalité du changement.

6.2.1. La perception de la temporalité des changements

La perception de la temporalité des changements constitue un des piliers de justification du recours à la construction d'alternatives. Elle a ainsi fait l'objet de plusieurs discussions, visant à observer les différentes perceptions de la temporalité nécessaire aux changements des types de recours possibles. De même, nous avons également pu aborder les effets de la perception de l'urgence. Celle-ci est généralement invoquée dans les processus de radicalisation des pratiques. Or, plusieurs participants voient en l'urgence une justification de construire des alternatives comme ce fut le cas avec FL lors de la dernière séance de son groupe exprimant de la même sa réprobation de l'action politique.

[SZ] : Avec l'urgence, tu deviens radical.

[FL] : Non, l'urgence, c'est de mettre en place des alternatives.

[...]

[FL] : SZ il dit « On prend leur place par les élections ». Mais ça prend beaucoup de temps pour avoir une majorité, pour pouvoir y arriver. (GIS7, p. 47)

Les différentes prises de paroles à ce sujet ont toutes souligné le caractère immédiat, parce que concret des organisations alternatives. Lorsque FL explique que l'action politique « prend du temps pour arriver », ne serait-ce que pour accéder aux instances décisionnelles, en comparaison, la construction d'alternatives permet de démarrer immédiatement. Aussi peut-on questionner le sens de l'urgence dont on attribue généralement un débouché par des pratiques radicales.

Car l'urgence n'est finalement pas une donnée objective, ni une méthode d'appréciation de l'immanence de la temporalité ou la taille de l'écart séparant la situation existante d'échéances

précises. L'urgence désigne bien plutôt le niveau avec lequel les individus apprécient l'injonction à l'action immédiate.

6.2.2. La perception de l'accessibilité des modalités classiques

Ces éléments de discussions, relatifs à la vitesse des changements et à la tension entre concret et idée, ont été rejoints par les autres participants. Plusieurs apports ont été réalisés pour détailler les perceptions des autres modalités, constituant des arguments de non-choix de recours notamment sur le critère d'accessibilité. Ainsi MG a pu évoquer le fait qu'elle se voyait en incapacité de participer des actions de désobéissance civile trop engageantes « *Je ne vais pas aller me coucher sur le bitume devant les CRS. Donc je paye une cotisation* » (MG, G2S1, p. 5). CB, originaire du Brésil, va plutôt insister à la fois sur les contraintes d'exercice du pouvoir politique en s'appuyant sur la temporalité des changements nécessaires par ce type de canal, mais aussi sur les restrictions d'accessibilité de ces canaux liées aux compétences de charisme, de « *liderança* » (G2S4, p. 15) nécessaires à l'action politique :

Là, ça me fait penser à autre chose par rapport à la question politique. Même si à la base, il y a des partis qui sont très proches des envies populaires, quand ils sont dans le pouvoir, ils sont obligés de se mélanger à la classe du pouvoir et ils vont perdre. Au Brésil, on a un exemple très fort. On avait le parti des travailleurs qui était excellent, qui est excellent, il est plus social sans doute. Mais en étant dans le pouvoir, le fait de partage du pouvoir avec leurs ennemis... [...] ça prend trop de temps. Donc moi je préfère être dans le public, laisser les artistes ailleurs, et faire ma petite vie avec de la conviction, avec du sens. (CB, G2S5, p. 9-10)

Sur ce dernier argument, CB elle est rejointe par PI, par ailleurs fils de représentant politique de premier plan sur le territoire, qui a fait le choix de ne pas s'impliquer dans ce canal. Il justifie ce non-choix par trois critères essentiels. Le premier critère repose sur l'âge où sa jeunesse l'invite à recourir à d'autres registres. Le second renvoie aux compétences nécessaires au champ politique qui reposent selon lui sur la « légitimité » obtenue par l'incarnation des discours portés. Enfin, il souligne pour sa part qu'il se sent représenté au travers des partis politiques ayant cours à l'échelle locale, bien que minoritaires. Il rejoint de ce fait les autres participants sur la distinction claire établie dans la représentation du champ des possibles en fonction des niveaux scalaires des territoires d'action.

Plus généralement, PI puise dans un registre régulièrement rencontré chez les participants qui relève d'une pensée systémique où la pluralité modale est perçue comme nécessaire, mais où l'économie générale des transformations sociales établirait une division du travail en fonction

des compétences et envies des individus mobilisés ; mais aussi de la perception qu'ils ont de la présence ou carence d'autres individus sur les autres modalités.

Un des cas exprimant le plus directement la perception d'ouverture ou de fermetures des modalités fut celui de XO qui se porta candidat de nombreuses fois aux élections municipales de sa commune³²⁴. Les échecs successifs et à l'inverse les possibilités ouvertes pour les alternatives constituent pour lui des effets d'opportunités dans le recours à ces initiatives. Il présente ainsi son expérience :

Ceci dit, moi je pense qu'il y a aussi une question d'opportunité, de goût et de rencontres. Enfin, juste des opportunités dans le sens général parce que moi par exemple, je me suis engagé dans plein d'initiatives, mais je me suis aussi présenté six fois aux élections municipales, sachant que c'est six défaites... Donc dans le discours politique, parce que je me dis que c'est « aussi » utile quelque part mais je me fais peut-être des illusions. [...] En même temps, je participe à des choses concrètes. Je me dis « Tiens, je vais aller aider Herri Urrats. » [...] Ça, je trouve que c'est concret, c'est pratico-pratique, c'est immédiat. Et à côté de ça, je vais essayer de participer à des choses à plus long terme ou sur le plan des idées. (XO, G2S4, p. 14)

Placés régulièrement face aux échecs des tentatives électorales, les participants à l'instar de XO, y perçoivent essentiellement une fonction de plaidoyer plutôt que d'un canal de transformation social.

On peut également trouver le cas de RD qui lors d'une intervention au sein de la séance 5 (p. 15) du premier groupe retrace *in vivo* l'évaluation stratégique des modalités disponibles qui le mènent à celle des alternatives :

COMMENTAIRES	VERBATIM
RD débute son intervention en rappelant les racines idéologiques de son engagement. Il évoque le blocage du système majoritaire qu'il attribue aux médias dominants. Face à ce blocage, RD écarte le recours à l'action politique électorale.	<i>Je reviens à la question « pourquoi j'ai choisi de m'engager comme ça ? » Je me suis engagé autour de 2010 ; d'une part dans le contexte du changement climatique et d'autre part avec une perception personnelle de l'injustice de ce monde, des problématiques sociales. J'ai perçu assez vite que le système majoritaire était bloqué. Je vais un peu revenir sur ce qui a été dit sur les médias. Il y a clairement une collusion entre la plupart des médias, les pouvoirs publics et les hyper-riches. Il ne faut quand même pas oublier qu'il y a des médias alternatifs mais ils sont justement minoritaires. [...] Quand on voit ça, ce chemin-là me paraissait bloqué. Attaquer par le volet politique, ça me paraissait tellement compliqué avec le pantouflage entre les multinationales et les gouvernements, etc. Bon. Et donc après, qu'est-ce qu'on a ? On a ce que l'on peut faire au niveau individuel. Moi je</i>

³²⁴ XO (G2) et MHI (G3) sont tous deux membres du même groupe politique de leur commune qui a finalement remporté les élections municipales en 2020.

Il évoque les nombreuses possibilités de transformations individuelles, soulignant leur diversité et leur disponibilité sur le territoire tout en soulignant leur portée limitée.

D'où l'importance pour lui de recourir à un militantisme collectif dont il perçoit des possibilités d'avancement.

Il s'interroge toutefois sur l'intérêt d'agir sur-le-champ politique au niveau local à l'avenir³²⁵.

n'oublie quand même pas cet axe-là même si je sais que c'est une goutte d'eau par rapport à la conscience de chacun. Mais ça fait quand même du bien. On peut quand même choisir sa banque, on peut choisir son fournisseur d'électricité, on peut choisir la façon dont on gère ses déchets, on peut choisir où on achète son alimentation... Enfin, chacun à sa mesure bien sûr. Mais quand on y réfléchit, quand on prend le temps, même selon son niveau de vie, on est sur un territoire où il y a plein de façons de vivre différemment. Alors la goutte d'eau. Mais il faut aller vers le collectif tout de suite après. Alors au niveau collectif, ça va être de s'associer, par les associations. Sur notre territoire, on a une richesse d'associations. Je ne vais pas revenir sur ce que j'ai dit ; qu'à cette époque-là, il y avait Bizi ! sur le territoire. J'ai pu m'investir dans Bizi ! parce que, justement, je voyais que de ce côté-là, il y avait peut-être la possibilité d'avancer un peu. Du côté politique, ça me paraissait complètement bloqué surtout quand on est sur des positions qui sont assez minoritaires. Aujourd'hui, et depuis des années, on reste sur des modes de gouvernance qui restent soit le centre, soit la gauche du centre, soit la droite du centre. Mais quand on est dans des minorités, le système est tellement massif, tellement verrouillé, que je ne pense pas qu'on puisse faire grand-chose par le politique aujourd'hui. Alors peut-être localement. Et c'est vrai que ça m'interroge. J'ai pas mal navigué dans l'associatif [...] Aujourd'hui, je me pose quand même la question d'un petit investissement politique et j'avoue que je n'ai pas la réponse.

Les éléments exprimés par les participants coïncident exactement avec la nomenclature établie de la matrice des modalités de transformation sociale. L'idée d'immédiateté, de rapidité et de l'accessibilité des alternatives en comparaison au temps plus conséquent et de l'accès restreint que nécessiteraient les transformations politiques correspond à l'axe de la *temporalité*, à la fois associée au *sens des transformations politiques ou sociales*. D'autre part, la priorité accordée aux actions concrètes, pratiques face à la stricte émission d'idées en vue de changements idéologiques généraux correspond à l'axe de la *totalité*.

La comparaison des modalités de transformations usuelles à celle de la construction d'alternative a fait émerger des justifications correspondant aux polarités des axes du plan factoriel. Nous avons donc considéré que la *matrice des modalités de transformation sociale* est valide et opératoire pour décrire les logiques prévalant au choix du recours à la construction d'alternative. Plus encore, nous pouvons observer que les raisons du recours à la construction d'alternatives puisent autant dans les justifications des choix que des non-choix des autres modalités. De ce fait, nous pouvons également considérer valide l'hypothèse que nous avons formulée consistant à affirmer que le recours à la construction d'alternatives s'explique par une forme de repli stratégique face au blocage des modalités de transformations classiques.

³²⁵ RD a participé aux élections municipales de 2020.

De la sorte, nous pouvons voir que la mécanique de mise en veille des mobilisations en fonction de la Structure des Opportunités Politiques³²⁶ observée par Verta Taylor³²⁷ ne concerne pas uniquement les orientations idéologiques ou les organisations. En fait, la structuration des opportunités d'ouverture ou de fermeture en fonction des contextes s'applique également aux modalités de transformations elles-mêmes. Au-delà des orientations programmatiques défendues, les méthodes mêmes avec lesquelles elles peuvent entraîner un changement social, les outils de production des sociétés sont eux-mêmes directement dépendants de la structuration du contexte. Dès lors que l'on définit qu'il puisse y avoir une transformation sociale, qui n'intervient pas par l'obtention des pouvoirs publics et donc où les canaux sociaux et politiques sont distincts (sans pour autant être dissociés l'un interagissant avec l'autre) ; la conception de la Structure des Opportunités Politiques mériterait probablement d'être élargie en conséquence. Elle pourrait aborder l'ensemble des conditions permettant de faire advenir les revendications ou organisations au travers des différentes modalités et donc également des transformations sociales par le biais des alternatives. Aussi, la Structure des Opportunités Politiques pourrait, plus largement, être appréhendée sous la forme de Structure des Opportunités Contextuelles.

6.3. La pluralité modale de l'action militante

Comme le montrent les différentes interventions précédentes, le recours à plusieurs modalités est un cas extrêmement fréquent chez les participants. Ce recours pluriel intervient notamment au sein des mobilisations citoyennes et plus rarement au travers de l'action politique partisane. En revanche, la façon de penser une cohérence stratégique générale entre ces modalités diffère fortement entre les participants. Certains vont y voir une simple juxtaposition d'actions nécessaires. D'autres encore vont élaborer des articulations complémentaires plus ou moins intentionnelles et donc relevant de conceptions plus ou moins élaborées de stratégies de transformations multimodales.

À l'exception de quelques rares positions qui vont jusqu'à désavouer entièrement l'existence et l'action du champ politique, la plupart des participants l'observent avec bienveillance, et y voient une option stratégique malgré tout nécessaire comme PH qui souligne la nécessité d'agir aussi bien sur le plan de la construction d'alternatives que sur le plan électoral.

Je vais rajouter un commentaire par rapport à ce que XO vient de dire et qui va aussi faire le lien avec des choses que l'on a dites dans les séances précédentes. Je suis aussi

³²⁶ Lilian Mathieu, « Contexte politique et opportunités » dans *Penser les mouvements sociaux*, Paris, La Découverte, 2010, p. 39-54.

³²⁷ Verta Taylor, « La continuité des mouvements sociaux. La mise en veille du mouvement des femmes » dans *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, p. 229-250.

entièrement d'accord pour dire qu'il faut des gens qui s'engagent au niveau politique et il faut des gens qui fassent du concret directement sur le terrain. (PH, G2S4, p. 14)

Même PE dont le profil, au moment de l'étude³²⁸, se situerait probablement plus dans un recours de type « révolution individuelle et communautaire » évoquant pour sa part son sentiment de ne pas y trouver sa place reconnaît l'utilité de l'action politique.

Sûrement pas mais ce n'est pas mon mode à moi d'action et ce n'est pas ma juste place. Mais je ne dis pas que c'est inutile. Tout est complémentaire et tout est interconnecté. Il y a des moments où il faut lutter. Il y a des moments où il faut se mettre à la place du noir pour y faire entrer la lumière et inversement. C'est juste que moi je ne m'y reconnais pas. (PE, G1S5, p. 16)

Certains participants montrent une implication au sein d'une très grande diversité de modalités d'action comme PO. Contrairement à PI dont le père est impliqué dans le champ politique, à l'inverse, PO qui a été élu dès ses 20 ans trouve une forme d'accessibilité de l'activité de représentant politique.

Mon père a été élu, moi je l'ai été derrière aussi. Ce n'est pas du tout pour faire comme mon père. Mais je crois que c'est parce qu'il y a des choses que l'on a vues. Ça ne nous choque pas d'être élus. On sent que c'est accessible, donc on le fait. (PO, G1S3, p. 19)

6.3.1. La pluralité modale synchrone

Aux côtés de cette multimodalité, éparse, où les différentes implications se juxtaposent, certains participants témoignent d'une véritable pensée d'articulation entre elles. Cette stratégie multimodale peut être remarquée dans deux configurations : une simultanée et une successive. La première va intentionnellement viser le recours à d'autres modalités en reconnaissant la complémentarité de modes d'action et l'intérêt de leur synergie.

MB, qui fut membre de la Confédération Paysanne rend compte des débats qui ont eu lieu quelques décennies auparavant sur l'utilité d'articuler les formes d'action. Il défend personnellement une vision de complémentarité entre une action politique, revendicative ; et une action de construction qui composait le volet « développement » de la structure syndicale. MB explique s'être plusieurs fois affronté sur cette nécessité.

Je me suis même un peu affronté avec des gens là-dessus. J'expliquais que j'étais secrétaire général. Ça, c'est la responsabilité strictement syndicale ; donc tout ce qui est

³²⁸ Nous avons appris que PE avait finalement participé aux élections municipales de 2020 dans sa commune d'origine au sein d'une liste où elle se trouvait parmi les premières positions.

politique, revendicatif, négociations, etc. [...] Dans le syndicat, je me suis aussi beaucoup engagé sur le domaine du développement ; le terrain de l'agriculture paysanne autour du diagnostic des fermes, des formations, des systèmes agricoles autonomes, économes en énergie ; tout ce qui était des alternatives aux systèmes intensifs industriels et transition vers des systèmes plus autonomes, plus résilients, plus respectueux du sol et des consommateurs. Donc, c'est un développement au sens d'alternatives agroécologiques concrètes. (MB, G5S1, p. 27)

Ce second domaine fut toutefois récusé par certains membres de la structure syndicale, voyant dans la dimension politique la partie « noble ». MB retrace ainsi leur position :

Certains pensent que le syndicat, c'est d'abord un outil politique, un outil de revendication ; que la tâche noble c'est le combat politique pour une autre politique agricole et la défense des paysans. Et ils pensent que tout ce qui se rapporte aux alternatives pour des systèmes agricoles plus autonomes, plus résilients, des techniques de production différentes, ou l'organisation de circuits courts ; c'est réformiste. Ce n'est pas révolutionnaire. Et donc, quelque part, le piège serait [...] de démontrer que finalement dans un système qui est globalement mauvais, on peut trouver des solutions. Donc quelque part, que c'est anti changement. (MB, G5S1, p. 27)³²⁹

Il rend ainsi compte de sa propre conception visant à l'articulation des deux volets ; des deux « manettes » :

Moi j'ai toujours plaidé que c'était deux pièces complémentaires. [...] et que les alternatives que l'on crée doivent préfigurer ce qu'on veut demain, dans un nouveau cadre politique. Il faut qu'elles soient porteuses des germes de ce que l'on veut. [...] Le système en face, il avance aussi sur ses deux pieds. Il avance avec son cadre politique, avec son système politique de PAC, la mondialisation, les accords internationaux, le CETA³³⁰, etc. [...] et il avance aussi sur le plan technique. En imposant des systèmes intensifs, de plus en plus artificialisés, robotisés, etc. Donc le système il avance avec ses deux manettes. Et nous, il faut qu'on avance avec nos deux manettes. [...] Moi je considère que l'implication et la création d'alternatives, c'est un élément constitutif du changement

³²⁹ Le témoignage de MB à propos de ces échanges relève une conception d'une partie des membres dont la distinction entre le domaine politique (révolutionnaire) et le domaine alternatif (réformiste) est proche de celle de la vision antagonique de la radicalité et du pragmatisme proposée précédemment.

³³⁰ Le *Comprehensive Economic and Trade Agreement* est un traité de libre-échange entre l'Union européenne et le Canada.

que l'on veut porter. C'est un élément constitutif et pas une rustine. (MB, G5S1, p. 27-28)

Dans d'autres cas, le recours aux autres pratiques est envisagé avec l'objectif d'être au service de la modalité alternative. C'est notamment le cas de PD, fondateur d'une coopérative dans l'écoconstruction qui envisage initialement la création simultanée d'une organisation associative à l'appui de la coopérative.

J'ai découvert ce modèle-là sur Toulouse et j'ai trouvé ça absolument génial. J'ai vu qu'ici il n'y avait rien. Je connaissais plusieurs artisans qui travaillaient dans l'écoconstruction, qui peinaient, qui avaient une activité variable et qui n'arrivaient pas à pérenniser leurs entreprises. Je me suis dit que ce n'était pas possible. Il fallait qu'on trouve un moyen pour que ces gens-là arrivent à pérenniser leur activité ; et pour permettre que l'écoconstruction et l'écორénovation se développent ici. Parce que, par rapport à d'autres régions de France, c'est quand même une vraie catastrophe ici. Donc je me suis dit « Ce n'est pas possible. Il faut y aller ». Pour que l'écoconstruction se développe localement, mon idée de départ, c'était qu'il fallait travailler sur deux leviers : premièrement, structurer une filière professionnelle ; et deuxièmement, travailler sur de l'information du grand public avec quelque chose dans l'engagement associatif ». (PD, G2S4, p. 9)

Après la création de la coopérative, il se lance dans le second volet avec deux autres personnes qu'il rencontre à l'occasion de l'organisation d'Alternatiba à Bayonne en 2013 mais qui ne pérenniseront malheureusement pas leurs engagements, ce qui nécessitera le redéploiement de ces fonctions au sein même de la coopérative. On a donc ici le cas d'une même structure qui adosse les deux faces, fonctions d'une même pièce.

Suite à l'Alternatiba de 2013, on a créé le groupe Etxeko pour essayer de développer tout ce qui est lié à l'écohabitat. On était trois au départ, il y en a deux qui sont partis et je me suis retrouvé seul à animer ça. Plus le développement de la coopérative, je n'ai pas réussi. J'ai laissé tomber le travail associatif avec Etxeko parce que je n'arrivais pas à tout faire et je n'ai gardé que la coopérative pour structurer le professionnel. Mais du coup, on a aussi un peu glissé vers de l'engagement militant. On organise des manifestations³³¹, on participe à des salons, on fait plein d'actions qui vont finalement

³³¹ Le terme « manifestation » fait ici référence à l'idée d'événement.

plus loin que la vocation première de la coopérative pour promouvoir tout ce qui est lié à l'écoconstruction et l'écorénovation. (PD, G2S4, p. 9)

La démarche de PD dans le cas de l'écoconstruction est plus généralement présente chez les participants qui œuvrent à la construction d'alternatives et simultanément à un travail de préparation du « terreau » sur lequel les propositions de mutations de pratiques vont venir s'apposer. Il s'agit là finalement d'une tactique plurimodale visant à mener à la fois des luttes de consciences, puisant dans le registre de la transformation individuelle, dont la nécessité est impérieuse dans les moments où les organisations alternatives se trouvent ou vont se trouver face à des blocages culturels ou idéologiques dans leur développement.

On peut également remarquer l'émergence de mobilisations de désobéissance civile qui ont vocation à modifier les pratiques des entreprises. Placées à l'interstice de la construction d'alternatives et la modalité réformiste parlementaire, les actions de désobéissance civile trouvent le débouché de leurs revendications soit par la transformation des pratiques des entreprises ciblées, soit par l'obtention d'un dispositif politico administratif encadrant l'exercice de ces agents économiques.

On constate parfois que cette configuration à doubles fonctions est remplie non pas par une même organisation mais par un binôme complémentaire. C'est le cas des deux organisations Alternatiba et ANV-COP21. La première mène un travail de conscientisation et de facilitation de l'accès à la transformation des pratiques. Elle ouvre les possibilités d'aboutissement des revendications vers la modalité alternative³³². La seconde, ANV-COP21, va mener des actions de désobéissance civile en direction d'agents économiques ou des pouvoirs publics dans la modalité du réformisme parlementaire. La dialectique d'action opposition et proposition est ainsi assurée par un binôme d'organisations qui nourrissent réciproquement leurs activités.

6.3.2. La pluralité modale consécutive

Aux côtés d'une pluralité modale synchrone, nous avons régulièrement pu observer des configurations de complémentarité des modalités employées consécutivement. Celles-ci peuvent avoir lieu dans deux cas de figure. La première possibilité renvoie à une lutte revendicative classique qui se trouve devant un blocage, et qui trouvera dans la construction d'une alternative un débouché opportun. Cette forme d'articulation est généralement fortuite, réalisée au cours de déploiement et des événements d'une revendication. C'est dans l'impasse des autres modalités, placés dans les derniers retranchements, face à un mur, que les individus

³³² Nous rappelons ici qu'Alternatiba n'est pas une alternative mais une organisation visant à la promotion de celles-ci.

ont entrepris la création d'organisations alternatives. En revanche, lors du cinquième groupe, nous avons pu voir que certains participants commençaient à méthodiser ce type d'enchaînement³³³ suite à des expériences de créations d'alternatives par sérendipité.

La seconde configuration de complémentarité consécutive va plutôt être observée lorsque ce sont, cette fois, les alternatives qui sont confrontées à un blocage ou à un ralentissement de leur développement. Dans ces situations inversées, les promoteurs et dirigeants des organisations alternatives vont avoir recours à l'utilisation de pratiques militantes classiques soit pour débloquer la voie des organisations alternatives, soit pour poursuivre l'avancée par d'autres modalités de transformations.

Ces blocages ou ralentissements peuvent avoir différentes formes. En plus des blocages culturels et idéologiques précédemment évoqués, les adversaires des promoteurs d'alternatives initient parfois des épisodes de conflictualité ouverte. Ces conflits ne prennent quasiment jamais l'expression de l'usage de forces coercitives par les adversaires. Les cas comptés au Pays Basque Nord ayant impacté les militants, locaux ou événements des organisations alternatives sont plutôt à rapporter à la séquence de lutte armée. Les forces coercitives régulières ont ainsi procédé à l'arrestation de militants par ailleurs impliqués dans le tissu économique et associatif du territoire. On dénombre également plusieurs cas de disparition de militants non élucidés tels que Jean-Louis Larre « Popo » en 1983 ou Jon Anza Ortuñez en 2009. Mais au Pays Basque Nord, ce sont essentiellement les différents groupes paramilitaires clandestins comme le GAL³³⁴ qui ont pu mener lors des années 1980 des opérations d'enlèvements, torture et assassinats de militants ; des attentats à la bombe, mitraillages, de locaux politiques et associatifs ; incendies criminels de coopératives...

Or, depuis l'arrêt de la lutte armée par le mouvement de libération national basque, et tout particulièrement au Pays Basque Nord, l'intervention des forces coercitives est bien moindre même si les arrestations et incarcérations sont toujours d'actualité. Du reste, les interventions de blocage des pouvoirs publics se sont déplacées des arrestations de militants politiques vers le blocage des organisations alternatives en ayant recours à trois formes principales : les blocages juridiques, les blocages administratifs et les blocages financiers.

³³³ L'élaboration complète de ces propositions de schémas articulant stratégiquement un séquençage de différentes modalités est placée plus loin en ce qu'elle repose sur des éléments préalables qu'il nous faut expliciter.

³³⁴ *Grupos Antiterroristas de Liberación* (GAL) est une organisation composée de mercenaires et policiers français et espagnols, active de 1983 à 1987, dont l'objectif est de poursuivre la lutte contre les militants d'Euskadi ta Askatasuna (ETA) réfugiés au Pays Basque Nord. Pour plus d'informations, se référer à l'ouvrage d'Emmanuel-Pierre Guittet, *Antiterrorisme clandestin, antiterrorisme officiel chroniques espagnoles de la coopération en Europe*, Montréal, Athéna, 2010, 153 p.

Le caractère novateur des organisations alternatives les place souvent dans une forme d'incertitude ou de « vide juridique » leur permettant de se déployer dans les interstices du système politico administratif. Elles évoluent de fait dans le giron de la légalité, notamment dans la mesure où le leur permet l'article 5 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen selon lequel « *Tout ce qui n'est pas défendu par la Loi ne peut être empêché, et nul ne peut être contraint à faire ce qu'elle n'ordonne pas.* »³³⁵ Légalement autorisées, mais néanmoins politiquement intolérables pour une part des décideurs politiques, les adversaires des alternatives puisent dans les textes juridiques pour tenter de stopper la progression des organisations alternatives.

C'est notamment le cas d'EHLG qui a connu une très longue période de procès dont les débats portaient entre autres sur l'utilisation du terme « Ganbara », les requérants y voyant là une forme d'usurpation du titre très officiel de Chambre d'Agriculture. C'est également le cas d'Euskal Moneta lors du développement de l'utilisation de la monnaie locale par la municipalité bayonnaise. Mais aussi Seaska qui, après plusieurs décennies de développement accompagné par les collectivités locales, s'est vue rappeler l'application de la loi Falloux limitant les plafonds d'aides aux écoles de statut associatif et datant de 1850.

Les organisations alternatives ont réussi à dépasser ces blocages par les victoires électorales ou des aménagements mineurs dans leurs dispositifs visant à s'affranchir des bocages juridiques et poursuivre leur croissance. Dans chacun de ces cas de figure, c'est bien l'État qui enclenche le blocage juridique, par l'intermédiaire du préfet des Pyrénées-Atlantiques ou du sous-préfet de Bayonne. Le blocage du développement des organisations alternatives est essentiellement motivé par la volonté de protéger les prérogatives des institutions publiques. Aussi, les dispositions législatives réservant le monopole de champs d'action aux seules entités publiques obstruent les possibilités d'initiatives citoyennes par la construction d'alternatives.

Les blocages administratifs sont moins directement assimilables à une expression véhémement en ce qu'il ne s'agit pas d'attaque mais de moyens de blocages. Ces blocages vont renvoyer aux possibilités de restreindre l'accès à des agréments, des certifications que les organisations alternatives nécessitent pour leur croissance mais aussi pour opérer des changements qualitatifs renforçant la portée instituante des organisations. Les adversaires peuvent de ce fait restreindre les exigences de cahiers de charges, établir des conditions préalables, etc. Nous avons notamment constaté le cas d'Enargia, rapporté par PAB, membre du dernier groupe qui, s'il

³³⁵ Légifrance, *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789*, <https://www.legifrance.gouv.fr/contenu/menu/droit-national-en-vigueur/constitution/declaration-des-droits-de-l-homme-et-du-citoyen-de-1789> (consulté le 21 septembre 2020).

confie avoir pu obtenir l'agrément pour proposer la commercialisation d'électricité renouvelable, observe que la conception de certains appels d'offres exclut de fait la structure en favorisant les grands groupes du secteur.

Au-delà de l'appareil juridique, le cadre réglementaire, établi par les exécutifs peut être employé de sorte à contraindre les organisations alternatives.

Enfin, le dernier type de blocage usuel est le blocage financier. Plus généralement il va s'agir des restrictions de ressources que les autorités publiques vont affecter à l'appui des organisations alternatives.

Même si l'objet des organisations alternatives est de proposer un déplacement de pratiques de vies, et donc de bénéficier des ressources liées à l'utilisation de services ou l'acquisition de biens par les adhérents, certains secteurs nécessitent le concours des ressources publiques. C'est tout particulièrement le cas des organisations qui se trouvent confrontées à une concurrence inéquitable dans l'attraction des pratiques en ce que les adversaires bénéficient d'aides publiques ou d'effets d'économie d'échelle.

On observe également assez régulièrement ces blocages de développements liés à la rétention de financements des organisations alternatives. C'est tout particulièrement le cas de la fédération des écoles immersives en langue basque, Seaska, dont le développement est à ce point important que les dotations en postes par les services de l'Éducation nationale ne parviennent pas à satisfaire la demande sociale.

6.3.3. Le report modal à partir du blocage des alternatives

Nous avons pu observer comment l'ouverture et la fermeture des opportunités contextuelles expliquaient le report modal des mobilisations classiques vers la construction d'alternatives. Mais à l'inverse, les organisations alternatives peuvent incarner l'objet même de luttes qui sont menées par des mobilisations classiques. Ces séquences de mobilisations font figure d'étape préalable à l'obtention de l'outil alternatif qui, lui, a vocation à engager la transformation sociale réelle.

Ces luttes sont des moments déterminants et détiennent des enjeux très spécifiques en ce qu'elles peuvent, parfois avant même la création des alternatives, fournir une construction symbolique, un visage à l'action alternative qui la suivra et constituer de la sorte une forme de « bande d'annonces ». Elles peuvent également faciliter le façonnage des ressources militantes aussi bien sur des paramètres quantitatifs en profitant d'une visibilité momentanée que sur des paramètres qualitatifs en adressant des incitations sélectives pour attirer un public ciblé. Ces formes de luttes ne peuvent être déployées dans ce champ alternatif. Il ne s'agit pas ici d'une

lutte de pratiques où le rapport de force s'exerce sur le degré d'attraction des publics vers telle organisation alternative, telle organisation à vocation lucrative ou telle organisation publique. Il s'agit d'une lutte qui se déploie dans le champ, plus classique, des pressions citoyennes, car l'adversaire est incarné par des acteurs sociaux conventionnels (groupes de pression, dirigeants...).

PI décrit ainsi les combats qui ont précédé l'obtention d'un Gaztetxe par l'assemblée de jeunes de Bayonne qui a puisé dans plusieurs registres.

Ça a été un combat de longue haleine. On a commencé à l'époque de Grenet³³⁶ où toutes les portes étaient fermées. Les portes et les fenêtres étaient fermées. Il n'y avait pas de discussion possible. À force d'organiser des choses, à force je pense aussi de prendre la place publique, il y a ce rapport de force qui s'est créé. On a un peu plus été pris au sérieux. On a été écoutés. (PI, G2S3, p. 22)

La mobilisation de ces jeunes pendant plusieurs années a pris la forme de manifestations culturelles en organisant de nombreux événements qui préfiguraient l'utilisation du local revendiqué. Le groupe de jeunes a néanmoins essuyé des refus jusqu'au moment où, pendant la campagne des élections municipales, ils ont organisé l'occupation d'un édifice public abandonné, dont le fondement était plus symbolique que d'en faire directement un Gaztetxe en suivant la voie historique de l'occupation illégale. Cette action a provoqué la promesse d'un candidat, finalement élu, qui a ensuite été accomplie. Néanmoins, pour PI, au-delà de l'obtention, son maintien reste le produit d'un rapport de force.

En tout cas pour le Gaztetxe, il a dit oui et il a tenu parole jusqu'à maintenant. On verra comment ça va évoluer. On est toujours aussi en rapport de force. Ça, c'est une réalité. Mais on a quand même l'impression d'avancer petit à petit. (PI, G2S3, p. 22)

Les mobilisations sociales en faveur des organisations alternatives prennent plus régulièrement la forme de protestations sous forme de manifestations, de pétitions, d'action de désobéissance civile, des occupations de locaux... Le champ des alternatives permet et nécessite l'emploi d'un ton déterminé en même temps qu'une dimension attrayante des publics, particulièrement diversifiés, qui utilisent ou soutiennent les organisations. Le registre humoristique et festif est de ce fait souvent observé dans les manifestations en faveur des organisations alternatives.

³³⁶ Jean Grenet est le maire de Bayonne, alors encarté à l'UMP. Il mena une opposition tenace à la cause basque et notamment au développement culturel et linguistique durant toute sa carrière politique au sein des différents mandats qu'il a occupés.

Seaska est quelque part une référence en la matière étant régulièrement, pour ne pas dire annuellement, confrontée à des blocages dans les négociations sur les dotations de moyens financiers et humains avec les services de l'État. La fédération d'écoles associatives a ainsi organisé au cours de son histoire un nombre impressionnant de mobilisations allant des grèves de la faim initiales, à l'occupation de locaux administratifs, aux manifestations, à la collecte de fonds par des concerts, repas de soutien mais aussi par la vente de talo³³⁷ qui deviendra la grande spécialité des parents d'élèves des ikastola³³⁸.

Seaska a su à la fois maintenir son répertoire contestataire au cours des années. On a notamment pu voir les parents d'élèves et enseignants initier l'occupation de locaux administratifs, ou du local du Parti Socialiste à Bayonne mais aussi la peinture des routes du Pays Basque Nord avec des silhouettes blanches dessinant des scènes de crime suivies du célèbre slogan « *Kasu ikastola kexu !* »³³⁹. La fédération a aussi su revisiter son répertoire pour proposer des événements à la fois revendicatifs et festifs. L'illustration emblématique de cette volonté est l'organisation, non sans humour, de l'IkasTalo ManiFesta³⁴⁰ en décembre 2013 au terme d'une année d'intenses mobilisations.

Ainsi en est-il des mobilisations visant à collecter des ressources à l'appui des organisations alternatives. On peut notamment citer l'initiative lancée par PAB lors du blocage financier de Seaska avec la création de Seaskaren Lagunak³⁴¹. On peut également citer les dons financiers réalisés par les particuliers et les entreprises locales ou collectivités (y compris du Pays Basque Sud) qui vont venir appuyer les organisations alternatives. Mais il y a surtout l'organisation d'événements socioculturels de premier plan tels qu'Herri Urrats ou Lurrama, indispensables au financement de ces structures et jouant tout autant comme vitrines, moment de mise en exergue du travail des organisations et à la fois travail de plaidoyer auprès des publics et des représentants politiques.

6.4. De l'orthodoxie à l'orthopraxie

La volonté de recourir à la construction d'alternatives n'est toutefois pas uniquement le produit d'analyses contextuelles. Elle contient également une part de motivation intrinsèque provenant du désir de limiter les tensions entre les valeurs et les pratiques de vie. Les participants ont

³³⁷ Le talo est une galette de farine de maïs généralement garnie de viande grillée à la plancha ou de fromage.

³³⁸ M. Garat et X. Aire, *Seaska, 40 urte, op. cit.*

³³⁹ Trad. « Attention ikastola en colère ! ».

³⁴⁰ Le nom de l'événement détournant le nom d'ikastola, en référence aux talos vendus depuis 45 ans par les parents d'élèves, fait bien allusion à la double dimension revendicative et festive dans le terme « ManiFesta ».

³⁴¹ Seaskaren Lagunak est une association fondée à l'initiative de PAB (G5) dont l'objet est de récolter des fonds auprès des anciens élèves de Seaska.

montré à de nombreuses reprises le refus de l'orthodoxie militante. Ils montrent unanimement un désir d'alignement de leurs pratiques militantes avec les valeurs défendues, un désir de cohérence entre fins poursuivies et moyens employés. De ce fait, nous observons plutôt un désir d'orthopraxie militante.

6.4.1. Le désir de cohérence

Cette volonté d'alignement entre Valeurs et Pratiques a pris la forme d'une évocation récurrente autour de la notion de cohérence. Ce désir de cohérence et d'intégration d'unité de sens injectant des valeurs dans les pratiques qui les traduisent a d'ailleurs donné lieu à une discussion en préambule du quatrième groupe concernant l'utilisation de la langue basque lors des échanges qui a permis de collecter directement en situation la revendication d'alignement et l'outillage argumentatif qui l'accompagne³⁴².

La demande est initiée par GT qui, après avoir accepté l'éventualité de l'utilisation de la langue française dans le cas où nous ne pourrions constituer un groupe uniquement composé de bascophones, prend connaissance de la présence de personnes bascophones avec qui il a toujours eu des échanges en langue basque. Il témoigne ainsi de son malaise à modifier le vecteur linguistique dans les échanges construits avec ces personnes en langue basque. GT s'appuie sur un argumentaire de mise en cohérence des pratiques avec ses valeurs au sein même de la recherche. Il présente son attachement à la langue basque que plusieurs participants défendent par le biais d'engagements alternatifs; ce qui explique précisément leur présence dans le groupe.

Par rapport à la cohérence [...] là, on va parler d'alternatives. Et en effet, pour moi, je suis incohérent si je m'exprime aujourd'hui en français avec des gens avec qui je ne me suis jamais exprimé en français. Pour moi je suis en incohérence là par rapport à une pratique alternative. Et on va parler d'alternatives. (GT, G4S1, p. 10)

³⁴² Nous rappelons que nous avons anticipé la possibilité de réticences liées à la mise en cohérence des participants au sein même du déroulement de l'intervention sociologique. C'est la raison pour laquelle nous avons porté une attention particulière à une composition mixte de l'équipe de chercheurs ou encore à la provenance locale ou biologique des produits alimentaires mis à disposition. Concernant la langue basque avons demandé à l'ensemble des bascophones quelle langue ils souhaitaient prioritairement utiliser. Un nombre significatif avaient répondu qu'ils préféreraient utiliser le français s'agissant d'une enquête sociologique où ils se sentaient plus à l'aise avec cette langue pour ce type d'exercice, ce qui n'empêchait pas que tous les échanges entre bascophones avant et après la séance se fassent en basque, y compris avec les membres de l'équipe de chercheurs. Pour celles et ceux qui préféreraient prioritairement utiliser la langue basque, nous avons également expressément demandé s'ils acceptaient malgré tout de participer dans l'éventualité où nous ne pourrions constituer de groupes uniquement composés de bascophones.

Cette volonté de mise en cohérence exprimée par GT est rejointe par MH qui observe précisément un engagement centré sur la défense de la langue basque.

Je suis assez d'accords avec GT et c'est vrai que moi, GT je ne lui ai jamais parlé en français. La majorité des gens d'ici, je ne leur ai jamais parlé en français donc la cohérence, moi je la comprends. [...] Et moi j'ai plus de mal à parler en français qu'en euskara. Parce que bon, et bien moi, je représente AEK en plus. (MH, G4S1, p. 9)

Le cas d'IE est assez représentatif de la volonté des participants d'obtenir une cohérence entre leurs valeurs, leurs pratiques et leurs actions où le militantisme est intégré dans les pratiques de vie.

Pour moi, le militantisme, c'est aussi une façon de vivre. C'est-à-dire que ce n'est pas juste d'être militant quelque part, mais d'être cohérent dans son quotidien ; la façon de vivre avec des idées que l'on peut défendre. (IE, G4S1, p. 13)

Le militantisme devient dès lors une activité insérée à toutes les dimensions de la vie où les décalages entre les expériences désirées du monde et les contraintes qu'impose le réel impliquent un travail de cohérence faisant intervenir la dimension militante.

Je vais revenir sur le parcours d'IE et sur cette recherche de cohérence entre [...] le cursus académique que l'on peut avoir, et derrière, la cohérence sur le travail qu'on fait. J'ai travaillé dans un bureau d'étude. Je ne m'y retrouvais pas spécialement. Depuis 2014, je travaille dans le milieu associatif. Et maintenant, dans le milieu associatif agricole. [...] Pour moi, ça traduit un engagement. Même si c'est salarié, ça traduit un engagement aussi de pouvoir aider des paysans à vivre sur leur territoire et à en vivre décemment. (FLB, G4S1, p. 17)

L'impératif de cohérence n'est pas uniquement projeté dans une application de mode de vie, c'est également le produit d'une réflexion stratégique qui, pour PO, permet de séduire plutôt que de se situer uniquement dans une vision de confrontation. Il explique ainsi comment il s'est distancié d'une logique de « provocation » dont il explique l'intérêt.

Le sens de la provocation, c'est de faire naître une réaction chez l'autre pour pouvoir aller enchaîner sur des choses. Donc en ce sens-là, j'aime la provocation. Et aujourd'hui, peut-être parce que je vieillis, je n'aime pas la violence de certaines provocations. Et c'est un peu ce que VP disait aussi, je ne pense pas qu'il faille faire mal à l'adversaire quand ce n'est pas efficace. Si on blesse quelqu'un pour défendre son point de vue, on aura du mal à avancer. Par contre, si on le séduit, dans le bon sens du terme, c'est à dire

que si on amène des arguments, si on amène des exemples... Je crois que c'est Gandhi qui avait dit ça, il disait « L'exemple n'est pas le meilleur moyen de convaincre, c'est le seul » et je crois que c'est par ça que l'on peut faire changer les lignes, que l'on peut faire avancer. Il faut être exemplaire, il faut être hyper cohérent. (PO, GIS3, p. 18)

PO invoque alors l'impératif de cohérence avec force, droiture en comparaison aux formes de militantismes de plaidoyer.

La cohérence, c'est hyper important et je suis assez exigeant avec ça parce que tous les grands discours de gens qui font derrière complètement l'inverse, c'est insignifiant. Moi ça ne me marque pas. Par contre, quelqu'un qui a bataillé toute sa vie, qui a une histoire, et qui tout le temps a suivi un chemin, il va avoir beaucoup plus de poids dans ses discours [...] il va plus me toucher. (PO, GIS3, p. 18)

Enfin, la principale raison soulevée par les participants dans leurs justifications du recours à la construction d'alternatives revient à l'élément de carence institutionnelle. À titre d'exemple, nous avons notamment pu relever les cas de PH, mais aussi de FLB qui estiment, après une adhésion « naturelle » aux comités des fêtes de leurs villages, que ce n'est pas nécessairement les bons outils pour aller plus loin et en l'occurrence pour initier des projets de développements économiques en milieu rural.

C'était pour moi une adhésion complètement naturelle. C'était déjà quelque chose dont j'avais envie quand j'étais au comité des fêtes du village, mais que je n'arrivais pas à faire parce que j'avais l'impression de batailler tout seul dans mon coin. Ce n'était pas du tout le même état d'esprit. Mes copains avec qui j'étais au comité ne partageaient pas forcément ça. Je me suis rendu compte que ce n'était pas non plus le lieu ou l'outil pour le faire. Et donc, au travers de plusieurs discussions avec d'autres habitants de la vallée, on s'est rendu compte qu'il fallait que l'on crée autre chose, à côté de tout ce qui était déjà fait. (PH, G2S1, p. 8)

On peut noter la notion de devoir qui émerge doucement ici aussi autour des propos tels qu'« il fallait ». On a la manifestation d'une carence en outil, qui ne répond pas aux besoins émergent par un diagnostic de l'existant.

La stricte réponse à des besoins peut se limiter à une posture protestataire qui peut également être la source d'une modernisation qui, bien que souhaitable, interroge sur la volonté de dépassement du modèle social existant pour, fondamentalement, tendre vers un autre « ordre social ». C'est ici que se situent les craintes concernant la possibilité pour les alternatives

d'incarner des « béquilles du capitalisme »³⁴³, d'être intégrées, absorbées ou assimilées au système.

Or, nous avons pu constater qu'il existe bien une articulation entre deux objectifs des outils alternatifs : répondre à un besoin réel par la création d'un outil d'action directe et l'articuler avec une activité de contestation qui va plutôt tendre à du plaidoyer plus classique. En revanche, la façon avec laquelle cette activité de plaidoyer doit se dérouler fait l'objet d'une différenciation. Certains ont recours à d'autres structures militantes dont l'objet est de réaliser le travail de dénonciation, préservant les outils alternatifs d'une image revendicative véhémente. D'autres en revanche, insèrent un double objet aux outils créés. C'est le cas de Lurzaindia qui s'est saisi à la fois d'une fonction visant à répondre aux carences de l'outil institutionnel qu'est la SAFER, en même temps qu'elle se donne pour objectif de la pousser à remplir ses fonctions en faisant une activité de plaidoyer, et de sensibilisation des populations locales. C'est ce qu'explique MCE lorsqu'elle décline les objectifs de Lurzaindia :

On souhaitait créer quelque chose au Pays Basque qui permettrait l'acquisition collective de la terre agricole et qui permettrait que cette terre garde à tout jamais sa vocation agricole, qu'elle ne parte plus à la spéculation foncière. Il y avait ça et aussi une problématique récurrente qui était de pouvoir dénoncer la spéculation foncière et venir intercepter les transactions qui se faisaient. Parce que la SAFER locale, qui est l'organisme informé des transactions foncières agricoles, pour nous, ne faisait pas son rôle. Aujourd'hui, encore, on peut dire qu'elle le fait du bout des lèvres quand elle est vraiment poussée. Donc il y avait plusieurs problématiques. (MCE, G3S1, p. 16)

On retrouve également une notion de retournement qui consiste à mélanger tout à la fois les logiques d'opposition et de proposition en partant des possibilités existantes. C'est le cas lorsque ND explique l'utilisation des logiciels libres :

Le principe du logiciel libre c'est de prendre un élément légal, qui est le copyright qui dit « Ce que j'ai fait m'appartient » et de le retourner pour dire « Il m'appartient donc je vais autoriser les gens à l'utiliser pour en faire ce qu'ils veulent et pour que ce soit un bien collectif ». Donc on utilise quelque chose de légal pour le retourner. (ND, G3S1, p. 23)

La carence institutionnelle est donc l'élément le plus mobilisé dans les justifications d'un militantisme recourant à la construction d'alternatives. Cette carence constitue l'élément

³⁴³ Bruno Frère, *L'économie sociale et solidaire: béquille du capitalisme?*, Paris, Textuel, 2011, 144 p.

déclencheur des engagements puisqu'elle fait émerger la perception d'un besoin traduit par un devoir d'action des participants. Mais elle va aussi conduire ces engagements à prendre la forme d'une réponse militante où l'expression de la mobilisation consiste à créer l'outil institutionnel manquant. Le déploiement de ces organisations alternatives permet ainsi de limiter les tensions dans les pratiques de vie des individus.

CHAPITRE 7 : L'expérience du militantisme alternatif

*Les hommes font leur propre histoire,
mais ils ne la font pas arbitrairement, dans les conditions choisies par eux,
mais dans des conditions directement données et héritées du passé.*

Karl Marx, *Le 18 brumaire de Louis Napoléon Bonaparte*, 1851³⁴⁴

7.1. Les contraintes de l'action concrète et immédiate

Les participants ont maintes fois souligné leur rejet de l'orthodoxie militante pour privilégier une orthopraxie par laquelle ils parviendraient à aligner en cohérence leurs valeurs, leurs actions militantes et leurs pratiques de vie. Toutefois, comme le souligne Marx, les participants ne choisissent pas les conditions dans lesquelles ils déploient leur action de transformation sociale. Du reste, le militantisme par la construction d'alternatives est intrinsèquement et irrémédiablement parcouru par ces tensions concernant les moyens de transformation sociale. Car pour la modalité alternative, la raison même de la mobilisation est la contrainte des conditions de déploiement des pratiques de vie. Or, la logique même du militantisme alternatif repose précisément sur l'idée que les pratiques militantes prennent la forme de pratiques de vie. L'observation empirique et exhaustive des mobilisations classiques ne relèverait probablement aucun cas où l'on pourrait véritablement établir que les conditions de déploiement des luttes soient idéales. Mais l'idée qu'elles puissent exister est heuristiquement valide. C'est d'ailleurs tout l'objet des recherches d'amélioration des fonctionnements politiques dans le sens d'un processus de démocratisation. En revanche, la contrainte s'exerçant sur les pratiques de vies, entraîne mécaniquement un militantisme alternatif dont la pratique sera contrainte.

7.1.1. Optimisation des ressources engagées et proximité aux valeurs

Cette contrainte a été énormément évoquée au travers de nombreux cas, d'exemples, de témoignages ramifiés dans les expériences ordinaires des participants. Lorsqu'elle est explicitement évoquée, les participants l'abordent sous la formule de « principes de réalité ». La contrainte va se loger dans toutes les situations de choix d'orientation pratiques. FL évoque ainsi les tensions au sein d'un supermarché coopératif et participatif où la sélection des produits,

³⁴⁴ Karl Marx, *Le 18 brumaire de Louis Napoléon Bonaparte*, (1851)., Paris, Les Editions sociales, 1969, 162 p.

selon qu'ils soient *et* biologiques *et* locaux *et* paysans entraînant des conséquences sur l'attraction des publics populaires à l'initiative. De même, il peut s'agir du niveau de définition des chartes comme au sein du label Idoki. Le niveau d'exigences, de proximité aux valeurs a une influence directe sur l'atteinte des objectifs en termes d'attraction d'adhérents, de clients, sociétaires. Mais ce niveau d'exigence implique également des conséquences en termes d'allocation de ressources pour atteindre ce niveau. L'exemple rapporté par XO à ce propos est assez représentatif de cette tension.

XO exerce au sein d'une coopérative dont une des valeurs clefs est la protection environnementale. L'activité de valorisation des déchets verts nécessite cependant l'utilisation d'outillage produisant des externalités nuisibles au réchauffement climatique. Tout en témoignant de ce dilemme, XO qui est par ailleurs directeur financier de la coopérative, affirme la nécessité de réaliser des arbitrages. La coopérative doit s'acquitter du paiement des salaires pour plusieurs dizaines de coopérateurs. Par ailleurs, les coûts de changement de l'outillage à la hauteur des valeurs défendues impliqueraient des investissements que la société coopérative ne peut actuellement fournir³⁴⁵.

Bien qu'elles soient immanentes, les contraintes de ressources matérielles ont été comparativement totalement écrasées par les innombrables mentions et la priorité donnée aux contraintes sociales. De fait, l'adhésion sociale aux propositions de transformations de pratiques constitue, à l'instar des fonctionnements militants, la ressource essentielle – permettant du reste d'obtenir les autres types de ressources. Mais là ne s'arrête pas l'enjeu. Car l'adhésion sociale est à la fois le moyen mais aussi la finalité des transformations de pratiques par les organisations alternatives. Aussi, l'essentiel des discussions ayant porté sur cette tension a opposé la proximité aux valeurs d'une part et, d'autre part, la quantité de personnes acquises à l'organisation.

Ces arbitrages sont ainsi pensés sous la forme de niveaux, de curseurs situés entre les aspirations à la transformation, à l'incarnation des valeurs, et la nécessité de prendre en compte les contraintes de leur concrétisation. Nous y avons alors immédiatement perçu la tension entre radicalité et pragmatisme.

La logique pragmatique se manifeste par la nécessité d'adapter les actions transformatrices aux contraintes contextuelles. Mais elle est invoquée *au nom* des objectifs émancipateurs poursuivis. Elle ne doit son existence qu'à cette volonté d'avancement. Entre une volonté d'avancement et une nécessité de s'adapter aux contraintes ; pour les observateurs extérieurs,

³⁴⁵ Dans certains cas, même l'état des avancées techniques ne permet tout simplement pas de fournir les solutions qui permettraient de satisfaire les exigences de valeurs.

ces mêmes propositions peuvent autant être perçues comme des avancées que des reculs. Or, nous avons remarqué que l'évaluation de l'avancement ou du recul de ces adaptations pragmatistes dépend très directement du point d'observation référentiel. Si le point référentiel est placé sur les idéaux désirés, l'observation de ces adaptations pragmatistes ne peut y voir qu'un recul, une atténuation des aspirations. Il s'agirait, pour reprendre les termes de GT (GT, G4S3, p. 25) de « décaféiner », de concessions voire de compromissions.

Après avoir collecté des témoignages d'adaptations aux contextes, nous avons directement questionné les participants sur ce sujet pour déterminer s'ils y perçoivent une forme de concession. Ils ont vivement rejeté cette idée de concessions ou de compromissions, synonyme de recul. Les participants les plus imprégnés par la logique d'action pragmatiste évaluaient ces situations en prenant l'*existant* comme point d'observation référentiel. De fait, une évaluation pragmatiste mesure l'écart de toute proposition d'action avec la situation actuelle ; avec la réalité matérielle, le degré objectif et existant des dominations. Dès lors, les arbitrages s'adaptant aux contextes mais allant dans le sens d'une amélioration de l'existant – même peu élevée – étaient positivement perçus. Ils ne pouvaient en aucun cas être perçus comme des compromissions ou des reculs – non par démagogie – mais parce qu'à l'inverse, vu depuis la situation existante, ce sont des avancées, des mises en mouvements de publics vers les directions désirées. Le pragmatisme n'est alors pas appréhendé dans l'acception communément adressée de « modération » mais dans son acception littérale de « *doctrine qui prend pour critère de vérité d'une idée ou d'une théorie sa possibilité d'action sur le réel* »³⁴⁶. Plus encore, c'est bien au nom d'une volonté de transformation, d'une projection méliorative, que le pragmatisme fait intervenir des formes de réinvestissement de la radicalité pour parvenir à une hybridation des deux logiques radicales *et* pragmatiques.

Le constat que fait BE au sujet de la problématique de l'accès au logement au Pays Basque exprime bien les mécaniques à l'œuvre conduisant à envisager une articulation alliant à la fois une polarité radicale et une polarité pragmatiste. Son analyse démarre d'un diagnostic faisant état des différentes formes de mobilisations ayant eu cours sur le territoire et n'ayant pas épuisé la résolution de cette problématique.

J'ai passé 20 ans à vivre l'actualité de plus en plus problématique de l'immobilier avec des réactions diverses qui ont été de la dénonciation à, des fois, la lutte armée ; puis l'arrêt de la lutte armée. Mais le problème est toujours existant. (BE, GIS4, p. 17)

³⁴⁶ CNRTL, « Pragmatisme », <https://www.cnrtl.fr/definition/pragmatisme>, consulté le 25/10/2020

Partant, il fait une analyse radicale des mécaniques à l'œuvre au sein de la problématique observée, d'en déchiffrer les ressorts pour proposer des tentatives de constructions qui visent tout à la fois à prendre en compte les contraintes existantes mais en cherchant à porter une forme de subversion au sein de ce cadre.

L'immobilier, c'est très simple, il faut être propriétaire. Donc, il faut ensemble arriver à partager l'idée que l'on doit être collectivement propriétaires. (BE, GIS4, p. 17)

Face à la problématique du logement au Pays Basque Nord, BE fait une lecture radicale qui le conduit à cibler l'enjeu de la propriété individuelle. Il considère alors nécessaire de renverser le modèle d'habitat pour défendre la nécessité d'une propriété collective. Ces convictions et cette analyse auraient pu le diriger vers un rapprochement des collectifs revendiquant l'abolition de la propriété privée. BE choisira d'aborder la question pragmatiquement. Plutôt que de se limiter au plaidoyer, il souhaite développer concrètement la possibilité de propriété collective des habitations. Il va se rapprocher du collectif Hemen qui avait initié une première expérimentation dans les décennies précédentes. BE va ainsi rénover l'expérience et relancer un collectif.

7.1.2. La tension entre radicalité et pragmatisme

Les contraintes que nous avons repérées sur la base des témoignages des participants ont été modélisées à l'aide de plusieurs illustrations pour proposer une mécanique dialectique prenant comme critère essentiel la tension entre radicalité et pragmatisme. Notre toute première hypothèse à cette thématique consistait à placer une dialectique selon laquelle plus on tend vers la radicalité et moins les expériences attireraient de personnes selon la formule de « plus on est radical et moins on est nombreux ». La réciproque fut également apportée par SZ, membre du premier groupe, selon lequel « moins on est nombreux, plus c'est radical ». À partir de ces observations, nous avons proposé des illustrations visant à établir des courbes représentant la répartition de la population selon le degré de radicalité³⁴⁷. Initialement rectilignes, ces courbes se croisent en un point représentant le placement du curseur. Nous avons pu tester la validité de ces modèles avec les participants en plaçant différentes organisations, appartenant à un même ensemble thématique selon le degré de radicalité qu'ils en percevaient. Les différentes discussions ont permis de valider cette mécanique.

³⁴⁷ Voir les illustrations placées en annexes.

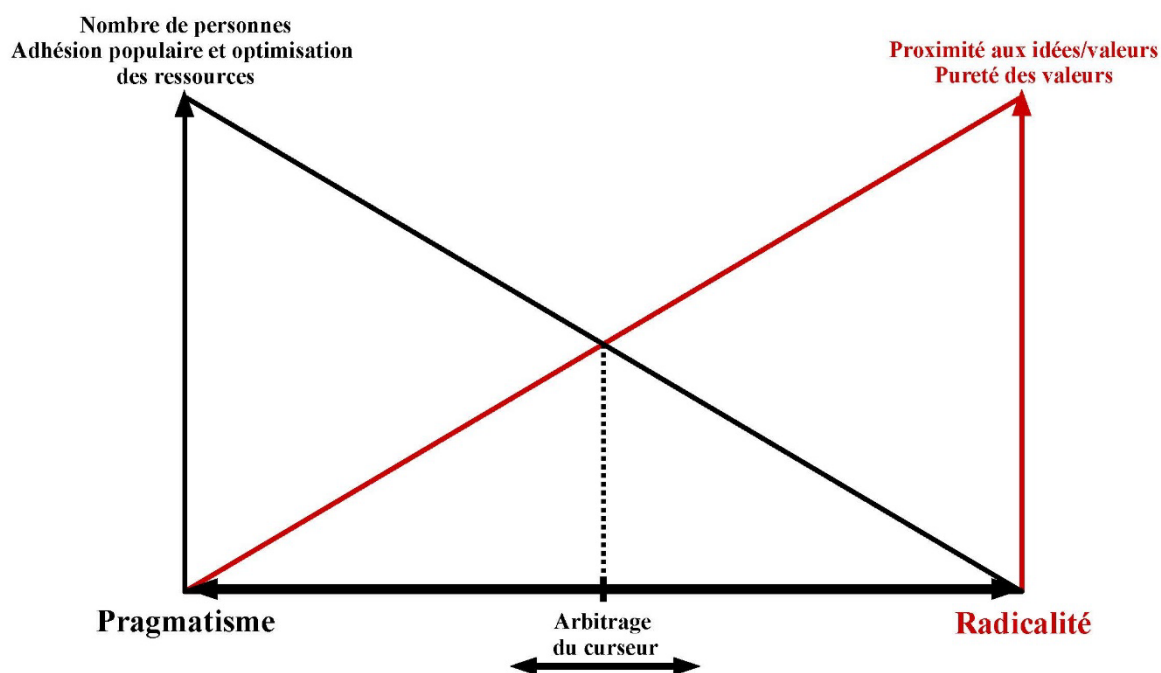


ILLUSTRATION 9 : REPRESENTATION DE LA DIALECTIQUE RADICALITE - PRAGMATISME

Par la suite, ces illustrations ont vu des implémentations où les participants envisageaient des formes moins linéaires de cette distribution des publics. Aussi, différentes formes de courbes ont été travaillées pour mieux correspondre aux expériences des participants à l'intervention sociologique. Finalement, la représentation qui fut adoptée fut celle de courbes comportant des seuils graduels. L'idée consistait à affirmer que la distribution des publics au regard du degré de radicalité des propositions de transformations ne décroît pas de façon uniforme. Les organisations alternatives sont parfois menées à établir des arbitrages dont l'adoption implique une baisse ou à l'inverse une augmentation considérable de son attractivité. Aussi, nous avons procédé à des représentations de courbes de répartition de la population générale comportant un seuil³⁴⁸, visant à discuter de la mécanique ; puis de seuils multiples³⁴⁹.

³⁴⁸ Voir l'illustration en annexe : Groupe 4 – Séance 5 – Schéma 1

³⁴⁹ Voir les illustrations en annexe : Groupe 3 – Séance 6 – Schéma 4 et Groupe 5 – Séance 2 – Schéma 9. L'illustration Groupe 3 – Séance 6 – Schéma 7 donne une représentation des effets de seuils appliqués dans une perspective de thématiques de luttes plurielles permettant une pensée heuristique d'une représentation des publics dans l'espace idéologique général par des cartes de densité.

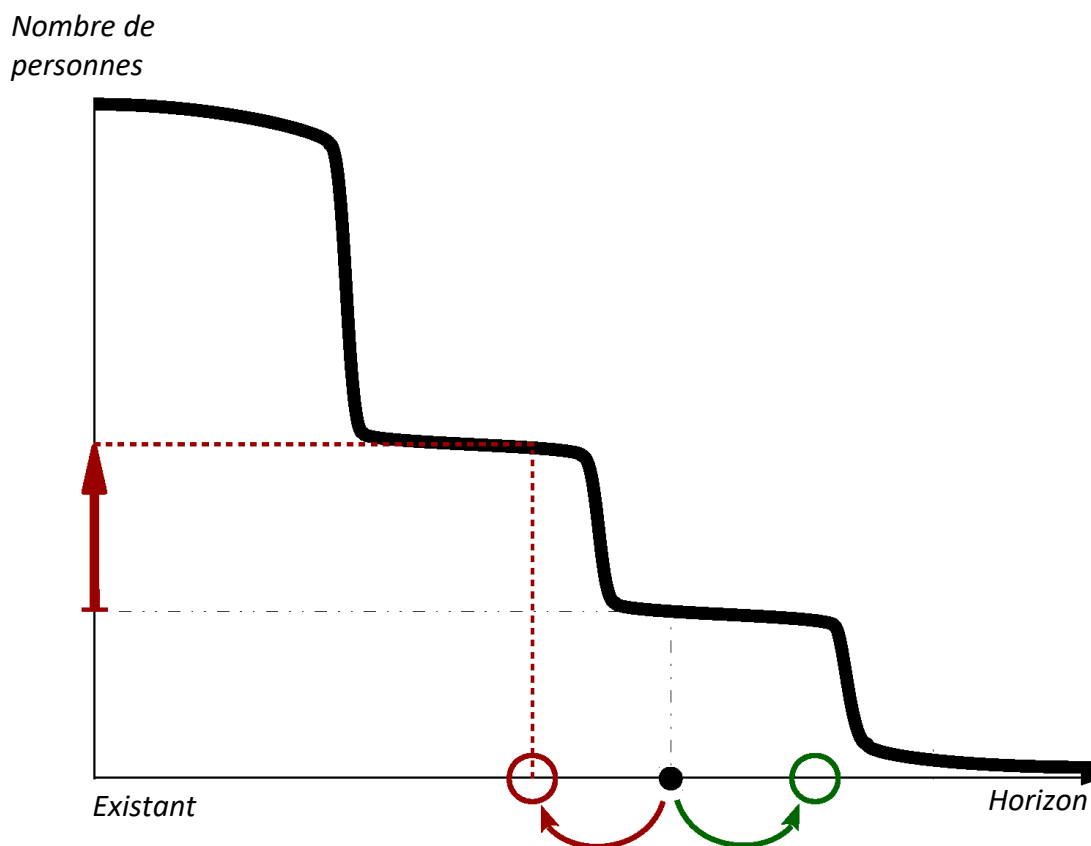


ILLUSTRATION 10 : SCHEMA DES SEUILS MULTIPLES

Note de lecture : On produit ici une représentation théorique de la répartition de la population générale selon un axe revendicatif depuis l'existant à l'horizon. L'axe des ordonnées représente le nombre de personnes à chaque degré d'avancement vers l'horizon. Or, cette distribution n'étant pas linéaire, elle produit des seuils et entraîne des effets dans les arbitrages des actions militantes. Un écart de même amplitude vers l'adaptation à l'existant ou vers la proximité à l'horizon n'aura pas la même conséquence en termes d'évolution d'effectifs. Ils peuvent ainsi passer du simple au double (exemple en rouge) ou rester identiques (exemple en vert).

La diversité des participants a rapidement fait émerger des formes de positions différentes au sein de la dialectique radicalité-pragmatisme. Suite à la validation de la mécanique générique plaçant en tension radicalité et pragmatisme, se pose alors une autre question de taille : comment est saisie cette articulation pour engager une transformation sociale ? La description de la tension permettait certes de penser les logiques à l'œuvre lorsque les participants sont placés dans un moment d'arbitrage, un conflit d'orientation. Mais elle ne permet pas de penser la dimension dynamique qui, à l'appui d'un logiciel radical et pragmatique, permettrait d'impulser des transformations.

À ce moment, nous avons pu constater que bien que les participants aient tous observé le choix de recourir à la construction de pratiques concrètes et confirment la validité de la tension entre radicalité et pragmatisme, la façon d'articuler ces logiques dans l'expérience militante et les stratégies qui en résultent sont différentes. Il est opportun ici de rappeler que les participants oscillent dans les différentes formes d'articulation et ont maintes fois revendiqué lors de l'intervention sociologique leur pluralité.

7.2. Les profils types d'orthopraxie militante

Les participants aux groupes ont largement exprimé le désir de se distancier de l'orthodoxie militante qui caractérisait les pratiques des décennies précédentes. Ils privilégiaient le désir d'un alignement entre valeurs, pratiques et action. Nous avons observé la priorité accordée à la *praxis* sur la *doxa*. C'est cela qui nous a enjoint à y voir une orthopraxie militante. Cette volonté s'est souvent exprimée au travers de l'idée de « cohérence ». Il s'agissait d'une cohérence où les pratiques militantes incarnent à la fois le corpus de valeurs, les inclinations idéologiques ; mais aussi les pratiques de vies. Dans un monde de tensions multiples, la cohérence incarne une forme d'équilibration et d'accomplissement de soi. La cohérence fait souvent office d'absolu, de « souverain bien ». Ce désir de cohérence se décline dans toutes les sphères de vie. Nous l'avons même vécu lors du déroulement de l'intervention sociologique.

Les membres du quatrième groupe ont débuté leurs réunions par un débat sur l'utilisation ou non de la langue basque dans les échanges. Certains souhaitaient s'exprimer en langue basque en invoquant ce désir de cohérence. Mais d'autres participants étaient en cours d'apprentissage ou non bascophones. Cela aurait donc entraîné une difficulté dans la communication et le déroulement des séances du groupe.

SR, qui a scolarisé sa fille en ikastola et exprimé sa volonté d'apprentissage de la langue basque, est intervenue invoquant une topique pragmatiste. Le pragmatisme qui l'anime l'invite à observer une cohérence avec la réalité sociologique plutôt qu'avec une proximité aux valeurs de défense de la langue basque. Elle s'attache plus à la production d'un résultat commun qu'à la cohérence dans la façon de le produire. Aussi, elle rappelle que les moyens de déroulement de l'enquête sont à l'image de l'objet étudié. La pluralité linguistique au sein des membres du groupe reflète celle présente dans le panorama des organisations alternatives.

J'entends le mot cohérence et je me dis que là, on est quand même tous venus répondre à une démarche sociologique. Je dis ça parce que ça me touche particulièrement ton intervention (à GT). J'ai envie d'avoir accès à ce que tu as envie de dire. Après, si tu dis que ça te coupe certaines choses, effectivement, ça devient un problème mais... Mais il y

a un fait. C'est qu'il y a des gens aujourd'hui qui sont actifs sur le territoire et qui ne maîtrisent pas la langue. Et qui pourtant sont là, et actifs [...] D'un point de vue sociologique, ça fait que, pragmatiquement, on est là quand même avec une certaine « envie de » ; mais on n'a pas la langue. (SR, G4S1, p. 8)

La logique d'une cohérence est aussi motrice dans la façon avec laquelle certains participants cherchent une correspondance entre les fins et les moyens. Cela suppose que l'esprit ou le but poursuivi soit également reflété dans la forme juridique du groupement. ND explique notamment comment les valeurs que lui et ses collègues portent sont reflétées au sein de l'entreprise, jusqu'au choix du statut coopératif :

Après, la structure en elle-même, c'était essayer d'appliquer les valeurs du logiciel libre au sein de l'entreprise. Donc de la même façon que le logiciel libre a pris le droit d'auteur pour le retourner et faire quelque chose de commun ; là, on prend la coopérative qui a des valeurs qui sont proches. Donc détenue par des personnes qui travaillent dedans avec des décisions collectives, et on rajoute certaines valeurs du logiciel libre et en particulier la transparence de l'information. (ND, G3S1, p. 23)

ND explique ainsi que la coopérative informatique organise de nombreuses réunions en interne pour parvenir à identifier des consensus en ayant eu recours au vote « trois ou quatre fois seulement » en quinze années. Le maintien des formes de gouvernance de ce type nécessite selon le témoignage de ND « plus de temps », mais permet tout à la fois une grande efficacité dans la mesure où « une fois qu'une décision est prise, tout le monde avançait dans cette direction » (ND, G3S1, p. 23). SR identifie dès la première séance de son groupe deux logiques entremêlant valeurs, pratiques, action, militantisme et réenchantement du monde.

Il y a le militantisme que j'appellerai peut-être conscient, ou concret, ou pragmatique, de terrain. Et il y a tout le militantisme de l'inconscient ; les militants de l'imaginaire qui permettent aux gens de transformer, au-delà de leurs comportements, le « pourquoi » ils ont envie de transformer leurs comportements. Donc je vois un peu deux univers. Moi je me situe avec un pied dans chacun. L'univers militant reconnu, et l'univers militant qui n'est pas vraiment reconnu comme tel ; des gens qui au travers de festivals, au travers de temps collectifs partagés, proposent de reconstruire d'autres schémas de ce qu'est le collectif. Et comment on vit son bonheur avec l'autre au quotidien ? Donc ça a à voir avec la poésie, avec réenchanter le monde. Et après, le militantisme, pour moi, c'est la façon de le faire. (SR, G4S1, p. 18)

Elle attribuera plus loin cette tension à l'immersion bon gré, mal gré, des individus au sein d'une société de domination qui est précisément l'objet de leur implication.

Je vois beaucoup de projets associatifs de gens qui arrivent avec une envie et qui donnent du temps. Et je vois aussi beaucoup de problématiques qui se mettent là, qui sont dues au fait que l'on a grandi dans une société qui nous a appris et qui nous a mis, parfois malgré nous, l'état d'esprit capitaliste. (SR, G4S1, p. 19)

Tous les participants ont exprimé un désir de cohérence et d'orthopraxie dans leurs engagements militants. Néanmoins, face aux injonctions d'adaptation au réel, face à l'appel d'un pragmatisme de l'action, nous avons pu observer l'apparition de deux profils types qui correspondent à des stratégies de transformation des individus différentes. Ces stratégies mobilisent activement le complexe Valeurs-Pratiques-Actions.

Ce désir de cohérence et d'alignement dans le complexe Valeurs-Pratiques-Action se heurte toutefois à des « principes de réalité », des contraintes matérielles comme nous l'avons vu précédemment. L'expérience d'un militantisme par le biais d'une pratique alternative, et donc concrète, met à l'épreuve les possibilités de ce désir de cohérence. Mais il s'exprime le plus régulièrement autour des tensions provoquées au contact d'autres publics.

De fait, le travail collectif implique une distanciation des valeurs idiosyncrasiques, du corpus idéologique singulier à chacun des participants. Le travail collectif représente alors une contrainte en même temps qu'il est facilitateur de l'avancement et condition de la transformation sociale. Au-delà des éléments se rapportant à une rationalité instrumentale en tant que contrainte ou opportunité, l'idée même du « travail collectif » est intrinsèque aux corpus idéologiques des participants. Il est aussi source de satisfaction, de moments de plaisirs, de sociabilités avec des pairs.

Les militants au profil de dissociation articulent toutefois une double situation. Placés en collectif, ils observent un alignement dissocié du complexe Valeurs-Pratiques-Actions en s'adaptant aux référentiels du groupe. En revanche, individuellement, ils vont relever des formes d'articulation du complexe Valeurs-Pratiques-Actions bien plus alignées. Extirpés de la contrainte d'une adaptation au groupe, ils peuvent exprimer et donner corps à leur volonté de cohérence.

L'attraction de publics diversifiés implique des formes de renoncements d'une pleine expression des idéaux individuels. Ce renoncement individuel fait l'objet des coûts de ce type de pratiques militantes. Au nom de l'efficacité de l'action collective, au nom des objectifs poursuivis, c'est la cohérence aux idéaux qui va faire l'objet du « sacrifice », de la « mise en

gage ». Cette mise en gage de la cohérence sera précisément levée lors de l'obtention des fins poursuivies. La notion de « fin » prend ici toute sa dimension. Mais ils ne le sont que dans le cadre où ils peuvent contraindre l'action collective. Dans les sphères personnelles, les participants témoignent de niveaux de proximité à leurs valeurs bien plus élevés. Exemples individuellement, ils vont tenter de se lover à des niveaux d'accessibilité des organisations à l'échelle collective. Mais, en tant qu'animateurs de ces organisations, ils sont également confrontés aux désirs de certains de leurs camarades d'exprimer des corpus de valeurs. La complexité de configuration implique de véritables compétences d'équilibration, de gestion des dynamiques de groupe. VP témoigne de cette difficulté. Il fut militant « mao-spontex » dans sa jeunesse avant de devenir localement une référence dans l'animation des organisations contestataires de masse³⁵⁰.

Il y a un équilibre délicat à faire ça. Il y a aussi une confiance à garder sur la longueur qui est compliquée. Mais, si on veut gagner, il faut le faire. C'est pour ça que moi, je suis aussi adhérent de Bizi !. Je vais aller au 1er mai anticapitaliste de Bizi !. Il n'y a aucun problème. Mais on ne va pas prendre une motion anticapitaliste, où on va s'entraver après avec des clivages dans notre sein alors que ça fait maintenant des décennies que l'on construit quelque chose, où l'on a une place, avec une empreinte plus large. (VP, GIS2, p. 16)

PE rejoint le constat de VP sur la nécessité d'adopter des postures plurielles selon les contextes. Mais elle le vit personnellement comme une épreuve nécessitant un jeu d'alternance identitaire.

Je suis un peu perturbée parce qu'il y a moi, P ; et moi, avec l'étiquette présidente de SELgarrekin³⁵¹. Je rejoins VP sur ça. Il y a ma voix personnelle et puis après, il y a la voix que je porte quelque part, au niveau d'un groupe, ou que je catalyse au niveau d'un groupe. (PE, GIS2, p. 18)

À moins de basculer dans une modalité de transformation communautaire, le travail au sein de collectifs implique une distanciation des idéaux idiosyncrasiques. Cette distanciation a questionné les participants en ce qu'elle pouvait être apparentée à une forme de « dilution ». Or, BE estime à l'inverse que le « soi » n'est en rien altéré. Il s'exprime différemment selon les situations.

³⁵⁰ Il anima notamment des collectifs de défense de locataires, ou de défense de l'environnement, dans des organisations de plusieurs centaines de membres actifs.

³⁵¹ SELgarrekin est le nom du Système d'Échange Local (SEL) dont PE est présidente. Le nom vient d'une contraction avec le terme « elgarrekin » qui signifie « ensemble ».

Je pense que l'on ne se dilue pas en fait. C'est-à-dire que l'on reste « nous » si on est militants. Et la manière d'exprimer cette militance évolue en fonction du cercle dans lequel on se trouve. (BE, GIS2, p. 16)

On a également le cas de RD qui a connu une expérience de conception de projet d'habitat participatif sous l'impulsion de sa compagne, dans lequel il vit au contact de publics qu'il qualifie de non-militants :

Ça nécessite une implication des habitants où là, ce qui est extrêmement intéressant pour moi, c'est le fait que l'on n'est pas dans un milieu militant. C'est vrai que quand on baigne tout le temps dans le milieu militant – ça a été le cas pour moi pendant quelques années – on se rend peut-être plus compte de comment vivent les gens normaux. Là, la confrontation avec des gens normaux c'est vrai que c'est un peu dur quand on a une certaine éthique militante, une recherche d'efficacité ; quand on pense qu'il y a des valeurs de base qui sont forcément partagées. Parce que, l'habitat participatif, c'est un écoquartier. Il y a une charte. On y parle de développement durable ; même si de mon point de vue c'est trop léger. Mais en fait, on s'aperçoit que le développement durable, pour plein de gens, ils en sont encore loin. On s'aperçoit que les concepts ne sont pas forcément intégrés par les gens lambda même s'ils sont posés par écrit ; ou il faut beaucoup plus de temps pour que les choses se fassent. Et du coup, on doit ralentir, on doit aller au rythme de groupes non militants. C'est aussi un exercice intéressant. (RD, GIS1, p. 5)

VP explique ainsi la nécessité stratégique de réussir à appliquer une ouverture des organisations aux personnes dont le niveau de radicalité, l'aspiration aux changements, est différent.

Quand on en arrive là, le cercle de militants est nécessairement plus large. Et se pose le problème qu'il n'explose pas. Donc notre périmètre d'action, on se le pose différemment. [...] Dans ces associations, il arrive des gens de tous horizons. Et ce n'est pas inintéressant parce que les changements de société, les changements importants, ont eu lieu quand les militants ont associé des gens qui étaient dans le camp d'en face ; ou du moins, quand ils ont divisé ou gagné des secteurs du camp d'en face. [...] C'est pour ça que l'autre jour je disais comment j'avais à la fois une radicalité et ; à la fois, je suis pour que ces gens-là prennent une place naturelle. [...] Dans la philosophie de créer quelque chose qui puisse être efficace comme levier de changement, je crois qu'il faut viser la plus grande échelle. (VP, GIS2, p. 15)

Mais pour VP, revenant sur cette déclaration au début de la séance suivante, va préciser qu'il ne s'agit pas d'une intention de manipulation. Il précise en quelque sorte le fait qu'il s'agit bien là d'une stratégie machiavélique visant à dissocier les fins et les moyens et non d'un comportement machiavélique.

À la lecture, j'avais un peu l'impression que mon objectif c'était de manipuler des gens du camp adverse. Je voulais dire que ce n'était pas du tout comme ça que ça s'était fait, et que ça se faisait vraiment très clairement. Les gens qui venaient d'horizons politiques très éloignés savaient que sur des points précis on pouvait travailler ensemble. Ça s'est fait en toute amitié. [...] Ce n'est pas de la manipulation de personnes d'un endroit opposé pour les amener d'une manière machiavélique à nous soutenir. Je crois que c'est quelque chose de naturel, une confiance qui se met en place sur la durée. C'est ça que je voulais dire. (VP, GIS3, p. 1)

Les participants ont été très nombreux à mentionner des positionnements variés au niveau de la proximité aux valeurs dans une forme dialectique « tout-peu ». On retrouve ainsi une aptitude avancée à la dissociation. Cette dissociation ne relève pas pour autant d'un schisme identitaire tel qu'on peut le retrouver dans la littérature scientifique postmoderne³⁵².

La plupart des participants qui relèvent de ces situations ont totalement intégré la nécessité d'adaptation aux contextes sociaux dans lesquels ils évoluent. Mieux, cette adaptation constitue le pivot des stratégies de transformation en cherchant à se positionner à un niveau d'élévation des exigences qui soit à la fois source d'impulsion au changement, mais sans toutefois se distancier trop fortement au risque de provoquer des scissions internes et ainsi, scier la branche sur laquelle repose leur stratégie militante. Ces militants radicaux et pragmatiques priorisent une intériorisation des tensions entre valeurs et pratiques grâce à une aptitude aiguisée à la dissociation.

La dissociation revêt alors un enjeu de stratégie militante où l'intégrité des personnes n'entre plus en ligne de compte, à l'image de la composante sacrificielle intrinsèque au militantisme. Au-delà des ressources « mises en gage » dans les engagements antérieurs, le militantisme radical et pragmatique *engage* également la permanence de la cohérence dans le complexe valeurs-pratiques lors des activités militantes.

Or, l'avancement effectif est moteur de la dissociation. Si la transformation sociale n'avance pas, il n'y a aucune raison de supporter les coûts d'une adaptation, des écarts dans le complexe

³⁵² Z. Bauman, *La vie liquide*, op. cit.

Valeurs-Pratiques-Actions. C'est bien parce qu'il y a des résultats empiriquement vécus que les militants supportent ce qui semble être des contradictions.

Les initiatives alternatives prennent donc un double enjeu. Premièrement un enjeu de transformation sociale, performatif, orienté par la recherche d'efficacité mais qui prend la forme d'organisations de vie quotidienne. Parallèlement à ce premier enjeu, cette même caractéristique conduit à d'autres types de logiques, qui peuvent investir ce militantisme concret de rétributions immédiates (comme l'obtention d'une cohérence). La motivation à l'action réside alors dans le vécu de l'expérience immédiate de plénitude, de satisfaction. L'accomplissement individuel n'interviendrait plus au travers d'une remise à un « plus tard » sacrifié sur l'autel d'une démarche progressive mais, au contraire, recherché dans l'impératif de l'action directe.

7.3. Conscience et pratique : les deux stratégies de transformations des individus

Les participants ont fait part des dynamiques de transformation à l'œuvre aussi bien dans leurs cas, dans leurs propres bifurcations, mais aussi dans la façon avec laquelle ils perçoivent les possibilités de changements des individus. Cette dynamique est hautement centrale dans les logiques stratégiques qu'ils emploient pour justifier les modes d'action employés. On voit alors émerger des stratégies de modification des pratiques, renvoyant à l'idée fondamentale que l'ordre social est avant tout un ordre de conduites sociales. Ce sont des pratiques réelles, et instituées selon une orientation définie depuis la maîtrise de l'historicité grâce à l'appareillage politico-institutionnel officiel. Or, les témoignages des acteurs réunis dans les groupes font état de stratégies visant à orienter ces conduites sociales, les faciliter, les instituer selon d'autres orientations. L'intérêt central accordé à ces modifications de pratiques ne se comprend toutefois pas uniquement sur le champ des conduites, puisqu'il cherche également à provoquer un mouvement de conscience chez les individus. C'est à ce titre et à la demande des participants que nous avons revisité les complexes Valeurs-Pratiques-Actions pour mieux rendre compte des dynamiques, des déplacements recherchés de ces trois composantes chez les individus. L'enjeu pour les militants interrogés revient à la façon de provoquer d'une part un changement social et, d'autre part, un changement des valeurs pour l'élévation des rapports de conscience mobilisés sur d'autres modalités de transformation.

Certains des participants en donnent une forme théorisée directe, comme ND qui témoigne de cette clef stratégique dès sa première séance au sujet de la création des Baso Berri. Il témoigne de la nécessité de changer les consciences en intervenant par une proposition pratique chez les

individus. Mais c'est aussi un témoignage du changement de logiciel stratégique pour des militants :

Au début, c'étaient des gens militants. Et petit à petit, c'était de réussir à apporter cette idée de conscientisation où, par une pratique, on change les consciences des gens. Ce qui m'a marqué, c'est d'arriver au rugby où c'étaient, on va dire, des gens un peu bourrus qui nous disaient « Il n'y a rien par terre, c'est génial. Et qu'est-ce que je fais du sac plastique de mon sandwich ? Je ne vais pas le jeter quand même ». Et de voir que faire quelque chose, ça génère des prises de conscience. La pratique génère la prise de conscience. C'était très intéressant de voir ça. (ND, G3S1, p. 24-25)

C'est avec la même entrée qu'il qualifie les expérimentations auxquelles il participe au festival EHZ où la « brigade verte » intègre l'utilisation des Baso Berri, mais également des pratiques de tri, de recyclage, la mise en place de toilettes sèches ...

Les participants relèvent deux archétypes de stratégies de transformation des individus. La première forme vise à « rendre l'idéal réel », en souhaitant le matérialiser sans en « décaféiner » le contenu, par une mise en pratique cohérente avec les idéaux, correspondant à l'image du « dix pas à un ». De l'autre côté, la seconde stratégie consiste à « rendre le réel idéal », à prendre l'existant comme point de départ et à proposer des mises en pratique accessibles au plus grand nombre, orientées vers un horizon en proposant une démarche de transformation graduelle correspondant à l'image du « un pas à dix ».

Aussi, certains participants s'appuient sur l'idée que la conscience créant la pratique, il est nécessaire de proposer des formes exemplaires, d'une proximité aux valeurs plus élevées pour « montrer qu'un autre monde est possible ». L'autre option stratégique consiste à penser que c'est essentiellement la pratique qui permet, par l'engagement moral qu'elle implique, de produire une conscientisation. Aussi, cette seconde optique va viser l'accessibilité des pratiques militantes. Dans ce second cas, c'est bien le déclenchement d'un processus de transformation graduel mais permanent qui est recherché.

7.3.1. L'hypothèse de la corrélation entre les modes d'accès et les modes d'action

Lors des discussions de présentation puis en revenant dans le détail des environnements de socialisation lors des premières séances des groupes, nous avons rapidement pu remarquer que la relation des acteurs avec leur environnement de socialisation primaire était clairement

déterminante pour le basculement dans l'engagement et, plus curieusement, également déterminant pour la représentation du sens que prend cette implication³⁵³.

Finalement, alors que nous avons écarté les questions relatives à la genèse de l'engagement ainsi que les éléments de trajectoires qui le précèdent (influence des milieux de socialisation primaires, expériences fondatrices, rencontres...), nous avons observé un lien manifeste entre les formes prises par l'engagement et la façon dont les acteurs y ont accédé. Cette relation trouve ici une expression toute particulière en ce que ce type d'engagement n'est plus envisagé comme une activité séparée, mais bien intégrée à des modèles de vie, culturels, sociaux. La relation au modèle de vie parental est donc une clef de compréhension centrale. Dès lors, nous avons pu reconnecter les rapports aux milieux de socialisations primaires avec le type d'actions déployées en identifiant deux idéaux types. Cette proposition fut soumise aux participants des deux premiers groupes qui l'ont accepté.

Avec l'observation d'indices de redondance et pour procéder à une validation plus robuste, cette hypothèse fut de nouveau présentée lors de la phase II, mais elle fut rejetée par les participants qui identifiaient, de façon très convaincante, beaucoup plus de complexité dans ces mécanismes que les deux idéaux types présentés précédemment. La proposition jusqu'alors valide a eu un intérêt heuristique évident, suscitant satisfaction pour les membres de la phase précédente (notamment le second groupe). La portée intuitive du modèle a grandement facilité la compréhension de cette mécanique mais la force d'argumentation des membres de la phase II, et les échanges du troisième groupe ont eu raison de cette proposition qui fut momentanément abandonnée.

La proposition a resurgi lorsque les membres du troisième et quatrième groupe ont travaillé sur les questions d'articulation entre valeurs, pratiques de vie et actions militantes en soulignant les possibilités de passages d'une stratégie à l'autre.

Toute la question réside dans la façon avec laquelle les participants se représentent les mécaniques de transformations des autres individus, du public non militant. Les critères essentiels portent premièrement, sur la perception du niveau de changement que ces publics pourraient adopter ; et deuxièmement sur la durée nécessaire pour atteindre ces changements. On retrouve donc plus les deux critères génériques relatifs aux perceptions des transformations sociales que sont la totalité et la temporalité.

Or, cette perception est forgée dans les propres expériences des participants. La façon avec laquelle ils sont entrés dans le militantisme structure les façons de percevoir les possibilités

³⁵³ À ce propos, voir le chapitre 5.

d'entrée des publics. Celles et ceux ayant connu un changement brutal, qui ont vécu ou assisté à des changements brutaux, des « bonds », des « sauts » qualitatifs (JPM, MG ou GT) ont tendance à proposer des formes de mises en pratique et viser des stratégies qui vont chercher à produire ce type de bond.

D'autres qui ont accédé à l'engagement par des formes plus progressives et « naturelles » ont plutôt tendance à proposer des pratiques accessibles, des portes d'entrée au plus grand nombre. Or, plusieurs témoignages sont venus contredire ces affirmations y voyant une vision trop statique, déterministe qui ne correspond pas à certaines réalités dynamiques où des personnes ont effectivement eu ce type de conduites, mais ont progressivement changé au cours de leurs expérimentations du militantisme. Cette observation est valable dans les deux sens.

D'un côté, certains des participants qui ont accédé à l'engagement par un militantisme de rupture, par une action rivée sur l'idéal, sur un niveau de radicalité fort, sont finalement passés à un militantisme pragmatique et à un travail d'ouverture de portes d'entrée. C'est le cas de TE, de VP. C'est une des façons les plus claires d'accéder à la configuration que FL nomme la « chaussette »³⁵⁴ ou en diagonale, en oblique. Où les personnes ont des valeurs et pratiques individuelles hautes, mais, lors d'actions collectives alternatives, cherchent à mettre en place des pratiques-actions accessibles en vue d'une transformation sociale de masse.

À l'inverse, nous avons collecté des témoignages faisant état de « radicalisations » de structures telles qu'Idoki où certaines personnes ayant accédé par la pratique ont sollicité une restriction du cahier des charges telle qu'ils n'auraient pas pu eux-mêmes accéder à la structure si ces conditions leur avaient été appliquées lors de leur adhésion. On a donc des personnes qui vont tendre à la recherche d'une proximité des valeurs en étant entrés par la pratique et qui, pour prendre une image, referment la porte après être entrés dans les structures. Ce type de configurations interroge d'autant plus la question de l'évolution des structures au regard des évolutions sociétales. C'est d'ailleurs leur principal stimulus.

Que doit devenir la structure lorsque ses objectifs initiaux commencent à être diffusés ? Doit-elle se « radicaliser » pour tendre vers une progression vers l'idéal dans la logique d'une remise en question permanente ? Au risque de se couper d'une partie des publics qui commencent à affluer ? Est-ce que cette évolution est une réelle radicalisation ou est-ce une inertie, un mouvement immobile, où c'est le contexte qui évolue et qui maintient la structure dans son écart de distance avec le centre de gravité ?

³⁵⁴ Voir l'illustration Groupe 1 – Séance 7 – Schéma 6 ou Groupe 4 – Séance 4 – Schéma 3.

Ces formes de mouvements au sein de l'espace des modèles types sont mouvantes et applicables différemment selon les secteurs de référence. Certaines personnes vont utiliser un modèle pour un axe de lutte précis et avoir recours à un autre dans une autre configuration. C'est en ce sens que PAB dit que l'on ne peut pas être en alignement Valeurs-Pratiques-Actions « haut » sur tout, même si ça peut être un idéal désiré, moteur de l'action.

C'est alors que nous avons envisagé de réinvestir les deux idéaux types proposés en y implémentant la dimension dynamique qui, à partir des idéaux types, permet de penser les mouvements, les transferts au sein du modèle et qui s'écarte, réfute et nullifie l'angle fataliste du déterministe explicatif contenu dans la proposition initiale. C'est sur ce nouveau modèle composé que s'est terminée la seconde phase avec l'approbation réjouie des membres du troisième groupe qui avait tout particulièrement travaillé cet aspect.

Nous avons établi un modèle que nous avons nommé du « S et du 2 »³⁵⁵ suivant les représentations graphiques réalisées. Le premier modèle du S consiste à proposer une Pratique de vie accessible qui entraînerait, à sa suite, un déplacement des Valeurs. La mécanique sociologique repose sur un constat imparable : la pratique engage. L'inscription d'actions dans le réel engage éthiquement ses promoteurs et nécessite, par la suite, une rationalisation pour retrouver un alignement cohérent. Cette cohérence est alors obtenue en produisant un mouvement d'élévation de la conscience pour retrouver un alignement entre les valeurs et les pratiques.

Le modèle du 2 vise l'inverse. C'est une proposition stratégique qui cherche à produire une modification des consciences qui entraînerait consécutivement une élévation du niveau des pratiques pour atteindre celle du corpus de valeurs.

Ces deux mécaniques ont été reportées sur le complexe Valeurs-Pratiques de vie – Action militante. Finalement, le troisième groupe apporta une nouvelle modification de cette représentation lors des échanges relatifs à l'emploi de plusieurs modalités. A cette occasion, il a été rappelé comment l'offre d'une Action militante accessible, une pratique revendicative, pouvait également produire la même mécanique de conscientisation et d'élévation des Valeurs que celle du modèle du S et finalement aboutir à l'adoption de nouvelles Pratiques de vie. Ce modèle fut nommé la « clef de sol » en référence à sa représentation graphique³⁵⁶.

³⁵⁵ Voir l'illustration en annexe Groupe 3 – Séance 6 – Schémas 2 ou Groupe 5 – Séance – 2 – Schéma 2. Pour une illustration en détail voir également l'annexe suivante Groupe 3 – Séance – 6 – Schéma 3.

³⁵⁶ Voir l'illustration en annexe Groupe 5 – Séance 3 – Schéma 1.

7.4. Un militantisme radical et pragmatique

L'analyse de l'articulation entre radicalité et pragmatisme a débuté par l'identification stricte de ces deux polarités. Lors des premiers moments de l'intervention sociologique, les analyses que nous extrayions des séances et que nous soumettions aux participants indiquaient une association de cette tension avec d'autres dialectiques que sont l'existant et l'horizon, le réel et l'idéal, les moyens et les fins, le Bien et le Mieux.

Il s'agissait de voir une superposition entre toutes ces dialectiques. Les participants ont témoigné d'une mise en tension entre chacune d'elles, à l'image de celle de la radicalité et du pragmatisme. Il semblait alors y avoir une possibilité d'association des différentes dialectiques pour dresser des polarités composées. À la polarité du pragmatisme, semblait s'associer la recherche du mieux, depuis l'existant par des pratiques prenant la réalité comme critère d'action. À l'inverse, la radicalité semblait associer la recherche d'un horizon idéal prenant le bien comme référent des fins projetées dans l'action. Les séances de l'intervention sociologique ont été largement rythmées par ces thématiques qui s'exprimaient au travers des témoignages et des formulations d'analyses par les participants. Nous avons proposé de nombreuses hypothèses à leur endroit.

Finalement, peu à peu, la représentation confondue de ces dialectiques a fait l'objet de dissociations successives pour parvenir à une recombinaison au sein d'une synthèse générale permettant de penser les tensions à l'œuvre dans l'expérience de l'orthopraxie militante. La première dialectique dissociée de la radicalité et du pragmatisme fut celle de l'existant et de l'horizon.

7.4.1. La dissociation de l'existant et de l'horizon

L'association d'une attitude pragmatique à la projection sur l'existant et, inversement, l'association d'une attitude radicale à une projection à l'horizon est intuitivement facile à saisir. Si les premiers instants de l'intervention sociologique indiquaient cette forme de jonction, de confusion, la dynamique des groupes a permis de réfuter cette affirmation.

En effet, il est apparu qu'ils revendiquaient la double présence d'une logique pragmatique *et* d'une logique radicale au cours de leurs étapes d'avancement depuis l'existant vers l'horizon. Aussi, on ne peut valider la solubilité des deux dialectiques. Nous avons donc dissocié et représenté ces deux dialectiques sur différents plans.

Cette opération a donné lieu à l'élaboration d'une illustration, dénommée *le funambule* dans laquelle nous avons représenté un individu, muni d'un balancier sur lequel les deux extrémités représentent les polarités radicale et pragmatique. Ce funambule se dirigerait ainsi de l'existant

à l'horizon, vers les « fins » ; et au « moyen » de ce balancier dont il aurait la nécessité, quel que soit l'état d'avancement sur le fil. Ce type de pratique militante fait ainsi resurgir un militantisme rationaliste, téléologique, dissociant fins et moyens.

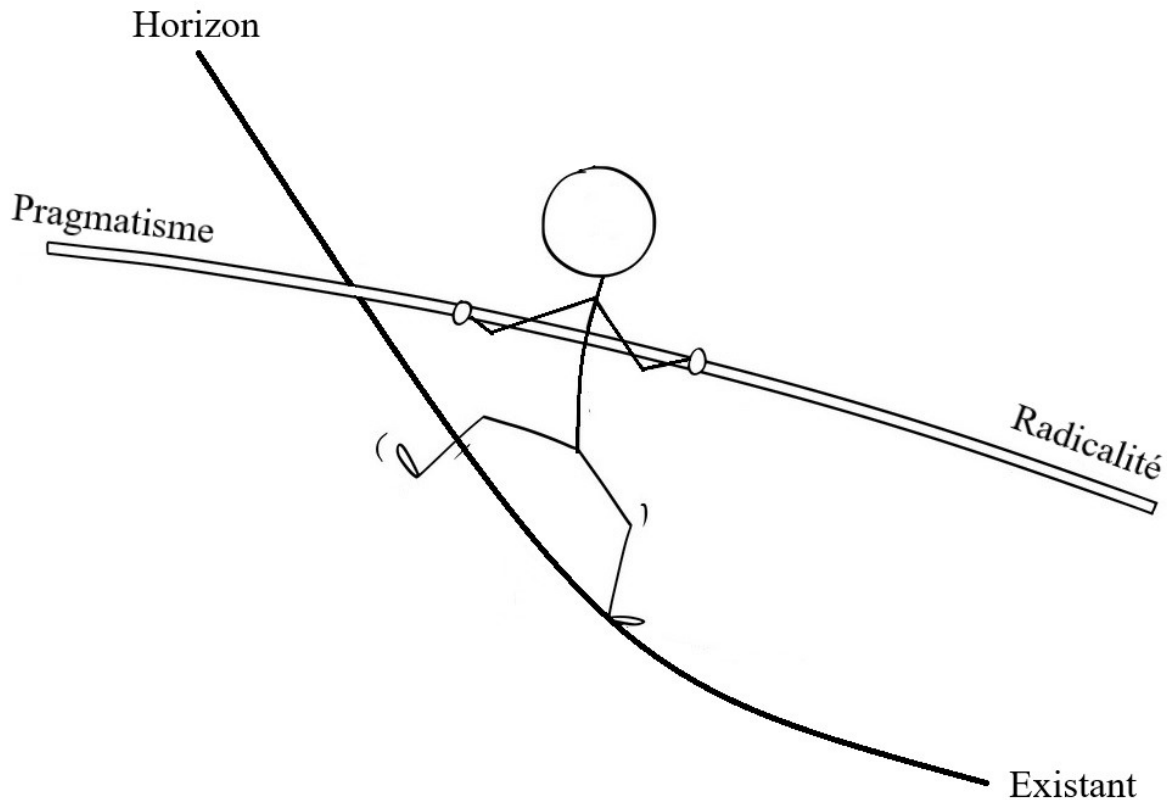


ILLUSTRATION 11 : REPRESENTATION DE LA DIALECTIQUE RADICALITE - PRAGMATISME PAR LE SCHEMA DU FUNAMBULE

Cette dissociation est absolument fondamentale pour réussir à penser la relation entre la transformation sociale et les logiques d'action des militants. La seule tension entre radicalité et pragmatisme peut renseigner des logiques à l'œuvre dans l'expérience du militantisme. Mais les discussions relatives à l'avancement des expériences et à la transformation sociale provoquée par les organisations alternatives ont révélé la nécessité de penser cette dissociation. Dès lors, on peut y penser les stratégies et notamment l'amplitude des « pas » qui sont proposés au travers des différentes pratiques alternatives. La stratégie visant à faire « un pas à dix » peut immédiatement se comprendre comme une progression gradualiste, par des intermédiaires, « pas à pas ». Celle visant à faire « dix pas à un » peut être vue comme un bond en avant, une manière de « sauter » des étapes intermédiaires.

La distinction des dialectiques de radicalité-pragmatisme avec celle de l'existant-horizon permet de revisiter l'affirmation que nous avons établie concernant l'idée que : « Plus le niveau de la proposition sera socialement perçu comme radical et plus elle sera minoritaire. Et

inversement, plus le niveau de proposition sera socialement perçu comme pragmatique et plus elle sera majoritaire. » En définitive, c'est moins le niveau de radicalité qui constitue un obstacle à l'acceptation sociale des transformations sociales, mais bien la distance projetée et donc la perception du coût associé entre le point de l'existant et la proposition émise. Aussi, nous pouvons réviser la formule précédente de la façon suivante : « Plus la distance entre l'existant et la proposition de transformation sociale sera socialement perçue comme lointaine et plus elle sera minoritaire. »

7.4.2. La dissociation du réel et l'idéal

L'autre dialectique ayant fait l'objet d'une dissociation fut celle de l'idéal et du réel. Nous avons constaté que les participants s'inscrivaient dans une démarche visant à construire, matérialiser, autrement dit « réaliser » les aspirations idéales. De ce fait, sur la base des propos qui le soutenait, nous avons convenu que l'inclination pragmatiste correspondait à la polarité du réel et celle de la radicalité à l'idéal. Le pragmatisme semblait se définir par la prise en compte des « principes de réalités », des contraintes de l'existant. À l'inverse, la radicalité semblait être la posture s'affranchissant de ces considérations pour privilégier une proximité à l'idéal. Or, cette conception s'est rapidement avérée combinée chez les participants qui puisent dans les deux logiques simultanément lors des choix stratégiques. Aussi, lorsque nous avons travaillé les mécaniques de progressions des luttes, il fut impossible de penser que les participants avançaient du pragmatisme vers la radicalité. Ils se meuvent de l'existant vers un horizon en étant constamment situés dans une tension entre radicalité et pragmatisme au cours de cette progression. Il fut d'ailleurs maintes fois rappelé que cet horizon était mouvant et qu'au gré de l'avancement il pouvait se déplacer. Les participants ont donc plutôt relevé une progression « à la godille » (selon VP) ou à l'aide d'une « boussole » (selon MB). Cette forme de progression et l'évocation de la notion de boussole, correspond exactement à la proposition de Philippe Corcuff lorsqu'il propose d'adopter une perspective pragmatiste dans les luttes anarchistes :

La reformulation anarchiste du pragmatisme pourrait également permettre de détendre et de pluraliser les rapports entre l'action présente et les finalités (ou objectifs, ou buts) que l'on peut être amené à viser à partir du présent. Cela passe, selon moi, par un certain usage, non exclusif, des notions d'horizon et de boussole. Horizon infiniment devant nous et même redéfinissable en cours de route ; boussole en tant qu'instrument d'orientation révisable en fonction des nouvelles expériences. Un rapport libertaire aux cheminements anarchistes devrait éviter de

faire des objectifs d'une société anarchiste une nouvelle façon de sacrifier le présent au futur comme des eschatologies marxistes ou autres « lendemains qui chantent »³⁵⁷.

La dialectique plaçant en tension les polarités du « réel » et de l'« idéal » fut alors placée dans une incertitude. Les participants évoquaient régulièrement ces deux polarités. Le « réel » pouvait à la fois être associé à l'existant qu'il accueille. Mais il pouvait également être associé à la posture pragmatiste qui le prend comme référentiel de l'action. L'idéal quant à lui pouvait être associé au point d'arrivée théorique des luttes, à l'horizon des combats. Mais il était tout aussi bien mentionné dans sa forme polarisant la radicalité.

Nous étions donc devant un problème heuristique, que l'on peut traduire en termes mathématiques de la façon suivante. Dès lors que l'on observe que nos dialectiques sont à la fois des axes, des droites, le théorème des droites parallèles devrait pouvoir s'appliquer : si deux dialectiques sont parallèles, alors toute dialectique parallèle à la première est parallèle avec la seconde. Or, il n'en est rien.

Si ces confusions eurent une portée heuristique permettant temporairement d'avancer des analyses sur certaines mécaniques ; toutefois, plusieurs réflexions ont clairement tranché en faveur d'une autre dissociation. La seule option permettant d'envisager des croisements entre les différentes polarités de ces trois dialectiques tout en les concevant comme non solubles les unes dans les autres relevait alors à penser qu'elles sont toutes trois perpendiculaires. Autrement dit, qu'il faut les envisager à partir d'un troisième plan.

Cette dissociation impliquant la création d'un troisième plan distinct a donné lieu à l'élaboration d'une illustration-maquette en trois dimensions. Elle permet ainsi de représenter la façon avec laquelle les individus peuvent se mouvoir sur-le-champ du réel, à partir de l'existant, à l'aide d'un balancier composé de polarités radicales et pragmatiques en y appliquant des bifurcations.

7.4.3. La dissociation de la radicalité

La seconde séance avec le dernier groupe, composé des personnes ressources, a fait émerger un doute sur la conception que nous employions au sujet de la radicalité. En effet, en s'appuyant sur des expériences vécues, TE explique que l'horizon incarnant la recherche de radicalité ne doit pas uniquement être abordé par une question de distance à l'existant. Et que selon les revendications opérationnelles au travers desquelles l'horizon prend corps, le cheminement peut être totalement différent. À titre d'exemple, il évoque les revendications pour un Département Pays Basque, celles pour l'Autonomie et l'Indépendance du Pays Basque qui avaient cours simultanément dans différents collectifs. Ces différentes revendications ont pu

³⁵⁷ P. Corcuff, *Enjeux libertaires pour le XXIe siècle par un anarchiste néophyte*, op. cit., p. 257.

apparaître comme étant toutes situées dans un même continuum allant jusqu'au plus haut niveau de souveraineté politique pour le territoire. Mais TE précise que selon le degré d'avancement dans ce continuum, l'objectif revendicatif en modifie profondément la nature même.

Lors de la séquence postérieure au terrain, nous nous sommes donc de nouveau arrêtés sur cette notion de radicalité. Se peut-il qu'il y ait plusieurs radicalités ?

Pour tenter de répondre à cette question, nous sommes revenus sur la définition des termes, les différentes interventions à ce sujet, mais nous avons aussi considéré plus globalement les autres types de militantismes puisque c'est avec ces derniers que la conception de la « radicalité » des participants se heurte. Revisiter la notion de radicalité nous a ainsi conduits à l'appréhender d'une manière différente, en la décomposant en deux branches distinctes : la radicalité critique et la radicalité affirmative³⁵⁸.

La radicalité renvoie à un double mouvement. D'un côté, une radicalité *critique*, de contestation, qui renvoie aux capacités d'analyse, de diagnostic des ressorts fondamentaux des problématiques existantes. En allant à la source, à la racine des problèmes, cette radicalité permet surtout d'esquisser les contours des constructions idéologiques de l'adversaire sur lesquelles elle projette son attention. À l'inverse, la radicalité affirmative, de protestation, consiste à établir par miroir une projection idéalisée vers le souhaitable, le BIEN.

Ces deux composantes de la radicalité sont absolument nécessaires à la mise en mouvement parce qu'elles contribuent à lui donner une direction en le polarisant, littéralement en construisant des pôles, creusets fondamentaux desquels il faut s'éloigner (par la radicalité critique) et se rapprocher (radicalité affirmative).

Les mouvements nécessitent bien les deux composantes. Nombre de postures militantes s'en tiennent à n'observer que le recours à la radicalité critique. Elle permet effectivement d'alerter les publics sur la gravité des situations, au sens du poids qu'exercent les dominations de l'adversaire sur le réel ; en même temps qu'elles éclairent les tendances probables en cas d'inaction. En revanche, ces postures sont généralement chancelantes lorsqu'il s'agit de les traduire par des transformations sociales opérationnelles ; lorsqu'il s'agit effectivement de déplacer le curseur normatif. Les mobilisations polarisées uniquement par la radicalité critique se traduisent souvent par une posture se limitant à l'opposition, à la contestation de changements provoqués par l'adversaire. Pour transformer les mobilisations défendant l'immobilisme contre le « pire » en mobilisations défendant une idée du Bien, cela nécessite une polarisation par la radicalité affirmative.

³⁵⁸ Cette nomenclature « critique » et « affirmative » est inspirée de la terminologie employée par Alain Touraine lorsqu'il décrit les types de luttes dans la mesure où l'on y retrouve des analogies.

À l'inverse, une polarisation exclusive par la radicalité affirmative comporte des apories. Ces carences se manifestent avant tout lorsque les organisations se perdent dans les méandres des constructions idéalisées à l'heure de la pluralité sociale et individuelle, à la recherche d'une totalité unifiante préalable à leur mise en action. Ce type de logiques interroge parfois la prise en compte des enjeux liés à l'attraction réelle qu'exerce l'adversaire pendant ce long travail de définition affirmatif.

Rappelons à ce titre que la radicalité affirmative, de même que la radicalité critique, est une construction idéalisée, abstraite, et qu'elle n'a d'autre utilité que de polariser, orienter le travail d'aimantation des avancements des mouvements. Ces radicalités permettent de penser les mutations possibles, d'observer les tendances, d'imaginer les traductions opérationnelles de ces constructions idéalisées, mais elles sont, et restent, des constructions abstraites.

De ce fait, nous revenons en quelque sorte à la définition première de la radicalité. La radicalité critique se rapporte à : « [...] la racine, à l'essence de quelque chose. [...] qui concerne le principe premier, fondamental, qui est à l'origine d'une chose, d'un phénomène »³⁵⁹ et en l'occurrence d'un problème social. Quant à elle, la radicalité affirmative visera « une action décisive sur les causes profondes d'un phénomène »³⁶⁰.

Ces deux radicalités sont à la fois nécessaires et projetées vers des orientations distinctes, voire opposées. La radicalité critique est rivée vers les constructions idéologiques de l'adversaire ; et à l'inverse, la radicalité affirmative vers une construction idéologique souhaitable. De ce fait, la représentation graphique sous forme du funambule que nous avons établie conjointement aux participants ne peut plus être valide en ces termes.

Pour ce faire, il faut observer ces projections radicales non plus comme une seule polarité, mais dans leur dissociation fournissant des forces de polarisations distinctes. Pour mieux imaginer ces projections, nous utilisons une analogie de forces vectorielles. Il va s'agir de forces répulsives, projetées à partir d'un point de référence : la position de l'existant.

Si elles sont essentielles pour la conduite de mouvements, pour autant, ces radicalités ne peuvent à elles seules avoir une portée opérationnelle de transformation sociale. Pour cela, elles nécessitent toujours l'articulation avec une polarité pragmatique.

³⁵⁹ CNRTL, « Radicalité », <https://www.cnrtl.fr/definition/radicalit%C3%A9> (consulté le 08/09/2020)

³⁶⁰ Idem.

Si on les compare à une force vectorielle, leur puissance horizontale s'annule mais leur force verticale s'additionne ce qui a pour effet de produire une force qui décollerait l'individu. Dans le cas où l'on n'aurait que cette force, l'individu suivrait une sorte d'élévation stratosphérique, sans aucune prise sur le réel, en étant totalement dans la sphère des constructions idéalisées, abstraites. Ceci a pour effet, dans notre image, de faire que l'individu chemine dans le vide.

Inversement, pour que l'individu ne s'évapore pas dans une posture « hors sol », il nécessite une force verticale inverse qui est d'une puissance équivalente à l'addition des deux

forces vectorielles précédentes. Cette force est celle du pragmatisme qui a vocation à pousser l'individu vers le sol. Dans le cas où cette force serait supérieure, elle aurait pour effet d'enfoncer l'individu dans le sol, d'enterrer les militants dans une intégration immobilisante.

En revanche, lorsque l'équilibre entre toutes ces forces est atteint, notre individu a la possibilité de cheminer, en étant juste à la surface du sol pour le fouler. Il peut donc librement se déplacer, en avançant pas après pas, à l'aide d'une boussole, polarisée par le nuage, les yeux rivés sur l'horizon dont les contours s'affinent à mesure qu'il avance mais dont le désir est toujours réanimé par de nouvelles perspectives d'un horizon qui s'actualise et s'ouvre lors du cheminement.

Concevoir les tensions à l'œuvre sous la forme de forces vectorielles et non plus sous forme de dialectiques, permet de revisiter entièrement la conception que l'on a des états d'équilibres entre ces tensions. Les tensions dialectiques supposent des équilibres sous la forme de placements équidistants situés *entre* des polarités définies (et donc finies). En revanche, les tensions vectorielles permettent de penser les tensions comme des équilibrations de forces, à *partir* du point de référence.

7.4.4. Retour sur la dialectique radicalité-pragmatisme

Cette dissociation de la radicalité a abouti à produire une nouvelle disposition articulée non seulement au pragmatisme, mais aussi aux autres dialectiques à l'œuvre dans le logiciel

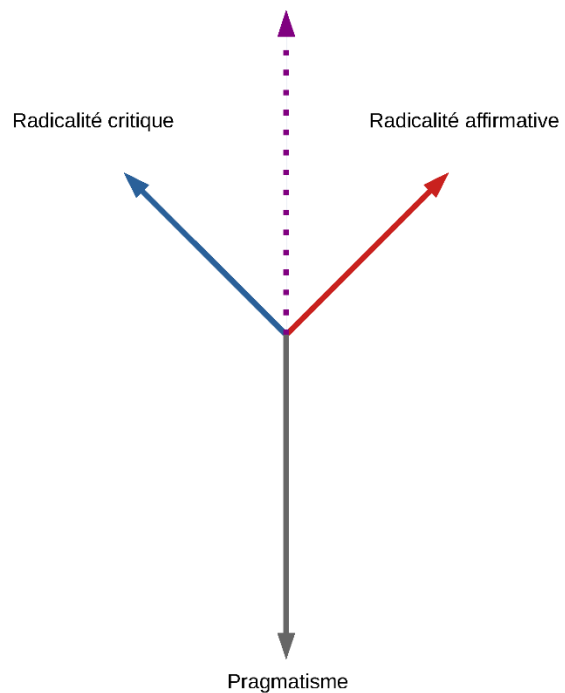


ILLUSTRATION 12 : SCHEMA DE LA COMPOSITION DE LA RADICALITE

observé. Cette articulation est applicable aux cas de construction d'alternatives mais plus globalement dans les différentes formes de militantismes.

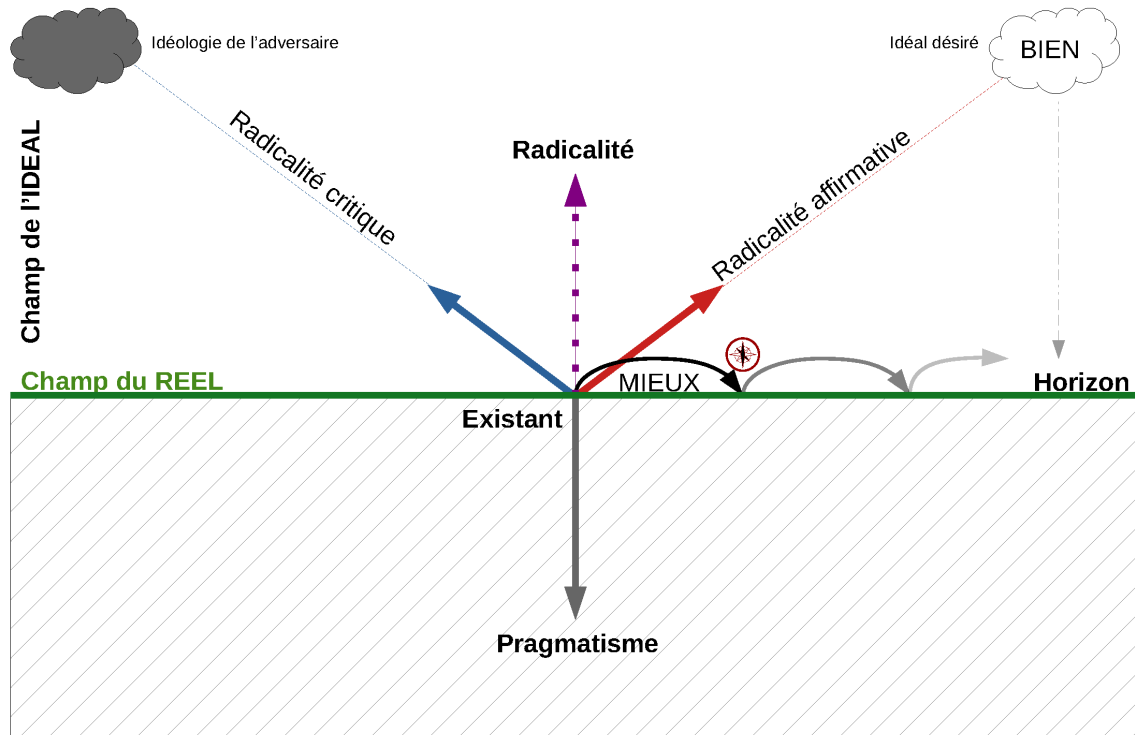


ILLUSTRATION 13 : SCHEMA DE SYNTHESE DES DIALECTIQUES DANS LE MILITANTISME RADICAL ET PRAGMATIQUE

Dans cette illustration³⁶¹, nous retrouvons les composantes essentielles des logiciels militants qui ne concernent pas uniquement le recours à la construction d'alternatives, mais plus largement, les différents types de militantismes évoqués tout au long de cette recherche. Cette illustration donne un aperçu graphique des différentes dialectiques à l'œuvre dans l'expérience militante. Si elles se croisent, et se chevauchent donc à certains endroits, à certains moments, ces dialectiques fonctionnent toutefois sur des plans différents.

Nous retrouvons tout d'abord la dialectique radicalité et pragmatisme. Placée verticalement au centre, au niveau de l'existant, et à partir du champ du réel. Le pragmatisme est donc exprimé par une force vectorielle vers le bas alors qu'à l'opposé, la radicalité s'exprime vers le haut, sur-le-champ de l'idéal s'agissant de constructions abstraites. Comme nous l'avons vu précédemment, cette radicalité se décompose en deux forces, polarisées vers des directions opposées. La radicalité critique est projetée vers la construction idéologique de l'adversaire,

³⁶¹ Faute de pouvoir représenter une vue en trois dimensions, elle est à comprendre comme une coupe verticale, la partie hachurée représentant le sol.

représentée par un nuage sombre. La radicalité affirmative est orientée vers l'idéal désiré, la construction abstraite du Bien, représentée par un nuage clair. Celui-ci surplombe l'horizon, situé sur-le-champ du réel.

Cette synthèse permet également de penser les différentes stratégies de transformation sociale. On peut également s'interroger sur la validité de ce modèle auprès des autres formes de militantisme. Car, l'expérience d'un militantisme nécessitant l'articulation entre radicalité et pragmatisme n'est pas l'apanage de la construction d'alternatives bien qu'il lui soit intrinsèque.

7.5. Vers des stratégies panoptiques et multimodales

À l'occasion de la présentation de son parcours, MB militant charismatique du milieu paysan membre du dernier groupe, expose pas à pas les motifs et les logiques qui ont animé les cofondateurs d'EHLG. Il reviendra tout particulièrement sur la séquence dans laquelle les promoteurs de la structure se sont confrontés au refus de l'État d'accéder à leur demande de création d'une Chambre d'Agriculture à l'échelle du Pays Basque Nord. Après une séquence de revendications au registre classique, par des manifestations et du plaidoyer citoyen, MB explique les doutes sur les orientations à prendre et surtout les inquiétudes sur le devenir de la dynamique de mobilisation. C'est à ce moment qu'il présente sa conception de *courbe de revendication* :

On ne savait pas comment faire durer l'histoire de la revendication. Parce que ça aussi, c'est un peu une théorie personnelle. C'est une conviction. Je pense qu'il y a toujours une courbe de la revendication. Une revendication elle monte, elle reste à un sommet, et elle descend. De toute façon. Toujours. Soit parce qu'on a obtenu satisfaction et du coup c'est fini ; soit parce qu'on ne peut pas obtenir satisfaction et à un moment donné, ça s'essouffle. Mais, on avait le sentiment que quand la revendication était en haut ; là, il ne fallait pas la laisser retomber. (MB, G5S1, p. 17)

Conscients de la fin prochaine du cycle de mobilisation, les paysans vont s'employer à renouveler le registre d'action. Accompagnés de José Bové lors de leurs réflexions, ils s'inspirent de l'exemple de la bergerie de la Blaquièrre³⁶², surnommée la Cathédrale des Moutons, mais également « la manif en dur ». La préoccupation principale est de ne pas voir s'essouffler la dynamique de mobilisation. La traduction de la revendication en construction

³⁶² Il s'agit de la bergerie construite illégalement par les opposants à l'extension du camp militaire sur le plateau du Larzac.

concrète d'Euskal Herriko Laborantza Ganbara devient ainsi une façon de pouvoir maintenir la *courbe de revendication* à son plus haut niveau.

À l'origine, ce déplacement relève plutôt d'un transfert de répertoire d'action que d'un transfert de modalité stratégique. Les promoteurs envisagent toujours la satisfaction de leur revendication par les autorités publiques plutôt que par la création définitive d'une organisation alternative. MB et TE, qui a également fortement accompagné l'initiative, rappelleront à juste titre que même après avoir lancé EHLG, ses créateurs continuaient de revendiquer l'obtention d'une Chambre d'Agriculture officielle par les services de l'État. Ce n'est qu'après plusieurs années de fonctionnement de la structure que les militants se sont détournés de cette revendication. Par ailleurs, après avoir prioritairement évolué dans les modalités alternatives pendant plusieurs années, en complément d'actions syndicales portées par ELB, la galaxie du développement de l'agriculture paysanne a de nouveau intégré une revendication adressée aux pouvoirs publics visant à l'obtention d'un Office Public de l'Agriculture. Toutefois, notons que cette fois-ci, la structuration du contexte politique est bien différente, avec la création d'une entité administrative à l'échelle du Pays Basque Nord, et le soutien de son président³⁶³. Si MB témoigne du fait que cet enchaînement de répertoires fut réalisé à cette époque par sérendipité, en revanche, les discussions de ce dernier groupe de l'intervention sociologique relèveront quelques propositions d'enchaînements de types de luttes systématisées aux objectifs précis en correspondance avec l'idée de *courbe de mobilisation*.

TE fut le participant qui proposa la systématisation la plus claire en s'appuyant sur le cas d'EHLG, mais aussi sur le cas de la revendication de création d'un département Pays Basque par la plateforme BATERA.

La création d'une entité administrative à l'échelle du Pays Basque Nord est une revendication historique³⁶⁴. Le collectif BATERA, qui regroupe des sensibilités partisanes variées, mais s'accordant sur un minimum de revendications communes³⁶⁵, initie un cycle de mobilisation en faveur de l'obtention d'un département Pays Basque, conjointement aux trois autres piliers portés par le collectif. La revendication sera une fois de plus déclinée par l'État alors qu'elle

³⁶³ Goizeder Taberna, *L'Office public de l'agriculture sur la table de l'Elysée*, https://www.mediabask.eus/fr/info_mbsk/20181116/loffice-public-de-lagriculture-sur-la-table-de-lelysee, 16 novembre 2018 (consulté le 24 août 2020).

³⁶⁴ Eguzki Urteaga, *La communauté pays basque. L'institutionnalisation du territoire*, Paris, L'Harmattan, 2017, 230 p.

³⁶⁵ Le collectif BATERA (qui signifie « à l'unisson » et tout à la fois « vers l'union » par son suffixe « — ra ») fut constitué le 14 décembre 2002 pour porter quatre revendications à l'échelle du Pays Basque Nord : la création d'une entité administrative sous forme de département, la co-officialité de la langue basque, la création d'une Chambre d'Agriculture et la création d'une université de plein exercice.

atteint des seuils de soutien inégalés. Le blocage politique de la dynamique de mobilisation va toutefois permettre d'investir également le champ des alternatives.

En effet, quelques années auparavant, une initiative de 21 maires du Pays Basque aboutit le 18 septembre 1999 à la création d'Udalbiltza. L'assemblée de maires et conseillers municipaux des sept provinces du Pays Basque tente d'incarner alors le rôle d'une institution alternative à l'échelle de l'ensemble du Pays Basque : émission de cartes d'identité, signalétique routière, programmes de développements économiques, structuration de l'enseignement supérieur...

TE constate alors que le refus de l'État d'accéder à la demande de création d'un département Pays Basque va avoir pour effet de susciter l'adhésion ou l'intérêt pour la démarche initiée par Udalbiltza.

On était en train de lancer la campagne « Département Pays Basque » : pratique qui crée la conscience. Pour la première fois, ça s'articule en même temps avec la construction d'une alternative qui est, en fait, ce que l'on demande. On demande une institution, mais on en construit une. Et là, il y a une dialectique que je trouve géniale entre un mouvement de demande au pouvoir qui te permet de mettre des milliers de gens dans la rue, y compris des non-abertzale, pour demander un minimum. Mais, en même temps, tu leur offres l'alternative que tu veux arracher. Encore mieux. Cette dialectique-là me paraît géniale.
(TE, G5S1, p. 11)

TE nomme ce type de configuration le « Schéma Département-Udalbiltza ». Ce schéma d'articulation comporte plusieurs séquences aux objectifs précis. Pour chaque moment de la courbe de revendication, l'objectif est d'atteindre un public spécifique, par des types d'actions précises en ciblant les leviers d'adhésion adéquats (valeurs, pratiques, actions).

Ce schéma démarre par le « mûrissement du fruit », pour reprendre les termes de MB. Cette séquence vise à créer un problème public³⁶⁶, de mettre en mouvement des publics variés par des techniques de mobilisation classiques telles que les pétitions ou manifestations. Pour MB, cette séquence a uniquement pour objectif la préparation de la lutte et non pas sa victoire immédiate. Il expose au sujet de la revendication de la Chambre d'Agriculture :

Là c'était une revendication. On a passé beaucoup de temps à revendiquer, à faire des actions et à faire mûrir le fruit. Je dis toujours qu'il y a des actions dont le but n'est pas forcément d'obtenir satisfaction ; mais de faire mûrir le fruit, de créer les conditions. Il n'y a pas d'autres buts que ça ; pour qu'après, on puisse être sur un tremplin

³⁶⁶ J. Lagroye, B. François et F. Sawicki, *Sociologie politique*, op. cit.

suffisamment élevé pour pouvoir gagner. Mais au début, la première revendication, on ne pense pas gagner. Et ce n'est pas l'objectif. (MB, G5S1, p. 11)

Mais cette séquence doit veiller à rester accessible pour agréger des segments toujours plus larges de la population. Pour ce faire, les participants au groupe énoncent deux mécanismes : la conception de la revendication et la conception de l'action.

7.5.1. Projet de société et outil institutionnel : le sens d'une revendication

Nous avons pu remarquer que les objets revendiqués possèdent une double nature. Ils joignent à la fois une revendication programmatique, de contenu ; avec une revendication institutionnelle, de contenant. Cette double composante est, selon MB et TE, ce qui explique l'affluence de personnes aux attentes différentes. Le contenu programmatique de la revendication va permettre de mobiliser les personnes sensibles à la problématique, à la thématique. La revendication institutionnelle, de contenant, va quant à elle permettre d'attirer les personnes qui ne seraient pas nécessairement proches des problématiques visées, mais qui partagent la volonté de structuration institutionnelle et politique du territoire.

Laborantza Ganbara, c'était la jonction de deux choses. Ça reste toujours la jonction de deux choses. Un autre modèle agricole pour une agriculture paysanne et l'avancement du cadre institutionnel du Pays Basque. Parce que Laborantza Ganbara ou la Chambre d'Agriculture c'est un établissement. Donc il y avait deux revendications ; ou deux motivations là-dedans. Il y a eu énormément de mobilisations. Ça a été l'une des clefs. Et je pense que l'on y reviendra mais, pour gagner une revendication, il faut aussi rassembler des gens qui ont des finalités différentes. Et ça, moi je l'avais compris avec le Département. (MB, G5S1, p. 18)

Quand des paysans font ça, ça correspond à ce schéma que j'ai trouvé assez génial : « Ce que l'on demandait, vous ne nous le donnez pas ? On le construit. » Et en plus, il a une double dimension. Il a une dimension institutionnelle et il a une dimension « projet de société ». Et donc ça permet d'amener plusieurs types de publics : les abertzale qui veulent l'institution, les gens qui veulent un autre modèle d'agriculture, et ceux qui veulent les deux. Et du coup, je trouve qu'il y a un potentiel énorme. (TE, G5S1, p. 11)

Nous avons pu approfondir cette dialectique entre contenu et contenant car elle nous semblait concerner plus largement les jeux d'articulation entre projet politique et outils institutionnels ; mais aussi la dialectique lutte sociale – lutte nationale. Nous avons initié une discussion à ce propos lors de la séance suivante de ce groupe. Nous avons pu remarquer que les participants

font immédiatement la synthèse des deux composantes. À ce sujet, il nous est donc apparu nécessaire de mieux comprendre s'il y avait malgré tout un sens en débutant les luttes par l'une des deux pour aboutir avec l'autre. Pour PIN, le sens est tout trouvé :

Quand c'est alternatif, j'ai l'impression que c'est systématiquement dans ce sens ; que c'est l'idée qui va créer son outil [...] dans nos créations d'outils alternatifs, en tous cas à chaque fois, c'est bien une idée de base qui, par manque d'outils va créer son outil. (PIN, G5S2, p. 42)

PIN, qui est également membre de la direction du Conseil de Développement du Pays Basque fait ensuite remarquer comment, à l'inverse, les institutions publiques, déclarées en l'absence d'un projet de société sont en quête de sens et de définition de commun. MB adopte également l'idée selon laquelle c'est bien le projet qui crée la revendication d'outillage institutionnel.

Il faut les deux. Dans notre histoire, on passe beaucoup de temps – et avec raison – à élaborer le contenu parce qu'on part d'un besoin, d'une nécessité, d'une situation, d'une analyse, d'un état de fait, d'un manque, quelque chose. Il faut répondre à des enjeux, des demandes, des problématiques. On élabore un contenu et c'est après que vient la question du contenant. Je pense que les deux sont nécessaires. L'échec de beaucoup de systèmes, c'est parce qu'il y a des contenants sans contenus et donc les gens ne croient plus au contenant non plus. Le contenu, s'il n'a pas de contenant, s'il n'a pas une structure, s'il n'a pas un cadre structurel et organisationnel, vraiment mécanique... Le contenant, c'est la carrosserie. Et le contenu, c'est le moteur, c'est tout ce qu'il y a dedans. Et donc pour que ça roule, il faut les deux. Je pense que c'est vraiment ça. C'est un peu comme le corps et l'esprit. Le contenant, c'est le corps, c'est de la matière. Et la dynamique, le projet, c'est l'esprit ; c'est ce qui anime ça. Enfin pour moi c'est ça et je pense qu'à terme, l'un sans l'autre ne peut pas vivre. (MB, G5S2, p. 62)

Il détaille plus particulièrement la façon avec laquelle s'est appliquée cette mécanique dans le cas de la mobilisation en faveur d'une chambre d'agriculture à l'échelle du Pays Basque Nord.

[MB] : Il y a vraiment eu un mouvement social. On a expliqué à la société en général : aux paysans évidemment, mais aussi aux consommateurs, aux élus et aux acteurs du territoire. On leur a dit « La chambre d'agriculture, ça vous concerne. Ce n'est pas qu'une affaire agrico-agricole. Ça vous concerne parce que – le contenu – c'est le type d'agriculture, d'alimentation, de paysages de notre territoire qui est en jeu. » Et donc après, pour qu'une revendication avance et aboutisse, il faut qu'il y ait plusieurs publics

qui s'identifient. Il y a des gens qui ont adhéré à la revendication parce que c'est plus près que Pau, uniquement pour ça. Pour d'autres, et pour beaucoup d'autres, c'est le projet. Pour d'autres encore, c'est : « On est Pays Basque, on est basques, il nous faut nos outils », point. Et pour d'autres, c'était aussi : « Si c'est une occasion d'embêter le préfet, et bien on embête le préfet avec ça ». Il y a ça aussi. Il y a plusieurs choses. Mais c'est le contenu qui a alimenté le contenant. (MB, G5S2, p. 62)

7.5.2. Face au blocage, l'ouverture d'une alternative

Nous avons établi une hypothèse visant à penser que le recours à la construction d'alternatives s'explique par le blocage des modalités de transformation politique. Nous avons constaté auprès des participants que c'est effectivement la perception de ces blocages qui entraîne ce type de recours par une forme de repli stratégique. Or, à mesure que nous avons progressé dans l'intervention sociologique, il a semblé que cette mécanique n'agissait pas seulement comme un facteur déterministe, comme une forme d'action « par défaut ». Comme nous avons pu le voir avec plusieurs interventions, les mécaniques d'ouverture et de fermeture du champ des modalités possibles en fonction de la structure des opportunités contextuelles ne font pas simplement l'objet d'une perception contemplative. Pour certains participants, il y a une véritable capacité de préhension, d'anticipation voire d'organisation des reports modaux par une connaissance éprouvée des mécaniques de transformation des publics. C'est notamment le cas de TE qui déchiffre cette articulation :

La majorité des gens est encore dans un logiciel où elle attend des choses de l'organisation de la société, de l'État, des acteurs économiques. Donc le meilleur, c'est effectivement de taper sur ces acteurs-là, pour dire et montrer en quoi ils ont un rôle négatif et destructeur. En leur demandant des choses, comme on demandait le Département Pays Basque, tu mets aussi en mouvement les gens qui sont encore dans ce logiciel. Mais à partir du moment où tu leur construis à côté une alternative qui fait un autre travail ; et bien ces gens-là, non seulement ils se heurtent à l'incapacité de l'État et des acteurs économiques à faire vraiment ce qu'ils veulent ; mais ils voient qu'à côté se développe un autre acteur, porté lui par la société civile qui commence à construire ça. (TE, G5S1, p. 26)

TE poursuit son développement plus tard dans la séance où il conclut directement : « *En tapant sur l'ennemi et en proposant l'alternative, tu amenais des gens à l'alternative.* » (TE, G5S1, p. 46)

7.5.3. Les courbes de revendication

Suite aux échanges avec les membres du dernier groupe, nous avons mieux saisi l'articulation entre le complexe Valeurs-Pratiques-Actions et les recours à la pluralité modale au sein d'une séquence revendicative. Nous avons donc analysé les ressorts de transformations individuels qui sont ciblés pour chacune des séquences d'une lutte et pour chacune des modalités employées. Ces discussions ont fait l'objet d'une modélisation sous la forme d'un graphique à courbes que nous plaçons ci-après.

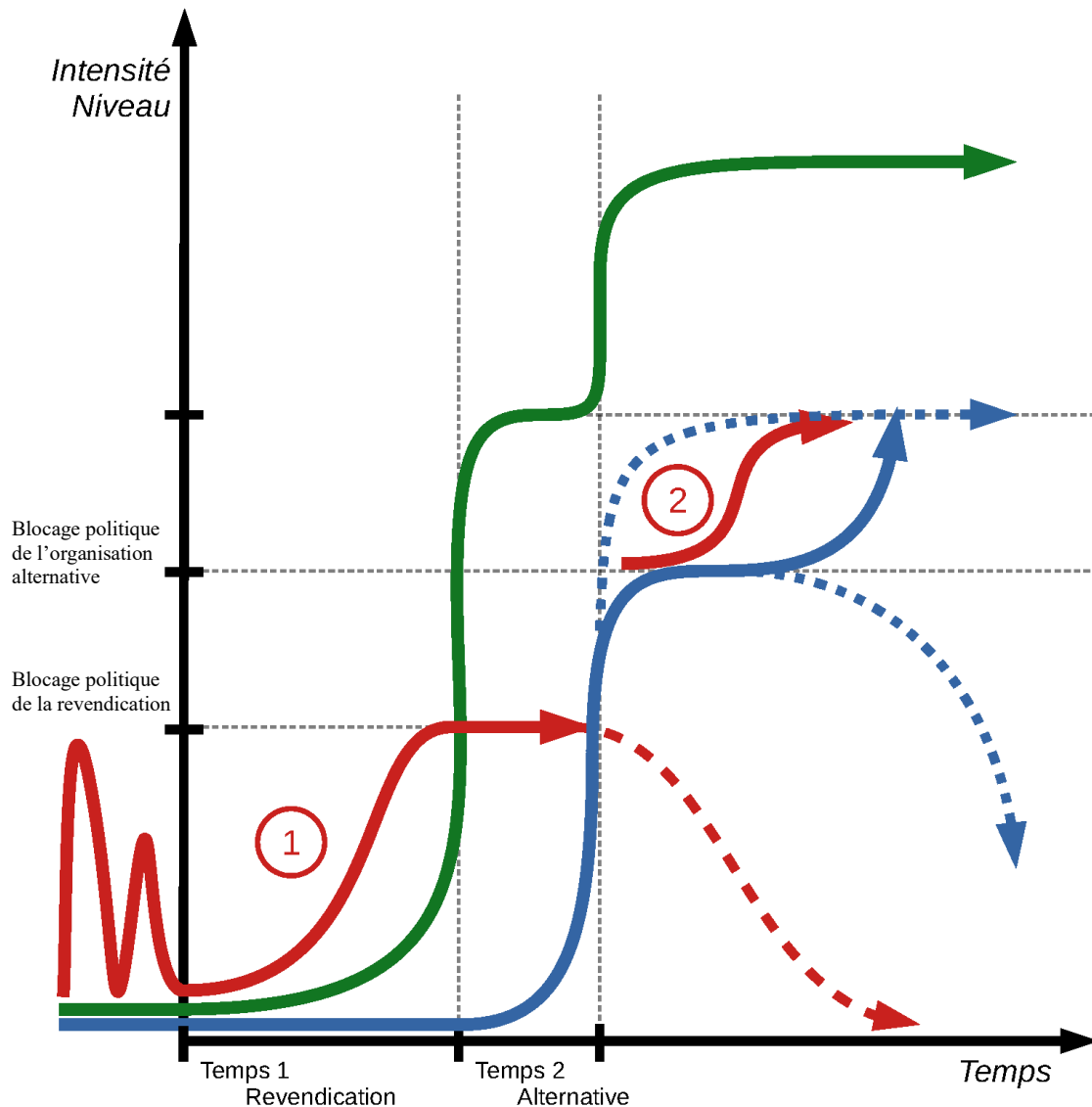


ILLUSTRATION 14 : COURBES DE VALEURS, PRATIQUES ET ACTION AU COURS D'UNE SEQUENCE DE MOBILISATION AVEC CONSTRUCTION D'ALTERNATIVE

Note de lecture : La courbe rouge renvoie à l'élément « Action » et désigne les mobilisations militantes traditionnelles (manifestations, pétitions, plaidoyer...). La courbe verte renvoie à l'élément « Valeurs » et désigne le niveau d'élévation des consciences relatives à la problématique de la mobilisation. La courbe bleue renvoie à l'élément « Pratiques » et désigne les pratiques sociales ordinaires relatives au domaine de la mobilisation (mode de déplacement, type d'alimentation, pratiques monétaires...).

La mobilisation débute par une séquence d'actions (courbe rouge) visant au « mûrissement du fruit », à l'établissement d'un problème public. Elle est provoquée par un groupe minoritaire dont le niveau de valeurs est élevé³⁶⁷. Cette revendication est suffisamment accessible au niveau des mots d'ordre revendicatifs pour attirer le plus grand nombre. Pour ce faire, elle puise dans le registre du contenu programmatique, du projet de société ; mais aussi du contenant et de l'outil institutionnel permettant de le mettre en place. D'autre part, cette séquence de mobilisation offre des *actions pratiques* ou des *pratiques de mobilisations* suffisamment accessibles. Ce premier temps produit une élévation des consciences, des valeurs (courbe verte). La fin de cette séquence de mobilisation advient avec le refus des autorités publiques d'accéder à la satisfaction de la revendication. Ce refus produit une élévation immédiate du niveau de conscience³⁶⁸. Les aspirations des publics mobilisés peuvent alors dépasser le niveau revendicatif précédemment demandé. Il en résulte généralement une déportation du contenu revendicatif qui tend à vouloir dépasser le blocage programmatique par une revendication institutionnelle.

Mais, devant le blocage politique, et bien que le niveau des consciences s'élève, le risque est de voir la courbe de mobilisation s'essouffler, voire redescendre. Le niveau de la matérialité, des pratiques réelles (courbe bleue), n'a pas évolué pendant toute la séquence. Tant qu'il n'y a pas de satisfaction des revendications, le niveau de domination des problématiques matérielles se poursuit. Il peut parfois y avoir des tentatives de négociations pour déboucher sur un minimum d'acquis concrets, mais l'élévation des consciences produite antérieurement modifie la perception du référentiel et conduit souvent à décliner les possibilités en demi-teintes des adversaires. La séquence de mobilisation ne pouvant durer éternellement, le risque de délitement est réel, d'autant que l'élévation du niveau des valeurs produit un décalage avec le niveau des pratiques et cet écart ne peut, lui non plus, être éternel. Pour éviter que ce ne soit le niveau des valeurs qui redescende, avec une frustration entravant les futures mobilisations, ce sont donc les pratiques qui doivent s'élever.

Vient alors le temps de la construction de l'alternative (Temps 2). Elle va permettre de faire monter le niveau des pratiques concrètes, de répondre, bien que partiellement, aux problématiques matérielles, de combler un besoin concret, et un manque d'outil institutionnel. L'action militante et la pratique de vie fusionnent alors, se confondent, en troublant d'ailleurs

³⁶⁷ Il s'agit bien d'un niveau projeté de transformation et non d'une appréciation normative. Non représenté sur le schéma. Nous nous en tenons à schématiser, proposer une illustration, des courbes générales de valeurs, pratiques et action des publics visés dans les différentes séquences d'une mobilisation.

³⁶⁸ C'est, dans le langage courant, le processus de radicalisation.

leurs perceptions par les acteurs : est-ce là du militantisme ? Est-ce la simple application des cadres normatifs ?

L'élévation du niveau des pratiques par la construction d'alternatives se heurte toutefois généralement à un nouveau blocage politique qui plafonne le développement de l'organisation alternative. Il peut intervenir sur la base d'un règlement juridique nouveau, d'une nouvelle interprétation d'un texte réglementaire, ou de sa mise en application soudaine. Ce blocage peut aussi provenir d'une restriction de moyens dans le développement de l'organisation alternative. Plus rarement, il peut également s'agir d'une opération de *dumping* des organismes publics ou lucratifs par les adversaires, cherchant à concurrencer le développement des organisations alternatives³⁶⁹.

Ces blocages, notamment lorsqu'ils sont perçus comme résultant d'une intentionnalité de nuisance par les adversaires, produisent une nouvelle élévation des consciences. L'intervention est alors généralement perçue non pas comme un refus de changement, mais à l'inverse, comme une agression illégitime à un cadre normalisé.

Pour éviter que l'organisation alternative ne périssent dans une nouvelle situation de blocage, une nouvelle séquence de mobilisation s'ouvre. Elle vise à rétablir les perspectives de développement initialement projetées. Toutefois, l'élévation des consciences peut impliquer une redéfinition des orientations pour, de nouveau, partir à la quête d'une résorption de l'écart entre valeurs et pratiques.

Ne dépendant pas de l'accord de l'adversaire, ce type de militantisme permet de résorber l'écart des tensions entre valeurs et pratiques qui peuvent habiter les publics mobilisés. Il s'agit certes d'une étape intermédiaire si l'on accepte qu'elle se place à un niveau inférieur aux aspirations construites dans le cadre d'une lutte. Mais elle permet de la sorte d'établir des avancées tangibles dont les apports principaux ont deux effets centraux.

D'un côté, parce qu'elles ne se contentent pas de produire une élévation des consciences, elles produisent une élévation des pratiques en déplaçant l'existant, le niveau objectif des dominations réelles. D'un autre côté, elles permettent de décrocher des victoires qui, bien qu'intermédiaires, inscrivent la pratique militante dans des mécaniques de gratification immédiate, provenant d'une succession de luttes gagnées favorisant la poursuite des engagements dans un processus d'*empowerment*³⁷⁰ (ou capacitation).

³⁶⁹ Nous traitons plus en détail ces relations entre organisations dans le chapitre suivant.

³⁷⁰ M.-H. Bacqué et C. Biewener, *L'empowerment, une pratique émancipatrice?*, *op. cit.*

À l'inverse, nous avons pu travailler sur la représentation de ces mêmes courbes dans le cas de luttes sans construction d'alternatives. Tout l'intérêt de la construction d'alternatives apparaît dans cette seconde illustration placée ci-dessous.

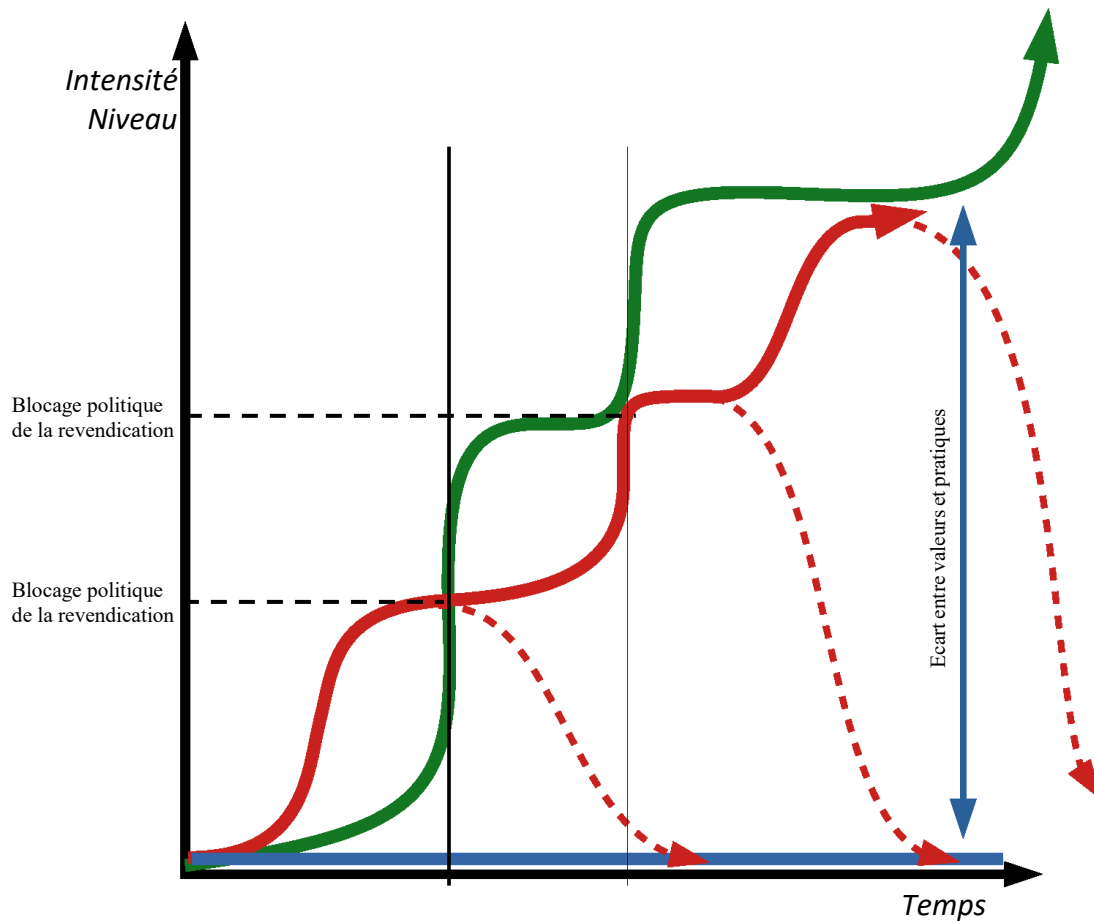


ILLUSTRATION 15 : COURBES DE VALEURS, PRATIQUES ET ACTION AU COURS D'UNE SEQUENCE DE MOBILISATION SANS RECOURS A LA CONSTRUCTION D'ALTERNATIVE

Note de lecture : voir l'illustration précédente.

Ces luttes démarrent de façon identique, par la proposition de participation à des mobilisations par un groupe minoritaire. De la même façon, le déclenchement d'une mobilisation (courbe rouge) va produire une élévation des consciences (courbe verte) qui peut s'accélérer avec le refus de satisfaire aux revendications. Mais, comme le rappelait MB, ces cycles de mobilisations ont un point culminant d'intensité. Si les revendications ne trouvent pas une satisfaction, le risque est particulièrement important que la pratique de mobilisation s'épuise sans produire un quelconque changement de la réalité, une quelconque évolution du niveau de domination objectif. Le cycle de mobilisation aura certes produit une élévation des consciences, mais cela contribue finalement à créer puis alimenter un décollement entre les valeurs

défendues et les pratiques réelles, et contribue alors à des tensions dans la façon d'éprouver le monde.

Toutefois, ce décollement n'est pas nécessairement nuisible. Il peut, au contraire, être le levier sur lequel se déploient de nouvelles mobilisations visant à résorber cet écart. Il peut éventuellement provoquer le transfert vers d'autres modalités de transformations sociales, comme la construction d'alternatives ou la transformation individuelle et communautaire. Il peut également favoriser les conditions pour une transformation par les canaux politiques, en préparant un électorat pour une alternance, ou en disposant les publics à des renversements plus fondamentaux.

En revanche, ce processus d'élévation des consciences non accompagné d'une élévation des pratiques, cette élongation des tensions entre ces deux polarités, ne peut persister³⁷¹. Les individus ne peuvent supporter le vécu immédiat d'une situation de frustration, et son maintien, qu'à la condition qu'ils aient, non pas la croyance ou l'espérance, mais bien la certitude qu'elle est nécessaire pour l'obtention d'une gratification différée. La présence de ces tensions, d'incohérences, se range aux côtés des coûts du militantisme. Ce sont des « mises en gage » qui sont justifiées comme étant des « moyens » au service de « finalités » qui les dépassent. Elles ne doivent leur sens qu'à cette projection.

Dans le type d'action rationnelle en finalité³⁷², les moyens de l'action ne prennent leur sens qu'au regard des objectifs poursuivis et des conséquences prévues de l'action. Cette « certitude » de l'utilité est donc essentielle. Pourtant, elle est peu saisissable et surtout volatile. L'incertitude est d'ailleurs d'autant plus grande que les objectifs sont ambitieux ; d'où l'absolue nécessité de la « conviction ». Plus la conviction est élevée, et plus elle permet de consentir aux sacrifices inhérents à l'action militante, y compris à supporter les tensions normatives qu'elles entraînent en attendant les moments de victoire, de délivrance. Or, lorsque le niveau de « convictions » s'effrite, ou dit autrement, lorsque la certitude de l'utilité des moyens décline, le schisme normatif ne peut plus tenir. Dans ces conditions, pour éviter que ces soient les valeurs qui reculent, l'enjeu est de fournir de nouveaux éléments de certitude.

³⁷¹ Nous n'avons pas pu creuser davantage cet aspect de la recherche. Il aurait été stimulant d'approfondir les mécaniques à l'œuvre pour mieux réussir à cibler les facteurs expliquant la descente de l'élément « Valeurs », mais aussi de mieux quantifier la durée et les facteurs permettant de comprendre le maintien. Nous donnons quelques éléments, quelques tentatives d'explication dans cette thèse. Mais la nécessité de clôturer notre collecte de terrain d'une part, et le fait que le protocole d'enquête ne soit pas élaboré pour ce questionnement d'autre part expliquent ces apories. On ne peut que souhaiter l'élaboration de travaux qui viendraient renseigner ces phénomènes expliquant qu'à un moment historique de radicalisation de la modernité des individus, mus par un désir d'immédiateté, ces derniers maintiennent malgré tout des possibilités de dissociation des éléments de Valeurs et de Pratiques durablement en l'absence de certitude sur la possibilité de réunion de ces deux polarités.

³⁷² M. Weber, *Economie et Société*, *op. cit.*

C'est ici que la démarche gradualiste prend tout son sens. L'enchaînement de victoires, certes modestes, mais palpables, fournit autant d'expériences empiriques de l'utilité d'une frustration temporaire suivie d'une gratification. L'ouverture de combats gagnables prend donc une double fonction : celle d'obtenir ces victoires ; mais surtout de consolider la certitude par un vécu expérientiel.

La radicalisation de la modernité entraîne chez l'individu une sécularisation intégrale qui annihile également les croyances appliquées au champ militant. Le processus de rationalisation qui guide dorénavant les représentations du monde chez les individus, leurs perceptions des champs des possibles, nécessite qu'ils obtiennent des éléments empiriques, tangibles, réels. Ils ne peuvent se contenter de convictions, de croyances, d'espérance d'un monde meilleur.

De ce fait, on peut observer ici que ce n'est pas tant l'immédiateté de la gratification de l'action qui est le critère discriminant les pratiques militantes antérieures. Au contraire, nous avons vu que les participants puisent dans des registres de justification d'articulation d'un militantisme radical et pragmatique reposant sur un processus d'amélioration et d'obtention de résultats satisfaisants les constructions idéalisées dans un temps bien plus long que celui de l'action projetée actuellement. Les participants montrent bien qu'ils sont en mesure de penser et de projeter des gratifications différées, des satisfactions futures. En revanche, ce qui est clairement distinctif en comparaison avec les modes de militantisme des décennies précédentes, c'est la volonté que l'avancement soit certain, d'où l'impératif de concrétisation immédiate. Il faut qu'il y ait une certitude de l'utilité des investissements entrepris par les militants. L'accélération de la modernité est bien une radicalisation de la *rationalisation* du monde. Dans le champ militant, ces mutations sociologiques en ont clairement raboté les aspects romantiques et aventuriers.

La construction d'alternatives apparaît donc comme une pratique tout indiquée dans ce contexte sociologique. Elle propose des transformations pratiques, donnant des éléments matériels ; des « certitudes » sur les transformations sociales par la dimension « concrète » et « immédiate ».

CHAPITRE 8 : Transformation sociale et devenir des organisations

La thèse que nous soutenons au sein de cette recherche consiste à penser que la construction d'alternatives incarne une véritable modalité de transformation sociale face au blocage des modalités intervenant par les canaux politiques. Cette affirmation repose sur l'observation du double logiciel radical et pragmatique chez les participants. Le pragmatisme invite à démarrer la transformation depuis l'existant en tenant compte des contraintes de l'action. La radicalité, quant à elle, doit simultanément stimuler une permanence de la transformation, une avancée graduelle. Cette volonté de transformation continue est une condition sine qua non. Le cas échéant, les organisations alternatives n'incarneraient que la simple réponse à un besoin matériel immédiat « ici et maintenant ». Elles seraient alors une « fin en soi », dénuées de projection émancipatrice pour « plus tard ». Elles ne développeraient alors qu'un seul des deux volets de ces organisations. Le second volet consiste quant à lui à s'appuyer sur cette réponse matérielle immédiate pour esquisser des situations « désirables » ultérieures et stimuler le franchissement des étapes qui y mènent.

Au-delà de la description de l'expérience du militantisme au travers de la construction d'alternative, l'observation de la présence ou de l'absence de stratégies gradualistes chez les participants à l'intervention sociologique fut centrale. Au cours des séances, nous avons rencontré des revirements analytiques sous l'impulsion des discussions d'hypothèses avec les participants. Nous avons notamment dissocié une dialectique de progression de l'existant vers l'horizon de celle de la radicalité et du pragmatisme qui fut illustrée par la métaphore du *funambule*. En mettant en lumière cette configuration, nous avons pu analyser et collecter les témoignages et réflexions des participants au sujet des stratégies qu'ils envisagent dans ce cheminement depuis l'existant.

Il s'agissait plus généralement d'aborder les enjeux organisationnels avec ces militants. Les organisations alternatives proposent des pratiques de vie. Ce sont des étapes situées dans l'avancement de l'existant à l'horizon. L'enjeu consistait donc à observer avec les participants s'ils les concevaient comme des étapes intermédiaires projetées dans un désir d'avancement renouvelé. Le cas échéant, il était surtout central de comprendre le rôle stratégique que les participants confèrent aux organisations alternatives dans cet avancement général. Comment contribuent-elles à poursuivre les avancées graduelles ?

Cette interrogation s'est posée avec autant d'acuité que les participants relevaient parallèlement un phénomène : celui de l'institutionnalisation des organisations alternatives.

Les organisations alternatives produisent des transformations sociales. Ces transformations sociales sont une normalisation de nouvelles pratiques de vie. Les organisations alternatives produisent une transformation sociale qui, en retour, transforme elle-même les organisations alternatives. Cette normalisation entraîne les organisations alternatives dans un processus que l'on nomme communément l'« institutionnalisation ». Et c'est bien de cela dont il s'agit, du processus qui mènent progressivement ces actions collectives, ces mobilisations d'acteurs, à assurer le rôle d'institutions.

Les pratiques militantes visent le passage *vers* d'autres pratiques de vie. Mais, contrairement aux événements militants éphémères, elles visent surtout au *maintien* de ces pratiques dans le temps. En l'absence d'intégration des revendications militantes dans le tissu social par la sphère politique, ce sont donc les militants eux-mêmes qui se chargent de la construction des outils instituants opérationnels.

Ce type de pratique militante suppose une confrontation à des enjeux et des modes de fonctionnements inédits pour les militants en termes de postures, de compétences, et de maîtrise des techniques de mobilisation. Il ne s'agit plus d'une action nécessitant la seule maîtrise de compétences « classiques » des répertoires d'actions protestataires. Elles supposent une mutation des postures et l'acquisition de nouvelles compétences dont la combinaison est inédite. Cette forme d'action exige des capacités de création d'un système institutionnel. À cela s'accompagnent des compétences de gestion quotidienne et d'administration générale de ces organisations. Enfin, parce que leur raison d'exister reste d'incarner des actions militantes, elles exigent tout à la fois le maintien d'aptitudes transformatrices; quitte à provoquer la propre subversion et le dépassement des organisations que ces militants ont eux-mêmes créées.

L'« institutionnalisation » des organisations alternatives, leur transformation en outils instituants de nouvelles pratiques de vies, ne peut être envisagée comme un recul. Elle est indissociable de la démarche et fait même office de critère de réussite. La *normalisation* et l'*institutionnalisation* de ces pratiques militantes sont donc nécessaires et font partie intégrante de la portée transformatrice. Mais, ces phénomènes entraînent un certain nombre d'effets indésirables perçus comme des risques pour les participants. Les organisations alternatives ne sont pas épargnées par les effets d'inertie qu'entraînent leur institutionnalisation et leur normalisation. Leur développement est désiré par les participants. Il permet d'augmenter le « poids », la prégnance de ces organisations sur la réalité sociale. Mais ce « poids » est également ce qui limite les possibilités de renouvellement, de déplacement et de progression des organisations vers un horizon émancipateur.

Par ailleurs, cette transformation sociale questionne les rapports à l'armature institutionnelle officielle en ce qu'elle produit un changement normatif qui, progressivement, vient impacter les organisations administratives et les acteurs de l'économie lucrative. Cette dynamique interroge donc hautement les modes de production de la société qui étaient généralement confiés au champ politique et à son armature institutionnelle.

8.1. Transformation sociale et dynamique de normalisation

8.1.1. Normalisation des pratiques et changement social

Lors des premiers groupes, nous avons assez rapidement questionné la notion d'institution. Certains participants avaient initialement une perception particulièrement négative du terme « institution » renvoyant d'une part à l'appareillage administratif hégémonique, mais aussi au processus qui y est associé : l'institutionnalisation.

Nous avons alors proposé de discuter la notion d'institution, voyant dans la description de leurs activités, une correspondance avec la notion « d'institution ». Nous leur avons soumis plusieurs définitions du CNRTL selon lequel une institution renvoie à « *un organisme public ou privé, régime légal ou social établi pour répondre à quelque besoin déterminé d'une société donnée* »³⁷³. Les participants ont alors confirmé le fait que les organisations alternatives incarnent des institutions. Leurs activités durables et la réponse à des besoins sociaux sont autant d'éléments précédemment soulevés qui furent de nouveau discutés.

Rapidement, le processus d'institutionnalisation fut au centre des débats. Il fut saisi sous deux angles car l'atteinte des objectifs militants par les organisations alternatives produit deux effets concomitants mais paradoxaux. D'une part, en attirant les populations vers l'adoption de nouvelles pratiques de vie, les organisations alternatives produisent une transformation sociale, un mouvement de la société. Elles occasionnent un changement *normatif*. D'autre part, cette attraction entraîne un développement et une structuration qui vient irrémédiablement limiter les possibilités de renouvellement du mouvement des organisations alternatives. Elles s'institutionnalisent.

Les organisations alternatives instituent une normalisation de pratiques de vie. Elles connaissent en conséquence un processus d'institutionnalisation. Ces deux processus sont concomitants mais leur distinction est opportune pour mieux saisir les clefs des transformations sociales relevées par les participants.

³⁷³ CNRTL, « Institution », <https://www.cnrtl.fr/definition/institution>, consulté le 08/09/2017

Les organisations alternatives proposent des changements de pratiques de vie. Elles visent la normalisation de ces nouvelles pratiques. Il s'agit bien d'entraîner des modifications comportementales qui font entrer les organisations et les pratiques qu'elles proposent dans un processus de normalisation.

L'exemple des Baso Berri³⁷⁴ est assez significatif du développement des initiatives partant de peu et qui se retrouvent aujourd'hui être une norme de pratiques appliquées dans les événements les plus importants y compris ceux éloignés du champ revendicatif (rencontres sportives, fêtes de Bayonne, etc.). ND, qui fut membre de l'association Alternatiba à l'origine de ces verres, explique cette dynamique qui fut importée et diffusée par la revue que les membres publiaient.

On a fait un article sur ça, en se disant « On devrait le faire ici ». Et puis on a lancé Baso Berri. Ça a pris petit à petit et c'est devenu assez grand. Bon, maintenant c'est plus... Il y a toujours Baso Berri qui existe et qui gère quelques projets mais ça a été repris par tellement de structures. Le principe a été récupéré et utilisé et c'est devenu quelque chose de standard. (ND, G3S1, p. 24)

La scolarisation en écoles immersives en langue basque, la consommation de produits par le biais d'AMAP, l'information par le biais des médias associatifs en langue basque ou encore l'utilisation de la Monnaie Locale Complémentaire Eusko sont autant d'exemples de pratiques qui tendent à se fondre dans la norme. Elles restent minoritaires à l'échelle de la population totale du territoire, mais elles ne font plus l'objet d'une perception sociale négative. Les premières expériences, initiées au début des années 1970, ont pu connaître un renversement de la perception sociale à leur égard. Certaines de ces organisations sont d'ailleurs à ce point normalisées qu'elles ne sont même plus perçues comme alternatives³⁷⁵.

Comme nous avons pu le voir avec le témoignage de ND ci-dessus, certaines pratiques connaissent un tel succès que les organisations qui en étaient à l'origine ne peuvent plus assurer leur gestion. La demande sociale est telle qu'elle déborde les organisations alternatives. C'est le cas ici avec l'organisation éponyme qui s'assurait de la gestion de ces verres réutilisables ; mais c'est aussi le cas, par exemple, de l'enseignement de la langue basque. Les propositions d'enseignement de la langue basque à des adultes se multiplient hors d'AEK qui était historiquement l'opérateur en la matière. De même l'enseignement immersif en langue basque

³⁷⁴ Pour rappel, les Baso Berri sont des verres réutilisables en plastique dur.

³⁷⁵ Lors de la première phase d'échantillonnage, un parent d'élève de l'ikastola qui ne put finalement participer à l'intervention sociologique nous précisa d'ailleurs dans son courrier de refus que pour lui, de toutes les façons, Seaska n'était pas une alternative, expliquant qu'il s'agissait de quelque chose de « normal ». Après quelques échanges et devant notre surprise, il précisa finalement que cela « devrait » l'être.

pour les enfants tend à se développer au sein des autres systèmes scolaires (public et confessionnel). Certains participants peuvent se réjouir de la normalisation produite. Mais ils soulignent aussi fréquemment avec regret le fait que ces « récupérations » ne reprennent pas également les méthodes d'application. Ils relèvent ainsi que les motivations initiales de leurs organisations étaient bien de proposer « autre chose » mis en place « autrement ». Ce second aspect est souvent délaissé dans la diffusion des pratiques alternatives. Mais il est aussi parfois écarté par les propres organisations alternatives lors de leur croissance.

8.1.2. Les tensions liées au développement des organisations

Les participants ont observé que cette transformation de pratiques des individus était synonyme d'attraction de la masse. Or, en retour, ils observent que l'attraction de ces nouveaux publics modifie la sociographie des membres des organisations, parfois même jusqu'au cercle des dirigeants ou des personnels salariés. Nombreux sont les participants qui déplorent le fait que la ferveur militante des premiers moments se tarisse à leurs yeux. Les conséquences de ce développement firent l'objet de nombreuses discussions. La professionnalisation des organisations était le thème le plus récurrent.

La question de la répartition du pouvoir au sein des structures est assez centrale dans la relation entre les permanents et les bénévoles. Le seul fait que les premiers soient dans la gestion quotidienne, dans la maîtrise technique en fait des personnes qui gagnent en expertise et peuvent avoir des zones de frictions sur la répartition du pouvoir avec les seconds. FL (G1) témoigne d'un cas où sa demande d'assister à une réunion fut même questionnée par un salarié. Pour SZ, la prise de pouvoir par les permanents peut constituer un risque pour l'association.

BC a dit à un moment « C'est nous les professionnels qui menons l'association ». Pour moi, c'est là où est tout le danger. [...] je dirais presque que c'est naturel parce qu'ils sont tout le temps au bureau. Des fois, certaines associations n'ont pas assez d'activité, donc ce sont les permanents qui en créent. D'autres fois, ils sont débordés et ne font pas tout ce qu'il faudrait faire, donc ils choisissent ce qui leur plait. Je dirais que c'est naturel mais c'est là où rentre en jeu le bénévolat. Si le conseil d'administration n'est pas là pour contrôler les permanents – parce que ce sont ses salariés après tout – c'est là où ça dérive... [...] C'est ce qu'il s'est passé un peu partout. Quand un conseil d'administration ne veut pas prendre ses responsabilités, ce sont les permanents qui les prennent ; parce que pour eux, ce sont leurs emplois et ils ont intérêt à les préserver. (SZ, G1S4, p. 6)

Pour lui, la substitution progressive du pouvoir par des professionnels constitue aussi un risque pour les salariés eux-mêmes, d'où son intervention contre la prise de pouvoir des permanents, dans les associations qu'il explique dans l'extrait suivant :

Comme tous les permanents, elle a commencé à grignoter ; à prendre gentiment plus de pouvoir. Je me suis toujours battu contre ça. Et je lui ai expliqué pourquoi. Je lui ai dit : « Moi je me battrais contre ça. Et je me bats pour toi parce que je te protège. Le jour où ça n'ira plus, c'est toi qui vas partir. Ce n'est pas nous, c'est toi. Un président, s'il s'en va, c'est fini, c'est du bénévolat. Tandis que toi tu es professionnelle ». Donc il faut les protéger. (SZ, GIS4, p. 6)

La professionnalisation est pour beaucoup, un des canaux de fragilisation des organisations alternatives. En l'absence de modèle économique viable et autonome pour assurer le paiement des salaires, la présence de professionnels crée parfois une dépendance aux subventions publiques.

Je sais qu'il y a des associations qui se sont créées dès le départ de manière professionnelle, avec des permanents. Ça inclue une chasse à la subvention qui est un départ de compromis. [...] d'autant plus qu'on nous regarde. Et le regard extérieur vers quelqu'un qui se tire tout de suite un salaire ou qui peine pendant des années est tout à fait différent dans le problème de la reconnaissance de cette association. (VP, GIS4, p. 10)

S'appuyant sur l'exemple d'une association extérieure au territoire d'étude, VP ajoute que la présence de professionnels peut faciliter l'intégration des organisations alternatives par les adversaires.

Je sais par exemple que L'ASSOCIATION X³⁷⁶ [...] il y a 25 ans, c'était deux ou trois notables qui allaient à tous les repas de la sous-préfecture. Et qui n'avaient plus aucun rapport avec la base. [...] Donc je dis que les professionnels sont plus vulnérables à la digestion par nos adversaires. (VP, GIS4, p. 10)

Pour ce motif, VP souligne la nécessité de mettre en place des garanties de non-déviations. Un des facteurs est le maintien d'une information transparente, un contact permanent avec les bases adhérentes. Il résume sa position ainsi :

³⁷⁶ VP a tenu à ce que la mention de cette association soit anonyme.

Mais j'insiste. La nature profonde c'est l'adhésion à la cause par rapport à la technicité, le respect des salariés, et cette restitution pour éviter que le salarié et la technique dirigent au-delà de... du désir. (VP, GIS4, p. 11)

Cette tension entre équipe de dirigeants et salariés dans la gestion du pouvoir est classique dans les organisations. Elle l'est tout particulièrement dans les milieux militants et plus encore dans le champ des organisations alternatives qui compte plusieurs centaines de salariés au Pays Basque Nord. Nous avons constaté que les salariés oscillent dans une ambiguïté entre deux modèles :

- Le premier modèle est celui du militant-salarié. Il va généralement s'agir de bénévoles dont le temps pourra être entièrement dédié à la structure grâce à leur recrutement comme salarié. Leur implication dépasse les conditions prévues de ce statut par le temps consacré, la place décisionnelle, etc.. C'est parfois le cas de présidents ou fondateurs des organisations, qui « incarnent » la ligne stratégique et deviennent « permanents » pour se consacrer entièrement à la mission de l'organisation.
- Le second rôle est celui du salarié-exécutant d'une structure militante. Dans ce cadre, c'est le caractère « militant » de l'organisation qui donne la teinte spécifique à la mission du salarié, mais celui-ci est uniquement recruté pour sa technicité et l'exécution de tâches définies par les organes de direction de l'organisation.

Ces deux archétypes de salariés d'organisations militantes se chevauchent très souvent avec plus ou moins de frictions. Ces tensions proviennent d'une divergence de perceptions entre le rôle interprété par le salarié et celui attendu par les employeurs. Nous pourrions résumer ces divergences d'attentes par le tableau à double entrée suivant :

TABLEAU 4 : CROISEMENT DES ROLES ATTENDUS ET INTERPRETES PAR LES SALARIES
D'ORGANISATIONS MILITANTES

		Rôle interprété par l'individu	
		Rôle militant	Rôle employé
Rôle attendu par l'organisation militante	Rôle militant	Modèle du militant-salarié : Fonctions de (co) direction, implication élevée ; risques politiques	Conflit sur le temps de travail ; critique d'une faible implication
	Rôle employé	Conflit de pouvoir ; critique d'une rétention du pouvoir, divergence d'orientations	Modèle du salarié – exécutant : Fonctions d'exécution, implication modérée, encadrée et durable

Il y a un problème dans la perception des statuts des personnes salariées (selon qu'elles soient avant tout militantes ou employées) et qui va engendrer des interprétations de rôles différents. Or, c'est lorsque l'interprétation des rôles entre les personnes salariées et les membres dirigeants divergent que se crée les conflits d'appréciation. Chaque situation conflictuelle nécessite une implication plus importante de la part des autres membres soit pour compenser le manque d'implication ; soit pour compenser un déficit d'encadrement de la direction.

Recruter des personnes dont il est attendu qu'elles aient un rôle militant suppose des difficultés pour trouver les candidats qui sont à la fois techniquement efficaces, prêts à fournir une implication élevée, et dont la vision correspond à celle de l'équipe de direction. Si la personne ne possède pas les mêmes visions, la difficulté d'accepter le partage de la direction conduit souvent à une dérive vers un conflit de pouvoir.

FL évoque par exemple le cas d'un permanent, seul salarié d'une structure dont il était président, incarnant le mieux la posture du salarié-militant. Il décrit la motivation et l'implication de ce salarié lorsqu'il a proposé spontanément sa candidature, séduit par le projet, y projetant une force de travail particulièrement importante où parallèlement FL explique « *il était à la limite du burn-out* » (FL, G1S4, p. 12). FL s'accorde avec les autres participants du groupe sur le fait que l'implication des salariés, adoptant à la fois un rôle de militant, entraîne des questions d'articulation du pouvoir grâce au déséquilibre de maîtrise des informations et compétences à la conduite des orientations.

Mais la notion de pouvoir, en tous cas, elle est permanente. C'est-à-dire qu'il connaît techniquement les dossiers et les sujets. Par exemple, là, on est en train de faire les statuts, de finaliser les statuts de la coopérative. C'est lui qui est dessus. (FL, GIS4, p. 12)

FL poursuit et illustre avec un cas de conflit sur la répartition et la hiérarchie des rôles dans cette répartition de pouvoir entre dirigeant et salarié.

Je l'ai eu au téléphone cette semaine et je lui dis « Tiens, j'aimerais bien venir à cette réunion-là. Je trouve que c'est important. » Il me dit « Mais pourquoi ? Tu n'étais pas là [...] tu n'as pas suivi le dossier. » Je lui dis « Pourquoi ? Parce que je ne suis plus le président de l'association, mais je suis quand même super fortement impliqué. J'ai envie. » Donc la notion de pouvoir est présente inconsciemment. C'est dans son rôle. Là, il y a une lutte permanente. Il faut en permanence mettre cette notion-là sur la table. (FL, GIS4, p. 12)

8.2. Transformation sociale et transformation des organisations

La normalisation des pratiques proposées et l'institutionnalisation des organisations alternatives sont finalement les deux faces d'un même processus. Il en résulte un déplacement de ce que nous avons nommé le « centre de gravité », cet espace théorique correspondant à l'axiomatique normative hégémonique. Le recours à la construction d'alternatives constitue ainsi un véritable mouvement social au sens le plus strict du terme : un *mouvement* de la société, un déplacement de la matérialité, de l'existant. Ce déplacement, ce *mouvement* est un déplacement normatif. En définitive, un « mouvement *du* social » c'est une modification des normes sociales, des conduites effectives des individus. Les organisations alternatives provoquent effectivement ce changement normatif en proposant une transformation des pratiques de vies des individus en direction d'un l'horizon. L'enjeu des alternatives est d'exercer une force d'attraction sur la population générale située au centre de gravité, au point normatif hégémonique. Cette image du « centre de gravité » a permis de mieux illustrer les « forces » et les déplacements des individus par l'illustration suivante :

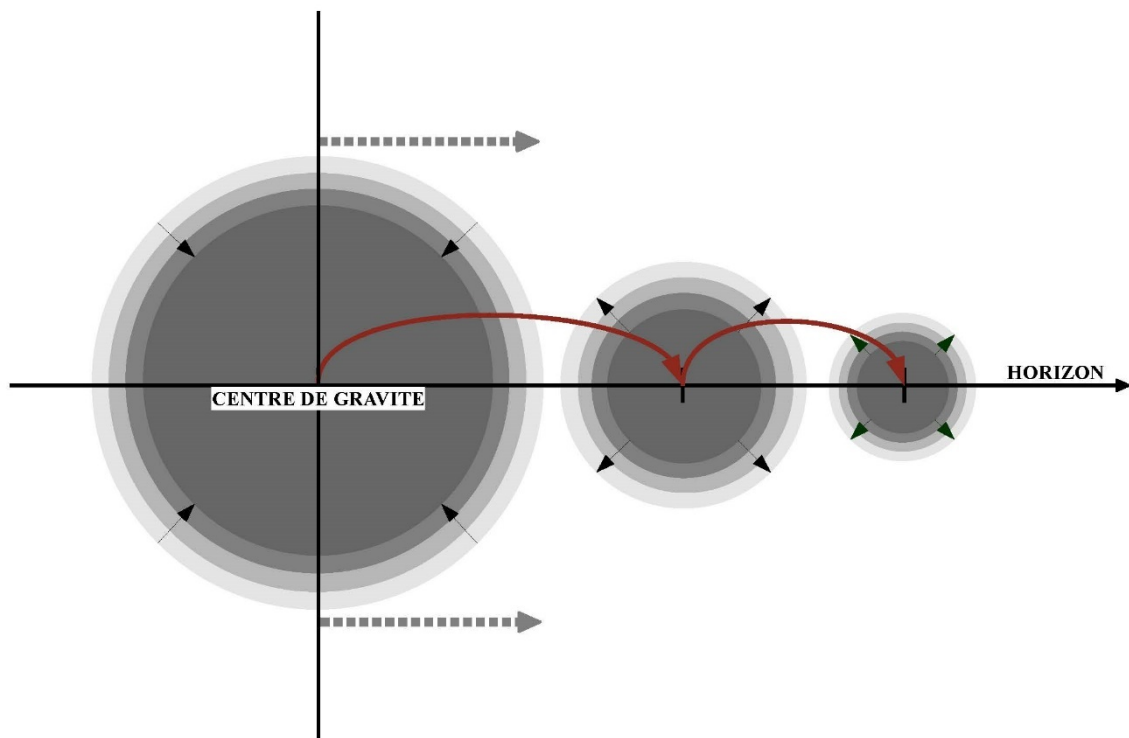


ILLUSTRATION 16 : REPRESENTATION SCHEMATIQUE DU DEPLACEMENT NORMATIF

Note de lecture : Les cercles représentent les organisations placées sur un axe revendicatif selon leur degré d'élévation du niveau des transformations projetées. Le premier cercle sur la gauche représente le « centre de gravité » correspondant aux types de pratiques sociales hégémoniques. La taille des cercles illustre les effectifs décroissants de ces organisations à mesure que l'on s'éloigne de la normalité vers l'horizon désiré. La dynamique de normalisation des organisations est représentée par le passage des individus d'une organisation à l'autre (par les flèches rouges) ce qui provoque un déplacement axiomatique du centre de gravité (par la flèche grise en haut à gauche). Les effectifs des organisations alternatives (les cercles sur la droite) augmentent à mesure que s'érode celui du centre de gravité.

Les organisations alternatives exercent une force d'attraction sur la population générale et la mettent en mouvement. Le résultat de cette attraction provoque un changement de l'axiome général, de la norme sociale. Il se déplacerait ainsi en direction de l'horizon à mesure que la population se déplace d'alternative en alternative.

Mais cette attraction pose plusieurs questions centrales. Si l'on suit cette mécanique, on peut rapidement observer que le résultat est que les organisations arriveraient progressivement à incarner l'institution hégémonique porteuse de la normalité centrale. À l'origine alternative, elles viendraient en définitive incarner le centre de gravité.

C'est à ce niveau qu'interviennent des jeux de perception des mécaniques d'institutionnalisation, d'attraction et d'intégration. Ce développement et cette institutionnalisation des organisations alternatives sont communément perçus comme un effet de l'attraction du centre de gravité où ce serait l'initiative citoyenne qui reculerait et serait

« intégrée » par l'adversaire. Les alternatives reculeraient vers l'axe normatif hégémonique. Mais, ce même phénomène peut aussi faire l'objet de l'interprétation inverse. Les analyses menées avec les participants ont davantage établi que l'intégration n'est pas celle de l'alternative dans le système, mais celle de la population dans l'organisation alternative. Dans ce cas, c'est l'axe normatif hégémonique qui se déplace vers les alternatives.

L'adoption de nouvelles pratiques de vie, la transformation sociale et normative d'une part croissante de la population générale, implique une mutation des organisations qui les créent, les administrent, les instituent. Pour un même phénomène, deux interprétations sont généralement adressées. Les principaux acteurs y voient surtout l'effet d'attraction de leurs organisations. Ils constatent cette augmentation quantitative des publics qui viennent augmenter les effectifs de consommateurs de produits paysans, d'utilisateurs des systèmes monétaires et de finance solidaire locale, de parents d'élèves... C'est un atout dont ils relèvent les menaces sans ambages. Que les organisations alternatives accomplissent les missions pour lesquelles elles ont été créées ne fait aucun débat chez les participants. Les effets d'accroissement et d'institutionnalisation qu'elles entraînent non plus. La professionnalisation ou l'amélioration des conditions d'action ont simplement fait intervenir des témoignages teintés de nostalgie rappelant les épreuves surmontées lors des premiers moments.

Si l'on écarte ces éléments d'ordre émotionnels, l'institutionnalisation n'est pas source d'inquiétude. En définitive, ce qui fait l'objet de toutes les attentions, ce sont les conditions de poursuite des transformations.

8.2.1. Les stratégies de transformations organisationnelles

Au-delà de la transformation sociale qui est souhaitée, la normalisation des pratiques alternatives impose aux participants d'envisager également des stratégies de transformation de leurs organisations pour s'assurer du maintien de la portée transformatrice. Plusieurs perspectives se dégagent. La première concerne le désir particulièrement fort de voir le renouvellement des organisations se produire. Il s'agit essentiellement d'opérer une « remise en question permanente » afin de maintenir la portée subversive des organisations.

Mais au fur et à mesure que les participants relevaient le souhait de voir leurs organisations renouvelées, un paradoxe se dégageait. Les participants à l'intervention sociologique émettaient en effet plusieurs attentes qui semblaient contradictoires. Ils ont exprimé la volonté de développer leurs organisations, et donc de tendre vers l'incarnation du centre de gravité. Mais, ils déploraient ses effets qui entraîneraient selon leurs témoignages une perte de l'âme militante.

Autrement dit, il y a un désir de transformation sociale, tout en déplorant une partie de ses effets et non des moindres : celui de l'attrait de publics non militants.

La seconde perspective se réfère à ce que l'écrasante majorité des participants envisagent un mode de renouvellement organisationnel visant à leur « remise en question permanente » pour endiguer l'inertie liée à la normalisation et poursuivre des objectifs de transformation sociale. Cela révèle un second paradoxe car l'immense majorité des participants a témoigné avoir créé des organisations alternatives suite à l'impossibilité de provoquer des transformations internes aux outils institutionnels dominants. Nous avons vu que les organisations alternatives sont créées face au blocage institutionnel, et après la tentative d'apporter des modifications internes, comme ce fut par exemple le cas des mobilisations paysannes. Or, les organisations alternatives ne sont pas épargnées par les mécaniques d'inertie au changement. Dans la mesure où leurs promoteurs mènent simultanément une mission de développement et de croissance de l'attraction, elle suppose une complication croissante des possibilités d'opérer des transformations internes...

Nous avons ainsi recueilli les témoignages de plusieurs participants qui sont témoins de création d'organisations alternatives débordant les leurs. Ces nouvelles alternatives (aux alternatives existantes) visent généralement à l'implémentation d'une nouvelle problématique à celle déjà existante. Il ne s'agit pas uniquement de dissensions sur les missions conduites ; mais bien le résultat d'une volonté d'aller plus loin. Nous avons observé qu'elles se généraient également, à l'image des premières alternatives, suite à la proposition d'une modification et d'un refus des conseils d'administration des organisations alternatives desquels elles se détachent. C'est notamment le cas dans le champ de l'agriculture paysanne avec l'intégration des problématiques liées au développement de l'agriculture biologique où plusieurs paysans souhaitent normaliser l'extension de cette exigence aux organisations du secteur. Mais c'est également le cas dans le champ de l'enseignement en langue basque où GT a procédé à la création d'une école hors contrat, après avoir sollicité les dirigeants de Seaska, dont PIN (G5) ou JM (G3), mû par la volonté d'expérimenter de nouveaux modèles pédagogiques.

Une des hypothèses centrales de notre travail consiste à affirmer que les militants investissent les modalités de transformations sociales selon leur perception de l'ouverture et de la fermeture des modalités de transformations politiques. Le travail des participants à l'intervention sociologique a amplement confirmé cette affirmation en prenant connaissance des raisons qui les ont conduites à procéder à la création d'organisations alternatives. Toutefois, nous observons que cette modalité peut elle-même se situer dans une dynamique de blocage, de fermeture des possibilités de transformations sociales, sous l'effet de l'institutionnalisation de

leurs propres organisations. Mais, cette affirmation est tout à la fois à nuancer. L'institutionnalisation est en effet à la fois le signe d'une normalisation, d'une modification axiomatique des pratiques et valeurs des individus des sociétés. Le processus d'institutionnalisation est généralement perçu comme une forme de recul, de déclin, de la dimension transformatrice des organisations protestataires. Mais c'est là probablement un point d'observation des dynamiques sociales tronquant une part non négligeable du processus : la transformation normative elle-même. C'est aussi un point d'observation prenant pour référentiel le point d'arrivée des luttes sociales, mesurant l'écart de l'existant, du centre de gravité, dans lequel se fondent les organisations alternatives à mesure que s'éloigne l'horizon, et donc ce point d'observation référentiel. Or, cet éloignement du point référentiel est précisément produit par l'action de normalisation des organisations alternatives.

Il est en revanche certain que le potentiel transformateur de ces initiatives s'amenuise à mesure que la distance au centre de gravité se réduit. Est-ce le centre de gravité qui attire les organisations alternatives, les institutionnalise et les intègre ? Est-ce à l'inverse, le centre de gravité qui se déplace, attiré vers le référentiel des organisations alternatives ? Ne serait-ce pas une combinaison de ces deux options ? En l'absence de certitude sur ces éléments, tout est question de perceptions de ces mécaniques selon le point d'observation. Des études supplémentaires mesurant conjointement les modifications des perspectives transformatrices chez les militants et l'appareillage organisationnel ; mais aussi les mutations sociales entraînées permettraient de mieux mesurer les effets de ces processus, mais aussi d'en délier certaines mécaniques pour repérer les intrications de ces deux mouvements. La seule certitude que nous avons à ce sujet est d'une part que les pratiques sociales promues par les organisations alternatives progressent et se normalisent ; et d'autre part, que le potentiel de transformation des organisations s'amenuise à mesure que cette transformation prend corps dans le social.

8.2.2. La structuration organisationnelle plurimodale

Au Pays Basque Nord, les organisations alternatives les plus importantes disposent autour d'elles d'un ensemble de structures satellitaires qui viennent remplir des missions complémentaires. C'est par exemple le cas d'Integratio Batzordea dont la mission est d'accompagner la scolarisation des enfants en situation de handicap au sein de Seaska. Mais c'est aussi le cas d'Herri Urrats, dont la mission est d'obtenir des financements pour la création d'établissements scolaires. Les structures satellitaires composent un « écosystème » autour des organisations alternatives. Dans ces ensembles, se trouvent également des organisations qui

contribuent à leur développement par le biais d'autres modalités d'action comme les luttes de consciences ou les luttes politico-institutionnelles.

La dynamique de normalisation est identifiée par les participants comme une force mais aussi comme une menace. Le recours à l'articulation avec les autres modalités d'action est une des options permettant de limiter les effets indésirables de la normalisation. C'est la raison pour laquelle certains d'entre eux ne sont pas favorables à la création d'alternatives « tous azimuts » comme l'exprime VP. Son cas est assez éloquent dans la façon d'articuler les niveaux de radicalité, les modalités d'action et la dialectique intégration-subversivité des initiatives conduites. C'est ce qui le mène à exprimer « *je suis dans le "aussi"* » (VP, G1S4, p. 14). Il détaille plus longuement cette vision de la complémentarité dans l'extrait suivant :

Premièrement, une alternative, aujourd'hui dans le système politique existant, est-ce qu'elle ne sera pas automatiquement récupérée ? [...] Dans ma radicalité, ma réponse elle est « oui ». L'alternative elle sera continuellement récupérée. De la même façon, un syndicat qui lutte pour l'augmentation des salaires ; deux ans après, l'inflation, les rendements ou la modification de la loi travail [l'adversaire] rattrapera d'une main ce qu'il aura lâché de l'autre. Donc sans transformation profonde de la société, l'alternative elle sera digérée par nos adversaires. Ça, c'est ce que disent certains zadistes, c'est ce que disent les groupes d'extrême gauche, et ma radicalité peut entendre ça. Ceci dit... [...] C'est pour ça que je veux montrer l'envers de la médaille. Je ne choisis pas non plus le terrain qui dit systématiquement « L'alternative c'est un piège, on va se faire avoir ». [...] certains étaient absolument contre. Quand je disais le mot « alternative », ils faisaient des bonds [...] Il y a même eu un tir de barrage là-dessus. Mais je peux comprendre que des jeunes radicalisés disent « Attention vous allez nous amener dans un compromis ». Donc oui, je peux comprendre ça. (VP, G1S4, p. 14-15)

Parallèlement, VP va également appuyer l'idée que les alternatives puissent constituer un véritable outil de changement, mais en étant toujours rapportées au contexte dans lesquelles elles se déploient. Ici se dessine une des formes de la dialectique radicalité-pragmatisme que VP circonscrit dans une justification à l'aide d'une métaphore cycliste :

Je suis pour utiliser l'alternative comme un modèle, un outil de changement. Quand je fais du vélo ; des fois je mets le petit plateau ; des fois je mets le grand plateau. Et je considère que l'alternative, parfois, permet d'avoir le grand plateau en descente et alors là, ça marche à fond. Parfois, l'alternative permet de mettre un petit plateau en montée

et ça marche mieux. Donc oui, l'alternative pour moi peut être un profond outil de changement. (VP, GIS4, p. 15)

On peut ainsi voir que se dégage une position qui n'aborde pas cette modalité sans regard critique, comme étant l'alpha et l'oméga des formes de luttes, mais que son recours est circonstancié et fonction de l'efficacité dégagée par les modalités d'action. On retrouve ainsi une visée des modalités d'action qui se centre essentiellement sur une perspective hautement stratégique.

Pour BE, la construction d'alternatives est une modalité qui se place dans une histoire des mobilisations liées à une problématique donnée (en l'occurrence de la question du logement) où les différentes formes de mobilisations se succèdent sans pour autant se substituer l'une à l'autre. La construction d'alternatives incarne ainsi « l'étape d'après » (GIS4, p. 17) qui provient, repose et nécessite parfois tout à la fois le maintien des formes de mobilisations contestataires classiques. À la question d'un recours à la création d'alternatives suite à une vision portant sur les échecs des autres formes de mobilisations, BE répond plus volontiers :

Ils ont fait une étape. Il y a des gens qui continuent ce travail-là. [...] et il faut que ces gens-là continuent. À côté, il faut qu'il y ait d'autres gens qui mettent en place l'étape d'après. Tout simplement. Le travail de clignotant permanent, de sirène qui doit sonner très fort ; ce travail-là doit continuer. Il doit continuer avec autant d'acuité. Plus il sera fort, mieux ça sera, parce que ça donne envie à des gens de dire « Qu'est-ce qu'on fait ? [...] » Donc on a besoin de cette sirène allumée en permanence et, en même temps, on a besoin de créer la solution. Enfin, la solution existe déjà. Elle existe depuis des milliers d'années, mais de se la réapproprier. Donc là, on est dans cette phase de réappropriation. Cette phase-là, elle ne pourra pas se faire par le pouvoir en place, par les choses qui sont déjà en place. Parce que le pouvoir, les élus et tout ça, ne sont pas construits et mis en place sur ce modèle-là. Ils en deviendront un jour les vecteurs, mais pour l'instant non. On est trop au début. (BE, GIS4, p. 18)

On peut voir que BE a une perception des formes des mobilisations comportant des phases, aux modalités propres, et dans lesquelles la construction d'alternatives est inscrite. Cette perception de la naissance, du développement et de l'enchaînement de différentes formes d'action sera plus largement approfondie lors du dernier groupe. Elle renseigne en tous cas, dès les premiers groupes que le recours à la construction d'alternatives n'incarnait pas une forme de mobilisation *ex nihilo*, et qu'au contraire elle s'inscrivait dans une composition articulée des formes de

mobilisations dont la spécificité correspond à une structuration du contexte du champ des possibles pour chacun des champs d'interventions thématiques.

La perception de BE à ce sujet rejoint celle de nombreux participants mais aussi notre observation initiale concernant le fait que les luttes ne peuvent aboutir à la construction d'alternatives qu'en fonction des séquences dans lesquelles elles se trouvent. La construction d'alternative nécessite l'atteinte de seuils critiques et nous avons pu voir que le recours à ce type de modalité n'intervenait qu'après avoir éprouvé les blocages politiques des modalités de transformations politiques.

8.3. Discussion : L'institutionnalisation des organisations alternatives

Au fond, on peut considérer que l'immense tissu des administrations publiques et des organisations parapubliques, notamment chargées de la protection sociale et des besoins sociaux élémentaires (assurance chômage, Sécurité sociale, Éducation nationale...) sont également une cristallisation d'initiatives citoyennes progressistes qui ont été intégrées dans l'armature institutionnelle au cours de processus d'institutionnalisation et de luttes sociales historiques. Du reste, leur maintien, à défaut de pouvoir les approfondir, fait l'objet de conflits constants face aux velléités des libéraux d'amputer le corps des États.

Les organisations alternatives sont également de ces initiatives citoyennes. Certaines d'entre elles sont intégrées par la suite au sein des réseaux parapublics. Mais les alternatives que nous observons aujourd'hui sont ici placées dans l'impossibilité d'actualiser les institutions officielles.

8.3.1. Retour sur les Systèmes d'Action Historique

Le champ politique s'est historiquement construit par « *la lente émergence d'une sphère politique autonome* »³⁷⁷, extrait par l'élévation depuis la sphère du tissu social. Cette autonomisation a pour fonction de dégager du fonctionnement social toutes les situations conflictuelles qui troubleraient les systèmes sociaux directs pour se voir adressées, filtrées, gérées au sein de ce champ spécifique.

Or, les organisations alternatives étudiées ici prennent le contrepied de cette tendance. Elles renvoient à un refus que la chose publique soit non seulement circonscrite à des sphères spécifiques de la vie sociale (excluant des pans entiers des activités économiques ou de la sphère privée) mais qu'elle doive de surcroît se dérouler dans l'arène prévue à cet effet. À l'inverse,

³⁷⁷ Laurent Bourquin et Philippe Hamon, « Introduction » dans *La politisation : Conflits et construction du politique depuis le Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 7.

ces initiatives reconstituent progressivement un réencastrement du politique – au sens où Polanyi l'utilisait dans son célèbre ouvrage *The Great Transformation*³⁷⁸ – dans toutes les sphères de la vie sociale.

En reprenant le cadre théorique proposé par Alain Touraine, au regard des mutations contemporaines et des résultats de l'intervention sociologique, nous pouvons questionner la façon avec laquelle ce cadre pourrait être réinvesti. Initialement, nous envisagions que la construction d'alternatives serait placée au niveau organisationnel du Système d'Action Historique. Cette action peut sembler avoir une vocation verticale montante où les acteurs transforment avec une logique *bottom up*, du bas vers le haut. Mais à vrai dire, c'est partiellement faux. S'il est vrai que les acteurs espèrent une orientation politique généralisante depuis le champ politique, les alternatives ne sont pas construites avec l'objectif d'obtenir un contrôle de l'orientation de l'historicité. Ce n'est donc pas tant une montée de bas en haut. Il s'agit plutôt d'une action du bas vers le bas. Le haut, le champ politique, réagit ensuite sur cette activité sociale, mais ce n'est pas nécessairement un objectif de départ. À l'inverse même, s'il y a une construction d'alternatives, c'est bien parce que l'action sur le champ politique a été perçu comme inaccessible.

Cette action du bas vers le bas n'est pas pour autant une activité occupationnelle de marge. Elle a une vocation de transformation sociale élevée. Elle touche à la fois le modèle culturel, le modèle de connaissance et le modèle d'accumulation qu'Alain Touraine situe au niveau l'historicité. Bien qu'elles soient situées au niveau de l'organisation sociale, les alternatives mènent une action de transformation historique.

Le recours à la construction d'alternatives ne se contente pas d'émettre des propositions d'améliorations des fonctionnements politiques et institutionnels. La stratégie de transformation alternative ne vise pas à ajuster la structuration institutionnelle existante. Suite à l'échec des tentatives de contrôle et d'orientation des institutions hégémoniques, elle va de fait débiter la construction progressive d'un système institutionnel.

C'est bien parce qu'il y a la présence (certes assez lâche, vague ou floue mais présente tout de même) d'un autre modèle culturel qu'émerge la nécessité d'obtenir des outils institutionnels pour procéder au changement normatif. Les luttes menées au Pays Basque Nord, qui se traduisent en partie par la construction des alternatives, n'ont pas pour fondement de proposer l'obtention d'outils institutionnels pour la seule optimisation du système politico-institutionnel leur permettant d'en disposer. À l'origine de ces conflits sociaux, il y a des piliers, des

³⁷⁸ K. Polanyi, *The great transformation*, *op. cit.*

fondations, qui visent à une modification normative, qui visent l'application d'autres modèles de fonctionnements sociaux ; ou plutôt, d'autres visions de l'interprétation de valeurs universelles en conduites sociales.

Ce n'est pas tant la revendication d'une meilleure répartition du travail des sociétés ; ni une revendication d'une autre organisation du travail des sociétés. Les militants de Bizi ! expriment d'ailleurs explicitement cette volonté au sein de leur charte dans la formule suivante : « *Nous devons réduire et redistribuer le gâteau, mais également en changer la recette* »³⁷⁹. Ce n'est pas non plus la remise en question du fait que les sociétés travaillent. L'action des mobilisations observées montre davantage une autre vision de la direction du travail des sociétés vers l'orientation de changements normatifs, vers un autre modèle culturel. C'est à ce titre que l'organisation sociale et le Système d'Action Historique cherchent à être adaptés par les militants rencontrés lors de cette étude. Mais c'est suite à l'échec d'une transformation du Système d'Action Historique hégémonique qu'ils se mobilisent en vue de la construction de solutions alternatives.

Ni intégrées, ni exclues du système institutionnel hégémonique ; elles se déploient plutôt dans ses brèches, dans ses interstices³⁸⁰ ; là où les carences institutionnelles offrent l'opportunité de leur création. Mais la mise en réseau de ces expériences interstitielles au rôle institutionnel interpelle car elle semble préfigurer, en fond de toile, le tissage d'une autre armature institutionnelle.

8.3.2. L'historicisation du social ?

Les résultats de notre enquête révèlent que les transformations sociales se produisent de plus en plus au sein du tissu social, sans passer par l'intermédiaire du champ politique. La radicalisation et l'accélération du libéralisme entraînent un désinvestissement du champ politique. Ces mutations globales provoquent le déclin de la puissance publique dont le rôle est relégué aux acteurs sociaux eux-mêmes sans passer par le champ politique conventionnellement instauré pour ce faire. En reprenant la terminologie d'Alain Touraine, la production des sociétés ne se ferait donc plus à partir du haut ; depuis le champ de l'historicité auparavant consacré aux luttes entre acteurs historiques pour la direction de la marche des sociétés. Les transformations sociales interviendraient *depuis et en direction* du bas du Système d'Action Historique au niveau de l'organisation sociale. Ce constat appelle une interrogation : cela signifierait-il que

³⁷⁹ Bizi!, « La charte de Bizi ! », p.1

³⁸⁰ C'est la raison pour laquelle nous avons précisé à l'origine de l'étude qu'au vu de leurs fonctions, ces « alternatives » pourraient être qualifiées d'*organisations de transformation sociale interstitielle*.

les sociétés assistent à une descente du champ de l'historicité jusqu'au niveau de l'organisation sociale ? Assistons-nous à l'*historicisation* du social ? Ou, dans un mouvement inverse, ces organisations interstitielles annoncent-elles l'édification d'autres Systèmes d'Action Historiques ?

CONCLUSION

Rappel de l'origine de l'étude

L'origine de cette recherche repose sur le constat de mutations des activités militantes. Depuis plusieurs décennies, les modalités de transformations sociales intervenant par l'intermédiaire de la prise des pouvoirs publics déclinent. D'aucuns, à la suite de Margaret Thatcher et de sa formule « *There is no alternative* », en viennent à décréter la « fin de l'Histoire »³⁸¹ et le triomphe d'un libéralisme plus ou moins teinté de keynésianisme. La capacité de production sociale des individus contemporains interroge au point d'envisager la fin des militants³⁸².

Face à ce constat, partout dans le monde et tout particulièrement au Pays Basque Nord, des individus s'investissent dans des initiatives « alternatives ». Bien qu'elles soient sectorielles et localisées, ces actions collectives provoquent un changement social et entraînent un réinvestissement des implications militantes. Nous avons alors cherché à comprendre ce qu'il y a de « mouvement social » dans ces organisations alternatives.

À partir du cas du Pays Basque Nord, nous avons analysé les principales logiques d'action à l'œuvre dans l'expérience des individus recourant à ce type de pratiques militantes. Nous avons abordé ce phénomène sous l'angle d'une sociologie de l'action. L'approche sociologique comprend deux aspects. Le premier vise à observer les effets contraignants des structures sur les actions sociales. En retour, le second aspect observe la projection transformatrice des actions en direction de ces structures. Pour ce faire, nous avons employé la méthode de recherche précisément conçue pour réaliser une sociologie de l'action lors de l'étude de mouvements sociaux : l'intervention sociologique. Nous avons constitué cinq groupes composés de membres fondateurs et dirigeants des principales organisations alternatives du Pays Basque Nord. Ces groupes furent réunis régulièrement tous les quinze jours en invitant les participants à réaliser un travail d'autoanalyse de leurs logiques communes à partir des témoignages de leurs expériences individuelles.

Retour sur l'intervention sociologique

Le recours à l'intervention sociologique fut déterminant pour parvenir aux résultats que nous avons collectés. La seule utilisation des méthodes qualitatives usuelles comme l'observation ou la conduite d'entretiens n'aurait pas pu faire émerger les distinctions que nous avons repérées entre les participants réunis en groupes. Nous n'aurions pas pu approfondir les analyses de leurs

³⁸¹ Francis Fukuyama, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 2018, 643 p.

³⁸² J. Ion, *La fin des militants?*, *op. cit.*

logiques sans la récurrence des séances qui permettaient de venir préciser, nuancer et modéliser les expériences individuelles et transversales.

L'intervention sociologique fut plus globalement une expérience sociale en elle-même. En premier lieu pour les chercheurs. Elle impliqua une multitude d'aspects organisationnels, logistiques et collectifs. Elle fut surtout un moment de stimulation analytique intense où l'expérimentation méthodologique se fondait avec l'exploration de l'objet de recherche.

Les participants ont aussi témoigné du grand intérêt de cette expérience. Ils furent placés dans des conditions propices à la prise de recul, au décentrement et à la réflexivité portant non seulement sur leurs pratiques militantes, mais aussi sur leurs trajectoires de vies. Ils ont intégré leurs groupes avec mesure et curiosité ; parfois avec enthousiasme ; parfois avec scepticisme. Ils furent souvent intrigués par nos sollicitations et par les exigences méthodologiques. Mais les participants ont été de plus en plus captivés à mesure que nous progressions : les absences se faisaient plus rares, les échanges de courriels entre séances plus réguliers, les lectures des transcriptions plus attentives, la préparation des interventions en séance plus rigoureuses... Après les séances, les échanges se poursuivaient longuement entre les participants. Souvent, ils rapportaient avoir partagé une part des réflexions du groupe avec des proches pour mûrir les analyses entre les séances. D'autres déclaraient réemployer des éléments d'analyse dans des discours publics ou lors de réunions au sein de leurs organisations. Alors qu'il fallut convaincre âprement ces militants aux emplois du temps surchargés de dédier un moment à cette recherche, à mesure que nous avançons, les demandes de prolongations de la durée des séances se faisaient plus insistantes, notamment par les participants qui réalisaient près de trois heures de trajet pour chaque séance. Certains, voyant la fin des groupes approcher, demandaient l'ajout de séances parfois après plus de cinq mois de réunions. D'autres proposaient de débiter une dynamique similaire au sein de leurs organisations ; ou de poursuivre le travail du groupe au-delà du cadre de la recherche doctorale.

Même si la méthode de l'intervention sociologique a largement évolué depuis sa création, certaines spécificités se sont maintenues. L'enjeu méthodologique est de parvenir à l'analyse de l'autoanalyse des acteurs. C'est donc essentiellement le travail réalisé par les participants qui constitue le matériau d'enquête. Il est composé des réflexions que les participants adressent en réaction aux échanges des autres membres des groupes et des sollicitations des chercheurs suite aux hypothèses présentées.

Nous avons adapté la méthode en recourant largement à la schématisation de ces réflexions. Dès qu'il le fut nécessaire, nous avons établi des illustrations pour donner à voir et simplifier l'abstraction des analyses. Les illustrations ont incarné la mémoire en image du travail

d'autoanalyse des différents groupes. Les schémas illustraient des mécaniques sociologiques discutées en séances, mais ils étaient surtout le reflet de l'évolution du matériau d'enquête qui venait s'affiner séance après séance. Ces schémas ne sont pas seulement l'illustration des résultats ; ils sont surtout le support sur lequel s'est déployé le travail analytique de l'intervention sociologique³⁸³. Cette adaptation méthodologique recourant grandement à la schématisation nous a permis d'atteindre des éléments que nous n'aurions pu obtenir autrement. Elle a permis une complexification progressive, sollicitée par les participants qui voyaient des possibilités de tendre vers une meilleure correspondance avec les réalités sociologiques vécues. Le matériau d'enquête de l'intervention sociologique est donc double. D'une part il réside de façon segmentée dans les transcriptions des propos des participants en situation d'autoanalyse ; et d'autre part dans la schématisation de mécaniques enchevêtrées. L'avantage de ces productions lors de l'enquête provoque néanmoins une difficulté à restituer pleinement ces matériaux lorsqu'il s'agit de les diffuser.

Rappel des principaux résultats

Le recours à la construction d'alternatives est indissociable des autres formes de militantismes. Là où les pratiques classiques déclinent, la construction d'alternatives émerge. Nous avons proposé un cadre explicatif replaçant les différentes modalités de transformations sociales au prisme d'une matrice. La construction d'alternatives y est inscrite en tant que pratique militante dont la spécificité est de viser les transformations sociales en direction du plus grand nombre, sans passer par l'intermédiaire de la prise des pouvoirs publics, avec une recherche d'immédiateté des résultats de l'implication militante. Les participants ont largement exposé ces facteurs dans leurs justifications à recourir à la création d'organisations alternatives. Après avoir tenté de provoquer des évolutions des cadres institutionnels existants, et face au blocage politique des mobilisations sociales, des canaux électoraux, la construction d'alternatives fait office de réorientation stratégique. La perception du champ des possibles est située dans des contextes historiques spécifiques. Le Pays Basque Nord est inséré dans ces formes de blocages et de fermetures de certaines options de ce « champ des possibles » par le simple fait qu'il ne dispose pas des outils institutionnels permettant de canaliser les aspirations citoyennes. En l'absence d'outils adéquats, les problématiques matérielles faisant émerger des besoins sociaux sont transposées par la création des organisations alternatives. La création d'organisations

³⁸³ L'ensemble des schémas produits sont placés en annexe. Parmi les premières annexes se trouvent deux documents retraçant la généalogie des schémas. La première les présente en suivant la chronologie des séances. La seconde les dispose selon la progression analytique. Ces deux documents font immédiatement apparaître la complexification progressive des analyses.

alternatives est donc le résultat d'une nécessité stratégique et d'une perception des opportunités contextuelles. Ces résultats valident les hypothèses que nous avons établies dans le cadre du premier aspect de la sociologie de l'action, portant sur les raisons structurelles incitant les individus à recourir aux organisations alternatives. Mais ce type de pratique ne se limite pas qu'à un repli défensif stratégique, à une action par défaut. Le second aspect, portant sur la projection transformatrice de ces structures par les alternatives, a mis à jour des éléments essentiels expliquant le succès de leur recours.

Le recours à la construction d'alternatives est bien appréhendé par les participants comme une forme de militantisme. Il n'est en revanche pas représenté sous la forme qu'on lui confère communément, se rapportant au registre de la conflictualité, de la confrontation et plus largement au militantisme centré sur la *doxa*. Il est appréhendé comme une forme de proposition de solution concrète, une *praxis* qui vise la mise en cohérence entre les valeurs défendues, les pratiques militantes et les pratiques de vies. C'est un engagement refusant l'orthodoxie au profit d'une orthopraxie militante.

Ces engagements naissent de l'expérience d'un décalage normatif. Il prend forme dans une tension où les représentations normatives d'un mode de vie désiré entrent en friction avec les expériences de vie concrètes, les épreuves de contraintes réelles. La confrontation entre les expériences vécues et celles d'un monde désiré produit une volonté de résorber ce décalage par une transformation sociale, et provoquer un changement normatif de la société ; d'engager un « mouvement du social ».

La volonté d'agir ici et maintenant se traduit par la construction de pratiques de vies. Il va s'agir de matérialiser les transformations sociales souhaitées. Mais ces propositions de pratiques sont intrinsèquement contraintes par le contexte dans lequel elles se déploient et c'est là toute leur raison d'être : c'est précisément parce que l'état actuel ne permet pas ce type de pratiques de vies que les organisations alternatives sont créées. Ces contraintes vont générer deux types d'orthopraxies militantes.

Le premier type vise, malgré les contraintes, à maintenir un alignement parfaitement cohérent des Valeurs avec les Pratiques de vie et l'Action militante. Cette première posture va chercher à matérialiser les aspirations idéales, à réaliser la « totalité ». Elle se traduit opérationnellement par la création d'un exemple, visant à montrer qu'un « autre monde est possible ». L'exemple construit a vocation à impulser une transformation des individus à partir du levier des valeurs, en suivant le principe selon lequel la « prise de conscience » entraîne une modification des pratiques. Cette importante transformation des pratiques implique en revanche un coût dissuasif pour la population générale. C'est une stratégie privilégiant un avancement qualitatif plutôt que

quantitatif. C'est une orthopraxie militante qui va viser une fusion des fins dans les moyens où la *façon* de transformer le social est aussi – et parfois plus – importante que le résultat recherché. Le second type d'orthopraxie militante va chercher à produire une transformation des individus selon l'idée que c'est la « pratique qui crée la conscience ». Il fait intervenir une capacité de dissociation et de composition des Valeurs, des Pratiques de vie et d'Action militante pour créer des propositions de pratiques accessibles au plus grand nombre. Malgré leur désir de cohérence, ces militants parviennent à maintenir un décalage entre leurs Valeurs personnelles et l'Action collective au nom d'un avancement quantitatif plutôt que qualitatif.

En définitive, ce second type d'orthopraxie militante est un militantisme stratégique qui repose sur une rationalité en finalité ; une rationalité téléologique. Il emploie des moyens au regard d'objectifs visés et des conséquences prévisibles de l'action. Dans cette conception, les pratiques alternatives sont des moyens justifiés par l'obtention d'objectifs ultérieurs. L'enjeu essentiel de la démarche est de déclencher le mouvement depuis l'existant, vers un « mieux ». L'atteinte des objectifs est envisagée par une progression d'étapes intermédiaires en direction d'un horizon désiré, mais peu défini, car cet horizon s'élargit à mesure que le mouvement progresse. Ce militantisme téléologique appréhende les organisations alternatives comme des moyens et non des fins en soi. Les autres modalités de transformation par le biais des pouvoirs publics étant bloquées, ces alternatives incarnent le « meilleur moyen » au regard du contexte. Ce second type d'orthopraxie militante donne surtout lieu à une configuration d'équilibre des tensions entre radicalité et pragmatisme. Ces polarités sont toutes deux nécessaires à la conduite d'actions « ici et maintenant », à partir de conditions contraintes, et à la fois provocatrices d'une transformation en direction d'horizons désirés. Le travail d'autoanalyse des participants à l'enquête a permis de mettre à jour des configurations dissociant la radicalité des fins poursuivies, et le pragmatisme des moyens employés. La mobilisation simultanée des deux polarités est appréhendée comme un moyen d'accomplir les objectifs de transformation sociale. Cette dissociation a donné lieu à des représentations schématiques différenciant les tensions dialectiques à l'œuvre dans cette orthopraxie militante sur différents plans.

Nous avons constaté qu'il s'agissait là d'archétypes de l'orthopraxie militante. Les individus pluriels puisent dans plusieurs registres. Ils mobilisent également plusieurs modalités de transformation sociale. Les logiques qu'ils portent peuvent évoluer au cours de leurs expériences du militantisme. Nous avons vu une correspondance entre les modes d'accès au militantisme et les archétypes présentés. Les participants ayant accédé au militantisme par une « prise de conscience » visaient régulièrement une transformation de leurs contemporains par le premier archétype. Au contraire, les participants qui ont accédé au militantisme par une

pratique accessible visaient régulièrement à une transformation sociale par le second archétype, en créant des organisations alternatives accessibles au plus grand nombre. Mais nous avons également constaté les transferts possibles. Certains militants qui sont entrés dans le militantisme par la « prise de conscience » et ont constaté les limites du premier archétype adoptent finalement le second visant une action où c'est la « pratique qui crée la conscience ». Ils atteignent une configuration de décalage, d'incohérence entre valeurs personnelles, pratiques de vie et action militante. Ces participants parviennent à maintenir cette tension grâce à l'expérience empirique de victoires. Ces décalages font office de moyens dont la présence est justifiée par l'accomplissement des objectifs. À l'inverse, certains militants qui ont accédé à l'engagement par les « portes d'entrée » des pratiques accessibles ont vécu une conscientisation « par la pratique » ayant tant fonctionné qu'ils en viennent à adopter le premier archétype. Ils visent ainsi une cohérence exemplaire entre leurs valeurs, leurs pratiques de vie et leur action militante au risque de « refermer » derrière eux les portes par lesquelles ils y ont accédé.

Discussion

Au sein des sociétés traditionnelles, les individus étaient priés d'observer une attitude d'espérance ; et de respecter une pieuse confiance dans l'intervention divine qui les privait alors d'une action transformatrice sur le réel. La première modernité émerge à un moment d'effondrement des eschatologies religieuses, et une sécularisation des mythes fondateurs qui promettaient l'avènement d'un paradis postérieur à la vie humaine. La promesse d'une satisfaction ultérieure justifiant les souffrances immédiates ne tient plus. La modernité a entraîné un refus de l'espérance où l'action humaine sur le réel devient immanente pour obtenir un « paradis sur terre ». Les sociétés démarrent un travail sur elles-mêmes. L'organisation collective prend progressivement son rôle dans la construction du social. Les différents groupes sociaux vont se constituer et prendre conscience de leur capacité d'orientation du travail des sociétés en direction de projets de vie en situation de conflits. Les sociétés industrielles en seront le paroxysme. À ce moment, la théorie marxiste domine le champ des mouvements sociaux et du mouvement ouvrier. En prenant appui sur l'empirisme d'un matérialisme dialectique, elle revendique son statut de socialisme scientifique. Mais ses conclusions recréent une eschatologie marxiste qui fera quasiment office d'inclination théologique. Elles affirment en effet que le capitalisme possède intrinsèquement des contradictions qui conduiraient mécaniquement à son autodestruction et à l'avènement du socialisme réel par la classe prolétarienne ainsi générée. Cette eschatologie recrée une forme d'espérance où l'action des individus revient moins à produire qu'à guider les transformations mécaniques. Ce sont essentiellement les contradictions

matérielles et non l'action des individus sur l'histoire du monde qui vont permettre l'effondrement des systèmes de domination et l'avènement d'une société idéale, d'un paradis sur terre. Cette seconde eschatologie repose également sur la promesse d'une délivrance ultime où la « totalité » serait obtenue, plus tard. Ici aussi, elle fournit les justifications d'une tension permanente dans les expériences de vie et d'une incohérence dans les moyens d'action employés au service d'une fin qui arriverait mécaniquement.

Or, la réalité a démontré tout autre chose. Les contradictions du capitalisme n'ont pas fait effondrer le système. Il s'est adapté à ses propres contradictions et aux critiques adressées par les acteurs mobilisés. Les discours eschatologiques de délivrance ultérieure s'effondrent. La finalité des luttes disparaît et met à jour la finitude du monde. Arrive alors un désenchantement des capacités de transformation sociale par l'action collective de sujet historique. La seconde modernité prend place.

La désillusion d'un paradis ultérieur ne stoppe pas la recherche d'un souverain bien. Elle la déplace. La sécularisation de l'espérance portée par les discours eschatologiques remet au centre l'action des individus sur la transformation de leurs vies. Les individus ne peuvent envisager une transformation de leurs vies autrement que par leur propre action. La quête de l'idéal devient imminente et immanente. Le paradis sur terre est désiré « ici et maintenant ». Les valeurs, les idéaux n'ont pas cessé d'exister. À l'inverse, c'est leur existence matérielle et concrète qui est recherchée. Dans ces conditions, la justification d'une dissociation entre fins et moyens n'a plus de sens. Les fins se fondent dans les moyens.

La distanciation des appartenances collectives entraîne la dislocation des identités sociales structurantes qu'accentue parallèlement une globalisation économique menée à tambours battants par l'idéologie libérale. La capacité d'entreprendre et la créativité des individus sont libérées de toute limite, y compris de celles des structures collectives, des institutions et des États.

Les mobilisations collectives déclinent et changent de fonction. Lorsqu'elles ne visent pas la seule conservation de l'existant face aux changements sociaux, elles reposent plus grandement sur les autres formes d'actions soulevées par Max Weber. Elles puisent dans le registre émotionnel, traditionnel ou dans la rationalité en valeur. Le militantisme téléologique reposant sur une rationalité en finalité se raréfie. L'action transformatrice des individus se déplace.

Elle va davantage mettre en place « ici et maintenant » les aspirations et les matérialiser. À défaut de renoncer aux idéaux désirés, les pratiques de vies doivent alors être l'incarnation immédiate des valeurs. L'orthopraxie militante émerge.

Il fait intervenir une transformation par les modalités sociales, sans passer par l'intermédiaire de la prise des pouvoirs publics. Il vise à résorber les écarts entre les finalités poursuivies et les moyens employés. Les pratiques militantes se confondent avec les pratiques de vie.

Les sociétés contemporaines imprégnées d'une culture d'immédiateté des résultats des actions, et d'une injonction permanente au travail de mise en cohérence des schismes identitaires pour les individus pluriels, tendent à favoriser les démarches d'association des fins aux moyens. Elle raréfie par la sorte les démarches militantes dissociant les moyens alloués, envisagés comme concessions stratégiques temporaires au service d'une finalité ultérieure. En somme, un engagement militant plus sacrificiel en ce qu'il alloue des ressources dont le résultat incertain ne vise pas une satisfaction immédiate.

Mais ces désirs d'actions cohérentes se heurtent à un constat imparable : elles se déploient dans des contextes contraignants. La volonté d'obtenir immédiatement le tout et donc de donner une matérialité à l'idéal se heurte à ces « principes de réalité ». Face à ce constat, nous avons vu que deux archétypes émergent. Or, dans ces conditions historiques, la présence d'un militantisme combinant une orthopraxie et une rationalité téléologique interpelle. La jonction entre ces deux logiciens militants fait intervenir plusieurs éléments originaux comme le croisement entre une équilibration de la radicalité et du pragmatisme avec la présence d'une pensée de transformation progressive, gradualiste.

Conclusion principale

La conclusion principale de ce travail sociologique revient à affirmer que dans un contexte historique de blocage des modalités de transformations politiques, le militantisme téléologique, projeté vers la production de la société et créateur de mouvement social, s'exprime principalement par le recours à la construction d'alternatives. Nous insistons sur le terme « principalement » pour plusieurs raisons essentielles. Premièrement, comme nous l'avons démontré précédemment, la construction d'alternatives se comprend et prend tout son potentiel dans l'articulation avec les autres modalités : soit avant en révélant les blocages qui préparent son recours ; soit après pour lever le propre blocage des alternatives. Deuxièmement, elles sont intrinsèquement liées à un contexte historique situé, à une structuration du champ des possibles. Le contexte actuel est manifestement favorable à leurs recours et laisse même entrapercevoir des tendances porteuses d'opportunités à leur endroit. Mais rien ne permet d'affirmer avec certitude que ces contextes soient immuables. Des changements pourraient modifier le champ des possibles en rouvrant des opportunités de transformation par l'intermédiaire de la prise des

pouvoirs publics. Le militantisme transformateur pourrait alors se déplacer de nouveau vers les modalités les plus stratégiques.

Enfin, troisièmement, cette étude est située dans un contexte territorial spécifique. L'élaboration de nos analyses s'efforce de tenir compte des facteurs extrinsèques, mais elle ne saurait être aussi pointue que la reproduction de ce type d'enquête sur d'autres territoires. Il serait tout particulièrement intéressant de réaliser des études comparatives avec d'autres territoires aux identités affirmées, mais aussi à l'échelle d'États, et surtout dans des contextes non européens ne qui ne fonctionnent pas sous un régime de démocratie libérale. Au vu de sa pertinence et de son grand intérêt, l'utilisation de l'intervention sociologique comme méthode d'enquête serait opportune. Le moment historique et sociologique dans lequel se trouvent les sociétés invite plus généralement à la multiplication d'études visant à explorer les autres expérimentations militantes. Le militantisme placé au cœur de la production des sociétés et créateur de mouvement social n'est plus là où les chercheurs l'attendent. Il se déplace vers d'autres espaces. La création d'organisations alternatives en est un.

BIBLIOGRAPHIE

AHEDO Igor, *El viaje de la identidad y el nacionalismo vasco en Iparralde (1789-2005) : volumen I*, Gasteiz, Eusko Jaurlaritzaren Argitalpen Zerbitzu Nagusia, 2006, vol.1, 297 p.

AHEDO Igor, *El viaje de la identidad y el nacionalismo vasco en Iparralde (1789-2005) : volumen II*, Gasteiz, Eusko Jaurlaritzaren Argitalpen Zerbitzu Nagusia, 2006, vol.2, 610 p.

ALTERNATIBA, « Edito », *Alternatibaz. Praktika alternatiboen aldizkaria. Journal des pratiques alternatives*, janvier 2006, n° 15, p. 11.

APPADURAI Arjun, *Condition de l'homme global*, Paris, Payot, 2013, 432 p.

APPADURAI Arjun, *Géographie de la colère la violence à l'âge de la globalisation*, Paris, Payot, 2009, 207 p.

ARISTOTE, *Ethique de Nicomaque*, traduit par Jean Voilquin, Paris, Garnier, 1961, 528 p.

AUBERT Nicole (ed.), *L'individu hypermoderne*, Toulouse, Érès (coll. « Sociologie clinique »), 2004, 319 p.

AUDIKAANA Ander, « La fin d'une époque ? La controverse autour du projet de ligne à grande vitesse au pays basque », *Sud-Ouest européen*, n° 40, p. 13-25.

BACQUE Marie-Hélène et BIEWENER Carole, *L'empowerment, une pratique émancipatrice?*, Paris, La Découverte (coll. « Poche/Sciences humaines et sociales »), 2015, 175 p.

BAREL Yves, *La société du vide*, Paris, Seuil (coll. « Empreintes »), 1984, 267 p.

BARTHE Yannick, BLIC Damien DE, HEURTIN Jean-Philippe, LAGNEAU Éric, LEMIEUX Cyril, LINHARDT Dominique, MOREAU DE BELLAING Cédric, REMY Catherine et TROM DANNY, « Sociologie pragmatique : mode d'emploi », *Politix*, 2013, vol. 103, n° 3, p. 175-204.

BAUMAN Zygmunt, *La vie liquide*, Paris, Fayard (coll. « Pluriel »), 2013, 266 p.

BECK Ulrich, *Pouvoir et contre-pouvoir à l'ère de la mondialisation*, Paris, Aubier (coll. « Alto »), 2003, 561 p.

BECK Ulrich et WIEVIORKA Michel, « La cosmopolitisation du monde », *Socio. La nouvelle revue des sciences sociales*, 25 avril 2015, n° 4, p. 179-195.

BECKER Howard, *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, 1ère éd. 1963., Paris, Métailié (coll. « Observations »), 1985, 249 p.

BENFORD Robert D. et SNOW David A., « Processus de cadrage et mouvements sociaux : présentation et bilan », *Politix*, 2012, vol. 99, n° 3, p. 217-255.

BERGER Peter et LUCKMANN Thomas, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck (coll. « Sociétés »), 1986, 288 p.

BIDART Filipe, « Quelles sont les pratiques alternatives en prison? », *Alternatibaz. Praktika alternatiboen aldizkaria. Journal des pratiques alternatives*, avril 2005, n° 7, p. 14.

- BIDEGAIN Eneko, *Patxa : besta bai, borroka ere bai*, Larresoro, Gatuzain, 2010, 262 p.
- BIZI!, *Beti Bizi! Climat d'urgence*, Baiona, Bizi!, 2019, 304 p.
- BLANC Jérôme, « Silvio Gesell, socialiste proudhonien et réformateur monétaire », Paris, Centre Auguste et Léon Walras, 2001.
- BOLTANSKI Luc et CHIAPELLO Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999, 848 p.
- BOLTANSKI Luc et THEVENOT Laurent, *De la justification : les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard (coll. « NRF essais »), 1991, 496 p.
- BOLTANSKI Luc et THEVENOT Laurent, *Les économies de la grandeur*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, 361 p.
- BORTAYROU Jakes, ETCHEVERRY-AINCHART Peio, GARAT Maialen, LERALU Claudine et LICHOU Isabelle (eds.), *Le mouvement culturel basque, 1951-2001: 2 Filière bilingues*, Seaska, AEK, Donostia, Elkar, 2005, vol.2, 361 p.
- BOUDON Raymond, « Théorie du choix rationnel ou individualisme méthodologique ? », *Revue du MAUSS*, 2004, vol. 24, n° 2, p. 281-309.
- BOUDON Raymond, *Raison, bonnes raisons*, 1re éd., Paris, Presses universitaires de France (coll. « Collection Philosophes en sciences sociales »), 2003, 183 p.
- BOURDIEU Pierre, *La distinction: critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit (coll. « Le Sens commun »), 1979, 670 p.
- BOURQUIN Laurent et HAMON Philippe, « Introduction » dans *La politisation : Conflits et construction du politique depuis le Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (coll. « Histoire »), 2010, p. 7-15.
- CANTELLI Fabrizio et ESCODA Marta Roca I., *Sensibilités pragmatiques: enquêter sur l'action publique*, Bruxelles, Peter Lang, 2009, 450 p.
- CORCUFF Philippe, « Antinomies et analogies comme outils transversaux en sociologie : en partant de Proudhon et de Passeron », *SociologieS*, 2 novembre 2015.
- CORCUFF Philippe, *Enjeux libertaires pour le XXIe siècle par un anarchiste néophyte*, Paris, Éditions du monde libertaire, 2015, 296 p.
- CORCUFF Philippe, *Où est passée la critique sociale? Penser le global au croisement des savoirs*, Paris, La Découverte (coll. « Bibliothèque du MAUSS »), 2012, 320 p.
- CORCUFF Philippe, *Les nouvelles sociologies: entre le collectif et l'individuel*, 3^e éd., Paris, Armand Colin (coll. « 128 »), 2011, 128 p.
- CORCUFF Philippe, « Frustrations relatives » dans Olivier Fillieule, Lilian Mathieu et Cécile Péchu (eds.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po (coll. « Références »), 2009, p. 242-248.

- COUSIN Olivier et RUI Sandrine, *L'intervention sociologique. Histoire(s) et actualités d'une méthode*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, 177 p.
- CUNCHINABE Dominique et POVEDA Txomin, « Introduction » dans *Regarder, écouter, s'engager ! Ah Bé Té ! 2èmes rencontres Anthro-Pau-Logiques*, Pau, Presses de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2018, p. 11-15.
- DARMON Muriel, *La socialisation*, 3^e éd., Paris, Armand Colin, 2017, 128 p.
- DEMO, *Demokrazia Euskal Herriarentzat: Démocratie pour le Pays basque*, Baiona, Gatzain, 2002, 330 p.
- DRAPERI Jean-François, *Comprendre l'économie sociale fondements et enjeux*, 2^e éd., Paris, Dunod, 2014, 268 p.
- DUBET François, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Editions du Seuil (coll. « La couleur des idées »), 1994, 273 p.
- DURAND Jean-Pierre et WEIL Robert (eds.), *Sociologie contemporaine*, Paris, Vigot (coll. « Essentiel »), 1989, 644 p.
- ERROTABEHERE Aguxtin, *Jean Pitrau: la révolte des montagnards*, 3^e éd., Baiona, Elkar (coll. « Histoire »), 2011, 181 p.
- ETCHEVERRY-AINCHART Jon et ETCHEVERRY-AINCHART Peio, *Le mouvement Enbata: à la source de l'abertzalismo du Nord*, Baiona, Elkar (coll. « Histoire »), 2013, 309 p.
- ETCHEVERRY-AINCHART Peio et LARRABURU Colette, *Euskal rock'n'roll: histoire du rock basque*, Biarritz, Atlantica, 2001, 330 p.
- EUSKAL HERRIKO LABORANTZA GANBARA, *Le livre noir du harcèlement de EHLG par les pouvoirs publics et l'administration*, Bayonne, 2010, 680 p.
- FILLIEULE Olivier, « Tombeau pour Charles Tilly. Répertoires, performances et stratégies d'action » dans *Penser les mouvements sociaux*, Paris, La Découverte (coll. « Recherches »), 2010, p. 77-99.
- FILLIEULE Olivier (ed.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin (coll. « Sociologiquement »), 2005, 319 p.
- FILLIEULE Olivier, « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel. Post scriptum », *Revue française de science politique*, 2001, vol. 51, n° 1-2, p. 199-215.
- FILLIEULE Olivier, HAEGEL Florence, HAMIDI Camille et TIBERJ Vincent, *Sociologie plurielle des comportements politiques : je vote, tu contestes, elle cherche...*, Paris, Presses de Sciences Po (coll. « Académique »), 2017, 398 p.
- FILLIEULE Olivier et MATHIEU Lilian, « Structure des opportunités politiques » dans *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009, p. 530-540.

FONDATION MANU ROBLES-ARANGIZ (ed.), *Duela 50 urte: Enbata iparraldeko abertzaletasunaren iturria*, Baiona, Manu Robles-Arangiz Institutua; Eusko Ikaskuntza (coll. « Sustraiak »), 2014, 59 p.

FRERE Bruno, « De la matérialisation de quelques concepts phénoménologiques. Quand sociologie et philosophie s'échangent mots et regards », *SociologieS*, 7 mars 2016, (coll. « Sociétés en mouvement, sociologie en changement »), p. 16.

FRERE Bruno, *L'économie sociale et solidaire: béquille du capitalisme?*, Paris, Textuel, 2011, 144 p.

FRERE Bruno, *Le nouvel esprit solidaire*, Paris, Desclée de Brouwer (coll. « Solidarité et société »), 2009, 432 p.

FRERE Bruno, « Tous entrepreneurs ? Essai de sociologie pragmatique des topiques alternatives » dans Fabrizio Cantelli, Marta Roca i Escoda, Joan Stavo-Debauge et Luca Pattaroni (eds.), *Sensibilités pragmatiques: enquêter sur l'action publique*, Bruxelles, Peter Lang (coll. « Action publique »), 2009, p. 18.

FRERE Bruno, *L'économie sociale et solidaire à l'épreuve de la pratique: contribution à une grammaire sociologique des dispositifs argumentaires*, Thèse de doctorat de sociologie, Institut des Sciences Humaines et Sociales de l'Université de Liège; Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Paris, Liège; Paris, 2006, 671 p.

FUKUYAMA Francis, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion (coll. « Champs Essais »), 2018, 643 p.

FUKUYAMA Francis, *The end of history and the last man*, New York, Free Press, 1992, 418 p.

GARAT Maialen et AIRE Xan, *Seaska: 40 urte euskararen alde*, Baiona, Elkar (coll. « Histoire »), 2009, 239 p.

GAXIE Daniel, « Économie des partis et rétributions du militantisme », *Revue française de science politique*, 1977, vol. 27, n° 1, p. 123-154.

GAYON Vincent et LEMOINE Benjamin, « Constructivisme » dans *Dictionnaire d'économie politique*, Paris, Presses de Sciences Po (coll. « Références »), 2018, p. 97-111.

GERBER Vincent, ROMERO Floréal et BOOKCHIN Murray, *Murray Bookchin : pour une écologie sociale et radicale*, Le Pré-Saint-Gervais, Passager clandestin, 2014, 91 p.

GIDDENS Anthony, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan (coll. « Théorie Sociale Contemporaine »), 1994, 192 p.

GILLET Jean-Claude, *Le Parti socialiste unifié dans la lutte du peuple basque pour son émancipation nationale et sociale (1960-1990)*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant (coll. « Dossiers et documents de l'ITS »), 2019, 279 p.

GILLET Jean-Claude, *Mai 68 et le PSU: la pensée, l'action et la représentation de Mai 68 dans le Parti socialiste unifié*, Paris, Bruno Leprince (coll. « Dossiers et documents de l'ITS »), 2017, 280 p.

GOFFMAN Erving, *Frame analysis: an essay on the organization of experience*, Northeastern University Press ed., Boston, Northeastern University Press, 1986, 586 p.

GOFFMAN Erving, *Stigmaté: les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Editions de Minuit (coll. « Le Sens commun »), 1975, 176 p.

GORZ André, *Les chemins du paradis: l'agonie du capital*, Paris, Editions Galilée (coll. « RC »), 1983, 272 p.

GUITTET Emmanuel-Pierre, *Antiterrorisme clandestin, antiterrorisme officiel chroniques espagnoles de la coopération en Europe*, Montréal, Athéna (coll. « Sécurité »), 2010, 153 p.

HIRSCHMAN Albert O., *Exit, voice, and loyalty: responses to decline in firms, organizations, and states*, Cambridge, Mass, Harvard University Press, 1970, 162 p.

HOLLOWAY John, *Changer le monde sans prendre le pouvoir: le sens de la révolution aujourd'hui*, Paris; Montréal, Éditions Syllepse ; Lux éditeur, 2007, 313 p.

ION Jacques, *S'engager dans une société d'individus*, Paris, Armand Colin (coll. « Individu et société »), 2012, 220 p.

ION Jacques, « Quand se transforment les modes d'engagement dans l'espace public », *Débats Jeunesses*, 2005, vol. 16, n° 1, p. 23-33.

ION Jacques, *Militer aujourd'hui*, Paris, Autrement (coll. « Collection CEVIPOF/Autrement »), 2005, 138 p.

ION Jacques (ed.), *L'engagement au pluriel*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne (coll. « Matières à penser »), 2001, 228 p.

ION Jacques, *La fin des militants?*, Paris, Editions de l'Atelier; Editions Ouvrières (coll. « Enjeux de société »), 1997, 124 p.

ITÇAINA Xabier, « Les régimes territoriaux de l'économie sociale et solidaire : le cas du Pays Basque français », *Géographie, économie, société*, 2010, vol. 12, n° 1, p. 71-87.

ITÇAINA Xabier, *Les virtuoses de l'identité: religion et politique en Pays Basque*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (coll. « Sciences des religions »), 2007, 353 p.

JAUREGUIBERRY Francis, « L'individu hypermoderne face aux big data », *Sociologie et sociétés*, 2017, vol. 49, n° 2, p. 33-58.

JAUREGUIBERRY Francis, « Désir d'identité et revendication institutionnelle en Pays Basque français », *Iura vasconiae*, 2010, n° 7, p. 161-173.

JAUREGUIBERRY Francis, « L'intervention sociologique », Université du Québec à Montréal, Laboratoire sur la communication et le numérique (LabCMO), 2009.

JAURÉGUIBERRY Francis, « The Basque Language in the French State » dans Gloria Totoricagüena et Iñigo Urrutia (eds.), *The legal status of the basque language today*, Donostia, Eusko Ikaskuntza, 2008, p. 221-241.

- JAUREGUIBERRY Francis, « La langue basque en France : du stigmaté au désir », 2008, p. 20.
- JAUREGUIBERRY Francis, *Les branchés du portable. Sociologie des usages*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Sociologie d'aujourd'hui »), 2003, 195 p.
- JAUREGUIBERRY Francis, *Sociologie des Technologies de l'Information et de la Communication : des objets aux sujets*, Habilitation à diriger des recherches, Université de Pau et des Pays de l'Adour, Pau, 2001, 152 p.
- JEAN XXIII, *Mater et magistra*, Rome, Libreria Editrice Vaticana, 1961.
- JOHNSA Florence, « Abeyance structure » dans *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po (coll. « Références »), 2009, p. 17-23.
- LA BOETIE Étienne DE, *Discours de la servitude volontaire*, 1ère édition 1576., Paris, Mille et une nuits, 1995, 63 p.
- LABORIT Henri, *Eloge de la fuite*, Paris, Gallimard (coll. « Collection folio Essais »), 1985, 186 p.
- LAGRENADE Maite, *Langue basque, identités et territoire. Logiques d'action et mobilisations collectives autour de la scolarisation en Basque*, Thèse de doctorat de Sociologie, Université de Pau et des Pays de l'Adour, Bayonne, 2018, 362 p.
- LAGROYE Jacques, FRANÇOIS Bastien et SAWICKI Frédéric, *Sociologie politique*, 6^e éd., Paris, Presses de Sciences Po; Dalloz, 2012, 624 p.
- LAHIRE Bernard, *L'homme pluriel: les ressorts de l'action*, Paris, Nathan (coll. « Essais & recherches »), 1998, 271 p.
- LAÏDI Zaki, *Un monde privé de sens*, Paris, Fayard, 1994, 333 p.
- LAMBERT Bernard, *Les paysans dans la lutte des classes*, Paris, Seuil (coll. « Politique »), 1970, 191 p.
- LAVILLE Jean-Louis, PLEYERS Geoffrey, BUCOLO Elisabetta et CORAGGIO José Luis (eds.), *Mouvements sociaux et économie solidaire*, Paris, Desclée de Brouwer (coll. « Solidarité et société »), 2017, 489 p.
- LAVILLE Jean-Louis, PLEYERS Geoffrey, BUCOLO Elisabetta et CORAGGIO José Luis, « Introduction » dans *Mouvements sociaux et économie solidaire*, Paris, Desclée de Brouwer, 2017, p. 17-31.
- LEMIEUX Cyril, *La sociologie pragmatique*, Paris, La Découverte (coll. « Repères »), 2018, 128 p.
- LENINE Vladimir Ilitch, *Que faire ?*, Montreuil-sous-Bois, Éditions Science Marxiste (coll. « Bibliothèque jeunes »), 2004, 303 p.
- LOPEPE Maritxu et RIVIERE Rémi, *EHLG pièces à convictions*, Donostia, Elkar (coll. « Histoire »), 2010, 151 p.

MARTUCCELLI Danilo, *Sociologies de la modernité: l'itinéraire du XXe siècle*, Paris, Gallimard (coll. « Folio/essais »), 1999, 709 p.

MARTUCCELLI Danilo et SINGLY François DE, *Les sociologies de l'individu*, Paris, Armand Colin (coll. « 128 »), 2009, 128 p.

MARX Karl, *Le 18 brumaire de Louis Napoléon Bonaparte*, (1851)., Paris, Les Editions sociales (coll. « Classiques du marxisme »), 1969, 162 p.

MATHIEU Lilian, « Sociologie des engagements ou sociologie engagée ? », *SociologieS*, 2 novembre 2015.

MATHIEU Lilian, « Un militantisme qui n'a de nouveau que le nom », *Résister au quotidien ?*, 2013, p. 223 à 240.

MATHIEU Lilian, *L'espace des mouvements sociaux*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant (coll. « Sociopo »), 2012, 285 p.

MATHIEU Lilian, « Contexte politique et opportunités » dans *Penser les mouvements sociaux*, Paris, La Découverte (coll. « Recherches »), 2010, p. 39-54.

MATHIEU Lilian, « Des mouvements sociaux à la politique contestataire: les voies tâtonnantes d'un renouvellement de perspective », *Revue française de sociologie*, 2004, vol. 45, n° 3, p. 561-580.

MATHIEU Lilian, « Rapport au politique, dimensions cognitives et perspectives pragmatiques dans l'analyse des mouvements sociaux », *Revue française de science politique*, 2002, vol. 52, n° 1, p. 75-100.

MCADAM Doug, *Freedom Summer*, New York, Oxford University Press (coll. « History »), 1990, 333 p.

MCADAM Doug, TARROW Sidney et TILLY Charles, « Pour une cartographie de la politique contestataire », *Politix*, 1998, vol. 11, n° 41, p. 7-32.

NEVEU Erik, *Sociologie des mouvements sociaux*, 5^e éd., Paris, La Découverte (coll. « Repères Sociologie »), 2011, 127 p.

NOBLIA Argitxu, « Points de vue sur les ikastola », *Revista punto y hora de Euskal Herria*, 30 juillet 1982, vol. 274.

OLSON Mancur, *Logique de l'action collective*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 2011, 214 p.

ORONOS Michel (ed.), *Le mouvement culturel basque, 1951-2001: 1 Ikas, Pizkundera, Euskal Konfederazioa*, Donostia, Elkar, 2002, vol.1, 190 p.

PEREIRA Irène, *Les grammaires de la contestation. Un guide de la gauche radicale*, Paris, La Découverte (coll. « Les Empêcheurs de penser en rond »), 2010, 238 p.

PEREIRA Irène, *Un nouvel esprit contestataire: La grammaire pragmatiste du syndicalisme d'action directe libertaire*, Thèse de doctorat de Sociologie, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), Paris, 2009, 767 p.

PEREIRA Irène, *Peut-on être radical et pragmatique?*, Paris, Textuel (coll. « Petite encyclopédie critique »), 2009, 141 p.

PIERRE Thomas, *Controverses institutionnelles en Pays Basque de France. Usages politiques et déconstructions des préjugés socioculturels*, Paris, L'Harmattan (coll. « Anthropologie du monde occidental »), 2010, 303 p.

PIERRE Thomas, *Les revendications institutionnelles contemporaines en Pays Basque de France. Représentations du monde basque et discours politiques*, Thèse de doctorat en Anthropologie sociale et Ethnologie, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2007.

PIERRE Thomas et ITHURBIDE Maite, « Thomas Pierre. Anthropologue », *Euskonews*, 22 octobre 2010, n° 551.

PIRIOU Nicolas, *Le passage au numérique d'une monnaie locale complémentaire. L'exemple de l'Eusko, monnaie locale du Pays Basque*, Mémoire de master de sociologie, Université de Pau et des Pays de l'Adour, Pau, 2018, 136 p.

PLEYERS Geoffrey, *Alter-globalization: becoming actors in the global age*, Cambridge, Polity Press, 2010, 272 p.

PLEYERS Geoffrey et CAPITAINÉ Brieg, *Mouvements sociaux: quand le sujet devient acteur*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme (coll. « 54 »), 2016, 288 p.

POLANYI Karl, *The great transformation: the political and economic origins of our time*, 2^e éd., Boston, Beacon Press, 2001, 317 p.

POPPER Karl, *La Logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot (coll. « Bibliothèque scientifique »), 1973, 480 p.

PRADES Jacques, « L'énigme de Mondragon : comprendre le sens de l'expérience », *RECMA*, 2005, n° 296, p. 100-115.

SARTRE Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard (coll. « Folio/Essais »), 1996, 109 p.

SISTIAGUE Martine, *E.L.B. Ipar Euskal Herriko laborarien oihartzuna*, Baiona, Gatuzain, 1999, 265 p.

TARRAGONI Federico, *Sociologies de l'individu*, Paris, La Découverte (coll. « Collection Repères Sociologie »), 2018, 128 p.

TARROW Sidney, *Power in movement: social movements and contentious politics*, Rev. & Updated 3rd ed., Cambridge ; New York, Cambridge University Press (coll. « Cambridge studies in comparative politics »), 2011, 328 p.

TARROW Sidney, « Charles Tilly and the Practice of Contentious Politics: From France to England [Not quite] Back Again », *Histoire@Politique, Politique, culture et société*, 2010, vol. 1, n° 10, p. 8.

TAYLOR Verta, « La continuité des mouvements sociaux. La mise en veille du mouvement des femmes » dans *Le désengagement militant*, Paris, Belin (coll. « Sociologiquement »), 2005, p. 229-250.

TAYLOR Verta, « Social Movement Continuity: The Women's Movement in Abeyance », *American Sociological Review*, 1989, vol. 54, n° 5, p. 761-775.

TILLY Charles, *La France contestée : de 1600 à nos jours*, Paris, A. Fayard, 1986, 622 p.

TILLY Charles, « Western State-Making and Theories of Political Transformation » dans *The Formation of National States in Western Europe*, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1975, p. 601-638.

TILLY Charles et TARROW Sidney, *Politique(s) du conflit: de la grève à la révolution*, traduit par Rachel Bouyssou, Paris, Presses de Sciences Po, 2008, 402 p.

TOURAINÉ Alain, *Le retour de l'acteur: essai de sociologie*, Paris, Fayard (coll. « Mouvements »), 1984, 349 p.

TOURAINÉ Alain, *La voix et le regard*, Paris, Editions du Seuil (coll. « Sociologie permanente »), 1978, 309 p.

TOURAINÉ Alain, *Production de la société*, Paris, Seuil (coll. « Sociologie »), 1973, 543 p.

TOURAINÉ Alain, *Sociologie de l'action*, Paris, Editions du Seuil, 1965, 507 p.

TOURAINÉ Alain, DUBET François, HEGEDUS Zsuzsa et WIEVIORKA Michel (eds.), *Le Pays contre l'Etat: luttes occitanes*, Paris, Éditions du Seuil (coll. « Sociologie permanente »), 1981, 318 p.

TOURAINÉ Alain, DUBET François, HEGEDUS Zsuzsa et WIEVIORKA Michel, *Lutte étudiante*, Paris, Seuil (coll. « Sociologie permanente »), 1978, 374 p.

TOURAINÉ Alain, DUBET François, WIEVIORKA Michel et STRZELECKI Jan, *Solidarité*, Paris, Fayard (coll. « Mouvements »), 1982, 309 p.

TOURAINÉ Alain, HEGEDUS Zsuzsa, DUBET François et WIEVIORKA Michel, *La prophétie anti-nucléaire*, Paris, Seuil (coll. « Sociologie permanente »), 1980, 373 p.

TROTSKY Leon, *La révolution permanente (1928-1931)*, Paris, Gallimard (coll. « Idées »), 1964, 384 p.

URTEAGA Eguzki, *La communauté pays basque. L'institutionnalisation du territoire*, Paris, L'Harmattan (coll. « Administration et Aménagement du Territoire »), 2017, 230 p.

WEBER Max, *Economie et Société*, 1ère éd. 1922., Paris, Plon, 1971.

WIEVIORKA Michel, « Le retour du sujet », *Journal français de psychiatrie*, 2007, vol. 28, n° 1, p. 43.

WIEVIORKA Michel et DUBET François, *Penser le sujet, autour d'Alain Touraine*, Paris, Fayard (coll. « Colloque de Cerisy »), 1995, 633 p.

WRIGHT Erik Olin, *Utopies réelles*, Paris, La Découverte (coll. « L'horizon des possibles »), 2017, 613 p.

ZELIK Raul, *La izquierda abertzale acertó*, Tafalla, Navarra, Txalaparta, 2017, 127 p.

TABLE DES ANNEXES

Annexe 1 : Tableau de présentation des chercheuses ayant participé à l'intervention sociologique	312
Annexe 2 : Exemple de traitement quantitatif avec le troisième groupe.....	313
Annexe 3 : Généalogie chronologique des schémas par groupe et par séance	315
Annexe 4 : Généalogie analytique et filiation des schémas	316
Annexe 5 : Groupe 1 – Séance 6 – Schéma 1	317
Annexe 6 : Groupe 1 – Séance 7 – Schéma 1	318
Annexe 7 : Groupe 1 – Séance 7 – Schéma 2	319
Annexe 8 : Groupe 1 – Séance 7 – Schéma 3	320
Annexe 9 : Groupe 1 – Séance 7 – Schéma 4	321
Annexe 10 : Groupe 1 – Séance 7 – Schéma 5	322
Annexe 11 : Groupe 1 – Séance 7 – Schéma 6	323
Annexe 12 : Groupe 2 – Séance 6 – Schéma 1	324
Annexe 13 : Groupe 2 – Séance 6 – Schéma 2	325
Annexe 14 : Groupe 2 – Séance 6 – Schéma 3	326
Annexe 15 : Groupe 2 – Séance 6 – Schéma 4	327
Annexe 16 : Groupe 2 – Séance 6 – Schéma 5	328
Annexe 17 : Groupe 2 – Séance 7 – Schéma 1	329
Annexe 18 : Groupe 2 – Séance 7 – Schéma 2	330
Annexe 19 : Groupe 2 – Séance 7 – Schéma 3	331
Annexe 20 : Groupe 2 – Séance 7 – Schéma 4	332
Annexe 21 : Groupe 2 – Séance 7 – Schéma 5	333
Annexe 22 : Groupe 2 – Séance 8 – Schéma 1	334
Annexe 23 : Groupe 2 – Séance 8 – Schéma 2	335
Annexe 24 : Groupe 2 – Séance 8 – Schéma 3	336
Annexe 25 : Groupe 3 – Séance 3 – Schéma 1	337
Annexe 26 : Groupe 3 – Séance 4 – Schéma 1	338
Annexe 27 : Groupe 3 – Séance 4 – Schéma 2	339
Annexe 28 : Groupe 3 – Séance 4 – Schéma 3	340
Annexe 29 : Groupe 3 – Séance 5 – Schéma 1	341
Annexe 30 : Groupe 3 – Séance 5 – Schéma 2	342
Annexe 31 : Groupe 3 – Séance 5 – Schéma 3	343

Annexe 32 : Groupe 3 – Séance 5 – Schéma 4	344
Annexe 33 : Groupe 3 – Séance 6 – Schéma 1	345
Annexe 34 : Groupe 3 – Séance 6 – Schéma 2	346
Annexe 35 : Groupe 3 – Séance 6 – Schéma 3	347
Annexe 36 : Groupe 3 – Séance 6 – Schéma 4	348
Annexe 37 : Groupe 3 – Séance 6 – Schéma 5	349
Annexe 38 : Groupe 3 – Séance 6 – Schéma 6	350
Annexe 39 : Groupe 3 – Séance 6 – Schéma 7	351
Annexe 40 : Groupe 4 – Séance 3 – Schéma 1	352
Annexe 41 : Groupe 4 – Séance 3 – Schéma 2	353
Annexe 42 : Groupe 4 – Séance 4 – Schéma 1	354
Annexe 43 : Groupe 4 – Séance 4 – Schéma 2	355
Annexe 44 : Groupe 4 – Séance 4 – Schéma 3	356
Annexe 45 : Groupe 4 – Séance 4 – Schéma 4	357
Annexe 46 : Groupe 4 – Séance 4 – Schéma 5	358
Annexe 47 : Groupe 4 – Séance 5 – Schéma 1	359
Annexe 48 : Groupe 4 – Séance 6 – Schéma 1	360
Annexe 49 : Groupe 4 – Séance 6 – Schéma 2	361
Annexe 50 : Groupe 4 – Séance 6 – Schéma 3	362
Annexe 51 : Groupe 5 – Séance 2 – Schéma 1	363
Annexe 52 : Groupe 5 – Séance 2 – Schéma 2	364
Annexe 53 : Groupe 5 – Séance 2 – Schéma 3	365
Annexe 54 : Groupe 5 – Séance 2 – Schéma 4	366
Annexe 55 : Groupe 5 – Séance 2 – Schéma 5	367
Annexe 56 : Groupe 5 – Séance 2 – Schéma 6	368
Annexe 57 : Groupe 5 – Séance 2 – Schéma 7	369
Annexe 58 : Groupe 5 – Séance 2 – Schéma 8	370
Annexe 59 : Groupe 5 – Séance 2 – Schéma 9	371
Annexe 60 : Groupe 5 – Séance 2 – Schéma 10	372
Annexe 61 : Groupe 5 – Séance 2 – Schéma 11	373
Annexe 62 : Groupe 5 – Séance 2 – Photographie du double canevas	374
Annexe 63 : Groupe 5 – Séance 3 – Schéma 1	375
Annexe 64 : Groupe 5 – Séance 3 – Schéma 2	376
Annexe 65 : Groupe 5 – Séance 3 – Schéma 3	377

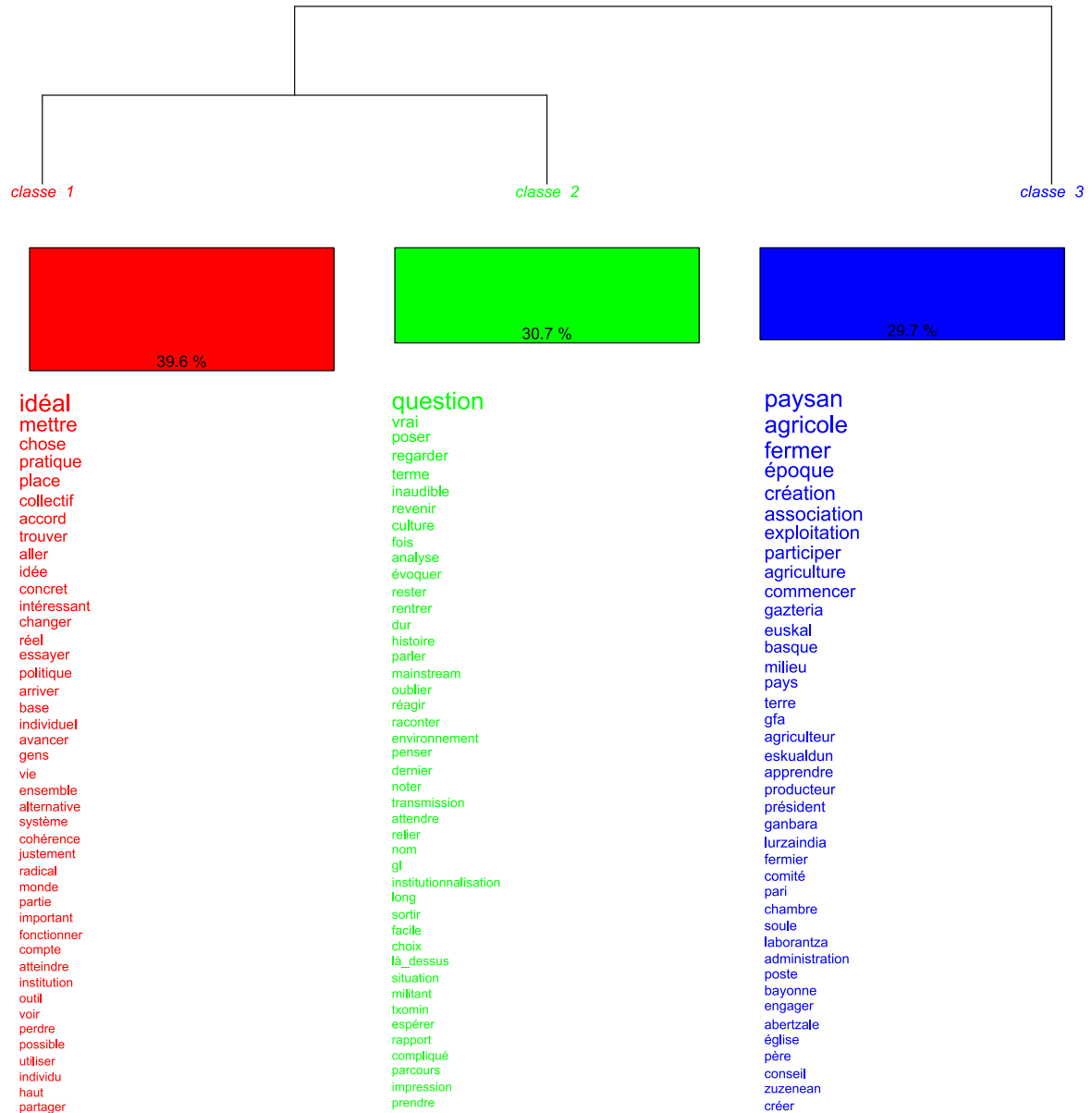
Annexe 66 : Groupe 5 – Séance 3 – Schéma 4	378
Annexe 67 : Groupe 5 – Séance 3 – Schéma 5	379
Annexe 68 : Schéma post-intervention sociologique	380

ANNEXE 1 : TABLEAU DE PRESENTATION DES CHERCHEURES AYANT PARTICIPE A
L'INTERVENTION SOCIOLOGIQUE

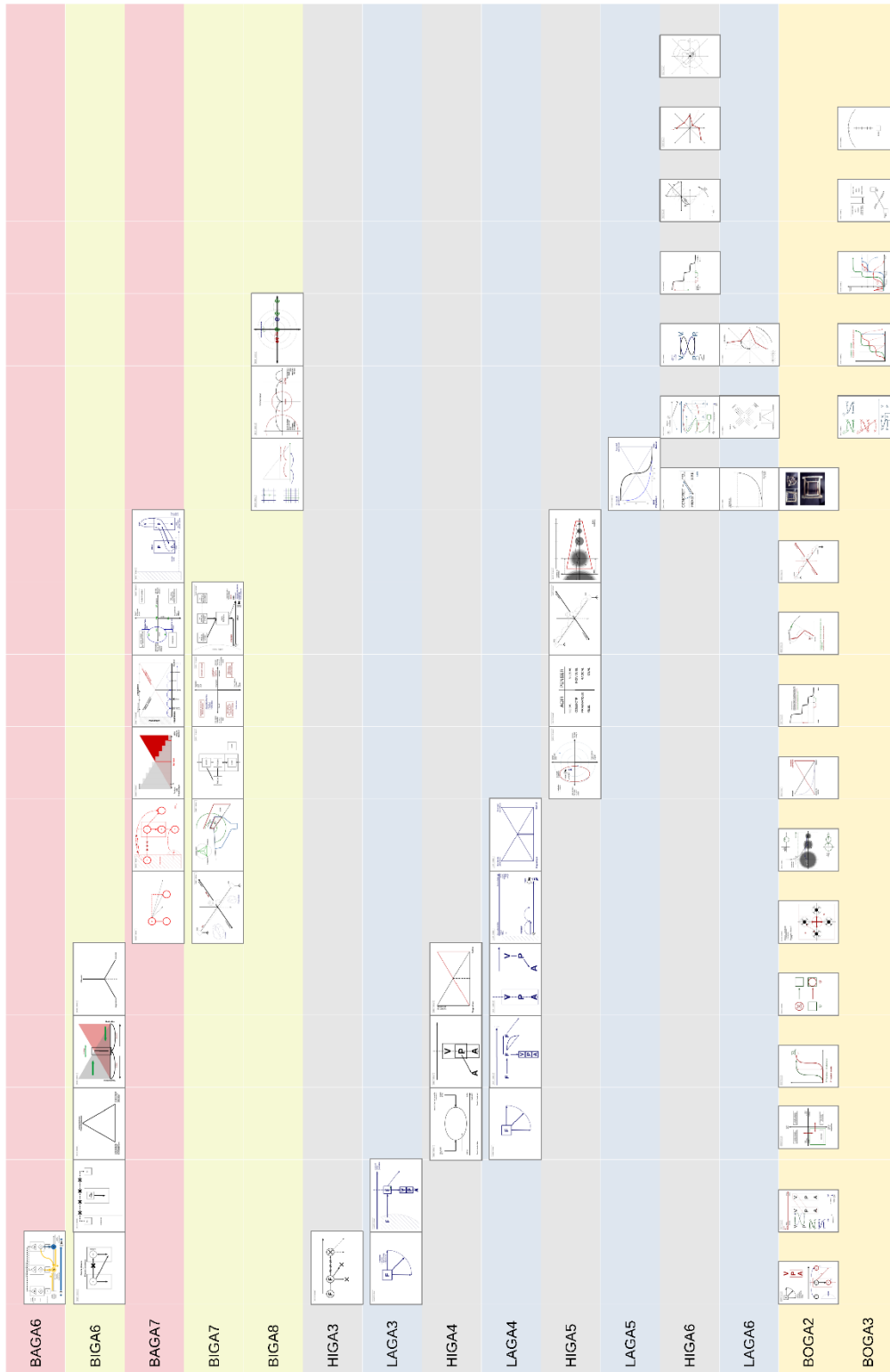
Kattin Chilibolost	Phase I	Préparation de la phase I, formation à l'IS, échantillonnage, participation au lancement du second groupe.	Journaliste dans un média local	Diplômée en sciences politiques
Mathilde Fois-Duclerc	Phase II	Préparation de la phase II, échantillonnage, analyses et transcriptions. Binôme du quatrième groupe.	Préparation d'un doctorat	Diplômée en sciences politiques, professeur agrégée en sciences économiques et sociales
Justine Giraudel	Préparation à l'intervention sociologique	Préparation de la phase I, formation à l'IS, échantillonnage	Ancienne journaliste dans un média local, projet de préparation d'un doctorat ; avait participé aux comptes rendus d'entretiens de l'ouvrage d'Olivier Cousin et Sandrine Rui ³⁸⁴	Diplômée en sociologie, diplômée en animation sociale et socioculturelle
Lauréna Haurat	Phases I, II & III	Préparation de toutes les phases de l'enquête, formation à l'IS, échantillonnages, analyses et transcriptions. Binôme des groupes 1, 3 et 5	Préparation d'un doctorat	Diplômée en sociologie
Julianie Urrutigaray	Phases I, II & III	Préparation de l'enquête, participation aux séances en tant qu'observatrice des dynamiques de tous les groupes	Animatrice socioculturelle	Diplômée en animation sociale et socioculturelle

³⁸⁴ O. Cousin et S. Rui, *L'intervention sociologique. Histoire(s) et actualités d'une méthode*, op. cit.

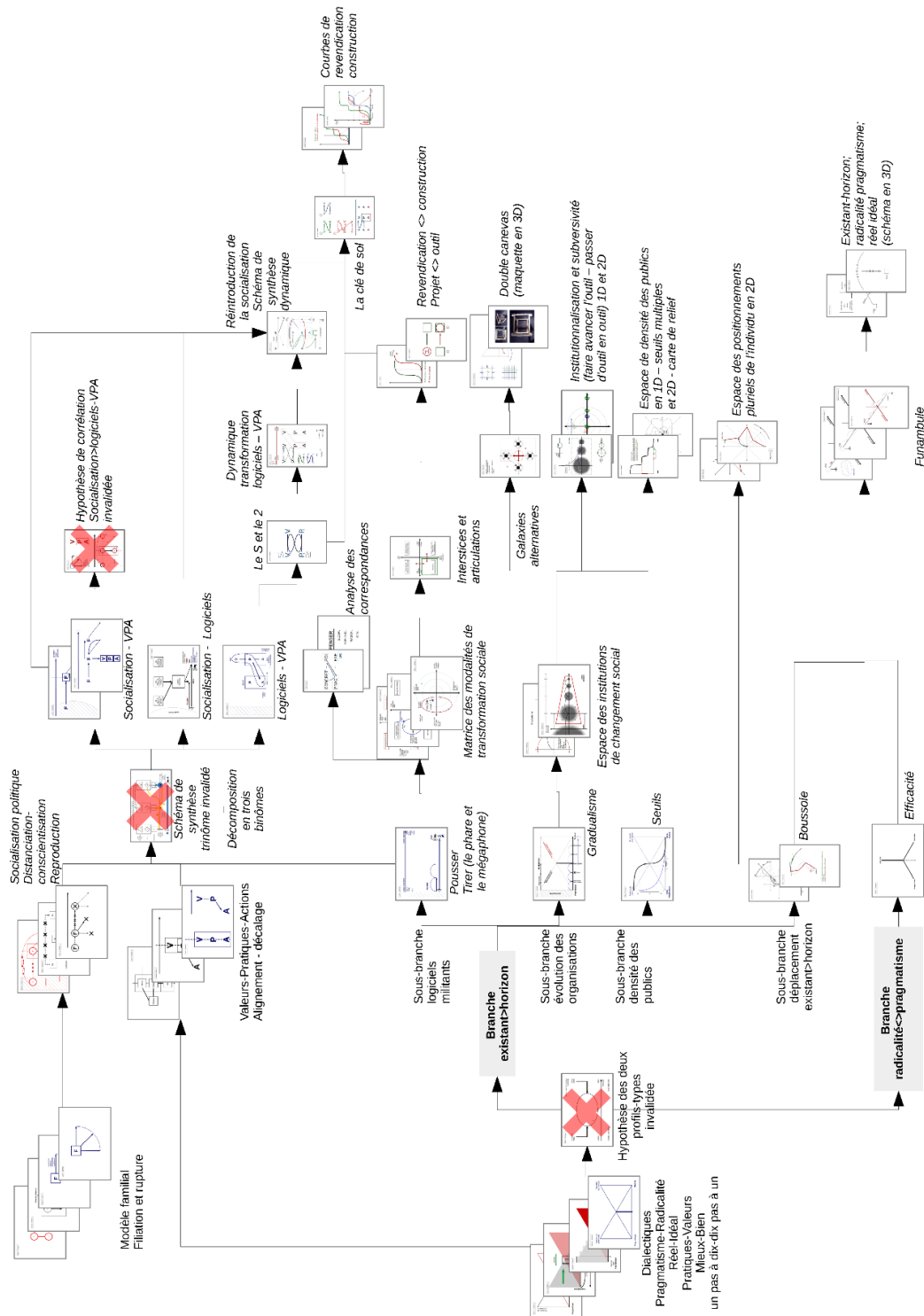
On y retrouve toutes les références aux logiques d'action (idéal, pratique, concret, radical, cohérence, individuel, collectif ...), le lexique lié à la transformation sociale (changer, arriver, atteindre, avancer ...); mais aussi les mentions aux contextes et organisations (institution, politique, système, alternative, outil ...).

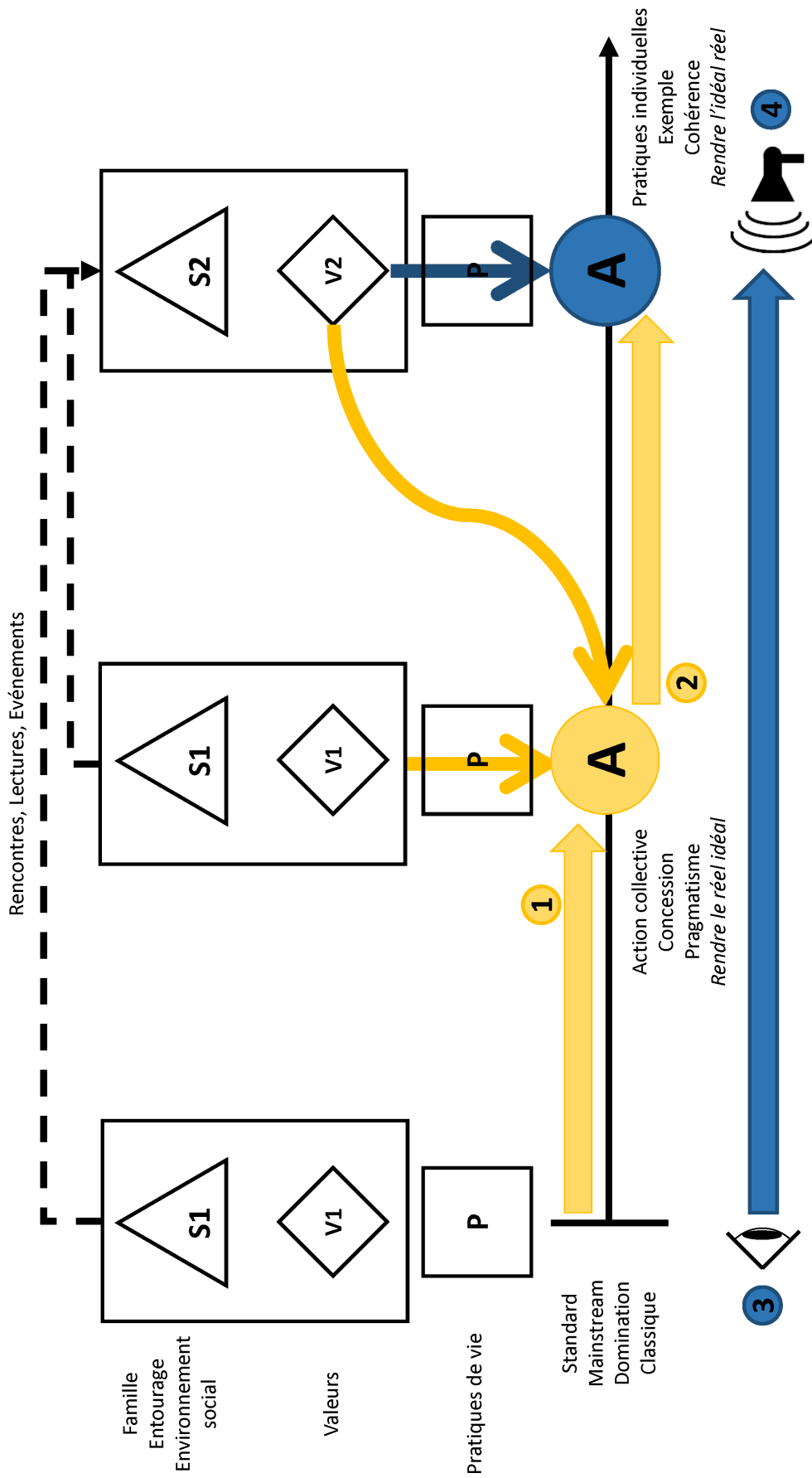


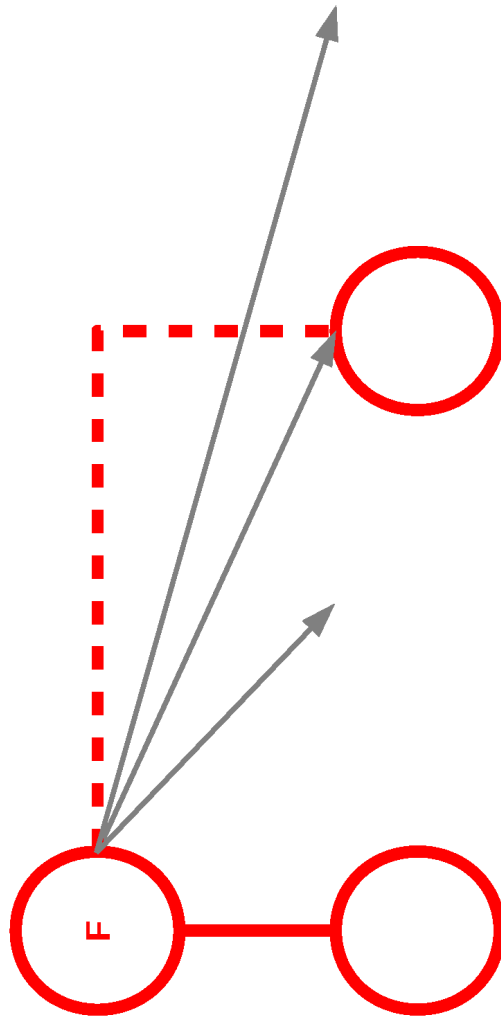
ANNEXE 3 : GENEALOGIE CHRONOLOGIQUE DES SCHEMAS PAR GROUPE ET PAR SEANCE



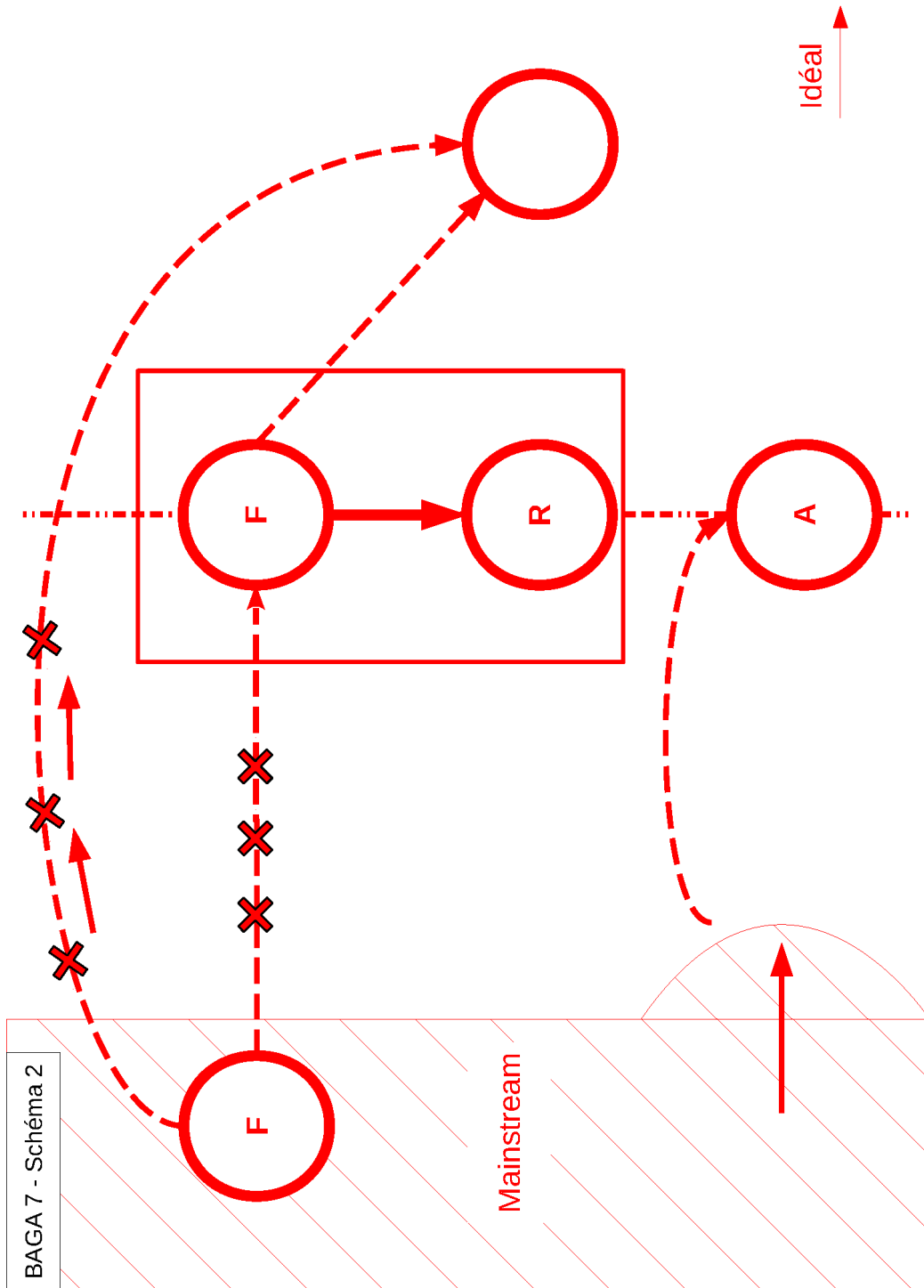
ANNEXE 4 : GENEALOGIE ANALYTIQUE ET FILIATION DES SCHEMAS

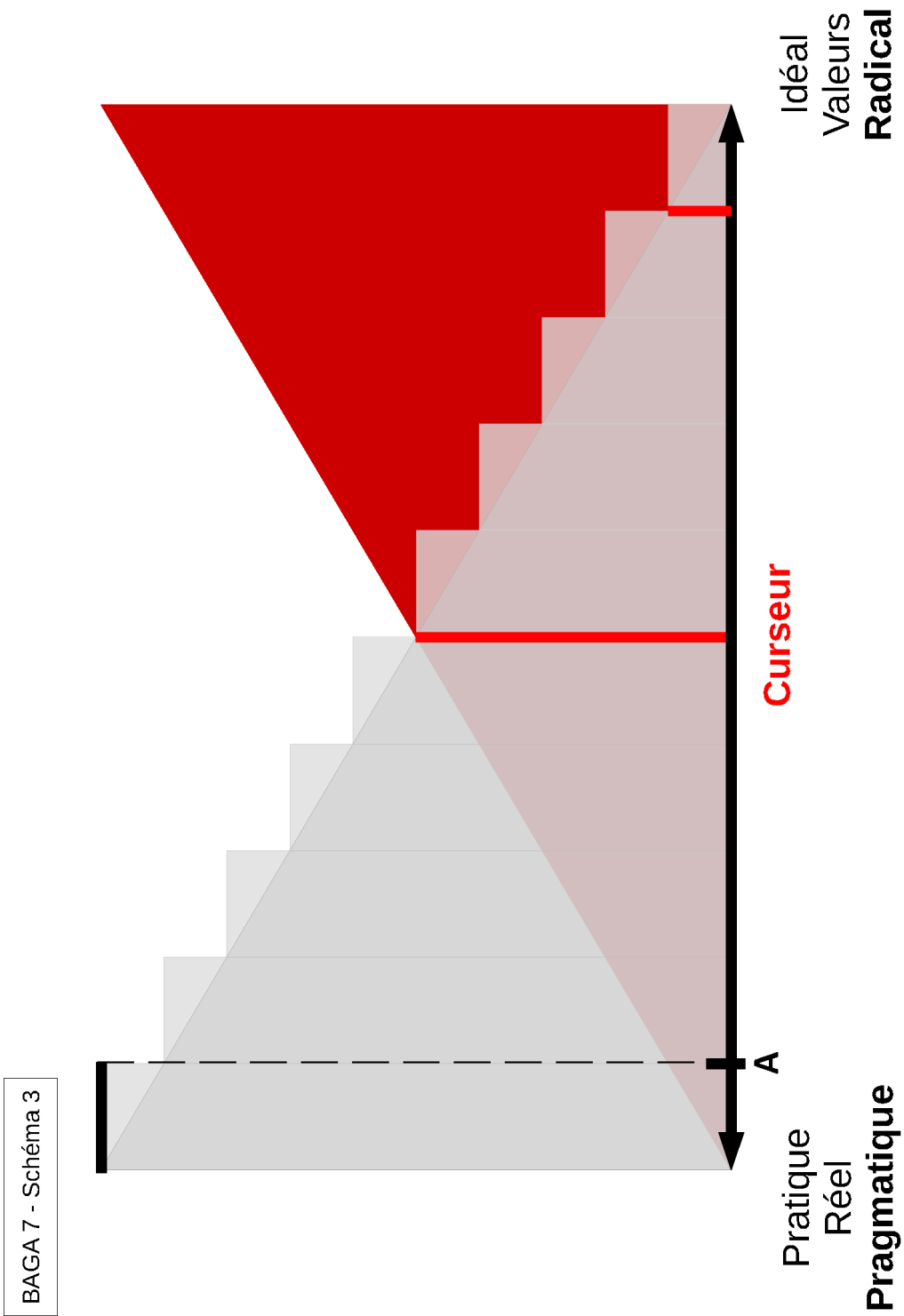


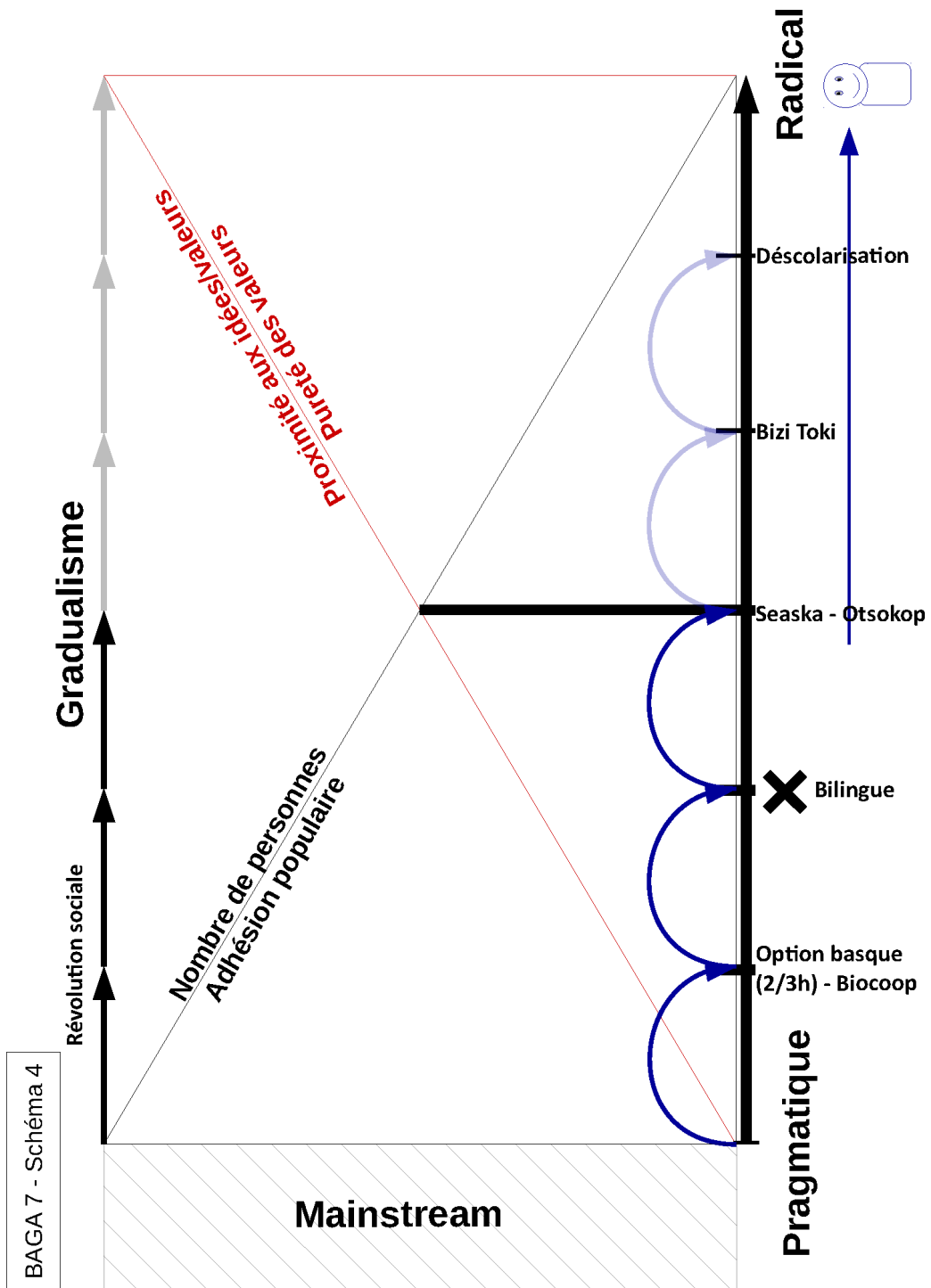


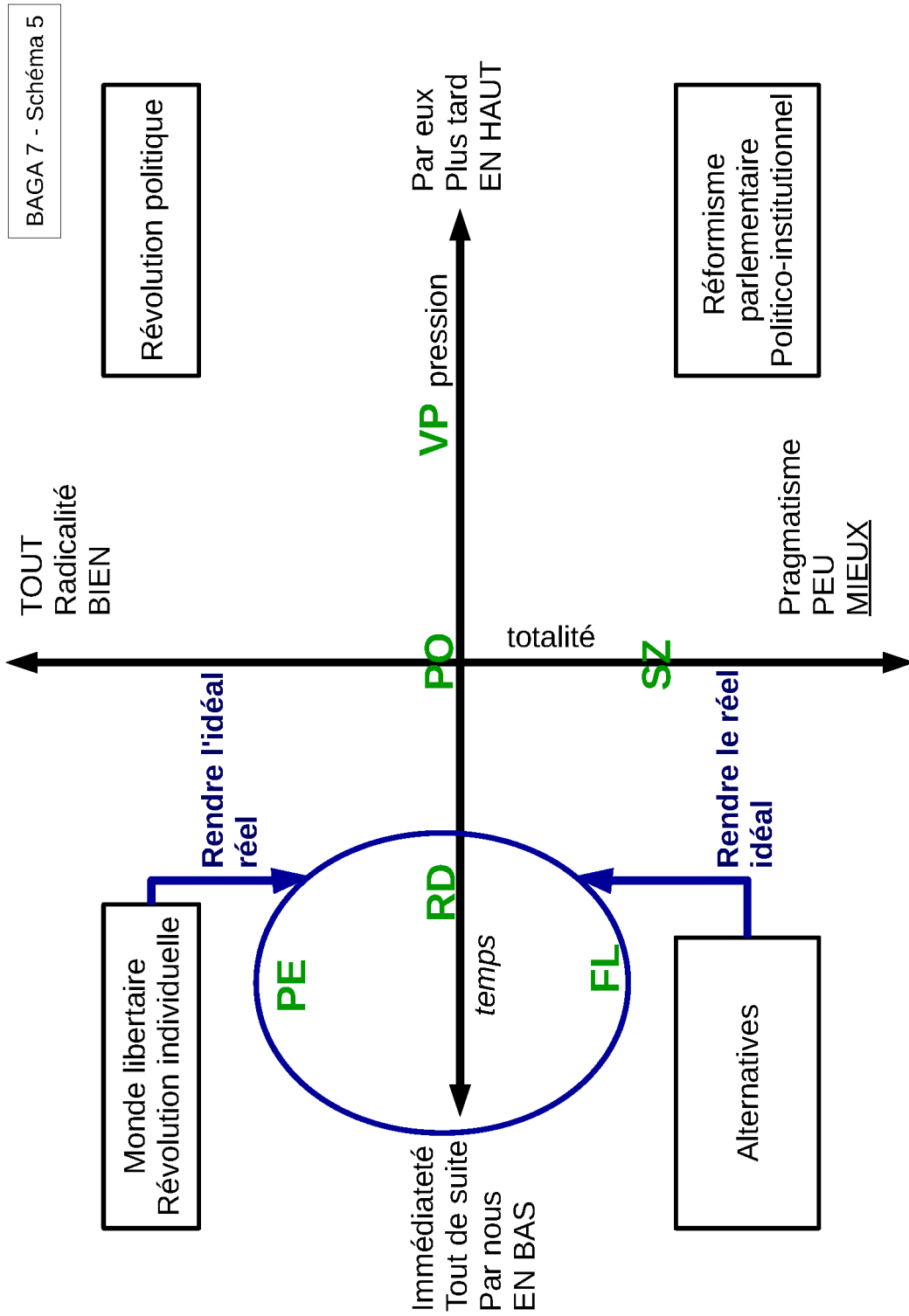


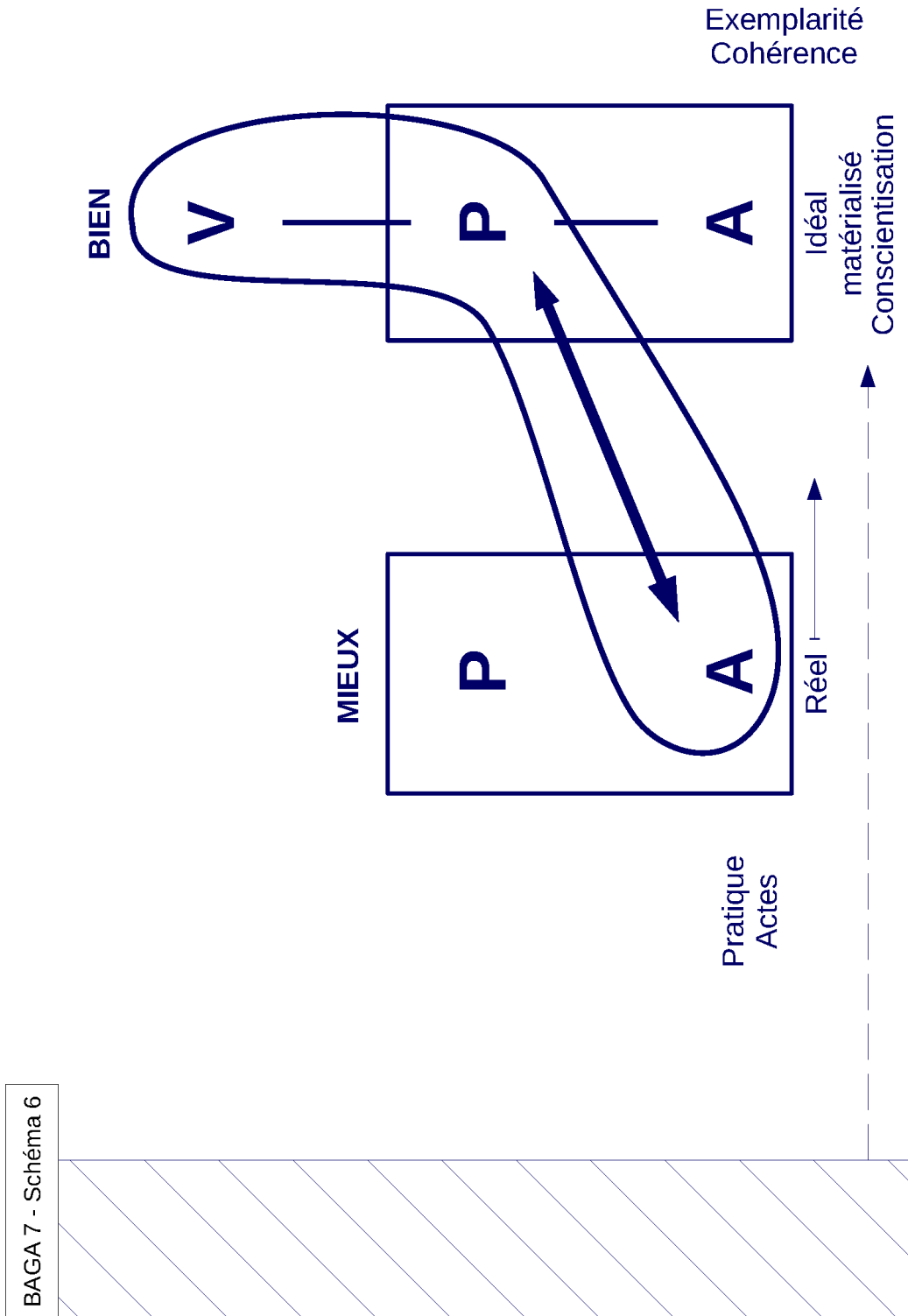
BAGA 7 - Schéma 1



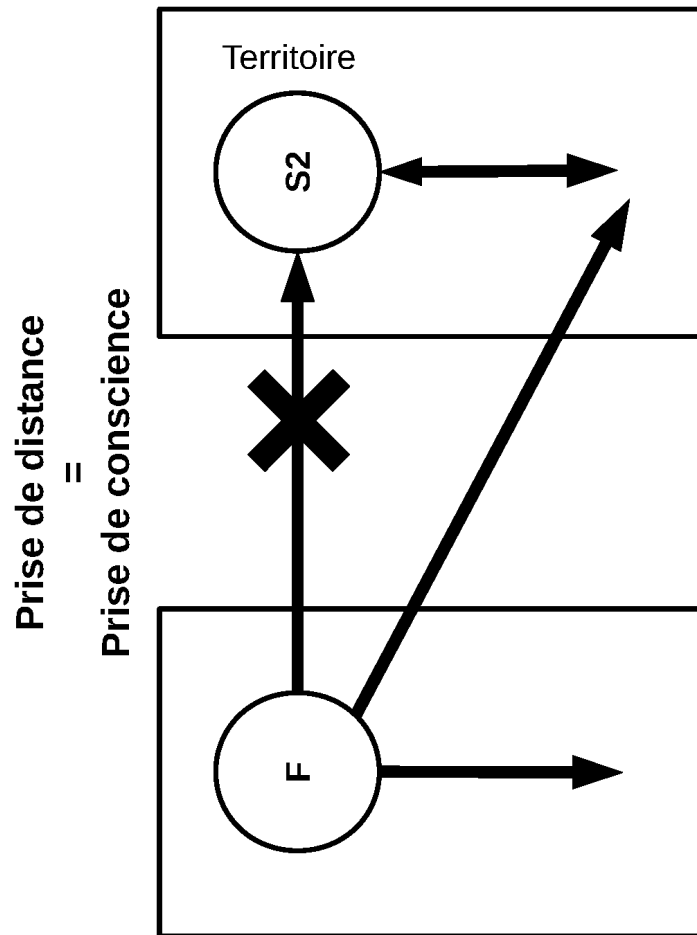


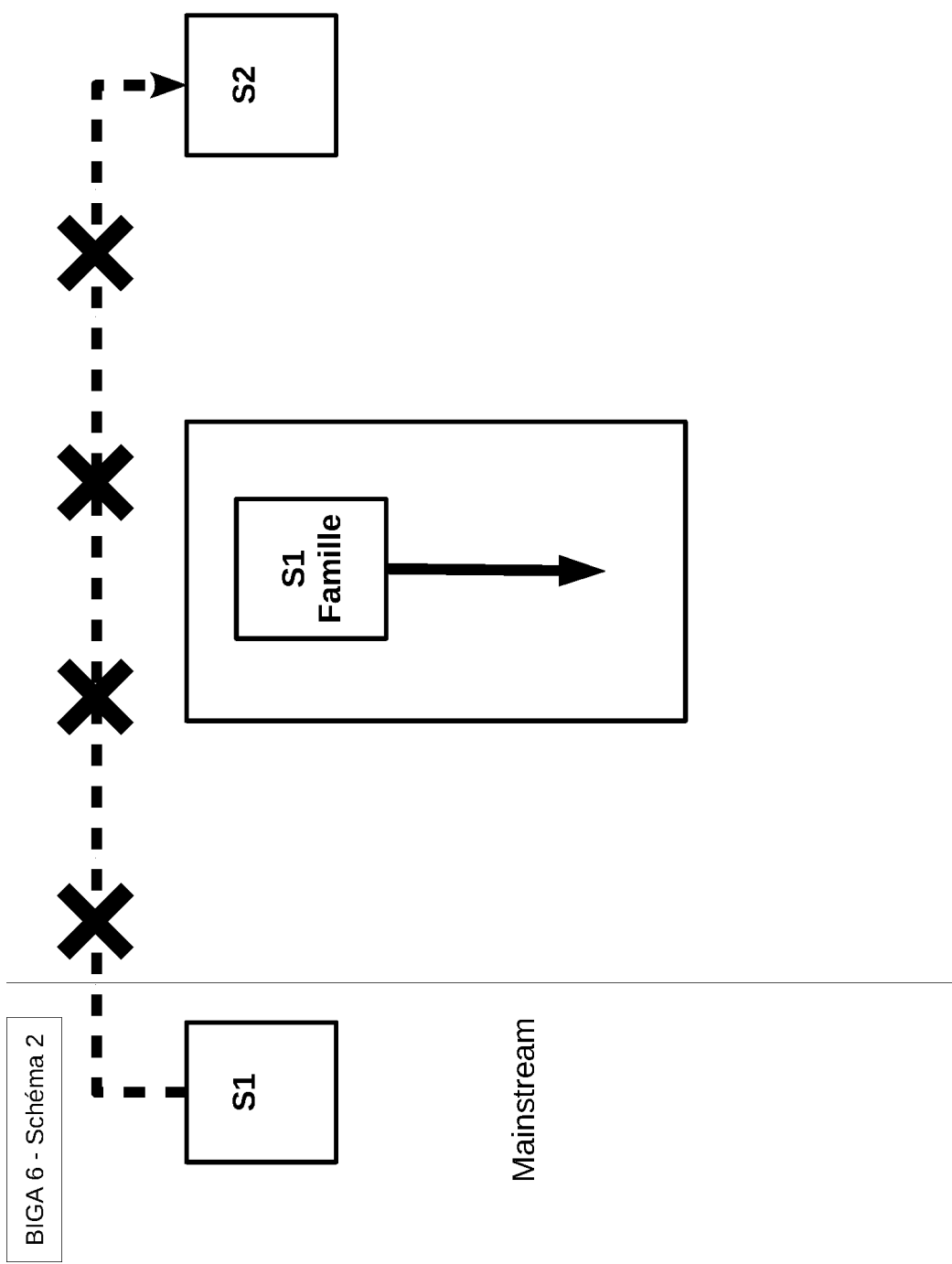






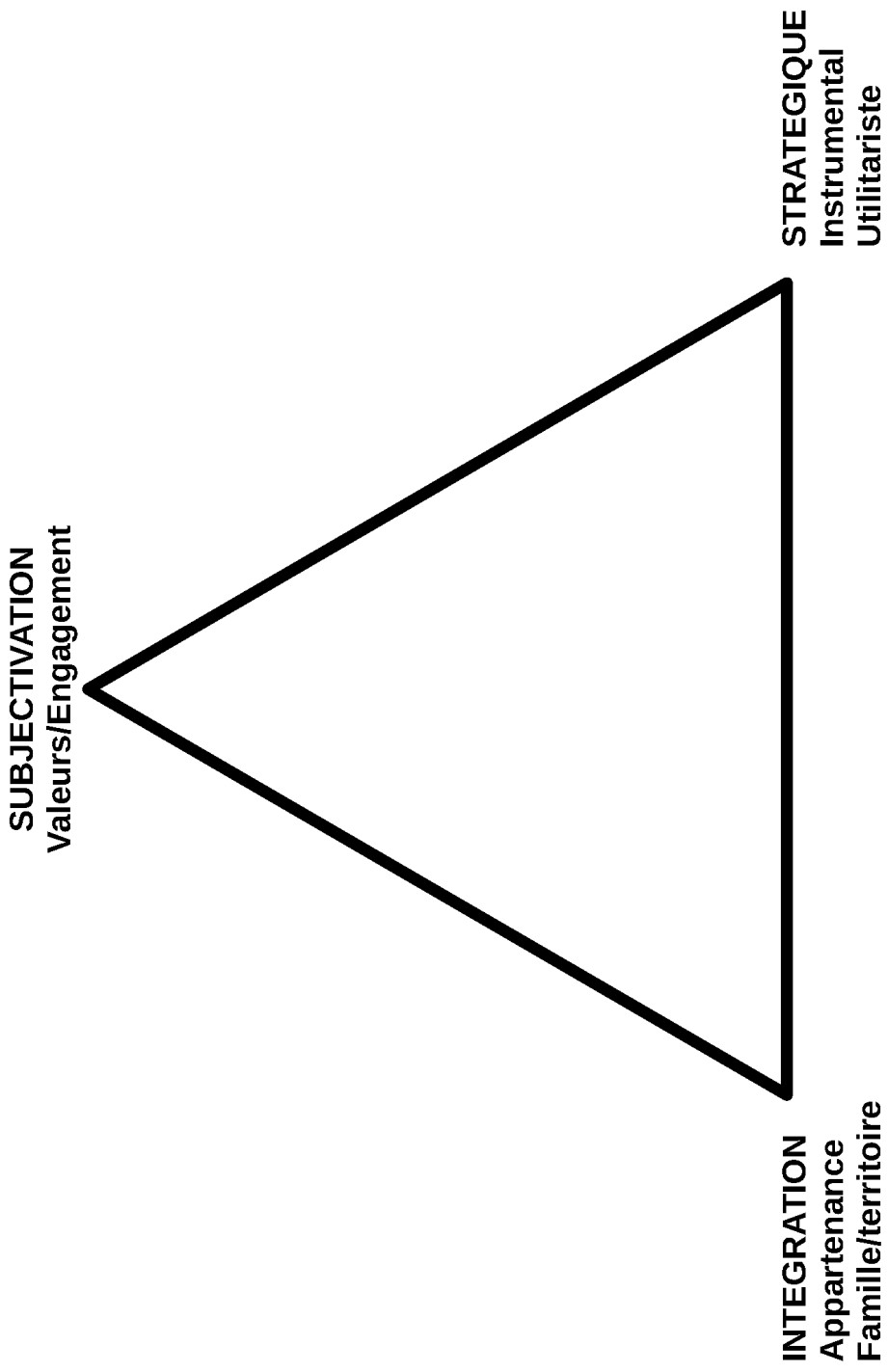
BIGA 6 - Schéma 1

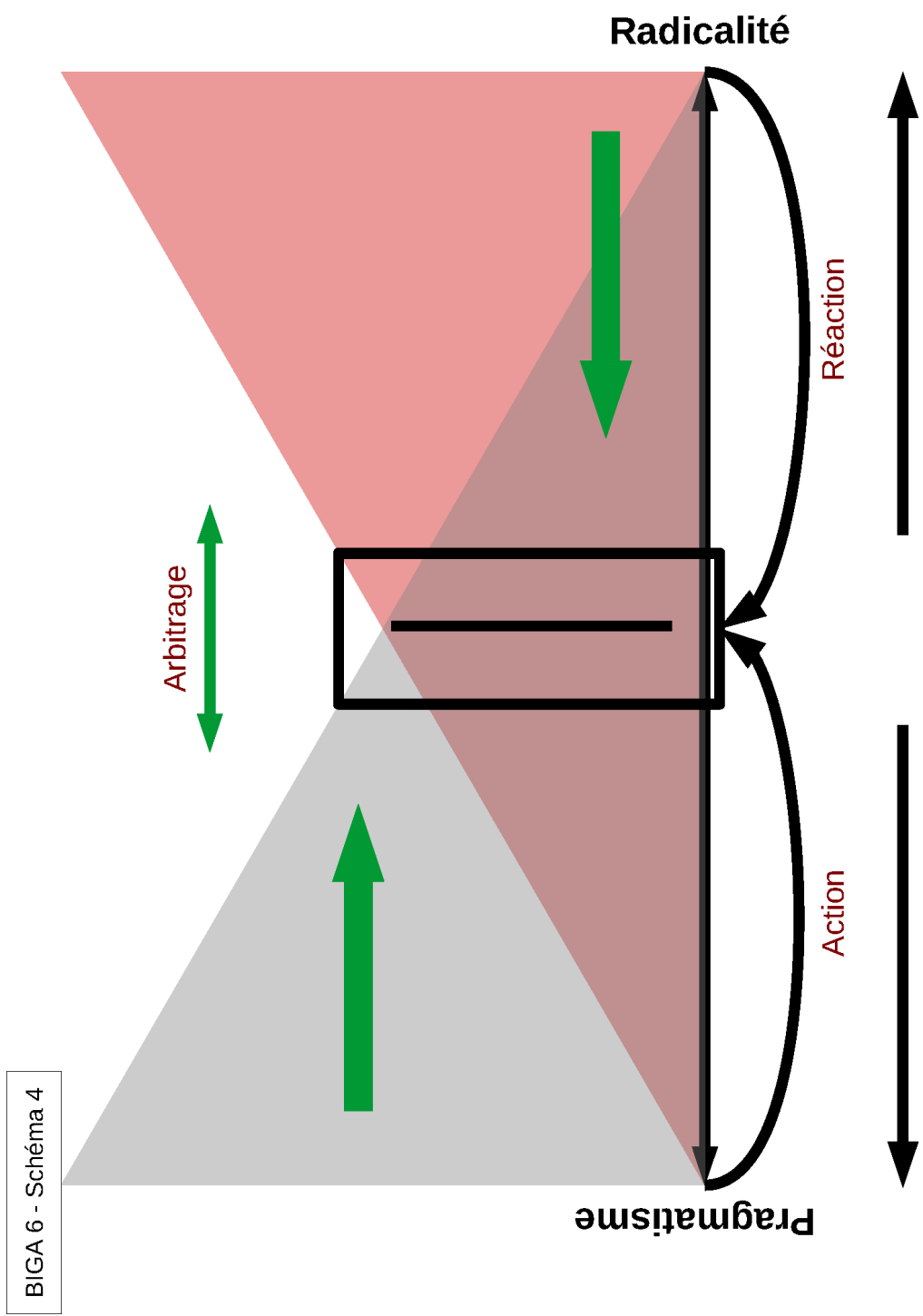




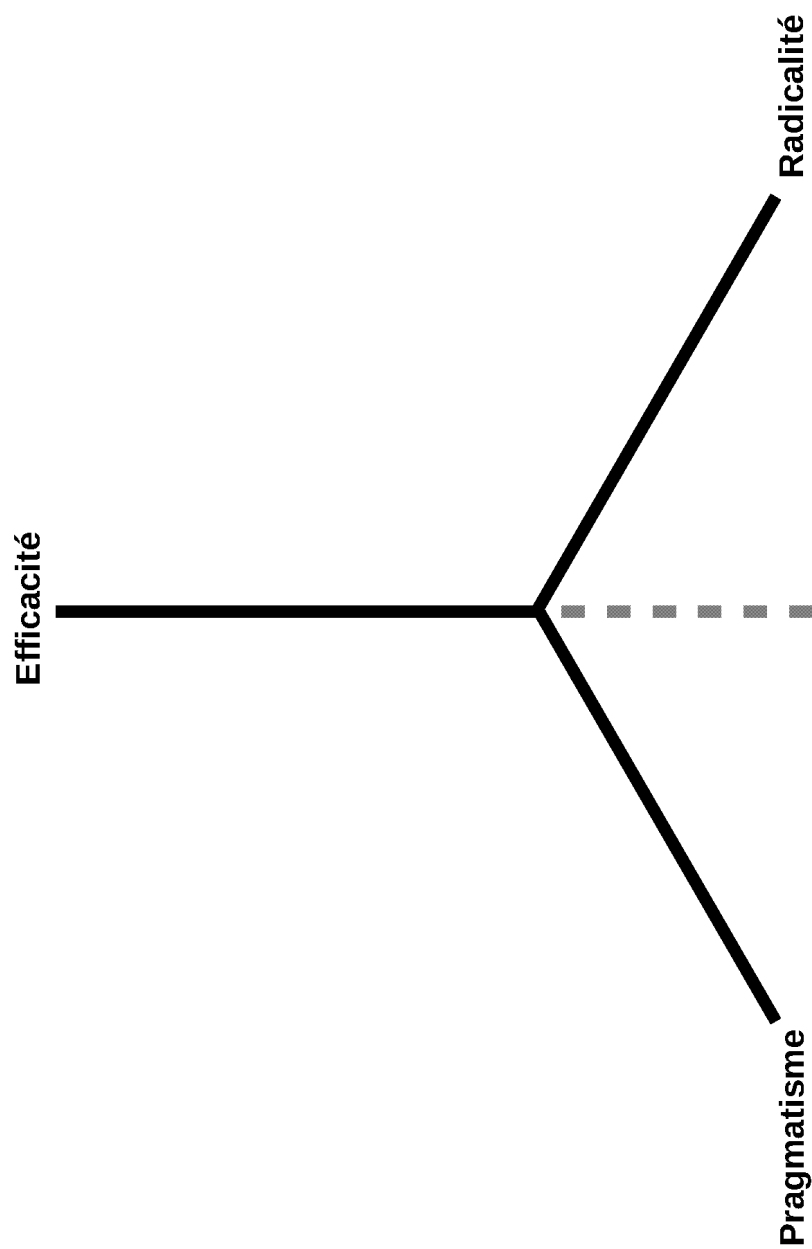
BIGA 6 - Schéma 2

BIGA 6 - Schéma 3

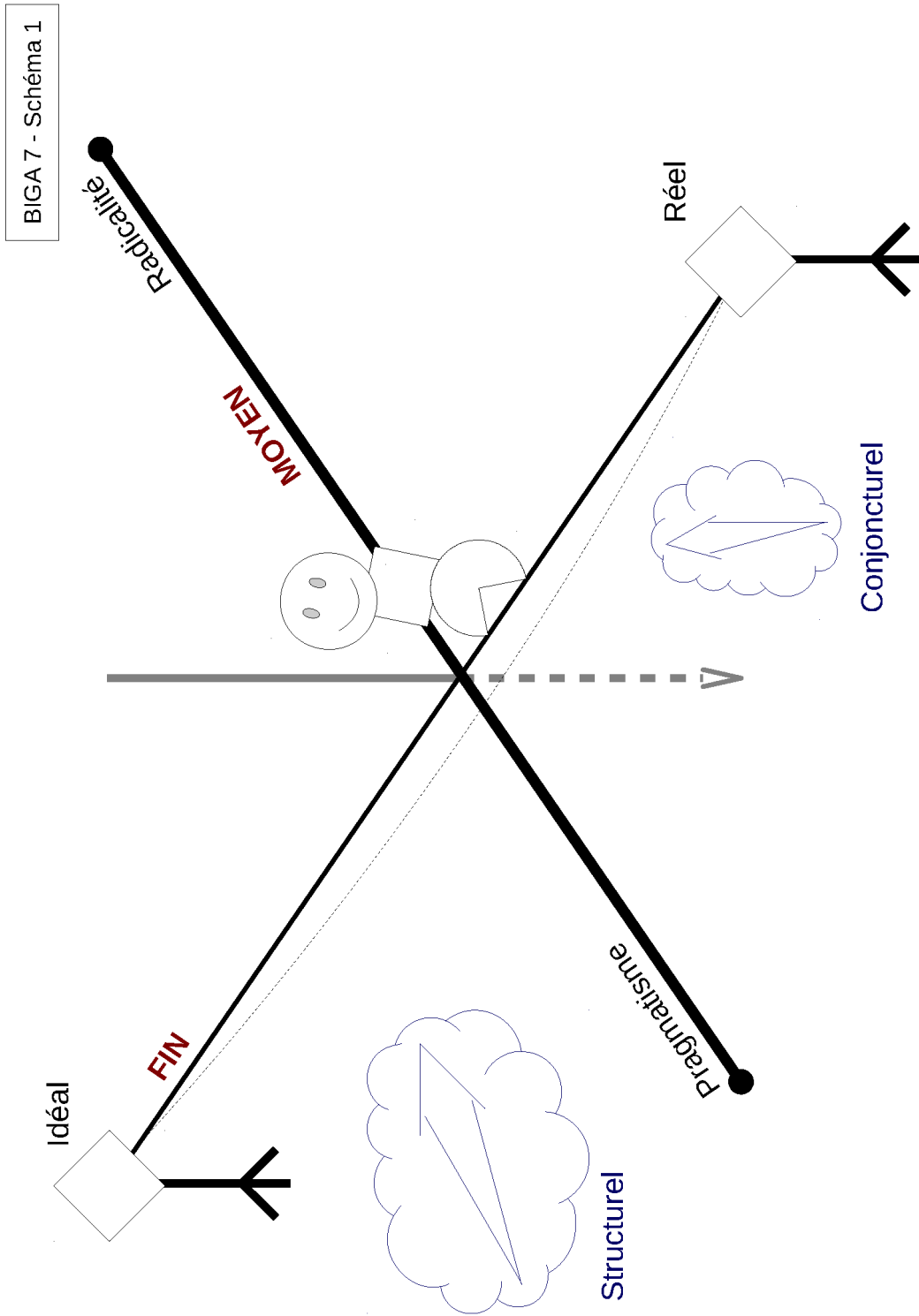




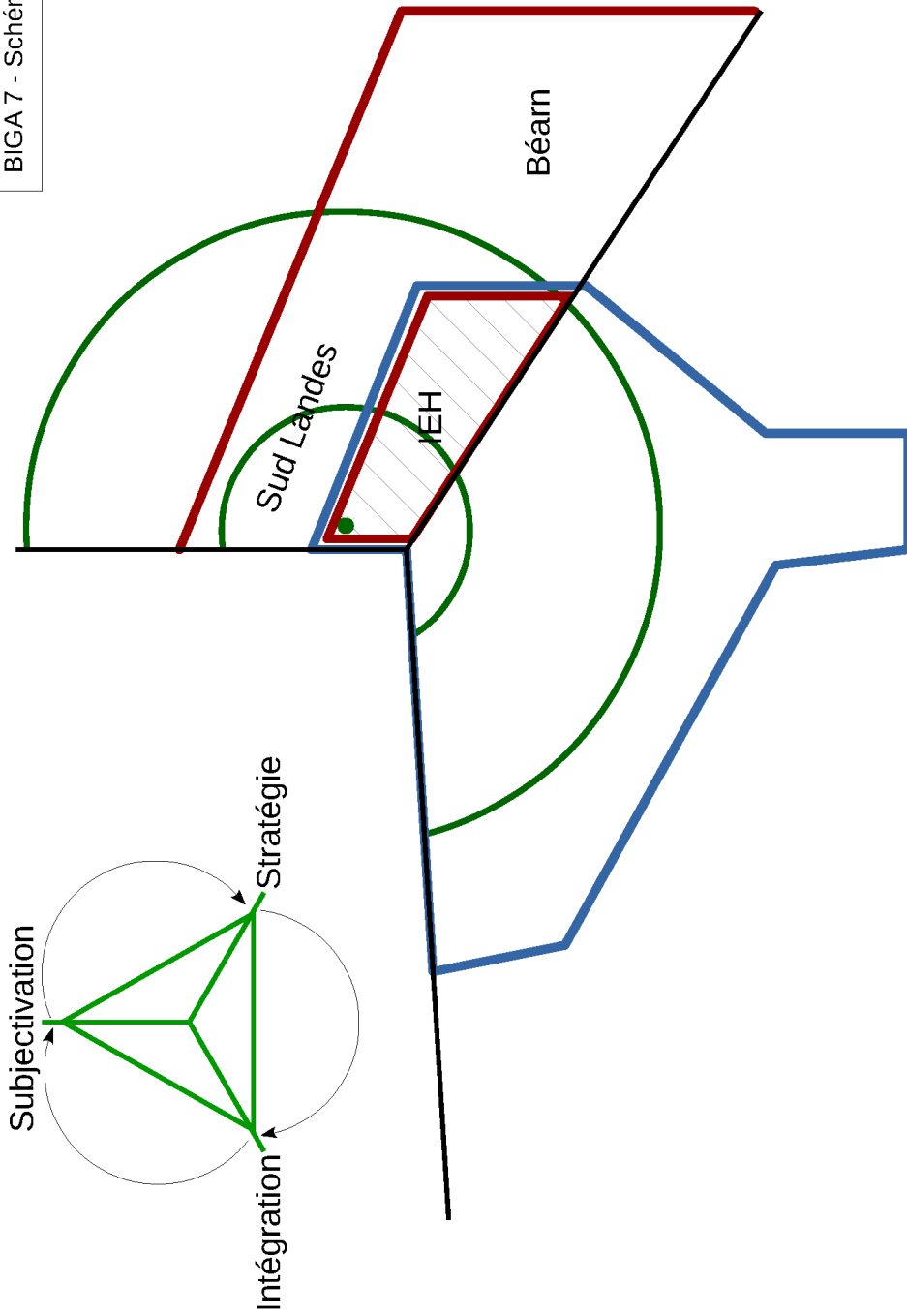
BIGA 6 - Schéma 4



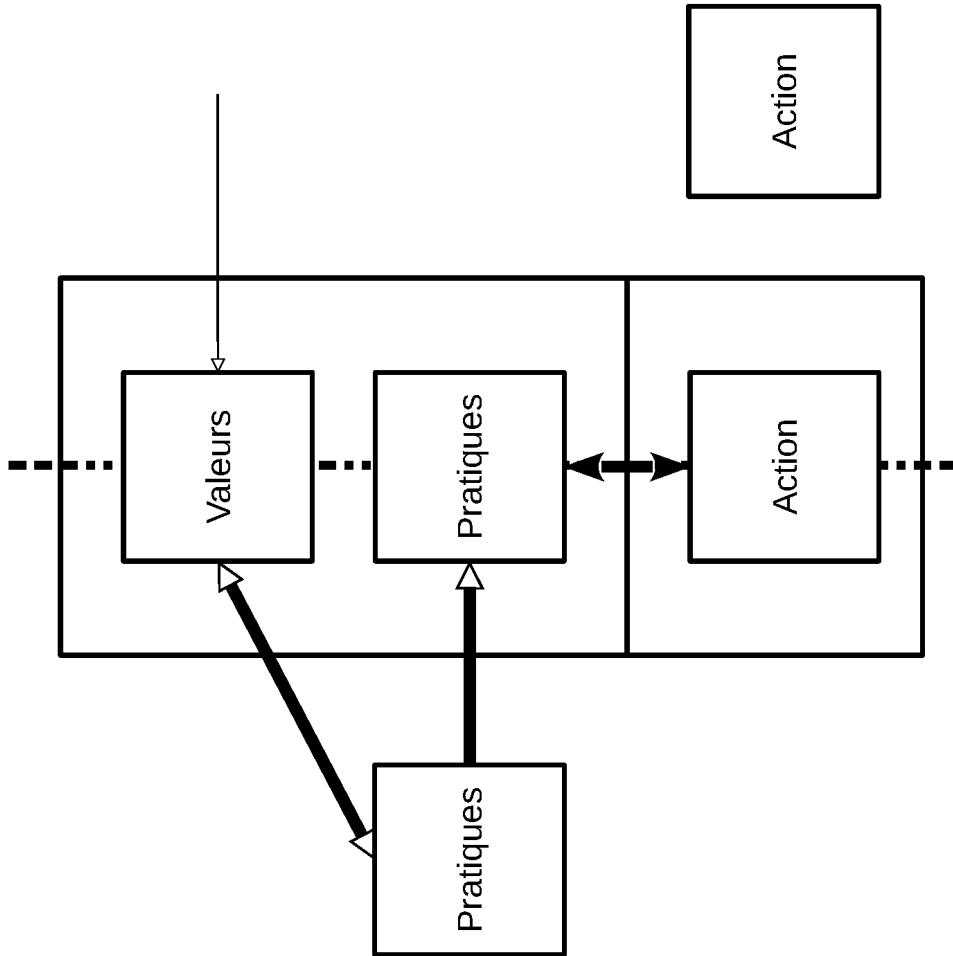
BIGA 6 - Schéma 5

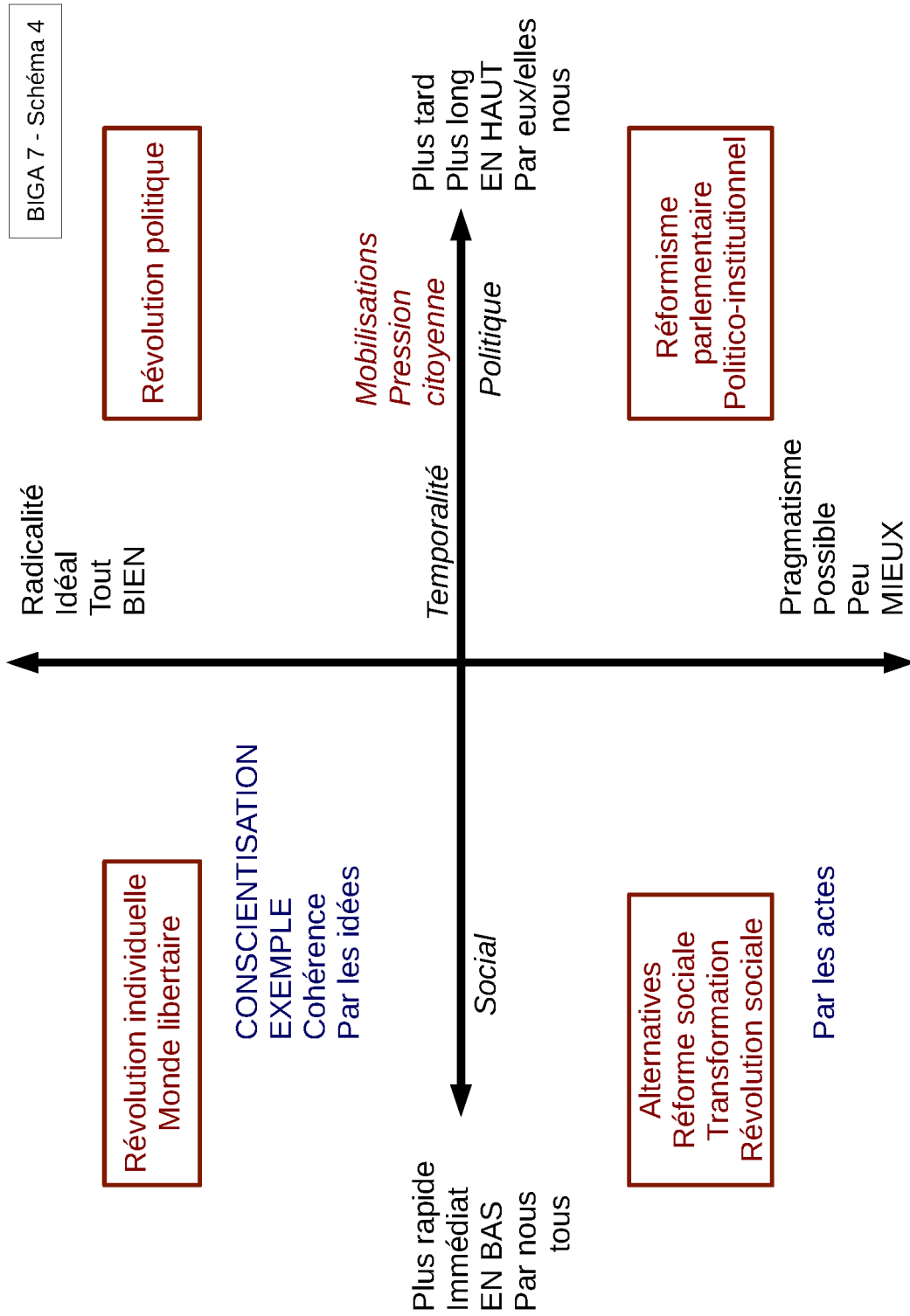


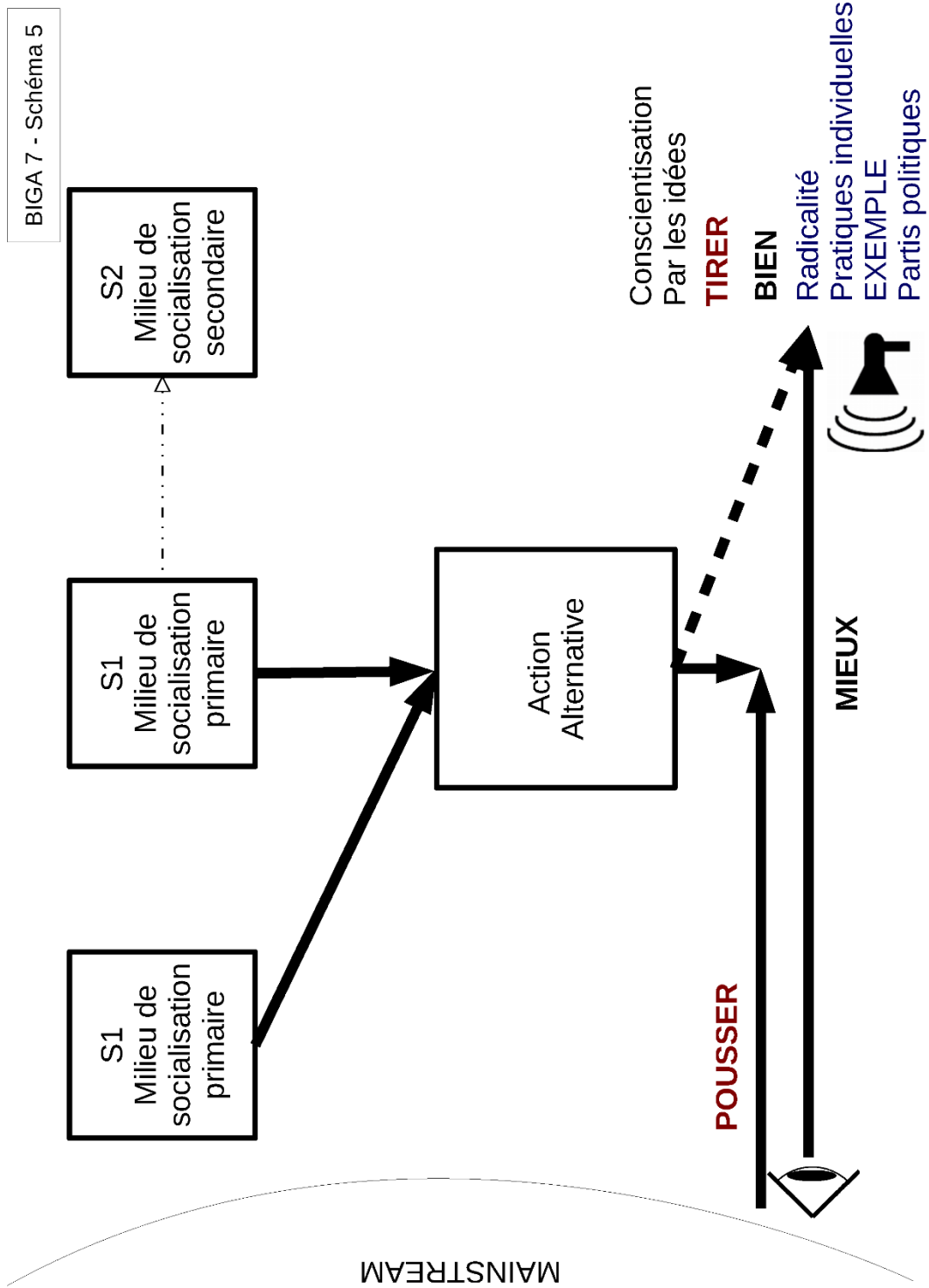
BIGA 7 - Schéma 2

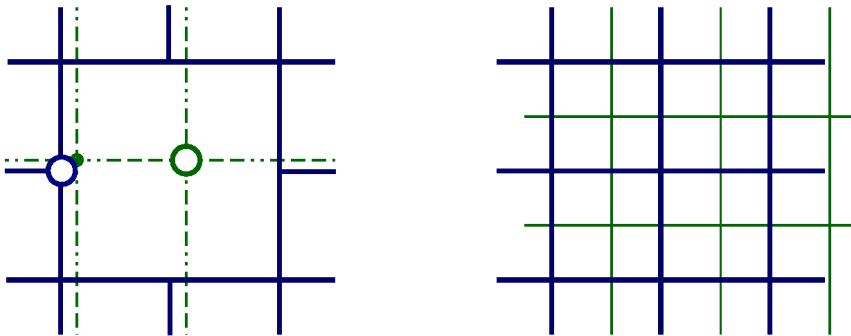
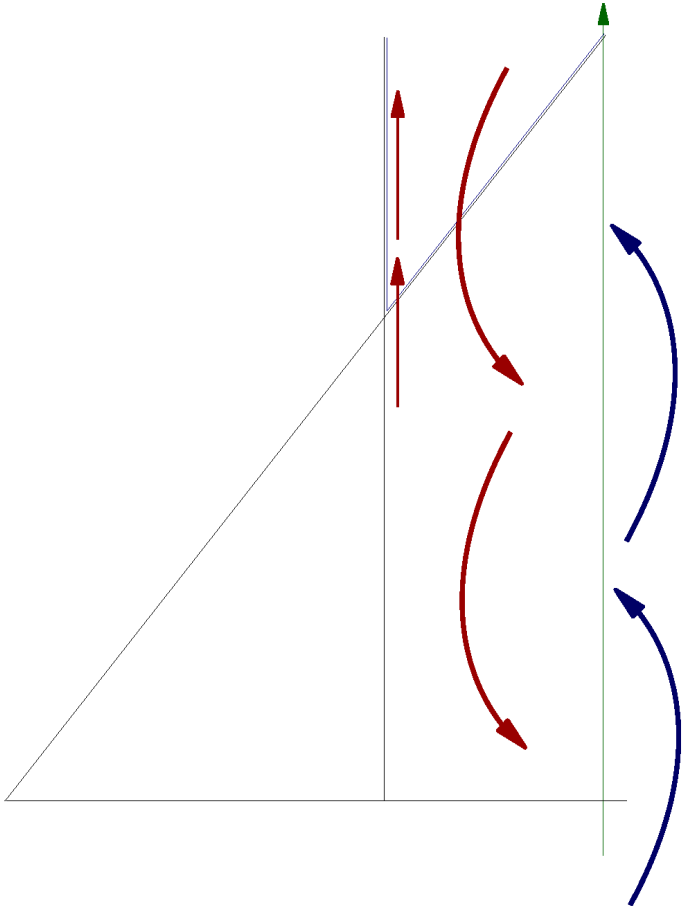


BIGA 7 - Schéma 3





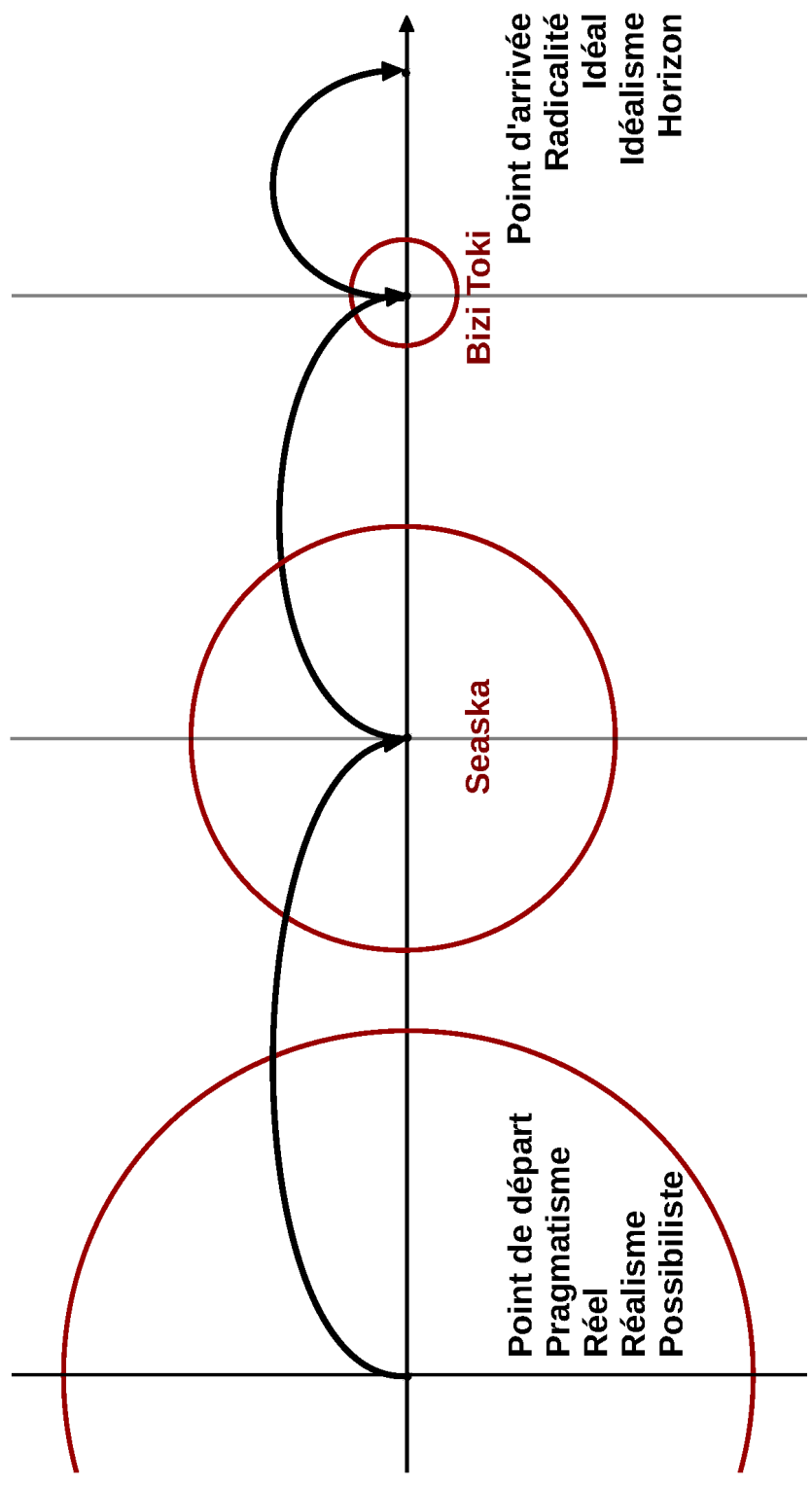


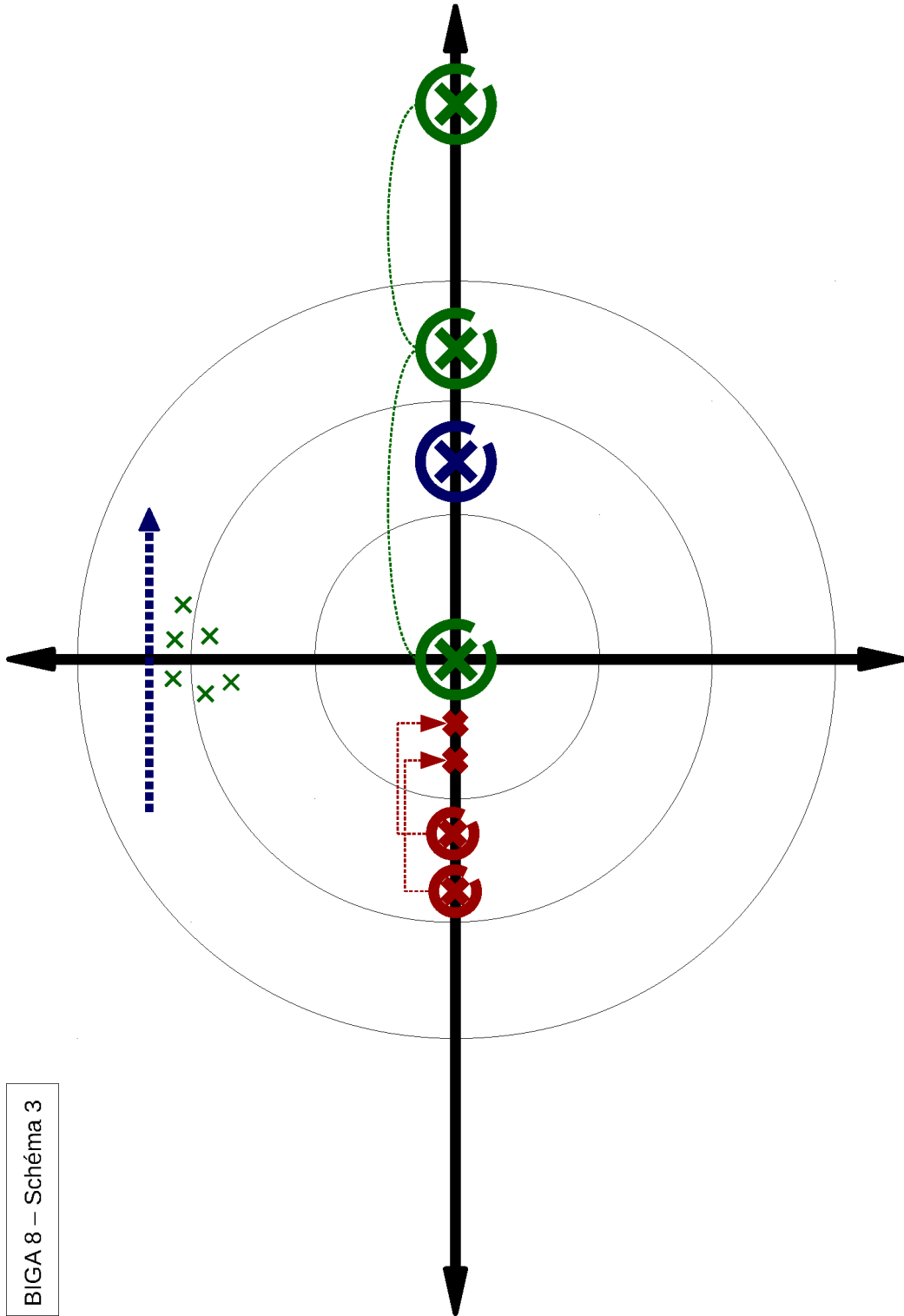


BIGA 8 - Schéma 1

BIGA 8 – Schéma 2

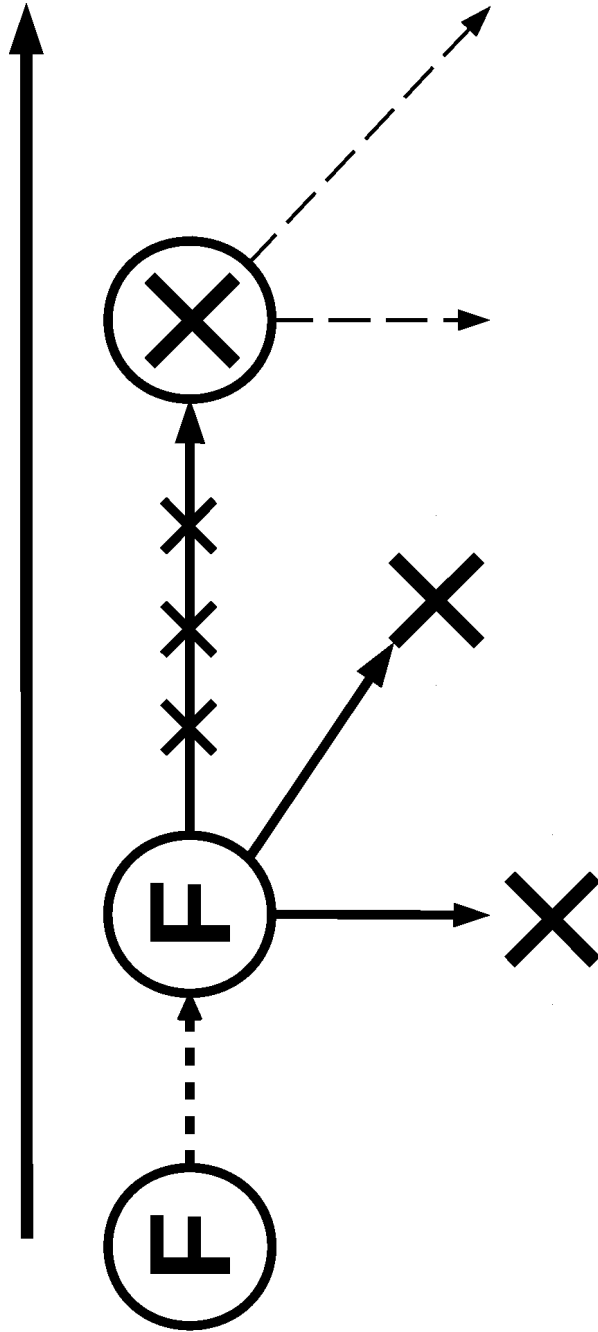
Gradualisme

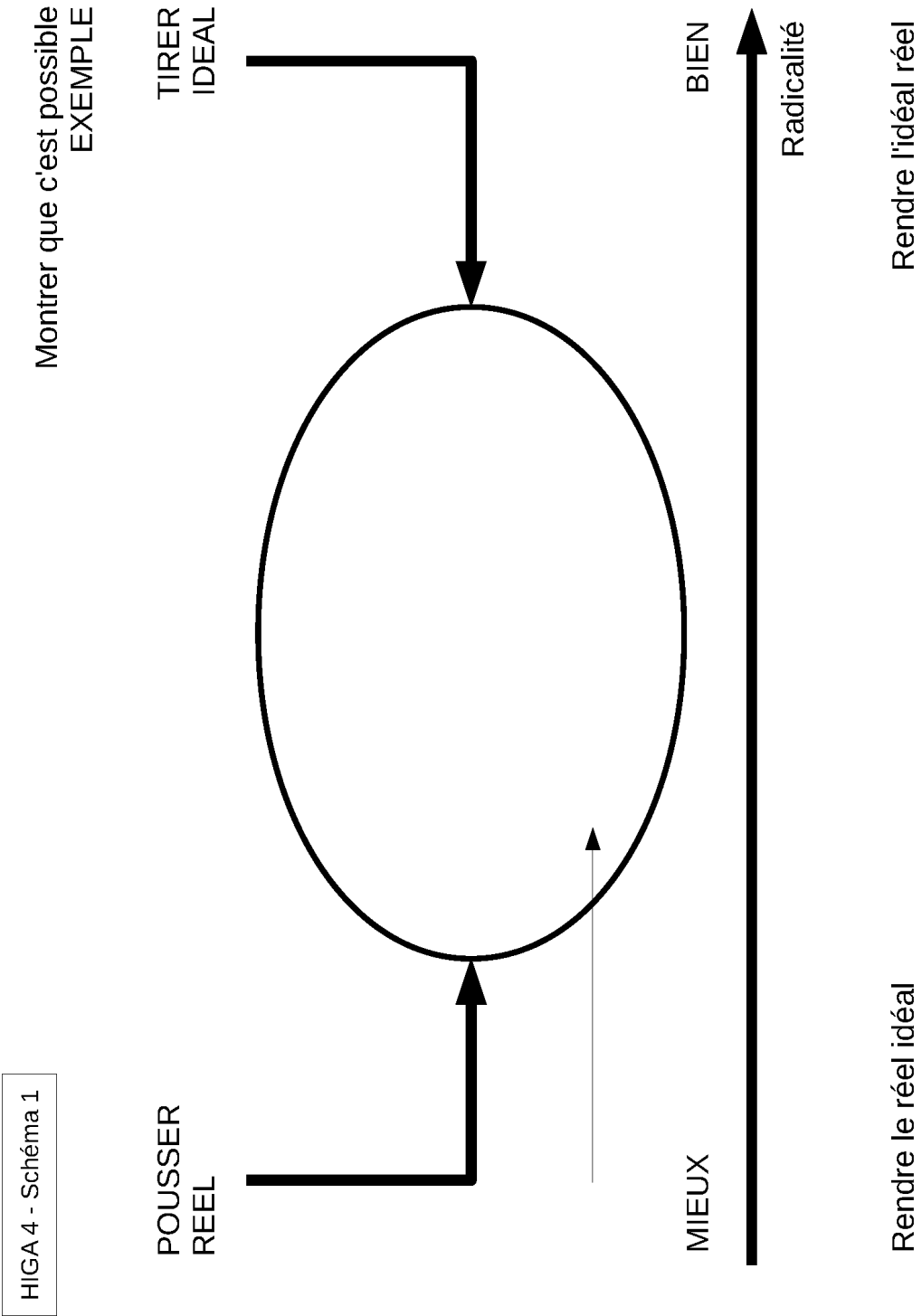




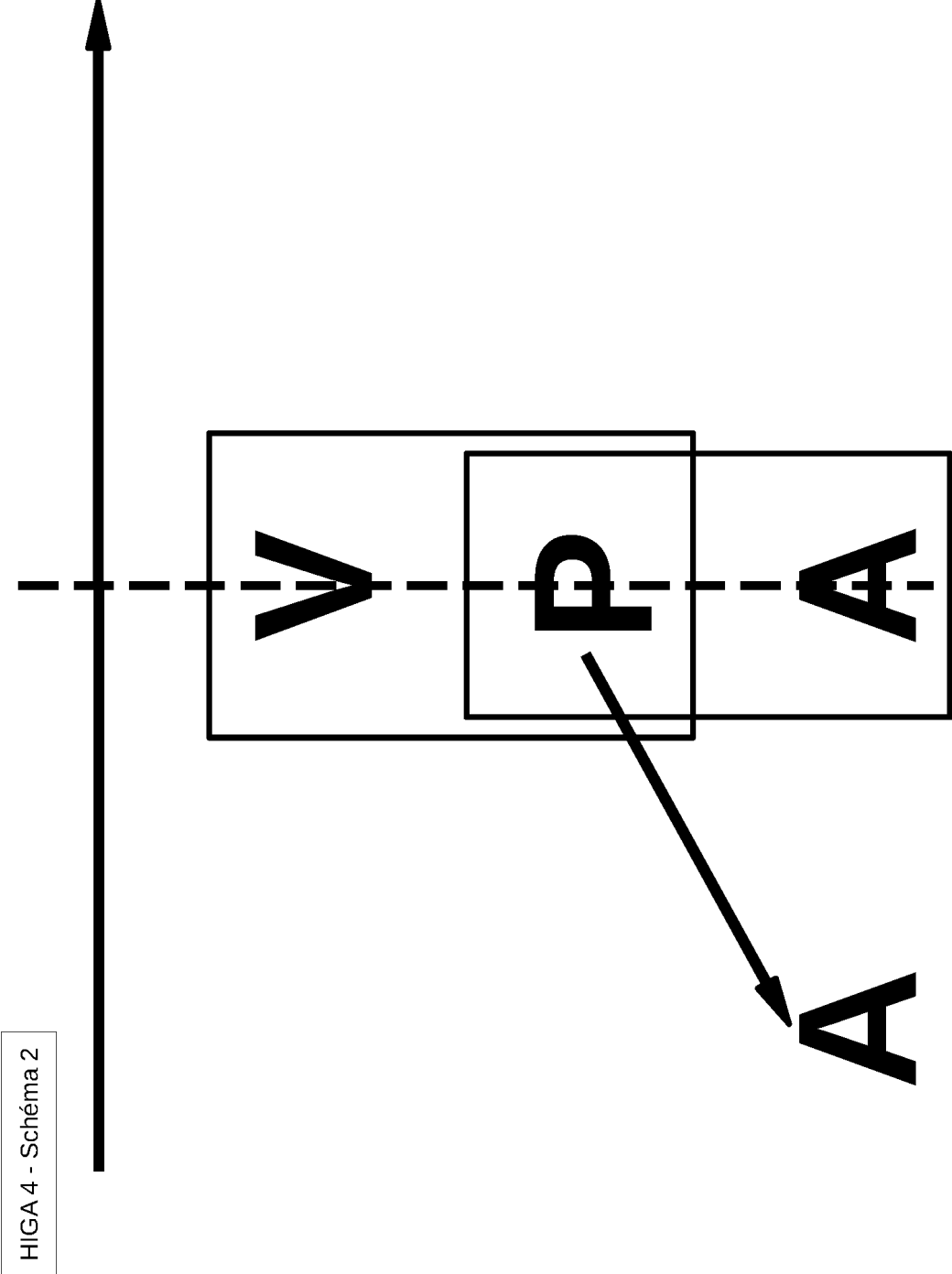
BIGA 8 – Schéma 3

HIGA 3 - Schéma 1



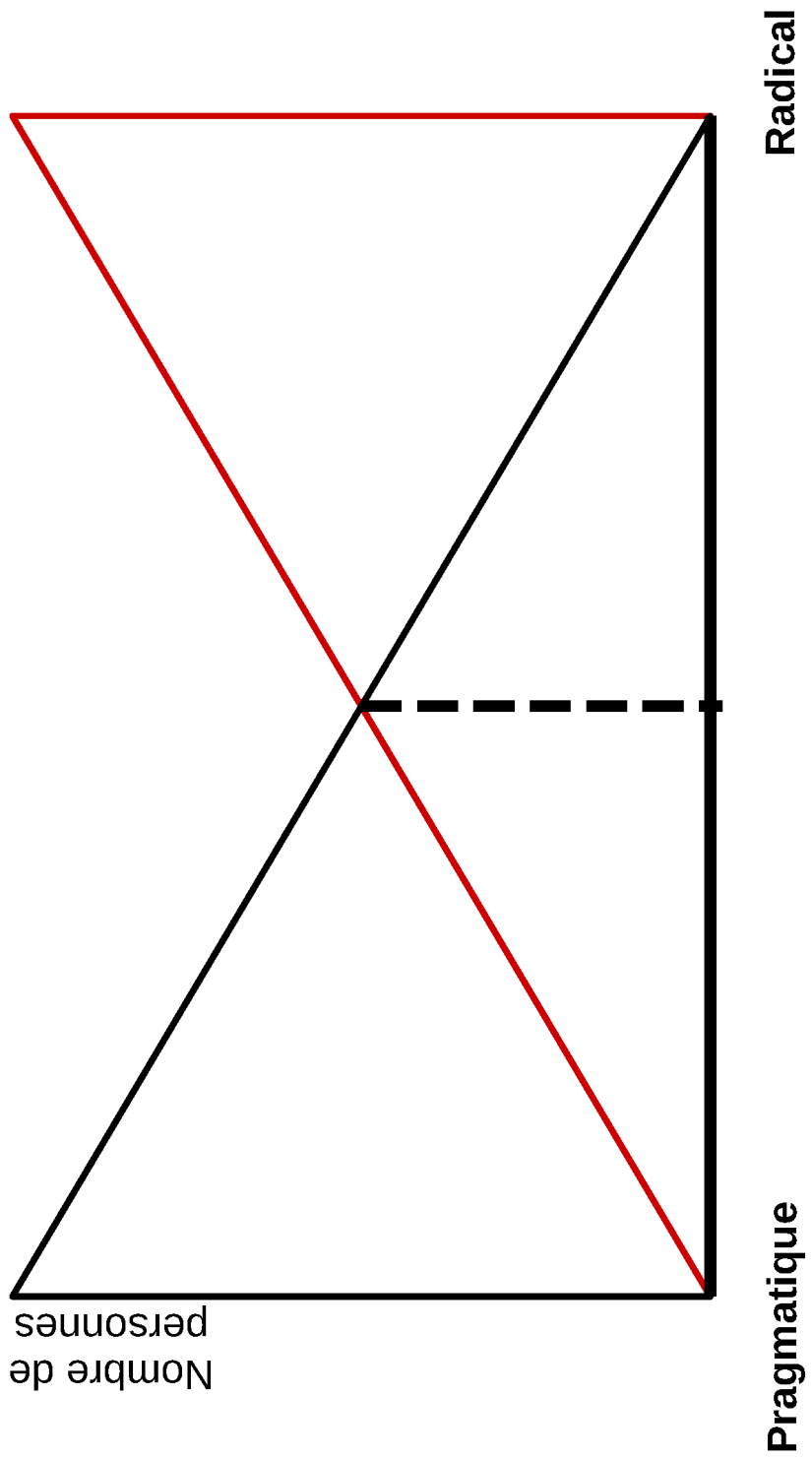


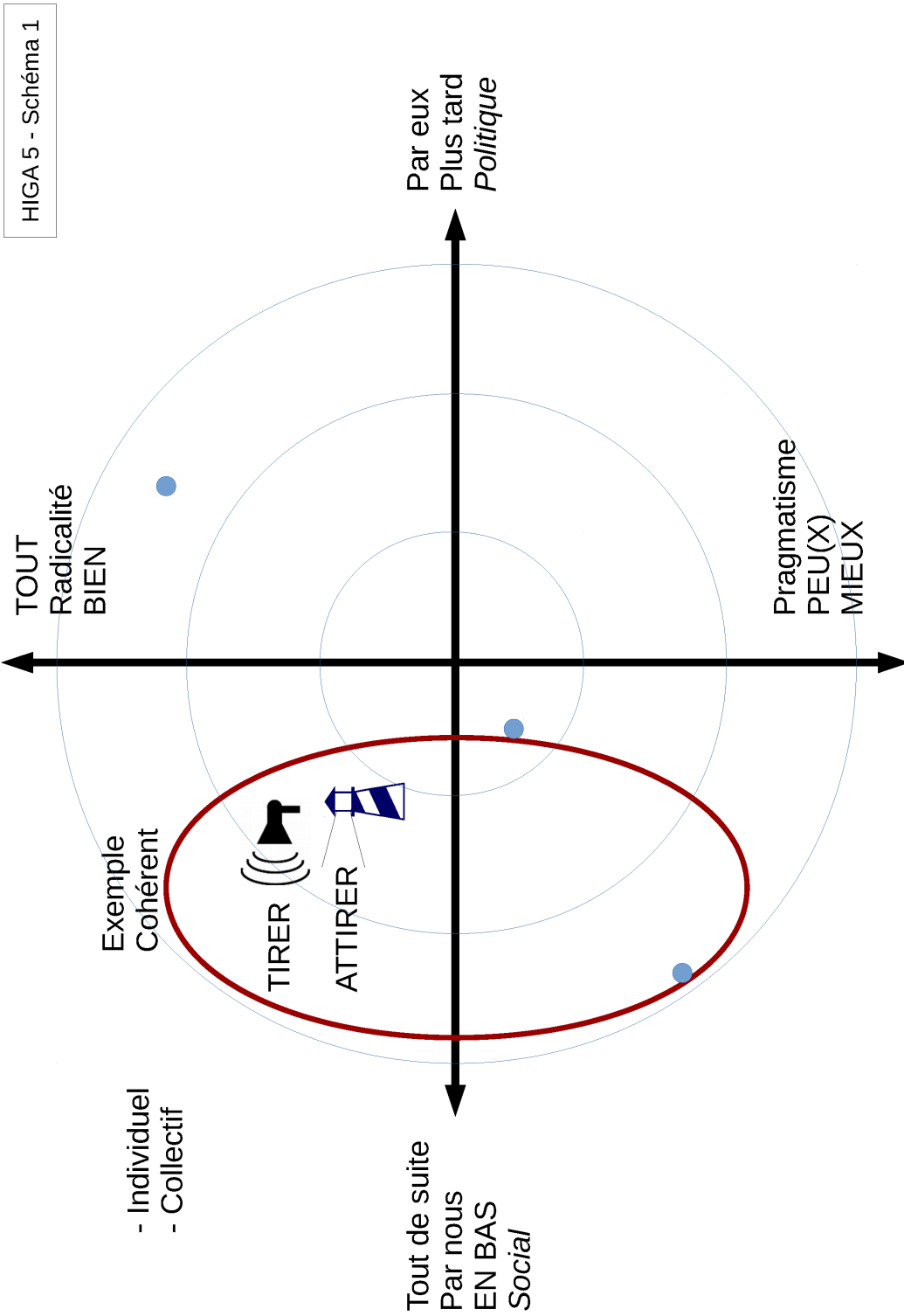
HIGA 4 - Schéma 1



HIGA 4 - Schéma 2

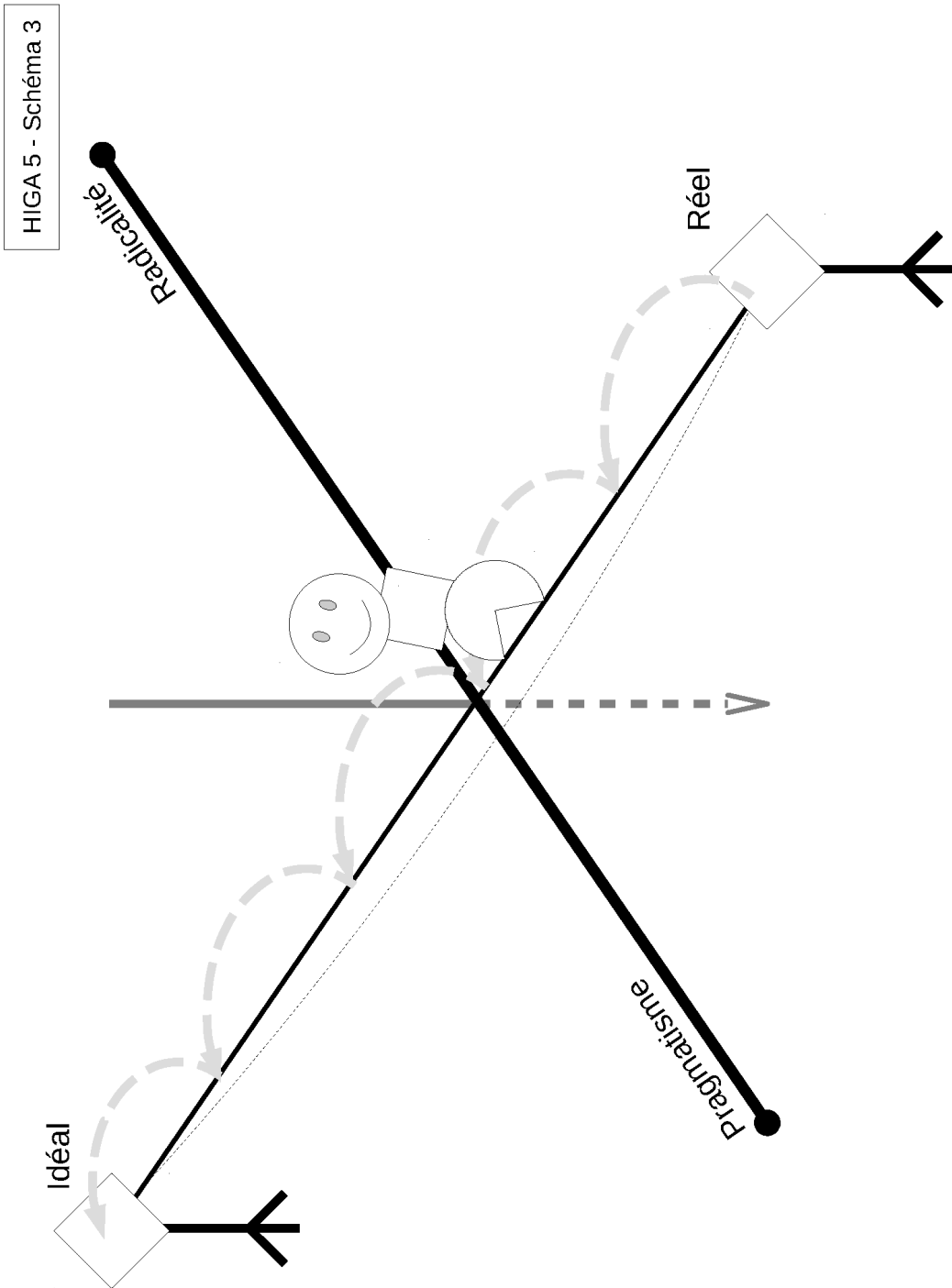
HIGA 4 - Schéma 3

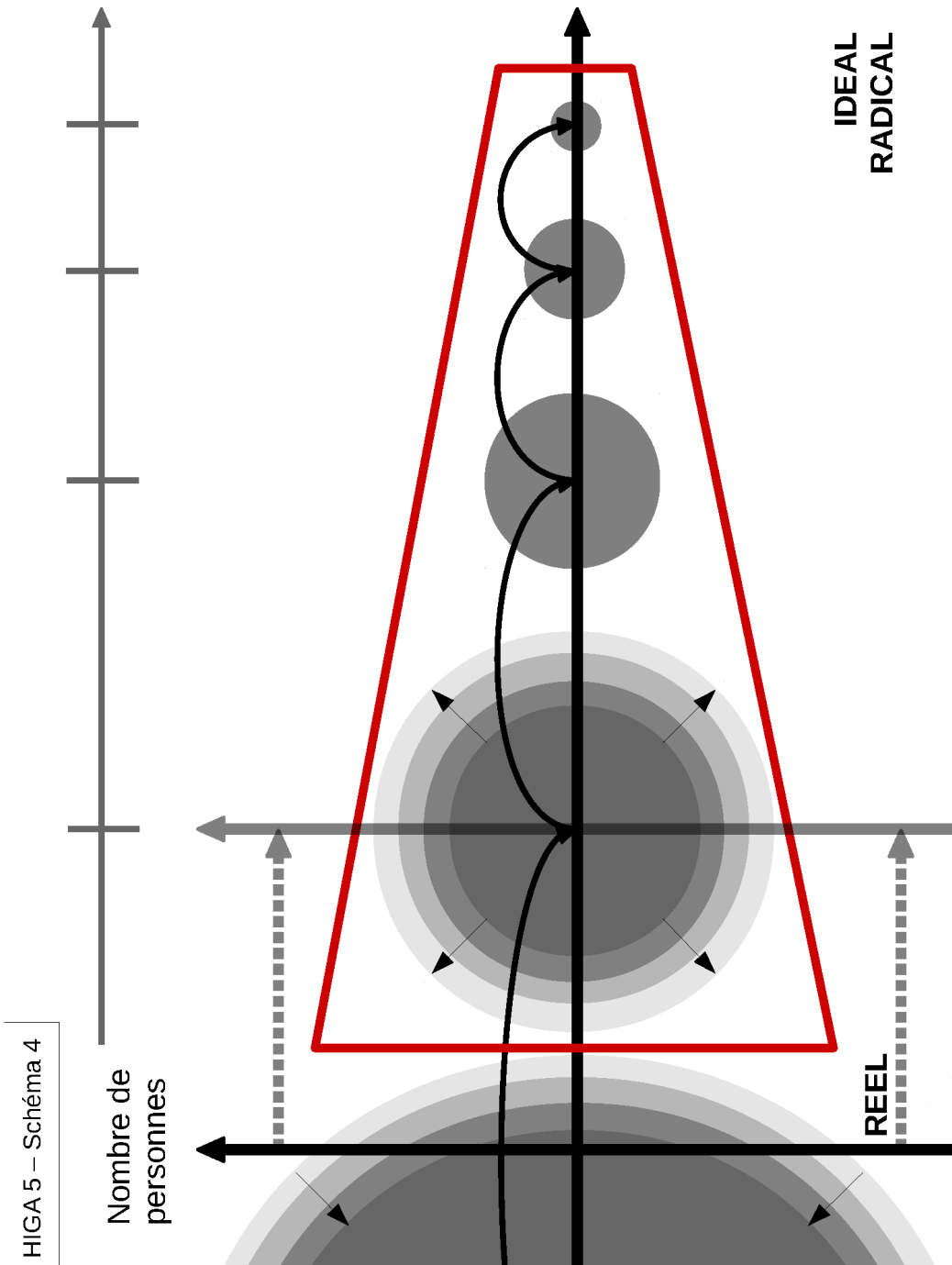




HIGA 5 - Schéma 2

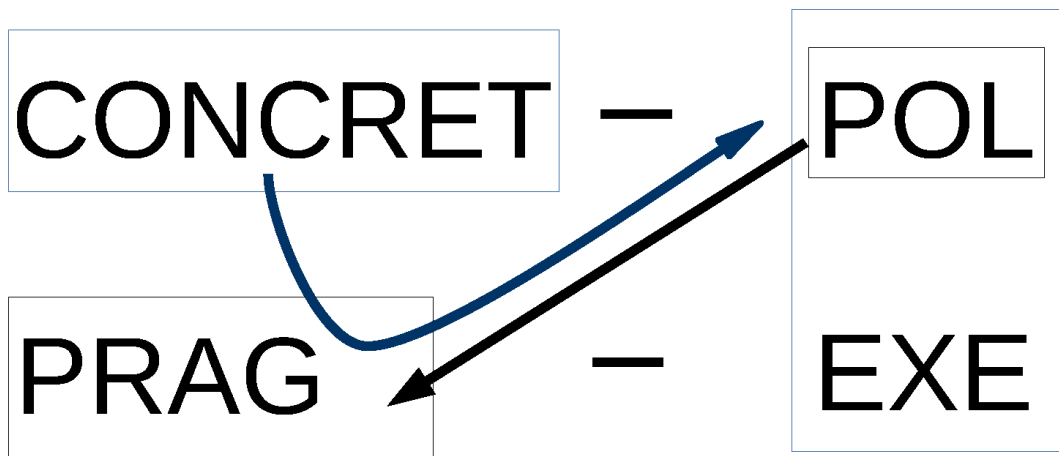






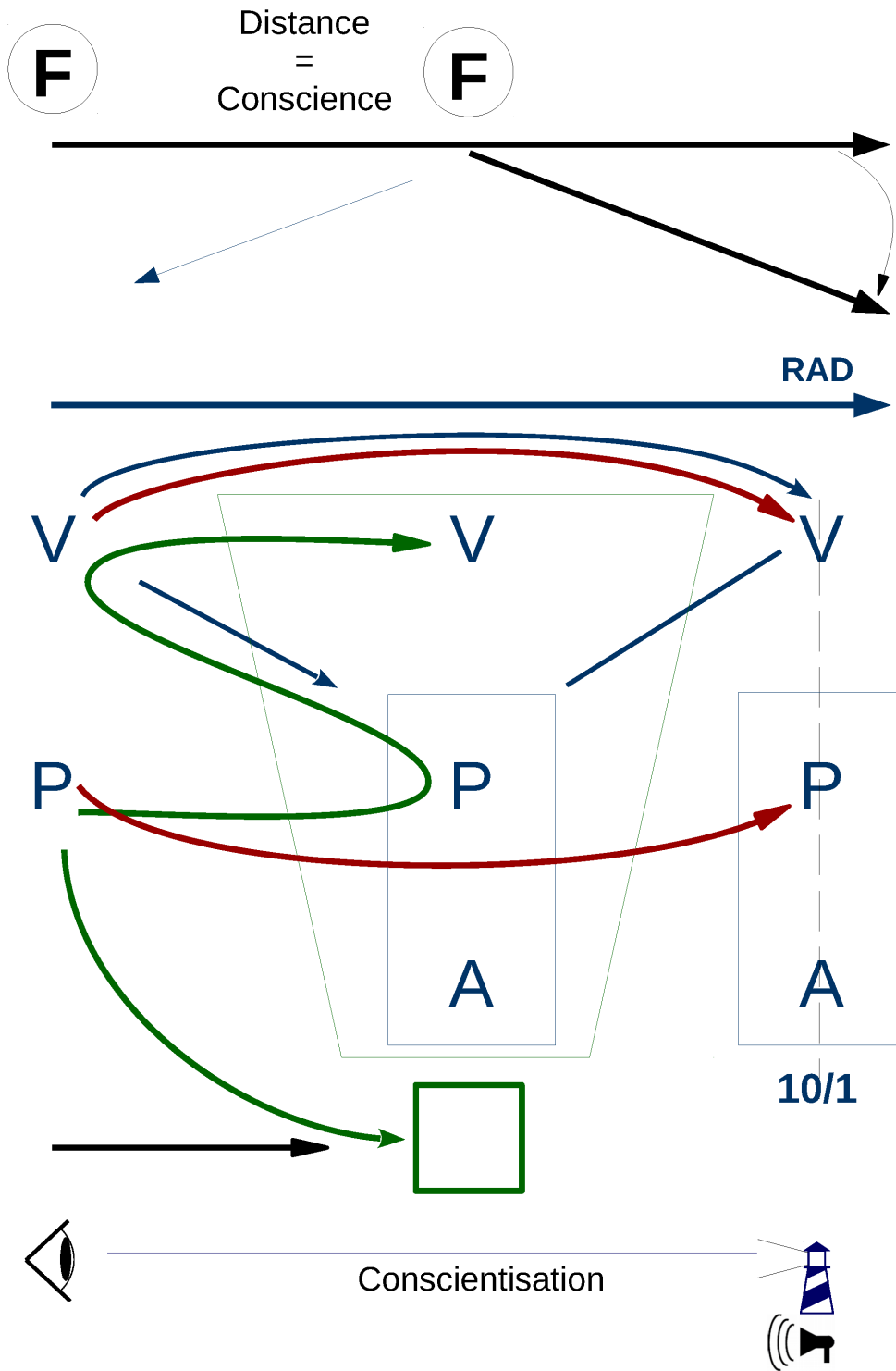
HIGA 5 – Schéma 4

HIGA 6 - Schéma 1

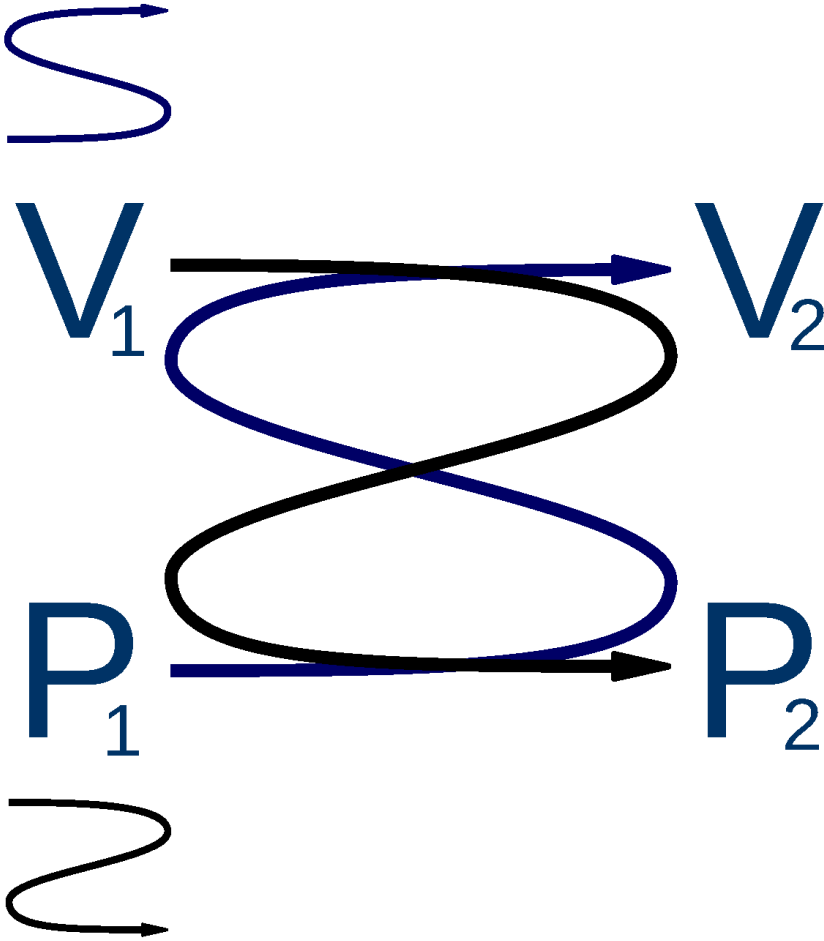


10/1

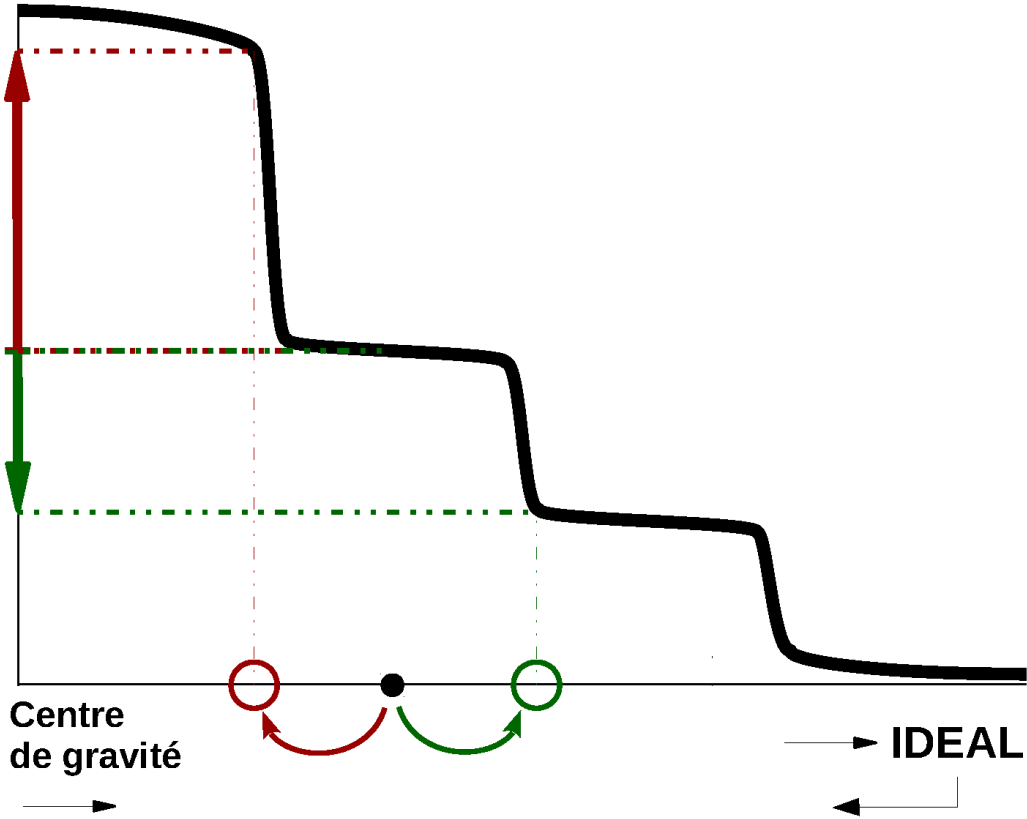
HIGA 6 - Schéma 2



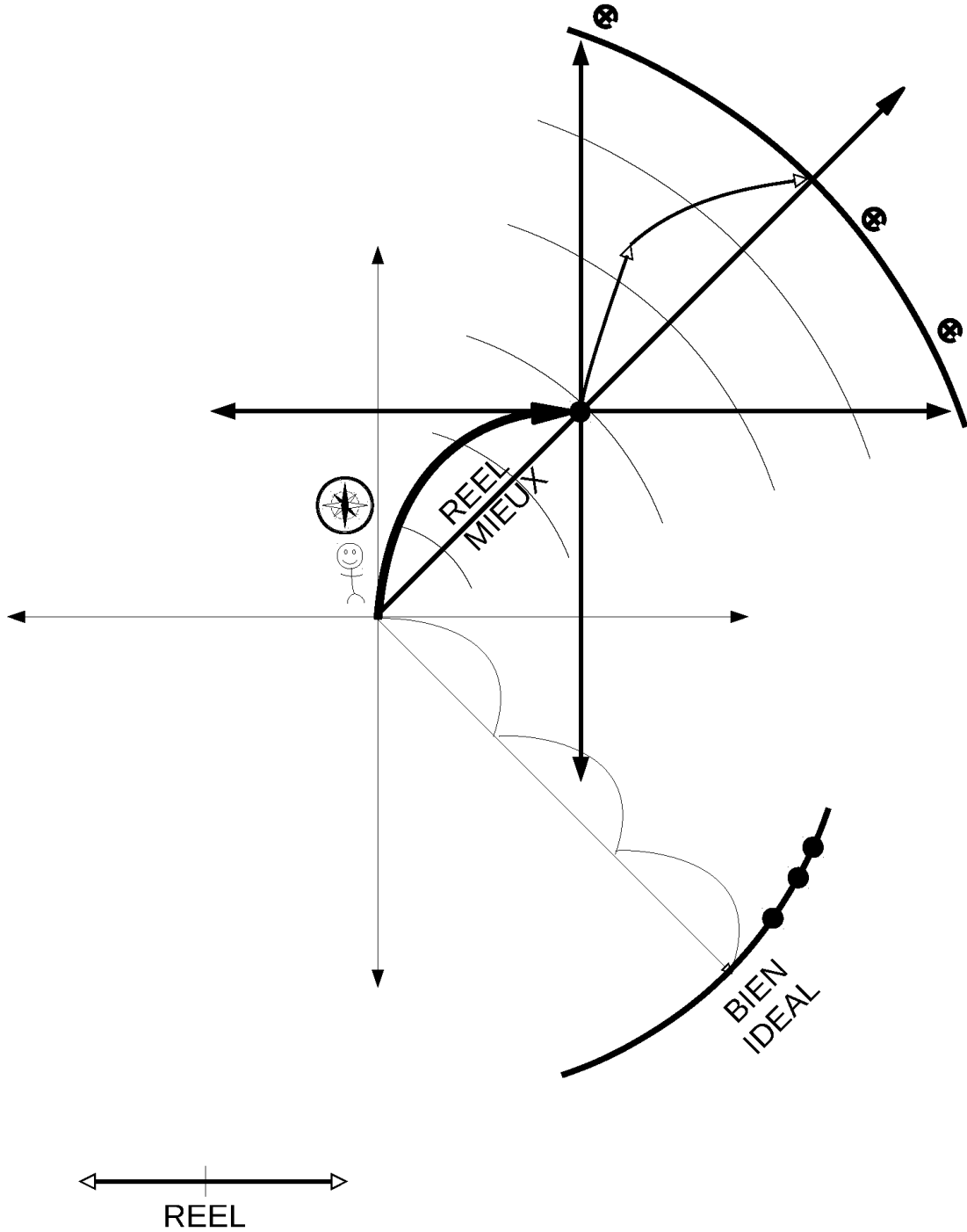
HIGA 6 - Schéma 3



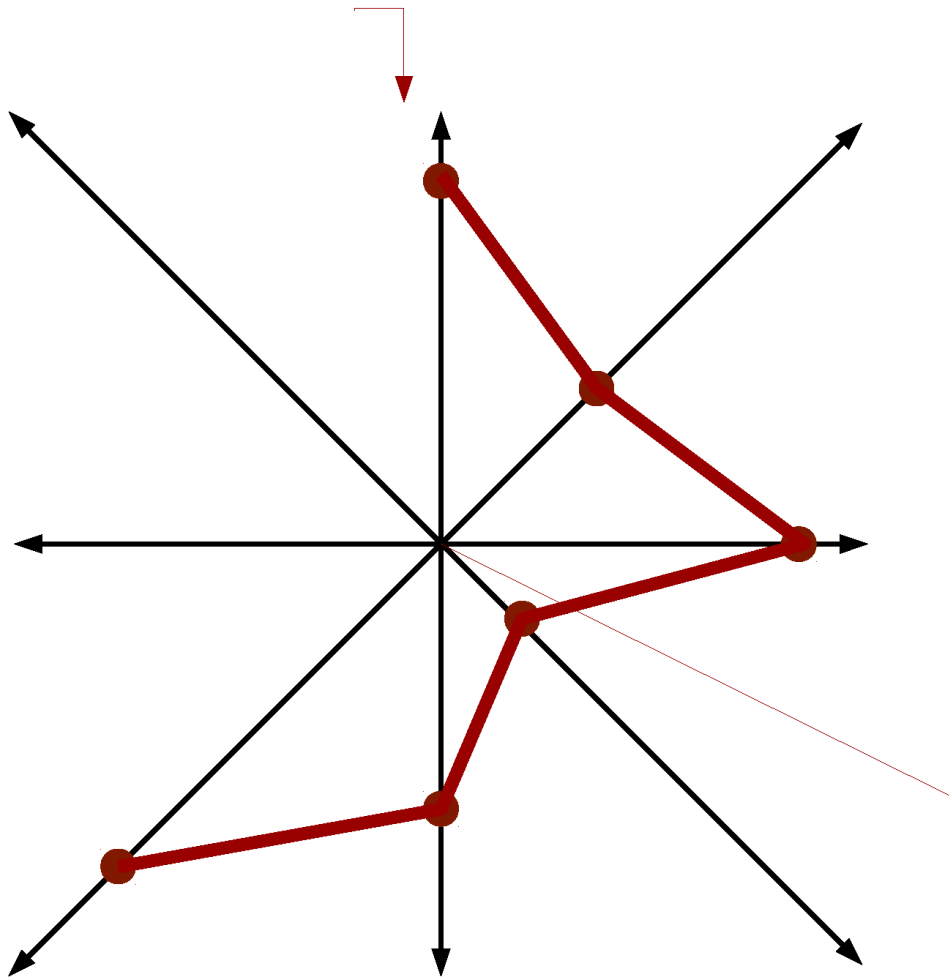
HIGA 6 - Schéma 4



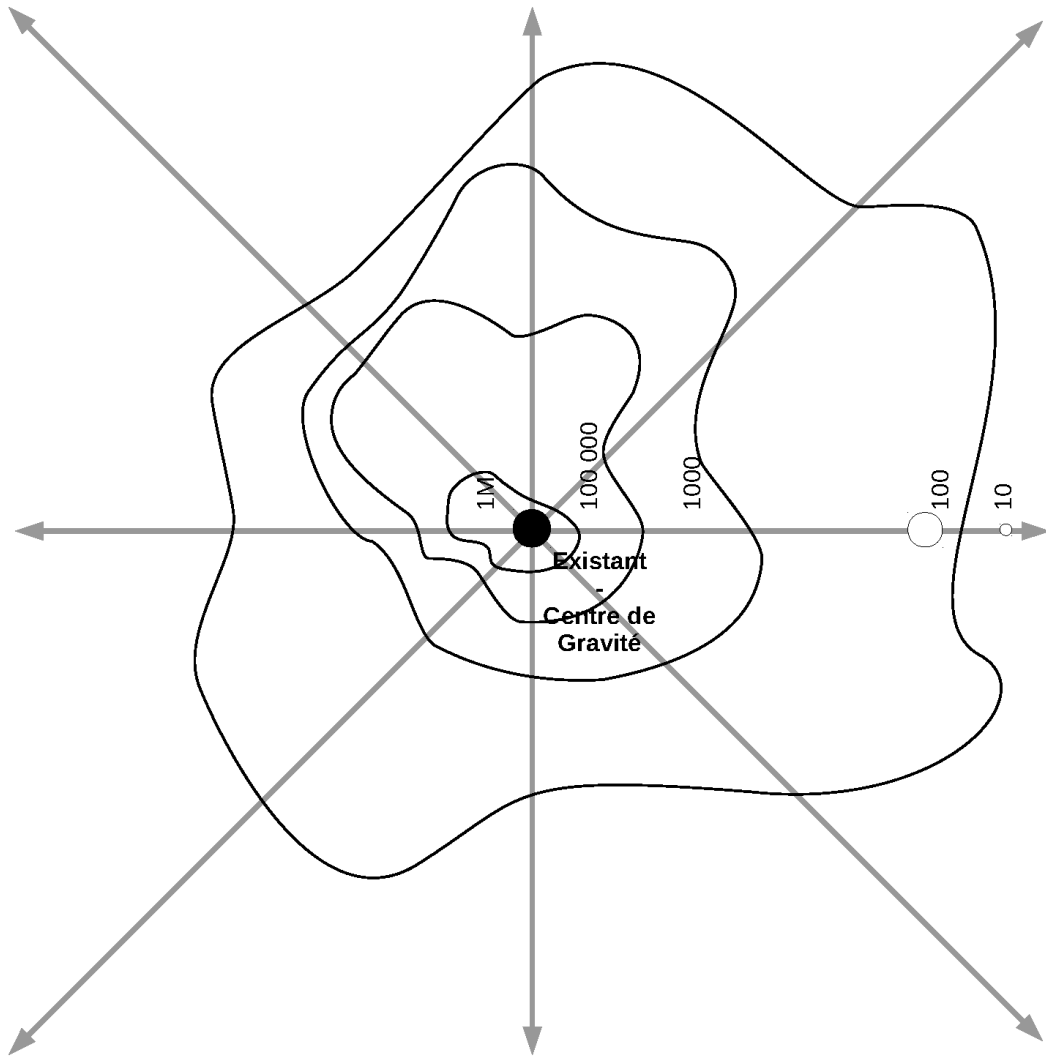
HIGA 6 - Schéma 5

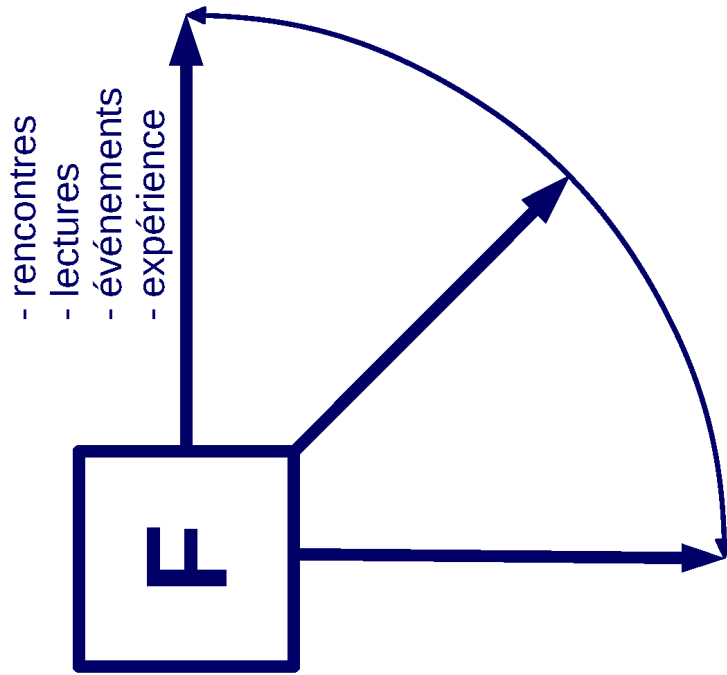


HIGA 6 - Schéma 6

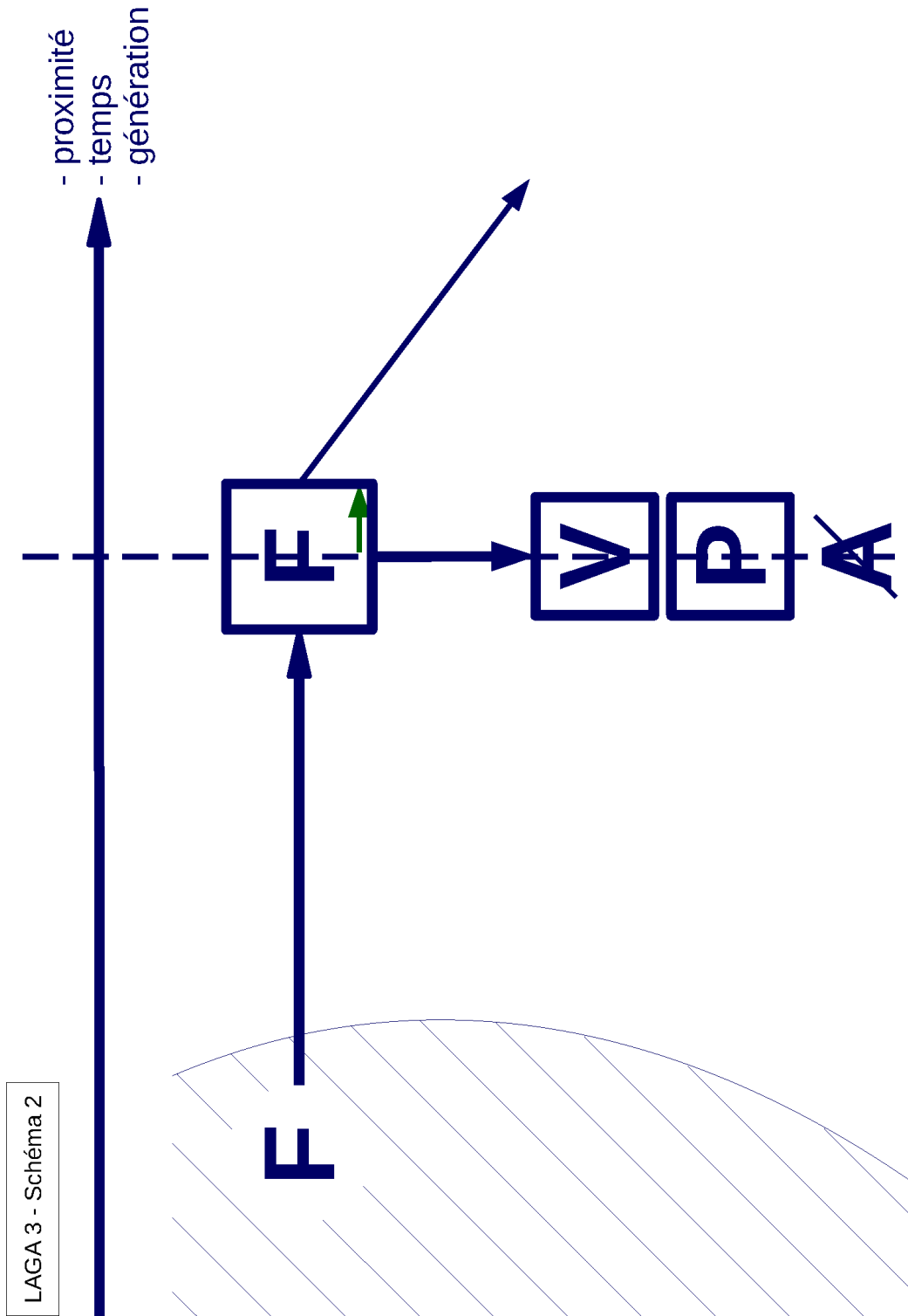


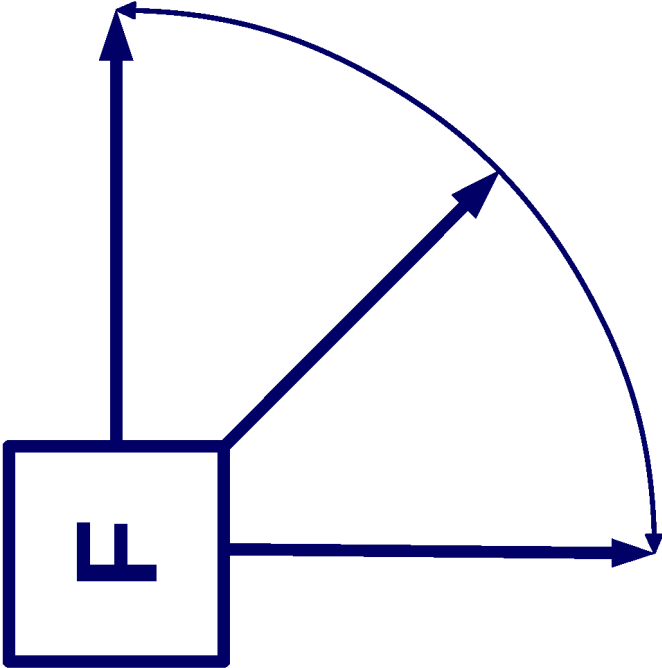
HIGA 6 - Schéma 7



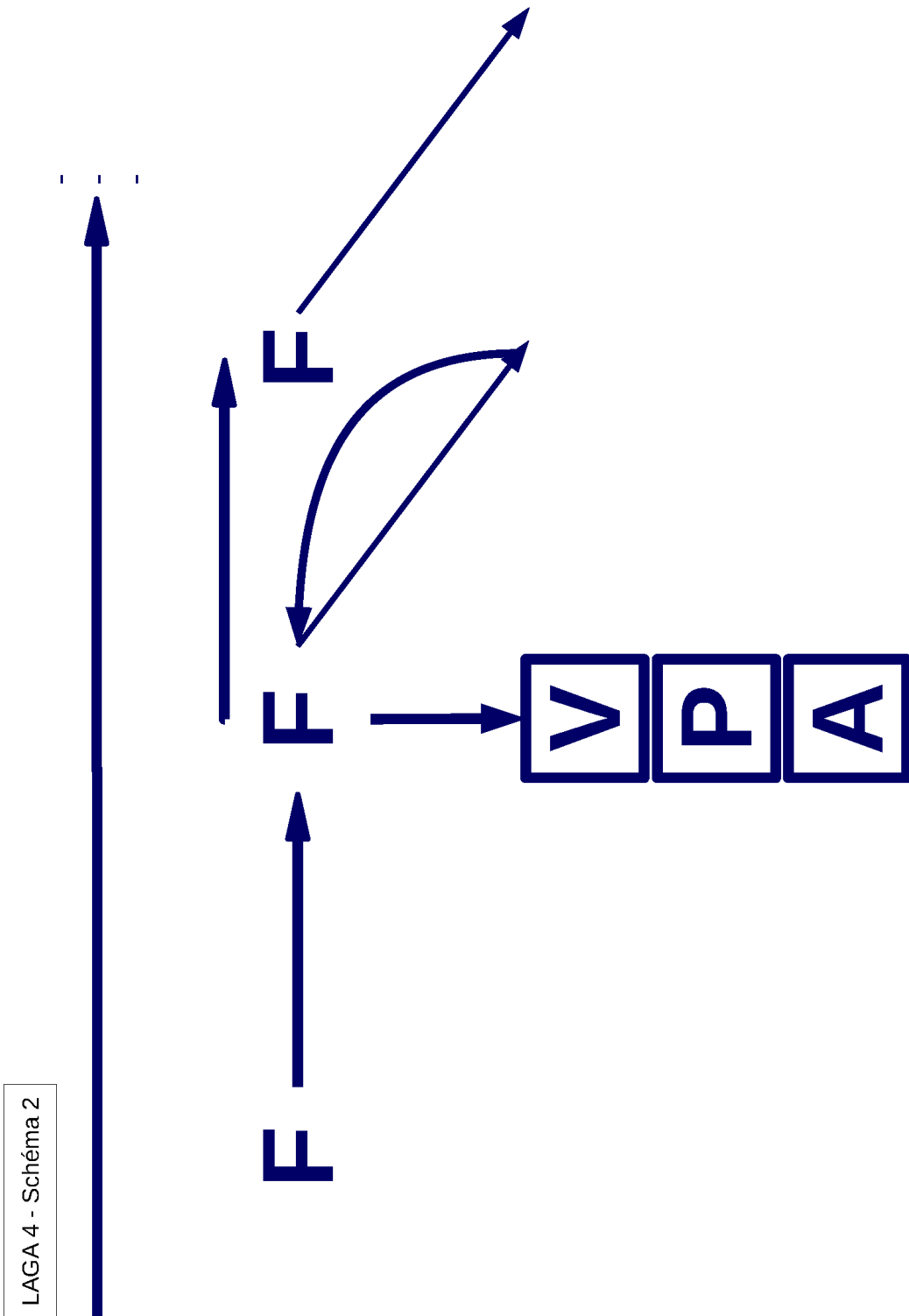


LAGA 3 - Schéma 1

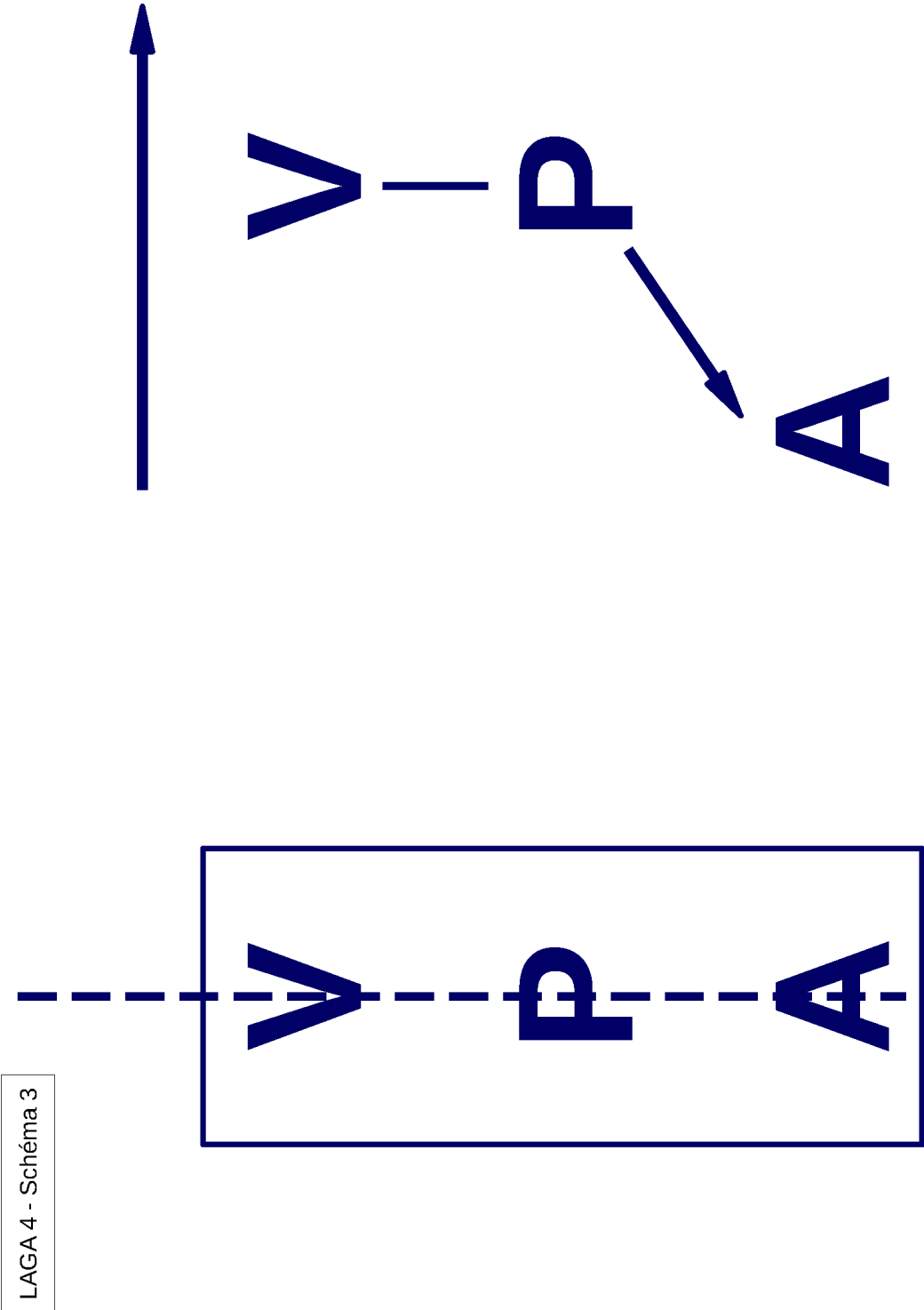




LAGA 4 - Schéma 1

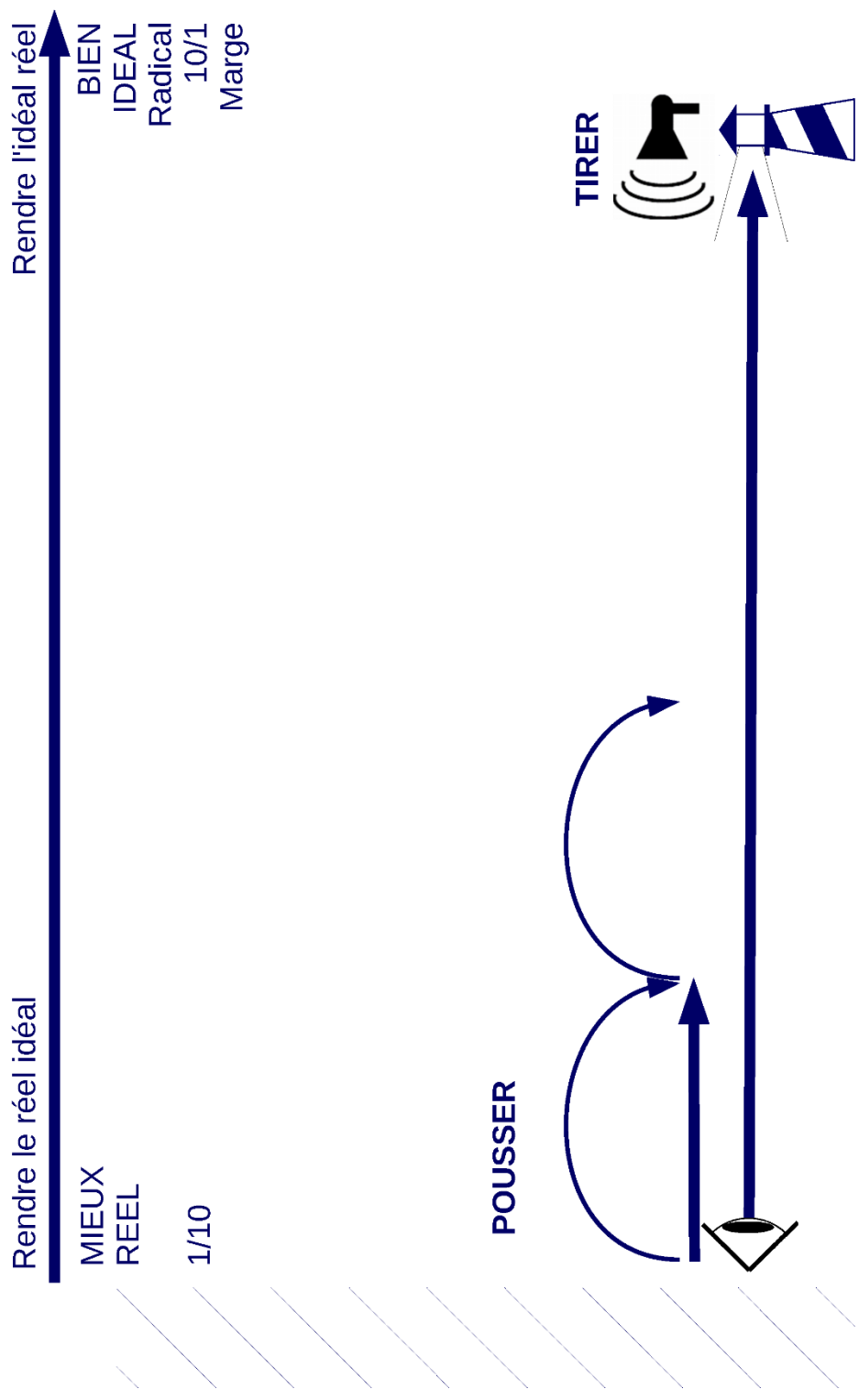


LAGA 4 - Schéma 2

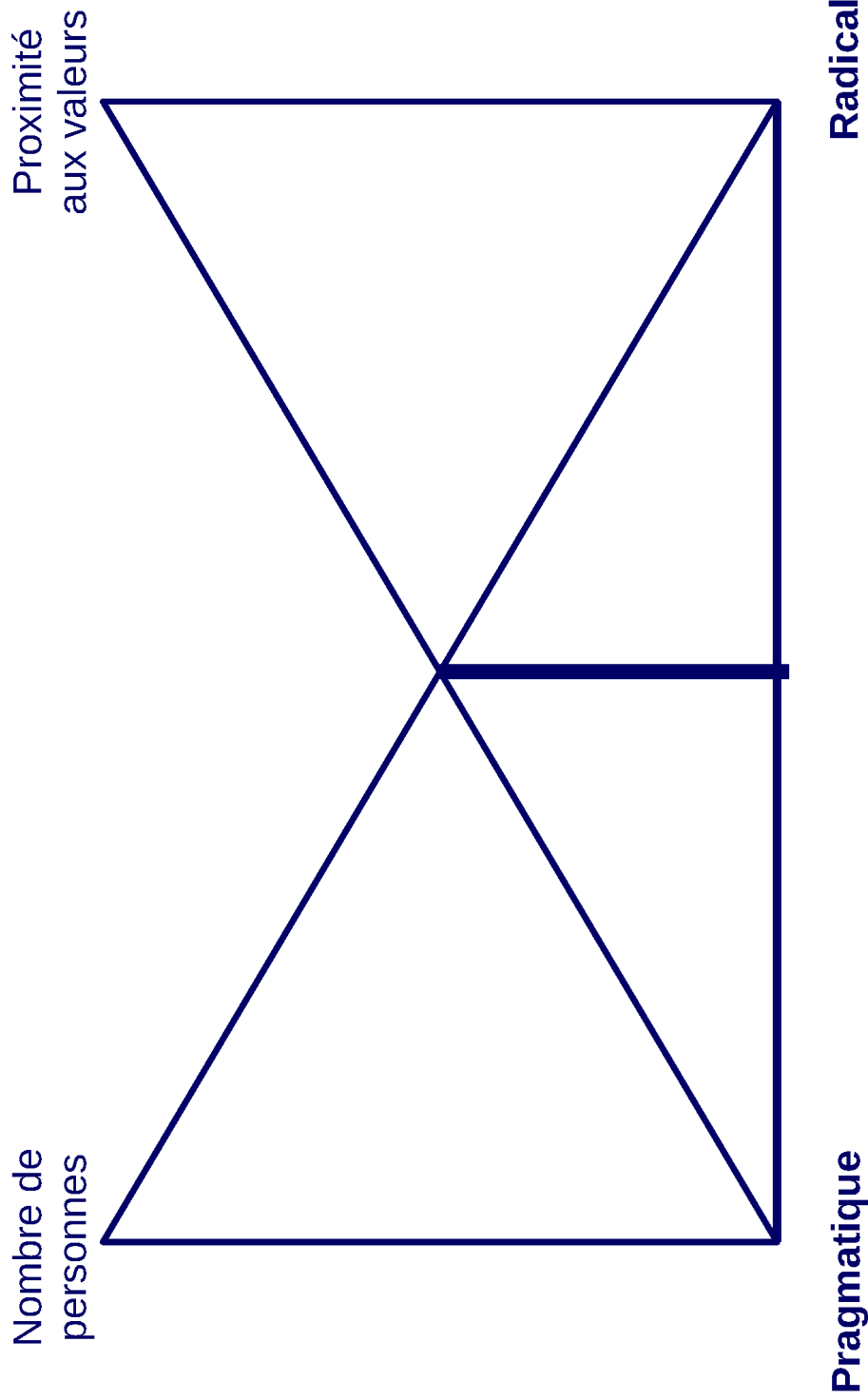


LAGA 4 - Schéma 3

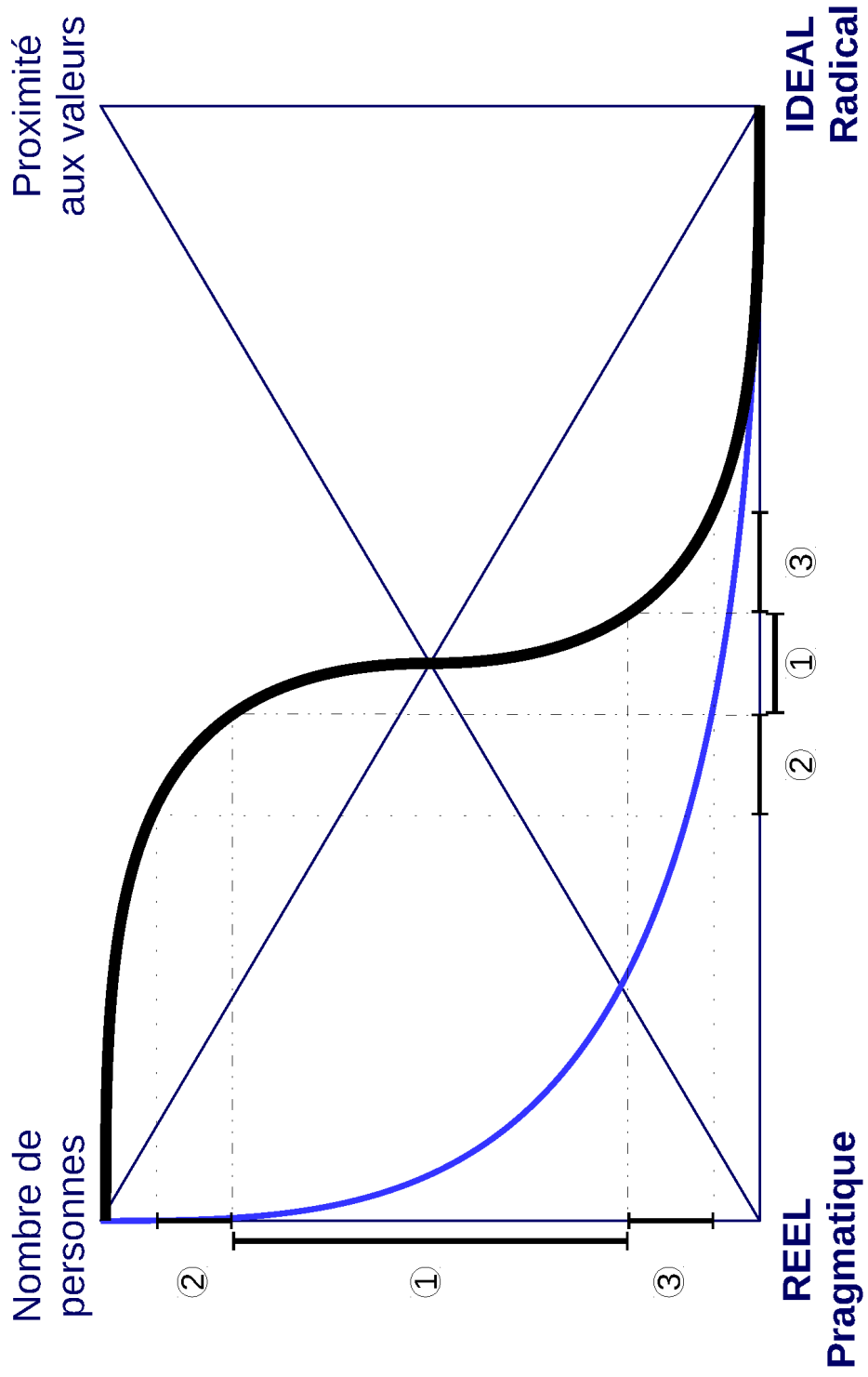
LAGA 4 - Schéma 4



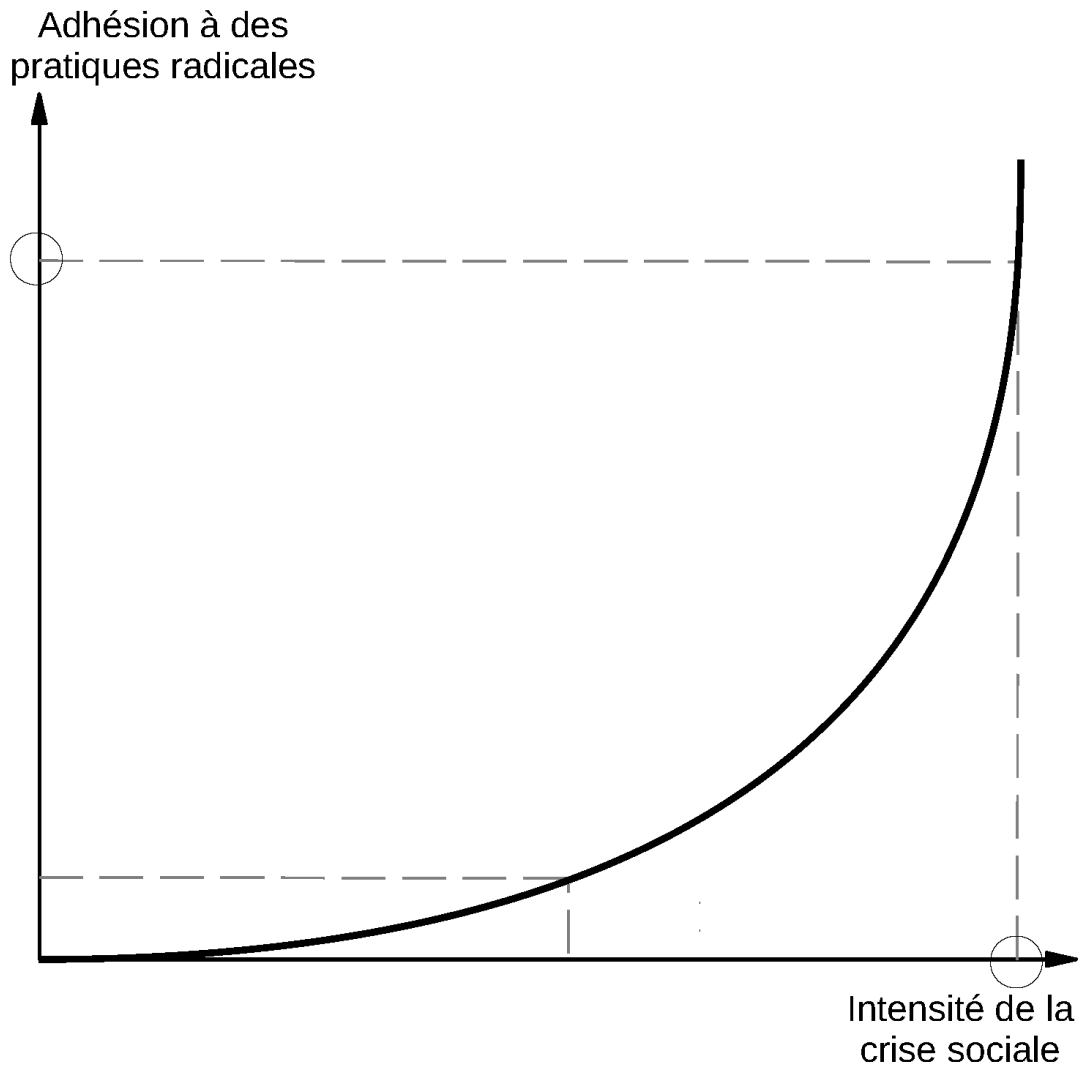
LAGA 4 - Schéma 5



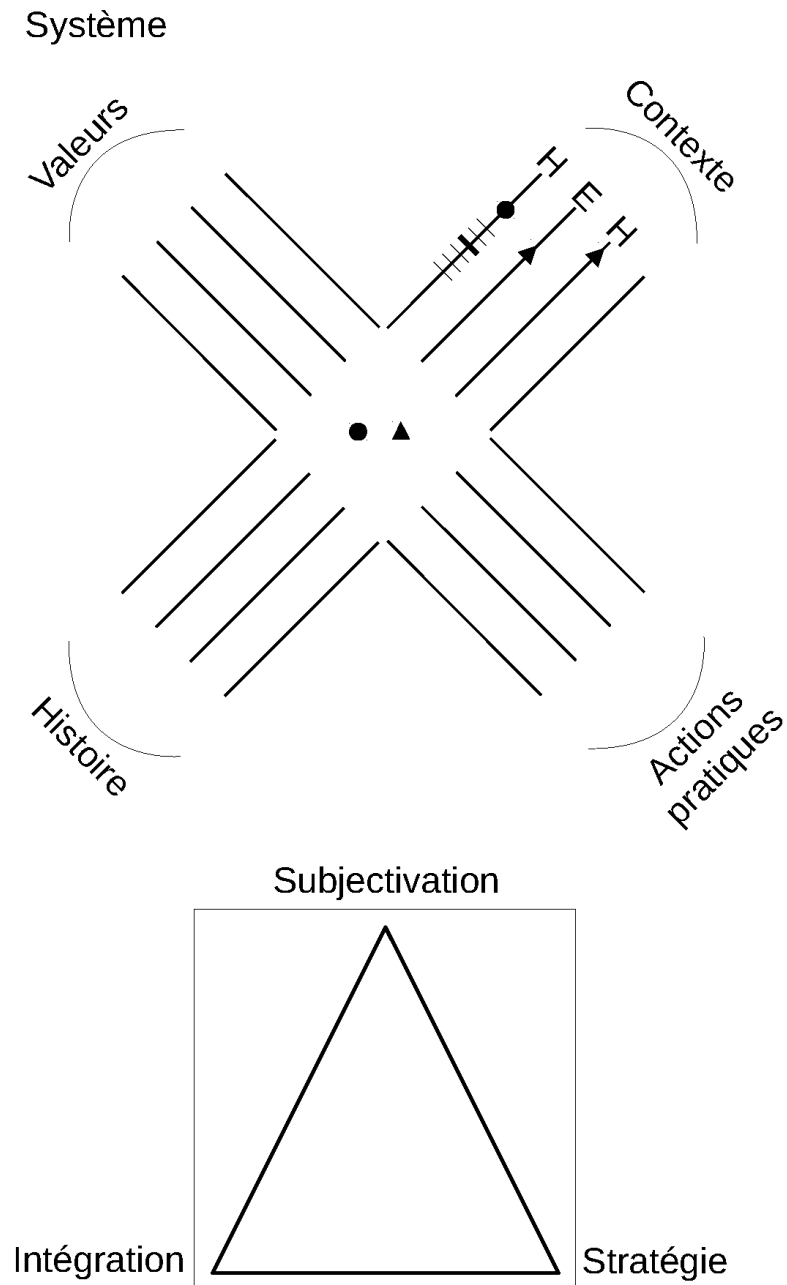
LAGA 5 - Schéma 1



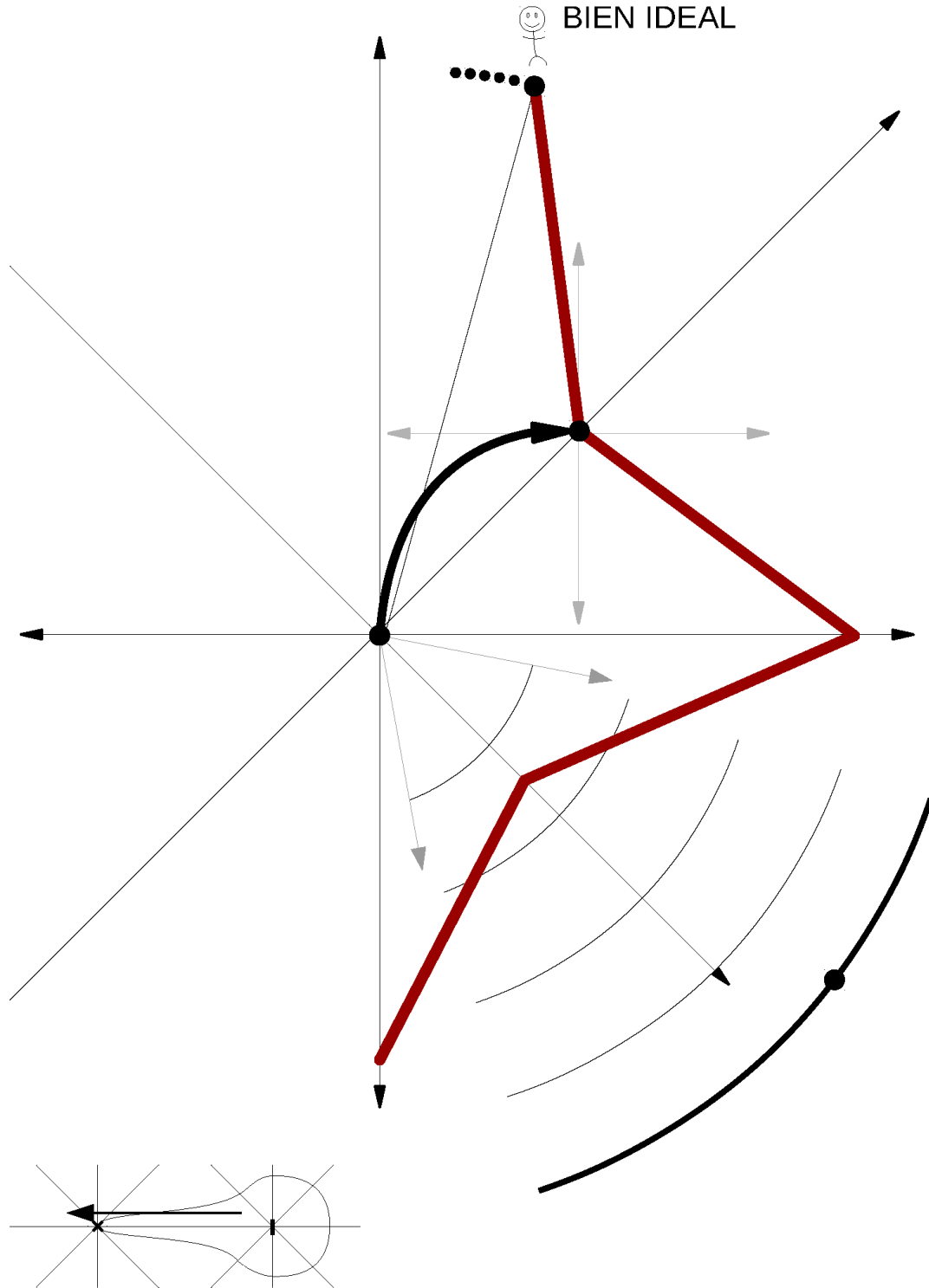
LAGA 6 - Schéma 1



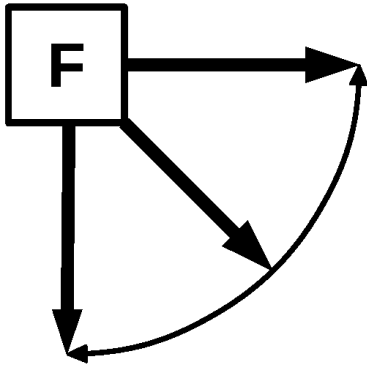
LAGA 6 - Schéma 2



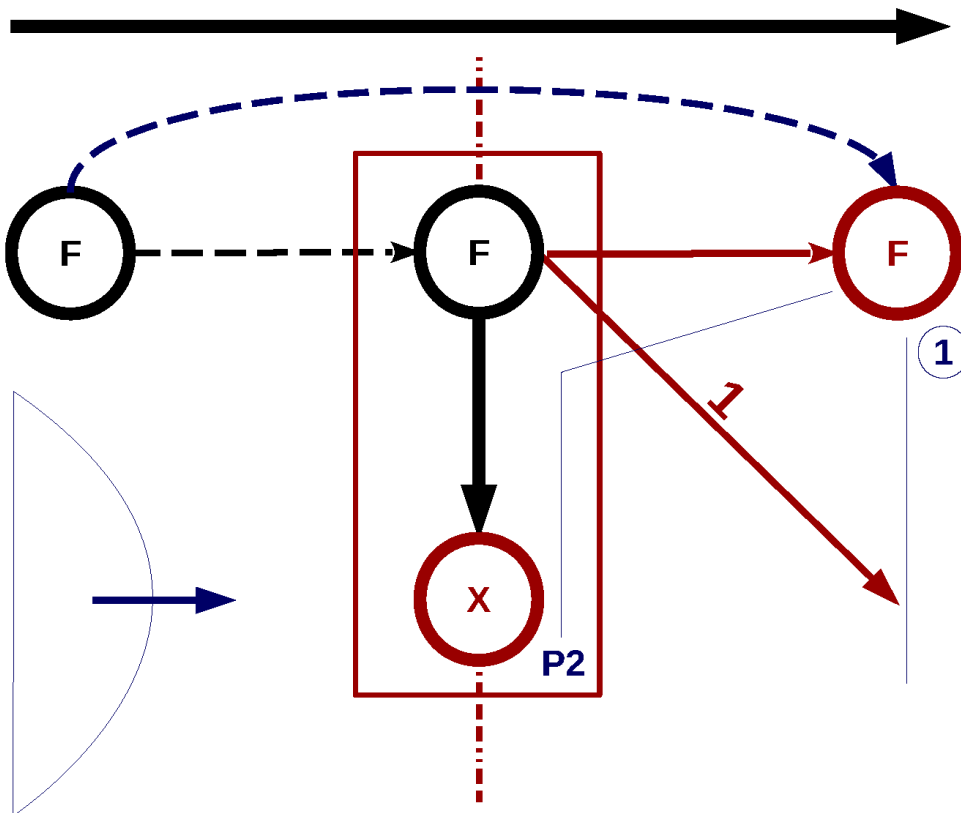
LAGA 6 - Schéma 3



BOGA 2 - Schéma 1



- lectures
- rencontres
- événements
- Altérité



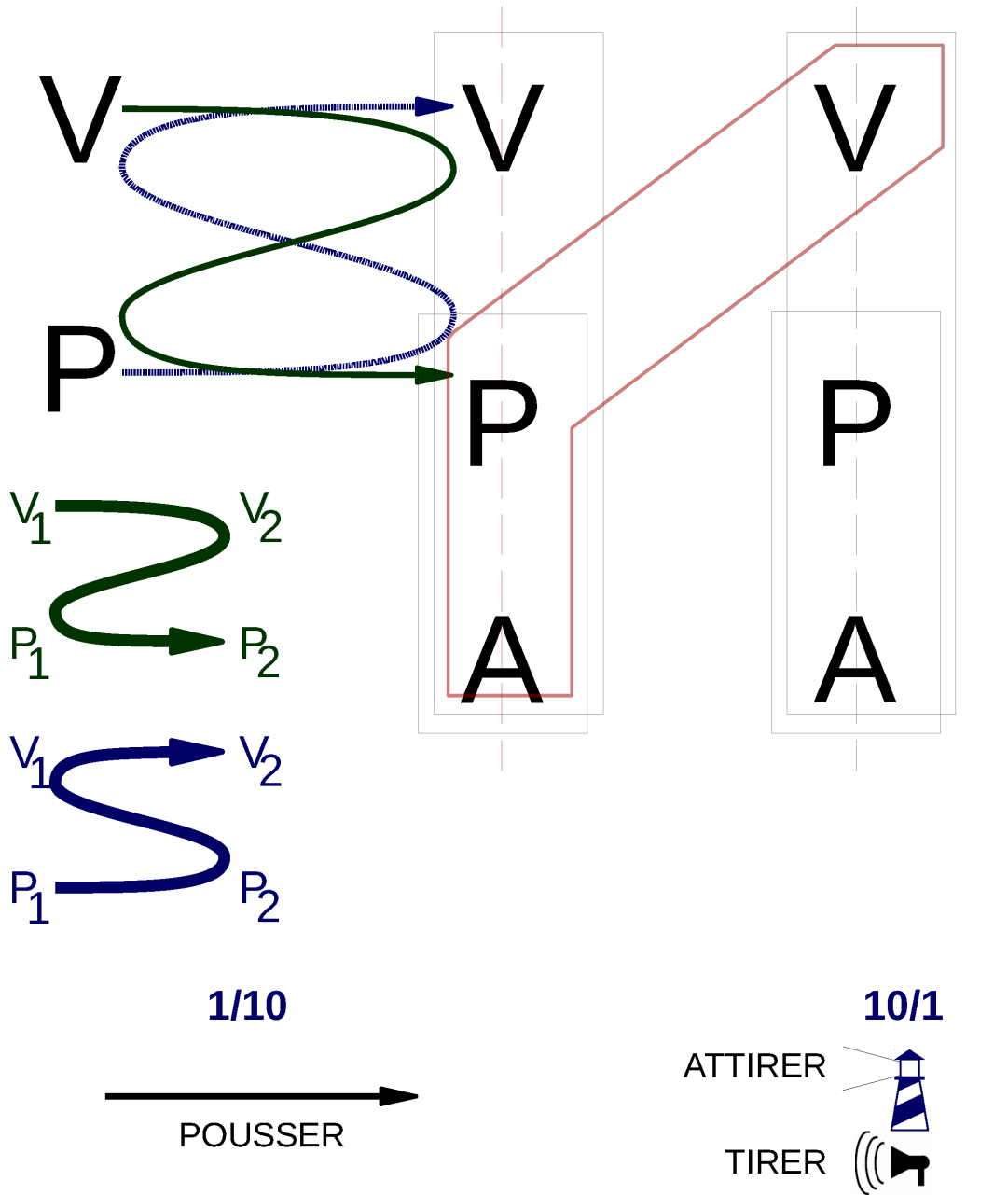
BOGA 2 - Schéma 2

Centre
de
gravité REEL

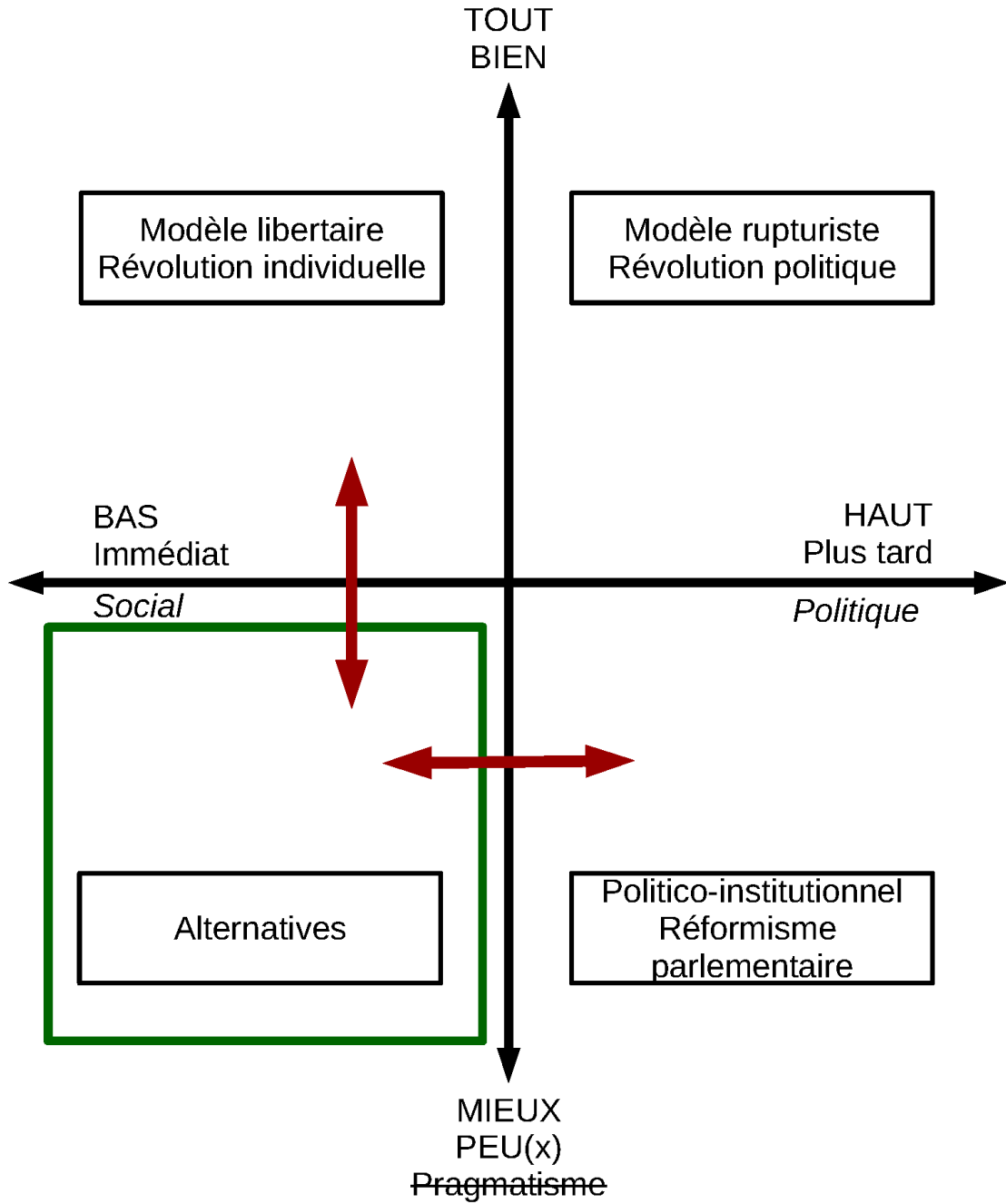
IDEAL

Existant

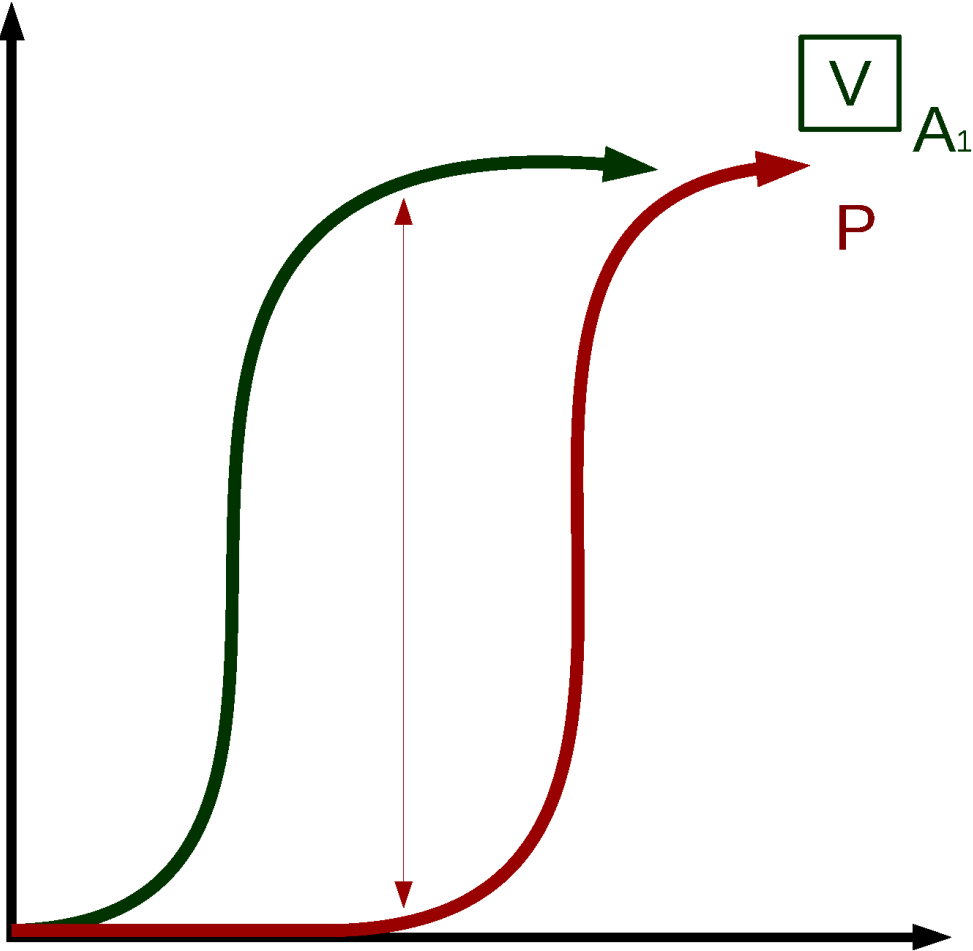
horizon



BOGA 2 - Schéma 3



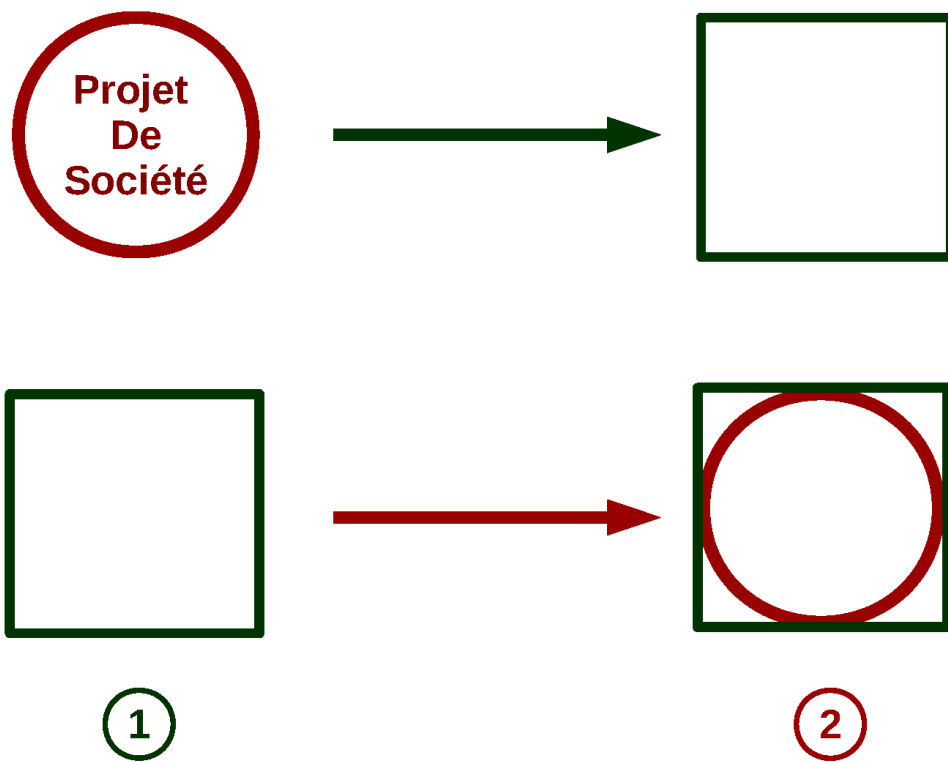
BOGA 2 - Schéma 4



V Conscience - Institutionnel

P Projet de société

BOGA 2 - Schéma 5



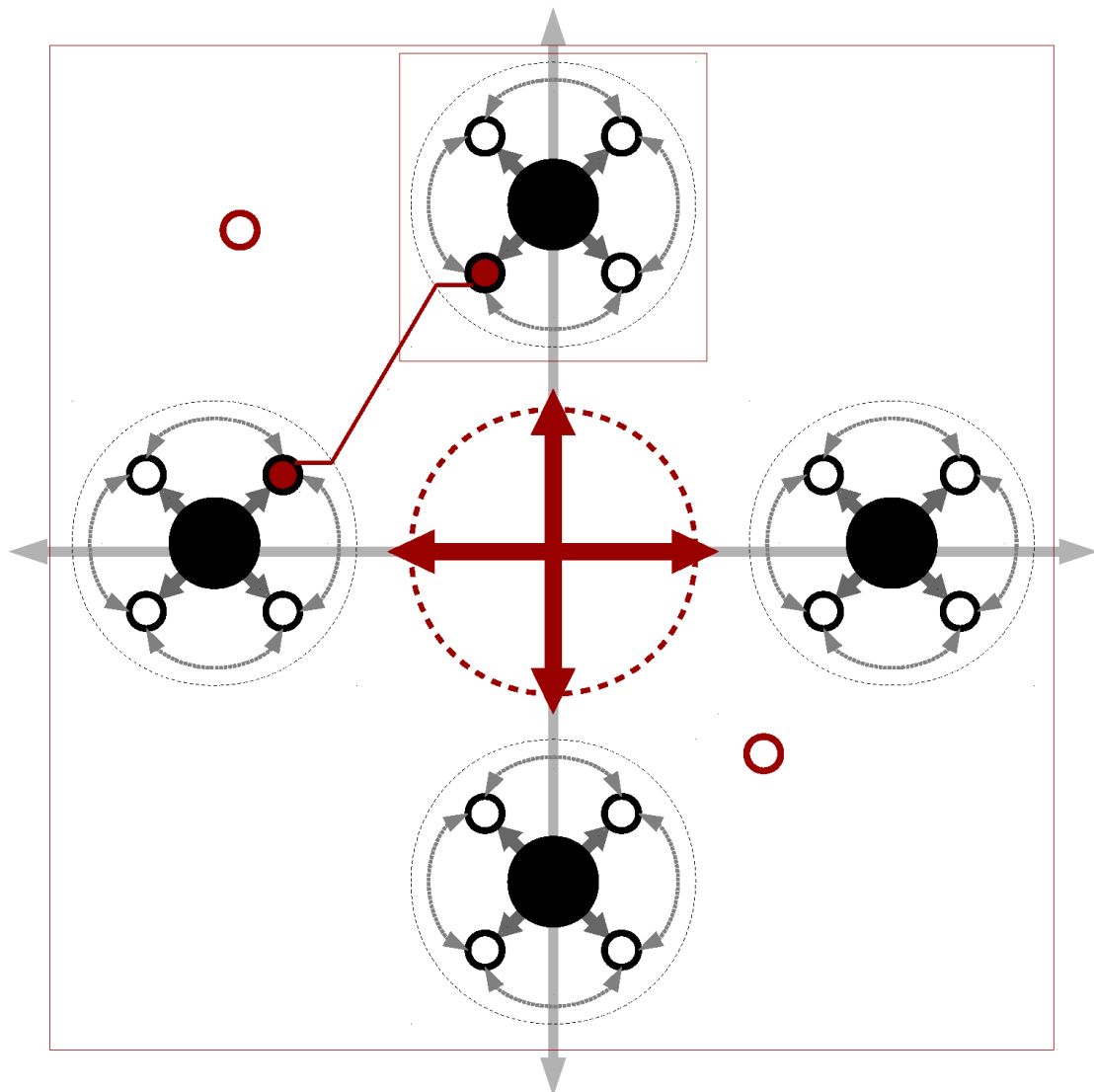
BOGA 2 - Schéma 6

Menaces → Opportunités

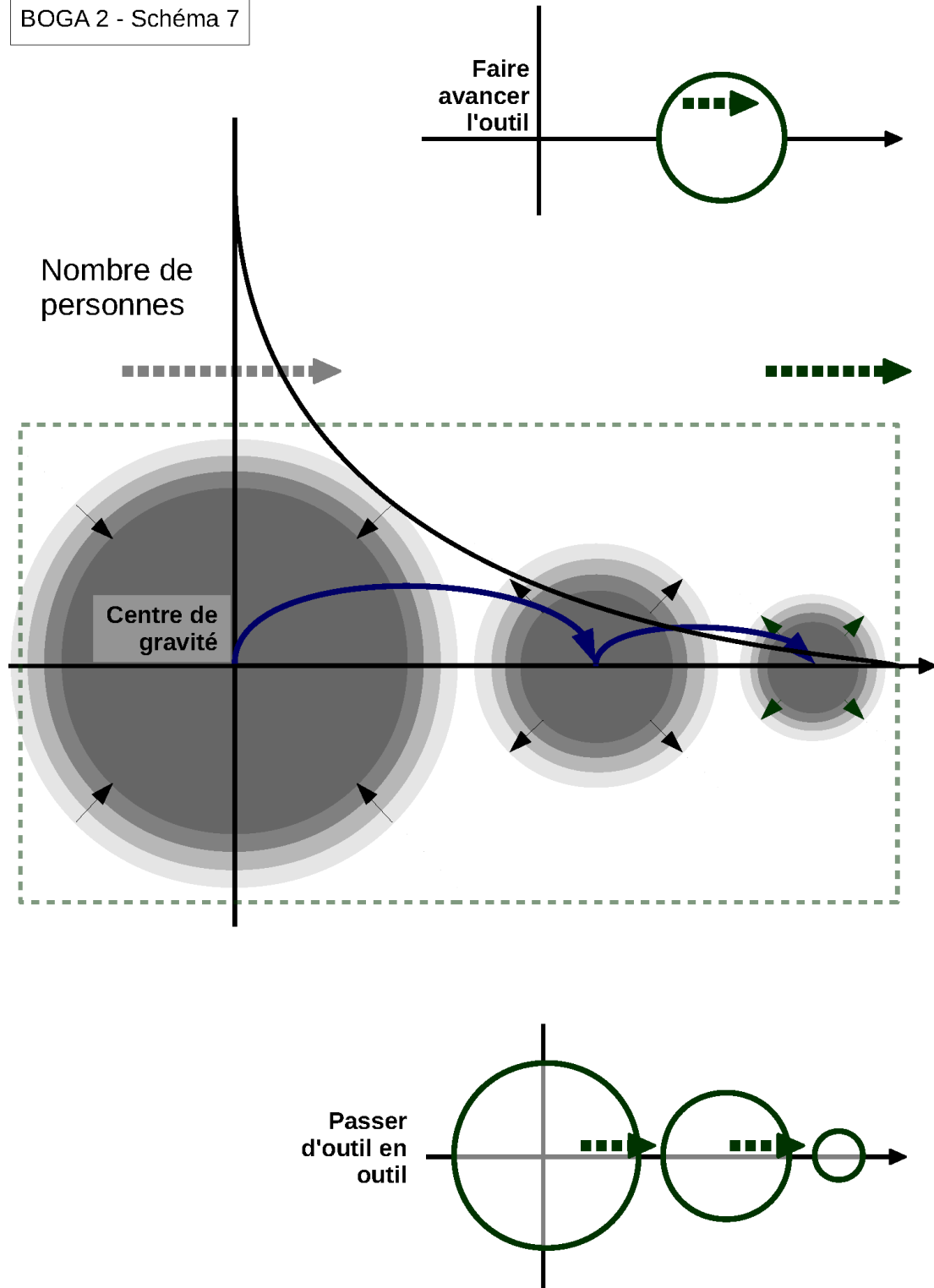
- Vide institutionnel
- Globalisation

Opportunité → Menace ?

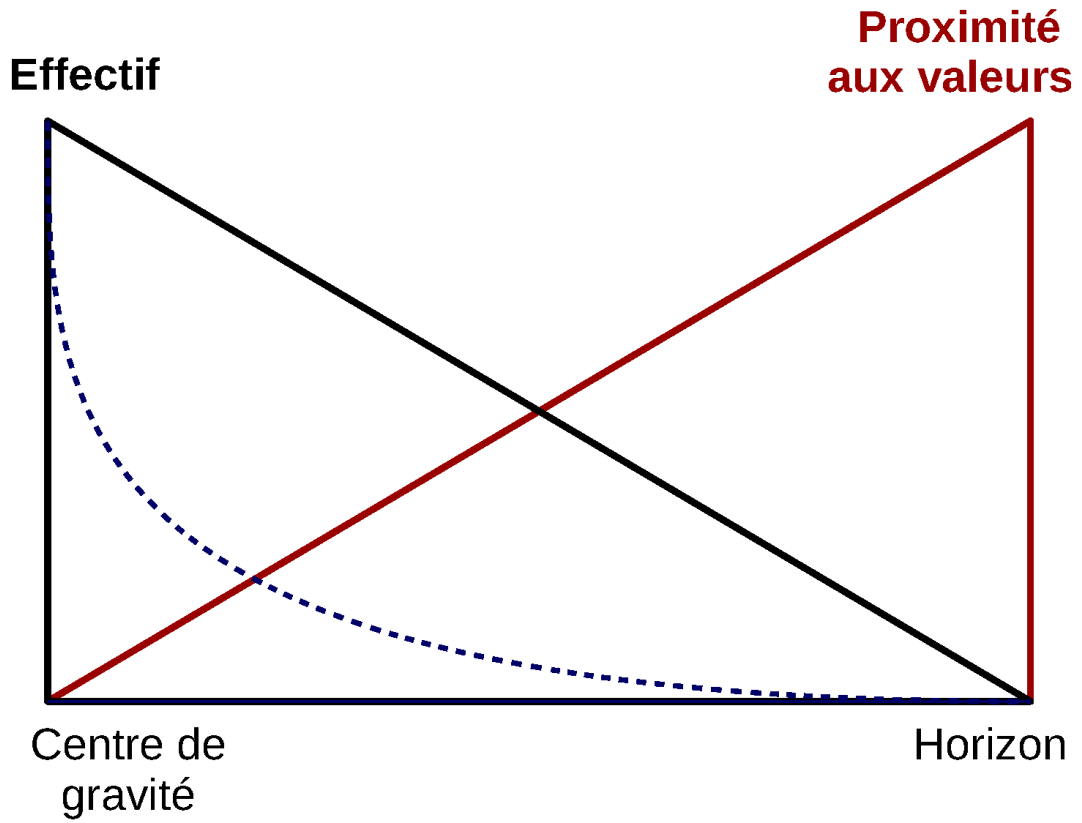
- CAPB



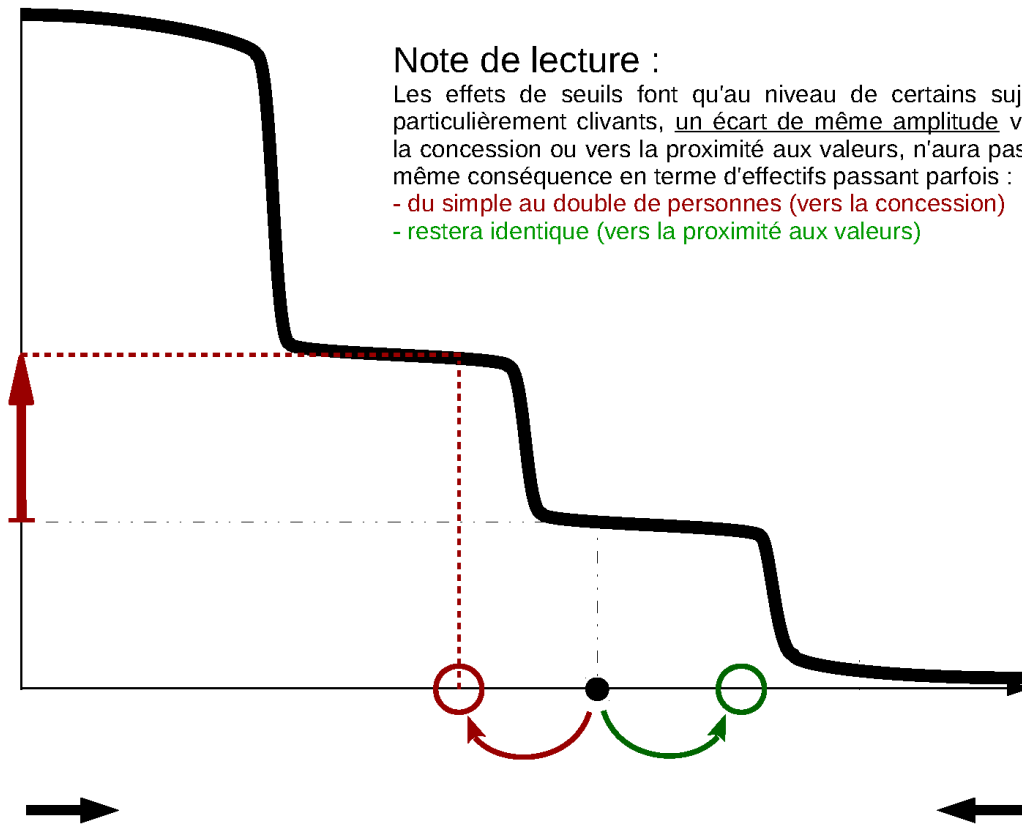
BOGA 2 - Schéma 7



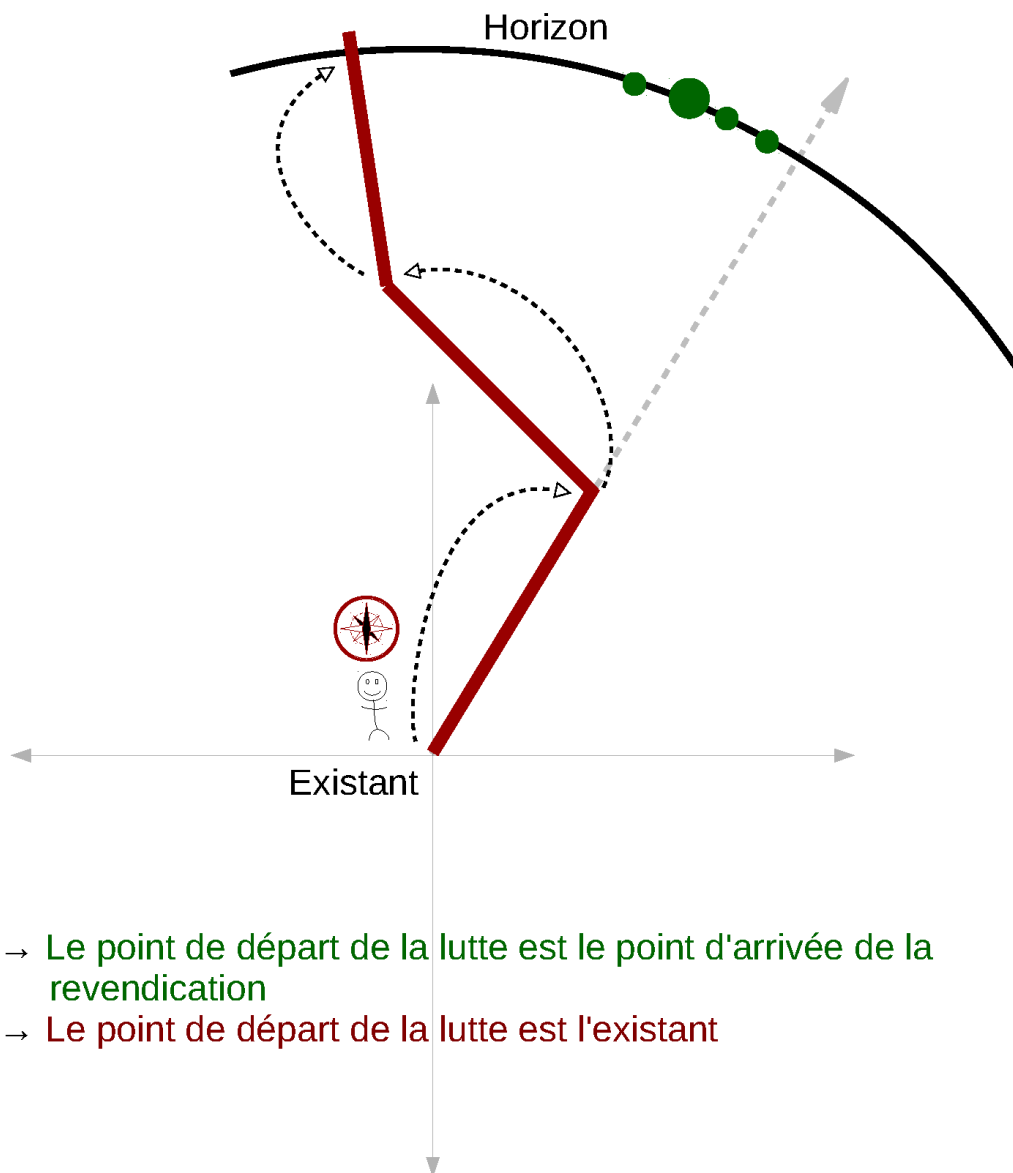
BOGA 2 - Schéma 8



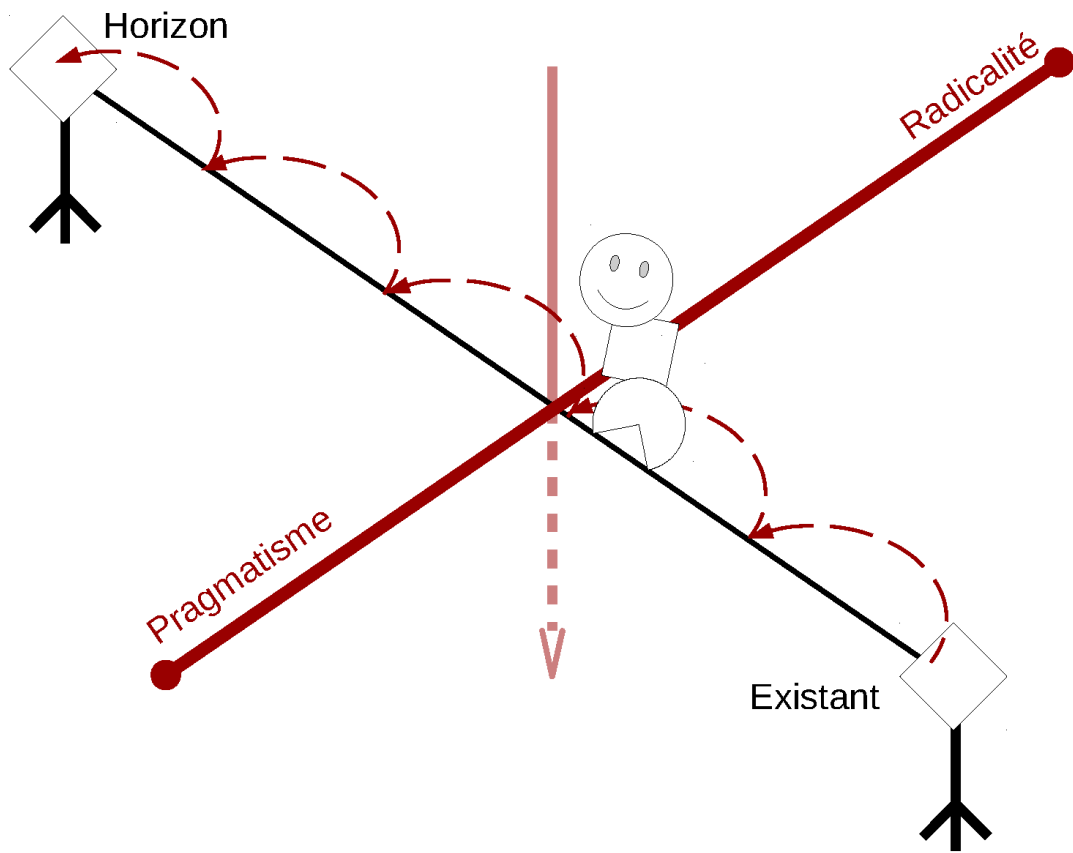
BOGA 2 - Schéma 9



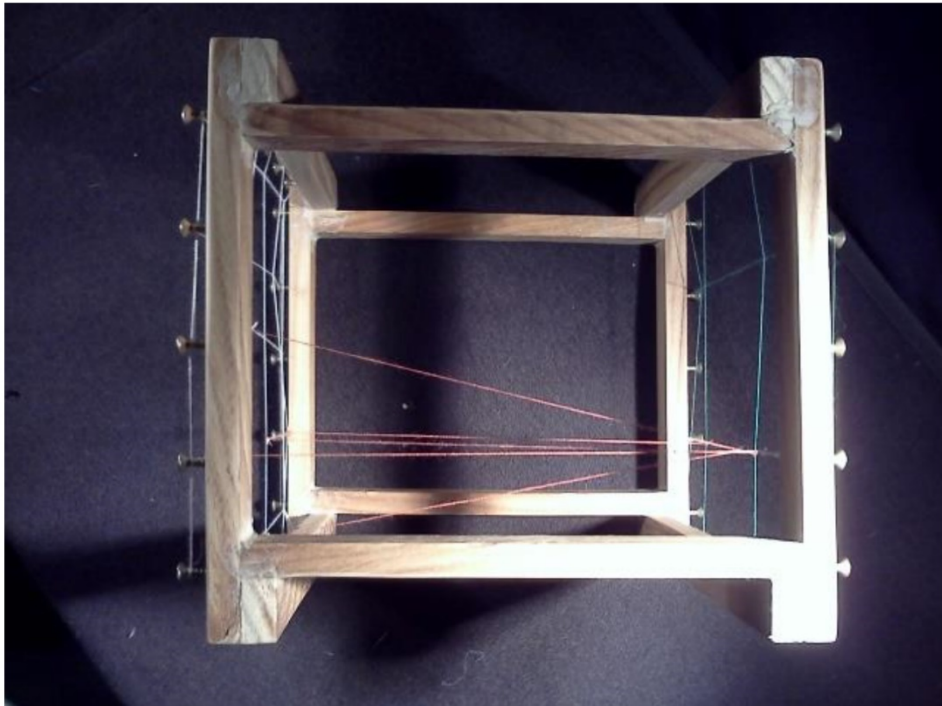
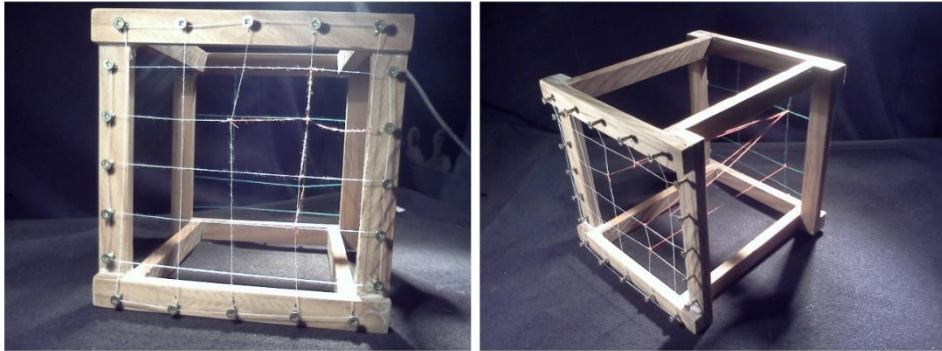
BOGA 2 - Schéma 10



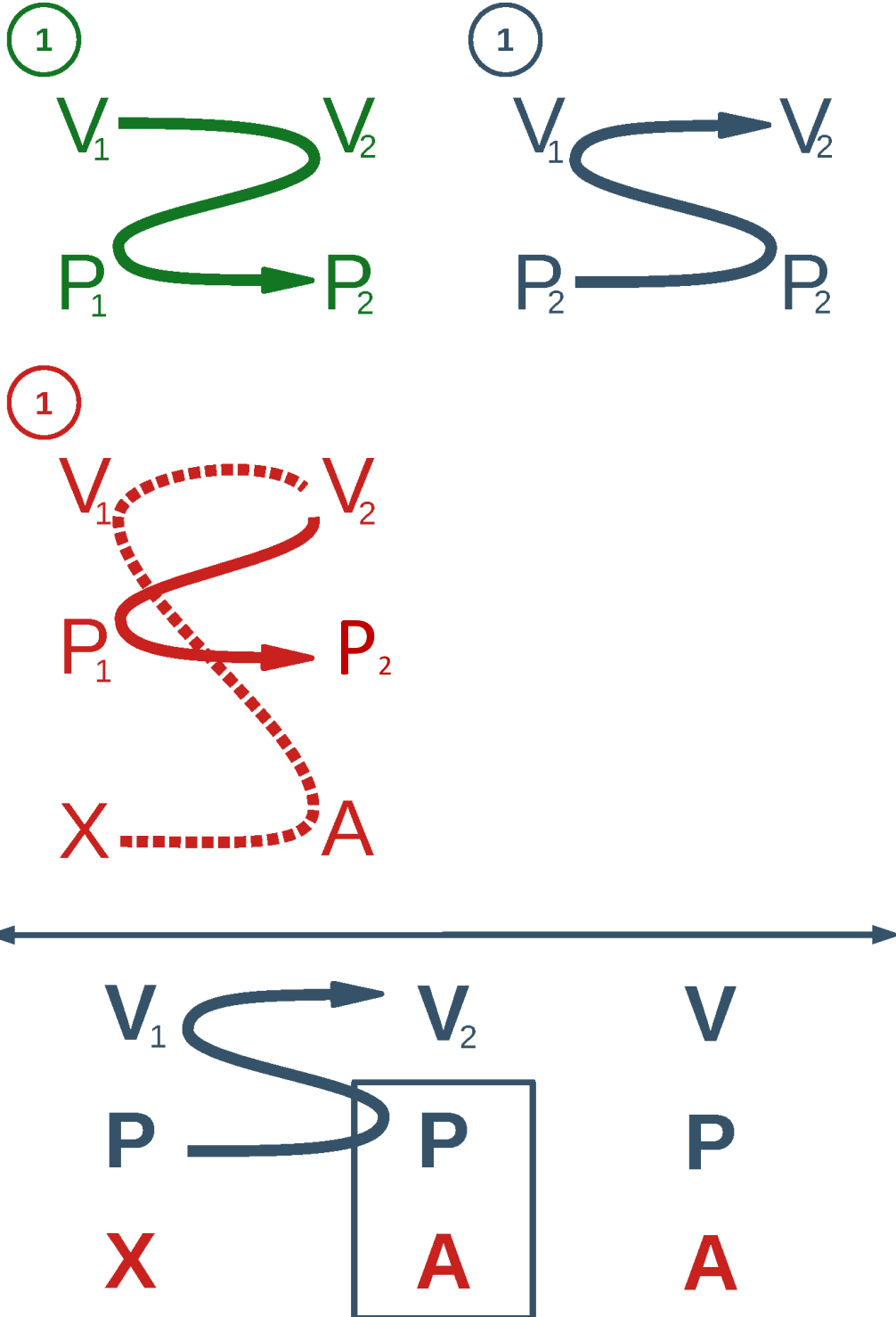
BOGA 2 - Schéma 11



ANNEXE 62 : GROUPE 5 – SEANCE 2 – PHOTOGRAPHIE DU DOUBLE CANEVAS

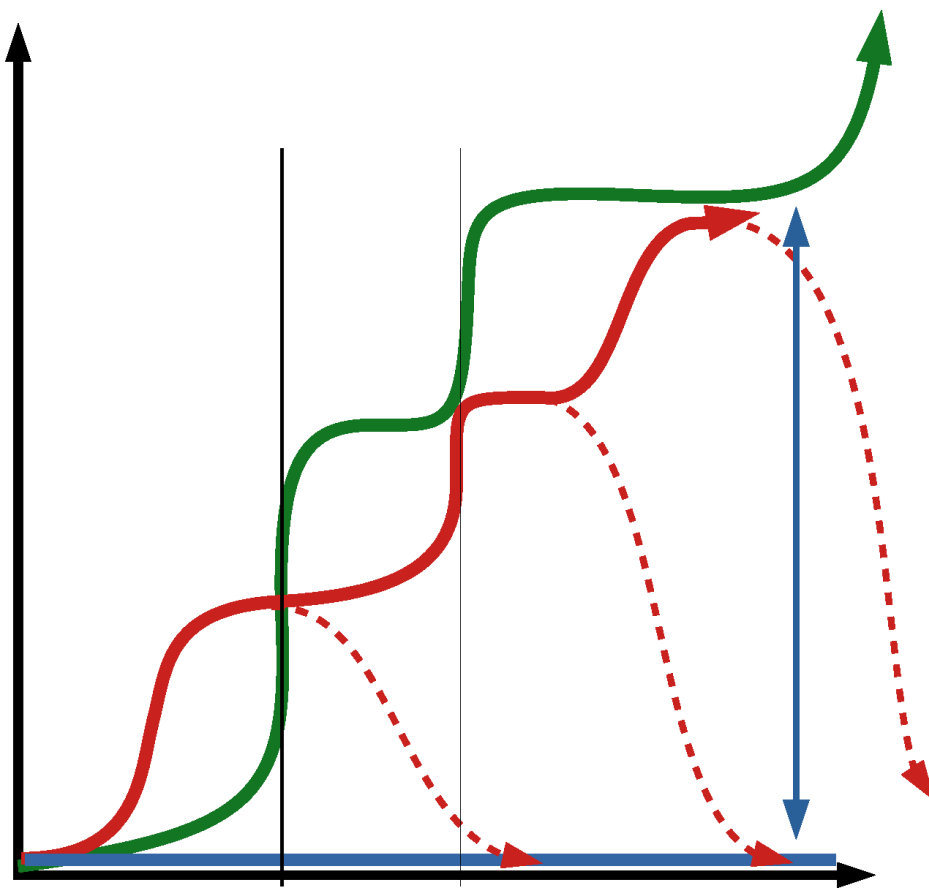


BOGA 3 - Schéma 1

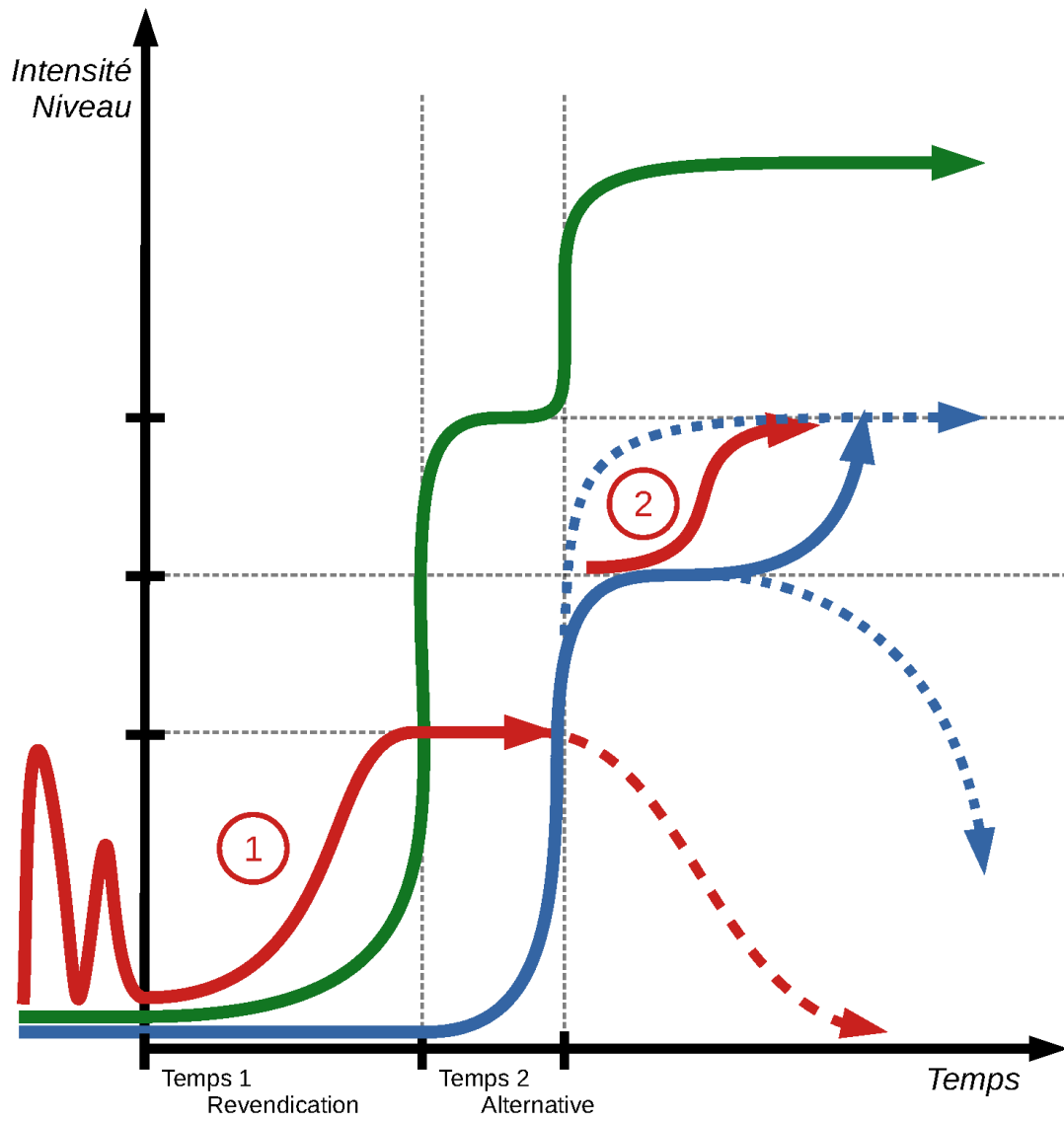


BOGA 3 - Schéma 2

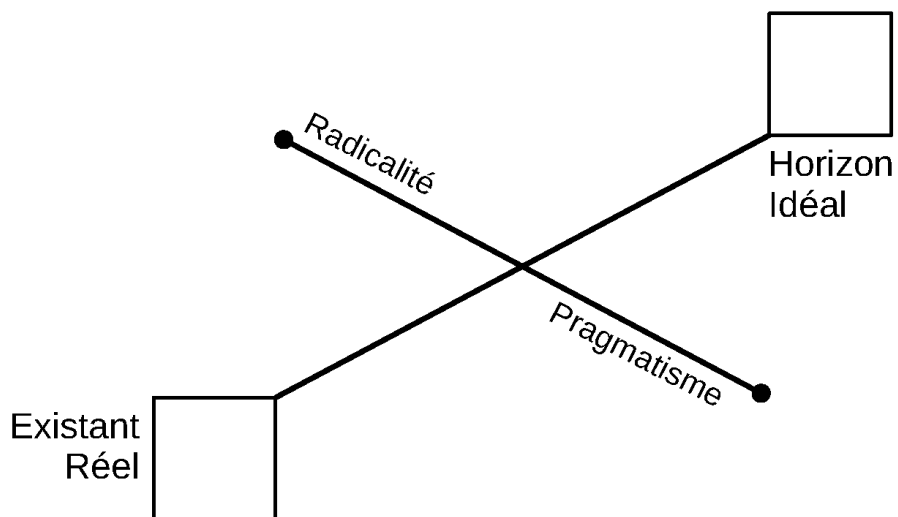
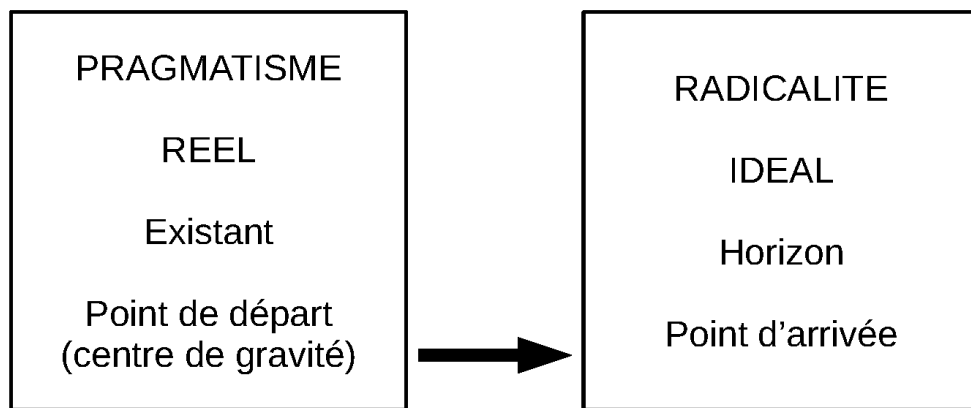
Radicalité - valeurs
Radicalité – pratiques de mobilisation



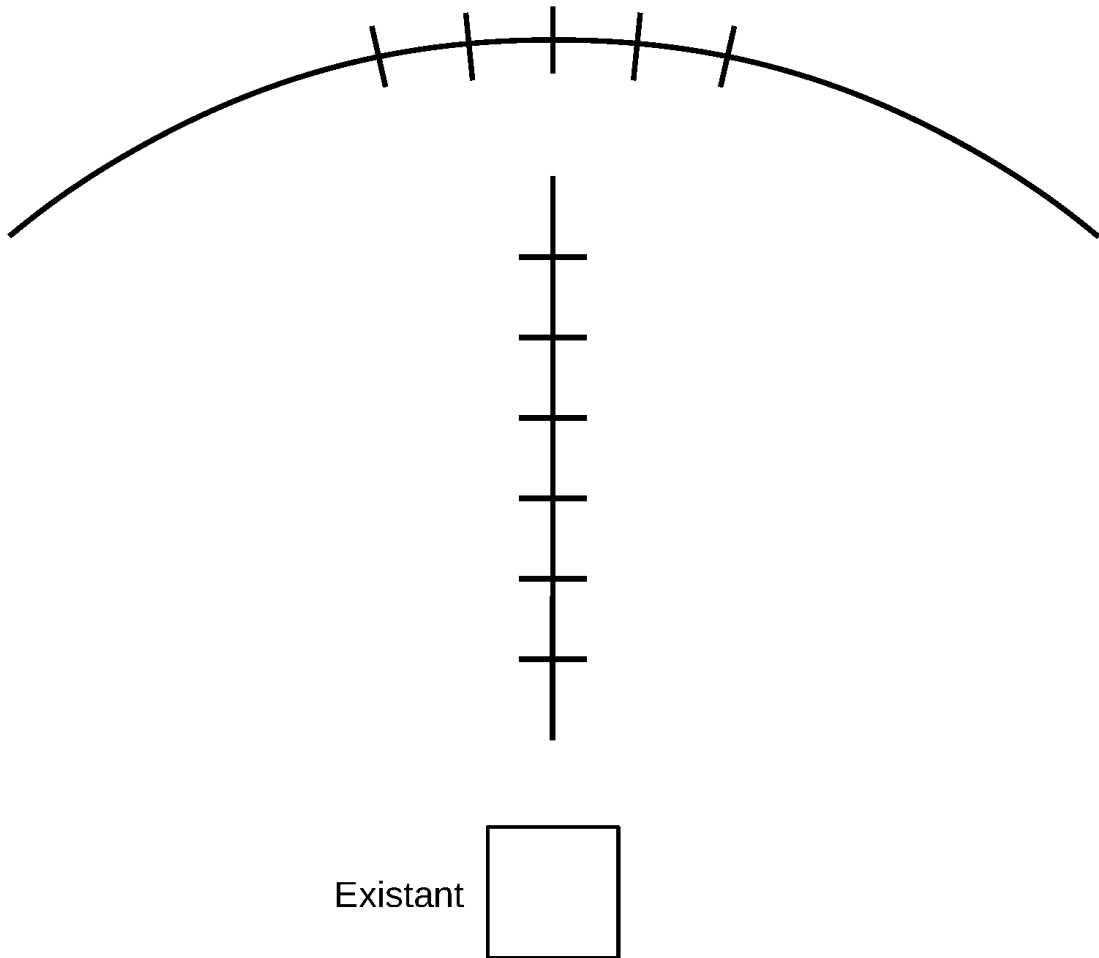
BOGA 3 – Schéma 3



BOGA 3 – Schéma 4



BOGA 3 - Schéma 5



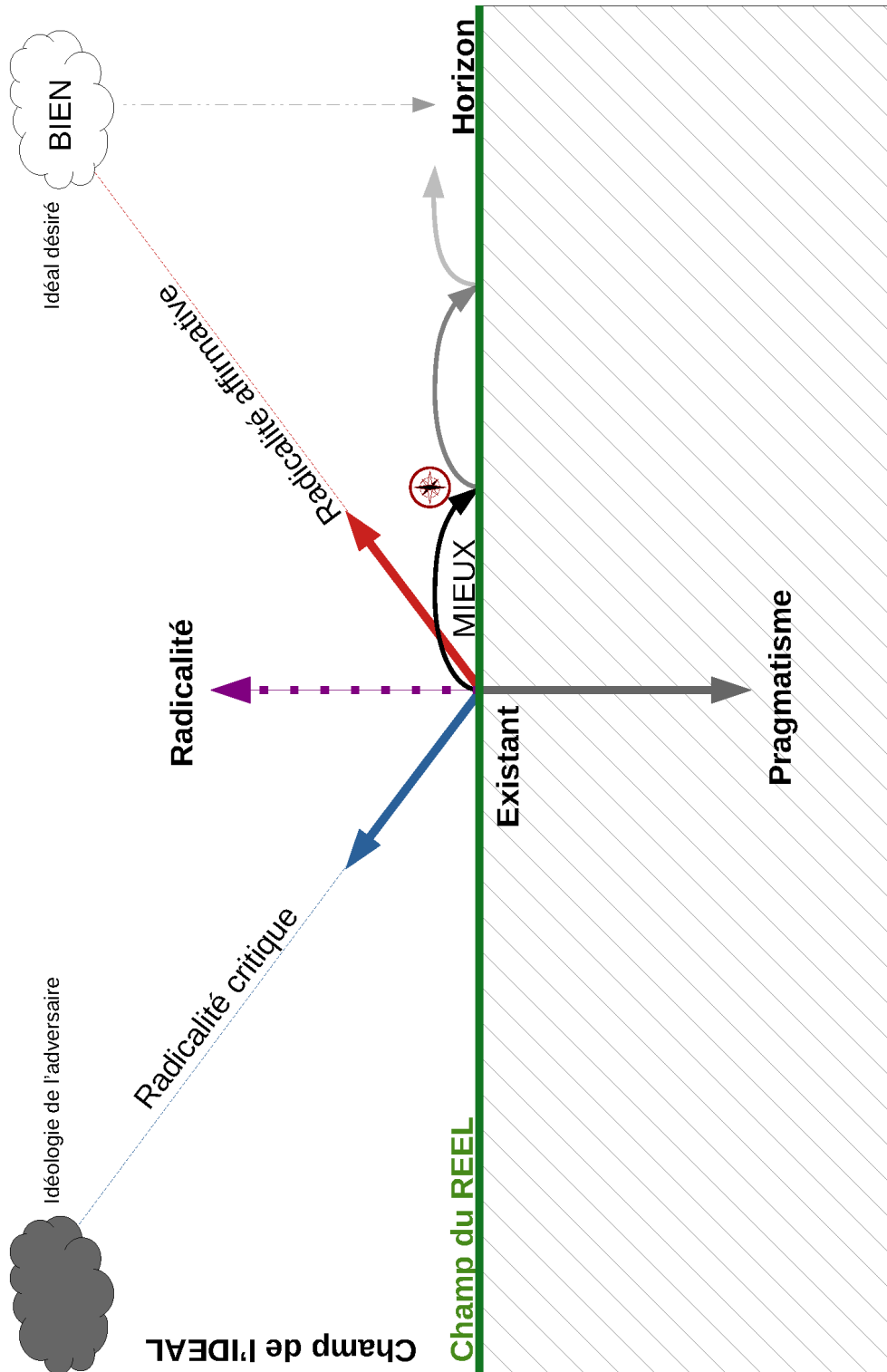


TABLE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Tableau de synthèse des groupes de l'intervention sociologique.....	109
Tableau 2 : Étapes de progression des groupes de l'intervention sociologique.....	117
Tableau 3 : Tableau de synthèse des participants à l'intervention sociologique.....	130
Tableau 4 : Croisement des rôles attendus et interprétés par les salariés d'organisations militantes	276

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Illustration 1 : Carte du Pays Basque par provinces historiques	24
Illustration 2 : Ligne de temps des organisations adhérentes à la fédération Arrapitz.....	40
Illustration 3 : Schéma du Système d'Action Historique	58
Illustration 4 : La double dialectique des classes sociales	60
Illustration 5 : Représentation pyramidale des canaux de transformations politiques.....	64
Illustration 6 : illustration issue de la thèse de Bruno Frère	88
Illustration 7 : Matrice des modalités de transformation sociale	90
Illustration 8 : Répartition des séances de l'intervention sociologique.....	109
Illustration 9 : Représentation de la dialectique radicalité - pragmatisme	235
Illustration 10 : Schéma des seuils multiples	236
Illustration 11 : Représentation de la dialectique radicalité - pragmatisme par le schéma du Funambule.....	249
Illustration 12 : Schéma de la composition de la radicalité.....	254
Illustration 13 : Schéma de synthèse des dialectiques dans le militantisme radical et pragmatique.....	255
Illustration 14 : Courbes de valeurs, pratiques et action au cours d'une séquence de mobilisation avec construction d'alternative.....	262
Illustration 15 : Courbes de valeurs, pratiques et action au cours d'une séquence de mobilisation sans recours à la construction d'alternative.....	265
Illustration 16 : Représentation schématique du déplacement normatif	278

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	3
REMERCIEMENTS	7
LISTE DES SIGLES ET ABRÉVIATIONS	10
SOMMAIRE	11
INTRODUCTION.....	13
PREMIÈRE PARTIE	19
CHAPITRE 1 : Les organisations alternatives au Pays Basque Nord	19
1.1. Définition des alternatives.....	19
1.2. Présentation du Pays Basque Nord.....	23
1.3. Les racines du recours à la construction d’alternatives au Pays Basque Nord	26
1.3.1. La galaxie linguistique et culturelle	27
1.3.2. La galaxie du développement économique territorial	31
1.3.3. La galaxie de l’agriculture paysanne.....	35
1.3.4. La galaxie alterlocaliste.....	41
CHAPITRE 2 : Les alternatives : une modalité de transformation sociale.....	53
2.1. La sociologie de l’action	57
2.1.1. Définition des concepts clefs.....	60
2.2. Penser le sens des transformations sociales	62
2.2.1. La transformation politique	63
2.2.2. Globalisation et devenir des stratégies de contrôle des pouvoirs publics	68
2.3. Le Pays Basque Nord : un territoire propice à la création d’alternatives.....	72
2.4. Les mutations de l’engagement.....	75
2.4.1. Subjectivation et critique stratégiques.....	75
2.4.2. La sociologie de l’expérience.....	76
2.4.3. Un militantisme radical et pragmatique ?	80
2.4.4. La stratégie de transformation gradualiste	84
2.5. La matrice des modalités de transformation sociale	87
CHAPITRE 3 : Enquêter les pratiques militantes alternatives	95
3.1. Problématique et hypothèses	95

3.1.1. Rappel de la problématique.....	95
3.1.2. Hypothèses de recherche.....	96
3.1.3. Démarche de recherche.....	98
3.2. L'intervention sociologique : une méthode d'étude des mouvements sociaux.....	99
3.2.1. Présentation de l'intervention sociologique.....	101
3.2.2. Déroulement des séances.....	108
3.2.3. Une méthode d'analyse spécifique.....	112
3.2.4. Les aménagements de la méthode.....	120
3.2.5. Une démarche méthodologique engagée.....	121
3.2.6. La présentation des trajectoires.....	122
3.2.7. La composition des groupes.....	127
3.3. Présentation des participants à l'intervention sociologique.....	129
3.4. Difficultés et limites.....	134
SECONDE PARTIE.....	137
CHAPITRE 4 : Genèse des engagements alternatifs.....	139
4.1. L'expérience des tensions normatives entre visions et rapports au monde.....	140
4.1.1. Rapports aux territoires et mobilités géographiques.....	141
4.1.2. Expériences professionnelles et tensions normatives.....	144
4.2. Socialisations primaires, socialisations politiques et entrée dans l'engagement	148
4.2.1. Distanciation et rupture.....	149
4.2.2. Filiation et reproduction.....	155
4.2.3. La socialisation politique diffuse.....	160
CHAPITRE 5 : Devenir sujet.....	165
5.1. Représentation des formes d'engagement.....	167
5.1.1. Nommer les engagements.....	167
5.1.2. Les implications de l'engagement.....	175
5.2. Les fondements de l'action militante.....	181
5.2.1. Nature, besoin et devoir.....	181
5.3. Carences institutionnelles et besoins sociaux.....	184
5.4. Fin de l'espérance et sécularisation des eschatologies militantes.....	190

5.5. La permanence d'un militantisme téléologique	192
CHAPITRE 6 : Le choix du recours à la construction d'alternatives	195
6.1. Le facteur territorial dans le recours à la construction d'alternatives	196
6.1.1. Les spécificités territoriales.....	196
6.1.2. De l'« ailleurs » et « avant » à l'« ici et maintenant ».....	203
6.2. La perception du champ des possibles	209
6.2.1. La perception de la temporalité des changements.....	211
6.2.2. La perception de l'accessibilité des modalités classiques	212
6.3. La pluralité modale de l'action militante	215
6.3.1. La pluralité modale synchrone	216
6.3.2. La pluralité modale consécutive.....	219
6.3.3. Le report modal à partir du blocage des alternatives	222
6.4. De l'orthodoxie à l'orthopraxie	224
6.4.1. Le désir de cohérence	225
CHAPITRE 7 : L'expérience du militantisme alternatif.....	231
7.1. Les contraintes de l'action concrète et immédiate	231
7.1.1. Optimisation des ressources engagées et proximité aux valeurs.....	231
7.1.2. La tension entre radicalité et pragmatisme.....	234
7.2. Les profils types d'orthopraxie militante	237
7.3. Conscience et pratique : les deux stratégies de transformations des individus	243
7.3.1. L'hypothèse de la corrélation entre les modes d'accès et les modes d'action .	244
7.4. Un militantisme radical et pragmatique	248
7.4.1. La dissociation de l'existant et de l'horizon.....	248
7.4.2. La dissociation du réel et l'idéal.....	250
7.4.3. La dissociation de la radicalité	251
7.4.4. Retour sur la dialectique radicalité-pragmatisme.....	254
7.5. Vers des stratégies panoptiques et multimodales.....	256
7.5.1. Projet de société et outil institutionnel : le sens d'une revendication	259
7.5.2. Face au blocage, l'ouverture d'une alternative	261

7.5.3. Les courbes de revendication	262
CHAPITRE 8 : Transformation sociale et devenir des organisations.....	269
8.1. Transformation sociale et dynamique de normalisation	271
8.1.1. Normalisation des pratiques et changement social.....	271
8.1.2. Les tensions liées au développement des organisations.....	273
8.2. Transformation sociale et transformation des organisations.....	277
8.2.1. Les stratégies de transformations organisationnelles	279
8.2.2. La structuration organisationnelle plurimodale.....	281
8.3. Discussion : L'institutionnalisation des organisations alternatives.....	284
8.3.1. Retour sur les Systèmes d'Action Historique	284
8.3.2. L'historicisation du social ?	286
CONCLUSION	289
Rappel de l'origine de l'étude	289
Retour sur l'intervention sociologique.....	289
Rappel des principaux résultats.....	291
Discussion	294
Conclusion principale.....	296
BIBLIOGRAPHIE	299
TABLE DES ANNEXES.....	309
TABLE DES TABLEAUX.....	381
TABLE DES ILLUSTRATIONS	381
TABLE DES MATIÈRES	383

ÉCOLE DOCTORALE 481
Sciences Sociales et Humanités

LABORATOIRE
PASSAGES – UMR CNRS 5319

